





MISSION DE BONCHAMPS

VERS FACHODA

A LA RENCONTRE DE LA MISSION MARCHAND

A TRAVERS

L'ÉTHIOPIE

PAR

CHARLES MICHEL

SECOND DE LA MISSION

Avec une carte et des gravures d'après les photographies de l'Auteur et les dessins de Maurice Potter



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

(PRIX MONTYON)

VERS FACHODA

Il a été tiré de cet ouvrage 25 exemplaires numérotés sur papier des manufactures impériales du Japon.

PARIS. IMP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1079.



MARQUIS C. DE BONCHAMPS
ADMINISTRATEUR DES COLONIES
Chef de la mission



CHARLES MICHEL
Second de la mission



MAURICE POTTER
Artiste peintre



M. FAIVRE
Agent des affaires indigènes



LÉON BARTHOLIN
Ingénieur des mines

MISSION DE BONCHAMPS

VERS FACHODA

A LA RENCONTRE DE LA MISSION MARCHAND

A TRAVERS

L'ÉTHIOPIE

PAR

CHARLES MICHEL

SECOND DE LA MISSION

Avec une carte et des gravures d'après les photographies de l'Auteur et les dessins de Maurice Potter



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE

AU

COMMANDANT MARCHAND

MISSION DE BONCHAMPS

VERS FACHODA

CHAPITRE PREMIER

LA QUESTION DU HAUT-NIL EN 1896

Nous n'avons pas encore oublié Fachoda. Notre politique extérieure a subi là un échec douloureux; mais aujourd'hui que le temps a calmé, avec l'irritation première, l'amertume de nos regrets, il est peut-être permis d'en parler.

Ayant appartenu à la mission de Bonchamps, qui se dirigeait vers Fachoda par l'Éthiopie, tandis que la mission Marchand y arrivait par le Congo, j'ai vu de près quelques-unes des causes qui ont fait échouer nos projets sur le Nil. Je me propose de les exposer.

Examinons d'abord dans quelle intention les deux missions ont été envoyées par le gouvernement français pour occuper Fachoda.

Le Tchad et le Haut-Nil sont les deux points autour desquels a gravité toute la politique africaine depuis dix ans. Vers le premier convergeaient l'Angleterre avec sa Royal

Niger Company, l'Allemagne par le Cameroun, la France par le Soudan et le Haut-Congo. La lutte d'influence a été vive, mais elle n'a jamais eu le caractère d'âpreté qu'a revêtu la question du Haut-Nil, question irritante et complexe parce qu'elle était connexe à l'un des problèmes les plus délicats de la politique européenne : l'occupation de l'Égypte par l'Angleterre.

Jusqu'en 1894 donc, toute l'attention de la diplomatie européenne était concentrée sur le lac Tchad.

Cependant la diplomatie anglaise s'attachait déjà à borner, à l'est, l'expansion des colonies européennes. Le protocole du 15 novembre 1893, qui limitait au bassin du Chari l'Hinterland du Cameroun allemand, laissait percer ses préoccupations. Cet arrangement avait passé en France à peu près inaperçu; aussi la signature du traité anglo-congolais du 12 mai 1894 y causa-t-elle une véritable stupeur.

Le dispositif de cet acte était en quelque sorte la manifestation des prétentions anglaises : il faisait reconnaître la sphère d'influence britannique telle qu'elle était délimitée dans l'arrangement anglo-allemand du 1er avril 1890 par l'État du Congo, et lui donnait à bail certains territoires dans le bassin ouest du Nil. Mais — et c'est là le point capital — cette concession, limitée à la vie de Léopold II, était essentiellement temporaire.

La Grande-Bretagne faisait du Congo, purement et simplement, son mandataire dans la vallée du Haut-Nil.

Elle créait entre la France et sa soi-disant sphère d'influence une sorte d'État-tampon, destiné à restreindre notre expansion vers l'est par le Haut-Oubanghi et le M'Bomo et celle de l'Afrique allemande.

L'Allemagne protesta énergiquement, se refusant à l'idée de voir ses possessions devenir une simple enclave dans les immenses territoires anglais et, par là même, de perdre tout contact avec l'État du Congo.

Ses réclamations nettement formulées et la crainte d'un rapprochement entre la France et l'Allemagne provoquèrent un recul momentané de l'Angleterre; elle renonça à la cession que lui avait faite l'État du Congo de la bande de terrain comprise entre le lac Tanganyika et le lac Albert-Édouard.

En France, notre ministre des Affaires Étrangères, M. Hanotaux, dans un discours prononcé à la Chambre des députés le 7 juin 1894, établit la nullité de l'acte passé par l'État Indépendant du Congo et annonça que le gouvernement « allait prendre immédiatement des mesures conservatoires sur le Haut-Oubanghi ».

C'était une allusion directe et officielle à la mission Monteil. Cette mission, dont les effectifs étaient considérables, ne devait cependant jamais réaliser complètement la tâche à laquelle elle était destinée.

En effet, à peine débarqué à Loango, le colonel Monteil reçut l'ordre de se rembarquer pour la Côte d'Ivoire avec la majeure partie de ses effectifs, et le crédit de 1,800,000 francs voté par la Chambre pour assurer notre influence dans le Haut-Oubanghi fut affecté à une autre colonie.

Cette « mission-fantôme », comme l'appelle M. Robert de Caix, avait cependant obtenu une partie des résultats désirés, puisque, dès sa formation, l'État du Congo, cédant enfin, avait signé avec la France la convention du 14 août 1894.

Mais nos déclarations ne furent pas suivies d'une action sérieuse.

Et dès lors l'Angleterre, avertie, se résolut à agir vigoureusement au Soudan, à occuper définitivement la vallée du Nil. Le 28 mars 1895, dans une séance fameuse de la Chambre des communes, Sir Ellis Bartlett prononçait ces paroles caractéristiques :

« Une action prompte est nécessaire de la part du gou-

« vernement britannique et une occupation effective s'im-
« pose, de la partie du cours du Nil qui *se trouve en dehors*
« *du territoire égyptien;* car — disait-il, en parlant du
« traité franco-congolais — cela permet aux Français l'accès
« de la vallée du Nil et les met à même de *rouvrir un*
« *jour la question égyptienne d'une façon favorable à leurs*
« *intérêts.* »

Le bruit s'étant répandu que la France étendait son influence dans ces régions (mission Liotard), Sir Ed. Grey, envisageant cette hypothèse, renouvelait dans cette même séance sa déclaration du 11 mars 1895 à la Chambre des communes et répondait à une question de Sir Ellis Bartlett :
« Je dirai qu'en raison de nos revendications, fondées sur
« les arrangements que nous avons passés, et en raison aussi
« des revendications de l'Égypte dans la vallée du Nil;
« qu'étant donné enfin que ces revendications et les vues
« du gouvernement à ce sujet sont pleinement et clairement
« connues du gouvernement français, je ne crois pas pos-
« sible que ces rumeurs méritent croyance, parce que la
« marche en avant d'une expédition française, munie d'ins-
« tructions secrètes et se dirigeant de l'Afrique occidentale
« vers un territoire sur lequel nos droits sont connus depuis
« si longtemps, ne serait pas simplement un acte inconsé-
« quent et inattendu; le gouvernement français doit savoir
« parfaitement bien que ce serait un acte antiamical, « un-
« friendly, » et qui serait considéré comme tel par l'Angle-
« terre. »

La convention du 14 août 1894 est le nœud de ce drame dont la terre d'Afrique allait être le théâtre et dont Fachoda devait être pour nous le triste dénouement, pour l'Angleterre la brillante apothéose.

Cet acte reconnaissait formellement nos droits sur le Haut-Oubanghi, au nord du M'Bomo, et nous ouvrait une porte sur le Nil.

Les commentaires qu'il souleva dans la presse, les discussions et les discours qu'il provoqua au sein des Parlements anglais et français, font ressortir nettement l'opposition des intérêts politiques des deux nations.

La Grande-Bretagne s'inquiétait à l'idée que nous pourrions un jour contrecarrer son rêve de domination du Cap au Caire : la France, trahissant ses projets de pénétration dans les régions nilotiques, semblait décidée à contester les droits qu'on voulait lui opposer, à rouvrir la délicate question des zones d'influence anglo-égyptiennes dans le Soudan et la vallée du Haut-Nil et, par contre-coup, l'insoluble problème de l'occupation de l'Égypte.

Ces idées prenaient chaque jour une forme plus précise. En février 1894, M. de Brazza déclarait que « l'accès par le sud de la vallée du Nil était le seul moyen qui permettrait un jour de trancher conformément à nos intérêts la question d'Égypte ».

Dans son discours du 28 février 1895, M. Deloncle exposait, d'une façon plus précise encore, nos visées politiques : prendre des gages dans le Haut-Nil et fournir ainsi à notre diplomatie des éléments nouveaux pour rouvrir aux dépens des Anglais la question d'Égypte.

Au rêve anglais que résume la formule « du Cap au Caire », nous opposions donc le rêve français « de l'Atlantique à la mer Rouge ».

Pour faire justice de la prétention de Sir E. Grey, nous ne pouvons malheureusement entrer ici dans la discussion de nos droits à pousser notre occupation jusqu'à la rive gauche du Nil, depuis le Haut-Oubanghi par le Bahr-El-Gazal : ces droits sont identiques à ceux que peut invoquer l'Angleterre pour son établissement dans l'ancienne province Equatoria. La lecture des correspondances diplomatiques, aujourd'hui publiées, ne laisse pas de doute sur ce point. La réponse du ministre des Affaires Étrangères, M. Hanotaux,

au Sénat, le 5 avril 1895, à une interpellation au sujet de la déclaration de Sir E. Grey, constate ces droits et précise bien les intentions de notre politique :

« ... Quoi qu'il en soit, la position prise par la France « est la suivante : *Les régions dont il s'agit sont sous la « haute souveraineté du Sultan. Elles ont un maître légi- « time, c'est le Khédive.*

« Ceci posé, nous disons au gouvernement anglais :

« Vous déclarez qu'en vertu de la convention de 1890, « l'Angleterre a placé une partie de ces territoires dans sa « sphère d'influence. Eh bien, faites-nous savoir du moins « à quels territoires s'appliquent vos revendications; dites- « nous jusqu'où s'étend cette sphère d'influence qui, d'après « vous, s'ouvrirait sur la rive gauche du Nil et se prolonge- « rait on ne sait où, vers le nord.

« En un mot, vous nous présentez une réclamation vague, « incertaine, formulée dans des termes qui prêtent à des in- « terprétations diverses; vous réunissez dans une seule « phrase la sphère d'influence de l'Égypte et la sphère d'in- « fluence de l'Angleterre. .

« Dites-nous alors où s'arrête l'Égypte, où commence la « sphère que vous réclamez. Vous désirez qu'à l'heure pré- « sente — et prématurément, à mon avis — nous réglions « l'avenir de ces régions. Vous voulez obtenir notre adhé- « sion sans même nous expliquer à quoi nous devons adhérer. « — Dans de telles conditions, ne vous étonnez pas que « *nous refusions notre acquiescement et que nous réservions « notre entière liberté.*

« Or, Messieurs, le gouvernement français n'a pu obtenir « jusqu'ici aucune réponse précise à des questions si nettes « et si légitimes.

. . . .

« Quand je pense à l'immensité des territoires qui sont en « jeu, à l'obscurité absolue des renseignements que nous

« avons sur ce qui s'y passe, je me demande si, vraiment, ce « n'est pas prévoir de bien loin que de vouloir tout régler « d'avance, par des lignes tirées sur des cartes, par une de « ces « délimitations sur le papier » dont parle lord Salisbury, « et qui d'ailleurs, dans sa pensée, étaient destinées « à pré- « venir les conflits et non à les faire naître. »

« Quant à moi, Messieurs, au moment où je défends des « droits précis, fondés sur des titres incontestables, je me « reprocherais comme un procédé peu amical d'enfermer « d'avance la discussion dans un cercle étroit, d'où elle ne « pourrait sortir.

« Entre deux puissances qui se respectent, et dont les « relations sont toujours courtoises, entre la France et l'An- « gleterre, il ne peut être question ni d'agression ni d'in- « jonction, alors qu'il s'agit de problèmes complexes et où « tant de solutions différentes peuvent être utilement envi- « sagées.

« Personne, notamment, ne peut songer à donner à ces « premières délimitations, vaguement esquissées sur des car- « tes incertaines, le caractère pressant et imprescriptible que « des sanctions traditionnelles ont assuré aux frontières des « États européens.

« *Personne non plus ne peut prétendre entraver l'initia-* « *tive des hommes courageux qui vont à la découverte de ces* « *pays nouveaux...*

« Mais, quand l'heure sera venue de fixer les destinées « définitives de ces contrées lointaines, je suis de ceux qui « pensent qu'en assurant les droits du Sultan et du Khédive, « en réservant à chacun ce qui lui appartiendra selon ses « œuvres, deux grandes nations sauront trouver les formules « propres à concilier leurs intérêts et à satisfaire leurs com- « munes aspirations vers la civilisation et le progrès. »

Ainsi le 5 avril 1895, les positions étaient ouvertement prises des deux côtés, et la France comme l'Angleterre ne

pouvaient faire prévaloir les droits sur lesquels chacune appuyait sa politique africaine qu'en les consacrant par un « fait accompli » (occupation de la rive gauche du Haut-Nil pour la France — conquête du Soudan et anéantissement de la puissance mahdiste pour l'Angleterre).

Si, les premiers, nous avions l'avantage de ce « fait accompli », les prétentions de Sir E. Grey tombaient d'elles-mêmes. « Nous prenions des gages dans le Haut-Nil. Nous rouvrions à notre avantage la question d'Égypte, » comme l'a dit parfaitement Sir E. Bartlett après M. de Brazza et M. Deloncle.

Mais l'action que faisait pressentir le discours de M. Hanotaux ne se produisit pas. Bien plus, le gouvernement laissa presque sans ressources M. Liotard, déjà arrivé à Zémio, et qui soutenait notre influence par la seule habileté de sa diplomatie, dans ses relations avec les sultans du pays.

C'est seulement au commencement de 1896, lorsque les Anglais prirent résolument l'offensive contre le Mahdi et commencèrent des préparatifs considérables sur le Nil, que, débarrassé des soucis de la campagne de Madagascar, le ministère reprit le plan de 1894 et 1895.

La mission Marchand fut organisée.

M. Delcassé, ministre des Affaires Étrangères, dans sa lettre du 4 octobre 1898 au baron de Courcel, ambassadeur de France à Londres, nous la représente comme un détachement de la mission Liotard :

. . . .

« Il n'y a pas de mission Marchand organisée après les « déclarations de Sir Edward Grey et en vue de les mettre à « néant.

« Il n'y a qu'une mission Liotard qui remonte à 1893, par « conséquent à une date bien antérieure à la reconquête du « Soudan, bien antérieure à la déclaration de Sir Edward « Grey. C'est moi qui ai envoyé M. Liotard dans l'arrière-

« Oubanghi, et en lui désignant le Nil comme le terme de sa « mission........... »

. . . .

Quoi qu'il en soit, l'occupation du Haut-Nil était bien le but que se proposait le gouvernement depuis 1893, et c'est pour atteindre plus sûrement ce but que la mission Clochette et la mission Bonvalot-de Bonchamps furent décidées à la fin de l'année 1896.

Ces missions devaient entraîner l'Abyssinie sur le Nil et rejoindre MM. Liotard et Marchand à Fachoda, comme l'indique le passage suivant des ordres donnés à la mission de Bonchamps par le gouverneur de Djibouti, ministre de France à Addis-Abeba, M. Lagarde (1) : « ....

« Il y aurait lieu d'établir sur la rive droite du Nil une forteresse éthiopienne, qu'une partie de la mission Clochette pourrait provisoirement garder, tandis que vous édifieriez une forteresse française sur la rive gauche, en assurant entre les deux les communications au moyen des barques que vous pourriez trouver, petites ou grandes, et sur lesquelles flotterait notre pavillon.... ....

« Si, comme nous l'espérons tous, MM. Liotard et Marchand atteignent la rive gauche du Nil pendant cette bonne saison, vous ferez votre jonction avec eux................. .. »

On voit par ce rapide exposé que le but était formel. Mais il est incontestable que l'on partait bien tard pour l'atteindre.

Que fallait-il pour que les missions atteignissent quand même le but et se trouvassent sur le Nil en solide posture en temps voulu? Que fallait-il pour que notre diplomatie pût profiter de leurs efforts — du « fait accompli »?

Il fallait :

1° Étudier sérieusement ces missions et les considérer

(1) Lettre confidentielle n° 1 d'Addis-Abeba, 10 octobre 1897. Voir p. 247.

comme des instruments précieux et dangereux, leur donner des fonds suffisants, assurer leur ravitaillement et leurs communications avec la mer;

2° Employer notre influence en Éthiopie à orienter cette puissance dans le sens de l'occupation immédiate de la rive droite du Nil, et lui fournir les moyens de s'établir solidement sur cette rive droite du Nil, en face de nos postes;

3° Enfin appuyer nos ambitions africaines par une sûre et prudente orientation de notre politique européenne (rapprochement avec l'Allemagne, mise en défense de nos côtes et de nos colonies).

Pouvait-on réaliser ces conditions essentielles de réussite?

Étudier et préparer sérieusement les missions Marchand et Clochette — Bonvalot-de Bonchamps?

J'entends par là prévoir les difficultés matérielles qu'allaient rencontrer ces missions, et les prémunir contre ces difficultés.

Le ministre des Affaires Étrangères, M. Delcassé, s'avise de ces difficultés seulement après l'arrivée du commandant Marchand (1) à Fachoda. .

. . . .

« ...Si vous considérez *que pour communiquer rapidement* au mois d'octobre avec Fachoda il *a fallu emprunter la voie égyptienne* du Caire-Khartoum, et que c'est la même voie qu'a dû solliciter le commandant Marchand quand il a jugé utile de venir au Caire se mettre en rapport avec le gouvernement; si, d'autre part, vous réfléchissez *que non seulement Fachoda ne constitue pas le débouché naturel* que nous avons cherché en 1893, mais encore qu'on ne peut y accéder facilement *par le Congo* que pendant la saison des hautes eaux, c'est-à-dire environ *quatre mois de l'année*.................... »

(1) Discours du ministre des Affaires Étrangères à la Chambre des députés le 23 janvier 1899.

Mission Marchand. — En consultant les nombreux cartons des Affaires Étrangères contenant les correspondances de nos agents diplomatiques en Égypte depuis 1669, en consultant les voyages de Schweinfurth, Junker, Gessi, on pouvait établir les ressources et les difficultés que cette mission allait trouver dans M'Bomou et le Bahr-El-Gazal.

On pouvait connaître et prévoir l'impossibilité de la navigation sur le Bahr-El-Gazal pendant plusieurs mois de l'année, par la simple lecture des rapports de Junker et de Gessi, gouverneur du Bahr-El-Gazal sous Gordon Pacha (Gessi resta plusieurs mois emprisonné dans les sedds de ce fleuve); par conséquent prévoir les difficultés qu'auraient nos postes de cette région à communiquer avec le bassin du Congo. D'autre part, la voie de terre ne pouvait pas être escomptée, étant donnée la distance énorme à parcourir dans un pays susceptible d'être visité par les bandes madhistes, averties de la présence d'une troupe blanche. Il eût fallu une armée et des millions pour songer à établir une route pareille avec des postes capables de résister aux attaques madhistes !

Donc, pour transporter les troupes d'une mission et la ravitailler, une flottille s'imposait. Et comme cette flottille, pour passer du bassin du Congo dans celui du Nil, devait être transportée par voie de terre, les chalands et les chaloupes à vapeur qui la composeraient devaient être démontables et spécialement construits pour le transport à dos d'hommes (1). De plus, la navigation devait être interrompue

(1) Lettre du commandant Marchand à un de ses amis. (*Le Temps*, 25 janvier 1899.) « Je suis écrasé; depuis deux années bientôt je ne dors pas; ma vie est un corps à corps incessant avec tous les genres de difficultés, un saut de mouton perpétuel par-dessus toutes les formes d'obstacles, et, en fait, à l'appui, je vais te citer les conditions véritablement incroyables avec lesquelles s'accomplit le seul concours que, jusqu'à présent, on ait tenté de m'apporter.

« M. de Brazza m'informe officiellement en octobre 1896 qu'il m'envoie d'urgence quatre baleinières en acier, démontables, pour permettre à la mission de descendre le Bahr-El-Gazal et le Nil. Il m'invite à presser ma

pendant six mois de l'année sur le Bahr-El-Gazal. — Il fallait donc songer à établir des communications par le Sobat et l'Abyssinie.

Missions Clochette et Bonvalot-de Bonchamps. — Puisque la réussite de ces missions apparaissait comme essentielle à l'accomplissement du plan politique tracé, il semble oiseux de faire remarquer qu'elles auraient dû être équipées de façon à pouvoir réussir.

Pouvait-on prévoir aussi de ce côté les difficultés et les impossibilités?

Déjà en 1894, le ministre des Colonies, averti de la nécessité d'un effort du côté de l'Abyssinie, avait chargé le lieutenant de vaisseau Mizon de préparer une mission de reconnaissance vers le Haut-Nil. Voyant le gouvernement prêt à agir, M. le gouverneur Lagarde dépêcha à Addis-Abeba M. Clochette, rendant ainsi inutile le départ de M. Mizon.

marche en avant pour que ces embarcations ne soient pas obligées d'attendre la mission dans le Haut-Oubanghi. Je ne presse pas du tout ma marche pour l'excellente raison que jamais, depuis deux ans, la mission n'a perdu une heure, une seule, et qu'il m'était impossible d'aller plus vite.

« La mission et son convoi touchent le Soueh le 24 juillet 1897. Pas de baleinières, bien entendu, pas même signalées à Bangui, et, par-dessus le marché, pas une seule pirogue dans le fleuve, pas plus que d'habitants sur les bords, d'ailleurs. Immédiatement je fais passer du Congo au Nil des vapeurs et des boats en acier que j'enlève de force là-bas, et la compagnie de Soudanais d'escorte, se transformant en charpentiers, creuse des pirogues dans les troncs d'arbres.

« En fin octobre, après un travail fou, j'ai douze pirogues prêtes, un vapeur monté, deux boats en acier à moi, un chaland en aluminium. Mais pan! le fleuve baisse de cinq mètres et ne me laisse que des cailloux dans le haut Soueh. Je passe quand même en coulant et crevant mes bateaux, y compris le vapeur, je ne sais combien de fois, j'arrive à Fort-Desaix, et là, il faut boucher les trous, changer les plaques, etc., refaire les pirogues.

« En janvier, tout cela est prêt, et de nouveau j'ai un vapeur et des chalands neufs; de plus, j'ai quarante grandes pirogues ou chalands en bois construits à Fort-Desaix par la compagnie et les charpentiers; mais, par contre, il n'y a que du sable dans le Bahr-Djour. Impossible de faire

M. Clochette aurait été à même de recueillir, par une reconnaissance jusqu'aux plaines du Nil, les renseignements précis, nécessaires au passage d'une lourde caravane à travers l'Abyssinie. Mais il fut laissé sans ressource et pendant dix-huit mois il attendit en vain à Addis-Abeba les moyens d'accomplir cette reconnaissance. Cependant, les renseignements qu'il avait pu recueillir déjà auraient été suffisants s'ils avaient été transmis exactement au ministre. D'autre part, certaines personnes offraient encore, sur la question, des renseignements très circonstanciés et détaillés, mais, étant en désaccord avec le gouverneur de Djibouti, elles ne purent se faire entendre.

En laissant de côté ces moyens précieux d'enquête, on pouvait encore suffisamment s'éclairer.

Les voyages de d'Arnaud (1840 et 1841), de Junker (1876-1878), montrent le Sobat parfaitement navigable jusqu'à Nasser, à 1,800 kilomètres de la mer Rouge. — Le volume d'eau du Sobat faisait prévoir que ses affluents pouvaient être

cinq cents mètres, même avec une pirogue légère, en moins de deux heures et demie, avec cinquante paires de bras tirant et poussant dessus. C'est l'arrêt forcé, car je n'ai pas de pagayeurs, et il m'en faudrait trois cents.

« C'est à ce moment qu'arrivent enfin à Fort-Hossinger (janvier 1898), quinze mois après la lettre de de Brazza, trois des quatre baleinières annoncées en octobre 1896.

« Je fais venir ce matériel aux rapides, et admire, cher ami, les beautés de l'Administration : Sur mille trois cents morceaux de fer dont se composent les trois baleinières, il ne manque que vingt-neuf morceaux. C'est peu, n'est-ce pas? Mais quand tu sauras que ces vingt-neuf pièces sont toutes les étraves et barres de quilles, tu trouveras que c'est beaucoup et tu te tordras. — Ah! oui, il m'est impossible de monter une seule baleinière parce qu'il me manque toutes leurs épines dorsales, littéralement.

« Le bouquet : On m'écrit que je vais recevoir deux canons à tir rapide avec affûts de route et affûts d'embarcation pour armer ces baleinières. Des canons! bon, ça! j'en ai, en effet, un fier besoin! — Prépare-toi à te rouler : je n'ai pas vu de canons : ils ne sont pas même signalés à Brazzaville; mais j'ai reçu les affûts, seulement ce sont des affûts de route! Si l'un de nous tombe frappé d'ataxie, nous pourrons le promener en petite voitures sur le Bahr-El-Ghazal..... »

flottables, tout au moins pour des pirogues, pendant longtemps encore du côté des plateaux.

Les voyages en Abyssinie de d'Abbadie, de Soleillet, de Borelli, nous renseignaient sur les moyens de transport à employer et donnaient la certitude qu'on pouvait emporter des colis considérables ; en s'aidant des commerçants français résidant à Addis-Abeba, qui ne demandaient qu'à nous rendre service, les caravanes pouvaient être, à peu de frais, organisées de la façon la plus rassurante ; des chalands, des canonnières démontables, des ravitaillements à destination du Nil pouvaient être transportés facilement et arriver sûrement en temps utile.

Employer notre influence en Éthiopie à orienter cette puissance dans le sens de l'occupation immédiate de la rive droite du Nil, lui fournir les moyens de s'établir solidement sur cette rive droite du Nil en face de nos postes, était possible.

Engager l'empereur Ménélik à occuper les rives du Nil était superflu : le Négous a toujours eu l'espérance de rendre à l'Éthiopie son ancienne frontière. Déjà, le 10 avril 1891, il adressait aux grandes puissances une circulaire dans laquelle nous trouvons : « ....

« En indiquant aujourd'hui les limites actuelles de mon empire, je tâcherai, si Dieu veut m'accorder aujourd'hui la vie et la force, de rétablir les anciennes frontières de l'Éthiopie jusqu'à Khartoum et jusqu'au lac Nyanza, avec tous les pays gallas.

« Je n'ai point l'intention d'être spectateur indifférent, si les puissances lointaines se présentent avec l'idée de se partager l'Afrique, l'Éthiopie ayant été pendant plus de quatorze siècles une île des chrétiens au milieu de la mer des païens....... »

Mais, avec la lenteur orientale, Ménélik aurait laissé échapper le moment d'agir. Il fallait donc, et seulement par des personnes déjà en rapport avec le Négous, personnes

dont il eût depuis longtemps éprouvé les sentiments, lui faire représenter l'urgence de l'occupation de la rive droite du Nil.

En même temps — faisant suivre les paroles par des actes — il fallait envoyer une mission munie d'une canonnière démontable et de chalands.

En effet, d'Arnaud et Junker, en nous apprenant que le Sobat est navigable, nous révèlent aussi l'existence de plaines infinies, basses, herbeuses, marécageuses, le long de cette rivière ; et quiconque a vécu un an seulement en Abyssinie sait que les Abyssins ne peuvent supporter le climat des plaines humides et chaudes, ni fournir une marche de six cents kilomètres dans de telles régions ; de plus, une personne connaissant les choses d'Afrique aurait vu l'impossibilité, pour une armée indigène, de se ravitailler par convois à de si grandes distances. Pour utiliser les forces abyssines, il fallait donc des bateaux, puisqu'une voie navigable s'offrait ! Alors on évitait aux troupes des fatigues inutiles, on assurait les ravitaillements réguliers et les communications rapides de nos postes avec Djibouti (*un mois*). Combien puissante devenait sur le Nil une troupe soutenue par des vapeurs armés de canons, se déplaçant avec facilité et rapidité ! C'était la sécurité contre une attaque des Derviches : c'était la possession réelle du Haut-Nil.

Nous avons démontré plus haut par différentes citations que le but du gouvernement était précis, et nous venons de constater que les obstacles matériels à sa réalisation pouvaient être prévus.

S'ils ne l'ont pas été, c'est parce que notre politique ne s'est pas inspirée alors des principes que devait énoncer plus tard, avec tant de vigueur, M. Delcassé, ministre des Affaires Étrangères, dans son discours à la Chambre du 23 janvier 1899. — Elle n'a pas été « .... une politique

vigilante, avisée, qui distingue entre nos intérêts et les classe suivant leur importance, qui, dans le règlement des questions particulières, n'oublie jamais l'objet principal de ses préoccupations; qui, *voulant le but, s'inquiète des moyens et ne laisse pas au hasard le soin de s'assurer le succès*....... »

. . . .

CHANGEMENTS DE MINISTÈRES PENDANT L'EXÉCUTION DU PLAN POLITIQUE

OCCUPATION DU HAUT-NIL

DATES	CABINETS	AFFAIRES ÉTRANGÈRES	COLONIES
1893 4 avril.	Dupuy.	Develle.	Delcassé.
— 3 décembre.	Casimir-Perier.	Casimir-Perier.	Lebon.
1894 20 mars.	»	»	Boulanger (Le sous-secrétariat est transformé en ministère.)
— 30 mai.	Dupuy.	Hanotaux.	Delcassé.
1895 27 janvier.	Ribot.	Hanotaux.	Chautemps.
— 2 novembre.	Bourgeois.	Berthelot.	Guieysse.
1896 28 mars.	»	Bourgeois.	»
— 29 avril.	Méline.	Hanotaux.	Lebon.
1898 28 juin.	Brisson.	Delcassé.	Trouillot.
— 1er novembre.	Dupuy.	Delcassé.	Guillain.

ORGANISATION DE LA MISSION

A la fin de l'année 1896, lorsqu'il fut question d'envoyer une mission par l'Abyssinie à la rencontre de Marchand, M. le ministre des Affaires Étrangères, Hanotaux, chargea le Gouverneur du Protectorat de la Côte des Somalis, M. Lagarde, d'une ambassade auprès de l'empereur d'Éthiopie.

Sous couleur de félicitations sur le rétablissement de la paix après la guerre italienne, il s'agissait de renouveler le traité signé en 1848 par Rochet-d'Héricourt, et d'obtenir aussi de Sa Majesté une permission de libre passage sur son territoire.

M. Lagarde organisa donc sa mission et partit; à Djibouti, il trouva le capitaine Clochette, à qui il ordonna de prendre la tête d'une expédition à la destination que l'on sait. Clochette, malheureusement, était très malade; atteint d'un coup de pied de cheval dans la région du foie, en revenant d'Adoua à Addis-Abeba, il s'était traîné péniblement jusqu'à la côte pour se remettre. Les médecins russes et italiens qui le soignèrent à cette époque prédirent une issue fatale à sa maladie s'il ne rentrait rapidement en Europe.

C'est dans ces conditions que notre malheureux compatriote, n'écoutant que son courage, accepta de repartir.

Il avait ordre avant tout de faire diligence. Par télégramme on commanda en France l'indispensable :

Conserves chez Potin, armes, vêtements à la manufacture de Saint-Étienne; quelques tentes furent achetées à des

Européens descendus du Choa; les cantines manquant, on fabriqua des caisses avec de vieux emballages. — 40,000 thalers (100,000 francs environ) furent comptés à Clochette pour ses frais de voyage ; deux employés de Djibouti, M. Faivre, garde stagiaire d'artillerie de marine, et M. Véron, surveillant militaire de l'ancien pénitencier d'Obock, furent désignés pour l'accompagner.

M. le ministre était parti déjà pour la capitale avec une forte caravane chargée de cadeaux : tout alla bien jusqu'à Harrar. — Ras Maconen, qui connaissait notre représentant, le reçut à merveille......... La perspective d'un cadeau de 30,000 fusils Gras ou carabines aidait encore à la cordialité de la réception. Mais si Ras Maconen faisait grand accueil à M. Lagarde et à ses présents, il n'en devait pas être de même à Addis-Abeba.

L'Empereur se souciait assez peu, alors, de recevoir dans sa capitale des représentants des puissances européennes, surtout en grande pompe comme c'était le cas. « Embarras inutiles, disait-il volontiers, car ces gens-là sont susceptibles en raison de leur titre et du train qu'ils ont avec eux. »

D'ailleurs, Sa Majesté aime n'avoir affaire qu'aux vieilles connaissances; une figure nouvelle la gêne toujours.

On m'a signalé une raison plus sérieuse à sa mauvaise volonté. Le *Livre vert italien* parle des rapports de M. le gouverneur de Djibouti avec le général Baratiéri (1) ; quelques passages peuvent faire croire que des renseignements avaient été fournis sur l'armée abyssine (2).

C'en était plus qu'il n'en fallait pour que le Négous vît arriver avec méfiance notre ambassadeur. La chose en était à ce point que M. Mondon, notre représentant officieux à Addis-Abeba, crut devoir écrire plusieurs fois pour décon-

(1) *Livre vert,* 8 janvier 1896, n° 279.
(2) *Livre vert*, 10 décembre 1896, n° 167.

seiller le voyage. C'est ainsi que M. Lagarde fut retenu quinze jours à Harrar; une missive impériale l'inquiéta même si vivement qu'il demanda au ministre d'en rester là pour le moment.

Alors entra en jeu la mission anglaise Rennell-Rodd, en partance comme la nôtre pour le Choa. Se laisser distancer par elle aurait été perdre un avantage précieux.

Le gouvernement décida de confier à M. Bonvalot une mission qui, tout en poursuivant des recherches scientifiques, se rendrait en Abyssinie, remplacerait la mission plénipotentiaire si celle-ci rencontrait de trop grosses difficultés, et marcherait ensuite parallèlement à Clochette pour atteindre le Nil Blanc.

A Bonvalot furent adjoints le marquis de Bonchamps, qui venait de passer plusieurs années à la Côte d'Ivoire et avait fait partie en 1894 de l'expédition belge Steers; Maurice Potter, peintre orientaliste distingué, doublé d'un naturaliste infatigable; Bartholin, ingénieur des mines, et moi-même.

Le personnel est vite trouvé en France pour une expédition de ce genre; les demandes affluent, les bonnes volontés sont légion; mais ces bonnes volontés, hélas! ne vont guère souvent jusqu'à la bourse! La question épineuse est là, comme partout, la question argent. On parle crédit... de loin. Le jour venu, belles promesses fondent comme neige au soleil. Les caisses se trouvent vides comme par hasard, — les ministères sont parcimonieux. Il faut réclamer, s'indigner, se débattre, puis se contenter chichement......... Je n'hésite pas à dire quelle somme exacte nous fut allouée, pour que tous ceux qui savent, de près ou de loin, ce qu'est une expédition au cœur de l'Afrique puissent comparer nos moyens avec le but qui nous était assigné.

Pour une expédition de près de deux ans, expédition qui devait se faire à main armée à travers un pays en partie inexploré, nous avons reçu *55,000 francs!*..... et la promesse,

il est vrai, de l'envoi en temps utile des embarcations indispensables à la dernière partie du voyage.

Combien on était loin des 4 à 500,000 francs nécessités par toute mission analogue!

Passons. — Puisque, aussi bien, nous acceptions de partir dans ces conditions, c'était à nous d'arriver. Et malgré les prémices mauvaises, les défectuosités premières, combien sûr paraît le succès aux enthousiasmes des débuts!

Interrogez les survivants d'expéditions lointaines : ils vous diront tous quels actes de foi et d'espérance précèdent les jours de départ et adoucissent la minute des adieux...



PORTEUSES D'EAU SOMALIES A DJIBOUTI

CHAPITRE II

OBOCK ET DJIBOUTI (1)

Du sable sous un ciel bleu ; une terre chauve comme au lendemain d'un incendie, jusqu'à l'horizon barré d'une colline aride, et, toutes blanches et nues sur une plage, quelques maisonnettes. Pas même ici les habituelles théories de palmiers, classique paysage que la photographie exporte de toutes les villes coloniales pour la tentation de ceux que travaille le désir d'émigrer : c'est Djibouti, notre première étape africaine.

(1) Avant que ces lignes aient pu paraître, le gouvernement s'était résolu, devant une situation chaque jour plus grave, à des mesures radicales : — M. Martineau, nommé gouverneur de la colonie en remplacement de M. Lagarde, a débarqué à Djibouti le 26 avril 1899.

Le premier venu donc, parmi nos souvenirs et nos observations de voyageurs, ainsi que sa proche voisine, Obock.

Qu'on nous excuse d'y avoir vu ce que personne ne se soucie de voir. Du secret et du silence traditionnel de certaines de nos administrations d'outre-mer, il ne jaillit parfois quelque clarté qu'au frottement des critiques.

Obock est dû à l'initiative de deux de nos consuls à Aden, MM. Monge et Henri Lambert; frappés de l'avantage de prendre position en face de Périm, que l'Angleterre venait de s'approprier, ils firent acheter par le gouvernement français, en 1837 et 1838, au sultan de Tadjoura, Abou-Becker, les emplacements d'Obock et d'Ambabo.

Ce n'est qu'en 1862, cependant, qu'un traité reconnut officiellement ces territoires à la France.

Des commerçants aventureux vinrent alors reconnaître Obock et s'y établir, mais sans grand profit ni accroissement de négoce, car leur situation était critique.

Voici en effet ce qu'on lit dans le *Journal officiel* du 25 décembre 1880 :

> Le traité du 11 mars 1862, portant cession d'Obock à la France, ne contient aucune indication sur le périmètre de notre possession, et, de plus, nous n'avons rien fait jusqu'ici pour assurer notre souveraineté sur cette contrée. Il serait donc impossible d'indiquer le sol susceptible d'être cédé, et encore moins de le délimiter. Dans ces conditions, le département de la marine ne saurait faire de concessions. Il ne peut que laisser aux personnes qui tenteraient de fonder un établissement à Obock toute la responsabilité du choix de l'emplacement à occuper par elles, sous la réserve que cette occupation essentiellement précaire et révocable devra cesser à la première réquisition. Il est bien entendu, d'ailleurs, qu'aucune indemnité ne serait due aux intéressés en cas de déplacement pour cause d'utilité publique ou d'intérêt militaire.

Tous les colons français devraient méditer ces lignes avant de tenter les redoutables aventures de l'exil!

Quoi qu'il en soit, en 1884, Obock fut mis sous la direction d'un « commandant de cercle ».

Petit commencement d'une grande destinée...

Malgré son climat brûlant, son peu d'importance, Obock allait devenir l'idéal et le modèle du nid à fonctionnaires : presque point de commerçants, aucun voisinage, le désert par derrière, la mer en face, et seulement une fois le mois un navire qui mouille très loin au large, — juste le temps d'échanger deux sacs de dépêches.

Le projet gouvernemental fut, dit-on, de créer là un dépôt de charbon pour nos navires passant par la mer Rouge. — Beaucoup de choses essentielles ont manqué à sa réalisation.

Des ouvrages de défense, l'outillage, la main-d'œuvre, enfin..... le charbon.

A sa spécialité platonique Obock se vit adjoindre bientôt celle de pénitencier. On y envoya nos condamnés arabes, réunionnais, hindous, etc., et cette augmentation d'importance lui valut de gravir un échelon de la hiérarchie administrative; les galons de gouverneur furent substitués à ceux de commandant de cercle qui avaient paru suffire jusqu'alors.

La métropole, toujours généreuse et ignorante de ce qui se passait au bout de la mer Rouge, envoyait à sa nouvelle colonie de grasses subventions : 450,000 francs étaient accordés annuellement en vue de l'agrandissement et de la prospérité d'Obock. — En vue de la prospérité d'une colonie, comprenant quelques kilomètres de sable, quelques maisons et douze colons français! Exception faite des fonctionnaires, bien entendu!... Car « lorsque nous créons des colonies, ce ne sont pas des marchandises que nous exportons, mais des fonctionnaires ».

Cependant le gouvernement, vous le supposez, ne donnait par l'énorme annuité énoncée plus haut, sans quelques pré-

textes. Les voici : un hôpital de vingt lits, une maison pour le gouverneur, maisons pour les bureaux, maisons pour les différents services administratifs, l'installation d'une machine à distiller l'eau de mer et d'une machine à glace, enfin quelques cadeaux destinés au sultan de Tadjoura. C'est ainsi que furent motivés les crédits annuels de 1884 à 1893. Les dépenses occasionnées par la construction du pénitencier étaient couvertes par l'administration pénitentiaire; par conséquent elles n'étaient pas une charge pour la colonie.

Les travaux ci-dessus énumérés n'étaient guère absorbants. L'administration, comptant un peu plus d'administrateurs que d'administrés, ne l'était pas davantage. C'est ainsi que son chef put cumuler les fonctions de gouverneur dans le détroit de Bab-el-Mandeb et celles de directeur au pavillon de Flore.

A quelques heures de là, prospérait le petit port anglais de Zeila. Peu de chose à côté d'Obock! Un seul fonctionnaire : le lieutenant Welsh, aidé d'un employé arabe, surveillait la poste et les douanes. Ces douanes, cependant, rapportaient, bon an, mal an, six à sept cent mille francs, car Zeila servait d'intermédiaire entre les marchandises venant d'Éthiopie et Aden.

Quelques Français signalèrent alors l'existence d'une bonne rade, excellemment située dans le golfe de Tadjoura, à portée des caravanes et pouvant par conséquent servir aussi de débouché commercial à l'Abyssinie. Nul ne s'en inquiéta.

Obock continuait à vivre paisible; un calme profond y régnait, lorsque survinrent des gêneurs. Je veux parler des commerçants, gens entreprenants, gens énergiques, qui vinrent planter leurs tentes au fond d'un golfe, dans une petite baie protégée par le cap de Djibouti.

Le premier arrivant, M. Brémond, malheureusement mort depuis, fut conduit là par un chef de caravane qui lui avait

vanté les avantages de cette rade bien abritée, ayant à proximité de l'eau douce en abondance et offrant vers l'intérieur des voies d'accès relativement faciles. La route qui la relie à l'Abyssinie est pourvue d'eau potable de loin en loin, et se trouve dans la sphère des déplacements habituels aux Somalis, ce qui rend aisé le recrutement des chameaux de charge et l'organisation des caravanes.



GUERRIER ISSA SOMALI
Dessin de Maurice Potter.

Ces avantages sont si réels que, dans l'espace de quelques mois, des Grecs, des Français, des Arméniens, des Hindous s'installèrent à Djibouti. En 1894 une cinquantaine de commerçants, dont bon nombre de nos compatriotes, et plus de 2,000 indigènes y composaient une petite colonie fondée par la seule initiative privée, prospérant à souhait et devenant rapidement la rivale de Zeila.

De Djibouti à Harrar la route est en effet à peu près aussi courte que de Zeila; les relations du nouveau port français avec l'Abyssinie devenaient donc de jour en jour plus fréquentes et plus importantes; d'immenses caravanes y arrivaient et en repartaient constamment : le café, la cire, l'ivoire, la civette, les peaux affluaient à la côte. Tout faisait prévoir un prompt et énorme développement.

Devant cette prospérité si rapide, l'administration d'Obock,

qui malgré les avertissements (1) avait voulu ignorer les avantages de la position de Djibouti, fut obligée de se rendre à l'évidence.

Obock avait été déserté depuis longtemps par le dernier commerçant ; le pénitencier même était abandonné ; il ne restait plus que quelques Somalis et un fonctionnaire, M. Jeoffrin, chargé de la surveillance du câble reliant Obock à Aden...

Mais comment excuser les folles dépenses d'une installation sans avenir, les frais d'une colonie sans colons? Au moins fallait-il avouer l'erreur commise. Il n'en fut rien fait.

La colonie des fonctionnaires, peu à peu, par petits groupes, avait débarqué au nouveau port. M. le gouverneur lui-même s'y était installé (octobre 1895). Mais pour la France, le siège de l'administration était encore à Obock. A Obock, dont on avait fermé les bâtiments, abandonné les récents travaux ; à Obock désert, les Chambres votaient *450,000 francs* de crédit par an (2)! Ce qui n'empêchait pas l'octroi d'une seconde subvention de 100,000 francs au nom de Djibouti.

Cette étrange situation était dangereuse : c'est pour la régulariser en dissimulant l'abandon d'Obock que l'on obtint de réunir cette dernière à sa prospère rivale sous la rubrique officielle de « Protectorat de la Côte des Somalis ».

Le protectorat ainsi créé disposait donc de *550,000 francs* de subvention, auxquels il faut ajouter annuellement 30 à 36,000 francs de vente de timbres. La vente à laquelle donne lieu la manie des philatélistes est une des ressources des petites colonies. Djibouti, seul point vivant de cette longue côte sablonneuse des Somalis, devait, semble-t-il, se trouver abondamment pourvu?...

Eh bien, non ! malgré cette pluie d'or qui tombait annuel-

(1) Voir le rapport au ministre des Colonies de M. Labosse, consul de France.

(2) Exactement, aux noms d'Obock et de Djibouti, 578,000 francs de crédits annuels.

lement, malgré aussi des ressources douanières d'une certaine importance, nos colons se plaignaient, réclamaient, et si leurs cris sont demeurés longtemps sans échos, c'est que la France est trop loin...

Il est curieux maintenant de savoir où allaient les crédits versés par la métropole (1).

En 1895, les dépenses faites dans la colonie furent les



LOCOMOTIVE A L'EXTRÊME AVANCEMENT

suivantes : logement du gouverneur, maison achetée à une compagnie en liquidation pour le logement des fonctionnaires, achat de quelques maisonnettes arabes pour loger MM. les fonctionnaires et installer la trésorerie. Mention-

(1) *Rapport au ministre des Colonies, au nom de la Commission des budgets locaux, par M. Piquié, inspecteur général des Colonies.* (*Journal officiel*, vendredi 26 juillet 1899.)

L'administration et la comptabilité de la Côte des Somalis ont jusqu'à présent laissé à désirer au point que ni les budgets ni les comptes de cette possession n'ont pu être représentés.

La subvention annuelle de la métropole paraît avoir alimenté presque exclusivement le budget local. Grâce à des mesures d'ordre, prises récemment, une gestion financière plus correcte est assurée. La subvention, ramenée à 400,000 francs pour l'exercice 1899, sera progressivement réduite,

nons ensuite quelques menues sommes en cadeaux aux chefs somalis et danakils pour assurer la sécurité de la route...

En 1896 : la construction d'une résidence d'été pour M. le gouverneur, l'installation d'un Decauville qui allait chercher de l'eau douce à 3,500 mètres de là pour le personnel de l'administration (il n'en était pas distrait une goutte pour les simples mortels), l'entretien d'un jardin potager à Ambouli (réservé aux fonctionnaires), l'amélioration du chemin d'Ambouli, l'établissement d'un embryon de jetée...

Puisque le personnel consacré au bonheur et à l'administration de nos colons tenait une si grande place dans les préoccupations budgétaires, qu'on me passe l'insipide énumération qui suit :

M. Lagarde, gouverneur d'Obock et secrétaire général au ministère des Colonies	30.000 francs.
Manigaud, ex-fourrier de la flotte, administrateur de 1re classe	12.000 —
Menguy, ex-matelot sur *le Pingouin*, administrateur des Colonies	5.000 —
Pujol, ex-aide-mécanicien sur *le Pingouin*, administrateur adjoint	5.000 —
Piron, ex-surveillant militaire du pénitencier d'Obock, administrateur adjoint	5.000 —
Le Tallec, surveillant militaire du pénitencier d'Obock, agent principal	3.500 —
A reporter	60.500 francs.

de manière à être supprimée dans une période de cinq ans. La Côte des Somalis devra alors équilibrer ses recettes et ses dépenses.

Elle (la Commission) emporte de ce travail (examen des économies à réaliser sur les subventions de la métropole accordées annuellement à nos colonies) la conviction bien arrêtée que les ressources de nos colonies ne sont pas judicieusement utilisées, que les dépenses improductives sont les plus nombreuses, que les dotations des principaux services sont exagérées et les libéralités de toute nature abusives. Il lui eût été facile de citer des exemples et des chiffres.

Étaient membres de cette commission : MM. Siegfried, député ; Binger, directeur de l'Afrique au ministère des Colonies, etc., etc.

Report	60.500	francs.
Véron, surveillant militaire du pénitencier d'Obock, agent des affaires indigènes	3.500	—
Bucheri, surveillant militaire du pénitencier d'Obock, agent des affaires indigènes	3.500	—
Roulet, ex-infirmier militaire, agent des affaires indigènes	3.000	—
Auger, ex-infirmier militaire, agent des affaires indigènes	3.000	—
Faivre, garde stagiaire d'artillerie de marine, détaché pour faire fonctionner la machine à glace d'Obock	4.500	—
Barrault, ex-adjudant, agent principal de première classe	3.500	—
Violain, ex-gendarme, agent subalterne	3.000	—
Geoffrin, agent télégraphiste	3.500	—
Un trésorier	6.000	—
Un médecin des colonies	6.000	—
	100.000	francs.

L'addition des traitements ci-dessus, quoique donnant un total respectable (1), ne pourrait arriver encore, ajoutée aux dépenses précédentes, à la somme des crédits reçus. Il est donc manifeste que l'on économisait à Djibouti, et, au lieu d'énoncer le chiffre réel des dépenses, c'est un compte fictif que l'on envoyait, afin de recevoir d'année en année la même subvention. Les petits rapports de la colonie, entre autres 50,000 francs, produit des douanes en 1896, lors du commerce des armes avec l'Abyssinie, qui logiquement auraient dû être déduits de la subvention accordée, ou servir à l'amortissement général des frais du protectorat, ces rapports dis-je étaient complètement ignorés du ministre : aucun compte n'en était tenu, et aucun contrôle possible. On devait finir par s'en inquiéter en haut lieu.

Cette administration illégale, incompréhensible, dont on

(1) Les indemnités ne sont pas comprises dans ce total.

ne voit guère d'autre exemple, faisait rentrer le superflu des dépenses courantes, comme le revenu des douanes, comme celui de la vente des timbres, dans ce qu'on appelait là-bas la « Kasna ».



GUERRIER SOMALI

Croquis de Maurice Potter.

Kasna ne dit rien aux contribuables français. Il n'en est pas de même à Djibouti. La Kasna est une caisse particulière de la colonie, une cagnotte, instituée par son gouverneur pour créer un trésor particulier, une manière de fonds secrets, où tout pouvait rentrer incognito et dont tout pouvait sortir sans contrôle.

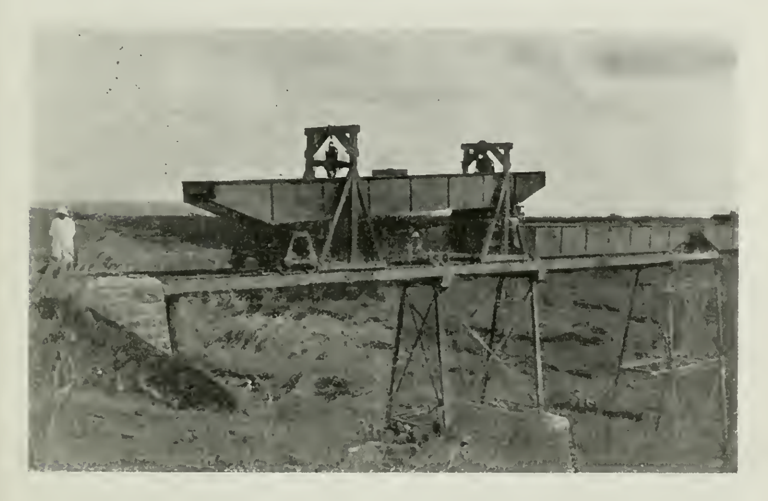
Cette nouvelle création budgétivore eut heureusement un accident. M. l'inspecteur des colonies trouva singulier ce système de thésaurisation des largesses du gouvernement et fit créer une trésorerie où aurait dû être versée toute la Kasna.

C'est ainsi qu'en 1897 la colonie, ajoutant ses fonds secrets à sa subvention, aurait dû disposer de *1,476,000 francs*. Un joli denier pour une petite ville possédant 150 Européens et 4,500 indigènes !

Mais les colonies sont comme les individus : il en est qui jouent de malheur. Les subventions de celle qui nous occupe avaient été assez étrangement transformées en économies; ces économies ensuite servirent à toute autre chose qu'à

l'amélioration de la ville et du port et à faciliter les communications avec l'intérieur.

Les deux missions plénipotentiaires de M. le gouverneur près de l'empereur d'Éthiopie en janvier 1897 et septembre 1897 vidèrent complètement la caisse de la trésorerie. En dépit de tous les règlements, 120,000 thalers de Marie-Thérèse (soit 330,000 francs) furent transportés à Addis-Abeba le



VIADUC D'HOL-HOLL

7 octobre 1897. Le reste de la réserve passa en cadeaux innombrables que 400 chameaux transportèrent en Abyssinie (1). — Bien entendu, cependant, des allocations spéciales avaient été accordées par le gouvernement pour le voyage de l'ambassade au Choa (2). (Seule la première mission avait touché 600,000 francs de crédits !)

(1) Étoffes de soie, armes de tous genres. — Au Négous : 200 fusils d'infanterie et carabines de cavalerie Lebel avec 60,000 cartouches Lebel... — A l'heure actuelle on peut facilement se procurer des cartouches Lebel à Addis-Abeba, comme auprès de tous les grands chefs abyssins.

(2) 100,000 fusils Gras et 2,000,000 de cartouches furent donnés à l'empereur Ménélik lors de la première ambassade.

Voilà comment les intérêts de Djibouti furent sacrifiés et ses subventions détournées de leur véritable destination. Voilà pourquoi nos colons étaient mécontents, malgré la bonne volonté et malgré la générosité du gouvernement à leur égard.

Leur nombre augmente cependant dans des proportions considérables; depuis le commencement des travaux de la voie ferrée qui doit relier la ville à Harrar, le commerce, un instant ralenti, a repris activement et l'immigration a recommencé.

L'existence de la colonie est donc intimement liée à celle du chemin de fer. Du succès de l'un dépend l'avenir de l'autre. C'est dire que cet avenir est assuré.

Les commerçants européens, chaque jour plus nombreux, arriveront en foule lorsque leur sera assuré un négoce régulier avec l'Abyssinie. En juillet 1898 déjà, la population blanche comptait un millier de personnes, la ville indigène avait 12,000 âmes, les douanes avaient produit pendant le seul mois de juin 37,428 francs!

Mais de plus en plus des améliorations sont urgentes, des travaux indispensables; à cor et à cri nos colons les demandent, car l'avenir de la colonie tout entier est en jeu (1).

(1) Sans compter les assassinats et pillages de caravanes qui ont eu lieu dans la seule dernière année 1898 (une caravane d'une valeur de 150,000 francs, celle de M. Savouré, a été pillée au mois de mai), du 1er janvier 1899 au 25 février 23 assassinats ont été commis. Et à partir de cette date voici la situation telle que l'expose le *Djibouti* du 11 mars 1899 :

« Le défaut de renseignements précis nous a empêchés de parler de l'attaque des Issa entre le kilomètre 25 et le kilomètre 38, qui eut lieu le 25 février dernier. Les trois soldats soudanais qui accompagnaient un convoi de vivres appartenant à M. Defite furent massacrés après avoir opposé une vive résistance. Ils avaient été frappés à coups de lance par des Issa embusqués derrière les buissons et les roches.

Ces trois soldats n'ayant pas été enterrés, leurs cadavres en décomposition incommodèrent l'escorte de M. Dorigny, qui rentrait à Djibouti. Nous avons noté ce lugubre incident dans notre dernier numéro.

Le 5 mars, M. Macras, cantinier, se rendait le matin au kilomètre 37.

J'énumère leurs désirs les plus légitimes — bien que quelques-uns aient été entendus depuis le mois de mai 1899 — pour faire comprendre l'état embryonnaire dans lequel était restée une de nos colonies après trente-huit ans de possession et seize ans d'administration :

Établissement de routes reliant Djibouti aux Messageries Maritimes et à Ambouli.

En arrivant près de l'endroit où les trois Soudanais avaient été surpris, M. Macras et les six Arabes qui l'accompagnaient se trouvent tout à coup entourés d'une cinquantaine d'Issa armés de fusils, qui surgissent de toutes parts, et qui font feu immédiatement.

Sur les six Arabes, quatre tombent : deux furent tués, deux blessés. M. Macras a pu sortir sain et sauf de ce guet-apens.

Les deux Arabes blessés ont été transportés à l'hôpital de Djibouti ; leurs blessures sont en voie de guérison.

Le 7 mars, le courrier descendant du Harrar est attaqué encore dans la même région.

L'un des chameliers est touché par des coups de lance au côté droit et sous l'omoplate.

Le chamelier grièvement blessé a été transporté à l'hôpital ; son état est satisfaisant.

Le 8 mars, la patrouille partie en reconnaissance pour battre les environs de Djibouti tombe sur une bande de guerriers Issa au moment où ceux-ci allaient attaquer huit Arabes.

Un Arabe est assassiné, les sept autres sont délivrés. La bande des Issa est vite dispersée à coups de fusil.

Le même jour, 8 mars, non loin du four à chaux, qui appartient à M. Foussat, au lieu dit Galmane, quelques Issa se glissant dans la brousse surprennent un Arabe qui allait chercher de l'eau et le massacrent. C'était un boy de M. Foussat.

En l'absence de soldats réguliers, on assure que M. Foussat a fait appel à tous ses amis personnels pour organiser une battue dans la région avoisinante de son four à chaux.

Avant-hier, 9 mars, le courrier montant en Éthiopie et le courrier descendant ont été attaqués par les guerriers Issa.

Sur les quatre Soudanais qui revenaient de Harrar, deux ont été tués. Les quatre chameaux de la Poste et les paquets ont été enlevés. L'attaque avait eu lieu à Mitgan, en plein jour, vers deux heures du soir.

Les deux Soudanais non touchés par la première décharge continuaient la route à pied en faisant le coup de feu, lorsqu'ils rencontrèrent à Alada le courrier qui montait, accompagné par quatre Soudanais. Les six hommes durent battre en retraite ; mais ils se conduisirent en braves.

Ils ne purent conserver que deux chameaux du courrier parti de Djibouti ;

Établissement de quais plus considérables.

Nivellement de la place sur le quai (offert par une entreprise moyennant quelques concessions de terrains).

Pose d'une simple lanterne au bout de la jetée pour empêcher les accidents.

mais ils ont ramené les deux autres au campement du kilomètre 37, où ils sont arrivés hier matin.

Ils disent avoir tué une quinzaine d'Issa. On doit croire sur parole des soldats aussi intrépides.

Est-ce que la série des exploits des guerriers Issa ne sera pas bientôt close ?

Après les audaces d'un soulèvement qui est une guerre déclarée, la nécessité d'une répression implacable s'impose même dans l'esprit de ceux dont le cœur déborde de sentiments humanitaires.

Quand donc finira cet abominable état de choses ? Les hommes qui, malgré les sages avertissements, se sont refusés à le prévoir ne sont-ils pas inquiets ? *Auront-ils l'habileté d'écraser les autres sous le poids des responsabilités qui devraient enfin les accabler ?* »

Et comme suite à cet article, le n° du 25 mars s'exprime ainsi :

« Après avoir reproduit divers extraits du *Djibouti*, *le Temps* se demande pourquoi le Gouvernement local du Protectorat n'a pas attendu *d'avoir sous la main les forces absolument indispensables pour agir*, *tout en protégeant convenablement les chantiers de construction,* avant de prendre les mesures répressives qui ont exaspéré les tribus indigènes coupables. »

Le grand journal parisien ajoute :

« On se demandera également ce que les miliciens Haoussas ont pu aller faire en Éthiopie. Leur présence était justifiée sur les hauts plateaux pour accompagner, à la rigueur, les médecins envoyés au-devant de la mission Marchand ; mais, dès l'instant qu'ils n'ont eu d'autre rôle à remplir que celui d'une parade d'honneur, ils auraient été mieux à leur place dans la colonie de Djibouti, *dont le budget paye leur entretien.* »

« Ce que les journalistes parisiens se demandent maintenant fut toujours une énigme pour les habitants de Djibouti.

Personne ne reconnaissait la nécessité d'une redoutable escorte pour accompagner M. Lagarde sur les routes les plus sûres de l'Éthiopie.

Beaucoup de personnes se préoccupaient, au contraire, de l'effet produit sur la population chrétienne d'Addis-Abeba par l'arrivée d'une troupe musulmane comme escorte d'honneur du ministre de France.

Les Haoussas, dont la présence était indispensable près de la côte, n'ont servi peut-être qu'à faire de la diplomatie à rebours dans la capitale du grand Négous.

Des gens d'ordinaire bien informés racontent que pour devenir sympathique aux Éthiopiens, le ministre d'Angleterre a pris le contre-pied des façons dispendieuses du ministre de France, et qu'il a réussi à merveille. »

Éclairage des rues.

Hygiène de la voirie, qui fait totalement défaut.

Adduction des eaux potables d'Ambouli. — (Une voie Decauville et quelques wagons-citernes apportent de l'eau propre prise au puits du jardin du gouvernement, mais celle-ci est exclusivement réservée aux fonctionnaires. Deux kilomètres de voie, des wagons-citernes, des hommes employés à les remplir, à les conduire à Djibouti, ont coûté cent fois plus cher que la pose d'une conduite d'eau qui aurait amené l'eau à la ville pour tout le monde et aurait peut-être évité le choléra de 1895. Mais sous le prétexte philanthropique de conserver leur gagne-pain à quelques femmes Somalies, l'eau continua à être puisée par ces femmes dans des mares autour desquelles les indigènes se lavent, les animaux s'abreuvent, et à être apportée aux habitants dans de vieux bidons à pétrole. A plusieurs reprises différentes sociétés ont cependant proposé au gouvernement d'amener l'eau et d'éclairer la ville.)

Construction d'un abreuvoir à Ambouli, surveillé par la police indigène, afin que des viandes putréfiées ne soient plus jetées à l'eau par les Somalis dans le but d'empoisonner les animaux. (Le fait se produit constamment.)

Organisation d'un service postal mieux tenu, qui permette aux colons de ne plus se servir de la poste anglaise de Zeila pour l'intérieur (1).

Construction de logements plus appropriés et plus confortables pour les fonctionnaires (déjà réclamé par M. l'inspecteur Adam).

Organisation de la justice, qui n'existait qu'à l'état embryonnaire, exercée par des personnes incompétentes

(1) Journal *Djibouti* du 18 février 1899. — « N'insistons pas sur la manière dont sont remises actuellement les correspondances.

« Le nombre des lettres interceptées par on ne sait qui est plus considérable qu'on ne se l'imagine; nous en savons quelque chose... Cependant n'oublions pas que le bureau de Djibouti est celui peut-être où les recettes sont le plus considérables, par rapport aux dépenses..... »

laissant en suspens les différends les plus simples, et surtout employant des moyens d'instruction barbares.

Dans le commencement de 1898, un vol de 5,000 francs avait été commis au préjudice d'un Grec Moussaïa; malgré les coups de cravache, les auteurs prévenus n'avaient pas avoué. Alors, un administrateur laissa (pour ne pas dire mieux) le gardien torturer le prisonnier de la façon suivante : au moyen d'un instrument connu sans doute dans les temps anciens, on tordit les testicules du malheureux, qui, dans les affres de la douleur, avoua immédiatement. Ses cris furent entendus de plusieurs personnes. L'histoire parvint à la connaissance du gouverneur à Addis-Abeba, mais celui-ci donna l'ordre formel de démentir ce récit malgré tout. Malheureusement, ou heureusement, il y a toujours des bavards, et la vérité éclata. Je ne parle pas de l'ipéca employé à forte dose par un agent subalterne pour. punir les Ascaris, soldats indigènes placés sous ses ordres...

Établissement d'une police sérieuse, assurant la sécurité de la vie des habitants. Dernièrement, deux assassinats d'Européens ont été commis par des Européens, mais les auteurs présumés ont été relâchés sans que l'instruction fût poursuivie.

Exiger la présentation de papiers en règle par les nouveaux arrivants, de façon à empêcher que les voleurs, banqueroutiers et autres condamnés de droit commun prennent Djibouti comme refuge.

Surveillance effective des tribus du désert.

Présence à Djibouti des otages des différentes tribus en vue d'assurer la sécurité des caravanes. (Une somme est allouée chaque année pour leur entretien, et ils ne sont jamais présents à la colonie.)

Fondation d'une école destinée à élever et à instruire les enfants des chefs Somalis et Danakils, ce qui donnerait un moyen d'action sur ces tribus.

Enfin, aménager une maison quelconque et y transporter les vingt lits de l'hôpital d'Obock, fermé depuis cinq ans.

Il n'existe pas même une infirmerie à Djibouti, pour une population de 1,000 Européens et de 12,000 indigènes!

Signalons en passant que jusqu'à présent Djibouti, qui est un des points les plus chauds du globe, a été privé de glace;



PILLAGE DE LA CARAVANE DE MM. SAVOURÉ ET TROUILLET A ADDA-GALLA (mai 1898)

les insolations, les coups de chaleur sont très fréquents, et on laissait mourir les malades sans pouvoir leur donner le seul remède qui les aurait sauvés presque sûrement. Cependant une splendide machine à glace, toute neuve, est en vrac dans la cour d'une maison du gouvernement. On ne l'a jamais montée parce que M. le gouverneur n'a passé que dix-huit jours en deux ans à la colonie!

Je m'arrête, la liste est longue déjà. Cependant je crois qu'on ne saurait accuser la colonie de Djibouti de trop

demander. Aussi bien ne demande-t-elle rien..... qu'une administration prévoyante et équitable. Ici comme presque partout les sacrifices consentis par la France ont été énormes, le Parlement a voté des allocations généreuses, nombreuses, incessantes, et, au lieu d'aboutir à la mise en valeur de notre possession de la Côte des Somalis, cette largesse, cette générosité a eu pour résultat l'anémie, le *statu quo*, le dépérissement même de cette colonie.

L'irresponsabilité de nos fonctionnaires coloniaux peut être signalée comme une des causes de cette non-réussite et de beaucoup d'autres.

Rares ont été jusqu'à hier les membres de cette administration coloniale considérant les affaires à eux confiées comme les leurs, croyant leur intérêt et leur honneur liés à l'intérêt et à la prospérité du pays qu'ils administraient. C'est que nos agents coloniaux ne devaient leur titre ni à leur mérite, ni à leur intelligence, ni à leur capacité; ils étaient pour la plupart des parvenus du favoritisme. — Avocats ou médecins, poussés par une protection opportune, plus simplement encore fils d'hommes politiques n'ayant que cette seule qualité à leur actif.

Puis, au lieu de donner aux fonctionnaires ainsi choisis un intérêt parallèle à celui de la colonie dont ils avaient charge, de leur donner tout au moins un avancement en rapport avec les progrès réalisés, on subordonnait cet avancement au nombre d'années passées sous les tropiques ou ailleurs, sans jamais s'inquiéter des résultats négatifs obtenus.

Pourvu que durant son séjour au loin un fonctionnaire n'eût fait aucune demande embarrassante au ministère, que son administration n'eût soulevé aucune interpellation, le personnage était jugé excellent; parfait, s'il avait la chance d'être le fils de son père, et il avançait à pas de géant, sautant les marches de la hiérarchie et cumulant les emplois les moins susceptibles d'être réunis.

Un agent colonial était considéré comme intègre, sinon habile, pourvu qu'il ne mît pas dans sa poche le contenu de la caisse qui lui était confiée. Peu importe l'usage qu'il faisait des fonds destinés à la mise en valeur de la colonie. Son premier soin, chaque année, était de présenter au gouvernement un emploi vraisemblable des crédits reçus, afin que ces crédits fussent renouvelés l'année suivante (1).....

Son second souci était la politique : surveiller de loin les courants qui se font sentir, rester dans les « faveurs » d'un ministère, ne pas se laisser oublier, ne pas perdre ses protecteurs et ses relations, et ne pas hésiter pour les garder à faire souvent le voyage de France.....

Foin de la colonie et de sa prospérité! puisque ce n'est pas d'elle et de sa prospérité que dépendaient l'avancement, le titre rêvé, la décoration demandée!

Au lieu d'attirer les colons, on les éloignait; au lieu de les aider, on les décourageait, car moins nombreux ils étaient, moins il y avait de travail et moins de réclamations. Tâche trop souvent aisée! Et ainsi s'explique qu'il n'était resté pour tirer parti de nos domaines d'outre-mer que les gens tarés ou les gens sans ressources dont les folles tentatives d'exploitation, toujours terminées par un insuccès, ont éloigné les émigrants les plus hardis et découragé l'opinion française.

(1) *Le Temps*, ne pouvant nier le gaspillage des fonds, l'a mis sur le compte de la température. D'après ce raisonnement, la température atteignant à Djibouti la plus haute cote connue, c'est Djibouti qui doit bénéficier du gaspillage le mieux entendu ; la psychologie de l'honorable feuille politique est juste puisqu'elle s'est vue confirmée par les faits indéniables que nous savons.

Dans un entretien que j'ai eu dans les derniers jours de l'année 1898 avec M. le chef de cabinet du ministre des Colonies au sujet de la Côte des Somalis, celui-ci me disait comme conclusion : « Quant à Djibouti, je vous l'abandonne. » Cet abandon devait être heureusement suivi de mesures actives, puisque M. Mizon était nommé gouverneur de Djibouti en remplacement de M. Lagarde. Et à M. Mizon, qui mourut avant d'avoir rejoint son poste, succéda M. Martineau, qui commença à rétablir l'ordre dans la colonie.

Ah! combien nous aurions gagné à avoir à la tête de nos différentes possessions nouveau-nées de grands industriels, de grands commerçants, habitués à une gérance sage et économe, capables d'administrer une colonie comme ils ont administré dans la vie privée leurs propres affaires ou celles qui leur étaient confiées!

Que n'a-t-on pu mettre de tels hommes actifs, compétents et pratiques à la tête de ces grandes exploitations industrielles et commerciales que devraient toujours être nos colonies.

Choses banales peut-être, mais qu'il n'est pas inutile de répéter



GUERRIERS ISSA SOMALI

Croquis de Maurice Potter.

CHAPITRE III

DE DJIBOUTI A GELDESSA

Le 28 février 1897 notre camp était installé au sommet de la colline qui domine Djibouti : quelques tentes sous le couchant rouge, une trentaine d'hommes épars, des chameaux couleur du sable sur lequel ils s'agenouillent, — voilà toute la mission au soir de son premier jour de marche.

Ce fut une toute petite étape, — juste de quoi vérifier l'état de la caravane, en ajuster les rouages, mettre en mouvement la « machine » qui débute toujours couci-couça, d'accrocs en incidents ; car malgré les efforts préliminaires, il semble que rien n'est bien organisé : les charges ne sont pas

faites pour les bêtes qui les portent, les hommes obéissent mal, les chefs ne savent pas commander. Ces premiers pas sont pénibles comme ceux d'un promeneur qui aurait enfilé des souliers neufs.

Ajoutons au malaise physique la désorientation inévitable : nouveaux visages, nouveaux intérêts, paysages jamais vus, les habitudes bouleversées, les accoutumances renversées... Le temps manque heureusement pour nous y appesantir; la mission anglaise est à Aden déjà, et le bruit court à Djibouti de l'arrivée de Marchand au Bahr-El-Gazal!

Toute autre préoccupation va s'évanouir devant celle d'avancer vite et d'arriver tôt.

Le lendemain, bien avant l'aube, est donné le signal du départ. Pour tous commence le supplice quotidien, qui restera pareil jusqu'au bout : le lever en hâte dans l'ombre hostile, l'empaquetage à tâtons des menus objets personnels, déménagement des tentes dans l'obscurité, sommeil interrompu, précipitation et désordre. Pour ce premier matin de départ le matériel s'en mêle, ne veut pas se laisser empaqueter, se plie mal; les bois trop neufs ont joué, les charnières ne ferment plus, et les contenus des cantines se trouvent invariablement plus volumineux que leur contenant!

Enfin les moins novices d'entre nous rassurent les autres, et à force de patience tout rentre dans l'ordre.

De Djibouti à Harrar la route est plus connue que sûre; on ne peut craindre de s'y égarer, mais il n'est pas rare d'y être attaqué. Les Somalis sont mauvais voisins; nous allons traverser à longues enjambées leur territoire, dont l'aspect d'ailleurs n'est guère fait pour nous retenir.

Des blocs anguleux de roches noires, serrés les uns contre les autres à perte de vue, couvrent les plateaux successifs que nous allons gravir. Quelques mimosas épineux, tels des hérissons, dressent leurs branchages tordus, piquants, complètement nus de feuilles, enjolivés de rares petites fleurs.

Entre les cailloux une herbe sèche, rêche, coupante, croît maigrement ; de temps à autre près du sentier des squelettes de mulets, de moutons, de chameaux, d'hommes aussi, dont les os sont blancs, nets, intacts, comme préparés pour des études anatomiques. Un air surchauffé par les roches qui absorbent les rayons solaires nous arrive en bouffées suffocantes. Le tremblotement de l'atmosphère au-dessus du sol brouille la vue; les tempes nous battent..... On se croirait à la porte d'un four!

A l'horizon apparaissent des hauteurs sombres, qui courent du sud au nord; elles soutiennent un second plateau, la seconde marche du gigantesque escalier qui s'arrête aux contreforts du Harrar.

Au milieu de ce décor sauvage, à soixante kilomètres de Djibouti, à Bayadé, flotte un drapeau qui marque la limite du territoire français : un lambeau d'étoffe attaché au bout d'une perche biscornue, sans rien alentour pour le protéger, gardé par deux vieux Soudanais mal armés, logés dans des huttes de branchages..... C'est assurément dans le ton du paysage et ne gâte en rien l'esthétique des lieux. Mais en saluant au passage ce drapeau de pauvres, nous songeons qu'il est à la merci d'un simple coup de main, abandonné à la fantaisie destructive du premier indigène qui passe. Nos pressentiments furent trop justifiés ; en octobre dernier, une caravane fut attaquée et pillée à Bayadé même, les huttes des gardiens furent démolies, le drapeau abattu et mis en pièces. Les Somalis auteurs du pillage n'ont pas même d'ailleurs été inquiétés ; rien n'a été tenté pour éviter le retour de semblables faits.

Ainsi perdons-nous peu à peu toute influence sur une population qui ne s'incline que devant la force.

Dans le lit de la rivière de Bayadé nous trouvons pour la première fois à abreuver notre caravane ; la rivière est à sec, mais quelques trous creusés dans le sable découvrent une

couche d'eau à peu près potable, bien que désagréable au goût, un peu saumâtre et magnésienne.

A quelques heures de là, à Dousso-Kourmouna, l'aspect du pays change légèrement, le terrain ondule, les taches noires des roches disparaissent pour faire place à un sol brûlé, couvert de touffes d'herbes courtes, sèches, grisâtres, qui font songer à la chevelure d'un vieux nègre.



GUERRIER SOMALI
Croquis de Maurice Potter.

Aux flancs décharnés des collines on aperçoit des traces de pyrites de fer et de minerais de cuivre. Mais la terre rougeâtre qui forme le plateau est siliceuse. Un peu plus féconde, elle laisse parfois pousser les mimosas à la hauteur de petits arbres; ils sont encore l'unique végétation.

Nous faisons enfin connaissance avec nos hôtes les Somalis. Et tout de suite me frappe la ressemblance des individus avec la contrée qu'ils habitent.

Ces indigènes sont aussi inhospitaliers, anguleux, grêles, que leur pays, ses cailloux, sa végétation. — Ils sont d'un noir rougeâtre comme le sol, grands, minces, les membres nerveux, fluets, taillés pour la course comme les agiles habitants de leurs déserts, gazelles et antilopes.

La tête petite, les traits affinés, des yeux de diamant noir, une chevelure plus qu'ébouriffée, hérissée : tels sont, à grands coups de crayon, ces gaillards, qu'il ne fait pas bon rencontrer au coin d'un — mimosa. Car leurs apparences farouches ne sont pas trompeuses. Les Somalis, constamment en bataille les uns contre les autres, ont des habitudes de pillage et de meurtre invétérées. C'est avec la plus grande désinvolture qu'ils font passer leur prochain de vie à trépas : une lance à la main, un bouclier en peau d'antilope, un poignard à la ceinture, et gare à l'imprudent ou au distrait! un coup de couteau par derrière est vite reçu, et le sinistre bonhomme assassin, en souvenir de ce haut fait, se plantera fièrement une plume d'autruche dans la chevelure.



GUERRIER SOMALI

Croquis de Potter.

Bien qu'ils vivent à proximité de la côte et de plusieurs colonies européennes, on sait peu de chose sur les Somalis ; leur caractère farouche se prête mal à l'interview, — on le croira sans peine, — et les observations des voyageurs pressés, comme nous l'étions, sont forcément superficielles.

Les Somalis reconnaissent pour chef suprême un sultan « *Ougas* » résidant à Ouarouf, mais vivent très dispersés en familles plutôt qu'en tribus, toujours errants à la suite de leurs interminables troupeaux de petites chèvres, de moutons aux queues graisseuses et de zébus. Ils se nourrissent presque uniquement de laitage, très rarement de viande, seulement lorsque quelque individu de leur troupeau est tué ou blessé

par accident. Quand un pâturage — quel pâturage! — est dévasté, les huttes (de misérables niches à chien) sont démolies, les branches qui leur servent d'armatures et les primitifs ustensiles de ménage sont rechargés sur le dos patient des chameaux : on émigre. Et aux époques de sécheresse, nombreux sont les combats entre tribus se disputant les maigres herbages qui ont résisté.

Les Somalis, ai-je besoin de le dire? sont musulmans. Ce sont bien là en effet les éternels instincts errants des peuples de l'Islam, leur triste existence nomade, destructive de toute végétation, rétive à tout progrès.

La seule collaboration qu'on puisse obtenir de ces indigènes est le transport des marchandises en caravanes. Encore faut-il payer très cher pour peu de besogne, encore faut-il courir le risque de voir piller la caravane par ceux-là mêmes qui la conduisent! Les 45,000 charges transportées en moyenne, chaque année, de Harrar à Zeila et à Djibouti le sont donc dans d'assez mauvaises conditions.

Malgré des relations d'une cordialité douteuse avec ces peu sympathiques habitants du désert, les dix premiers jours d'étape s'écoulent sans graves accidents.

Avant de fouler le sol abyssin, nous traversons encore une longue plaine jonchée de petits cailloux rouges, roses, blancs, qui scintillent follement au soleil et nous aveuglent; puis une autre où les pieds glissent sur l'herbe morte. — Une troisième, éblouissante de pierres blanches ; et nous voilà enfin à la naissance des plateaux du Harrar.

Presque brusquement la température oppressante fraîchit; de l'eau claire commence à sourdre, de-ci de-là, en filets minces qui vont s'élargissant d'heure en heure. Sous cette influence fécondante la vie endormie ou somnolente s'éveille, et la végétation devient presque riche. Les mimosas, jadis desséchés, s'étalent ici en parasols touffus, et à leur ombre verdoie un gazon fin de graminées; des oiseaux, de beaux

merles métalliques, brillants et bruyants, s'envolent à notre approche, puis des francolins, des pintades; quelques antilopes nous fuient de toute la vitesse de leurs jambes grêles. Tentations de chasseur que nous n'avions guère eues jusque-là. Les chacals et les hyènes qui hurlent chaque soir autour de nos tentes sont un triste gibier. Les digs-digs, ces miniatures de gazelles du désert, sont si joliment inoffensives que c'est un meurtre de leur envoyer une balle. Et quant au seigneur lion, dont les promenades laissent une si reconnaissable empreinte sur le sable fin, il n'a pas même daigné nous faire entendre encore sa belle voix.

D'ailleurs, par la suite, il nous sera donné très rarement de le rencontrer, bien que l'Abyssinie soit un de ses habitats favoris. — Ce n'est pas le fait du hasard : je connais d'expérimentés chasseurs de fauves qui n'ont eu, de leur vie, et malgré des affûts persévérants, l'occasion de tirer un lion.

Donc lorsqu'un voyageur Nemrod, de la classe des « épateurs », vous contera ses nombreux tête-à-tête léonins, renvoyez-le à Tarascon!

Gueldessa, le premier poste abyssin, après celui de Bio-Kaboba, est adossé aux contreforts qui séparent le pays somali des plateaux gallas du Harrar. Nous foulons de bons pâturages qui se déroulent en vallonnements doux; les gros ficus et les thuyas les tachent d'ombre, et des buissons fleuris embaument; des perroquets s'appellent d'une voix criarde et partent en un éblouissement de plumes bigarrées.

Oubliées les étapes longues du désert et ses lassitudes monotones! Il va faire bon passer ici quelques jours en attendant nos bagages et nos chameliers retardataires.

Chacun a enfin des loisirs et les emploie à son gré : Bonvalot mange des gigots de mouton — Potter croque des paysages — de Bonchamps prend fusil et cartouches pour des

massacres d'innocents — le parfait ingénieur Bartholin tire sa boussole et ses instruments. — Je rôde en quête de renseignements, aidé de Gabri, le meilleur des interprètes. Tous les passants finissent par se résigner à notre tenace interrogatoire; mais que peu de chose on en tire à grand'-peine, et quel casse-tête de contrôler les indications contradictoires, de démêler les racontars puérils, où se plaisent ces grands enfants à l'esprit embrouillé !

La population de Gueldessa est difficile à fixer d'un chiffre exact. Elle est en partie flottante, composée de Somalis nomades, du personnel des caravanes qui arrivent, repartent, se renouvellent constamment durant la saison favorable aux transports, et de quelques familles de paysans gallas.

Je crois approcher de la vérité en l'estimant en moyenne à un millier d'individus.

Les habitations sont misérables, les huttes de chaume sales et délabrées ; au sommet d'une petite colline une seule construction un peu plus confortable, la maison du chef abyssin Ato-Mercha (M. Mercha) surveille le village.

Les bâtiments de la douane sont représentés par quelques masures arabes entourées d'un mur de pierre qui dégringole. Là sont passées en revue les marchandises allant à la côte et celles qui en viennent. Un Abyssin compte les ballots, les pèse et perçoit un « sak » (piastre-tarif égyptienne de 0,26 centimes) par charge de chameau, soit 240 kilos. Ce n'est qu'un faible acompte, les droits seront payés à Harrar. Cependant, pour les caravanes prenant, pour se rendre à Addis-Abeba, un sentier qui se dirige vers le nord-ouest à travers le désert des Danakils et évite ainsi Harrar, les droits de douane sont perçus quelquefois à Gueldessa même. Ils se montent à environ 10 o/o de la valeur des denrées.

Les nombreux passages de caravanes et leur stationnement donnent quelque importance au marché du village. Voici des prix de vente courants; je m'efforcerai par la suite

de les donner plus en détail et exactement, dans chaque centre de quelque importance.

Les voyageurs se gardent généralement, dans leurs récits, de ces énumérations fastidieuses. N'ayant aucune prétention à la littérature, amusante ou autre, je n'aurai pas les mêmes scrupules et m'estimerai heureux si mes renseignements prosaïques aident les voyageurs et les commerçants futurs.

Les bœufs gras destinés à la boucherie se vendent à Gueldessa de 18 à 30 thalers. (Le thaler est de 2 fr. 50, cours moyen).

Les vaches : 25 thalers. (Il est bien entendu qu'il n'est pas question des espèces bovines de nos pays, mais du zébu à bosse africain).

Les chevaux adultes (d'une race analogue à la race barbe) sont assez rares : 18 thalers.

Les mulets de charge : 40 thalers.

Les ânes : de 6 à 11 thalers selon la taille.

Les moutons gras : 3 thalers, prix pour les Européens.

Les chèvres : 2 thalers.

Pain de farine de sorgho (injeras) : 8 pour un sak.

Quant aux poulets et au laitage, très peu abondants, ils n'ont guère que des prix de fantaisie. C'est ainsi que nous avons payé le lait 0 fr. 80 le litre! les œufs, 0 fr. 50 la douzaine. On trouve encore sur le marché quelques épices et une petite baie comestible jaune d'or (en galla, kourkoura), fruit d'un arbrisseau épineux, sorte de jujubier, très commun aussi à Madagascar.



PRISONNIERS ITALIENS A HARRAR

CHAPITRE IV

HARRAR

Il n'y a guère que 50 kilomètres de Gueldessa à Harrar; mais il faut s'élever de 800 mètres par des sentiers roides. Ils suivent d'abord le lit desséché de la rivière de Gueldessa, emmurée longtemps de hautes falaises; puis, à mesure que l'on approche du pied de la montagne, de minces filets d'eau bruissent sous le sable, et lorsque brusquement les falaises s'abaissent, l'air vif des montagnes nous frappe au visage; de sourds murmures trahissent les ravins, débordant leurs eaux vives sur les pâturages environnants. On dirait tel paysage de chez nous : — les ficus sombres pourraient être des

chênes, des églantiers et des jasmins poussent en touffes dans les prés verts. Mais le coloris tropical fait de l'ensemble un tableau énergique, à larges teintes plates, dédaigneux des nuances trop fondues des paysages septentrionaux.

A Bellaoa la nuit tombe sournoisement, nous laissant à peine entrevoir les cases rondes d'un village. Bellaoa, nous dit-on, est la propriété particulière d'Ato-Mercha, et les paysans gallas lui payent redevance. C'est, d'ailleurs, l'ordinaire rétribution des fonctionnaires en Abyssinie; ils ont pour seul traitement les terres que leur octroie l'empereur et les revenus obtenus en pressurant les malheureux « contribuables ». Ces souverains au petit pied récompensent encore leurs propres serviteurs par des dons analogues. D'où, divisions et subdivisions à l'infini, sans stabilité ni sécurité. — Déplorable système, sur lequel nous aurons sans doute à revenir.

Sous l'éclairage douteux d'une lune mince, se dessinent maintenant de larges ondulations de terrain qui se continuent jusqu'à Harrar. L'herbe grasse amortit les pas comme un tapis, et les gros buissons noirs qui bordent le sentier nous secouent leurs parfums au passage. A pleins poumons on respire un air vif chargé de senteurs résineuses, car tout près ondulent des bouquets de genévriers. Il fait presque froid. Les Abyssins, venus avec la caravane depuis Djibouti, accélèrent la marche comme des chevaux proches de leur écurie et manifestent une joie bruyante. Chacun d'eux énumère en chantant les délices de ses montagnes.

Est-ce la demi-obscurité illusionnante, le contraste avec les aridités déjà franchies? Volontiers nous ferions comme eux.

Le soleil, en se levant, dévoile Harrar, une ville arabe, bâtie en terre, sur un mamelon adossé à la montagne; les maisons grises sont posées à la diable : on dirait de loin un champ labouré dont les mottes seraient énormes..... Cepen-

dant, un grand palais blanc et quelques minarets de mosquées émergent de cet ensemble confus. A quelque cent mètres de la porte du mur d'enceinte, des soldats nous accueillent, et leur chef, un Fit-ouorari, nous salue de la part de son maître. Nos hommes se jettent dans les bras de leurs camarades, ils crient, ils questionnent, ils bavardent et, la porte franchie, une foule bariolée fait encore plus bruyante escorte aux bêtes curieuses que nous sommes, le long d'une étroite rue tournant et retournant.

Au seuil de l'habitat qui nous est affecté, le Gératz-match, gouverneur de la ville, attendait et commence ses salutations : *Dehena gabba*, *Dehena oualou*, *Dehena sana betou*..... Vous avez fait bon voyage! vous allez bien! vous êtes tous en bonne santé! etc., etc. Les interminables formules d'une sollicitude menteuse.....

Notre local est une maison arabe, grande et fraîche, aux murs nouvellement passés à la chaux. C'est presque propre, presque... car au premier pas des légions de petits sauteurs font des bonds gigantesques pour nous souhaiter une bienvenue à la mode de chez eux ; les guêtres et jambières sont à la hauteur de la situation, l'assaut est donc retardé jusqu'à la nuit, mais désormais les puces abyssines seront nos compagnes nocturnes assidues!

Le Gératz-match nous quitte pour aller recevoir, à son entrée dans la ville, le prince Henri d'Orléans, dont la mission suivait de près la nôtre. Seuls enfin! mais non pas libres. — Les portes de Harrar refermées ne s'ouvriront devant nous que sur ordre, par autorisation expresse. Après trois semaines de large liberté et de grands espaces, c'est un emprisonnement, une mise en cage, à la merci, somme toute, de ce peuple inquiétant, mi-sauvage, inconnu. Pour la première fois monte alors en moi, lentement, le pressentiment des épreuves à venir.

A Harrar, effectivement, commencèrent, avec notre premier



VUE DE HARRAR

Dessin de Maurice Potter.

contact abyssin, les difficultés et les atermoiements. Notre séjour fut un apprentissage de patience : les désappointements les plus variés sont là-bas à l'ordre du jour, les contretemps se succèdent, les promesses vaines, les protestations mensongères tintent à vos oreilles ; l'incurie, la méfiance, la force d'inertie, vous débordent et vous accablent. Par ces résistances amorties, ces mauvaises volontés fardées de sourires, ces ondoyantes hypocrisies, nous avons été cloués et désarmés. Vingt fois croyant toucher au but, obtenir notre feuille de route et partir, vingt fois retenus sous de puérils prétextes, enrageant, et impuissants dans cette captivité déguisée !.....

Mais nous verrons plus loin qu'il ne serait pas juste de faire retomber sur nos hôtes l'entière responsabilité d'une telle attitude.

L'accueil de Ras Maconen avait été d'une courtoisie pleine de réticences ; il nous avait reçu, dès le lendemain de notre arrivée à sa résidence, dans une petite pièce toute embellie de tapis d'Orient ; lui-même, assis sur d'épais coussins, à contre-jour et tellement dans l'ombre que le détail le ses traits se perdait, tandis que, rangés en demi-cercle, en face de la fenêtre, nous étions admirablement placés pour être soumis à un examen attentif. Malgré la banalité d'une conversation embarrassante, coupée de traductions d'interprètes, cette entrevue nous laissa de notre hôte une favorable impression.

Ce grand seigneur à la mode d'antan, très froid, très réfléchi et très digne, me sembla « quelqu'un ». C'est quelqu'un en effet ; notre opinion du premier moment a été confirmée par les observations auxquelles ont donné lieu les événements écoulés pendant notre voyage.

Parmi les grands seigneurs abyssins que leur parenté avec le Négous peut désigner comme successeurs au trône, Maconen est le seul capable d'y continuer l'œuvre du sou-

lever au coucher du soleil, restèrent obstinément closes devant nous ; pour sortir, même de quelques pas, dans les environs, il fallait attendre deux et trois heures une autorisation du palais, et accepter l'énervante compagnie de deux soldats aux allures d'espions (1).

Les bagages depuis longtemps étaient prêts, les hommes équipés, la permission ne venait pas. Que signifiait cette entrave persévérante à nos mouvements?

Le 26 mars, la nouvelle arrivait du proche départ de M. Lagarde d'Addis-Abeba. Du départ du ministre de France quelques jours avant l'arrivée d'une mission gouvernementale ? Mystère!!

M. Bonvalot obtint heureusement de se mettre en route par le Tchercher avec une mince escorte et le strict nécessaire. Peut-être arrivera-t-il à temps et pourra-t-il s'entendre avec notre ambassadeur?... Nous le rejoindrons par le désert Danakil — quand nous aurons la clef des champs. Et comme on ne se dispose pas à nous la donner, que la saison des pluies s'avance, l'impatience générale est à son comble. Réclamations et protestations se succédant, se répétant, ont enfin une efficacité; le Ras promet pour le lendemain des chameaux et des bêtes de charge. On partira avant l'aube. Le lendemain tant désiré arrive... Non seulement point de chameaux, mais de nos hommes plus une ombre! Encore un retard, trois jours encore à discuter, disputer, embaucher une nouvelle escorte, laquelle se prend de querelle avec les habitants de Harrar. Et lorsque la paix est rétablie, que tout est rentré dans l'ordre, que le Ras nous donne congé, que la caravane s'ébranle péniblement, bruyamment, nous sommes au 30 mars 1897.

(1) Cette mesure en apparence vexatoire a, paraît-il, pour but d'éviter les conflits entre Gallas et Européens ; elle n'est appliquée qu'aux nouveaux venus. Détail intéressant et qui fait honneur aux Abyssins, un tribunal spécial juge les cas où un Européen est impliqué.

Après avoir donné une faible idée des tracas de notre séjour à Harrar, des impatiences légitimes qui l'empoisonnèrent, il me faut en avouer les souvenirs gais et les compensations, en grande partie dues au parfait accueil de notre compatriote M. Guignony, le plus ancien colon de Harrar, dont l'hospitalité inépuisable réunissait les voyageurs de passage en une large tablée d'amis. Je reverrai longtemps la curieuse réunion où le hasard avait groupé des types et des nationalités si diverses : Russes, Français, Suisses, Italiens, Haïtiens, tous exilés volontaires, chassés de leurs pays par cette soif d'indépendance inassouvie, cet instinct de dignité personnelle que la civilisation écrase et qui veut renaître : l'esprit d'aventure, si calomnié, trop méprisé, taxé de folie..... Folie respectable en tout cas, bienfaisante pour les individus et pour les nations.

Au lieu de la banalité aimable des relations habituelles, la plus franche cordialité régnait parmi ces coloniaux sans morgue ni grimaces, rudes peut-être, mais virils; étranges souvent, mais dignes d'intérêt et de sympathie plus souvent encore.

Chacun écorchant tant bien que mal la langue du voisin, la conversation allait et venait, roulait à l'aventure... quand elle n'était pas gênée par la présence d'un singulier personnage, le bouffon de Maconen. Ce Triboulet couleur de réglisse, grimaçant et grotesque à la perfection, joint à sa fonction d'amuseur celle d'espion; espion habile, idiot à plaisir quand il le faut, malin comme un singe en réalité, — parfait comédien dont nous admirions l'adresse en maudissant ses fréquentes visites. Aux tranquilles heures des causeries quotidiennes, il entrait sans façon, jacassait, sifflait, singeait, et, pour mieux tenir le rôle d'écouteur, jouait de vingt manières sa comédie de fou, jusqu'au jour d'impatience où notre ami le colonel Maximoff lui rendit la raison, — un peu vivement sans doute, — mais de très efficace façon.

Cet espion officiel, l'étroite surveillance exercée sur nous, paralysaient nos mouvements et nos projets. Cependant, en quinze jours, on peut voir bien des choses et entendre davantage encore; la difficulté, comme toujours, est de se former sur l'ensemble une opinion juste.

Au coup d'œil superficiel de l'arrivant, Harrar apparaît comme une ville trop paisible, profondément empreinte de l'endormante influence musulmane. Elle en a gardé les minarets, où aux heures décisives du jour les prêtres invitent par des clameurs plaintives leurs fidèles à la prière; elle en a le calme mort, la physionomie d'impassibilité et de fatalisme. Mais vite on s'aperçoit que la gaine meurtrière de l'Islam n'a pas étouffé complètement les sources de vie et de prospérité, parce qu'elles tiennent à une cause indépendante et indestructible : la position géographique.

Harrar se trouve en effet dans une contrée remarquablement fertile et saine, à la porte des plus riches régions gallas et en même temps sur la lisière des déserts qui s'étendent jusqu'à la mer Rouge; elle est donc le point de concentration inévitable et le déversoir naturel des marchandises allant et venant de l'intérieur à la côte.

La situation exceptionnelle qui lui a conservé de tout temps une certaine importance, lui valut aussi bien des vicissitudes politiques. Elle fut envahie par tous les conquérants qui tentèrent la fortune en ces parages et prise, reprise maintes fois, avant d'être définitivement cité abyssine.

Elle fut, vers 1527, le point de départ de Mohamed-Gragné, qui, le premier, conquit les pays Gallas, le Choa, le Tigré, et força les habitants à embrasser la religion de l'Islam.

Quarante ans plus tard, les Abyssins, soutenus par les Portugais, repoussèrent les envahisseurs jusqu'au delà des pays Amharas; mais la partie sud-est de l'ancien empire éthiopien resta dans leurs mains. Pendant de longs siècles, alors, se succédèrent à Harrar des chefs musulmans, au

milieu de désordres incessants et de luttes intestines acharnées.

En octobre 1875 seulement, la ville changea de maître; elle fut prise d'assaut par Raouf-Pacha, envoyé par le Khédive d'Égypte, Ismaïl, à la conquête de l'Ethiopie.

GUERRIER ABYSSIN

Les corps d'armée venus à l'assaut des plateaux abyssins furent, on le sait, battus à plate couture, si bien que leur déroute prit les proportions d'un désastre. L'occupation d'Harrar fut la seule compensation à ces déboires. Nady-Pacha y succéda à Raouf-Pacha comme gouverneur et organisa la ville, dont le commerce redevint prospère.

Mais l'Égypte entrait alors dans une période de transition difficile, encore aggravée par la révolte du Madhi; il lui était impossible de conserver des colonies lointaines. Elle signa donc avec le Négous Johannès — juin 1884 — un traité qui restituait à ce dernier le pays des Bogos, et abandonna simplement Harrar, après avoir établi sur le trône le fils de l'ancien émir, Abdullahi.

C'était l'anarchie qui recommençait, et le régime de bouleversements, d'insécurité, dont la malheureuse ville avait tant souffert avant l'arrivée des Égyptiens.

Cette seconde domination musulmane ne devait pas cependant être de longue durée : Harrar était de trop bonne prise pour ne pas exciter la convoitise de ses voisins d'Éthiopie.

Le 2 janvier 1887, en effet, après un court combat, l'empereur Ménélik s'emparait de Harrar et y laissait son neveu Maconen comme gouverneur. Les premières années de l'occupation abyssine furent loin d'être prospères. La province Harrari eut à supporter les excès inévitables qui suivent toute conquête à main armée. — Et les abus furent d'autant plus grands que la civilisation des vainqueurs était moins affinée.

Les chefs abyssins enlevèrent pour eux-mêmes ce qui pouvait avoir quelque valeur; les soldats, au nombre de plusieurs milliers, chassèrent les Harraris de leurs demeures pour s'installer à leur place et dévastèrent toutes choses autour d'eux : les silos remplis de grains de sorgho, réserve amassée en prévision des disettes, furent pillés ; les négociants indigènes, dépouillés de leurs marchandises par la force ou avec une rétribution dérisoire; un édit rendit obligatoire l'emploi de l'ancienne et grossière monnaie de cuivre, fabriquée sous l'ancien régime avec des culots de cartouches. Ces vexations et exactions eurent vite éloigné commerce et commerçants; les marchés, devenus impossibles dans la ville, allèrent s'établir au loin en pleine campagne.

Mais, là aussi, chez les malheureux cultivateurs régnaient l'injustice et l'arbitraire. Des troupeaux entiers étaient enlevés à leurs propriétaires, dont la moindre résistance était punie de pillage. Les paysans gallas furent vite réduits à la plus profonde misère.

Le résultat de cette administration inique fut la ruine complète de la province et de la ville de Harrar; les maladies infectieuses, dysenterie, petite vérole, etc., achevèrent l'œuvre de la misère en ravageant la malheureuse population.

Alors seulement, quand la ville fut tombée au dernier degré de la pauvreté, quand il y fallut, comme ailleurs et plus qu'ailleurs, travailler pour vivre, les envahisseurs s'assagirent; un grand nombre d'entre eux partirent en expédition dans l'Ogaden à la recherche de nouvelles aubaines. Les Harraris purent rentrer dans leurs foyers et, trop faibles pour songer à la révolte, se remirent au travail; les paysans gallas, rassurés, revinrent à leurs cultures. De nombreux Européens, des Grecs, des Arméniens, s'installèrent dans la ville, et le commerce, en peu d'années, fut de nouveau florissant.

La route du Choa fut fréquentée par des caravanes de plus en plus nombreuses, et les cargaisons de café, d'ivoire, de cire, prirent le chemin de la côte, de Djibouti, de Zeila surtout; les objets manufacturés, les cotonnades commencèrent à affluer. Si bien qu'à l'heure actuelle, malgré les ennuis des douanes, les tracasseries abyssines, l'insécurité des voyages, l'activité est grande et tend à s'accroître encore.

Le total des revenus des douanes, le chiffre des entrées et des sorties des différentes marchandises, sont malheureusement impossibles à obtenir exactement. Le gouvernement abyssin doit l'ignorer lui-même, tant sont fréquents les abus, les négligences, tant l'incurie est la règle et le contrôle chose inconnue.

On ne peut non plus tabler pour des calculs sur le revenu d'un mois, le café, l'ivoire, n'arrivant qu'à certaines époques et la saison des pluies entravant le commerce pendant douze à quinze semaines de suite.

Quelques personnes ont estimé les revenus des douanes à 2,000 thalers par jour. Cependant, dans l'exercice 97-98, ces revenus ont atteint 880,000 thalers! C'est là un chiffre considérable! Il représente le dix pour cent des marchandises venant d'Abyssinie ou s'y dirigeant, c'est-à-dire qu'il passe à Harrar environ pour 8,800,000 thalers de marchandises

par an, soit pour 20,000,000 de francs ! et il n'est pas douteux que le trafic des denrées d'exportation augmentera dans de grosses proportions lorsqu'un chemin de fer rendra les transports faciles et moins coûteux, tandis que l'importation des cotonnades, des soies, des armes, des objets manufacturés s'accroîtra parallèlement.

Il est à souhaiter alors que les mœurs et les habitudes



FEMMES HARRARIS

administratives se modifient. Car elles ne sont guère compatibles aujourd'hui avec un grand développement commercial.

Les bâtiments des douanes de Harrar se composent d'un hangar et de quelques masures arabes, entourant une vaste cour. Cours, hangars, maisons sont bondés de caisses ou ballots qui se chevauchent, s'empilent ou s'éventrent, en un désordre merveilleux. Dans un coin quelconque, le scribe abyssin, muni de deux ou trois vieux bouquins, écrit des noms et des chiffres avec une insoucieuse lenteur, dont piétine autour de lui un public braillard.

Au milieu de la cour, plutôt par curiosité que par excès

de zèle, on décloue toutes les caisses, on démolit tous les ballots, d'une façon certainement peu favorable au bon état de leur contenu. Les commerçants et les employés, aux prises, se débattent et se battraient volontiers. Les douaniers rivalisent d'arrogance, d'impudence et de sottise pour faire payer d'un plus gros bakchich leur complaisance ou simplement leur honnêteté. Si un objet paraît bizarre, curieux, on le porte au Ras, et quelquefois l'objet ne reparaît plus... S'agit-il de cartouches, de fusils, de poudre, d'amorces, le Ras encore prend ce dont il a besoin, et offre de ces marchandises un prix généralement inférieur à leur cours, que le pauvre marchand est obligé d'accepter.

Ce sont là les moindres inconvénients.

Un brave Grec, de passage en même temps que nous à Harrar, avait déclaré une demi-douzaine de caisses contenant des bouteilles de rhum, d'absinthe, de cognac de marque très inférieure et valant de 0 fr. 80 à 1 franc le litre, puis deux caisses de champagne *Moët et Chandon* à 4 et 5 francs la bouteille. L'employé abyssin, habitué à trancher et décider selon son bon plaisir, sous le torrent des récriminations, dont il n'a cure, prit tranquillement vingt-huit bouteilles de champagne pour acquitter la douane, soit près de la moitié de la valeur de la marchandise sur laquelle il aurait dû prélever un dixième!

A l'autre bout de la cour un second commerçant n'était pas plus heureux. Il s'agissait de pièces de soie et de velours : la soie, très commune; le velours, de meilleure qualité. Un douanier, l'air réfléchi, palpait les étoffes longuement, en connaisseur; puis, se décidant enfin, prit comme paiement, pour chaque pièce de soie, une pièce de velours!

Comme on le voit, les procédés de perception sont parfois trop rudimentaires (1).

(1) Par contre, les commerçants payent souvent moins que le 10 0/0 sur les marchandises qu'ils importent. Les douaniers, en effet, ne taxent

Je dois dire que l'administration n'est pas toujours de connivence et se trouve volée, elle aussi, plus souvent que de raison. Lors de notre séjour, justement, elle découvrit que la tirelire de son chef des douanes contenait une jolie somme, — près de trois mille thalers! Le trop économe employé fut récompensé, bien entendu, selon ses mérites... Mais à quoi bon? Son successeur, qui n'est pas plus surveillé, aura les mêmes petits bénéfices : seulement il les cachera mieux.

Les marchandises du pays provoquent, il est vrai, moins de difficultés; les tracasseries, les filouteries, pour appeler les choses par leur nom, semblent moins abondamment prodiguées aux indigènes qu'elles ne le sont aux colons étrangers.

L'exportation n'est pas non plus aussi lourdement taxée : 8 pour cent seulement de la valeur. Certaines denrées, l'ivoire surtout, ont un tarif spécial plus élevé. Mais la plus grande partie de l'ivoire appartient à l'Empereur, à l'Impératrice ou à Ras Maconen, de sorte que les marchands qui achètent au souverain bénéficient d'arrangements particulièrement avantageux. D'après les renseignements pris aux meilleures sources, il passerait à Harrar de *150 à 200,000 kilogrammes* d'ivoire par an. J'ai vu moi-même, en une seule journée, arriver à la douane 130 défenses d'éléphants; quelques-unes de ces défenses pesaient 60 kilogrammes!

Les chefs abyssins de l'ouest de l'empire font un commerce plus avantageux encore : les peuplades nègres qui les entourent leur cèdent l'ivoire contre des perles de porcelaine coloriées ou verroteries analogues.

Le café qui se négocie à Harrar vient presque totalement d'Addis-Abeba, qui le reçoit lui-même des provinces occi-

pas les marchandises sur facture, mais ils les estiment d'après les déclarations des commerçants, qui parviennent à les faire taxer sur un prix inférieur à leur valeur.

dentales et méridionales, le Djimma, le Caffa, etc., et il ne se passe guère de jour que de longues caravanes, pesamment chargées, n'entrent dans la ville. La vente oscille entre 4 à 7 thalers et demi la frassella (la frassella est une mesure de la plus parfaite incommodité, valant 16 kilos 800). C'est dire que les prix courants sont de 60 à 95 centimes le kilogramme, selon la qualité.

Mais ce café, à peine trié, devra subir avant l'exportation un déchet de 12 à 18 pour 100. La dureté de son grain le déprécie un peu sur les marchés européens; pourtant le café de Harrar est presque en totalité expédié à Aden, où il est mélangé aux produits de l'Arabie et vendu ensuite comme moka pur.

Cette denrée pourrait donc être une source de négoce important pour Djibouti. Il n'en est rien; l'exportation par Djibouti n'existe pas; les droits de 1 fr. 65 par kilo qui taxent les cafés étrangers à leur entrée en France, ajoutés aux frais de transport, ne laissent aucun profit aux commerçants. D'ailleurs ce transport, ou quel transport que ce soit, est devenu impossible aux environs de notre colonie par suite des révoltes et des pillages des Somalis, jamais réprimés, par conséquent de plus en plus renouvelés : en huit mois cinq caravanes ont été pillées et il est certain que des faits plus graves se produiront à bref délai.

Par Zeila les communications restent possibles : la route est plus sûre, mais elle est plus pénible aussi; le café, qui doit être traîné pendant quinze à dix-huit cents kilomètres — trois mois en caravane! — avant d'arriver à la mer, ne laisse plus à la vente qu'un minime bénéfice, dont se contentent seuls les indigènes.

En résumé donc, le commerce du café ne peut pas exister pour les Européens dans les conditions actuelles, tandis qu'il deviendra leur principale source de richesse quand seront créés des moyens de transport rapides et sûrs.

Le coton pourrait alors devenir également marchandise d'exportation, au lieu de rester ce qu'il est aujourd'hui : un commerce local. Les tisserands du pays l'achètent à bas prix (20 centimes les 3 kilos bruts) aux cultivateurs gallas, et le revendent sous forme de chamas grossièrement travaillées.

Quant à l'or, la cire, la civette, dont on a parlé comme une des ressources de Harrar, ces denrées n'ont qu'un trafic insignifiant, car les marchands qui les achètent font leurs expéditions directement d'Addis-Abeba à la côte : l'ouverture de la ligne ferrée modifiera sans doute cet itinéraire, comme elle modifiera toutes choses.

Faisons maintenant « un tour de ville » pour être au fait des ressources pratiques qu'elle offre aux étrangers.

Dans les ruelles biscornues et tortillées, où les petites maisons méfiantes ouvrent à peine leurs portes basses, aucun mouvement. Le bruit de nos pas martelle, solitaire, la terre sèche; pendant longtemps on peut tourner dans ce labyrinthe de murs chancelants, sans qu'une fois la curiosité soit éveillée. Un soupir de soulagement échappe, au débouché sur une place carrée spacieuse, qui paraît débordante de vie après le dédale désert d'où nous sortons. Au fond, le palais très peu somptueux du Ras (1); en face, l'église copte, et de chaque côté, un va-et-vient assez animé trahit la présence de minuscules échoppes hindoues, où les cotonnades à 0 fr. 35 le mètre, la soie de Bombay, les mousselines bon marché s'écoulent rapidement sous les doigts des subtils marchands. La ruelle où nous nous engageons maintenant, la seule bruyante et grouillante de Harrar, est bordée encore des mêmes petits magasins tenus par les Hindous, négociants modestes et roués,

(1) Ras Maconen s'est fait construire un nouveau palais par les prisonniers italiens.

qui vivent chichement et prospèrent. Partout sur les côtes que baigne l'océan Indien vous les trouverez, tenaces et habiles, faisant aux colons blancs une concurrence insoutenable. Que de plaintes n'entend-on pas à ce sujet! mais c'est un bien faible danger pour l'avenir. Lorsque sera venue l'ère des transports et des transactions rapides, nos commerçants au-



UNE RUE DE HARRAR

Photographie de M. Delhorbe.

ront vite raison de ces rivaux, qui n'ont de supériorité que celle de se contenter de peu et de subsister où d'autres meurent de faim.

Une seconde place sert de déversoir à la ruelle, bizarrement tourmentée, encombrée, ravinée, toute en bosses et en trous; c'est cependant la place principale où se tient le marché et où se trouvent les Grands Magasins. Je n'entends pas le moins du monde des succursales, même modestes, du « Bon Marché », mais quelques comptoirs grecs et armé-

niens, où l'on peut trouver, à des prix presque raisonnables, ce qu'une épicerie de province vous fournit, — quelquefois aussi de la mercerie et des vêtements dont la coupe est inappréciable !

Voici maintenant le plus important négociant de la ville, le Grec Serkis. Il a de tout, depuis les souliers jusqu'aux fusils, en passant par les objets manufacturés les plus divers, mais de provenance allemande ou belge. Pourquoi nos manufactures françaises n'envoient-elles aucun de leurs produits? Ne produisent-elles pas à assez bas prix? Je crois plutôt qu'il faut chercher à Djibouti, dans les tracasseries de notre administration, les vraies causes de l'infériorité de l'exportation française.

Le marché des denrées alimentaires se tient chaque jour à Harrar; le vendredi, il est particulièrement important; deux à trois mille Gallas, surtout des femmes, viennent contribuer à un grouillement pittoresque en apportant chacun pour deux ou trois thalers de marchandises : les piments rouges côtoient le coton neigeux, le miel, la cire et le beurre; puis des légumes très appétissants : haricots, pois, lentilles, choux, du sorgho, de l'orge, un peu de blé même, enfin de quoi s'approvisionner aussi bien et mieux que dans maintes petites villes provinciales.

Une soixantaine d'animaux sont amenés aussi chaque semaine, à des prix qui feraient ouvrir de grands yeux à nos cultivateurs : trente francs un bœuf gras (les prix ont un peu augmenté par suite de l'épizootie).

Six francs un mouton gras; une chèvre, quatre ou cinq; un cheval, vingt-cinq francs environ; les mulets, très peu abondants, sont plus chers, de soixante à cent francs suivant la taille.

Ces animaux proviennent des pâturages environnants, pâturages moins luxuriants, peut-être, que notre imagination éblouie ne se l'était figuré, après le contraste des déserts

voisins, mais riches encore, capables de nourrir grassement de nombreux troupeaux.

Nous avions vu aussi, avant d'arriver à Harrar, des espaces cultivés, mais mal cultivés, assez considérables, où poussaient du sorgho rouge ou blanc, des champs de pois chiches, de haricots et de lentilles, des choux monstrueux dont la tige mesure 1 mètre 50 de hauteur; à côté de ces produits de la zone tempérée, les épices variées, gingembre ou piments, et, ombrageant le tout au fond des vallées, les palmes tendres des bananiers.

Mes enquêtes aux environs m'ont convaincu que c'est là à peu près toutes les cultures du pays, et quelles cultures! que désavouerait le plus fainéant de nos laboureurs.

De rares exploitations sont l'exception confirmant cette règle; elles ne sont pas l'œuvre, comme de juste, des indigènes, mais dues aux efforts de quelques Européens. La plus importante appartient à Mgr Thaurin, le chef de la mission catholique de Harrar, qui, avec une parfaite amabilité, m'a fait admirer les beautés de son petit fief. Sis au fond d'une vallée, disposé en terrasses successives, il semble favorisé entre tous. J'y vis, en effet, de beaux légumes, des arbres à fruits bien venus, une plantation de caféiers de belle apparence, plus loin encore des bananiers et des citronniers, des orangers et des cédratiers produisant d'excellents fruits, qui vivaient fraternellement aux côtés des amandiers et des abricotiers fleuris. Mais les feuilles un peu ternes parfois, les verdures anémiées, décelaient le malaise dont commençait à souffrir la végétation, par le fait d'une sécheresse prolongée. Ce n'est malheureusement pas une exception, et Mgr Thaurin m'expliqua les efforts, la persévérance qu'il fallait, pour obtenir le petit éden de son ermitage. L'eau manque souvent, trop souvent, pendant les quelques mois de saison sèche; alors les jeunes plantations s'étiolent, les

MARCHÉ DU VENDREDI A HARRAR

légumes périssent, les arbres même sont détruits et le fruit de plusieurs années de travail est perdu.

Une sorte de réglementation, il est vrai, est censée établie sur les cours d'eau, mais elle est illusoire, particulièrement pour les Européens, qui voient souvent leurs canaux d'irrigation coupés et détruits par des indigènes malintentionnés.

Peut-être obtiendra-t-on par la suite une ordonnance plus sévère, car cette eau si précieuse, si indispensable, existe — je m'en suis convaincu — en quantité suffisante. Il faudrait, pour subvenir à tous les besoins, aménager convenablement les canaux et exercer une surveillance rigoureuse pour empêcher les abus et les déprédations.

La terre de Harrar, par endroits trop calcaire, n'est pas partout également disposée à rémunérer les efforts de ses cultivateurs; beaucoup de régions cependant sont très productives; la température, qui oscille entre 14 et 30 degrés, est favorable à n'importe quelle culture. Tous les légumes de nos jardins croissent admirablement, tous nos arbres fruitiers y prospèrent, ainsi qu'un grand nombre de ceux des pays tropicaux; les céréales peuvent y donner le même produit que sur les terres européennes, à côté du café, du coton et des épices. Notons de plus l'angélique, l'anis, le lin, qui croissent particulièrement bien.

J'ai vu encore en maints endroits des treilles fort vieilles chargées de fruits. Pourquoi la vigne ne croîtrait-elle pas, en effet, si elle était l'objet de quelques soins au lieu d'être abandonnée à l'incurie des paysans gallas? Ceux-ci grattent nonchalamment le sol selon leur routine, s'acharnent à la culture du tief — petite graminée donnant un grain peu abondant qui produit une farine grossière — au lieu de cultiver le blé, qui vient aussi bien, si ce n'est mieux, et continuent à planter leurs *dinitches* — tubercules analogues aux topinambours — au lieu des pommes de terre plus nourris-

santes et qui prospèrent partout aussi facilement que les dinitches.

Quiconque connaît l'obstination routinière de nos propres paysans doit comprendre l'impossibilité de vaincre celle des Gallas. Des cultivateurs d'une race plus avancée pourraient seuls tirer parti au Harrar de la richesse du sol. La chose, comme on va le voir, est plus aisée en théorie que dans la pratique.

Quelques Européens, frappés, comme je l'ai été, de l'avenir agricole du pays, essayèrent d'y créer une exploitation de café. Ils sollicitèrent à cet effet une concession, ne voulant pas, cela va de soi, exposer leurs capitaux sur des terrains qui pourraient, d'un jour à l'autre, leur être enlevés. — Le Ras se refusa absolument à engager pour plus de dix ans les terres demandées! Les plus pressantes sollicitations ne purent faire concéder un bail raisonnable et d'une durée suffisante.

La question d'achat des terres est aussi particulièrement délicate. Les terres de conquête, données par l'Empereur aux Ras et à ses serviteurs, sont frappées *d'inaliénabilité*. A la mort de leurs détenteurs, elles font retour au souverain. Quant aux autres, il n'est pas encore possible de les acquérir : l'Empereur a le *domaine éminent* sur toute l'Éthiopie, et une loi s'oppose à l'appropriation par un Européen de la moindre parcelle du sol.

C'est une loi absolue, mais qui changera peut-être, qui changera sans doute, car les progrès vont vite en Abyssinie, et le Négous a prouvé qu'il n'est pas l'ennemi des modifications favorables au développement de son empire et sait prendre toutes les initiatives.

En attendant, les habitudes existantes sont de grosses entraves aux initiatives européennes, avec lesquelles il faut compter et auxquelles il faut réfléchir avant de s'aventurer à la légère au mirage des racontars trop complaisants.

Le commerce européen de Harrar souffre de l'organisation défectueuse des douanes, de la difficulté des moyens de transport et de leur insécurité.

L'industrie agricole n'existe et ne peut exister avant un bouleversement profond du régime actuel. Il serait ridicule de croire que ce bouleversement aura lieu demain.

L'ouverture prochaine de la voie ferrée peut seule précipiter les événements. — Notre première espérance est donc pour son achèvement dans un proche avenir.



NOTRE CAMP A HERRER-GOTHA — DÉSERT DANAKIL

CHAPITRE V

DE HARRAR A ADDIS-ABEBA

La joie de sentir tomber ses chaînes, d'être de nouveau en pleine nature libre, après l'énervement des mesquineries humaines... la tentation renaissante des aventures possibles, l'enfantin, mais indestructible appétit de « robinsonnade » qui nous tenaille, enfin satisfait à nouveau !

Harrar, qui estompe là-bas la grisaille de ses murs, ne nous laisse pas un regret. La vie nomade tient fortement ses fervents !

Nous avons 460 kilomètres à franchir d'une allure exagérée; on dit le pays mal hospitalier, notre escorte est douteuse : autant d'excitants à l'entrain du départ, autant d'aliments à notre imagination, qui rêve des difficultés pour les

vaincre. Ce sont les heures délicieuses de chaque exode, illuminées d'espérances et de bon vouloir, avant d'être assombries par la tension des volontés aux prises avec la souffrance.

A chaque minute, avec empressement, on tire montre, boussole, baromètre, crayon. Cela encore est charmant en attendant de devenir odieux. Le lecteur qui, en lisant, se donne près de ses pincettes l'illusion des grandes aventures me comprendra mal si je dis l'écœurement montant petit à petit de la minutie des observations quotidiennes. Cependant de leur exactitude dépend le succès ou l'inutilité d'un voyage. Il faut se répéter ce raisonnement cent fois, se le dire et redire à chaque heure et chaque jour, pour continuer, au milieu des fatigues démoralisantes, ce qui a paru si aisé alors que l'esprit était dispos et le corps alerte.

Mais jouissons, sans penser au lendemain morose, de ces derniers jours sans soucis, sur les terres fertiles du Harrar.

Joliment, entre deux haies étranges d'euphorbes candélabres, le sentier serpente. A droite et à gauche, des champs de sorgho alternent; les pâturages, les églantiers et les jasmins rivalisent de senteurs subtiles. Nous croisons à chaque instant des petites caravanes de mulets chargées de café. C'est l'époque, en effet, au commencement d'avril, où le précieux grain descend d'Addis-Abeba pour être troqué à Harrar contre des pièces de cotonnade, des armes, etc., et, avant la saison des pluies, les « negadis » (*marchands*) seront de retour chez eux. Les rencontres deviennent si nombreuses bientôt, qu'à chaque passage de ruisseau il faut attendre.

Par une coupure dans la chaîne des collines, s'aperçoit une nappe miroitante, entourée de mamelons verts plantés de sorgho. C'est le lac Aramaya, une cuvette de trois kilomètres de longueur sur une largeur variant entre 100 et 800 mètres. Les silhouettes gracieuses des ibis et des aigrettes sont

reflétées par ses eaux tranquilles. Bœufs, moutons, chèvres paissent aux alentours en troupeaux innombrables, aussi loin que l'œil peut errer. Mais il n'y a pas d'arbres; de-ci de-là seulement, à intervalles lointains, un genévrier, un catalpa, — on pourrait les compter. Quelques huttes rondes, qui émergent comme de grosses taupinières, distraient de la monotonie de cette terre uniforme et fertile qui produit régulièrement, lorsqu'un Galla l'écorche de sa charrue primitive, deux récoltes par an.

Cependant, le hasard des chemins nous impose de quitter les richesses que nous avons eu à peine le temps d'apercevoir. A mille mètres au-dessous du niveau du lac Aramaya s'étale la grande plaine couleur de moisson, — moisson de sable et d'herbe brûlée, — qu'il faudra désormais arpenter en grande hâte. Tout de suite les chameaux entreprennent une descente abrupte sur leurs longues jambes ridicules; ils buttent et tombent : grand dommage pour les colis..... mais c'était prévu.

Le premier accueil de cet hôte de mauvais renom qu'est le désert fut presque aimable : un ruisselet clair, des mimosas pas trop rabougris et un peu de verdure pour le repos des yeux, dans l'eau vive une tortue monstre (35 kilogrammes); près de la rive, des zèbres en grands troupeaux qui fuient, fuient jusqu'à l'horizon nu.

Des indigènes de la tribu des Aouïas, qu'on disait si sauvages, nous font bonne figure; et si les intarissables bavardages de leurs discussions nous font perdre des heures précieuses, à cela se bornent leurs méfaits. Voilà vraiment un désert bien peu désert et des sauvages très peu sauvages!

En reconnaissance de menus cadeaux, ils entonnent une danse échevelée, véritable sarabande, empoignent de Bonchamps, qui s'en serait bien passé, le juchent sur leurs épaules et le portent ainsi en triomphe, en hurlant! De ce triomphe notre ami revient sans enthousiasme, échauffé, dégoûtant de



DANAKILS VENANT ABREUVER LEURS TROUPEAUX AUX SOURCES CHAUDES DE BILEN

la graisse sale et du beurre rance dont étaient imprégnés ses porteurs... Revers des gloires humaines!

Avec ou sans ces distractions locales, s'allongent gaiement les étapes le long de la chaîne du Tchercher. Les collines, là-bas, sont rouges comme des briques cuites; à leur pied, des cailloux multicolores éclatent au soleil comme des fleurs d'immortelles. Mais, chaque soir, nous trouvons quelque ombrage où planter nos tentes et de l'eau courante enchâssée de verdure. La terre aride est bien près, les gazons drus se serrent de plus en plus contre les rives; cependant ces oasis suffisent encore au bonheur des grands bœufs bossus, qui se promènent, indolents, lourds et graves, sous la garde de femmes ou de fillettes noires. Elles sont affreusement sales, les « bergères » de ces troupeaux : leur tête inondée de graisse rance est recouverte d'une mousseline immonde; une lanière de cuir retient à la ceinture leur courte jupe de peau de bœuf graissée; quelques ornements de cuivre aux poignets et aux chevilles, quelques verroteries, et invariablement, de l'épaule gauche sous le bras droit, la cordelette qui retient les précieux « gris-gris »...

Par un beau matin calme, la caravane venait de se rafraîchir au passage de la rivière d'Herrer-Gotha. Le paysage était paisible, les alentours déserts; rien ne semblait devoir troubler la marche accoutumée, quand, tout à coup, les hommes repassent l'eau en bousculade, comme en proie à une folie subite, déchargent les chameaux, les entraînent de l'autre côté de la rivière et fuient. — Quelle mauvaise plaisanterie à l'encontre de gens pressés! On rattrape les fuyards. On s'explique : ici commence le pays danakil; or, entre Aouïas et Danakils, la guerre vient d'éclater (comme cela arrive cent fois l'an), et nos hommes sont des Aouïas... L'abane réclame son paiement; les chameliers veulent d'une traite rentrer dans leur tribu. L'endroit a mauvais renom, et les restes de caravanes pillées ou abandonnées près de là en

font foi. Le chef du territoire, Timbao, est le fléau des voyageurs ; personne qui n'ait eu maille à partir avec lui, etc. Nous avions déjà entendu tout cela. La position est facile à défendre, protégée par la berge de la rivière de deux côtés. Nous nous installons sur le pied de guerre, et viennent les événements!... Puissent-ils venir vite, et ce séjour à Herrer ne pas se prolonger! La chaleur est étouffante, sans un souffle d'air; des petits marécages la rendent humide et fiévreuse. Et, supplice de Tantale, de tous côtés les traces d'éléphants sont innombrables. Mais ce n'est pas à eux que nous en voulons à cette heure!

Enfin, une alerte au camp! « C'est lui! » nous dit-on avec terreur, Timbao, à cheval, sorti d'on ne sait où, avec quelques guerriers. Malgré le petit nombre d'ennemis présents — une vingtaine — nos braves Aouïas sont dans leurs petits souliers. Notre personnage, cependant, avance pacifiquement, rend nos salutations avec usure et... déclare notre départ impossible avant dix ou quinze jours! C'est, paraît-il, l'antienne habituelle pour soutirer un énorme cadeau aux voyageurs.

Fort heureusement, le bonhomme a commis l'imprudence de se faire mal escorter; tant mieux pour nous, tant pis pour lui! Il est horrible, ce seigneur bandit, sans même le pittoresque professionnel. Malingre, mal bâti, la peau flasque et ignoble des nègres maladifs; des dents sortent dans tous les sens de ses lèvres boursouflées, — comme chez un de ces crocodiles souffreteux de nos jardins zoologiques; — son costume est un carré de cotonnade dont la couleur a disparu sous une couche graisseuse; ses guerriers sont, ma foi, moins répugnants que lui.

Ah! s'il n'y avait que cette douzaine de loqueteux en perspective! Mais nous n'avons ni le temps ni les moyens de risquer un combat contre tous les Danakils de la région. Aussi notre hôte encombrant peut-il abuser pour l'instant des trésors de philosophie que nous opposons à sa mauvaise volonté.

Il discute en vieil avare les bakchichs offerts, récrimine, se promène comme chez lui et, comme chez lui aussi, entre dans ma tente. Je le suis, non sans inquiétude, pour le voir regarder chaque chose, tripoter, cracher partout; malgré mes instances, il reste figé sur un petit pliant, continue un examen en règle et, horreur! plongeant dans une poche ses doigts gluants, retire ma brosse..... déjà je la voyais s'enlizer sur cette tête infecte dans un mélange de beurre et de poussière..... mais non, mon sauvage, heureusement, n'a pas compris l'usage de cet instrument de civilisé : il se regarde avec stupéfaction dans mon miroir et brosse le miroir. Ouf! — la visite est terminée. Et le jour étant fini, Timbao accepte de rester au camp. (C'est bien là où nous voulions en venir.) Il promet gracieusement, avant de s'endormir, des bêtes de charge et des chameliers pour le lendemain. — Seulement, comme la nuit porte conseil, le lendemain plus de promesses. Ses bonnes dispositions s'étaient envolées. En revanche, les nôtres sont prises : en un clin d œil le vieux bandit est cerné, tous nos hommes l'entourent. Cris et hurlements, cela va sans dire, puis promesses sincères..... si sincères, qu'aussitôt les fusils désarmés, Timbao reprend ses esprits, et incorrigiblement recommence à discutailler. Il espère gagner du temps, être secouru : hâtons-nous!

La petite démonstration recommence, plus sérieuse. Toutes les carabines se chargent! Timbao, ligotté, désarmé, parle tout de suite de malentendu et devient très accommodant. Il promet tout ce qu'on veut, envoie ses hommes nous chercher des bêtes de charge. Sans perdre une minute, les tentes s'abattent, la caravane se réorganise, et de jeunes chameliers danakils remplacent les Aouïas qui nous avaient quittés si précipitamment.

Timbao, remis en liberté, veille à tout. Timbao — qui l'eût cru? — traîne les caisses, fait les charges, se met en quatre, et lorsque à la dernière minute nous lui donnons un gros bak-

chich, sa stupéfaction est énorme. Il demande déjà quand nous repasserons! Je ne sais si nous emportons son amitié, mais nous avons à coup sûr son estime.

La grande plaine jaunie s'étale maintenant jusqu'à rejoindre le ciel. Dans cette immensité, nous marchons sans paraître avancer d'une ligne vers une montagne isolée qui nous sert de point de mire; car le sentier n'existe plus guère, pour guider notre fuite. Après la tragi-comédie d'Herrer-Gotha, les vengeances sont à craindre; impossible de songer à camper si près. Il faut avancer vite, sans trêve; des cadeaux ou des horions ferment la bouche aux récalcitrants, et les marches s'allongent, coupées de haltes écourtées. Le paysage que nos yeux surmenés regardent mal se fait triste; le sol est aride, la chaleur implacable. Les derniers contreforts du Tchercher se découpent en profil bleuté sur fond pâle, les monts d'Ankober se devinent infiniment loin. Au milieu de ces vastes lignes ondulées, comme flottantes, dans l'atmosphère surchauffée qui tremble, la petite troupe égrenée sur le sentier marche comme en rêve; elle ne s'entend plus, sa vie est sans écho, l'air boit les bruits déjà amortis par la poussière. Voici le mont Combi, enfin! Le soleil qui descend touche l'horizon, incendie les herbes sèches une seconde, disparaît. Et les ombres pâles et molles que nous sommes s'abattent pour le repos dans le morne silence des grandes fatigues.

Au delà du Combi, par une coupure bizarre, la plaine s'affaisse brusquement de cent mètres. C'est une marche d'escalier géante à descendre. Puis elle reprend monotone, mal couverte du mauvais poil d'une brousse rachitique; mais la terre, fendillée par endroits, rappelle qu'en saison des pluies cette sécheresse se transforme en marécages.

Des collines boisées maigrement arrivent de la chaîne du Tchercher jusqu'à Amoïssa, point où furent assassinés en 1886 le malheureux Barral et sa femme. Aussi surveillons-nous avec soin les allées et venues de quelques indigènes à cheval

qui semblent nous épier. Pas d'alerte cependant ; les Amoïssas comme les Danakils, comme les Somalis, et comme beaucoup d'autres, ne s'attaquent qu'aux proies faciles et aux gens ma armés.

Passé Moullou, les étapes ne nous offrent plus même cette distraction de nous tenir sur nos gardes. Avec la végétation,



FEMME DANAKILE VENANT CHERCHER DE L'EAU A L'AOUACHE

les troupeaux et les hommes ont disparu. La plaine déserte se rétrécit rapidement, d'ailleurs : on sent que son règne finit là.

Bientôt, un plan incliné monte à des vallonnements herbeux, d'abord faiblement dessinés, puis s'accentuant. Et un matin, le soleil levant nous éclaire magnifiquement la majestueuse vallée de l'Aouache.— Imaginez un fleuve de verdure endigué sévèrement par les monts Ankober, débordant plus loin sur la plaine, largement, ses affluents de végétation. Ce gigantesque ruban émeraude de quatre mille mètres de largeur

s'enfonce à l'est, pour aller mourir dans les plaines brûlantes de l'Aoussa. Car l'Aouache est une rivière sans embouchure : sortie en torrent des monts Metcha, près d'Addis-Abeba, elle est bue petit à petit par les terrains qu'elle fertilise, jusqu'à son engloutissement total par les sables avides.

A cette particularité, les Abyssins doivent, sans doute, leur indépendance. Par un fleuve coulant jusqu'à la mer, les envahisseurs n'auraient pas manqué d'atteindre les hauts plateaux, si efficacement défendus par cette ceinture d'aridité.

Mais ce que la nature ne permet point, la civilisation l'exécute; probablement, à mi-côte de ce Tchercher que nous longeons, sur le bord de cette vallée luxuriante, des trains rapides s'en iront bientôt, régulièrement!

A deux heures de la rivière, à Bilen, nous avons un curieux spectacle; une véritable armée de chameaux vient s'abreuver dans une source, chaude pourtant à 41 degrés! Le premier escadron beuglant et rugissant se jette à l'eau avec frénésie et se gorge. A peine a-t-il terminé que d'autres sont là. Une fournée encore plus envahissante de chamelles et de jeunes, un pêle-mêle de bosses à faire mourir d'envie Polichinelle, de cous décharnés, de corps difformes... ce n'est pas la fin! les hordes dégingandées se succèdent. Pendant des heures, la source est encombrée. Dans l'espace d'un après-midi cinq mille chameaux défilent!

Cependant, les Danakils rassemblés par petits groupes, le bouclier et la lance aux mains, se communiquent les cancans locaux : bruits de guerre, querelles, pillages possibles, ou mauvais coups déjà faits ; on se demande avec terreur si l'azage Voldétadique, le gouverneur abyssin d'Ankober, ne va pas descendre de sa montagne pour punir d'une razzia de troupeaux la tribu coupable. C'est le seul traitement qui en impose à ces messieurs aux longues lances; les voyageurs doivent la sécurité relative de la route aux sévérités abyssines. Les Danakils ne peuvent prétexter de leur misère pour jus-

CHAMEAUX DANAKILS S'ABREUVANT AUX SOURCES CHAUDES DE BILEN

tifier leurs habitudes pillardes ; ils sont riches bien au delà de leurs besoins. La tribu qui habite la région de Bilen et de l'Aouache possède vingt-cinq mille chameaux et autant de bœufs !

La route d'Ankober part de ce point, traverse l'Aouache et mène en trois jours à l'ancienne capitale. Ankober fut, en effet, la résidence du Négous lorsqu'il était seulement roi du Choa ; à l'heure actuelle, la ville abandonnée sert de magasin à munitions ou encore de prison pour les roitelets gallas et les vassaux révoltés que l'Empereur veut punir.

Le chef du territoire est un ancien esclave qui jouit de toutes les prérogatives d'un Ras, sans être investi de ce titre à cause de son humble origine.

Nous avons pris un chemin plus court que celui d'Ankober, et traversé à gué l'Aouache. La rivière, encaissée entre deux berges d'alluvion, y traîne lentement ses eaux bourbeuses sur un lit de cailloux roulés. C'est l'époque de la sécheresse, sa profondeur n'est que de 80 centimètres. Aucune difficulté donc de ce côté, tandis qu'en saison pluvieuse on ne passe qu'en radeaux et les accidents sont fréquents.

Sur la route du Harrar au Choa par le Tchercher nos compatriotes MM. Stevenin et Trouillet ont construit un pont en fer ; mais à cet endroit les eaux sont endiguées entre deux parois de rochers.

Au Cassam, dont le confluent avec l'Aouache est à trois kilomètres en aval du gué, où se dresse un de nos campements, nos hommes nous font des contes bleus : il y a des lions, paraît-il, des lions dans chaque fourré, des panthères sur chaque arbre : — nos bêtes seront mangées cette nuit ; — heureux si nos trente chameaux et nos trente mulets suffisent à rassasier les fauves !

Lions, panthères, éléphants, rhinocéros, toute cette ménagerie m'obsédait : les voyageurs rencontrés avaient tous vu, tiré, manqué chaque nuit des bêtes monstrueuses ! Et

nous, guignards, ne tirerions que des hyènes ou des antilopes? Me voilà parti, armé jusqu'aux dents, suivi de boys portant mes carabines chargées, et décidé à débusquer coûte que coûte ces fauves qui se moquent de nous : premier fourré — rien. Second fourré — rien. Troisième... une pintade! Des traces d'éléphants et de lions existent pourtant, mais impossible de déloger la plus petite « grosse bête »! Évidemment la faune de ces parages est bien informée ; elle a eu vent de notre visite et fuit, décidée à ne pas nous recevoir. En revanche, que d'insectes, de coléoptères curieux, d'énormes araignées! nos boîtes regorgent, et ce n'est que le tout petit commencement du voyage.

Les abords du Choa sont décevants. En file, fatigués, nous grimpons par des gorges arides, brûlées, et après deux traversées de la rivière Cassam, qui coule vivement entre des roches basaltiques, nous sommes à Tchioba, sur le rebord du plateau éthiopien.

Il n'y a point de fraîcheur comme aux alentours de Harrar; des mimosas poussent aussi misérablement que dans le désert, une eau verdie dort dans des mares sales... Ce plateau — le Mindjar — n'est nulle part mieux partagé ; et cependant il est fertile, puisque les Abyssins l'ont surnommé le « grenier du Choa ». Les champs sont labourés, en effet; pendant la saison humide il doivent se couvrir de belles récoltes. Mais durant la sécheresse quelle laideur sans caractère et quel aspect désolé!

A Bourka un plaisir inattendu; M. Léontieff est là, campé depuis la veille. Il a des nouvelles plus récentes que nous; il vient de rencontrer sur la route du Tchercher la caravane du prince Henri, puis Bonvalot, enfin M. le ministre Lagarde, qui s'en retournait en palanquin à la côte. Entre autres bavardages, il nous raconte que notre ministre a demandé et obtenu le titre de duc d'Entoto, comme lui-même avait obtenu celui de comte il y a six mois! — M. Léontieff



1 Cicindela viridis *Raffr* ♀ 2 Cyp[illegible] am[illegible] *Kirb* ♀ 3 Diasto[illegible]era tr[illegible]as[illegible]ata *Fabr* var

4 Sagr[illegible] *Lacord* 5 [illegible]nodes M[illegible]hel. *Le[illegible]* ♀

Imp. [illegible] Taneur

avait rendu quelques services au Négous : trouvant les remerciements de Sa Majesté bien platoniques, il lui demanda de le faire comte. Mais il n'y a point de titres en Abyssinie ; — le Négous s'informa : « Qu'est-ce cela, *comté?* — Est-ce que cela coûte cher? » Et M. Ilg dut entrer dans de minutieuses explications, après lesquelles le souverain, convaincu que « ça ne coûtait pas cher », acquiesça gracieusement. Nous rions de l'anecdote.

Maintenant, voici d'autres potins plus graves : la mission Rennell Rodd serait déjà à Harrar ! M. Stevenin, rencontré un peu plus loin à Baldji, nous confirme cette nouvelle. Il a vu, lui aussi, à Addis-Abeba M. Bonvalot et le prince Henri. M. Lagarde était parti quatre jours avant l'arrivée de ces messieurs. Le capitaine Clochette avait quitté la capitale avec sa mission la veille de l'arrivée de Bonvalot!

Singulière coïncidence ou hasard malheureux?...

M. Lagarde et M. Clochette s'éloignant quelques jours avant notre arrivée, quand les ordres du ministre des Colonies nous recommandent expressément « de nous entendre avec ces messieurs » !...

Les heures de la nuit se passent, inquiètes, à retourner ces nouvelles incompréhensibles, sans en saisir le sens. Enfin ! à chaque jour suffit sa peine.

Pour la dernière étape, on franchit avec entrain les innombrables ravins qui coupent le sentier. L'air vif et sain nous excite, quoique le pays soit d'une tristesse écrasante ; le baromètre marque plus de deux mille mètres, les nuages sont bas à toucher terre, et dans le dédale des collines vertes, aux lignes uniformément arrondies, on cherche en vain un arbre. De très loin en très loin une hutte ronde cache honteusement son chaume délabré ; les propriétaires, accroupis sur les seuils, paraissent pauvres comme leurs huttes.

Sans oser l'exprimer, la déception perçait chez chacun de nous. Quoi, cette Abyssinie tant vantée, si ardemment

désirée, la voilà! Mais patience : la saison est mauvaise, la fatigue nous rend injustes, peut-être?

Tout là-bas, un mamelon pareil aux autres est couvert d'une floraison de tentes et de huttes rondes; seule au sommet, une construction carrée tuilée de rouge, — c'est Addis-Abeba, et c'est la maison de l'Empereur!... La capitale vers laquelle nous marchons depuis deux mois et que notre imagination, timide pourtant, s'était figurée plus splendide!

Et bientôt, sans tambour ni trompette, nous la traversons pour gagner la demeure où Bonvalot nous attend depuis huit jours.



ADDIS-ABEBA — VUE DU PALAIS DE L'EMPEREUR

CHAPITRE VI

SÉJOUR A ADDIS-ABEBA

« Faites-vous congédier honorablement et ne restez pas plus de huit jours à la capitale. » Telles furent les paroles de paix qui terminèrent l'entretien de M. Bonvalot avec M. le ministre de France, lorsqu'ils se rencontrèrent le 7 avril sur la route de Harrar (1).

(1) Extrait d'une note confidentielle adressée par M. Lebon, ministre des Colonies, au gouverneur de la Côte des Somalis, M. Lagarde, chargé d'une mission diplomatique auprès de S. M. Ménélik II.

« J'ai mis à votre disposition, sur le solde du crédit des missions, une somme importante destinée à favoriser l'expansion de notre influence pacifique dans l'empire. Dans ma pensée, ces fonds doivent être *principalement affectés à l'exploration des régions du Sobat et de la rive droite du Nil,* et à l'établissement de relations amicales avec les populations qui les habitent.

« Je ne puis ni vous attendre ni vous voir, faites-vous congédier....... » Tel est le sommaire de la lettre de Clochette remise par M. Mondon à notre chef de mission...

C'est ainsi qu'au débotté M. Bonvalot nous mettait au courant de la situation ahurissante qui nous attendait : point d'aide d'aucune sorte, ni de conseils, que celui de retourner, — quand le ministre des Colonies nous ordonnait de partir pour le Nil ! M. Clochette nous fuyant, — quand nous devions nous entendre avec lui et marcher parallèlement à sa mission !...

L'histoire nous parut singulièrement inquiétante...

Il était évident qu'une incompatibilité d'humeur, une rivalité trop vive, existait entre M. Lagarde et M. Bonvalot; certaines paroles de ce dernier l'avaient laissé entendre; et notre séjour forcé à Harrar avait été, nous n'en doutions plus, la rançon de ces antipathies. Mais pouvions-nous croire que des inimitiés personnelles deviendraient prétexte suffisant pour entraver tout un plan gouvernemental? Pouvions-nous supposer un haut fonctionnaire capable de s'acharner contre une mission qu'il devait protéger ?

M. Lagarde, gouverneur de la Côte des Somalis et ministre plénipotentiaire de France auprès du Négous, aurait pu nous ignorer, encore que ce ne fût pas son devoir. L'abandon complet était, paraît-il, insuffisant à la satisfaction de ses

Je n'ai pas besoin d'insister sur le haut intérêt politique qui s'attache à la réussite de ces projets et sur le secours que la mission du Haut-Oubanghi pourrait en recevoir, si les missions qu'il s'agit d'organiser parvenaient à lui faire tenir soit des correspondances, soit des approvisionnements. M. Clochette, qui est déjà favorablement connu des autorités abyssines, devra être mis en route dans le plus bref délai possible. Il sera suivi de près par M. Bonvalot, qui quittera Paris à la fin de janvier... Sans vous immiscer dans la direction effective de ces missions, *vous voudrez bien leur prêter une aide efficace.* Le gouvernement attache une importance toute spéciale à ce que, dès cette année, ces deux explorateurs puissent, *en combinant leurs mouvements,* paraître sur la rive droite du Nil. »

(*Tiré du Bulletin du Comité de l'Afrique Française du mois d'avril* 1900.)

rancunes inexplicables, puisqu'il employa à nous arrêter des procédés actifs.

Après avoir demandé à l'Empereur, en alléguant des raisons diplomatiques que nul n'a jamais comprises, de nous faire prendre un chemin plus long que celui de Clochette, afin que nous ne pussions le rejoindre si nous persistions dans notre projet de départ, il continua son œuvre en détournant nos correspondances et, à plusieurs reprises, nos demandes pressantes de secours; enfin, il retint à la côte le bateau démontable envoyé au commencement de juillet 1897 par le département de l'Afrique aux Colonies, bateau sans lequel il était matériellement impossible d'atteindre Fachoda..... (Ce bateau, nous le trouverons encore à notre triste retour, en vrac dans un bâtiment de l'administration de Djibouti. Chacun a pu l'y voir, et il y est probablement toujours.)

Si, encore, cette mission Clochette, posée en rivale de la nôtre, — tandis que nos ordres étaient de la seconder et de la continuer en cas de succès ou de la remplacer en cas d'échec, — avait reçu les moyens de réussir avec ses seules ressources ! Mais non ! cette mission, qu'on ne voulait pas nous permettre de rejoindre, ne pouvait se passer de notre concours. Et, par une incurie à peine croyable, elle était abandonnée complètement, elle aussi, sans ressources, sans nouvelles.

N'anticipons pas. A l'heure de notre entrée à Addis-Abeba, nous étions loin de la triste vérité, dont les événements de chaque jour allaient nous donner la clef. Les pressentiments et les soupçons flottants ne faisaient qu'aiguillonner nos énergies, et c'est pleins d'entrain encore que nous partions, à peine reposés, pour visiter les quelques Européens de la ville.

Sur notre chemin, le long d'un chétif ruisseau, s'échelonnent les demeures de MM. Savouré, Stévenin, Trouillet, les seuls commerçants européens d'Addis-Abeba; de vrais

colons, installés avec femmes et enfants, se débattant bravement, depuis des années, au milieu des aventures qui assaillent les premiers arrivants dans un pays difficile; — d'heureux jours vont leur venir, mais après combien de déboires! Leur persévérance nous donne la mesure de ce que peuvent des colons français, lorsqu'on ne leur met pas de lisières.

Nous ne pouvons faire tout de suite ample connaissance avec nos compatriotes; nos premières visites sont dues aux personnages officiels.

M. Mondon, représentant officieux de la France auprès du Négous, petit, alerte, bien en chair, est doué d'une gaieté gasconne, que tempère on ne sait quelle gravité de circonstance. Dans sa conversation perçait, ce jour-là, une compassion à notre égard qui me donna fort à penser. — Quelle sorte de victimes étions-nous ou allions-nous devenir?

Tout en causant, nous exprimons un étonnement bien naturel du départ de Clochette la veille de l'arrivée de notre chef de mission. — Pourquoi? — Comment? — Que s'est-il passé? Mais d'un ton bas, comme touchant à une question épineuse, M. Mondon, simplement, avec un grand geste : « Il est parti, par là, vers le Nil, il y a quelques jours! »

« Par là, vers le Nil, » était Tchangaré, à 50 kilomètres ouest d'Addis-Abeba, où le capitaine attendit 23 jours, à l'abri de notre présence, ses vivres, ses mulets et ses hommes... Les diplomates, comme chacun sait, ont le parler obscur.......

M. Ilg remplace ces gestes d'augure par une bonhomie attirante; il est franc, il est cordial, et sa claire physionomie chassa vite nos inquiétudes au rang des souvenirs; la soirée passée dans sa maison bienveillante, où Mme Ilg a su apporter le confort européen avec son élégance, fut notre oasis au milieu des heures mauvaises. « Je m'occuperai de vous, votre tâche est aussi la nôtre! » dit notre hôte, en



S. M. L'EMPEREUR MÉNÉLIK II, ROI DES ROIS D'ÉTHIOPIE

accompagnement à la poignée de main des adieux. Paroles simples, dont nous avons vérifié, au cours de nos épreuves, la sincérité.

M. Ilg nous soutint, en toutes circonstances, avec la plus parfaite bonne volonté, de ses conseils judicieux, de son obligeance amicale; privée de sa protection généreuse, notre mission aurait été arrêtée avant de franchir la frontière abyssine, et n'aurait pu même remplir son but d'exploration géographique. Je viens exprimer ici ma reconnaissance affectueuse et apporter aussi l'hommage empressé de tous les membres de la mission à celui qui fut notre soutien et est toujours notre ami.

Depuis mon retour, maintes fois, on m'interrogea sur M. Ilg ainsi que sur M. Chefneux; la curiosité est en éveil sur leurs noms. Pas autant encore que ne le justifierait le rôle qu'ils ont joué en Abyssinie et l'influence qu'ils y exercent.

Ce sont les artisans d'une grande œuvre; car de leurs seules forces, ils ont relancé en vie active un grand pays enlisé dans des siècles d'oubli.

Ménélik leur doit la stabilité de sa couronne, l'Abyssinie leur doit le rang auquel elle est comptée parmi les puissances modernes.

Depuis 23 ans que M. Ilg réside auprès de l'Empereur, sa direction, merveilleusement patiente, a haussé l'intelligence du potentat africain jusqu'à apprendre nos idées civilisatrices, les comprendre, puis les désirer. Et l'immense Empire, longtemps fermé par le fanatisme et le respect routinier des traditions, s'oriente enfin au souffle du dehors; il progresse, pour la première fois depuis deux mille ans...

La traite des esclaves a été surveillée si adroitement, qu'elle disparut en quelques années, sans révolte, sans soulèvement, tandis que les questions analogues ont amené des

crises terribles dans toutes les colonies africaines des États européens. Pour faciliter les échanges, on a créé une monnaie, le *thaler*, frappée à l'effigie du souverain, et, pour remplacer le sel comme monnaie divisionnaire, des demis, des quarts, des huitièmes de thaler ont été mis en circulation; un service des postes s'organise. Une ligne téléphonique de 500 kilomètres relie Addis-Abeba à Harrar, le fil en a été doublé ces derniers temps... Ce sont là les réformes les plus frappantes, non les seules.



M. A. ILG
Conseiller d'État de S. M. l'Empereur d'Éthiopie.

M. Chefneux ne s'est pas employé moins efficacement que M. Ilg. Par son va-et-vient incessant, il a créé des relations entre l'Europe et l'Abyssinie, il a inspiré les premières affaires, il a attiré l'opinion paresseuse vers ces régions, dont il pressentait l'avenir.

Les rôles continuent à se distribuer pareillement aujourd'hui entre les infatigables associés. Mais les temps sont moins durs, et la réalisation proche, du rêve persévéramment poursuivi.

La période ingrate de l'éducation d'un souverain et du dégrossissement de son peuple est close.

Une révolution pacifique est prête à s'accomplir en Abyssinie, et elle réveillera définitivement cette puissance, endormie depuis des siècles sous la garde des grands déserts.

C'est M. Ilg, naturellement, qui se chargea de nous introduire auprès du Négous, et nous présenta officiellement dès le lendemain de notre arrivée.

Les descriptions de la Cour impériale et de l'Empereur lui-même sont innombrables; ne tentons pas un portrait cent fois peint, fait à la charge fréquemment ou flatté plus que de raison. Le prince Henri d'Orléans, dans sa dernière relation de voyage, a, d'ailleurs, donné la note juste, la très exacte impression que doit emporter un visiteur sans parti pris : Sa Majesté Ménélik II est, comme il y est dit, simple et bon, avec l'intelligence la plus déliée qui se puisse voir, constamment en éveil; il questionne minutieusement sur tout et tous. Les conversations avec lui sont aisées et vives, dès les premières minutes.



M. CHEFNEUX
Consul général d'Éthiopie.

Nous apportions en façon d'entrée en matière et d'hommage quelques cadeaux; des fusils, par exemple, de modèles nouveaux. Le Négous de ses mains les démonte et les rajuste avec une curieuse adresse. Je lui dis mes regrets de ne pouvoir lui montrer les effets des rayons Rœntgen, les tubes de Crooks n'étant pas arrivés. « Il faut les faire venir, c'est ce que j'ai le plus envie de voir! » Le cinématographe que MM. Lumière m'avaient confié l'intéresse étrangement; il s'en fait donner une explication détaillée. Puis commencent les questions; sur la campagne de Madagascar, l'Empereur m'en accable : Comment les Hovas se battent? Comment nous avons pris Tananarive? De quelle importance est cette ville? Comment sont construites les maisons? etc. Puis, il conclut lui-même : « Les Malgaches sont plus industrieux que nous, mais ils savent moins bien se battre ! »

De Bonchamps, qui a voyagé dans le sud de l'Afrique, près des grands lacs, doit raconter ce qu'il a vu, ce qu'il sait sur les peuples de ces régions. Potter est invité à parler de l'Algérie, de la Tunisie, de la richesse de ces contrées, de leurs habitants. Bartholin est interrogé sur la façon dont on découvre les mines de charbon et dont on les exploite. Cette dernière question a toujours particulièrement intéressé le Négous ; à plusieurs reprises, il s'est fait apporter des échantillons minéralogiques de chaque province de l'Empire (1).

Cette préoccupation n'est-elle pas intéressante à constater chez le souverain africain? N'est-elle pas la marque d'un esprit particulièrement bon juge de l'importance des choses?

Quant à nos projets sur le Haut-Nil, ils ne paraissent pas rencontrer l'opposition que M. le Ministre nous indiquait ; le Négous y acquiesce au contraire et nous invite à partir. Il appuie sur ce fait, d'importance capitale : — le manque de bateaux. « Il vous faut des bateaux, emportez des bateaux..... »

Emporter ce que nous n'avons pas, — du moins pas encore !

Mais n'importe ; le Négous ne contrecarre point nos plans, l'exécution n'en peut plus tarder.

C'est la plus brillante époque d'Addis-Abeba, la saison animée par les somptueuses fêtes de Pâques, puis par des réceptions en l'honneur de l'ambassade anglaise. Éblouis quelques heures par leur chamarrure, nous n'évitons pas, cependant, l'insipide corvée de mise en train de la caravane. Tête baissée on se jette sur les bagages, les terribles bagages, chaîne des voyageurs ! et je constate, une fois encore, que l'une des plus utiles qualités pour devenir explorateur

(1) Deux gisements de charbons viennent d'être découverts non loin du tracé de la future ligne de chemin de fer de Harrar à Addis-Abeba.



RÉCEPTION DE L'AMBASSADE ANGLAISE RENNELL RODD PAR L'ARMÉE ABYSSINE, A ADDIS-ABEBA

est de connaître toutes les finesses de l'emballage... C'est une difficulté réelle que de transformer en colis pratiquement transportables des marchandises hétéroclites et innombrables. Pourtant, nous voudrions en avoir six fois davantage. Car, pour dix-huit mois de route, nos richesses seront la misère !

Il nous faut emporter au moins des objets d'échange en suffisance. Je pars à l'achat de pacotilles, de cotonnades, qui seront nos seules ressources au delà des pays gallas; mais c'est un terrible métier, ici, que de courir les magasins. Les fondrières remplacent trop pittoresquement les rues, et les ruisseaux passent sans façon où il leur plaît, pour séparer en quatre îlots les 5,000 huttes du grand village.

Addis-Abeba m'apparaît en effet comme un village, un camp immense, et non encore une ville; sa fondation est trop récente pour que l'on puisse s'en étonner.

Ménélik II, roi du Choa, décida seulement le 2 novembre 1887 de transporter sa résidence à Foul-Ouaa (eau chaude), à qui il donna le nom d'Addis-Abeba, — sur les instances de la reine, prétendent les uns; pour raisons de commodité, disent les autres : deux causes plausibles, car la reine Taïtou fut toujours très écoutée à la cour, et la montagne d'Entoto (Dildilla en galla), exposée aux vents, difficile d'accès, sans eau potable, était une capitale impossible. Elle ne fut même pas l'emplacement traditionnel des demeures royales du Choa; il existe encore un autre Entoto, où s'aperçoivent les ruines d'une église portugaise, située à trois heures à l'ouest, près du mont Manangacha. Le père du Négous, Aïlé Mélékotte, peut-être même son grand-père, Sala-Sellassi, résidèrent seuls, et par intervalles, à Dildilla.

Ces déplacements de capitale ne se renouvelleront sans doute plus; les nouvelles constructions en pierre des Européens, qu'imiteront bientôt les Abyssins, vont fixer Addis-Abeba, en dépit des caprices royaux. Cependant, aujourd'hui

encore, ces maisons à l'européenne sont très rares. Le Guébi impérial n'est qu'un chalet mal bâti, et les demeures des Ras et seigneurs, quoique grandes et hautes, restent sur le modèle exact des huttes abyssines; aux alentours, leurs serviteurs, leurs soldats édifient des cases plus modestes, en groupes serrés. Supposez une centaine de ces groupes, entre eux des ravins et des ruisseaux : voilà tout Addis-Abeba.



LE MARCHÉ A ADDIS-ABEBA

A trois quarts d'heure, sur le flanc de la montagne d'Entoto, se sont retirés les marchands indigènes (negadis), des musulmans pour la plupart. Leur chef, le Negadras, juge leurs différends et sert d'intermédiaire entre les marchands et l'Empereur. Ces negadis sont une classe à part et certainement la plus intéressante du peuple abyssin; parmi ses membres nous avons recruté les seuls serviteurs qui nous restèrent fidèles. Quelle différence entre eux et les soldats paresseux, menteurs, quémandeurs, qui forment le fond de la population de la ville !

En comprenant mes achats supplémentaires, nos marchandises atteignaient le poids de 8,000 kilos; ce n'est rien, je le répète, pour une expédition de ce genre. La mission Marchand emporta ou reçut 350,000 kilos, et elle a manqué de beaucoup de choses au cours de la route!

Quels moyens de transport choisir pour traîner ce matériel encombrant à travers toute l'Abyssinie de l'est à l'ouest, puis durant 600 kilomètres, le long d'un fleuve qui traverse des contrées inexplorées?

Sur les plateaux abyssins, les seules bêtes de charge sont les mulets et les chevaux. Les chameaux ne quittent guère le désert et leurs mimosas préférés. Cependant M. Bonvalot se décida uniquement pour les chameaux. C'était un mode de transport bien asiatique, pour un voyage aux sources du Nil en pleine saison des pluies! Mais il eût fallu plus de cent mulets où suffisaient 40 chameaux, et nos ressources étaient modiques! Nous devions regretter amèrement par la suite cette velléité d'économie. Un jour vint où il nous fallut acheter des mulets, coûte que coûte, dans de mauvaises conditions, pour remplacer les chameaux que la fatigue et l'humidité tuaient à chaque étape. — D'où perte de temps et perte d'argent, après des ennuis inimaginables.

En dédommagement de ces ennuis, notre mission peut s'enorgueillir de détenir, pour longtemps sans doute, le record du chameau en montagnes et en marais, car personne, je le jure, ne trouverait de distraction à entraîner le malheureux bossu aux escalades comme un simple membre du club alpin ou à la nage comme un canard.

Si la question des transports est grosse en Afrique, celle du personnel à embaucher ne l'est pas moins; d'elles dépendent la sécurité et la réussite.

A ce point de vue l'Abyssinie est particulièrement redoutable. Les récits des voyageurs qui ont déjà tenté l'exploration de ces régions concordent tous sur un point : tous racontent

l'infidélité des serviteurs abyssins; tous les explorateurs sans exception ont été abandonnés dès qu'ils quittèrent la sphère d'influence éthiopienne. En 1886 la caravane de M. Hénon fut pillée en pays galla par les hommes qui la conduisaient. M. Traversi et M. Soleillet essayèrent en vain d'entraîner leur escorte au delà des frontières. M. Borelli, qui parcourut l'Abyssinie de 1885 à 1888, a rempli un énorme volume de ses doléances sur son personnel. Et notre tâche va être pire que celles où nos devanciers ont échoué : il s'agira d'entraîner dans la vallée du Nil, probablement à travers des marécages, ces montagnards obstinés à ne pas quitter leur sol.

Les volontaires, il est vrai, assaillent notre porte.

Ceux-là surtout dont nous ne voudrions pas; les pires aventuriers, les gens sans foyer veulent nous suivre, — quitte à déserter sous le moindre prétexte. Nous choisissons très soigneusement parmi eux les meilleurs sujets; peut-être s'attacheront-ils à nous à force de douceur, de justice, de bons traitements? C'est notre seul espoir.

Pour encadrer et dresser tant bien que mal ces 70 bandits, l'Empereur offre neuf de ses chameliers; précieux auxiliaires, mais qui ne suivront la caravane que jusqu'à la frontière.

Le 16 mai, les différents éléments de l'escorte étaient réunis, prêts au départ pour le lendemain à la première heure.

Mais voilà bien une autre histoire! A brûle-pourpoint, au dernier moment, M. Bonvalot nous rassemble pour une communication imprévue : « Je rentre en France, partez en avant jusqu'au Nil, je vais chercher deux bateaux, deux canonnières, et vous rejoindrai..... »

Nous rejoindre au Nil avec deux canonnières....... C'était inattendu. Enfin! On ne s'étonne guère en Afrique. Après quelques commentaires, philosophiquement, nous acceptons ce nouvel état de choses. De Bonchamps sera notre chef. La

LA MULE DE L'EMPEREUR

mission recevra 10,000 thalers pour le voyage : une bagatelle! On s'en contentera, pourvu que les bateaux nous rejoignent à temps. « Ils seront ici dans deux mois, allez en avant, allez au Sobat, » dit Bonvalot. Cependant, estimant un tiens supérieur à deux tu l'auras, je vais prier Léontieff de nous céder son bateau Berthon. Hélas! le fragile petit canot a été mis hors de service par le voyage. C'est un gros désappointement!

En route donc! Il s'agit maintenant d'amener les hommes devant les bêtes, les bêtes devant les bagages, et de faire s'accorder hommes, bêtes et bagages.

Naturellement, personne ne tient sa place, chacun se plaint, réclame, les ballots ne s'équilibrent pas, les bêtes rétivent. Cris, menaces, discours, — après quoi la caravane s'ébranle pour aller camper à deux heures de la ville. Nous la rejoindrons seulement au soir pour avoir le temps de faire notre tournée de visites. Sa Majesté nous donne congé en nous assurant de son appui. M. et Mme Ilg nous font jouir encore une fois de leur franche hospitalité. Et chez M. Léontieff, qui a eu l'amabilité de convier le tout-Addis-Abeba en notre honneur, se font les derniers adieux. Le prince d'Orléans et sa mission sont là qui disent leurs souhaits cordiaux, MM. Savouré et Stévenin répètent les conseils que leur suggère leur expérience. Pour comble d'amabilité, ces messieurs veulent nous accompagner un bout de chemin. C'est donc toute une cavalcade qui se dirige vers le camp.

Seulement la nuit avance, il est déjà 5 heures du soir; force est d'abréger les derniers souhaits : encore quelques mains tendues et serrées à la hâte, un brin d'émotion qui vous serre à la gorge. — Quand se reverra-t-on?...

M. Bonvalot et M. Mourichon, de la mission d'Orléans, insistent alors pour continuer jusqu'au camp, — une prome-

nade charmante, n'était ce lourd nuage qui roule au vent au-dessus de nos têtes. L'orage est proche; nous quittons le sentier en courant pour atteindre une hutte aperçue non loin. Mais la pluie court plus vite encore, nous rattrape, imbibe chacun de nous en loque piteuse. La hutte est là pourtant! les cris, les appels, les coups frappés rageusement s'amortissent contre sa porte close. Ces Gallas des environs de la capitale font fi des traditions hospitalières, tout comme des paysans de la banlieue de Paris! Enfin, Gabri, notre interprète, discourt avec tant d'éloquence, que le maître de céans s'attendrit jusqu'à nous céder pour la nuit une case très démolie; le toit est percé en vingt endroits. La pluie s'en aperçoit, en profite, transforme le sol en bourbier; et pas de bois sec, partant pas de feu! Nous en prendrions notre parti, nous autres, puisque c'est notre destin à venir; ce n'est que le baptême de la saison des pluies! Mais Mourichon, mais Bonvalot!

La lassitude, heureusement, nous envahit, effrite une à une nos répugnances à coucher dans l'ignoble taudis, et, sous les gouttelettes qui dégringolent, dans la boue gluante, fraternellement serrés contre nos mulets, nous nous endormons.

Au matin, c'est un faible soleil qui profite à son tour des trous de notre toit. On s'ébroue alors comme chiens mouillés, on s'équipe pour partir, les uns vers la ville, les autres vers le camp. Une dernière recommandation à notre ex-chef de mission : « Les bateaux! Pensez aux bateaux! » « Adieu encore! » Et nous avons ce réjouissant spectacle de la fin : MM. Mourichon et Bonvalot cheminant côte à côte, au pas accéléré de leurs mules, et devisant, je le suppose, sur les bizarreries de la vie.....



MALKA-GUERBA

GUÉ DE L'AOUACHE, PRÈS D'ADDIS-ABEBA

CHAPITRE VII

D'ADDIS-ABEBA A GORÉ

Nous voilà, cette fois définitivement, sur le sentier que désormais chaque jour, pendant des mois, nous parcourrons un peu.

En marche vers *l'inconnu*, le pays de rêves et de désillusions, d'espérances et d'anathèmes, qui tente la fragilité humaine.

Nous sommes seuls avec nos hommes, maîtres absolus, sous le contrôle de notre jugement personnel, mal armés pour une tâche hérissée de difficultés... mais les responsabilités réconfortent si elles effrayent, et du poids dont elles vous chargent, fortifient.

La traversée de l'Abyssinie en zigzag, de l'est à l'ouest,

pendant les pluies, fut si monotone et si épuisante, que j'aurais scrupule d'emmener à chaque étape, à notre suite, le lecteur le plus indulgent.

En une autre saison, ce trajet de 600 kilomètres aurait été délicieux : bon climat, bons camps, beau pays, une population douce, point de difficultés sérieuses, — la seule préoccupation de relever sa route, regarder, observer et remplir ses caisses de collections. Tandis que la pluie, la terrible pluie tropicale, tombant régulièrement, obstinément, rendit odieux, laid et pénible ce qui aurait été facile et charmant.

De la boue, des fondrières, des ravins, des montées glissantes qui ne finissent pas, des descentes brutales, des fourrés à traverser, 400 rivières à franchir... ces divers éléments, combinés de mille façons, formèrent l'ordinaire de nos distractions quotidiennes.

Chaque jour était pire que la veille, les orages plus drus, interminables; c'était un ruissellement sur nous, autour de nous; un clapotis, un pataugeage à nos pieds, des prés submergés, des champs en marécages, des filets d'eau qui se faisaient torrents, les sentiers défoncés jusqu'à disparaître, une brousse repoussée, reverdie, épaissie, ruisselante comme une énorme éponge trop imbibée.

Nos chameaux étaient désespérés et désespérants; ils enfonçaient gauchement leurs pieds flasques dans la boue gluante, glissaient, tombaient, qui à genoux, qui sur le flanc; on les relevait par force, ils retombaient. — Quel métier! En dix jours deux furent morts, plusieurs hors de service, blessés grièvement par leurs charges, que des montées et descentes inaccoutumées déplaçaient sans cesse; bientôt, la plupart durent suivre sans rien porter, et il fallut charger les colis à dos d'hommes. De ces ennuis en découlaient d'autres : notre personnel, obsédé par un tel surcroît de travail, regimbait déjà, protestait contre l'obligation de mar-

cher pendant une saison impossible, devenait exigeant, se plaignait.

Combien nous avions hâte d'arriver !

Nous n'avions malheureusement point pris par la route la plus courte, celle que je devais parcourir trois fois de suite quelques mois plus tard, celle que Clochette avait suivie.

Au contraire, nous gravissions les plus hauts sommets, nous redescendions tout au fond des vallées, nous franchissions les rivières au-dessous des gués...

Tours et détours incompréhensibles et forcés, car les cartes n'indiquaient rien, nous étions en régions inexplorées ; force donc était de suivre nos guides en maugréant. Ceux-ci, pressés de questions, avaient d'ailleurs avoué les ordres reçus : « Il ne faut pas que vous preniez le même chemin que l'autre blanc (Clochette), car il faut que vous arriviez à Goré après lui ! » C'est ce que nous soupçonnions déjà, ce qui nous fut confirmé au retour... L'Empereur n'avait sans doute pas voulu contrarier notre ambassadeur pour si peu ?

— Nous prendrons un long chemin et arriverons après le capitaine, soit ! Mais nous arriverons, coûte que coûte, malgré les pluies, et bien que l'on nous entraîne à travers ce que l'Abyssinie possède de mieux comme accidents de terrain.

Notre marche fantaisiste par monts et par vaux, sous une douche incessante, ne s'interrompit pas durant *42 jours*, — 42 jours de pluie sans pouvoir seulement se sécher ou se chauffer, 42 jours de bain !

Je me demande encore par quel miracle la petite troupe arriva à Goré presque valide.

Cependant ne nous attardons plus sur ces souvenirs pénibles, sur ces ennuis de ménage de l'expédition ; s'ils sont de quelque agrément pour nous-même, comme causette du

coin du feu, il sera plus intéressant, au moins plus utile à tous, de parler du pays parcouru, examiné en bloc, par région, et pratiquement autant que possible.

D'Addis-Abeba, de Baldji même, à 50 kilomètres avant la capitale, à Goré et au fleuve Baro, frontière occidentale, l'Abyssinie peut se diviser, semble-t-il, en trois zones distinctes, comme régime et, naturellement aussi, comme productions :

1° Une région de plateaux herbeux et déboisés, qui s'étend de Baldji aux chaînes du Dendi, à l'ouest ; au massif du Metcha et du Toké, au nord-est ; à la chaîne du Gouragué, au sud ;

2° Une région montueuse, tourmentée, assez boisée et bien arrosée, qui s'étend des premiers contreforts du Dendi jusqu'à la Didessa, affluent du Nil Bleu. Elle comprend : au nord, les chaînes du Toké, du Sibou, de Léka ; au centre, les chaînes du Dendi, du Rogué et la rive gauche de la vallée de l'Omo ; au sud, les massifs du Bottor et du Djimma ;

3° Une région de collines basses, boisées, très arrosées, toutes dirigées du sud au nord. Cette région s'étend de la Didessa à la falaise qui termine les plateaux abyssins, à l'est. Au nord, elle s'arrête au Dabous, affluent de la rive gauche de la Didessa, englobant les collines des Comos et de Toulou-Ouallal ; au sud, elle comprend la riche contrée du Caffa, ainsi que les territoires limitrophes, jusqu'aux plaines basses du Rodolphe et de la vallée du Nil.

Ces trois régions sont aussi trois étapes de la conquête des pays gallas par Ménélik.

La première a — en grande partie et de tout temps, sauf de rares périodes d'invasions ou de guerres malheureuses — appartenu aux souverains du Choa; seuls, les territoires de Metcha n'ont été soumis que vers 1884, après des luttes acharnées.



BÉRILET

Petit carafon en verre et son étui
en cuir pour le voyage

SABRE DE SOLDAT ABYSSIN IMPORTÉ DE BELGIQUE

SABRE DE SOLDAT ABYSSIN FABRIQUÉ DANS LE PAYS

Dessins de Maurice Potter.

Ce fief des rois choans, toutes ces vastes plaines coupées de fondrières où bruissent des eaux vives, ces vallonnements atteignant les horizons sans accidents, sont d'une tristesse accablante; le calme y est profond, les bruits rares, le mouvement presque absent; pas un seul ombrage ne varie les immensités herbeuses; les Abyssins, ces terribles destructeurs d'arbres, ont passé par là. Plus ou presque plus de troupeaux, dans ces pâturages où ils abondaient, qui servaient de parcs pour les animaux razziés pendant les expéditions contre les Gallas. (Après l'expédition des Gouragués, Ménélik avait ramené 80,000 têtes de bétail!) En quelques années la peste bovine a tout ravagé. Seulement, maintenant, de très loin en très loin, un bœuf nous regarde, pensif. Des antilopes, sans s'effrayer, paissent au fond des vallons et notre venue les dérange à peine; elles ont la belle confiance des animaux qui ignorent les hommes. Car la population est très clairsemée; on ne rencontre qu'à longs intervalles, sur les rives rongées d'un ruisseau, des huttes groupées avec quelques champs à l'entour : du tief, du blé et de l'orge bien venus, en petite quantité. La terre est fertile, mais les bras manquent pour la retourner.

En ce moment, les habitants sont privés de leur grosse richesse, le bétail : ils élèvent encore quelques chevaux qu'ils vendent de 20 à 50 francs. Les mulets ont diminué dans de larges proportions, depuis le massacre qu'en a fait la guerre italienne; on trouve difficilement aujourd'hui, pour le prix exorbitant de 100 thalers, une bête qui en valait 35 autrefois. Cette pénurie a son importance; il faut songer que chevaux et mulets sont, là-bas, le seul moyen de transport : point de bêtes de charge, point de communications et point de débouchés sur les pays environnants.

Cette première région serait surtout un pays de grains et d'élevage, car la grêle et les vents violents qui y soufflent constamment interdisent d'autres cultures. La température

est souvent très froide, elle s'abaisse parfois, pendant la nuit, en octobre et novembre à — 4 et 5 degrés centigrades. (Le 13 octobre, à cinq heures de marche de la capitale, j'ai eu de la glace dans ma tente, et les petits étangs formés par les débordements d'une rivière étaient recouverts d'une couche gelée de deux centimètres.)

Autre obstacle à une meilleure culture de ces terres, susceptibles pourtant de porter deux récoltes par an : la sécheresse. Pendant quatre mois, chaque année, la terre brûlée ne donne même plus l'herbe nécessaire à la nourriture des grands troupeaux ; à d'autres époques, au contraire, elle est inondée, noyée sous les eaux. Cette irrégularité de régime est la conséquence fatale du déboisement; pour modifier cet état de choses, il faudrait modifier les habitudes abyssines. L'Empereur a essayé en vain. Les Abyssins coupent pour leur feu, pour leurs constructions, sans mesure et sans ordre, surtout sans songer jamais à replanter ou réorganiser ce qu'ils détruisent : plus rien ne pousse, où ont passé leurs hordes armées, que le gazon des grandes prairies.

Les Gallas, natifs du pays, réduits à une sorte de servage par leurs puissants voisins, paraissent misérables sur leur fertile territoire; nous les apercevons de loin, vêtus de cotonnade malpropre, guidant mollement leurs charrues primitives; deux haridelles, dont les cous pelés sont enfilés dans une sorte de carcan, tirent, à hue et à dia, le bois recourbé qui écorche la terre au hasard des mottes. Les charrues s'arrêtent et les propriétaires s'enfuient à notre vue, farouchement, dans leurs taudis; les malheureux ont trop de raisons de fuir leurs semblables! La région, voisine de la capitale, est fréquemment traversée par les armées abyssines; et, lorsque ces bandes cheminent en essaim autour d'un chef, comme des abeilles autour de leur reine, le pays entier, à plusieurs lieues à la ronde, est ravagé; les champs, foulés et piétinés, sont perdus pour la culture, les récoltes

prélevées pour nourrir les soldats, les maisons pillées, puis brûlées pour les feux des camps, bien souvent les habitants réquisitionnés à coups de trique et contraints à porter des charges pendant deux, trois jours et plus.

Lors de la rentrée de Ras Maconen, après l'expédition des Béni-Chonkouls, j'ai vu quatre Gallas tués dans une bagarre pour avoir voulu défendre leurs biens.

Ces actes tyranniques sont tellement entrés dans les mœurs des Abyssins, que nous avons dû intervenir mille fois et punir nos hommes, qui profitaient d'un moment d'inattention pour envahir une hutte isolée, la saccager et se servir en maîtres dans le grenier du malheureux indigène.

On comprend que de tels procédés, répétés à de courts intervalles, pendant des années, aient rendu intraitables les habitants de cette région : ils sont d'une sauvagerie inouïe, inhospitaliers, méfiants, et perdent même les qualités de travail et l'amour du sol inhérents à leur race. — A quoi bon, en effet, améliorer des terres qui ne vous appartiennent plus, accumuler des richesses qui vous seront enlevées par la force demain?

Nous verrons, dans la suite, combien sont différents les Gallas du fond de l'Éthiopie, ceux dont les territoires sont récemment conquis et qui n'ont pas eu autant à souffrir de l'invasion abyssine.

La deuxième région (du mont Dendi à la Didessa) n'est définitivement sous la domination abyssine que depuis 1885.

Elle était partagée autrefois entre d'innombrables chefs et roitelets.

Ras Gouvana, le plus célèbre conquérant parmi les Ras que Ménélik a eu l'habileté de maintenir sous son influence, avait réussi à les vaincre et à leur faire accepter son commandement. Mais avant la mort de ce chef, le Négous a eu l'adresse d'attribuer ces pays nouvellement conquis à d'autres chefs abyssins et de les leur distribuer.

Aujourd'hui, la soumission paraît complète, grâce à une guerre qui fut sanglante et sans merci. La population masculine fut massacrée aux trois quarts; un grand nombre de femmes et d'enfants furent emmenés par les vainqueurs; les habitations, des villages entiers, brûlés; sur leur emplacement, indiqué encore aujourd'hui par des haies d'eu-



JEUNES FILLES GALLAS

phorbes, ont poussé une herbe folle et des forêts de hauts chardons.

« Si la première invasion, m'expliqua un chef abyssin, ne ravage pas aussi complètement un pays, les habitants se révoltent... et il faut partir en grande « zemetia » (expédition) pour recommencer. Alors seulement le pays est civilisé..... »

Les Gallas, cependant, ont moins ici cet air de fauves traqués que nous leur avions vu près de la capitale. C'est que les vainqueurs ne sont pas installés dans le pays, ils n'ont fait que guerroyer un instant et sont repartis, en lais-

sant, il est vrai, à des choums (chefs) le commandement de leur conquête.

Les indigènes survivant au massacre n'ont donc eu, avec les Abyssins, qu'un contact passager. Ils ont mieux conservé leurs habitudes primitives. Les vêtements de cotonnade venus de la côte sont remplacés par des peaux tannées. Un lambeau de cuir, large de deux mains, ceint les beaux gaillards aux torses rougeâtres; les femmes, de formes impeccables souvent et vraiment belles, ne sont pas mieux vêtues. Elles se distinguent seulement par une singulière coiffure : la mode actuelle est de se rouler chaque mèche de cheveux sur un petit tuyau en feuille de musa et d'enduire le tout de terre glaise jaune vif et de beurre rance. Cinquante ou soixante tire-bouchons de ce genre, et une femme est réputée l'élégante de l'endroit!

Les enfants sont nombreux, superbes, vigoureux comme de jeunes animaux; les vides seront donc vite comblés, si une seconde guerre ne vient pas causer de nouveaux massacres.

Cette population saine, pleine de vie, a conservé ici encore, malgré quinze ans de servage, un peu de ses habitudes travailleuses et sédentaires; nous rencontrons de grandes huttes bien tenues, des champs soigneusement cultivés, — les paysans gallas, on le sent, aiment leurs terres. Ils seraient actifs, sans nul doute, s'ils savaient conserver le fruit de leur labeur. Mais ils ne peuvent s'enrichir sans attirer immédiatement la cupidité du « choum » de l'endroit; à ce choum, ils doivent le dixième de leur récolte; aux sous-ordres innombrables, des cadeaux innombrables aussi; des corvées leur pleuvent à tous propos, et enfin, de temps à autre, passe une armée abyssine qui, en un jour, les réduit à la famine pour un an.

Aussi, nombre d'entre eux font-ils le raisonnement du paysan italien, qui lutte contre les impôts formidables de

son gouvernement en laissant ses terres en friche, en arrachant même ses arbres fruitiers, dont les produits serviraient de prétexte au fisc pour surtaxer tout le reste.

A propos d'Italie et d'Italiens, nous trouvons au Dendi de nombreuses traces de leur passage. Un grand nombre des prisonniers faits à Adoua avaient été distribués dans ce pays entre les habitants, qui étaient chargés de les nourrir ; les récits que l'on nous fait de leurs exploits ne sont guère élogieux. Mmes les Gallas parlent avec moins d'amertume que leurs époux des bersagliers infortunés, car plusieurs gardent de vivants souvenirs de leur séjour... Mais les hommes n'ont pas assez d'injures pour les maudire : les Italiens ont tout mangé, tout saccagé, pendant les six mois passés dans le pays ; poulets, moutons, récoltes y ont passé... Et les braves paysans regrettent davantage le contenu du grenier, leurs poules et leur bétail, que la vertu envolée de leurs épouses !

Outre des aptitudes agricoles incontestables, les Gallas sont quelque peu industrieux. Dans certaines tribus ils sont particulièrement habiles à travailler le bois, dans le Djimma, par exemple ; dans le Caffa et le Motcha, on confectionne des chaînes de cuivre, des bracelets, des ornements ; partout les hommes filent le coton, tissent de grossières étoffes, puis aussi d'autres, très fines et très souples, comme le « djano », le vêtement national abyssin. Pour les chefs, le djano est assez artistiquement entouré d'une grecque tissée dans l'étoffe et de couleur très heureuse. Presque partout, également, les peaux de chèvre et de bœuf sont tannées, préparées et travaillées. Le fer abonde au Djimma et au Lekamsi, et partout on le travaille, quoique assez grossièrement.

La race Galla a donc de bonnes, de sérieuses qualités ; elle est active, elle est industrieuse, elle est sédentaire ; elle saurait tirer bon parti de ses terres natales si on lui en lais-

sait la possibilité. La domination abyssine lui est fatale ; elle a entravé ses dispositions heureuses et a accentué ses vices. Le mensonge, toujours très fréquent chez les Africains, est devenu pour ces opprimés un dogme ; le vol, une règle ; la paresse, une nécessité. L'intensité de leurs défauts vient, assurément, de la rude domination qu'ils subissent ; ils se relèveront sous une influence meilleure et lorsque sera modifiée leur misérable condition. L'heure n'en paraît pas très proche encore.

Si le Galla est susceptible de s'améliorer, que dire de la terre qu'il habite ?

Le pays qui s'étend du Dendi à la Didessa est formé, nous l'avons dit, d'une quantité de massifs montagneux dont les contreforts s'enchevêtrent à l'infini. Les sommets varient de 3,000 à 3,400 mètres et sont couverts depuis le sommet jusqu'à mi-côte de brousse et de bois touffus, qui retiennent les pluies et entretiennent la fraîcheur. Le régime des saisons est plus égal, les ruisseaux et rivières innombrables irriguent plus régulièrement le sol, la température est moins variable que dans la zone précédente.

Les vallées sont étroites, il est vrai, mais nombreuses et très fertiles ; l'humus y est extraordinairement profond. Tout s'accorde pour réserver à ces contrées un avenir agricole prospère.

Déjà, des récoltes plantureuses et variées courent en filets minces dans les vallons : en bas, les rangées de jeunes cotonniers ; puis des champs de tief, de l'orge encore verdoyante ; près des huttes, les longues feuilles tendres du musa incet dont on mange les côtes charnues, et les dinitches (coleus tuberosus), solanées dont les tubercules sont comestibles et ressemblent aux topinambours.

Quelques champs de maïs serrent les unes contre les autres leurs tiges gonflées ; des pâturages, meilleurs qu'au Choa encore, de larges prés ondulent, étoilés de fleurs mauves, de

glaïeuls rouges et aussi des simples fleurs de nos champs, mais plus éclatantes, comme vivifiées par l'air des hauts plateaux et le grand soleil. Dans les ravins, des ruisseaux coulent entre des haies de lis voluptueux, blancs et roses; les sentiers reposent sous la protection des églantiers aux fleurs lassées de pluie; les jasmins alourdis se balancent au vent le long des vieux troncs des ficus clairsemés, des genévriers et des birbirsas (le bouleau abyssin). On voudrait voir encore flâner, sur ces longues pentes humides, les lourds bœufs à bosse qui les peuplèrent, mais la maladie impitoyable, aidée de l'incurie des habitants, n'a épargné aucune vallée. L'élevage redeviendra, sans doute, la principale ressource de ce pays, puisqu'il est entouré de contrées incapables de produire le bétail qu'elles consomment. Malheureusement les voies praticables font complètement défaut; il n'existe, dans le Dendi et le Rogué, que d'étroits sentiers zigzaguant aux flancs des montagnes.

La traversée de ce florissant et pittoresque pays eût été un ravissement sous le soleil, tandis que ces escalades sous les averses sont un constant supplice. A chaque étape, nous traversons en moyenne dix rivières; cela est sans importance quand on est toujours mouillé! Nous escaladons cependant en découragés les interminables contreforts de la chaîne; sur les talons des guides impitoyables, nous gravissons plus de cent sommets, et l'horizon inlassable en découvre encore et encore de nouveaux, telle une mer démontée, dont les vagues monstrueuses se seraient figées tout à coup.

L'accueil est large partout, pour compenser ces rudes fatigues. Les chefs nous envoient d'abondants dergos (cadeaux en nature) et nous reçoivent amicalement.

A Nonno-Migra, près de ce Guibier ou Omo dont l'embouchure était restée si longtemps un mystère, le Fit-ouorari vient en grande cérémonie nous convier au repas du diman-

che. Le lendemain donc, montés fièrement sur nos petites mules, suivis de nos hommes, vêtus de leurs meilleures chamas, de leurs djanos bien blancs barrés de rouge, nous nous dirigeons vers la demeure de notre hôte. Son guébi (on appelle guébi l'habitation d'un choum avec les différentes cases affectées à son train de vie) est posé, comme toujours en Abyssinie, en nid d'aigle sur une montagne isolée. Un triple hérissement d'éclats de bois de genévriers l'entoure et au pied les cases gallas se groupent, timidement, honteuses comme des pauvresses. C'est que le Fit-ouorari a une petite armée pour courber sous sa discipline sévère les indigènes résignés. Cent hommes armés de fusils y suffisent et tiennent facilement en respect les huit à neuf cents Gallas des environs.

Notre visite coûte cher à ces malheureux.

Sous prétexte qu'ils n'auront pas apporté assez de miel, de lait, de beurre, de galettes, ils recevront des coups; le chef aura les cadeaux : un revolver, un chapeau, quelques coudées de soie; puis des thalers au domestique, à l'agafari (intendant), etc., etc. Tout pour les Abyssins, rien pour les Gallas. C'est ici surtout que l'on peut dire : — Malheur aux vaincus!

La salle du repas, dans laquelle nous sommes introduits, est ronde comme toutes les constructions du pays et très vaste : trois cents personnes y tiendraient à l'aise; les murs sont crépis de boue, mêlée de paille hachée menu; deux portes hautes et étroites donneraient une lumière suffisante si des chamas de coton n'étaient tendues aux entrées. Car plus l'obscurité sera complète, plus favorable sera le repas!

Les Abyssins ne mangent jamais au grand jour; leurs provisions sont cachées sous des étoffes; même leurs animaux, leurs mulets, au repos, sont recouverts d'une housse; lorsqu'on nous amène en cadeau, au camp, un bœuf ou un mouton, l'animal est toujours entièrement enveloppé d'une chama de coton.

Aussi ferait-il complètement nuit, chez notre Fit-ouorari, sans le brasier de brousse sèche qui flambe magnifiquement et rougit de ses reflets les figures sombres.

Quatre torches de cire, aux mains de quatre jeunes esclaves, jettent encore, au fond de la pièce, leur tremblotement clair sur des tapis d'Orient. Notre hôte nous attend là ; et à côté des chefs, des sous-chefs, des favoris, des guerriers, nous prenons place.



AGAFARI
Chef des domestiques du Fit-ouorari de Nonno-Migra.

Une corbeille chargée de galettes fines, empilées comme des crêpes, est posée devant nous : ce sera à la fois notre table, notre assiette et notre pain. Des bérilets, petits flacons de verre bleu entourés d'une guenille rouge qui, jadis peut-être, fut propre, contiennent l'hydromel.

On nous offre encore de grands couteaux solides, de fabrication indigène. Des fillettes graciles, le torse nu, sérieuses comme pour un sacerdoce, alignent des casseroles noires, les découvrent et plongent par poignées nos pauvres galettes dans les sauces variées des récipients : sauce au poulet, faite de poulet, de berbéri (piment) et de beurre; sauce au kointa (lanière de viande séchée au soleil), toujours assaisonnée de piment et de beurre ; sauce à l'estomac de bœuf... Je n'ai malheureusement pas discerné la délica-

tesse de ces mets. Ils m'ont emporté la bouche, brûlé la langue, torturé l'estomac, et nos petites servantes, tyrans raffinés, ajoutaient encore à chaque poignée de galette, suintante de sauce, le plein creux de la main de lait caillé. Si on pouvait, de cela comme de beaucoup de choses, « en prendre et en laisser! » Mais le Fit-ouorari insiste comme une maîtresse de maison « vieux jeu ». « Encore, mangez encore, dit-il; si vous ne mangez pas tout, j'en serai fâché. »

Le second service, fort heureusement, est meilleur. D'énormes quartiers de mouton tailladés grillent depuis un instant au feu vif et embaument; on nous les présente, fumants et saignants, au bout de longues pinces de fer. Il ne faut pas craindre de se brûler les doigts : le couteau d'une main, on tiraille de l'autre pour arracher tel ou tel morceau de l'os brûlant ; on mord la chair à peine cuite qui vous inonde de jus sanglant, et d'un coup de couteau de bas en haut, au ras des lèvres, on détache la bouchée. C'est le grand chic!

Avouons tout de suite que pour ce détail de savoir-vivre, qui distingue en Abyssinie le gentilhomme du manant, nous n'avons guère montré d'aptitudes. J'ai toujours craint, pour ma part, de voir tomber le bout de mon nez sur ma galette!

Au tour du mets national abyssin, la friandise qui termine tout bon repas : la viande crue. La voilà, frémissante, sanguinolente, encore tiède ; un soupçon de nausée, un moment d'invincible dégoût....... bah! c'est mieux encore que le berbéri et les sauces au piment. Un lointain souvenir atavique aidant peut-être, on s'y fait!

Dans un vieux pot de terre, là-bas, nous avions surveillé anxieusement le café; du café épais, onctueux, préparé à la turque. Une réjouissance pour nos estomacs désespérés de trop d'innovations. Chez le Négous, ce breuvage était bon; ici, près du Caffa, son pays natal, il doit être délicieux. Mais aux premières gorgées, je m'arrête suffoqué : dans chaque tasse, on avait dissous non du sucre, mais du sel! pour

comble d'horreur, un goût accentué de civette déshonore encore le breuvage. C'est ainsi qu'on prend le café, en Abyssinie, dans les bonnes maisons.

Nous en sommes à ce supplice de la fin, lorsque nos soldats sont admis, à leur tour, à prendre part au festin. Les chrétiens coptes passent les premiers, les musulmans ne mangeront qu'à la deuxième fournée. Pendant qu'ils se régalent, le choum veut nous emmener faire « le tour du propriétaire ».

Son guébi est exactement, en petit, celui du Négous. Dans la grande cour empalissadée, les dépendances de la demeure du chef sont disposées sans ordre : ici, une maison où l'on fabrique l'hydromel (*teidj-biet*); dans des jarres de terre, les feuilles amères du guécho, réduites en poudre, nagent dans un mélange d'eau et de miel, et au bout de trois jours, paraît-il, le feront fermenter. On écume la boisson chaque matin; après une semaine, elle sera bonne. Proprement préparé, l'hydromel est vraiment agréable; j'en ai goûté qui, mis en bouteille avant la fin de la fermentation, était rafraîchissant et mousseux comme notre cidre de Normandie. Dans l'*ouote-biet* (maison où l'on fabrique les sauces), les femmes préparent ces brouets terribles, dont nous avons encore le souvenir cuisant. A côté, l'*injera-biet* (maison où l'on fabrique les galettes), où des esclaves agenouillées écrasent les grains entre des cailloux taillés; de grandes plaques de terre glaise sont posées sur un foyer de braise; c'est tout le mobilier de cette boulangerie.

Nous visitons encore la forge, où se fabriquent les lances, couteaux, sabres, lames d'argent pour décorer les boucliers; puis les tisserands qui occupent des cases séparées.

Ainsi, tous les corps de métier sont représentés dans le guébi. A la tête de chaque maison est un chef; à la tête de l'ensemble, l'Azage, et, pour diriger les domestiques et les esclaves, l'Agafari.

Les cases qui servent de domicile au choum sont le centre de ce petit monde ; elles sont aussi modestes et dénudées que les autres; pourtant, à l'intérieur, le sol mieux préparé est enduit de bouse de vache. Sur le cadre de bois qui sert de lit, des chamas malpropres ont été jetées, et une étoffe de coton en forme de moustiquaire protège le maître pendant son sommeil. (Car il ne faut pas plus dormir que manger à la lumière du jour, en Abyssinie.) Dans un coin, de nombreuses « gombos », jarres d'eau ou d'hydromel, des escabeaux aux trois jambes un peu boiteuses, quelques tapis bon marché, comme en traînent partout les Arabes : les plus grands chefs ne sont pas mieux meublés.

L'extérieur de la case est curieux ; les oreilles immenses et la trompe d'un éléphant qui dut être géant, trois paires de belles cornes de buffle accrochées au mur, disent les exploits cynégétiques du choum. « Tout près, dans le Toké, nous dit-il pour nous entraîner à la chasse, les buffles abondent; sur les bords du Guibier vivent de nombreux éléphants... » Mais le temps nous manque pour faire l'école buissonnière.

En prenant congé de notre hôte, nous promettons force cadeaux, force fusils à notre retour. C'est l'usage. Il ne faut jamais refuser à un Abyssin lorsqu'il demande. Or, il demande toujours!

La troisième étape, après cette réception, amène notre caravane sur le Guibier, au point où la route directe d'Addis Abeba à la Didessa coupe l'S immense que la diplomatie nous oblige à décrire.

L'Omo ou Guibier sort du massif du Sibou, court au sud, reçoit les eaux du Godjeb qui draine le Caffa oriental, décrit un demi-cercle et reprend sa direction primitive jusqu'au lac Rodolphe.

Le capitaine Bottego, qui vient de se faire tuer il y a quelques jours dans l'Ouallaga, a tranché la question pen-

dante : l'Omo forme-t-il l'Adjoubba? Par conséquent l'Omo est-il une source du Nil? — L'exploration Bottego a reconnu que l'Omo est tributaire du lac Rodolphe. Et, quel-



TÊTES D'ANTILOPES (BOROFA EN ABYSSIN)

Dessinées par Maurice Potter.

ques mois plus tard, nous devions vérifier nous-mêmes que l'Adjoubba est une des sources du Sobat et prend naissance sur le versant ouest du massif du Caffa.

Au gué que nous passons, le Guibier roule sur du gravier

ses eaux profondes de $1^{m},10$; sa largeur est de 27 mètres. Les pluies ont été abondantes déjà; en saison sèche, la rivière n'est qu'un modeste ruisseau, tandis qu'en pleine saison des pluies elle a de 3 à 4 mètres de profondeur. A droite, des sortes de vasques, des élargissements du lit, servent de baignoires aux hippopotames, et les rives sont défoncées pas leurs trouées.

On nous dit aussi que les lions viennent s'y abreuver le soir; je n'y rencontre rien en ce jour que des colibris qui sautillent à portée de la main et me regardent de leurs minuscules yeux brillants.

De la vallée du Guibier nous allons bientôt faire notre entrée dans celle de la Didessa, du Nil Bleu par conséquent. Les contreforts du Dendi étaient une amusette, à côté de ce qui nous attendait là.

D'une altitude de 2,000 mètres, nous redescendons brusquement à 1,500, grimpons à 3,000, redescendons, regrimpons encore à 3,000, puis, quelques dégringolades et une dernière descente nous amènent sur la Didessa, à 1,430 mètres. Quatre chameaux restent au fond de quatre ravins, les autres suivent à vide; nos meilleurs marcheurs — je parle des hommes — traînent la jambe.

Si le mont Sodo a des pentes particulièrement raides, la chaîne de Léka n'a rien à lui envier. Ses massifs sont d'une puissance incroyable. Ils n'ont pas la brusquerie de nos Alpes; chaque sommet, velouté de verdure et mollement arrondi, déborde sur une place énorme, tandis que d'épais bourrelets de collines en dévalent depuis le faîte, en pentes uniformes.

Ces montagnes sont tellement musclées, si lourdement assises, que, de loin, on ne pourrait s'imaginer que la plupart dépassent 3,000 mètres.

Une étrangeté encore de ce massif est la façon dont il s'arrête. Après les rapides descentes du Sodo, après les

escalades du Léka, la montagne est coupée à pic; c'est comme un trait de scie dans un bloc de pierre. A 1,400 mètres, à nos pieds, serpentent, à travers des plaines vertes, les eaux rouges de la Didessa; en amont, bien régulièrement, sa vallée se dessine, creusée en gigantesque gouttière.

C'est un ravissement que cette vue sans fond, ces échappées bleutées sur un infini de terre, après les horizons barrés des chaînes incohérentes. La vue porte à 300 kilomètres; elle rencontre, de l'autre côté de la vallée, de lourdes torsades de collines, écrasées au même niveau et vautrant, du sud au nord, leur manteau vert sombre jusqu'aux fumées d'argent d'un ciel voilé.

Mais voici des nuages qui arrivent à l'assaut de notre montagne, roulant les uns sur les autres, se bousculant, — des nuages sombres qui viennent de gorger les vallées, et se sont salis à force de traîner par terre; ils sont sur nous, gris, débordants, envahissants; le soleil en est éteint, et un vent trop frais accélère encore l'averse de chaque soir.

Résignés, sous les larges gouttes impitoyablés, nous regardons le paysage assombri et autour de nous la crête venteuse, sauvage, dénudée.....

Un sommet dominant si fièrement les alentours aurait séduit notre baron des Adrets. Mais, au lieu et place d'un lourd château fort, nous trouvons les mesquines taupinières couleur de terre de trois seigneurs abyssins.

Le pays commandé par ces chefs composait le fief de Ras Gouvana, mort il y a neuf ans, et dont le souvenir est resté ineffaçable; le plus pauvre paysan d'ici parle encore avec respect de ce conquérant, qui sut se faire aimer de ses vassaux, administrer ses conquêtes et les enrichir.

Autour de sa résidence, une vraie ville de negadis s'était agglomérée et prospérait. Le village de Bilo, au pied de la montagne, où se trafique encore un peu de café, est un reste de l'activité commerciale créée par le Ras conquérant.

Une partie du territoire appartient maintenant au Dedjaz Damicie, fils de l'Afa-Négous (grand juge). Un *fils à papa* donc, et il en a, semble-t-il, les qualités : — mauvais administrateur, nous dit-on, et détesté de tous. Il guerroie dans le Caffa en ce moment, et la gérance du domaine est confiée, en son absence, au Bacha Négo. Ma foi, nous n'avons pas à nous en plaindre : la réception de Nonno-Migra est surpassée ! Le repas du Bacha Négo est superbe et parfait, le piment étant éliminé par une attention délicate. Nous cherchons à profiter en juifs de ce courtois accueil, en soutirant quelques renseignements sur l'Ouallaga et le pays qui s'étend jusqu'au Nil. Ces renseignements sont bien peu précis : sur le Baro, le Sobat, on nous conte des histoires de croque-mitaine !

Mais sur le territoire du Dedjaz Tessama que nous traverserons, on nous donne les détails les plus engageants : « Il y a du miel autant que de la boue ; les arbres de la brousse sont tous des caféiers ; par endroits, on marche trois et cinq jours entre des champs de sorgho, de maïs ! Le Caffa est un beau pays ; seulement il y a trop de tchika et de tchaka (de boue et de brousse). »

Le guébi qui nous abrite a la même disposition que partout ; les maisons, cependant, sont plus vastes, les domestiques plus nombreuses, parce que le maître est plus puissant. Les curiosités de l'endroit sont deux autruches du Barri, qui trottent dans l'enceinte, le bec au vent, et deux porcs pris aux Italiens à Adoua...

Le soir, le dergo envoyé par le Bacha Négo fut si fabuleux qu'il mérite mention : 1,000 galettes, 500 œufs, 62 poulets, 2 moutons, 1 bœuf énorme, 30 jarres de teidj et de talla (bière d'orge), du miel, des oignons, etc., etc. De telles largesses, hélas ! obligent à des cadeaux de valeur égale, sinon supérieure. Mais cette abondance était nécessaire pour remettre notre monde en train. A Bilo, les hommes avaient eu des vélléités de révolte, et il avait fallu punir les fortes têtes

pour obtenir un peu d'obéissance. Cet incident, vite calmé, est un indice fâcheux pour la suite.

En attendant, descendons, comme il sera possible, la paroi



FEMME ABYSSINE A CHEVAL

Photographie de M. Delhorbe.

à pic des monts Léka; ce sont 1,400 mètres à dévaler en deux heures, par un sentier luisant de pluie, en casse-cou. Charger les bêtes serait les exposer à se rompre les os. Des Gallas, par bonheur, sont mis à notre disposition pour porter

les colis jusqu'à la rivière, et aident même à pousser, retenir, relever les animaux en détresse.

Aux chameaux on attache une corde au cou, une autre à la..... taille, sans quoi ils rouleraient infailliblement, de bosses en bosses, jusqu'à la plaine. Et, avec beaucoup de bonne volonté, d'éreintement et de précautions, on arrive, bêtes et gens, sans autre dommage que des jambes écorchées et des coups un peu partout.

Le gué habituel, à cinquante kilomètres en amont, est facile et pratique; naturellement, nos guides ne nous y ont point conduits, nous ne l'avons découvert que plus tard. Ici, l'eau est profonde, le courant violent, et une pirogue vacillante compose toute la flottille. Grâce aux Gallas que nous prête le Bacha Négo, les colis passent sans peine, les mulets également, puis les chameaux, toujours avec des incidents, grotesques, ceux-là; il faut 20 minutes de lutte pour les jeter à la rivière, où le courant les entraîne, les fait basculer; tantôt les jambes, tantôt le cou sortent de l'eau. Deux animaux cassent leurs amarres et vont à la dérive s'échouer au milieu d'une bande d'hippopotames, qui soufflent furieusement de cette visite. A coups de fusil on met en déroute les pachydermes, pour repêcher nos égarés.

Après cet épisode comique, une nuit noire engloutit la plaine, la rivière, le camp en désordre, et à demain !

La troisième zone qui s'étend devant nous, l'immense triangle dont le sommet serait aux sources du Dabous et dont la base irait du sud-est au sud-ouest, du Caffa vers les provinces des Boranas, n'est géographiquement connu que par quelques indications d'Antoine d'Abbadie; aucun renseignement précis n'en existe encore.

Son altitude moyenne, beaucoup moins considérable que celle des pays précédents, varie entre 1,700 et 2,000 mètres, sauf l'exception des massifs du Saye, de Goré et du Motcha,

qui atteignent 2,300 à 2,700 mètres. De hautes forêts noires habillent ces sommets; les collines que nous franchissons sont tapissées de sureau fleuri au parfum entêtant, et les clairières emmitouflées de trèfle blanc ou de graminées.

A peine quelques heures de la première étape se sont-elles écoulées, que nous voyons arriver un courrier abyssin, dégouttant de pluie, de boue et de sueur. Il est envoyé par Dedjaz Tessama, qui nous apprend sa présence à Anna, son prochain départ pour Addis-Abeba et son désir de nous voir au passage. S'il tient fort à nous voir, nous n'y tenons pas moins! C'est un puissant chef qui peut singulièrement, dans l'avenir, nous seconder ou nous entraver, et dont nous avons à traverser le territoire. Aussi de Bonchamps part-il à sa rencontre de toute la vitesse de son mulet fourbu.

La missive impériale que notre chef de mission va présenter comme introduction au Dedjaz n'est pas absolument claire. C'est, cependant, la seconde de ce genre demandée pour nous au Négous par Bonvalot. La précédente était si embrouillée que nous avions réclamé et obtenu des termes un peu plus précis. En voici la traduction littérale :

« Tu as déjà sur ton territoire M. Clochette, que je t'ai « envoyé et qui attend chez toi. Je t'envoie encore quatre « Français; tu leur donneras toute la nourriture dont ils ont « besoin ; tu les laisseras aller où ils voudront, ou rester dans « le pays, ou partir plus loin : alors tu les feras accompagner « et les aideras jusqu'au bout de ton pays. Mais toi, viens « vite, nous parlerons de cela lorsque tu seras ici! »

La permission d'aller et de venir, de circuler à notre gré, la faveur de « Dergos » à discrétion et d'être accompagné à la frontière, c'était beaucoup... malheureusement la dernière phrase peu franche gâtait le début. Dedjaz Tessama

pouvait comprendre que l'Empereur désirait lui parler de ces choses avant qu'il agît.

Nullement au courant de nos projets, sans aucune mauvaise volonté à notre égard, mais un peu soupçonneux seulement et prudent, il ne manqua point d'interpréter de cette façon les instructions de son maître.

De quelle importance, d'ailleurs, pour ces cerveaux mi-civilisés, peut être la perte de quelques semaines, voire de quelques mois?

« Par amitié pour moi, dit le Dedjaz à de Bonchamps, « je te demande d'attendre mon retour d'Addis-Abeba, « ou, si je ne reviens pas, une seconde lettre de l'Em- « pereur; je lui parlerai, et il dira ce qu'il faut faire! — Tu « veux partir pour le Nil Blanc? continue-t-il, c'est comme « si tu voulais que je te tue!

« Pour commencer, le pays est désert durant cinq jours, « couvert de bois, sans eau; puis peuplé d'habitants sauva- « ges et très méchants; enfin tu trouverais une grande eau et « sur ses bords des hommes à têtes de chien qui sont ter- « ribles....... »

Impossible d'en tirer autre chose; le Dedjaz est entêté! D'ailleurs, il ne connaît nullement les régions du Baro et du Sobat; il revient du Caffa et n'a jamais poussé ses expéditions d'un autre côté.

Ainsi, jamais les Abyssins — nous en sommes sûrs maintenant — n'ont songé auparavant à atteindre le Nil. Occupés à envahir les riches contrées gallas, très saines, d'un climat identique à celui de leur pays, ils ne se sont point souciés d'acquérir ces déserts d'herbes et de marécages, pour la possession desquels les nations européennes, seules, n'hésiteraient pas à se faire la guerre. Ils y seraient tués par la chaleur, la fièvre, et leurs armées n'y trouveraient pas même leur subsistance.

Quoi qu'il en soit, nous sommes cloués sur le territoire abyssin jusqu'à nouvel ordre ; on ne peut songer à contrecarrer les désirs de Dedjaz Tessama, tout-puissant en ces régions.

Voici la lettre que de Bonchamps le pria d'emporter à l'Empereur, et dont nous allons attendre avec tant d'impatience la réponse.

M. de Bonchamps, chargé de mission, à Sa Majesté Ménélik II, Roi des rois d'Éthiopie, salut!

« J'ai rencontré aujourd'hui Dedjaz Tassama ; je lui ai remis la lettre que Votre Majesté m'avait donnée. Le Dedjaz-match, vu l'état du pays, m'a demandé, par amitié, d'attendre qu'il ait revu Votre Majesté.

« Je demande à Votre Majesté de nous continuer son appui si efficace et de vouloir bien donner des ordres au Dedjaz Tessama pour qu'il nous accompagne jusqu'au Nil.

« Je ne crois pas trop m'avancer en assurant à Votre Majesté qu'avec l'aide de ses troupes et grâce à Dieu j'arriverai à établir l'Abyssinie sur le Nil. »

Suivent les salutations.

Le Dedjaz arrivera à Addis-Abeba dans une quinzaine et promet de nous envoyer un courrier « immédiatement ». Mais qui connaît l'Afrique et les Abyssins sait ce que signifie là-bas « immédiatement ».

Il ne nous reste plus qu'à aller attendre à Goré, où se trouve déjà Clochette, retenu comme nous le sommes, et depuis vingt-quatre jours. La perspective de le rejoindre, de dissiper les malentendus créés entre nous par force, accélère nos marches. Cependant, quinze jours s'écoulent avant que nous puissions atteindre le but.

Malgré que nous ayons la chance de passer immédiatement après le Dedjaz, dans des chemins élargis par le piétinement récent de 7,000 bœufs et chevaux, de plus de 800 prisonniers, femmes et enfants, de toute une armée, les marches sont encore pénibles. J'ai vu de jolies fondrières à Madagascar, j'en ai sorti des voitures Lefèvre, l'instrument de torture de l'expédition. Eh bien, cela ne valait pas nos chameaux demi-morts, couchés le long des pentes, dans des vasques de boue de 80 centimètres à un mètre de profondeur !

Les racines des grands arbres ont retenu les eaux et formé, de loin en loin, des petits bassins vaseux, le long des côtes. Au bout des étapes, la terre, les hommes et les animaux, tout est de la même couleur.

Quelles fatigues endure là notre personnel, déjà si indiscipliné !

Nous restons quotidiennement dix et douze heures à patauger dans la boue liquide, sous un soleil d'orage ou une pluie lourde, pour avancer de 10 kilomètres !

Presque immédiatement après Anna, après la rivière Dabana, commence le bassin du Nil Blanc. La région est par endroits très déserte, ce qui serait inexplicable si nous ne connaissions son histoire. La conquête abyssine est trop récente pour que ses traces se soient effacées ; une complète destruction de la population, du bétail, de tout ce qui vivait enfin dans le pays, trahit éloquemment le passage des vainqueurs. Pendant certaines étapes, entre Yambo et Yayo, Ouroumou et Betcho, nous passons sur l'emplacement de 80 et 100 villages ; seules les haies d'euphorbes candélabres rappellent l'existence des propriétés des paysans gallas ; à la place des cultures ininterrompues de jadis, ont poussé des chardons et des herbes géantes ; des dinitches s'obstinent à revenir à l'état sauvage, sur le terrain où elles furent cultivées autrefois avec soin.

Le spectacle est navrant. On pense involontairement aux

scènes atroces qui ont dû présider, il y a sept ans, à cette dévastation. Depuis Anna jusqu'au Baro, l'armée de Dedjaz Tessama n'a rien laissé debout. « Nous laissions, me raconte simplement et innocemment un des choums, le gouaze (la suite de l'armée, femmes, enfants et animaux) campé quelque part ; des cavaliers partaient en avant, en tous sens, et tuaient, ravageaient, pillaient, brûlaient ; puis, on avançait d'une



PONT FAIT PAR LES GALLAS SUR LA DABANNA

étape, on campait à nouveau, et autour du camp, très loin, les cavaliers recommençaient... »

Beaucoup de Gallas, traqués ainsi comme un gibier, se réfugièrent dans le massif du Saye sous la protection des forêts immenses. Les Amharas partirent alors à pied à leur poursuite, dans les fourrés, et ce fut, pendant trois jours, un massacre effroyable. « Il y avait tant de cadavres, me dit un Abyssin, ça sentait tellement mauvais, qu'il fallait fuir en toute hâte, on n'y pouvait plus vivre. » On ne partit pas assez vite encore; la peste, qui fut la conséquence de ces

amoncellements de chairs mortes, ne tua pas seulement les survivants indigènes, elle atteignit les soldats bourreaux et en fit une hécatombe.

Après cette « civilisation », selon l'expression abyssine, et après la peste, vint la famine.

Une famine si affreuse que, sept ans après la guerre, nous en avons encore trouvé des traces. Nous avons rencontré des Gallas qui vivaient au milieu des populations nègres du Baro, ne pouvant subsister sur leurs propriétés détruites.

L'ère des conquêtes abyssines est heureusement fermée aujourd'hui; c'est un feu qui s'éteint faute d'aliments.

Une très courte période de calme suffira à rendre aux régions conquises leur prospérité. La terre est riche, arrosée de ruisseaux abondants, de profondes rivières qui ne perdent jamais leurs eaux; le climat est parfait, tempéré, sans grands vents, beaucoup plus régulier que dans l'Abyssinie occidentale. Sur les sommets, les pluies sont fréquentes, presque journalières, mais peu abondantes, sauf pendant la mauvaise saison, qui dure trois mois (du 25 mai au 25 septembre). Ces arrosages continuels et modérés sont d'un heureux effet; une période de quinze jours de pluie, à la fin de février, permet les semailles de la seconde récolte. Cette terre humide, et non détrempée, produit quelquefois jusqu'à trois récoltes par an.

Dans certaines vallées, nous rencontrons des champs déjà reconstitués; de l'orge dans des sillons noirs, du blé plus rarement, mais beaucoup de sorgho, du maïs en quantité et superbe, du tief.

Dans la vallée de la Gabba, le Balambaras Mansour — un ami, celui-là — nous montre avec orgueil les 250 cases serrées autour de son guébi. Les habitants ont déjà rendu aux alentours leur richesse primitive; la terre disparaît sous une végétation débordante d'orge et de maïs, du chanvre vert sombre couvre un flanc de la montagne, et des champs de lin ondulent au vent du nord. Plus près du village, des

musas luxuriants, des dinitches, des caladiums sont mêlés à des légumes d'Europe : des pois, des fèves, des choux surtout qui ont des proportions d'arbrisseaux.

Les pâturages commencent aussi, de-ci de-là, à se peupler de bœufs, de moutons de race magnifique, énormes et si gras, qu'ils seraient tous primés à nos concours agricoles. S'ils sont rares encore, c'est que les Abyssins avaient détruit les troupeaux aussi complètement que les hommes.

Il faut plus de sept ans pour reconstituer ce que l'on peut ravager en quelques mois !

Je n'ai pas encore parlé du café. « Tous les arbustes sont des caféiers, » nous avaient dit les indigènes. Eh bien, l'exagération n'est pas très forte ! Si les hauteurs sont couvertes de forêts de hauts sureaux, entrecoupés de quelques gros ficus et de birbirsas, les vallées disparaissent sous une brousse de caféiers! Les plantations ne sont pas à faire, elles sont faites; il suffirait, pour les exploiter, d'élaguer les arbrisseaux trop touffus, trop serrés, d'en arracher une partie, pour laisser une place suffisante aux plus vigoureux, enfin, petit à petit, d'améliorer ce que la nature a accompli seule. Le café sauvage est déjà, à l'heure actuelle, le plus clair revenu de Dedjaz Tessama : tous les caféiers sont à lui, nul n'a le droit d'y toucher. Quand le moment de la récolte est venu, en septembre, les choums réunissent les paysans gallas (les gabars), et la cueillette commence; les grains sont portés au guébi du Dedjaz. Celui-ci, à son gré, en abandonne un peu, très peu, aux Gallas, une certaine quantité à ses chefs, et sur sa part, la part du lion, il est censé envoyer les deux tiers au Négous. Ceci, c'est le principe; la pratique est autre. Sa Majesté, m'a-t-on dit, est souvent loin de son compte!

« Il y a du miel comme de la boue, » nous avaient dit encore les Gallas de Léka.

En cela également ils ne nous avaient guère menti : près des huttes rondes, au fond des bois, partout enfin, de grands

tambours d'écorces cousues, à l'ouverture inclinée vers le sol, pendent lourdement aux branches des plus gros arbres. Ce sont des ruches, par groupes de six à huit ; les ficus sont déformés de leurs excroissances bizarres, incompréhensibles au premier coup d'œil. Une odeur suave flotte dans l'air. Car ce miel, blanc et limpide autant que de l'eau de roche, est particulièrement parfumé, presque trop violemment. Les Gallas en font le berdz (eau miellée) et l'hydromel cher aux Abyssins ; la cire est parfois employée à fabriquer des torches grossières, mais une grande partie en reste perdue, gaspillée. On sait pourtant le prix élevé de cette denrée sur nos marchés : 3 fr. 50 et 4 francs le kilogramme !

A mesure que se déroule le paysage, au delà de la vallée de la Gabba, il s'ennoblit et s'enrichit ; les cascades qui nous barrent le passage argentent chaque flanc abrupt et chaque colline ; puis de larges rivières, la Dogué, la Saki, le Seur, tributaire du Birbir et par conséquent du Baro, bouillonnent dans les gorges comme un métal en fusion. Sur leurs rives les caféiers sont innombrables, inextricables, chargés de fruits nouveau-nés ou de longues touffes de duvet neigeux. Des arbres hauts et fins, aux écorces blanches, les voilent d'ombre et frémissent de toutes leurs feuilles aux souffles des soirs. En vain, les pluies s'entêtent à ruisseler pour éteindre nos admirations et notre entrain. On se sent trop près du but pour songer à se plaindre ! — Voici Betcho et, à 15 kilomètres en avant, la montagne de Goré !

Nous arrivons, le 29 juin à midi, au bout de la première partie de notre voyage.

Depuis Djibouti nous avons parcouru *1,350 kilomètres*, avec beaucoup de fatigues qui auraient pu et dû être évitées !... Mais les difficultés vaincues ne se regrettent point.

Nous ne regrettons que le temps perdu involontairement, pour bien nous promettre de le rattraper.



RUCHES D'ABEILLES

PENDUES AUX BRANCHES D'UN GRAND ARBRE PRÈS D'ANNA

CHAPITRE VIII

DE GORÉ A BOURÉ

29 juin 1897. — Du sommet pelé de Goré, je regarde, avec rancune, le chemin en montagnes russes qui fut si malveillant à notre passage.

A nos pieds et plus loin, au nord, à l'est et à l'ouest, les collines si rudes à franchir serrent régulièrement, flanc contre flanc, leurs torsades, interminablement jusqu'aux nuages lourds qui hésitent à fondre en pluie ; vers le Caffa, l'horizon est barré tout proche par une haie d'escarpements.

Sur le plateau incliné, que les vents balayent, les trois cents huttes du village, capitale d'un territoire de deux cents kilomètres de long sur cent cinquante de large, s'écra-

sent autour du traditionnel guébi, et parmi elles se trouve la demeure de M. Clochette.

On pouvait se demander, après les événements passés, quel serait le ton d'une entrevue avec notre compatriote. Eh bien ! elle fut ce qu'elle devait être entre braves gens, se rencontrant loin de leur pays, à la poursuite d'un même but : cordiale et franche.

De Bonchamps, parti le premier en estafette, revint la mine soulagée d'avoir trouvé un bon camarade là où on lui faisait craindre un ennemi. Le capitaine déplorait hautement les ordres qui avaient posé les deux missions en rivales, qui avaient entravé la sienne autant que la nôtre, et auxquels il avait obéi de mauvais gré.

Mais quel serrement de cœur quand nous arrivons en visite à notre tour, Potter, Bartholin et moi-même !

C'était presque un moribond qui nous recevait...

Hâve, les traits creusés, un teint de cire jaune, les membres enflés démesurément : le malheureux s'était traîné jusqu'à la porte et chancelait en nous recevant..... « Je me « sens, répondit-il à nos paroles de consolation, dans le même « état que l'an dernier à Addis-Abeba, lorsque les médecins « m'ordonnèrent de partir pour Djibouti et la France ; l'alti- « tude, l'humidité, me tuent ! Et vous voyez, — ajouta-t-il en « montrant le bourbier de la cour et le brouillard envahissant « la montagne, — la pluie, la boue, le vent glacé, voilà mon « régime. » Le Dedjaz lui avait donné six vaches pour lui permettre de se nourrir exclusivement de lait ; malgré tout, son état ne s'améliorait pas.

« C'est l'air de la mer, c'est la chaleur qu'il me faut ! » — Mais reverra-t-il la mer? Reverra-t-il seulement le soleil de la saison chaude? Il est là sans médecin, sans secours expérimenté en cas urgent, entouré de la bonne volonté affectueuse de ses collaborateurs Faivre et Véron, de nous-mêmes ; mais que faire pour enrayer cette terrible maladie en marche

qu'un climat funeste entretient, aggrave? Et aucun changement prochain en perspective ; encore ces attentes démoralisantes, énervantes, dont chacun a souffert sur ce conti nent, patrie de la mauvaise foi et des atermoiements.

Dedjaz Tessama, passant à Goré après avoir guerroyé toute la saison sèche au Caffa, avait tenu à Clochette le même discours qu'à de Bonchamps, exactement : « Attends mon « retour dans deux mois, je ne sais encore rien de la volonté « de l'Empereur. Tu ne peux aller vers le Nil, le pays est « trop mauvais, boueux; puis tu trouverais un désert, puis « un pays habité par des hommes à tête de chien. »

Les « hommes à tête de chien » paraissent donc la conclusion habituelle du Dedjaz, et son désir de ne laisser passer personne, habituel aussi, car, pour clouer le capitaine plus sûrement à Goré, il a fait distribuer les hommes et les bêtes de la mission chez les Gallas, jusqu'à cent et cent trente kilomètres aux alentours!

On nous fait pressentir que le même sort nous attend; déjà le Fit-ouorari Aïlé, chef momentané du pays, nous fait des propositions dans ce sens. En vain d'ailleurs, car on sait ce qu'il en coûte d'être à la merci des Abyssins.

Malgré les facilités que nous procureraient sans doute la présence et l'aide du Dedjaz Tessama, malgré notre bonne volonté à attendre son retour et ses ordres, nous ne saurions consentir à être immobilisés pour un temps indéterminé.

Une raison toute pratique est là : les dix mille thalers du départ sont déjà fortement écornés, et les restes du trésor suffiraient à peine à solder et nourrir le personnel jusqu'à la fin des pluies; un mois nous coûte près de mille thalers, en économisant comme des avares, en tuant un mouton pour nous de trois jours en trois jours, en ne brûlant aucune chandelle par les deux bouts! De plus, nos hommes seraient mal nourris chez les indigènes ; il faut prendre grand soin de ne point les mécontenter, de les surveiller, de les distraire

même, pour éviter, si possible, la désertion générale qui paralysa tous les voyageurs précédents. Notre départ, enfin, doit avoir lieu dès la réception de la lettre promise par le Dedjaz ; nous devons être prêts à lever le camp du soir au matin, nos ordres étant de faire diligence. Une seule de ces bonnes raisons eût été très suffisante à nous faire résister aux offres des autorités abyssines.

Ces offres deviennent cependant pressantes. Le 30, dès l'aube, une troupe tapageuse envahit le camp : le Fit-ouorari Aïlé, en grande escorte, vient réitérer ses invitations ; il veut nous installer au village, nos hommes chez les indigènes, nos bêtes dispersées partout. Rien ne le décide à croire nos refus définitifs. « Vous ne resterez pas sous des tentes en saison « des pluies, vos hommes mourront, vous mourrez tous dans « la boue et l'humidité... » De Bonchamps réplique « que « nous allons choisir un campement à mi-côte, que le plateau « est dépourvu d'herbes pour les animaux, trop froid pour « nous, que nous ne pouvons quitter notre personnel ». Puis on donne à l'entêté, comme fiche de consolation, des cadeaux, quelques tapis. N'importe, il s'en va plus mécontent que battu.

Le petit coin qui sera, pour un mois sans doute, notre quartier général est un fond de vallée en entonnoir, tapissé de trèfle court, garni de mimosas en buissons qui cachent une source abondante ; le vent n'atteint que rarement cette oasis, le village est à distance suffisante. Ce serait parfait, sans cet Abyssin damné qui revient chaque soir, plus entêté que dix ânes, essayer de nous faire grimper sur son rocher venteux et de disséminer notre petite bande aux quatre coins de l'horizon.

En dépit de ces tracasseries, en quelques jours un petit village est éclos dans le vallon. On s'est acharné aux huttes rondes, aux palissades ; avec nos hommes, nous coupons,

plantons, enlaçons les branches souples qui deviendront murailles ou toitures. C'est toujours amusant de s'installer! Puis, songez que la pluie continue à ruisseler sur nos vêtements, qui n'ont pas séché depuis Addis-Abeba! Cependant nous ne nous donnons le luxe que d'une salle commune, une « aderache », comme l'appellent déjà nos Abyssins.

Le 3 juillet, vers la fin de ce labeur d'architecte et de maçon, autre visite du Fit-ouorari, et même chanson; ce petit vieux tient outre mesure, vraiment, à faire crever nos animaux et déserter nos hommes.

Le 4 juillet, Clochette, se sentant légèrement mieux (pourtant il a encore bien piètre mine, le malheureux!), vient avec Faivre et Véron partager notre « déjeuner » à la fortune du pot.

Si la chair est maigre, les bavardages vont grand train. Le capitaine se dit persuadé que nous ne pourrons, ni les uns ni les autres, bouger avant la fin des pluies; des ordres, selon lui, auraient été donnés dans ce sens. Il s'inquiète fort des hommes de sa mission, de jour en jour plus indisciplinés, plus intraitables, et réclamant constamment des augmentations de salaire; leur solde de repos a dû être élevée de six à dix thalers. C'est un mauvais précédent, et il faut nous attendre tôt ou tard à semblable cérémonie, laquelle viderait nos poches en deux mois.

Le capitaine, avant de nous quitter, raconte encore ses tentatives infructueuses pour obtenir sur le Baro et la plaine du Nil des renseignements sérieux. Les Abyssins ignorent absolument ces régions, et les Gallas, qui les connaissent mieux, ont ordre de ne rien dire.

Il nous les faudra cependant, ces renseignements! mais comment faire?

6 juillet. — L'obsession continue ; depuis trois heures l'Azage (intendant) est au camp et rabâche, rabâche sans cesse la rengaine abyssine : « Il faut monter à Goré; la pluie, la boue, l'humidité, vous feront mourir, etc. » Oui, d'impatience peut-être, de nous débattre pour la centième fois contre l'idée fixe de nos voisins !

11 juillet. — C'est un vilain dimanche, de giboulées froides et de bise aigre, avec de la hachure de brouillard qui flotte à mi-côte; un jour de fête cependant, me dit-on, une de ces petites fêtes aussi incalculables dans l'année copte que les gouttes d'eau du dernier orage. Au seuil de la petite église ronde, j'ai vu s'engouffrer déjà la population abyssine de Goré, au complet. Longtemps on a chanté les psaumes antiques en langue ghèze, que les fidèles pas plus que les prêtres ne comprennent, et, de temps en temps, entre les sifflements du vent, m'arrivaient des notes languissantes. Puis, tout s'est tu.

Voilà que clapotent maintenant sur le sentier des pas et des trottinements : c'est un groupe décousu qui dégringole sur le camp; des cavaliers, des piétons de noir vêtus, le capuchon rabattu sur les yeux comme des brigands. Nous reconnaissons le Fit-ouorari à sa mule harnachée de clinquant ; notre ami l'Azage Doubalé, l'Ouamber (juge) Alamou, beaucoup d'autres encore, — le tout-Goré administratif.

C'est une visite de cérémonie, une visite officielle; et quelle extraordinaire chose : ce n'est pas une visite intéressée !

Nos hôtes sont empressés, on fait assaut de courtoisie, et, à la fin de l'entretien, le Fit-ouorari se montre pétri d'aimables intentions : « Puisque vous ne voulez pas « monter au village, puisque vous êtes installés ici, nous « construirons deux grandes maisons pour vous. »

Peu importe d'où vient ce bon vent, profitons-en comme



NOTRE CAMP A GORÉ

nous avons essuyé les orages; demain une hutte pour nous, une pour les hommes. Quel luxe!

En effet, le lendemain à l'aube, trois cents Gallas chargés comme des mulets, de poutres, de perches, de lianes, de bottes de foin, faisaient un va-et-vient de ruche dans le vallon. A midi, le toit rond de notre palais, une belle hutte aux parois enduites de boue et de paille, dominait la floraison blanche des tentes. Vers la fin du jour, la seconde maison était debout. Notre installation aurait eu tout l'air d'un guébi de gros fonctionnaire — si ce n'était le monceau de bagages qui nous marquait au coin de la corporation dédaignée des « negadis ».

10 juillet. — Mais que les heures se traînent monotones au guébi neuf! De plus en plus, une humidité glaciale semble sourdre des terres, les sommets se ouatent de nuages, le soleil boude et les nuits sont avares d'étoiles.

Ce matin, je m'éveille au crépitement de l'averse sur les toiles des tentes, avec des ruisseaux autour de mon lit, qui courent jusqu'à une grande flaque centrale. On y voit à peine assez pour éviter ce tub naturel. Cependant, il est temps de sortir, frissonnants, transis, à pénibles enjambées dans la boue gluante, autour du camp, pour compter au jour blafard bêtes et gens, donner les premiers ordres, promener partout l'« œil du maître ». Tous claquent des dents, l'eau ruisselle sur nos épaules. — A quand le plaisir puéril et doux de se dorloter dans des couvertures tièdes?...

C'est l'heure de la consultation, maintenant. Il y a deux docteurs au camp : de Bonchamps et moi. De Bonchamps ne se commet que pour les cas graves, je suis le médecin ordinaire. — Pauvres gens, direz-vous. Si nous n'avons pas sauvé tous nos malades, nous n'avons tué personne! Quelques livres de médecine, des guides, une petite expérience des misères africaines, une pharmacie assez complète :

j'ai guéri avec ce bagage bien des fièvres, des dysenteries, des bronchites, séché beaucoup de plaies, soulagé des maux d'yeux — car notre cabinet était très couru. Outre nos hommes, les malades venaient de cinquante lieues à la ronde; et quelle clientèle! des syphilitiques en grand nombre, des bossus, des estropiés, une cour des Miracles, qu'il fallait satisfaire, renvoyer contente, quitte à employer parfois des procédés charlatanesques. J'ai donné une fois des pastilles de Vichy à un incurable! Que voulez-vous? le malheureux m'en aurait voulu à mort de le renvoyer les mains vides en confessant mon impuissance; au moins, emporta-t-il quelques illusions pour un jour.

Grâce à nos provisions d'antiseptiques, les blessés recevaient un soulagement plus efficace que cette fumée d'espoir. J'en guérissais souvent, malgré leur apathie monstrueuse, leur bêtise, leurs superstitions et leur malpropreté.

Vous croyez, sans doute, qu'après avoir pansé durant quinze jours une plaie répugnante, refait vingt bandages, on a droit, là-bas, à des sentiments de gratitude. — Que non pas! Une fois guéri, le patient vous tourne le dos, et s'il revient le lendemain, c'est pour réclamer un bakchich. Méthode très abyssine, chacun vous le dira! Comme il faut cependant être véridique minutieusement, j'avouerai trois exceptions.

Le vieux chef des marchands de Bouré, guéri par de Bonchamps, et qui lui en témoigna toujours une extrême reconnaissance; un choum abyssin qui nous donna chevaux et vivres en échange de mes soins; enfin et surtout un brave Galla que j'avais guéri d'une conjonctivite. La joie de ce pauvre vieux, je la reverrai longtemps! Il m'appelait son père, sa mère, le fils de Dieu, que sais-je? se couchait à mes pieds, arrachait de l'herbe et me la présentait en signe de soumission, et chaque jour m'apportait du miel, des galettes fines, du lait frais, tous les menus cadeaux à sa portée,

plus touchants certes de la part de sa misère, que la munificence d'un grand seigneur.

Cet exercice illégal de la médecine, embarrassant toujours, devait se faire terrible quelques mois plus tard, lorsque la mission, engagée dans les marécages de l'Adjoubba, allait se débattre contre un climat meurtrier, contre la faim, la fatigue, la maladie. Dans quelle situation angoissante nous sommes-nous trouvés, pauvres infirmiers de hasard, quand l'un de nous tombait, à bout de forces, que tous nos efforts échouaient à le soulager, que les seuls remèdes eussent été ceux justement que nous ne devions jamais recevoir : des secours, des vivres, des embarcations!

En parlant de notre clientèle, j'ai omis la moins banale, et aussi la corvée maîtresse de ces journées, qui en étaient fertiles. Je veux parler des bêtes de charge — incapables de porter aucune charge — pelées, blessées, écorchées à vif, recevant quotidiennement, en récalcitrants, nos soins dévoués. Les mulets guérissaient généralement; sauf trois ou quatre malheureux dont les côtes apparaissaient à vif sur un espace large comme la main, les autres faisaient honneur à notre clinique vétérinaire.

Mais les chameaux! il me vient encore, en y pensant un an après, des nausées d'horreur. Point de termes pour exprimer la puanteur exhalée par ces forçats de la mission. Leurs plaies en forme de bassins, larges comme un casque, découvraient les omoplates; des vers y grouillaient; chaque matin, un pus infect en débordait, et lorsque l'animal marchait, il se faisait un bruit de liquide aspiré et refoulé par le déplacement des épaules. Ces blessés, je pourrais dire ces moribonds, souffraient au point qu'ils se mordaient, déchiraient férocement leurs ignobles plaies. Les croupières des bâts les avaient encore écorchés à la queue, où des abcès énormes s'étaient formés. C'était pitoyable et horrible! Chacun voulait donner la main pour ce pansage, cette

œuvre de pitié, car les pauvres bêtes ne pouvaient certes plus servir. On se mettait donc plusieurs à ces opérations dégoûtantes, à des luttes grotesques avec chaque bête, qu'il fallait maintenir, nettoyer, soigner malgré elle, pour ne pas la sauver les trois quarts du temps. Des animaux vigoureux auraient survécu sans doute, grâce à nos soins; mais ces chameaux, traînés depuis des semaines loin de leur pays, sous la pluie, en montagne, amaigris, éreintés, anémiés, n'étaient presque plus que des cadavres. Nous ne devions en emmener que vingt et un en quittant Goré.

Une accalmie, enfin. Les nuages lourds s'écartent un peu, et le soleil éclaire une terre grasse, comme repue; les arbres scintillent des cent mille yeux de leurs gouttes d'eau, le paysage calme paraît repeint de couleurs neuves. Cela est pour tenter notre ami Potter... Le voici, justement, bon à encadrer lui-même, la pipe aux dents, hautes guêtres, le sombrero sur les yeux, avec des albums, des boîtes, des flacons, des ombrelles, un magasin... J'emboîte le pas pour le plaisir d'assister au pittoresque de son déballage. « Presque rien d'égaré cette fois? Allons, c'est parfait! » Et assis sur du trèfle trop frais, entouré de branches mouillées qui s'essuient à ma veste et me ruissellent dans le cou, je suis la marche adroite des petits crayons et des pinceaux fins. — Soyons raisonnable, cependant; ne nous oublions pas à une contemplation oisive. Les places vides de mon herbier doivent trouver preneur en fouillant attentivement le désordre végétal qui nous déborde.

Tout de suite, en effet, je fais quelques trouvailles : à côté des plantes rares, ce sont des insectes, des coléoptères, une araignée monstre, qui attirent mon attention. Potter, ne voulant pas se déranger, commence par dénigrer mes prises, puis il s'émeut, — adieu les crayons! Nous voilà tous deux à quatre pattes, le nez par terre; on soulève les écorces des



1 P[illegible]reobotra ocellata [illegible] 2 Z[illegible]

3 [illegible] 4 [illegible]

arbres, les cailloux, on gratte, on creuse, et les boîtes regorgent. Assurément, nos trésors ne sont pas tous de bon aloi; il y aura un déchet au classement. N'importe, le Muséum aujourd'hui n'est pas bredouille!

Pendant cette chasse passionnante, il est arrivé au camp, nous annonce-t-on, des visiteurs.

Des chefs abyssins, sans doute, quelques choums des environs qui viennent, par leurs causeries insipides, faire acte de bon voisinage. Constamment nous subissons de telles visites, par nécessité, courtoisie, et dans l'espoir, généralement déçu, d'extorquer une indication pratique sur la vallée du Baro ou sur les Chankellas. (Les Abyssins appellent Chankellas tous les peuples nègres des plaines du Nil.)

Et après les interminables conversations à bâtons rompus, les protestations et salutations, nos aimables choums reçoivent, hélas! ce qu'ils étaient venus chercher : en échange de l'hommage de leurs poulets étiques ou de leurs œufs pas trop frais, des présents, le plus possible.

Par une exception heureuse, la visite, aujourd'hui, se termine presque tôt. Le brouillard, qui n'a pas encore étouffé le couchant, s'occupe d'habiller de gris les montagnes et les forêts; les nuages pleurent une ondée fine comme une rosée. Cette dernière heure avant la nuit pluvieuse, nous la consacrons généralement au bruit. Bartholin, au milieu du cloaque qui entoure les tentes, reparaît déjà armé d'une flûte de dix centimes; Potter embouche gravement son ocarina; de Bonchamps, alors pris d'émulation, se saisit d'une boîte à musique; moi, d'un accordéon gros modèle. Puis, tous en chœur, ou en cacophonie, comme vous voudrez, nous jouons, pour le ciel gris, pour la terre froide, pour les oreilles étonnées de nos mulets et pour celles de nos hommes, les plus brillants morceaux des grands opéras. Si l'un des artistes, d'aventure, réussit à faire un vacarme plus intolérable que celui des autres, on se groupe pour l'assourdir :

distraction enfantine, sans doute; au moins est-elle innocente... N'en demandez jamais plus à vos semblables.

Maintenant, sous les toits frêles de nos maisons de nomades, chassés par la bourrasque, qui s'enhardit au crépuscule, nous sommes serrés autour de l'âtre, dans le commun malheur du froid pénétrant et de la tristesse des fins de jour. Le repas fait diversion, secoue pour de courtes minutes les trop envahissantes pensées. Sur ma très petite table les boys ont posé un couvert sommaire. Chacun s'assied où il peut, — gare au mobilier! la caisse qui me sert de toilette et celle que je nomme mon placard ne supportent le poids d'un homme qu'en gémissant de leurs quatre planches. De ces attentats à mes petites affaires minutieusement rangées, je n'ai jamais semblé trop flatté, paraît-il.

Quelle fichue situation aussi que celle de chef de popote! Lorsque Hassen, mon cordon bleu, oublie le sel ou brûle la soupe, il me faut être diplomate, échauffer les discussions, exciter les parties, de crainte de reproches. Cent fois j'ai voulu rendre mon tablier... alors on me prend par les mots doux, je me laisse fléchir, et durant huit jours tout est excellent.

Les veillées, ensuite, sont longues. Souvent, minuit nous surprend absorbés dans nos causeries, toujours les mêmes : d'abord les discussions sur le présent, les suppositions pour l'avenir; puis les aventures rétrospectives que l'on rabâche à les savoir par cœur; les souvenirs heureux qui sont devenus des souvenirs tristes, vus de trop loin.

Avec indulgence, on écoute la « petite histoire » du voisin pour qu'il entende la vôtre, après, sans sourire.

Ce sont les heures chaudes où la confiance déborde sur nos amitiés d'hommes, trop souvent entravées par les personnalités que font naître les cruautés de notre vie; on n'y

sent plus que le réconfort d'être plusieurs; on savoure le plaisir d'atténuer ses regrets en les disant, et de fortifier ses espoirs en les faisant partager.

Un accord profond, une harmonie monte entre nous de plus en plus, à mesure que nos ennemis du dehors s'acharnent davantage.

La pluie, le vent, le froid, luttent à qui entrera le premier. Les toiles surmenées claquent sur les cordes qui les tendent, un filet d'eau court en se cachant jusqu'au foyer pour baigner les tisons déjà noircis. C'est la fin de leur existence.

Et leur faible lueur évanouie, il nous semble être vaincus, chassés.

Maintenant chacun chez soi. Les tentes ont beau être proches les unes des autres, on se sent très seul entre leurs murs de toile mouillée. Les lits sont humides, et les couvertures légères. Pelotonné comme un chien malade, on attend un sommeil trop souvent peuplé de cauchemars.

12 juillet. — Pour distraire les hommes de leur vie monotone, nous organisons un tir à la cible. C'est se donner beaucoup de peine pour ces vauriens, — de la peine inutile, je commence à le prévoir. Ils ont néanmoins l'air content aujourd'hui, comme des enfants, en se disputant les bonnes places et les bons coups. La plupart des tireurs sont assez adroits, d'ailleurs, et nos boys surtout font des prouesses.

Cependant, une bonne fortune nous arrive, en la personne d'un petit homme maigre et sec, un « pays », me dit Gabri, un Tigréen, qui venait au camp faire marché d'un cheval. On l'interroge et on découvre que ce visiteur est une connaissance précieuse : c'est un negadi qui a commercé longtemps avec le Sennar et Metamma; il était à Khartoum lors de l'assassinat de Gordon, il connaît le Soudan mieux que sa patrie... Il est allé chez les Derviches, chez les Beni-Chonkouls, échanger des fusils contre des anneaux d'or.

Les renseignements de notre nouvel ami sont d'autant plus sûrs qu'il n'a guère à se louer des autorités abyssines. Il apprend nos tribulations sans aucune surprise.

Ah! comme il connaît les Abyssins!

Nous lui disons les conseils que nous donnent les choums, pour atteindre le Baro, de partir par Salé. « Par là, répond-il, « vos bêtes ne passeront pas, et si vous passez, vous mourrez « de soif plus loin. Il n'y a qu'un chemin à prendre, celui de « Bouré, directement à l'ouest. Le pays est riche, le Baro « tout près; du sommet des montagnes, vous apercevrez « déjà la plaine du Netche-Abbaï (Nil Blanc). »

Les rives du Baro lui sont inconnues, mais il doit y avoir des villages. « Ne prenez pas d'autres chemins, c'est le meil- « leur, puisque les choums vous le disent mauvais; ils pré- « tendent qu'à Bouré il y a de la boue et de la brousse? « mais les champs se touchent tous, et la boue est toujours « sèche le soir. Remarquez, d'ailleurs, pour vous guider, la « direction des nuages. » Et le Tigréen s'enfuit comme un voleur, disparaît dans l'ombre, sans bruit. Sa présence dans nos tentes aurait pu être remarquée, et alors, gare à lui! Mais avec de bons bakchichs nous le reverrons.

Deux chefs de domestiques que nous avions expédiés à Bouré, sous prétexte d'approvisionnements, vérifient ces nouvelles informations. D'ores et déjà, je sens mes prévisions justes. Les choums, une fois de plus, ont cherché à nous tromper : lorsque c'est blanc, ils nous disent noir; telle a toujours été la simple psychologie de leurs raisonnements!

14 juillet. — En voyage, pour se rendre à une invitation, on ne se met pas en habit noir ; on empile sur sa selle un couvert : couteau, fourchette, cuiller, coubaya (quart en fer-blanc), si possible aussi son mobilier, une chaise et une table, et quelquefois, sa batterie de cuisine. Ces messieurs de la mission Clochette, gens de luxe, nous reçoivent, il est

vrai, sans déménagement de casseroles, tandis que nous, pauvres hères, sommes obligés, quand nous voulons leur offrir à déjeuner, de mendier leurs grandes marmites.

Quoi qu'il en soit, alertes, sous l'équipement peu guerrier



SABRE GALLA ET ABYSSIN ET SON FOURREAU | TROMPES GALLAS ET YAMBO FAITES AVEC DES DÉFENSES D'ÉLÉPHANT

Dessins de Maurice Potter.

que je vous dis, nous grimpons au village pour célébrer la fête nationale par un bon repas chez Clochette. Sa hutte vermoulue se donne de grands airs ce matin et porte une petite flamme tricolore, comme un vieux soldat une cocarde.

Nos hôtes, impatients sur le seuil, semblent s'être donné le mot pour être gais; le capitaine lui-même a oublié son mal, c'est plaisir de le voir rire, escompter la réussite, le retour! — Quelle folie ne paraît vraisemblable un jour de fête? On parle du Nil comme s'il était tout proche, de Fachoda comme si on y devait arriver demain..... Mais quand nous quittons la tablée chaude de nos amis, un brouillard sinistre, qui nous guettait au dehors, nous enveloppe, étouffe nos rires, et, avant l'arrivée au camp, a glacé notre entrain.

17 juillet.— Le courrier d'Addis-Abeba est arrivé : une lettre de l'Empereur Ménélik du 26 sanié (juillet 1897) nous autorise formellement à *passer par où nous voudrons* pour atteindre le Baro et le Nil. — Une seconde, du Dedjaz Tessama, annonce que celui-ci restera à la capitale pendant toute la saison des pluies, recommande aux choums de nous faciliter la route jusqu'à la frontière, puis nous demande un papier constatant que nous quittons son territoire « à nos risques et « périls, après avoir été avertis des dangers qui nous atten-« daient ». Le Dedjaz prend ces sages précautions sans doute depuis l'assassinat du capitaine Bottego; il veut être à l'abri de toute responsabilité, s'il arrive un nouveau malheur. Quelques lettres de France nous sont remises encore, souillées et usées de leur immense voyage.

Mais des cartouches, des armes, des plaques photographiques, des instruments pour collections, de tout ce que j'avais commandé de Djibouti, — rien toujours! C'est un sérieux ennui, car nous sommes à court de bien des choses. Ras Maconen avait promis de laisser passer rapidement mes colis à Harrar. — A qui donc attribuer ce retard? Nous le saurons au retour. Et comme ce n'est pas de retour qu'il s'agit encore, nous prenons immédiatement la grande décision : on partira dans huit jours.

Voici la réponse de notre chef au Dedjaz Tessama :

M. de Bonchamps, chef de mission française, au Dedjaz-match Tessama, salut et bonne santé!

Comme je reçois votre lettre et celle de l'Empereur Ménélik, élu du Seigneur, Roi des rois d'Éthiopie, je vous réponds par un courrier très rapide.

Nous sommes, grâce à Dieu, en bonne santé; mais nos chameaux meurent, et beaucoup de nos mulets sont malades. L'Empereur veut bien nous laisser partir pour le Nil Blanc; comme nous devons marcher vite pour exécuter les ordres du gouvernement, je vous demande de nous faire conduire jusqu'aux frontières, de nous fournir des guides, de nous faire remettre des lettres pour le sultan de Nasser et des pays de l'Ouest qui ont pu faire alliance avec votre Empereur. Je laisse à Goré la lettre que vous demandez (1). Merci de votre hospitalité, mais nous avons besoin, avant tout, d'un bon guide, connaissant le pays au delà de la frontière; j'ai ouï dire que vous aviez chez vous un homme connaissant le chemin du Nil Blanc.

Que Dieu vous rende ce que vous faites pour nous.

Goré, le 17 juillet 1897.

De Bonchamps.

Immédiatement le camp est en ébullition. Ce n'est plus le ronron des manies, des occupations régulièrement répétées, comme celles de bourgeois paisibles faisant quotidiennement, au même bureau, le même geste; les monotonies d'un mois de stationnement se remplacent par le désordre varié, le vacarme des hommes, des bêtes et des choses.

(1) Lettre laissée au Dedjaz Tessama le déchargeant de la responsabilité de nos personnes :

M. de Bonchamps au Dedjaz, etc.

Je vous avertis que je pars pour Bouré, et de là pour le Nil Blanc, si Dieu le permet. Moi et mes amis français, nous vous remercions

Nous examinons les animaux pour reconnaître définitivement les valides et les infirmes : ces derniers sont trop nombreux, car ces jours-ci encore une épidémie de farcin d'Afrique s'est déclarée parmi eux. Cependant, en s'ingéniant à former de petits ballots avec de gros colis, et en faisant des miracles d'emballage, nous arriverons peut-être à traîner tout le matériel. — Pendant combien de temps?

Qui sait jusqu'où nous portera cet effort?

Le derviche, comme on appelle notre Tigréen complaisant, vient de nous donner des noms de Gallas marchands d'ivoire et chasseurs d'éléphants en relation avec les Chankellas. Si nous sommes mal équipés, piètrement approvisionnés, au moins sommes-nous fixés, maintenant, sur le chemin à suivre; c'est un grand point.

Bouré, donc, sera notre nouveau but.

27 juillet 1897. — Vous nous croyez en route peut-être? Nous sommes, en effet, au jour choisi, mais vous avez appris déjà qu'en Abyssinie on propose, et que ce sont les Abyssins qui disposent.

Ce matin, nos hommes, tout bonnement, ont refusé de nous suivre... « Descendre avec vous dans le désert? nous « mourrions de faim et de soif ou de fièvre; puis nous ne « connaissons pas les habitants, et on dit qu'ils mangent « les hommes; nous n'irons pas plus loin! »

de votre hospitalité dans votre pays. Tout le monde a été bon pour nous.

J'ai eu beaucoup d'ennui avec mes hommes, mais, grâce à Dieu, tout est bien terminé, et ils ont juré de me suivre jusqu'au bout.

Comme vous le demandez, nous déclarons que nous partons par notre propre volonté vers les pays lointains, pour le service de votre gouvernement et du gouvernement français.

Nous vous saluons, et vous remercions encore bien des fois.

Je laisse à votre Azage, pour vous, un fusil nouveau modèle Daudeteau, et des caisses où il y a des cartouches pour le fusil, et d'autres choses.

De Bonchamps.

Ceci n'est que la synthèse des discours incohérents et des vociférations de la troupe en révolte.

J'avais observé depuis plusieurs jours des figures assombries, des regards sournois; l'événement n'était pas absolument inattendu certes, mais qu'y faire? Quel recours avons-nous contre ces gens-là? — Les punir? Nous sommes quatre contre cent, que dis-je! contre tout un pays! — Les promesses, les bons traitements? Nous en avons usé de notre mieux, et voyez le résultat. — Augmenter les soldes? Nous n'avons plus d'argent.

Pourquoi donc ces lâches nous suivraient-ils? Il est parfaitement vrai que nous les emmènerions dans un pays meurtrier. La reconnaissance pour eux est lettre morte, l'attachement n'existe que lorsque l'intérêt est en jeu; ils ont la solde de plusieurs mois pour vivre une année oisifs, ils sont loin des sévérités de l'Empereur.....

Si nous ne sommes soutenus par les chefs du pays, par l'Azage, c'en est fait, nous voilà bel et bien abandonnés. Et les chefs ne nourrissent guère pour nous des sentiments trop bienveillants.

Tout le jour, cependant, nous faisons effort pour ramener l'ordre, nous rappelons les lettres de l'Empereur, promettons monts et merveilles.

Des promesses personne n'a cure, et les menaces ne servent à rien.

Las de lutter, impuissants, nous nous résignons enfin à reprendre les fusils, à fouiller les révoltés, pour éviter les vols, puis à les congédier : « Vous êtes libres, allez! »

Et ils s'en vont.

Le camp devient désert; à l'entrée des paillotes et des cases vides, quelques tisons fument encore sous les cendres; les tas de ballots amoncelés pour le départ attendent. Il nous reste onze hommes pour charger et emporter six mille kilos!

Peut-on songer à se mettre en route dans ces conditions? Impossible!

Pour la bonne forme, nous sommes naturellement tenus d'avertir de notre situation précaire le ministre dont nous dépendons (1), mais il est clair que ce n'est pas de son côté que nous pourrons maintenant espérer des secours. La France est trop loin!

Nos réclamations à Addis-Abeba ne parviendront pas non plus avant sept semaines (2).

(1) Goré, 27 juillet 1897.

Le chargé de mission de Bonchamps à M. le ministre des Colonies, Paris.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous informer qu'au moment où j'allais me mettre en marche vers le Sobat, quarante-cinq de mes Abyssins sur cinquante-six ont déserté, m'abandonnant lâchement; j'informe immédiatement l'Empereur de cet événement qui met la mission dans une situation critique. Les hommes ont prétexté en partant qu'ils étaient découragés par la perte de nos chameaux.

Malgré ces tristes présages, malgré l'abandon de la majeure partie de mon personnel, je vais tenter de passer en partant à la légère, en abandonnant une grande partie de mon matériel. J'espère que l'Empereur informé voudra bien nous continuer son bienveillant concours. Il est probable que M. Clochette aura à subir au moment du départ les mêmes ennuis que nous.

Je suis, monsieur le ministre, etc.

De Bonchamps.

(2) *M. de Bonchamps, chargé de mission, à Sa Majesté l'Empereur Ménélik II, etc.*

J'ai l'honneur d'apprendre à Votre Majesté de bien mauvaises nouvelles. Malgré les bons soins dont j'entourais tous les hommes qui nous ont accompagnés d'Addis-Abeba jusqu'ici, malgré leurs promesses de nous suivre jusqu'au bout, quarante-cinq sur cinquante-six m'ont lâchement abandonné; ils ont été payés avant leur départ et confiés ensuite au Ouamber Alamou de Goré qui a fait tout son possible pour nous rendre service.

Je me permets d'envoyer à Votre Majesté la liste des déserteurs, ainsi

Cependant, livrés à nos seules forces, nous ne pouvons rien.

Personne, ici, n'a le droit de quitter le pays sans permission du Dedjaz lui-même, ce qui nous met dans l'impossibilité d'engager un nouveau personnel.

Que reste-t-il à tenter?

Ah! si nous avions cinquante, vingt, seulement dix Sénégalais! Et nous voilà épuisant les *si*..... Nous nous torturons l'esprit à des combinaisons impossibles, chacun dit son mot, puis l'on retombe dans un silence lourd.

Un jour passe, deux, trois; qu'attendre?

Nous nous cramponnons encore à je ne sais quel espoir imprécis, comme des noyés aux épaves.

Goré, 2 août. — Nos soldats ont essayé de corrompre l'Azage en lui offrant un bon prix de leur libre passage. Mais l'Ouamber, qui n'est pas de la combinaison, est venu vendre la mèche... Sur nos menaces d'avertir l'Empereur, mêlée générale, cris et injures : l'Azage et le juge jettent leurs bonnets de hauts dignitaires par-dessus les cases, sacri-

que celle de ceux qui me sont encore fidèles, afin qu'elle puisse distinguer les lâches des courageux. Il serait à souhaiter que les déserteurs de notre camp fussent enrôlés de force par le Dedjaz Tessama à son retour; c'est la meilleure punition que je puisse demander pour les coupables à Votre Majesté. Malgré cet abandon qui me prive de la majeure partie de mes forces, malgré la mort de presque tous mes chameaux, je suis décidé, si Votre Majesté veut bien me continuer son tout-puissant concours, à accomplir la mission qui m'a été confiée par mon gouvernement.

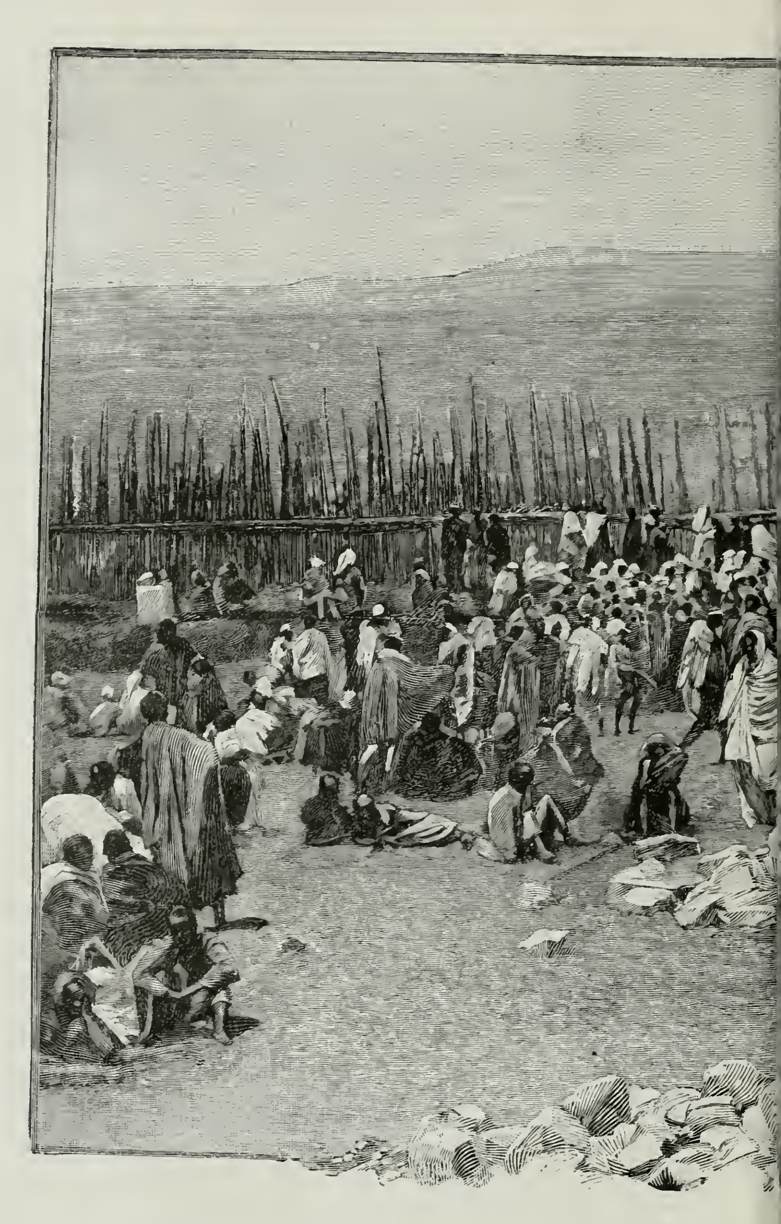
J'abandonnerai à Bouré, si cela est nécessaire, une grande partie de mes bagages, et partirai à la légère vers le Nil Blanc.

J'ai enfin l'honneur de prévenir Votre Majesté que je crois nécessaire d'informer mon gouvernement du retard forcé qu'éprouve ma mission, par suite de l'abandon de la majeure partie de mes hommes.

Suivent les salutations.

Fait à Goré, le 27 juillet 1897.

De Bonchamps.



LE JUGE EN SÉ



R DE MARCHÉ

fient leur prestige à leur colère, et... se rouent de coups. Je ne sais quel fut le mieux battu, mais les suites de ce combat singulier furent heureuses : le Fit-ouorari, inquiet de la tournure que prennent les choses, jure, un peu tard sans doute, qu'aucun soldat ne sortira de son territoire sans un ordre du Dedjaz. Voilà messieurs les révoltés perplexes. — Que faire de leur liberté, s'ils ne peuvent retourner chez eux même en payant? Surtout, comment se dérober aux sévérités du Dedjaz à son retour ?

Nous nous tenons cois, épiant leurs allées et venues inquiètes et leurs hésitations. Elles ont vite une fin. Tous demandent grâce, tous veulent rentrer à notre service. Nos conditions sévères sont acceptées immédiatement. C'est comme un troupeau de moutons qui rentre à l'écurie aussi vite qu'il en est sorti : une bousculade.

Les cinq ou six meneurs qui avaient entraîné leurs camarades sont seuls chassés définitivement, et quiconque les verra rôder autour du camp leur tirera dessus ; les soldes sont abaissées à cinq thalers, pour un temps indéterminé, selon notre bon plaisir. Enfin les hommes nous prêtent de nouveau serment de fidélité devant les choums, qui seront responsables de leur conduite. Ceci ne fut naturellement, de part et d'autre, qu'une formalité hypocrite ! Mais qu'est-ce qui n'est pas hypocrisie chez ces maîtres tartufes?

Une cérémonie singulière termine en burlesque le drame de la révolte : nos soldats défilent devant nous un à un, le torse nu, avec une énorme pierre sur la nuque. C'est un signe de soumission et de respect ; ainsi, soyons graves ! A deux mètres de la tente de de Bonchamps, les pénitents se mettent à genoux, embrassent nos pieds à tour de rôle, sans oublier une semelle, jurent fidélité avec emphase et, sur un geste, se relèvent en laissant choir leur caillou.

Ceci paraît une humiliation extraordinaire à nos orgueils de blancs. J'ai failli être honteux, pour ma part, de tant de

baise-pieds, mais là-bas c'est tellement naturel! Un Abyssin se prosterne où un Européen lèverait son chapeau; il supplie comme il mendie, et comme il ment : pour recevoir un grain de sel, ou obtenir un quart de thaler.

5 août. — Nous sommes sur le chemin de Bouré, préoccupés pour l'avenir de nous sentir mal équipés et en situation hasardeuse; puis, notre dernière visite à Clochette nous a impressionnés si douloureusement, que les difficultés d'une descente périlleuse n'arrivent pas à arracher ce souvenir. Le capitaine est de plus en plus mal. Ce matin, ses membres sont enflés au point qu'il n'a pu se vêtir qu'avec peine, le boursouflement de ses traits le rend méconnaissable; il ne marche plus, ne mange pas; ses suffocations deviennent horribles, l'humidité le tue, et il se plaint amèrement : « On me laissera là trois, quatre mois, jusqu'au bout! » En effet, il n'a reçu aucun ordre ni nouvelles, il n'a pas d'hommes, d'animaux pas davantage; il est cloué à Goré. — Nous lui avons proposé de nous accompagner : « Mais voyez, dit-il, dans quel état je suis : est-ce qu'on va longtemps ainsi? »

De loin, me retournant pour voir une dernière fois la hutte grise, au chaume ébouriffé, piqué comme le poil d'une vieille bête, j'ai aperçu le malheureux, le moribond qui, du seuil, nous criait encore « bon voyage » et « au revoir »...

Faivre et Véron, au bout de quelques minutes, se sont séparés de nous à leur tour. On bredouille de part et d'autre des souhaits hésitants comme font gens qui ne croient guère ce qu'ils disent. Adieux sans entrain. Chacun va reprendre sa misère : eux, soigner leur chef qu'ils ne sauveront pas; nous, marcher vers la frontière où nous serons probablement abandonnés.

Jusqu'au delà de la montagne de Goré, nous devons nous

battre contre une forêt de chardons géants, les pires ennemis qui soient pour avancer vite.

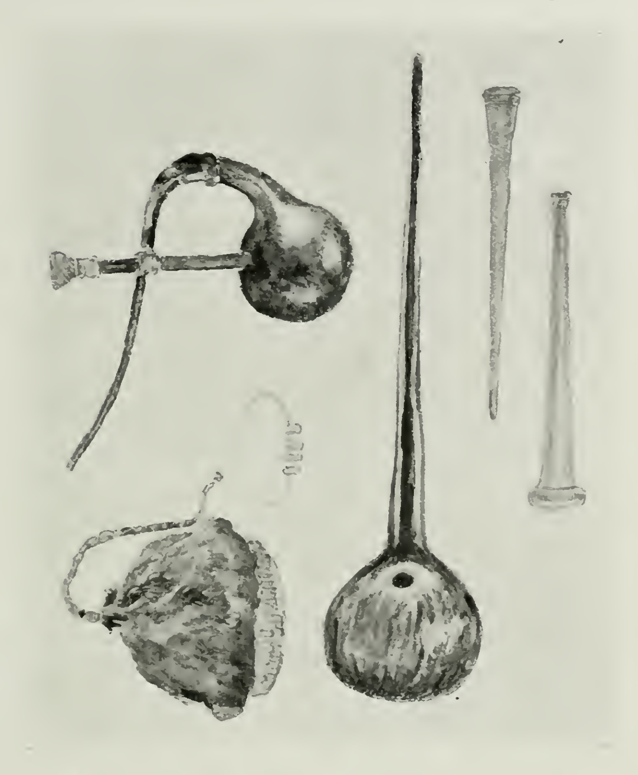
Une averse diluvienne descend sur nous avec un bruit de douche et rend la marche très pénible à la longue. Le sentier, allant vers l'ouest, devient heureusement raisonnable en quittant les chardons aux pelotes épineuses.

Le paysage recommence ses ondulations habillées de verdure, et je m'étonnerais de n'y rencontrer âme qui vive, si je ne savais un peu l'histoire locale. Des traces de culture, des chaos qui furent des champs, des décombres qui ont été des maisons... Ce sont les suites toujours pareilles des conquêtes abyssines. Nous allons en découvrir, à nos dépens, une conséquence très fâcheuse. Car, comme de juste, nous comptions sur les dergos pour nourrir nos hommes; or, point d'habitations, point de dergos! — Pour un soir, on s'en passera. Qui dort dîne, n'est-ce pas? Encore faudrait-il bien dormir! Et le camp toute cette nuit sera en mouvement pour défendre caisses et objets contre d'implacables ennemis, les termites. La vallée de Goumaro en est infestée, à ce point qu'il est difficile d'y vivre; les maisons, nous a-t-on dit, s'y effondrent en un an sous l'assaut des fourmis rongeuses. C'est fort possible, puisque, en quelques heures, nos ballots étaient sérieusement attaqués et tout ce qui traînait par terre rongé ou détruit. Mes rênes de brides, qui touchaient le sol par mégarde, furent coupées du soir au matin; Potter était plus indigné que moi encore : il avait retrouvé ses souliers sans semelles!

6 août. — Les trois bras marécageux du Goumaro à passer sont une rude corvée; la suite va de mal en pis. Une seconde rivière a la mauvaise grâce de couper notre route d'un canal profond, aux rives ridiculement en pente, luisantes de glaise, ce qui cause cent chutes; les animaux ne se relèvent que sous une grêle de coups, et pendant ce

temps la pluie ruisselle, implacable comme un mauvais sort.

Les dergos sont toujours absents ; les hommes, naturellement, font grise mine. — Soixante thalers de gratification



NARGUILÉ GALLA (en courge bouteille)

BRACELET

CHAPEAU GALLA (en barbe de maïs)

NARGUILÉ GALLA (en courge bouteille)

INSTRUMENT EN FER (pour débourrer les pipes)

BOURROIR EN BOIS

Dessins de Maurice Potter.

au bout de l'étape ! Cette promesse vient à propos, car une large rivière vaseuse étale ses eaux verdâtres devant nous. C'est le Seisso. Comment diable le passer ? Au petit bonheur,

on y pousse, avec d'immondes éclaboussures, les animaux et leur charge; ils y restent englués, jusqu'à ce que nous les tirions d'affaire par des acrobaties nautiques. Un chameau seul s'est enlisé complètement et a disparu. Tous les autres animaux sont saufs, mais à moitié axphyxiés, mi-morts, si bien que lorsque nous voulons reprendre la marche, en deux heures, la caravane s'égrène; le sentier est jalonné de retardataires, qui suivent de loin ou ne suivent plus du tout; les tentes, naturellement, sont en panne quelque part.

Reste, pour la nuit, la ressource d'envahir une case galla.

Celle-ci a l'air ni plus ni moins confortable qu'une autre, seulement elle doit être bien encombrée, car pour nous permettre d'y entrer on en expulse une vache, son veau, deux vieux chevaux, des moutons et des chèvres. Nous nous engouffrons dans la porte basse, avec un certain plaisir, pour narguer quelques heures la pluie qui nous nargue depuis si longtemps. — Je trébuche dans des trous remplis de purin ; je me casse la tête contre une poutre; je me sens coiffé par des toiles d'araignée, lourdes de poussière, que détachent mes mouvements désorientés.

Las de heurts et d'obscurité, un de nous frotte une allumette ; alors ce sont des frôlements de bêtes qui fuient, des pas rapides, des bruits légers... La lueur pâlotte surprend un homme prêt à bondir, trois femmes terrées derrière des fagots, des mioches, qui s'échappent en rampant le long des murs, comme des rats surpris dans une cave. Tout ce monde est épouvanté. Je leur débite ce que je sais d'aimable en galla, puis Gabri explique notre visite un peu brusque : « Soigne bien ces blancs, tu auras un beau cadeau. » Le propriétaire comprend tout de suite ce langage, il rappelle ses femmes, fait du feu, de la fumée aussi, malheureusement; les palissades, changées en pendoirs, se couvrent de fusils, de vêtements mouillés, et sur des escabeaux bancals, les pieds à la flamme, nous savourons notre premier bon moment de la journée.

Nous avons grand'faim toutefois; les maïs qui se dorent sur la braise ne suffiront pas; le maître du logis possède heureusement un mouton. Un boy lui coupe la gorge d'un coup de sabre, le sang tache la laine blanche et jaillit partout. Vite, les côtes, les gigots gouttelants sont au feu, et la chair gonfle et crie. On la voudrait déjà sous la dent. Avant qu'elle soit à moitié cuite, chacun tiraille son morceau, racle son os. Il y a des heures où l'on comprend presque les cannibales!

Notre hutte galla, que j'observe plus attentivement après le festin, est d'assez grande dimension, ronde, cela va de soi, avec une couverture de chaume qui descend très bas, et qui prouve, par sa dislocation, l'incurie et la paresse du propriétaire.

L'intérieur, divisé en compartiments par des tiges de sorgho, fait penser à une cage à poulets. Je comprends, maintenant, d'où me viennent les bleus et les bosses récoltés en entrant! Pour se préserver du « mauvais œil », les habitants ont dressé, devant la porte déjà étroite, une large et haute claie, de sorte qu'on ne peut passer que de côté, en se frottant au mur. Tout au fond, une seconde claie cherche à dissimuler le lit de la famille : un cadre en branches flexibles, recouvert de peaux de mouton et de chamas sales, sur lequel couchent le mari, ses femmes, les enfants, filles et garçons, au hasard; les esclaves s'étendent sous le lit ou à côté. Un autre secteur de la case, à gauche de la porte, sert de magasin et de coffre-fort; on ne s'y glisse qu'à plat ventre, par une espèce de chatière, pour jeter un coup d'œil sur les jarres de miel, de graines, les peaux tannées, le coton, etc. : tout le trésor d'une famille galla. En face du magasin, le coin des bêtes : vaches, chevaux, moutons, chèvres, mulets, sont attachés aux poteaux de soutien de la case, et, au milieu, le grand espace carré où nous sommes enfumés perpétuellement par un foyer sans cheminée est la salle commune. Des paquets d'épis de maïs pendent aux poutres de la toiture, comme dans nos

vieilles fermes de France les saucissons et les fromages. Le sol est un gâchis, un bourbier. — Où se coucher?

Nous cherchons l'endroit favorisé où la terre serait moins mouillée, mais partout des trous, d'où déborde un liquide puant. De Bonchamps avise enfin un bon coin sans s'apercevoir qu'il est contre le tas de fumier; Bartholin repose paisible, les pieds dans une mare; je m'étends à ses côtés avec des espérances de repos et d'oubli, mais des légions d'insectes me grimpent aux jambes.

Ah! que certaines nuits sont fâcheuses!

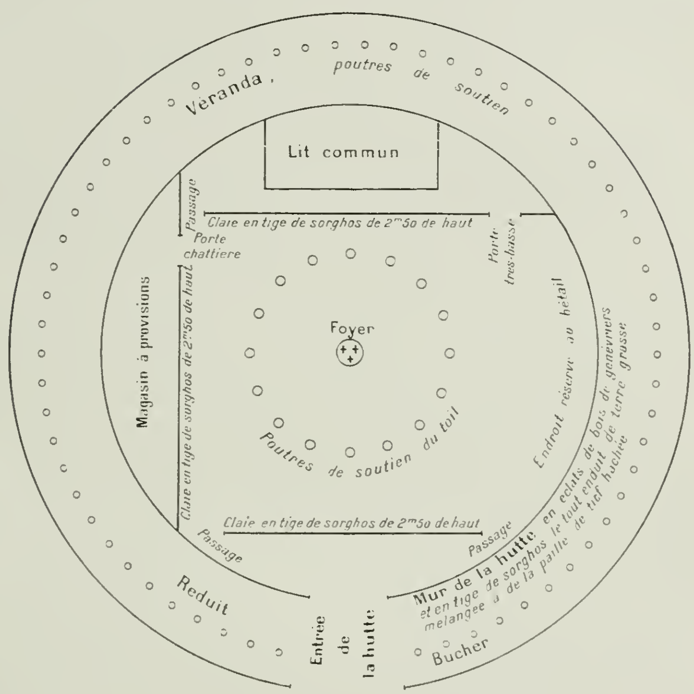
Dans un vague assoupissement, qui ne veut pas se résoudre en sommeil, j'entrevois quelques détails de la vie nocturne de nos compagnons de chambrée. Ces braves gens, d'abord si effarouchés, ont retrouvé leur quiétude en nous croyant les yeux fermés, et les petites habitudes vont leur train. Le seigneur du lieu fume un narguilé, fabriqué dans une courge vide, en regardant placidement le feu qui tremblote; puis, il bâille, étire ses membres grêles avec des mouvements las, et va s'étendre à côté de Potter sur le grand lit où, pêle-mêle, des corps bruns sont vautrés. Une femme se lève alors, prend la place vide près du foyer, s'amuse à faire griller un maïs sur la braise; des enfants viennent lui tenir compagnie, attisent la flamme, retournent les épis avec des gestes vifs de petits singes; ils bavardent et rient.

Leurs dents blanches qui brillent, les reflets des flammes mourantes sur les peaux cuivrées, sur la robe moirée d'un bœuf qui rôde en rupture de corde, sont mes dernières visions nocturnes.....

Mes sensations dernières sont la demi-asphyxie causée par la fumée envahissante, la puanteur exhalée par cette arche de Noé, l'odeur infecte du beurre rance, étalé à profusion sur les têtes, puis les puces qui s'acharnent, un caillou enfoncé dans mes côtes comme un coin, une gouttière qui compte ses gouttes sur mes jambes, — tout cela mêlé, fondu et enfin

confondu dans les excentricités imaginatives des mauvais rêves.

7 août. — La pluie prend les proportions d'une inondation et pénètre dans la case en dépit de la toiture. Ce sera une



PLAN DE HUTTE GALLA

Toit conique en chaume; hauteur moyenne des huttes : 4 à 6m,50; diamètre intérieur (sans tenir compte de la véranda) : 4 à 7 mètres.

journée perdue. Le vieux Galla distrait nos loisirs involontaires par ses bavardages : « Je n'avais jamais vu de blancs, « explique-t-il en excuse de sa frayeur première, on m'avait « dit qu'ils étaient très méchants et tuaient toujours quel- « qu'un sur leur chemin. On nous a trompés, des gens comme « vous viennent du ciel, vous ne savez pas faire le mal, et

« je crois qu'une seule chose vous est impossible, c'est de « faire revenir les morts! Ah! pourquoi ne venez-vous pas « pour toujours dans le pays ? » Sur un mot, il nous entretiendrait en détail de ses désirs de vengeance et de sa haine contre les Abyssins. Haine encore vivace et profonde chez ces vaincus d'hier!

Pour changer de sujet, je lui pose quelques questions : « Es-tu riche? Comment vis-tu? Comment vit-on dans « le pays? — Il y a huit récoltes de maïs (huit ans); avant la « venue des Abyssins, nous étions tous riches, chacun avait « six, huit femmes, le chef quinze ou vingt; aujourd'hui, je « puis en nourrir cinq à peine! » La dernière de ces femmes, qu'il nous présente avec orgueil, a coûté trente-quatre thalers (cadeaux aux parents), et elle les vaut pour une Galla......., jeune, grande, bien faite, les yeux noirs très doux dans un teint presque pâle, le front haut, le nez droit, les lèvres minces, sa figure trop régulière est encadrée par une chevelure disposée en tire-bouchons, réguliers aussi; des colliers de perles rouges lui passent en écharpe sur l'épaule; au bras des bracelets de fil de laiton ou d'étain, et des bagues au pouce et au médius, comme les femmes trop chic de Paris; en somme, une ferblanterie peu originale. La lourde jupe de peau de bœuf tannée est seule assez curieusement ornée de perles arrangées en petits carrés symétriques, en losanges, ou dessinant des feuilles de fougère; leur blancheur éclatante décore heureusement le cuir fauve.

En un costume aussi peu encombrant, Mmes les Gallas ne sont point empêchées de se livrer aux travaux des champs. Ce sont elles, en effet, qui peinent aux cultures les plus fatigantes, tandis que leurs époux nonchalants filent le coton du bout des doigts.

Les champs n'en sont pas moins fort bien tenus ; il est vrai que dans le coup de feu des récoltes, les hommes daignent aider leurs compagnes. Le sorgho et le tief qui sortent de

terre sont sarclés soigneusement, le maïs et l'orge se dorent et voudraient mûrir malgré la mauvaise saison. Les pois fleurissent de grands carrés du sol.

Autour de la hutte, un beau désordre verdoie : du gingembre, des choux géants, des oignons, des aulx, du tabac, poussent avec robustesse, comme projetés de terre. Une grosse plante de courge s'essaye à l'assaut du chaume, avec ses bras trapus encore trop courts.

Tout le pays devrait être riche. Il ne l'est pas. Les impôts et les corvées ont envoyé la misère habiter toutes ces chaumières, dont les toitures suintent et fument sous les rayons du soleil reparu.

8 août. — Rien n'entrave notre marche aujourd'hui; un chef abyssin qui nous guide, grand toqué, mais très complaisant, fait transporter les charges des chameaux restés en route. Un mulet prend un accès de farcin, il meurt en vingt minutes; pourvu que ses congénères résistent mieux! Bientôt le chemin devient tout à fait bon, la pluie s'arrête, car nous commençons à sortir de ses domaines, et une bonne chaleur nous sèche en quelques instants de plusieurs mois d'humidité.

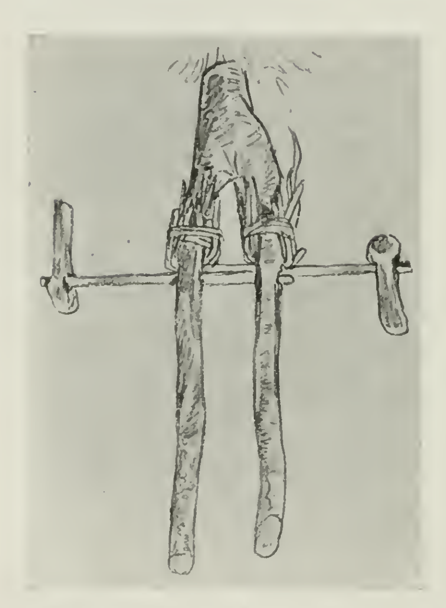
Au camp du soir, heurs et malheurs se suivent. On s'aperçoit d'abord que le cuisinier a déserté; désolation! Nous en serons réduits à la ratatouille locale ou à passer maîtres-queux nous-mêmes. Bartholin débute par une platée sans nom. Potter, ensuite, nous laisse mourir de faim.

Ce piteux repas est oublié par l'intérêt de l'interview qui suit. Un beau vieillard galla, à la barbe blanchie, ancien chef du district sous l'ex-roi de Bouré, a consenti, sur ma demande, à donner tous les renseignements qu'il pourrait. Quoique se trouvant pour la première fois en présence de blancs, il reprend ses esprits très vite, et parle, parle..., nous n'avons qu'à écouter. Il raconte sa puissance déchue,

ses malheurs, les détails de la conquête abyssine. Je vous en fais grâce.

Voici qui devient plus intéressant maintenant : « Le Baro est tout près d'ici ; en six heures de marche, on peut boire de son eau ! »

Suivant les choums de Goré, quinze jours de marche ne suffiraient pas à atteindre ce fleuve, et la boue, les étapes dans le désert tueraient notre personnel !



INSTRUMENT GALLA EN BOIS
SERVANT A ENLEVER LES GRAINES DU COTON BRUT

« Il fait chaud et beau dans mon pays, dit au contraire le vieux chef ; il n'y a plus de boue maintenant, la terre est de plus en plus cultivée, et le Baro est tout près. »

Pour ne nous laisser aucun doute, il fait mander deux Chankellas qui sont arrivés hier, chargés d'ivoire. Ce sont de grands beaux gaillards, noir d'ébène, presque complètement nus, et méfiants comme les nègres savent l'être vis-à-vis des blancs. Ils finissent cependant par donner approximativement les étapes conduisant chez eux. Leurs indications ne sont sans doute pas très exactes, mais c'est un point d'appui.

Aux prochains Chankellas que je rencontrerai, je pourrai parler de leur pays avec quelque connaissance des lieux, et en vérifiant mes renseignements, j'en obtiendrai d'autres.

A deux jours de Bouré, paraît-il, à *Dannaba,* le Baro reçoit le *Birbir,* rivière dont on nous a déjà parlé.

« Jusqu'à Dannaba, disent les Chankellas, le fleuve fait de l'écume ; puis l'eau devient noire, et elle va dormir dans une grande mer blanche. » (Serait-ce la mer d'Haarlem, indiquée sur certaines cartes?)

— Dans la mer blanche, d'autres fleuves encore viennent dormir, surtout un grand fleuve qui vient du sud.

— L'Adjoubba, dis-je?

Le bonhomme s'épouvante de m'entendre prononcer un nom de son pays. — Il est allé chez nous? demande-t-il à l'interprète.

Je fais répondre que oui, et je lui parle de son pays, tel que je puis le supposer. Je décris une girafe.

— Il y en a!

Puisqu'il y a des girafes, il y a des palmiers *borassus flabelliformis,* leur nourriture préférée. Je décris un palmier...

— Mais c'est donc toi, disent les Chankellas, qui est venu, il y a longtemps, du fond de la mer avec une pirogue grande comme une maison?.....

— Non, ce n'est pas moi, c'est mon frère que j'avais envoyé.

(Les Chankellas parlaient sans doute du voyage de Junker à Nasser, en 1876.)

— Mais je connais ton pays, il est plat, il y a des grands oiseaux qui courent et ne volent pas. (Gabri m'aide à donner le signalement d'une autruche, *gouti* en galla.) Alors, tout à coup, mes noirs interlocuteurs comprennent; leurs faces de brutes s'éclairent. Puis, ils s'effrayent, veulent fuir... Je dois leur faire l'effet d'un abominable sorcier!

On leur montre des perles, des étoffes, pour les éblouir; on les leur offre. Peine perdue, ils ne songent plus qu'à partir, ils ont peur. — Vous reviendrez? Mais ils sont loin déjà, qui courent silencieusement comme des chats, se re-

tournant sans cesse pour s'assurer qu'un démon terrible ne les poursuit pas. C'est qu'en pays abyssin ils ne sont jamais très rassurés.

Ma moisson est bonne quand même.

« Le Baro écume jusqu'à Dannaba, » c'est dire que son régime, jusque-là, est torrentiel; puis, son cours se calme,



JARRE EN TERRE CUITE

SERVANT AUX SOUROS A EMPORTER DE L'EAU EN ROUTE

et il se jette dans une étendue d'eau inconnue, — la mer d'Haarlem peut-être?

Les girafes, les autruches, les palmiers, caractérisent un régime de grandes plaines. — Sommes-nous donc à trois jours de marche de la plaine du Nil?

L'Adjoubba viendrait du sud et se jetterait dans cette mer de l'ouest?

Les tribus indigènes sont les Yambos, les Guimiras, les Souros.

Que de données précieuses! En un jour nous avons appris davantage que nous n'avions pu le faire à Goré en un mois!

La route est trouvée; pourrons-nous la suivre?

Avec un bateau, nous serions à Fachoda en six semaines.

Avec quelques Sénégalais disciplinés, nous arriverions n'importe comment avant deux mois; nous rejoindrions à coup sûr nos compatriotes de l'expédition Marchand.....

9 août. — Tout là-bas, dans l'échancrure d'une montagne, une plaine blanche, embrumée, tremblote jusqu'au ciel.

Un point miroitant l'éclaire par endroits, — c'est le Baro, sans doute?

Nos regards cherchent à détailler ce qu'ils voient à peine, lorgnettes et longues-vues sont braquées.

A grandes enjambées, nous voudrions courir, franchir les obstacles qui nous séparent de ces espaces vierges, pour les dévisager les premiers.

Mais le fleuve coule plus proche de nous encore. Au pied même de cette gorge brutale, aux angles nus, aux veines d'ocre brûlée, au fond de ce gouffre dont la falaise inaccessible interdit l'approche, le Baro court en s'étranglant, se faufile, saute et se lasse avant d'aller « dormir dans la grande mer blanche ». On n'entend pas même son murmure, la falaise jalouse étouffe tout et cache tout.

Quand ces eaux invisibles nous porteront-elles, et jusqu'où?

10 août. — Bouré! Quel pays et quelle richesse!

Ici, plus de brousse et plus de terrains vagues; les cultures envahissent tout le sol.

Le sentier est bordé de hauts sorghos qui inclinent sur nous leurs panaches lourds. Les orges sont vert noir; les maïs braquent leurs épis pansus en chevaux de frise; les carrés de pois chiches sont blancs et roses de fleurs.

Il n'y a point d'agglomérations, point de villages. Les

huttes nombreuses tachent au hasard la verdure uniforme; larges et basses, elles semblent engraissées de cette richesse facile qui les enfouit.

Nous sommes au centre du Bouré, à égale distance des trois grands marchés du pays et à une heure de la falaise du Baro.

« Au bout de l'Abyssinie, nous dit le Balambaras.

« Vous l'avez bien vue hier : la grande plaine couverte de brousse! *Meda bitcha, demo tchaka!* »



DEMEURE DE L'ANCIEN ROI DE BOURÉ

Dessin de Maurice Potter.

CHAPITRE IX

BOURÉ

L'histoire de Bouré est difficile à pénétrer.

Les rois qui, longtemps, gouvernèrent cette province semblent avoir été tantôt indépendants, tantôt tributaires des chefs gallas voisins, selon les hasards des guerres. Ils soutinrent des luttes continuelles contre le Motcha, puis le Caffa et l'Ilou-Babor, dont Bouré fait maintenant partie.

La première période de calme dont se souvient le pays est celle du gouvernement de Ras Gouvana, qui s'était avancé en 1886 jusqu'à Bouré en poursuivant les Derviches, arrivés par les Béni-Chonkouls et le Ouallaga.

Dans l'armée conquérante, un Français, M. Pino, remplissait, on se demande par quelle curieuse odyssée, les fonctions de Fit-ouorari.........

Le Ras lui confia le commandement du Bouré, et il en resta pendant un an le souverain absolu, chassant, parcourant

son territoire en tous sens, souvent fort loin de sa résidence de Sato-Serba. Cette prodigieuse aventure se termina brusquement : une révolte des Gallas, au sud d'Anna, força notre compatriote à se retirer ; et à Léka, à la suite de discussions d'intérêt avec Ras Gouvana, M. Pino renonça définitivement à servir dans les rangs abyssins pour retourner à la côte.

Le Bouré, révolté et devenu indépendant, plaça à sa tête le chef de l'ancienne famille régnante, Fatensa.

Mais, en 1890, Dedjaz Tessama envahit le pays avec son armée, arrivant par Yayo et Goré ; il passa par Bouré et Sato-Serba, franchit le Baro, soumit le plateau de Salé sur la rive gauche et revint à Bouré après avoir poussé une pointe à travers le Motcha, le Massongo, le Souro et le Guimira ; dans le Guimira, il se heurta à une troupe derviche qui venait de Sennar par Nasser !

A la suite de cette expédition, trois ans de famine et de peste ravagèrent le Bouré.

Cependant, à l'heure actuelle, nulle trace de ces misères ; la nature généreuse a effacé merveilleusement vite les déprédations des hommes. Encore quelques années de paix, et Bouré sera le centre le plus important du commandement de Dedjaz Tessama.

Le frein de cette prospérité est la présence des six à huit cents soldats abyssins à qui le Dedjaz a donné des « gabares » (paysans gallas avec leurs propriétés) ; mais une contrée si étonnamment plantureuse peut supporter cette charge qui ruine les provinces voisines.

Pour juger vite et bien des ressources de la région, faire connaissance avec la population et attraper au vol des renseignements, nous nous rendons immédiatement au marché du jour.

Observer ce qu'un peuple consomme, comment il s'ap-

provisionne, vend et marchande, quelle physionomie a son champ de foire, c'est en apprendre long sur sa vie sociale.

A une heure de route, au bord de la falaise qui s'élève sur le Birbir, au-dessus de la calotte d'un petit mamelon, deux mille personnes se bousculent. Une sorte de pigeonnier,



GALLAS SE RENDANT AU MARCHÉ DE BOURÉ

cabane élevée sur quatre pieds, domine la foule; c'est l'observatoire du chef des marchands qui perçoit les droits de vente et juge les différends. La valeur totale des marchandises exposées ne paraît pas dépasser mille à quinze cents thalers; car l'ivoire, la civette, le café et l'or se trafiquent à domicile dans les cases gallas. On ne vend en plein air que les denrées de consommation, le bétail et le coton; les objets manufacturés font presque complètement défaut; cependant le mouvement d'échange est assez considérable; on peut s'approvisionner largement d'objets de première nécessité.

Un peu à l'écart, faisant tache au milieu des Gallas, une trentaine de Chankellas, noirs comme l'aile d'un corbeau, sont accroupis et discutent avec animation, pour troquer des perles de verre, obtenues en échange de leurs défenses d'éléphants, contre des graines, du sel, des fers de lance ou des bracelets de fil de laiton. Nous essayons d'entamer la conversation; intimidés sans doute par la vue de nos peaux blanches, ils deviennent aussi muets que des carpes.

Ces marchands d'ivoire ont à Bouré, nous dit-on, un chef commun, grande brute Massongo à la solde du Dedjaz, et qui profite de cette situation pour commettre des exactions sur ses compatriotes.

Un autre chef commerçant paraît, au contraire, très apprécié des Chankellas : c'est un Arabe de Harrar, Choho-Mohamed, homme de confiance du Négous, et qui a parcouru en 1889 toute l'Europe en compagnie du Grec Serkis. Choho a rapporté de ses voyages l'habitude de l'alcool à haute dose et de deux mots français : « Bonne-jour, » nous dit-il, et à propos de tout : « dou-ce-mannn, dou-ce-mannn ! »

Cette érudition de polyglotte ne l'empêche de faire du bon commerce avec les noirs.

Une défense d'ivoire s'achète en la couvrant de rangs de petites perles de porcelaine et de verre bleues et blanches ou bariolées, ou opales. Malgré cette monnaie d'achat exceptionnelle, la fortune ne vient pas vite ; il faut faire trop largement ici, paraît-il, la part du lion.

La visite au guébi de Choho-Mohamed et du Négadras Abbadista nous aide à débrouiller l'écheveau des suppositions : deux heures durant, je reste près d'Abbadista à lui faire des montagnes avec du sable, à lui creuser des fleuves dans la terre, à lui bâtir des villages avec des cailloux ; et le vieux marchand, qui a roulé trente ans entre le Sennar et le Ouallaga, les Comos et le Djimma, pousse des grognements satisfaits quand j'arrive à reconstituer une région telle qu'il

se la représente..... « Ah! s'exclame-t-il, rouvrez-nous la route des marchands vers le Nil et le Soudan, Dieu vous le rendra! »

Au lendemain de notre arrivée à Bouré, de Bonchamps et Bartholin font un raid jusqu'au Baro, par Abouyou. Une passerelle de lianes traverse le fleuve à vingt mètres au-dessus des eaux qui bouillonnent et cascadent dans les rocs. Les mulets ne pourraient, disent mes compagnons, descendre jusqu'à la rive, et la passerelle supporte à peine le poids d'un homme ; de l'autre côté, la falaise est à pic.

Où nous conduirait ce chemin, d'ailleurs? Au delà du fleuve, en face, les brousses désertes couvrent des montagnes infranchissables. Plus au sud, nous pourrions couper directement à travers les plaines du Nil dans la direction de Gaba-Schambé. Mais nos moyens nous interdisent cette voie, il y faudrait des hommes et des postes de ravitaillement.

Nous chercherons un passage à l'ouest, là où le Baro se déverse dans la plaine, au point miroitant aperçu de la falaise l'autre jour. Un Chankella m'a assuré en cachette qu'à Dannaba existait un pont de lianes et un gué : « Mais le pont de lianes est mal attaché, il faut bien mettre un pied devant l'autre pour traverser! » Cependant, puisqu'un trafic considérable de marchands d'ivoire passe par là, nous passerons peut-être aussi!

La reconnaissance d'Abouyou n'a pas encouragé de Bonchamps : « Vous ne pourrez descendre la falaise, dit-il; ce Baro est un traître, un bourreau; nous en aurons mille ennuis. »

Malgré ces pronostics fâcheux, Bartholin se décide à me suivre, et nous partons en bien petit équipage : avec deux soldats, deux boys et deux mulets.

Siba, sur le bord de la falaise, domine un effroyable dédale de collines, de pics, de montagnes, et, pour nous donner

courage, à nos pieds, à mille mètres de profondeur, nous apercevons, comme par le petit bout d'une longue-vue, les eaux jaunes du fleuve.

Onze heures de marche nous séparent encore de Dannaba. Le sentier des Chankellas est tracé si légèrement que nous devons tailler, couper sans interruption, à droite et à gauche, pour faire passer les bêtes.

Les herbes immenses trempées de pluie, drues et dures, nous fouettent, s'enlacent autour de nous, nous enserrent. Nos vêtements, coupés par leurs efforts continus, seront en loques ce soir !

Un ruisseau, le Goumma, dégringole de rocs en rocs jusqu'au fond de la vallée et saute d'un bond par-dessus le sentier qui zigzague le long des pentes ; des singes le trouveraient commode, tandis que nous sommes très embarrassés ; nos montures le sont encore davantage, puisqu'un mulet roule cul par-dessus tête dans le ravin.

Maintenant, l'aspect du pays change : des blocs d'un granit superbe émergent de la verdure en dos de moutons gigantesques ; des arbustes au tronc rougi et calciné par le dernier incendie des grands foins contorsionnent leurs bras maigres, couverts d'un feuillage dur et rare. Cela rappelle la végétation du désert.

Au fond de la falaise, le couloir que ravine le Goumma est bourré, au contraire, de la flore des hauts plateaux.

La nature, bouleversée par ce brusque changement de régime, a ici des alternances et des contrastes de volupté et de stérilité : des forêts sont impénétrables, des champs scintillants de cailloux sont chauves ; mais bientôt l'herbe reparaît, monstrueuse ; puis, des touffes de bois nous emprisonnent, et nous nous relayons pour nous frayer un chemin à coups de matchette. La région boisée disparaît ensuite, pour nous permettre sans doute de jouir mieux de l'averse. Car la pluie tombe et tombera la journée tout entière. N'en parlons

plus ; j'ai dû si souvent revenir sur ce sujet que je suis fatigué de répéter encore : « Il pleut ! »

Sur les flancs d'une colline, paissent des troupeaux sombres : des antilopes et des buffles. Dans les grasses prairies détrempées, tous leurs mufles avides s'enfoncent avec délices, une quiétude parfaite se devine en leurs mouvements lents de bêtes heureuses. Un instinct méchant met en joue les fusils : sept, huit victimes tombent en se débattant furieusement ; leurs compagnes de pâturage regardent sans comprendre, en dressant leurs belles têtes haut encornées, et ne songent pas à fuir. Une seconde décharge, cependant, les émeut ; quelques buffles grattent le sol à coups de sabot impatients. Ils aperçoivent Bartholin..... Au petit trot d'abord, puis à fond de train, ils chargent ! Mon ami fait face bravement, abat d'un coup de feu un superbe animal ; la horde, une seconde hésitante, repart en trombe, cornes basses. Bartholin ouvre la marche à longues enjambées, avise un arbre, enfin ! — y grimpe et, une fois à l'abri, venge sa retraite par une fusillade rageuse. L'ennemi est en déroute, mais du combat, ou mieux du massacre, nous ne pouvons même emporter les trophées. Les cornes massives des buffles et les bois élégants des antilopes gisent encore sur les pentes moussues de la colline, pour y fixer le souvenir de nos cruautés.

Un long piétinement en forêt, parmi les grands arbres violentés par je ne sais quelle colère de la nature, nous fait soupirer après le gîte. Escalader les troncs ou les contourner, tailler un sentier au milieu des cotonniers sauvages agglomérés en touffes élastiques par des lianes embrouillées, achève de nous épuiser.

A Dannaba il n'y a pas de village, ni même une chaumière ; le seul abri existant est une cavité naturelle qui s'ouvre sous le tronc abattu d'un arbre géant. Nous y faisons irruption au milieu d'une douzaine de personnages sinistres, empaque-

tés de guenilles sombres; un feu de branches mouillées répand une fumée âcre qui pique les yeux et trouble la vue : cela ressemble à un repaire de brigands. Nous sommes pourtant dans la compagnie honnête de braves paysans qui se reposent, après avoir cultivé leurs champs de coton sur les bords de la rivière; ils sont garantis contre la pluie par une pèlerine imperméable en herbes tressées, et coiffés de bonnets en barbes d'épis de maïs, pointus comme des bonnets de clowns. Si nous détonnons en cette société, c'est par notre malpropreté; nous sommes, en effet, plus loqueteux que des chemineaux!

La viande d'antilope mi-crue nous paraît succulente, le coin humide où l'on se roule dans une couverture pour dormir, très confortable. La fatigue accommode tout.

A la première heure claire du lendemain, nous quittons Dannaba, conduits par un marchand d'ivoire.

Malgré le grand foin plus haut qu'un homme, notre guide arrive à se repérer, car de temps en temps on rencontre un arbuste sur le tronc duquel est équilibré un caillou blanc : les Chankellas ont des procédés de Petit Poucet pour retrouver leur route!

Du sommet d'un mamelon s'aperçoit, là-bas, une coulée d'eau mousseuse entre des rocs. C'est le confluent du Birbir et du Baro.

Une rapide dégringolade nous amène près du fleuve; entre deux parois volcaniques noires et pelées, le Baro roule à pleins bords, à une vitesse de 25 kilomètres à l'heure. Le replat des rives est tapissé d'herbes fines et défoncé par le pied des hippopotames. Le gué se trouve tout près; c'est un élargissement considérable, un bassin qui compte cinquante mètres de l'un à l'autre bord pendant deux cents mètres environ. Immédiatement au delà, une chute mouvementée marque la reprise du régime torrentiel; les rives se serrent comme si es voulaient ellse rejoindre et les eaux

qu'elles étouffent repartent d'un élan précipité; de grands arbres clairsemés les ombrent.

La traversée du Baro ne sera pas facile; la profondeur du gué est encore, dans le chenal, de cinq mètres.

Près de là, un gros ficus tend une branche musculeuse au-dessus du fleuve; de l'extrémité de cette branche, quelques lianes enroulées, entortillées les unes aux autres, partent pour aller se fixer sur la rive opposée à un tronc d'arbre; c'est le pont sur lequel les Chankellas passent chargés d'ivoire! Notre guide nous fait la démonstration : nu comme un ver, il grimpe sur le ficus, se hisse sur la grande branche et glisse à quatre pattes jusqu'aux lianes. L'arbre plie sous le poids, les lianes balancent follement, traînent dans l'eau; mais notre homme, en habitué, avance petit à petit, inondé, secoué, rebondissant au courant comme un bouchon au bout d'une corde, et met pied à terre fort tranquillement du côté opposé. Bartholin essaie le premier de le suivre, le vertige l'immobilise; il se cramponne, s'obstine, puis revient. Je me mets en costume de Chankella, plus mon lorgnon et mon casque; pourquoi tomberai-je? les lianes se sont trouvées solides, et je ne suis pas sujet au vertige. J'apprends pourtant à mes dépens que garder son équilibre n'est pas si aisé; le premier pas est particulièrement intimidant; je m'enfonce brusquement à mi-corps, je me sens entraîné de droite à gauche dans un balancement désordonné, trempé et retrempé dans le courant. Je serre nerveusement les lianes, dont quelques-unes s'échappent à tous les pas et me causent de désagréables émotions; je pose enfin les pieds sur la terre ferme, ahuri un peu, les bras meurtris, les tibias raclés. Mon ami, impatient de tenter de nouveau l'aventure, m'a déjà remplacé sur l'escarpolette Chankella : après lui, mon boy et le sien nous rejoignent. La partie est gagnée!

Des Abyssins ont passé sur la rive gauche du Baro, nos hommes n'auront plus aucun prétexte à s'y refuser.

Il serait difficile maintenant de pousser plus loin. Notre guide Abadiksa, qui est de race yambo, se refuse à continuer. « Nous ne pouvons ainsi entrer dans son pays : le roi des « Yambos n'est pas averti, » etc. Prétextes que tout cela! Nous décidons, néanmoins, de tourner bride vers Dannaba en suivant l'autre versant de la colline; d'un sommet un peu dominant, le confluent des deux rivières se dessine nettement, ainsi qu'à l'ouest la forte démarcation de la vallée du Baro.

Des croquis, de nombreux reliefs, relevés à la boussole, fixent exactement nos découvertes.

Dannaba nous offre de nouveau bon gîte, mais point de repas. Des épis de maïs tiennent lieu d'entrée, de rôti et d'entremets. Ce régime d'anachorète ne passe pas pour donner des jambes; il en faut, cependant, pour la marche de Dannaba à Goumma, grimpade continue qu'aucune rencontre curieuse n'abrège, si ce n'est un vol immense de sauterelles ennuageant l'horizon du côté des plaines.

A Goumma, nos Abyssins, gens prévoyants, dévorent durant la nuit le reste des provisions! Ils m'ont entendu me renseigner sur des mares salées qui seraient au nord du ruisseau de Goumma, et, craignant que je ne les entraîne dans cette direction, ils ont pris leurs précautions..... Leur calcul est mauvais; mes projets ne changeront pas d'une ligne : avec trois épis de maïs pour huit nous marchons péniblement tout un jour sous le ruissellement des averses; nous campons, à jeun, pendant une longue nuit froide; nous repartons, à jeun encore, à travers les hautes herbes ennemies. Le moindre gibier allumerait de convoitise tous les yeux, mais comment chasser? Nous pouvons à peine marcher. A nos pieds, la plaine du Baro découvre ses végétations claires; de rares bouquets d'arbres tachent de vert la grisaille des graminées mûres. Déjà le soleil s'empourpre; il tourne au grenat avant de disparaître.

LE MARCHÉ A BOURÉ

Le lendemain verra notre dernière tentative d'exploration ; la tentative de gens qui, en quarante-huit heures, n'ont grignoté qu'une vingtaine de grains de maïs.

Les seules indications, pour découvrir les étangs salés qui m'intriguent si fort, sont les pistes innombrables des troupeaux de buffles, lesquelles se croisent, se coupent, se démentent et nous font errer sans fin et sans but dans des creux de vallées spongieux, dans des bois enchevêtrés, dans des prairies traîtresses.

Tenaillés par la faim, endoloris de fatigue, nous renonçons ; mais pour arriver à la nuit seulement en pays habité, en pays où l'on trouve à manger... Mes meilleurs souvenirs gastronomiques sont les galettes de sorgho de ce soir-là !

A Bouré, cependant, nous étions attendus avec anxiété ; les bruits les moins rassurants étaient colportés sur notre compte : « Nous étions, disait-on, les prisonniers des Yambos. Nous avions été massacrés à la frontière, tués dans une rencontre avec une troupe italienne, » etc. Les Abyssins, depuis le passage de Bottego, voient des Italiens partout !

Bref, de Bonchamps et Potter se préparaient à partir à notre recherche. Mais, si nous avions quelque peu prolongé notre absence et inquiété nos amis, nous ne revenions pas les mains vides.

Voici, en résumé, le résultat de notre exploration :

1° La découverte d'un gué praticable et la reconnaissance du sentier qui y conduit ;

2° La découverte du confluent du Baro et du Birbir et des données précises sur ces fleuves.

Nous savons maintenant que le Baro vient du Caffa, prend sa source dans le même massif que le Godjeb, mais sur le versant est.

Jusqu'à Didou (trois jours sud-ouest de Goré) la rivière a

un cours normal; puis, à la hauteur du plateau de Salé, elle devient torrentielle et se précipite du sud au nord dans une gorge étroite; dans ce parcours, la Gouratcha et le Gandji, affluents de sa rive gauche, lui apportent un volume d'eau considérable.

Le parcours du Baro, depuis sa source jusqu'à son confluent avec le Birbir, à 5,000 mètres en aval du gué, est de 250 kilomètres environ.

Le Birbir lui apporte le double du volume de ses eaux. Ainsi grossi, le fleuve ne s'élargit pas; il continue du sud au nord avec une vitesse extrême dans un chenal étroit et profond (13 à 15 mètres de large), pavé de roches volcaniques noires, des phonolithes. Au bout de 2,000 mètres, il se heurte à la montagne, dentelée fantastiquement, de Gambella, bouillonne sur d'épais blocs de granit et, brusquement, par un angle très aigu, revient presque en face du gué, pour courir vers l'ouest sans doute, puisque, du haut des falaises, nous l'avons aperçu miroitant dans la plaine.

Son cours est certainement très lent à travers la plaine. *Il est, sans nul doute, navigable jusqu'au Nil.*

Au gué, l'altitude du Baro est de 719 mètres au-dessus du niveau de la mer. La température devient, à partir de là, celle du Soudan, les maxima thermométriques varient entre 35 et 40 degrés.

Le Birbir, descend de l'ouest du Ouallaga et contourne le massif du Toulou-Dergo, fief du Dedjaz Djioti, formant ainsi frontière à l'Ilou-Babor, pays du Dedjaz Tessama (1). Ses affluents, rive droite, sont moins importants que ceux de sa rive gauche, que nous avons traversés successivement en allant à Goré. Ils drainent l'Ilou-Babor, dont Bouré fait partie, et les versants septentrionaux du massif du Saye et

(1) Le Dedjaz Tessama vient d'être nommé Ras (avril 1900) et l'empereur Ménélik, à cette occasion, lui a confié, en plus de son ancien fief, le gouvernement du Ouallaga.

de la montagne de Goré. Le plus considérable affluent de ce côté est la Gabba.

Le Birbir, qui a sa vallée limitée au nord par la chaîne des Comos dans les Beni-Chonkouls, débouche sur le Baro par une sorte de bassin de 70 mètres de diamètre creusé par les eaux dans le rocher.

Pour en revenir aux renseignements directement pratiques, une caravane peut, avec beaucoup de peine il est vrai, descendre la falaise du Goumma, traverser la brousse jusqu'à Dannaba et, de là, atteindre le gué. Ce gué du Baro a une largeur de 60 mètres, un chenal de 35 à 40 mètres, profond de 5 mètres en moyenne; la vitesse du courant y est de 2 mètres à la seconde, et la température des eaux de 20 degrés 3. A 1,100 mètres en aval, une passerelle embryonnaire de lianes, qui surplombent le fleuve de 2 mètres, pourrait être rendue praticable sans danger après quelques heures de travail. Le guide Yambo assure le concours des indigènes de sa tribu pour transporter, par cette voie, les bagages de la mission. La largeur du fleuve n'est que de 25 mètres; mais le chenal de 15 mètres a une profondeur de 5 à 6 mètres, et la vitesse du courant est de 5 mètres 50 centimètres à la seconde.

On peut estimer à 5 heures de marche forcée, soit 35 kilomètres, la distance qui sépare le gué de la plaine Yambo. Le sentier y conduisant suit à flanc de coteau les dernières hauteurs du Djima (sur la rive gauche).

Dans la plaine, le long des rives du Baro, les cultures de sorgho et de maïs commencent. « Elles touchent l'eau des deux côtés, » nous dit un indigène.

Au delà, le grand foin, ombragé d'arbres très rares, couvre toute la plaine, où habitent des éléphants, des girafes et des autruches.

Les nègres yambos, informés de notre passage sur leur

territoire, se disent bien disposés à notre égard. Ils n'acceptent, nous le savons de source sûre, que des perles en verre et en porcelaine comme monnaie d'échange; les marchands d'ivoire eux mêmes, en relation avec Bouré, ignorent complètement la valeur du thaler. La cotonnade ne peut donner lieu à aucune transaction, elle est complètement inconnue encore.

Du gué du Baro au point où se jette le fleuve — où il va dormir — dans cette « eau blanche » mystérieuse, les Yambos comptent huit jours; le double, et peut-être davantage, sera nécessaire à la caravane; mais cette appréciation cadre bien avec la distance qui, sur les cartes, sépare Bouré de la mer d'Haarlem.

Les étapes seraient : Bongaye, Finkéo, Pomoli, Kokari, Itouni, Schani, Abigar.

La capitale Yambo n'est pas sur les bords du Baro; le roi habite dans l'intérieur, dans le Boko, au sud-ouest du plateau de Salé; on y arrive en six jours de marche par les étapes suivantes : Bongaye, Djaoé, Djédjéba, Yambo-Souyo, Loffé-Yovolo.

Cette direction sud-ouest mènerait aussi au cours supérieur de l'Adjoubba.

Un autre sentier, suivi par le Dedjaz Tessama lors d'une expédition, il y a six ans, conduit vers les tribus de la frontière occidentale du Caffa. Il passe, en partant de Bouré, par : Gambella, Syri, Douro, Massongo, Guimira, Souro, et peut être parcouru en 20 jours.

De Bouré au Caffa, il faut marcher directement au sud, en prenant par Abouyou-Alga (grand marché de café), Didou (pont sur le Baro et frontière du Caffa). Ces étapes demanderaient quatre à cinq jours de marche.

La seule de ces voies qui nous soit permise est le sentier qui suit le Baro. Car nous n'avons pas assez de personnel



LA CAMPAGNE GALLA DU PLATEAU DE SALÉ

Dessin de Maurice Potter.

pour affronter une longue route à travers les terres ; en outre, notre mission est de reconnaître la navigabilité du Baro et d'atteindre Fachoda par le plus court. Enfin, si les bateaux, par hasard, nous étaient envoyés, nous ne les manquerions pas.

Sur cette exploration le long du fleuve, j'avais encore des renseignements complémentaires, un peu vagues, comme en donnent les noirs, suffisants, cependant, pour ne pas partir complètement à l'aventure : un Yambo m'avait décrit de nouveau le bateau monté par des blancs avec de « gros fusils », qui était venu jusqu'à Abigar chercher des vivres et s'en était allé ensuite vers le fond de la mer, « chez les Tourouques, » les Turcs, sans doute. Ce sont toujours les échos du voyage de Junker... « De l'autre côté du Baro, m'opposaient généralement mes interlocuteurs, nous te dirons tout ; ici.... et ils interrogeaient du regard autour d'eux avec inquiétude, ici, on nous enchaînerait. »

Sans faire enchaîner personne, néanmoins, je fis bavarder bien des Yambos. Leurs dires concordaient sur ce point : qu'il existe une étendue d'eau, un lac quelconque où se jettent le Baro, l'Adjoubba, et peut-être d'autres rivières encore ; ce lac donne naissance au Sobat et les différentes expéditions venues de l'est ne l'ont jamais dépassé. La tribu des Abigars, en guerre avec la tribu des Yambos, est riveraine de ce lac.

Voilà le résultat de nos renseignements et les suppositions qu'ils font naître.

Nous sommes suffisamment documentés, maintenant, pour tenter d'avancer. Il est vrai que notre situation matérielle est précaire ; une indiscipline de plus en plus grande envahit le camp ; les animaux de charge sont décimés par le farcin, et nos provisions, trop peu abondantes pour un long voyage, sont encore trop considérables pour nos moyens de transport.

Aucune nouvelle, aucun ordre ne nous est parvenu d'Addis-Abeba ni d'ailleurs. On nous a oubliés ou abandonnés : nous agirons seuls !

Bouré, 24 août. — Clochette est au plus mal... Un courrier nous surprend au milieu de nos préparatifs par cette nouvelle terrifiante.

De Bonchamps veut partir tout de suite, mais force est d'attendre le lendemain. Sera-t-il temps? Sera-t-il déjà trop tard?

Un lendemain succède à la nuit anxieuse, un nouveau jour vient.

Notre camarade est-il encore vivant ?

De Bonchamps est à peine en route depuis quelques heures qu'un second courrier arrive : Clochette est mort !

Bouré, 27 août. — De Bonchamps est revenu, accompagné de Véron. On se regarde mal, on détourne les yeux pour ne pas lire sur le visage des autres l'émotion trop partagée.

Depuis quarante-huit heures déjà, nous savons..... mais peut-on se résigner si vite? Cette disparition que notre raison est bien forcée d'admettre, nous sommes trop lâches encore pour la concevoir et l'accepter.

Hanté par un souvenir unique, c'est lui constamment que je revois; ma mémoire repasse ses paroles familières et l'expression de ses yeux des derniers jours.

J'entends Véron redire les détails puérils et poignants de la fin. Quel sentiment contre nature fait toujours tendre une oreille avide à ces récits d'agonie? « Comment ? » est le premier mot qui suit l'annonce des nouvelles tragiques.

« Le capitaine, raconte Véron, se sentant mieux un soir, voulut absolument changer son régime; on le laissa faire. Au milieu du repas, il pâlit, chancela et tout à coup, comme une masse, s'abattit. Le relever, le frictionner, le soigner, fut inutile..... le capitaine ne reprit pas connaissance, l'œdème des membres et de la face s'accentua de minute en minute, bientôt l'agonie vint, rapide. Au matin, dans l'enceinte de la petite église copte, un cercueil en planches d'emballage fut enterré. »

Ainsi, aucun de nous n'avait pu être là; il n'y avait eu que deux compatriotes auprès de cette tombe, et la horde curieuse, bruyante, des indigènes. Le Fit-ouorari, l'Azage, le Juge, hauts personnages et simples soldats, pauvres et riches, avaient fait, pour manifester leur sympathie, grand tapage autour du mort que nous n'avions pu assister dans ses dernières souffrances : les lamentations, les cris, les fusillades, toutes ces jérémiades hypocrites qui tiennent lieu aux Orientaux d'affliction ou de marques de respect, avaient rempli la maison mortuaire et le village.

Maintenant plus de bruit même.

Une triste mort après une triste vie.

Clochette était venu oublier en Afrique les dures misères des civilisés; il en trouva de pires. L'abandon ou des intrigues honteuses furent la seule récompense des services qu'il s'efforça de rendre en Abyssinie. Pendant la guerre du Tigré, il fut laissé par son chef sans secours, sans argent, vécut d'emprunts ou des charités du Négous. Ses rapports n'arrivaient en France que dénaturés, — quand ils arrivaient. Lorsqu'il tomba malade, de la maladie qui devait le tuer, il fut obligé de mendier l'hospitalité du Ras Olier. Enfin, ce dernier départ, son acceptation de cette mission qu'il n'avait pas eu la force de remplir, avait été un suicide! le coup de folie du désespéré ou la résignation admirable du soldat qui obéit.

Mais à quoi bon se remémorer?

Voilà la mission Clochette immobilisée pour un temps indéterminé par la mort de son chef, aussi notre départ immédiat devient urgent plus que jamais.

De notre demande d'instructions, de notre demande de secours à Addis-Abeba, nous n'espérons pas grand'chose : à peine une réponse. Avant même de recevoir cette réponse, nous ferons le possible et l'impossible pour partir. Cependant,

une quinzaine va s'écouler avant que les animaux de charge indispensables puissent être rassemblés, soit que nous les achetions au prix exorbitant qu'on nous demande, soit que la mission Clochette cède les siens, qui sont dispersés chez les Gallas, aux environs, et souvent fort loin de Goré.

Ce délai forcé peut être utilisé à une nouvelle reconnaissance vers le pays Yambo; de Bonchamps nous en charge encore une fois, Bartholin et moi.

Nous devons passer avec des animaux le gué du Baro, découvert lors du dernier voyage, pour mieux assurer la traversée de la caravane entière, et pousser au delà le long du fleuve; enfin entrer en relation avec le chef du pays, de façon à pouvoir compter sur son concours pour le transport des bagages.

Ainsi, les difficultés se trouveront aplanies pour le passage prochain de la mission.

31 août, Bouré-Siba. — J'ai envoyé hier soir prévenir l'Azage Tchérinet de notre projet de voyage avec sept hommes et six mulets, pour une excursion de douze à quinze jours, par Dannaba jusqu'au village du chef Yambo. Mon émissaire revient sans avoir pu trouver l'Azage. A la nuit je renvoie le même homme, Assier, avec ordre de faire transmettre mes explications par un soldat de la maison du choum, si ce dernier est absent encore. Assier, après avoir accompli exactement sa mission, m'assure que l'Azage était bien au Guébi, mais n'a pas voulu le recevoir.

L'Azage Tcherinette, en effet, a constamment montré beaucoup de mauvaise volonté à notre égard, et depuis la mort du pauvre Clochette, il ne nous épargne aucune vexation. Non seulement il ne nous donne plus de vivres, mais il défend aux Gallas de nous en vendre : dans cette contrée ridiculement riche, entourée de cultures plantureuses, nous en sommes presque à la famine !

Pour une excursion de deux semaines, il est inquiétant de partir si pauvres. Allons-nous revenir les dents longues comme la dernière fois? « N'importe, dit de Bonchamps, essayez de partir! »

Nous connaissons le sentier, heureusement, et notre petite colonne le parcourera d'autant plus allégrement, que les provisions de bouche ne la surchargent pas.

Les horizons sont calmes et purs, la brise légère; jusqu'à la grande falaise c'est une promenade d'agrément.

La trouée du Baro nous a laissé entrevoir un coin de la plaine inconnue. — Qu'allons-nous découvrir? La curiosité nous harcèle; la marche s'accélère. La méchante volonté du choum abyssin et notre mise en route sous ce mauvais présage me trottent un peu par la tête. « Bah! fait mon compagnon pour la millième fois depuis Djibouti, cela n'a pas beaucoup d'importance! » Sa douce philosophie est contagieuse; aussi, tous deux, nous entonnons un couplet de circonstance :

En mon bon droit j'ai confiance.....
Pour me venger de cette offense!...

La frontière est tout près, à cent mètres : le mirador, perché au bord de la falaise, nous observe sournoisement, porte close. Soudain :

« Aucun Français ne doit passer par là! » crie-t-on.

De qui vient l'ordre?

« Ba Négous amelak (1)! répond le gardien. Aucun Français ne doit passer. J'arrive de Bouré, ajoute-t-il en montrant ses jambes souillées de boue, et l'Azage m'a ordonné d'interdire le passage aux Français. »

J'insiste, je le presse de me montrer l'ordre écrit du

(1) « Ba Négous amelak! » expression abyssine : « Par la mort du Négous! »

Négous ou du Dedjaz m'interdisant de sortir du territoire. « Ba Négous! » répète machinalement le pauvre homme, qui commence à se troubler, « Ba Ménélik! »

Fort de l'autorisation donnée à la mission par les lettres :

1° De S. M. l'empereur Ménélik II en date du 26 sanié 1889 (juillet 1897);

2° Du Dedjaz-match Tessama en date également du 26 sanié 1889;

3° D'une seconde lettre du Dedjaz Tessama, d'Addis-Abeba (même date) ; lesquelles lettres ordonnent aux autorités du pays, non seulement de nous laisser aller où nous voudrons, mais de faciliter notre départ par tous les moyens, confiant en mon « bon droit », comme dit la chanson, j'expose au choum qu'il agit contre la volonté impériale, que je ne puis me laisser arrêter par ses injonctions, « au nom de l'Empereur », « au nom de Ménélik, » répétées en Abyssinie par tous, à tous propos, et que je n'obéirai qu'à un ordre écrit du Négous ou du Dedjaz.

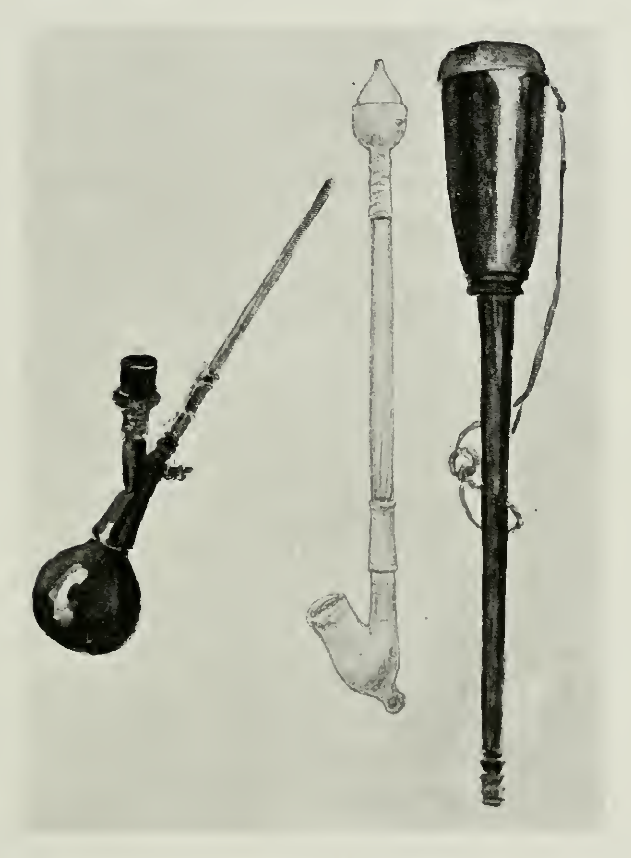
— Si on veut m'arrêter, qu'on le fasse, et nous nous en expliquerons devant Sa Majesté!

Ce disant, j'avance; la caravane me suit. Le gardien perd la tête, crie à l'aide... On lui répond, et du haut du mirador un Abyssin pousse des hou-hou! aigus; le cri de guerre se répète tout près, puis, là-bas au loin, se prolonge; de chaque champ, des hommes surgissent : paysans gallas armés de lances, soldats le fusil en main; il y en a partout, jusqu'à l'horizon! Les premiers sont déjà sur nous; un cercle épais nous enserre..... Prisonniers! Malgré les ordres de l'Empereur, du Dedjaz, nous sommes cernés, arrêtés à la frontière!

Ce ne sont plus des tracasseries et des chicanes, cette fois; c'est une trahison complète. Depuis des mois on se joue de nous; on nous soutire des cadeaux, on nous leurre de promesses, pour en arriver, dès que nous voulons agir, à une arrestation en règle!

Mes hommes sont tellement excités par les invectives de la foule, que je crois prudent de faire enlever la culasse de leur carabine.

— Nous sommes devant toi en amis, sans armes, dis-je



NARGUILÉ GALLA } PIPE GALLA } BOITE A TABAC

au gardien, et tu nous traites en ennemis! Vous êtes deux mille armés de fusils, de sabres et de lances : nous ne nous défendrons pas, mais souviens-toi que tu insultes ton Empereur qui nous a envoyés ici travailler pour son pays et le

nôtre. Les choums ont ordre de nous aider et ils nous arrêtent! As-tu une lettre disant de nous arrêter? Montre-la moi..... Tu n'as donc que les paroles de l'Azage à nous donner?..... L'Azage a tout embrouillé, comme un paquet de ficelles tiré par tous les bouts; il m'a laissé partir une première fois pour le Baro; maintenant, il me fait arrêter sans dire pourquoi..... L'Empereur m'a donné l'ordre de passer : Je veux passer. Si tu crois avoir celui de m'arrêter ou de me tuer, fais selon ta conscience.

Je fais deux pas vers la barrière humaine. Le garde-frontière se jette devant moi.

— Attache-moi ou tue-moi, car nous passerons, dis-je.

— Je ne peux pas..... je ne peux pas attacher des blancs.

Alors, nous fonçons sur le groupe, tête basse, nous bousculons les premiers rangs; mais les soldats se serrent comme une muraille, nous étouffent, tandis que les cris de « Ba Négous! Ba Ménélik! » font rage. Soudain, je me sens libre. Ont-ils cédé?— Point! Bartholin et moi, seuls, avons passé, nos hommes, nos mulets, sont toujours prisonniers.

Je veux revenir à la charge. Nous essayons.....

Mais l'énervement est à son comble, la bousculade va dégénérer en bataille. Nos hommes grincent des dents; déjà un boy et un soldat abyssin sont aux prises. Rudoyé, serré de près, dans un mouvement de fureur, je saisis mon revolver; l'arme est à peine sortie que le gardien saute en arrière, mais je n'ai pas achevé le geste que le sang-froid me revient. Du calme, ou nous sommes perdus!

Je jette mon arme aux pieds du bonhomme. Il recule en tremblant, sans comprendre; Gallas et soldats reculent comme lui..... et nous défilons entre la double haie interminable de nos agresseurs stupéfaits et muets. Le pauvre gardien reste toujours immobile avec mon arme à ses pieds, comme si je lui avais jeté un sort.

Tandis que nous quittons, d'une course rapide, les lieux

de cette scène étrange qui avait failli tourner au tragique, nos réflexions sont un peu désordonnées et indignées. — Voilà ce qu'est la bonne foi abyssine! Nous savons maintenant ce qu'en vaut l'aune, de ces promesses dont on a cherché à nous enjôler! — Quelle malechance que cette absence du Dedjaz-match! — Quelle misère d'avoir affaire à ces petits seigneurs, petits choums, petits chefs et sous-chefs!

Comment expliquer notre arrestation? Deux hypothèses sont plausibles : ou bien il existe un malentendu dont la filière et la cause nous sont inconnues, — ou bien des instructions auront été données pour retarder, jusqu'à une certaine date, notre départ.

Peut-être avait-on obtenu la promesse de faire passer la mission Clochette avant la nôtre, et, cette mission désorganisée, les choums abyssins se sont-ils trouvés embarrassés par ce dilemme : nous laisser passer, puisque nous en avions le droit; ou nous retenir, puisque Clochette ne nous devançait pas? La suite nous a appris que cette dernière supposition n'était pas dénuée de fondement.

Quoi qu'il en soit, nous avions installé notre petit camp près du sentier, à quelque cent mètres de la frontière, et devisions, aussi tranquillement qu'il se peut après une pareille alerte, lorsque le Balambaras Takalé arriva sur nous, escorté de toute une cavalerie. Les bêtes s'excitaient, les soldats paradaient avec leurs longues lances et leurs gros fusils : cela sentait encore un peu la bataille.

— Je viens au nom de l'Azage, dit Takalé d'un ton narquois, te demander pourquoi, ce matin, tu es parti sans crier gare. Maintenant il faut retourner avec moi à Bouré.

— J'ai fait prévenir l'Azage hier soir, répondis-je; il n'a pas voulu recevoir mon envoyé, et aujourd'hui il me fait

arrêter par un gardien de Siba! Montre-moi un ordre du Négous et je te suivrai..... Sinon, je ne bouge pas.

Mais, à l'instant, m'arrive un courrier; ce sont les lettres de l'Empereur et du Dedjaz que j'avais envoyé chercher : « Au moment où je recevais votre mot, m'écrit de Bonchamps, j'étais prévenu de ce qui allait être tenté contre vous. Le plus grand calme! »

Patience et calme! ce sont, en effet, nos seules armes. Devant tous les hommes réunis, je fais demander de nouveau le Balambaras.

— Puisque tu as oublié le contenu des lettres de S. M. le Négous et du Dedjaz, je vais te les lire.

— Nous venons, dit le fourbe, envoyés par l'Azage Tchérinet; nous ne connaissons pas les paroles des autres.

— As-tu des ordres écrits?

— J'ai les paroles de l'Azage; je ne connais pas celles de l'Empereur..... D'abord, ici, personne ne sait lire.

— J'ai un interprète qui sait lire.

— Je ne le croirai pas.

— Et tu voudrais que je te croie, toi, qui viens, en cinq minutes, de dire trois mensonges?

Je fais lire quand même la lettre impériale. Le choum hausse les épaules, fait mine de s'en aller, répète sans cesse qu'il ne sait pas ce que cela veut dire, qu'il ne comprend pas.

— Eh bien, maintenant, je te demande à partir vers le Baro et le pays yambo; me laisseras-tu passer?

— Par le nom du Négous qui existe, par le nom du Négous qui est mort, vous ne passerez pas!

Voilà où nous en sommes après sept mois d'efforts : arrêtés, contraints de rebrousser chemin, au moment décisif de notre voyage. Il n'est pas de conjectures et de réflexions moroses que nous ne retournions ce soir, dans cette petite tente, cernée de soldats en armes.

JEUNES FILLES DE BOURÉ DANSANT A UNE NOCE

On nous fait les honneurs d'une garde formidable, comme si nous étions très à craindre !

Nous entendons tomber avec une joie rancunière la pluie qui redouble et fait rage ; ça rafraîchira le zèle de nos Abyssins. Ils sont accroupis sous leurs manteaux, le fusil entre les jambes maintenant, et ne s'amusent probablement pas plus que nous. — Mais ils demeurent !

1er *septembre.* — Tout le monde est prêt, les mulets sont chargés. Nos gardiens sont toujours là, attentifs, en files nombreuses. Nous allons faire contre mauvaise fortune bon cœur et rentrer à Bouré......... Une dernière tentative, pour avoir la conscience nette, avec ce bon Balambaras :

— Veux-tu me laisser aller au Baro?

— J'ai envoyé deux courriers de suite à l'Azage, deux fois il a répondu de vous empêcher de passer.

— Une dernière fois, au nom de l'Empereur, veux-tu?

Et baissant la tête, la voix tremblante, il répond :

— Si tu veux avancer, il te faudra tuer beaucoup de monde.

— Je ne veux tuer personne, adieu !

Sans un mot de plus, je prends la tête de la caravane et m'engage dans le sentier de Bouré. Passé 100 mètres, nous ouvrons de grands yeux : de larges tranchées sillonnent le bois contre lequel s'adossait le camp ; aux alentours, il n'y a plus de brousse ; pendant la nuit les Gallas sous les ordres des Abyssins ont tout coupé, tout arraché, « pour permettre aux cavaliers de vous poursuivre, si vous aviez voulu partir, » explique d'un air moqueur un Abyssin qui cavalcade à côté de moi. Notre contremarche semble désorienter l'ennemi. Des groupes de guerriers s'arrêtent de tous côtés, causent, repartent ; des cavaliers passent et repassent au galop. Une troupe grossissante nous suit, nous entoure de loin. Un

silence menaçant pèse sur ces 2,000 hommes; nous sentons sur nous tous leurs regards hostiles.

Ah ! que peu nous importent à présent cette horde de sauvages et leurs menaces ! Là-bas, nous nargue la trouée claire où le Baro se rue au Nil !

Que nous cache donc l'Afrique si jalousement ? Des trésors de fécondité ou la lèpre de ses marais ?

Nous reviendrons, certes, mais quand, comment ?

Après un calvaire d'efforts et de temps perdu, nous voilà entravés encore par cette bande de soldats, qui croient aujourd'hui avoir gagné une bataille en nous empêchant de travailler pour eux.

Au camp de Bouré, de Bonchamps et Potter nous voient revenir avec soulagement ; le vieux chef des marchands les avait prévenus de ce qui se tramait contre nous, et ils pouvaient craindre pis que notre aventure.

Nous sommes à peine sous nos tentes, que l'Azage, le traître, le fourbe, demande à nous parler : d'un ton embarrassé et hargneux, comme d'habitude, il raconte « qu'il « était absent, qu'il n'a pas eu connaissance de nos projets « de départ et que, du reste, il ne sait pas du tout ce qui « s'est passé..... »

Nous n'avons pas de peine à le contredire, à le convaincre de mensonge ; alors il se dépite, s'irrite et finalement tourne les talons, en déclarant qu'il a l'ordre formel de nous empêcher d'avancer.

C'en est assez, nous sommes fixés. L'attitude des Abyssins ne nous laisse aucun espoir de continuer notre voyage. Mauvaise foi, malentendu ou intrigue, nous en aurons le cœur net !

Puisque les ordres que nous avons reçus sont lettre morte, nous irons en demander de nouveaux. Nous porterons nos réclamations à Goré, au Fit-ouorari. Et si nous n'ob-

tenons pas justice, nous retournerons à Addis-Abeba, — nous irons jusqu'à l'Empereur!

LETTRE-RAPPORT

M. de Bonchamps, chef de mission, à Sa Majesté l'Empereur Ménélik II.

J'ai le regret d'informer Votre Majesté que deux de mes compagnons, MM. Michel et Bartholin, qui étaient partis de Bouré, après avoir prévenu l'Azage Tcherinette, pour aller reconnaître si le Baro était praticable pour les animaux de ma caravane, et s'assurer de l'état de la route qui mène chez les Yambos, ont été arrêtés, à main armée, par vos sujets près de la frontière abyssine; c'est en vain que ces messieurs ont affirmé qu'ils avaient la permission de Votre Majesté, qu'ils ont même montré et fait lire à haute voix vos augustes paroles. Les autorités de Bouré ont répondu que le passage était interdit aux Français, qu'ils ne comprenaient pas vos paroles, et qu'ils ne connaissaient que les ordres du Fit-ouorari Aïlé, de l'Azage Tcherinette et de l'Azage Doubalé.

A la lecture des lettres du Dedjaz-match Tessama, ils répondirent par les mêmes paroles. Mes compagnons, voulant éviter tout conflit avec vos sujets, revinrent au camp.

De par ce fait, nous pouvons donc, dès maintenant, nous considérer comme prisonniers dans l'attente de nouvelles instructions de Votre Majesté.

Les vivres qui étaient distribués de coutume à mes domestiques ont même été supprimés, sous prétexte que je ne voulais pas consentir à me séparer d'eux; j'estime, en effet, qu'un chef de mission ne doit pas abandonner les siens.

Dans la nouvelle situation qui nous est faite, après cette grave atteinte à notre liberté, je crois de mon devoir de demander respectueusement à Votre Majesté si ses intentions n'ont pas changé à notre égard; je m'empresse d'ajouter que nous n'en doutons pas un seul instant, mais ceux qui nous entourent semblent en douter.

Les retards causés par les difficultés qui nous ont été créées par les autorités de Goré et de Bouré, en l'absence du Dedjaz-match Tessama, épuisent sensiblement les fonds qui nous ont été confiés et dont nous devons rendre compte à notre gouvernement; l'inaction prolongée décourage progressivement nos hommes; nos vivres d'Europe diminuent enfin dans de larges proportions; notre séjour

forcé cause donc de graves préjudices à l'accomplissement de notre mission. Nous sommes privés, en outre, des vivres nécessaires à notre subsistance et à celle de nos hommes ; nous nous trouvons cependant dans une contrée remarquablement riche.

Les représentants du Dedjaz-match Tessama nous laissent difficilement acheter des chevaux et des mulets pour remplacer nos chameaux morts. Ils nous privent de renseignements sur les contrées avoisinantes, et font enchaîner les indigènes qui veulent bien nous renseigner ; ils cherchent enfin à retarder par tous les moyens notre départ prochain.

J'ai le ferme espoir que Votre Majesté, qui aime la France et ses enfants, voudra bien faire cesser cet état de choses ; qu'Elle voudra bien nous autoriser à nouveau à quitter l'Abyssinie pour nous diriger vers le Nil ; qu'Elle nous permettra enfin de passer par les routes et les contrées, soit en Abyssinie, soit en dehors de l'Abyssinie, qui pourront nous mener à notre but le plus rapidement possible.

J'ose aussi demander justice contre le Fit-ouorari Aïlé et les Azages Doubalé et Tcherinette qui ont méconnu vos augustes paroles, ordonné l'arrestation de mes compagnons et tout fait pour empêcher notre départ.

J'ai étudié, jusqu'à présent, différentes routes pour atteindre le Nil, et j'estime, à l'heure actuelle, que la route à travers le pays des Yambos, en descendant la rivière Baro, peut être celle qui peut mener le plus rapidement et le plus sûrement au Nil ; je me permets de demander en conséquence à Votre Majesté, si Elle veut bien nous continuer son bienveillant appui, de nous faire accompagner jusqu'à l'extrême limite de sa domination par un personnage de son entourage, qui sera près de nous pour affirmer les paroles de Votre Majesté, et faire exécuter par vos sujets vos ordres royaux, puisque les paroles écrites de Votre Majesté sont méconnues quand elles sont apportées par nous.

Comme dernière grâce, j'ose enfin demander à Votre Majesté de vouloir bien faire mettre en liberté les indigènes qui nous renseignaient et ont été enchaînés pour cette raison.

Je fais pour Votre Majesté les vœux, etc., etc.

Fait à Bouré, le 2 septembre 1897.

Signé : De Bonchamps.

INSTRUCTIONS

Bouré, 2 septembre 1899.

M. de Bonchamps à MM. Ch. Michel et Bartholin, membres de la mission.

Messieurs et chers Compagnons,

Par suite de la situation délicate qui nous est faite à Bouré par les autorités abyssines, j'estime qu'il est de mon devoir de vous envoyer à Addis-Abeba le plus promptement possible, afin d'obtenir de S. M. Ménélik II une solution soit dans un sens, soit dans l'autre.

A cet effet, vous voudrez bien partir demain pour Goré, où vous verrez MM. Véron et Faivre, membres de la mission Clochette; ces messieurs devront vous dire s'ils sont toujours décidés à nous faire les cessions que je leur demandais par lettre du 30 août dernier. Vous vous rendrez ensuite près du Fit-ouorari Aïlé et lui demanderez s'il veut consentir à faciliter notre départ par *tous les moyens dont il dispose* et à nous laisser passer *par la route que nous choisirons*. Vous aurez également à lui demander réparation *complète* des vexations commises contre nous et de l'atteinte portée à notre liberté par le fait de l'arrestation du Baro; il devra, en outre, recommencer à fournir les vivres complets à la caravane, remettre en liberté les indigènes injustement enchaînés, faire amende honorable en son nom et en celui de l'Azage Doubalé et donner l'ordre à l'Azage Tcherinette de venir s'excuser publiquement dans notre camp.

Si vous obtenez toutes ces concessions, vous pourrez considérer votre mission comme terminée. J'estime, pour ma part, que nous ne pouvons exiger davantage à l'heure présente. Si, au contraire, le Fit-ouorari Aïlé se refuse à toute composition, vous devrez, après en avoir demandé l'autorisation à ce fonctionnaire, vous rendre à Addis-Abeba dans les plus brefs délais.

Dès votre arrivée dans la capitale abyssine, vous vous présenterez chez M. Mondon pour lui expliquer les faits qui ont motivé votre déplacement. Au cas où M. Mondon serait absent, vous iriez voir M. Ilg, conseiller d'État, qui s'est déjà occupé de notre mission. Seules, ces deux personnes devront, à l'exception du palais, connaître notre situation, car nous devons avant tout éviter tout conflit

avec le gouvernement abyssin, et demeurer au contraire en excellentes relations avec la cour d'Addis-Abeba.

Vous ferez ensuite demander audience à l'Empereur, soit par M. Mondon, soit par M. Ilg (à défaut et en l'absence de M. Mondon); dès que l'audience vous sera accordée, et après avoir présenté à l'Empereur la lettre qui vous sert d'introduction, vous demanderez la permission à Sa Majesté de lui lire la lettre-rapport que vous connaissez.

Il est à présumer que Sa Majesté vous interrogera : vous aurez, dans ce cas, à lui répondre sans vous écarter de la plus stricte exactitude, et en évitant de froisser les susceptibilités abyssines.

En aucun cas vous ne devrez quitter Addis-Abeba *sans une réponse précise de l'Empereur*, auquel vous aurez à demander des *instructions écrites et un personnage de sa suite*, afin d'éviter le retour de faits semblables à ceux qui viennent de se passer à Bouré.

Les instructions qui vous seront remises par Sa Majesté devront contenir la réponse complète aux demandes contenues dans ma lettre-rapport de ce jour, que vous aurez à lui remettre.

Pendant votre séjour à Addis-Abeba, séjour qui devra être de très courte durée dans l'intérêt même de la mission, vous aurez à vous renseigner sur la politique intérieure et extérieure de l'Abyssinie en ce moment, et tout spécialement sur la mission Liotard ; vous aurez à signaler à l'Empereur les bruits qui courent ici sur sa présence dans les parages de la frontière ouest abyssine.

Au cas où M. Liotard, ou des membres de sa mission, seraient à Addis-Abeba, vous devrez vous mettre en rapport avec eux et leur demander des renseignements sur la route, depuis nos possessions de l'Oubanghi et du Bahr-el-Gazal. Au cas où M. Chefneux serait de retour à Addis-Abeba, vous pourrez également vous mettre en relation avec lui.

Au cas où l'Empereur nous retirerait tout son concours, je vous prierais de m'en informer dans les plus brefs délais.

Je compte enfin sur vous pour agir pour le mieux de nos intérêts.

Permettez-moi, chers messieurs et compagnons, de vous souhaiter bon voyage, et veuillez croire à mes sentiments bien dévoués.

Signé : De Bonchamps,
Chargé de mission.

Il est cependant impossible d'abandonner la position acquise, d'abandonner notre personnel surtout et notre ma-

tériel, quelque défectueux qu'il soit. De Bonchamps décide donc de demeurer avec Potter à la garde du camp, tandis que Bartholin et moi repartirons ensemble pour cet interminable voyage en arrière.

Si nous réussissons, si la Mission, tirée des difficultés où elle se débat, peut, dans quelques mois, continuer sa tâche, la terrible corvée que nous acceptons nous sera légère!



LE CASSAM
A DEUX KILOMÈTRES DE SON CONFLUENT AVEC L'AOUACHE

CHAPITRE X

DE GORÉ A ADDIS-ABEBA (ALLER ET RETOUR)

« L'homme est ondoyant et divers. »

Or, les Abyssins sont ondoyants et divers entre tous les hommes. Issus de peuples variés, de croisements et de mélanges innombrables, ils trahissent bien cette origine trop multiple par un caractère fait de heurts, de contradictions et d'anomalies.

L'expérience nous a appris qu'un Abyssin peut être bon enfant et hautain, parcimonieux et généreux, humble et vantard, à la même minute; — qu'il sait tantôt pratiquer largement les devoirs de l'hospitalité, tantôt fermer à votre nez toutes les portes de son guébi ; — qu'il discute partout

et pour tout passionnément, mais aujourd'hui avec courtoisie, demain avec brutalité; — que, sans ombre de transition, il passe de l'obligeance à la tracasserie et, sans aucune bonne raison, de la bienveillance à l'hostilité; — qu'il saute incessamment de la vérité au mensonge, et que ces revirements subits, déconcertants, sa conscience ne les perçoit même pas.

Cette même expérience, durement acquise, nous dit encore d'opposer à tant de duplicité, d'inconséquence et de nervosité la droiture et le calme. Toute domination est à ce prix.

Mais cette domination est de courte durée, ces avantages sont passagers, comme les sentiments mêmes des Abyssins, et incertains comme leurs idées.

« Le caractère des Abyssins, a très bien dit M. Mondon, qui a séjourné quatre ans et demi à Addis-Abeba, est tout en précipices ! »

Dans ces précipices de versatilité, devait s'engloutir notre dernière tentative d'entente avec le Fit-ouorari de Goré, et avec elle le faible espoir qui nous demeurait, d'éviter cet immense aller et retour de Goré à Addis-Abeba.

Nous emportions seulement de Goré quelques échantillons nouveaux des lassantes discussions abyssines. Raccourcies au millième, elles donnent cependant une idée de la patience qu'il faut déployer en voyageant en Abyssinie.

Goré, 4 septembre. — Au débotté, a lieu ma première tentative d'explication avec le Fit-ouorari Aïlé, en présence de MM. Faivre et Véron. Ce brave chef a, pour me recevoir dans sa case, une physionomie de circonstance, rébarbative autant que les nuages des jours de pluie.

— Tu es bien le chef du pays en l'absence du Dedjaz-match Tessama ? demandai-je.

— Je dis que c'est moi le chef du pays... mais d'autres se disent les chefs aussi.

— Enfin, es-tu le chef, oui ou non?

— Si vous avez quelque affaire, adressez-vous à moi.

— M. de Bonchamps m'envoie te demander si tu connais les faits qui se sont passés à Bouré-Siba, il y a quatre jours?

— Je ne sais rien.

— Et pourquoi une véritable armée nous a arrêtés? Puisque tu es le chef du pays, avais-tu ordonné qu'on nous empêchât de passer?

-- Votre chemin était par Salé.

— L'Empereur ordonne dans ses lettres de nous laisser prendre n'importe quel chemin, sauf celui du Ouallaga et des Beni-Chonkouls. Nous avons aussi laissé à l'Azage Doulalé une lettre que nous avait demandée Dedjaz Tessama, pour le décharger de la responsabilité de nos personnes en déclarant que nous partons par où nous voulons (1). Et tu veux nous forcer à prendre une direction qui n'est pas la bonne? Pourquoi? D'ailleurs, nous avons déjà passé une fois par Siba pour aller au Baro.

(1) *M. de Bonchamps au Dedjaz Tessama, salut et bonne santé.*

Je vous avertis que je pars pour Bouré et, de là, pour le Nil Blanc, si Dieu le permet.

Moi et mes amis français, nous vous remercions de votre hospitalité dans votre pays.

Tout le monde a été bon pour nous, surtout le Geratzmatch Ouamber Alamou.

J'ai eu beaucoup d'ennuis avec mes hommes, mais, grâce à Dieu, tout est bien terminé, et ils ont juré de me suivre jusqu'au bout.

Comme vous le demandez, nous déclarons que nous partons *de notre propre volonté* vers les pays lointains, pour le service de votre gouvernement et du gouvernement français.

Nous vous saluons et vous remercions encore bien des fois. Je laisse à votre Azage, pour vous, un fusil nouveau modèle Daudeteau et des caisses où il y a des cartouches pour le fusil, et d'autres choses encore.

Fait à Goré, le 28 juillet 1897.

Signé : De Bonchamps,
Chargé de mission.

— Je ne connais pas ce chemin.

— C'est cependant celui de l'ivoire; diras-tu que tu ignores le chemin de ton grenier?

— Je croyais que c'était le chemin du Ouallaga.

— Le Ouallaga est au nord; nous allions à l'ouest!

— Eh bien, c'est le chemin de l'ivoire, mais je le croyais mauvais.

— C'est pourquoi tu nous as fait arrêter par tes soldats?

Autre chose maintenant : Pourquoi ne nous donne-t-on plus de vivres?

— Vos hommes doivent être distribués chez les Gallas comme ceux de M. Clochette.

— Jamais! Pourquoi défends-tu aux Gallas de nous vendre des mulets et des chevaux?

— Je n'ai rien défendu.

— Passons. Pourquoi a-t-on effrayé nos hommes en disant que nous les envoyions à la mort, et que ceux qui nous suivraient seraient traités comme les Abyssins qui ont été au service des Italiens?

— Ce n'est pas moi qui ai dit cela...

— Nous avons demandé à MM. Faivre et Véron, ici présents, de nous céder leurs animaux; ils répondent que tu t'y opposes?

— Les mulets ont été distribués aux Gallas par le Dedjaz, je ne peux les donner.

— Tu n'es donc pas le chef en l'absence du Dedjaz? Tu retiens ces messieurs comme des prisonniers et tu leur prends leurs biens?

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Je veux dire que pour recevoir nos cadeaux il y a des chefs ici; pour nous aider, il n'y a personne. Si nous ne pouvons nous comprendre, j'irai à Addis-Abeba, jusque chez l'Empereur.

Et ainsi de suite, pendant des heures.

Le lendemain 5 septembre, dès l'aube, le Fit-ouorari demande à reprendre l'entretien. Avec une lassitude anticipée, nous allons au Guébi. Hors de l'enceinte, le Fit-ouorari, l'Azage, le juge, attendent, assis sur d'énormes pierres.

— Alors vous partez pour Addis-Abeba? commence le Fit-ouorari.

— Puisqu'on nous traite avec méfiance, et non comme des amis, nous n'avons qu'à partir!

— Et vous allez rejeter sur moi toutes les fautes?

— Je ne sais si tu as commis des fautes. Je suis chargé d'arranger les affaires de la mission, je ferai de mon mieux auprès de l'Empereur........... Encore une fois, veux-tu rendre les mulets de M. Clochette à ces messieurs?

— On pourra me tuer avant que je les donne!

Cela semblait péremptoire. Mais rien n'est péremptoire avec ces bonnes gens d'Abyssinie! Nous n'étions pas depuis une heure retirés dans notre humble chez-nous, que le trio des choums, Fit-ouorari, Azage et Ouamber, est à la porte. Ils entrent dans la case sombre, à la file, la chama jusqu'aux yeux, avec des airs de conspirateurs. — Grand silence. — Vont-ils recommencer encore et encore les odieux imbroglios de leurs mensonges? Ils les recommencent, en effet, et je vous en fais grâce jusqu'à la conclusion inattendue du chef.

— Puisque vous allez à Addis-Abeba à cause des mulets de charge, dit-il, eh bien! je ne vous laisserai pas partir par cette boue, cette pluie... Si ces messieurs y consentaient, moi je vous donnerais les mulets!

A notre tour de n'y plus rien entendre. — Ce sont nos compatriotes qui refusent de nous céder leurs bêtes de charge? les Abyssins le prétendent. — Ce sont les Abyssins,

au contraire, qui nous les refusent? Nos compatriotes l'affirment (1).

Y a-t-il mésentente? Comprenons-nous mal? Sommes-nous mal compris?...

Nous jugeons, en dernier ressort, que le plus sage est de laisser les intrigants à leurs intrigues — si intrigues il y a — et les malveillants à leur mauvaise volonté; de renoncer aux rébus, aux casse-tête, qui ne peuvent qu'envenimer les choses, pour courir à grandes étapes vers la capitale. Là,

(1) Bouré, 30 août 1897.

M. de Bonchamps, chargé de mission, à MM. Véron et Faivre, au sujet d'une demande de matériel de la mission Clochette.

Messieurs,

Le triste événement qu'est la mort récente de M. Clochette me met, plus que jamais, dans l'obligation d'accomplir le plus rapidement possible la mission qui m'a été confiée; je crois, par ailleurs, être dès maintenant en mesure de me diriger vers les régions de l'ouest; malheureusement, la perte presque totale des chameaux qui m'ont été imposés comme bêtes de somme compromet ma marche en avant et peut devenir une cause d'échec pour ma mission. Dans ces conditions, j'estime qu'il est de mon devoir de vous demander de me céder, à titre onéreux, 20 de vos mulets avec leur harnachement complet.

Le retard forcé auquel vous oblige l'attente de nouvelles instructions vous permettra, je l'espère, de me faire cette cession. Je vous demande, en outre, de vouloir bien me céder une douzaine de vos carabines Gras, ce qui portera à 24 le nombre des armes cédées par la mission Clochette à la mienne.

Je vous prierai, pour la bonne forme, de vouloir bien m'accuser réception de la présente.

Veuillez croire, messieurs et chers compatriotes, à l'assurance de mes sentiments dévoués.

Signé : De Bonchamps.

Goré, le 1er septembre 1897.

Monsieur,

En réponse à votre honorée du 30 août, par laquelle vous demandez la cession des 20 mulets que nous vous avons promis, j'ai l'honneur de vous informer que nous avions compté sans le Fit-ouorari et l'Azage.

nous nous expliquerons, et alors on nous répondra. Nous demanderons des ordres et on nous en donnera, avec, cette fois peut-être, la possibilité de les exécuter.

— Donne-nous un laissez-passer, dis-je au Fit-ouorari, nous voulons partir immédiatement.

Et tandis que l'écrivain trace les lignes baroques du passeport, avec la mine appliquée d'un écolier qui ne sait pas encore trop bien écrire, des encouragements nous arrivent pour notre futur voyage, comme gracieuse attention dernière :

— Tous les ponts des rivières sont coupés, dit l'Azage Doubalé, le pays est inondé, les sentiers n'existent plus, il n'y a plus de vivres nulle part ; nos soldats de l'expédition du Caffa se sont révoltés et parcourent le pays en pillant.

— Eh bien ! nous ferons comme eux ! avec des bandits, il faut être bandits !

On rit, on nous donne l'ouaraka (papier), et nous prenons congé.

Malgré nos conseils et nos instances, ni M. Faivre ni M. Véron ne se décident à nous accompagner. Ils préfèrent attendre ici, trois mortels mois, des ordres de Djibouti et une réponse à leur lettre.

Quand je leur ai demandé un papier pour les faire revenir du pâturage, ils m'ont carrément répondu que non, qu'ils les avaient envoyés chez les Gallas, par ordre du Dedjaz Tessama ; qu'ils les feraient revenir de même ; que je n'avais qu'à me conformer à ceci.

Les Gallas, certainement, ne les donneront que d'après un papier du Fit-ouorari ; quand nous avons vu leur manière d'agir, nous avons demandé leur réponse écrite, que nous vous envoyons, afin que vous puissiez en prendre connaissance ; pour nous décharger vis-à-vis de vous, vous voudrez bien nous la renvoyer sous bonne main, je vous prie. Pour les carabines, elles sont à votre disposition, naturellement, comme M. Clochette vous a cédé les autres.

Agréez, etc.

Signé : Faivre.

5 septembre, soir. — Il est des choses auxquelles il faut se faire : les colères du temps et les injustices des hommes.



PONT DE LIANES SUR L'OMO

Nous sommes résolus à continuer cet énorme trajet de 1,300 kilomètres dans des conditions déplorables; résignés à recevoir la pluie chaque jour, à la subir chaque nuit, à mar-

cher avec elle, à dormir sous elle, à la supporter, compagne sans pitié, jusqu'au bout du chemin. Les ponts coupés, les soldats pillards, le manque de vivres sont des probabilités seulement; la pluie, c'est la certitude. Comme un homme averti en vaut deux, nous supportons cependant pour nous-mêmes, très résolument, les fatigues si bien prévues des étapes.

Rapidement, d'ailleurs, nous sommes trempés autant que créatures peuvent l'être, nos colis imprégnés autant que leur nature le permet, ce qui fait que lorsque bêtes et gens arrivent devant une rivière débordée, ils y entrent sans scrupules, y nagent ou y barbotent, et sur l'autre rive ne pensent même pas à se secouer.

Le pays est atroce dans son linceul d'eau et de boue; des flaques grisâtres marquent çà et là le sol de plaies lépreuses ; les arbres rassasiés d'eau souillent leur frondaison dans la fange; les longues et minces herbes des pâturages se sont couchées, lasses d'être battues comme au fléau par les averses, et étouffent les collines sous un inextricable feutre vert.

Nous marchons de huit à dix heures de suite, raidis dans un énergique effort contre la fatigue. Nous nous arrachons aux enlacements des branchages, aux graminées embrouillées qui nous emmaillottent, à la boue adipeuse qui nous englue les pieds. La nuit, on dort dans l'eau, serrés corps contre corps; on rêve déluge ou naufrage; et la première heure des aubes pâles trouve toujours tout le monde debout. Nous sommes contents de repartir du camp nocturne, malgré la fatigue persistante, pour fuir le bourbier et échapper à la froidure.

Cependant, nous n'avons aucun malade sérieux; notre personnel se plaint — on se plaindrait à moins — mais résiste.

L'homme est vraiment un animal merveilleux. Chevaux et

mulets sont fort en peine de suivre les bipèdes enragés que nous sommes. Au troisième jour d'étape, un mulet meurt ; au cinquième, un autre s'abat ; maintenant nous n'avons plus de bête de selle, bientôt même plus de quoi faire transporter nos vivres !

Ces marches forcées nous ont rendus si peu présentables que le choum de Yambo, Mansour, un ex-ami pourtant, nous reçoit très mal. Des blancs loqueteux, dépenaillés, crottés, lamentables, à pied, sans escorte... Qu'est-ce que cela ? — Mais l'habit ne fait pas le moine, que diantre ! Je lis ma lettre de passe : Mansour s'en soucie comme un poisson d'un parapluie ! Il est absorbé par les soldats révoltés du Caffa, qui ont envahi son guébi. Ce sont des visiteurs de plus mauvaise allure que nous, cependant !

La rivière Gabba coule très près d'ici ; son cañon en ce moment est bourré d'eau, paraît-il ; plus que jamais le pont serait donc nécessaire pour la franchir, mais il n'existe plus ; l'Azage de Goré avait dit vrai !

Les pieds piqués dans la terre glaise, sous le clapotis de l'averse, il faut attendre. Nous n'avons rien mangé aujourd'hui : les lentilles des provisions avaient germé dans les macaronis devenus marmelade. Ésaü lui-même n'y aurait pas touché !

Le choum, enveloppé d'un burnous de laine noire, surveille, la trique en main, une bande de gallas, hommes et femmes, qui piochent en cadence un champ de tief. Deux petits esclaves portent le fusil du chef, sa lance et son bouclier.

La pluie cesse un instant ; les nuages lourds et noirs se réfugient lentement sur les cimes. Ces massives montagnes, là-bas, qui sont vêtues de forêts sombres ont un caractère de morne sauvagerie. C'est ainsi que je me suis toujours figuré les paysages de la Gaule antique : ce chef serait un Romain, ces Gallas nos ancêtres... Dans un camp sans feu et sans vivres, donnons un libre cours à notre imagination !

Le sort avait décrété pourtant que la nuit ne passerait pas sans aubaine. Mansour apparaît soudain au milieu de nous comme une divinité bavarde, mais bienfaisante.

— Si je vous ai mal reçus, raconte-t-il avec volubilité, c'est que j'y étais forcé. Que Dieu me pardonne! J'étais obligé de faire croire aux soldats révoltés que je vous renvoyais à Goré, sans quoi je n'aurais pu les tenir. J'ai fait couper le pont de la Gabba, pour les empêcher de sortir du pays; mais, j'en ai fait faire un autre plus haut que personne ne connaît; je vous y ferai conduire demain, avant le jour... Quels donkoros (imbéciles) que ces gens-là! s'exclame-t-il ensuite en apprenant les péripéties de Bouré et de Goré; vois-tu, leur pays est tellement loin qu'ils deviennent des sauvages!

— Cela est bel et bon, notre ami; mais des vivres!

— Par la mort de Ménélik! je suis un esclave de vous laisser mourir de faim! Vous aurez des vivres et vous aurez un cheval et un mulet que mes soldats vous amèneront cette nuit.

Comment reconnaître tant d'empressement et de bonne volonté? Mansour ne veut pas accepter un seul thaler en payement de ses largesses.

« Au retour, vous me rapporterez un fusil, » dit-il, exprimant ainsi le désir suprême de tout bon Abyssin.

En guise de sport matinal, nous franchissons quelques fondrières pour atteindre la passerelle promise.

Les brouillards déchiquetés pendent dans la vallée étroite, comme les bras transparents d'une gigantesque méduse... La rivière est aussi folle dans sa course qu'en aval, ses flots rougis tombent dans de vastes entonnoirs avec un bruit sinistre, et en ressortent sans être calmés. Le passage de ces eaux tourmentées se fait sur les troncs glissants de deux arbres jetés en travers, qui fléchissent et rebondissent sous votre poids, en un rythme peu rassurant.

Après la Gabba, nous prenons un chemin au sud de celui

par lequel nous sommes venus; nous franchissons la Tchora, transformée en torrent et sortie de son lit d'argile, creusé à pic comme un canal; plus loin les mulets ne peuvent traverser la rivière Dabana à cause de la rapidité du courant; ils vont faire un grand détour pour trouver un gué. Nous les attendons, en marchant le long de la rive, jusqu'au déclin du jour. Enfin, la nuit tombe, et pas de mulets, pas de provisions encore! Un boy tue une maque de la grosseur d'un lapin. Sa chair, fumée sur des bois humides, est âcre et flasque; ce n'est qu'un simulacre de repas.

A partir d'Anna, sur l'extrême bord de la falaise qui limite la plaine de la Didessa, notre itinéraire change de nouveau. Le premier voyage par Liven, Bilo, Oda, Léka, à travers le massif du Sibou, par-dessus les plus inaccessibles montagnes d'Éthiopie, a été une expérience suffisamment concluante; d'ailleurs, si nous avons réussi à descendre sans dommage la falaise de Léka, fort embarrassés serions-nous pour faire ce chemin à rebours et grimper ce que nous avons dégringolé. Nous allons rejoindre, cette fois, un gué de la Didessa que l'on m'a signalé à 50 kilomètres en amont de notre passage précédent, vers la frontière du Djimma, route et gué habituels du Dedjaz. Les énormes hauteurs de Léka tournant à l'est avant ce point, pour aller s'enchevêtrer dans les monts Sibou, nous éviterons ainsi leur escalade et nous ne serons plus arrêtés que par de faibles contreforts, — 16 à 1,800 mètres; une bagatelle!

Heureux d'avoir enfin trouvé la bonne route, nous marchons vite. Mais que cette bonne route est donc mauvaise encore! Deux pieds d'eau recouvrent uniformément les plaines de la Didessa. Là dedans, nous marchons submergés jusqu'à mi-jambes, avec de vigoureux efforts, à chaque pas, pour se dégager les pieds englués dans les fonds vaseux. Les mulets avancent par bonds de kangourous et, comme ils ne sont pas bâtis en marsupiaux, leurs forces s'épuisent rapide-

ment. Le nombre des valides diminue d'une façon inquiétante; la traversée à la nage de la Didessa va les achever. La rivière, en pleine inondation, est toute saignante des terres argileuses qu'elle a léchées en passant. Elle est large de 110 mètres.

Sur sa rive droite, même paysage silencieux : la plaine est noyée sous une nappe d'eau grise qui cache une couche de boue; pas un îlot où pouvoir camper. Nous avançons aussi hâtivement que nous le pouvons sur le sol liquide. L'obscurité surprend la caravane, qui ne sait plus où elle est, ni où elle va. On se disperse, on s'appelle, on se rejoint pour attendre ensemble le jour, sans se coucher, accroupis comme des butors sur un banc de vase.

Au matin, deux bêtes de charge manquent; l'une est morte, déjà à moitié ensevelie dans un linceul de fange; l'autre est introuvable.

Nouvelle journée, nouvelle marche de 30 kilomètres à peine, car les hommes se traînent sans courage. Nous avons partagé entre nous quelques poignées de pois chiches pour tout festin! Le Guibier (Omo) est facile à franchir sur un confortable pont de lianes. C'est fort heureux, car personne n'aurait eu la force de passer à la nage. Nous croisons encore notre ancien itinéraire et, cette fois, le laissons au sud.

Avons-nous vraiment gagné beaucoup à éviter le chemin des montagnes? Devant l'immensité marécageuse, nous trouvons que les grimpades avaient du bon! Les hasards du chemin vont nous permettre de comparer les fatigues : après le barbotage de la plaine du Guibier, nous sommes insensiblement parvenus à 1,500 mètres d'altitude, et nous escaladons maintenant les monts du Toké, dont les crêtes ont 3,372 mètres. C'est dur! mais c'est un soulagement de se sentir sur un sol résistant, osseux, qui ne s'écrase plus

sous vos pieds pour vous retenir ensuite, avec des attirances de ventouse.

Du sommet du Toké à Addis-Abeba, les chaînes de montagnes au sommet rond s'étalent mornes et sans arbres, comme les plaines qu'elles entourent. On ne rencontre âme qui vive dans les vallées détrempées. Le sommet des collines est silencieux, et sur les pentes rien ne bouge. Les hommes avancent de moins en moins, parce qu'ils mangent de moins en moins, les pauvres diables! (60 kilomètres en 2 jours et à jeun.) Au Gouder, ils refusent de continuer; depuis 36 heures, en effet, nous sommes sans vivres; nous marchons presque continuellement, et ils portent sur leur dos la plus grande partie de notre bagage, car les mulets sont hors de service.

Ces parages sont cependant assez fréquentés. Ambo, qui a des sources chaudes réputées pour la guérison des syphilitiques, est aussi couru dans la belle saison qu'une ville d'eaux européenne. Aujourd'hui, personne. Pour nous procurer un repas, nous n'avons pas même la ressource de la chasse : l'herbe est tellement haute, touffue, trempée, qu'il faut y renoncer. Nous nous contentons d'un fond de boîte de cacao réservé comme dernier en-cas. Mais sans bois, pas de feu; aussi la poudre brune s'obstine-t-elle à flotter sur l'eau froide sans se dissoudre.

Après cette extrême disette, nous arrive l'abondance! Un Galla que j'avais envoyé à tout hasard en estafette dans les environs amène au camp, un matin, deux indigènes chargés de galettes et de lait! Nous avons donc de quoi marcher une journée de plus, faire 40 kilomètres en 11 heures, atteindre l'Aouache, et arrivés là — avoir faim encore!

Parmi les quelques poignées de lentilles qui restent, je trie les moins germées pour les faire bouillir. Mais les fientes de vache sont trop humides, fument sans brûler, et la marmite reste tiède; il en sort une affreuse odeur de légumes

gâtés et d'âcre fumée. Bartholin, complètement dégoûté de ma cuisine, déclare que « ce n'est pas la peine » et se couche en s'enveloppant dans une couverture mouillée ; après l'ingestion de mon horrible potage, j'en fais autant.

Nous sommes vraiment à bout de forces, à bout de moyens, torturés par la faim. Mais notre misère ne peut durer, car nous sommes à 80 kilomètres de la capitale. Nous serons demain en pays peuplé, en pays riche.

Le lendemain, en effet, une dernière et longue étape, faite le ventre creux, nous découvre un chemin qui, s'amorçant sur je ne sais quel point des solitudes que nous avons traversées, draine les sentiers du Léka, du Godjam, du Gondar, et nous conduit enfin sur une route très fréquentée.

L'animation est même inaccoutumée, car la fête de Maskale se trouvant le 26 septembre, c'est l'époque où Ras, Dedjaz et Fit-ouorari viennent de tous les points de l'Abyssinie faire leur cour à l'Empereur, c'est-à-dire lui payer leur tribut. Des soldats à cheval, d'autres à pied, suivis de leurs smalas, poussent devant eux le troupeau désordonné des « prisonniers de guerre » chargés d'ivoire, de jarres de miel, de sacs de thalers, etc., etc. Nos airs misérables, nos vêtements en loques, nous valent naturellement des quolibets et d'insolentes railleries. Au passage de l'Oda, très près de la ville, un soldat nous met en joue : « Voilà, crie-t-il, comment on a fait aux Italiens ! » Mes hommes se ruent sur le vaurien et le châtient ; mais vingt fois ces scènes se renouvellent, et nous devons, impassibles, faire la sourde oreille aux injures....

Depuis la bataille d'Adoua, MM. les Abyssins nous croient tous un peu Italiens !

Le 25 septembre enfin, sous la pluie ainsi qu'au départ, nous arrivons en vue de la capitale. Nous avons fait — en *23 jours au lieu de 47* comme au premier voyage — la traversée complète de l'Éthiopie.

25 septembre. — « Les ordres de l'Empereur, en Abyssinie, sont comme une pierre jetée dans un large étang : près de la pierre, de grosses vagues; plus loin, l'eau se ride à peine. »

M. Mondon, représentant officieux de notre gouvernement, et qui nous reçut en l'absence de M. le Ministre plé-



RUINES D'ENTOTO

nipotentiaire, cherchait à nous expliquer ainsi pittoresquement les causes de nos difficultés abyssines. Si jolie et si juste que nous parût cette comparaison, elle avait néanmoins le défaut d'être un peu tardive. M. Mondon aurait été assurément bien inspiré, s'il nous avait donné au départ un avertissement qui n'était plus, au retour, qu'une constatation oiseuse.

« Il y a un malentendu certain, » nous dit à son tour M. Ilg, qui se prépare, cette fois encore, à être notre conseil

éclairé et notre soutien. Le soir même, il va annoncer au Négous notre retour et lui demander une audience. « Vous viendrez vous expliquer devant l'Empereur, demain; il est très désolé de ces événements. »

De va-nu-pieds que nous étions hier, nous sommes devenus aujourd'hui les enfants gâtés d'une capitale. M. Mondon nous a offert le vivre, MM. Stevenin et Trouillet le couvert, avec un égal empressement de part et d'autre; grâce à eux, nous sommes comblés d'un bien-être que nous ne connaissions plus.

Addis-Abeba est calme sous les pluies. Les ravinements sont seulement plus profonds, les environs plus mélancoliques que lorsque, pour la première fois, je vis ces médiocres maisonnettes et ces pauvres paillotes rondes. Les passants, aujourd'hui, sont rares. Un choum, sur son mulet, rentre chez lui suivi de vingt soldats; près de la toiture rouge du guébi s'aperçoit un groupe et, quand nous sortons, des enfants très sales s'enfuient.

La lugubre saison a chassé, depuis longtemps déjà, les missions du printemps passé. Chacun des membres de ces missions a annoncé en partant, paraît-il, son prochain retour avec un peu de ses vastes projets.

— Bonne chance donc, messieurs! Revenez... mais prenez garde aux désillusions!

26 septembre. — La fête de Maskale met en émoi la capitale. Tout un peuple encapuchonné circule sous l'averse, de tente en tente. Les chefs chevauchent en armes, bien escortés, vers le palais. Nous nous rendons comme eux à l'invitation impériale, au Guébeur (repas).

Quand nous entrons, Sa Majesté se penche pour nous tendre la main; vivement Elle s'enquiert de nos santés, et s'étonne d'un si long voyage entrepris en saison pluvieuse.



ADDIS-ABEBA — VUE DE LA MONTAGNE D'ENTOTO PRISE DE LA COUR DU GUÉBI

Mais ce n'est pas l'heure des explications. « Demain, dit l'Empereur, vous viendrez me parler de vos affaires. »

27 septembre. — En effet, de bon matin nous nous présentons de nouveau au Guébi. M. Mondon et M. Ilg sont présents ; M. Ilg veut bien nous servir d'interprète. L'Empereur, sobrement habillé de noir selon sa coutume, est accroupi sur le seuil d'une porte donnant sous la véranda ; Dedjaz Tessama se tient debout, près de lui. On nous invite à nous asseoir sans façon, pêle-mêle, sur les trois marches du seuil, à genoux, assis ou accroupis. Ce sont des poses difficiles à rendre dignes ! Mais le Négous ne s'arrête point à ce détail ; il cause déjà, aimablement, familièrement, et, tout de suite, aborde les sujets qui l'intéressent. Bartholin tire sa carte et l'étale sur la première marche, pour que je fasse, étape par étape, la relation de notre voyage. Le Négous, très intéressé, me suit attentivement, demande notre appréciation sur chaque région galla, puis nous questionne sur la vallée du Baro et du Sobat. Lorsque je lui raconte par le menu les incidents de Bouré-Siba et de Goré, Sa Majesté paraît hésiter.

« J'ai déjà causé de cela avec Tessama, dit-il enfin... Les gens qui vous ont arrêtés sont des imbéciles qui ont mal compris ; je vais arranger tout cela... donner de nouveaux ordres. »

Cette hésitation de l'Empereur, son désir de ne pas insister sur l'incident, confirment nos présomptions.

Au moment de notre premier départ, le Négous, ennuyé par les intrigues ridicules qui se tramaient entre les missions officieuses, indépendantes ou autres, désorienté par un manque d'entente complet entre notre représentant officiel et notre premier chef de mission, le Négous, nous avait laissés partir un peu au hasard, et avait laissé donner l'ordre *sollicité* de faire passer la mission Clochette avant nous...

quitte à reprendre plus tard sérieusement les projets primitifs.

Mais plus tard était bien tard; aussi, expliqué-je clairement tout le préjudice que nous cause cette méprise : retard, dépenses inutiles, épuisement de nos fonds, découragement de nos hommes, qui, publiquement et quotidiennement, sont excités à la rébellion par leurs compatriotes. Dedjaz Tessama, visiblement gêné de la tournure que prend l'entretien, promet de punir sévèrement les coupables.

— Il faut les punir immédiatement, insiste le Négous ; quant à moi, je ferai préparer toutes les lettres que vous désirez afin que vous partiez vite : il n'y a plus de temps à perdre! Et des bateaux? Avez-vous enfin des bateaux?... Alors comment suivrez-vous la rivière? Il vous faudrait avoir aussi beaucoup de vivres et beaucoup de quinine; toutes les armées qui sont descendues dans les plaines sont revenues décimées par la faim et la fièvre.

— Nous ne manquons pas de quinine et nous ne manquerions pas de vivres, si nous pouvions en emporter. Mais nous n'avons personne pour nous soutenir, personne pour nous ravitailler, très peu d'argent, très peu d'hommes : encore ces hommes sont-ils prêts à déserter au premier jour. Un bateau seul nous sauverait, nous permettrait d'emporter les vivres indispensables et des armes !

— Et les hommes de la mission Clochette?

— Nous n'avons pour eux aucun ordre, c'est M. Lagarde qui est leur chef.

— Il faudrait maintenant qu'ils partent avec vous..... Tout cela est bien mal arrangé, conclut l'Empereur... Enfin ! reposez-vous de votre dur voyage. C'est la première fois qu'on traverse mon pays dans cette saison. Reprenez donc des forces pour pouvoir repartir !

Oui, certes, nous repartirons, ayant obtenu, cette fois, les pavillons éthiopiens et des pouvoirs écrits qui nous permet-

tront d'agir au nom de l'Empereur jusqu'au Nil et nous assureront le concours des autorités impériales. Mais le Négous, malheureusement, ne peut pas nous donner de bateau, ne peut même pas nous fournir des hommes, puisque les Abyssins ne supportent pas le climat des plaines où nous devons descendre; du Ministère seul, et par l'intermédiaire de ses représentants en Éthiopie, nous pouvons attendre les secours matériels qui nous sont indispensables et qui nous font défaut.

3 octobre. — « Je suis très heureux de vous trouver ici, messieurs, — furent les premières paroles de M. le ministre plénipotentiaire Lagarde, gouverneur de Djibouti, que nous avons été attendre à quelque distance de la ville. — J'arrive donc encore à temps ! on m'a renseigné sur ce qui s'est passé à Goré, et cela ne m'a pas étonné... C'est à M. Bonvalot qu'il faut vous en prendre, si vous avez été abandonnés. Au Ministère on ne connaît que la mission Bonvalot : la mission de Bonchamps n'existe pas... »

— Je n'y comprends rien, monsieur le Ministre; si nous sommes en Abyssinie cependant, c'est bien par ordre du Ministre des Colonies.

— Oui, mais on ne connaît que M. Bonvalot; maintenant c'est différent, le Ministre a placé votre mission sous mes ordres. Je vais voir ce qu'il y a à faire.

— L'Empereur est bien disposé pour nous et, de ce côté, nous n'avons rien à craindre. Mais les moyens d'action nous manquent trop complètement. Avec une embarcation et 50 Sénégalais, nous serions déjà à Fachoda!

Le ministre des Colonies (1) avait formellement promis de nous envoyer un bateau démontable; vous nous l'apportez sans doute, monsieur le Ministre?

(1) Le département de l'Afrique au ministère des Colonies m'autorise à affirmer qu'il a expédié, en juillet 1897, un chaland démontable en acier à Djibouti, pour être envoyé *immédiatement* à la mission *de Bonchamps*.

— Il est bien arrivé, en effet, à Djibouti, un chaland démontable en acier; *mais je vous croyais déjà au Nil... et je ne l'ai donc pas apporté!...* »

Toutes nos espérances effondrées!

Ce bateau, notre salut, notre idée fixe depuis huit mois, le seul espoir de réussite de la mission, était à Djibouti! « Je ne l'ai pas apporté, nous disait-on... je vous croyais au Nil!... »

Ironie? incurie? Il n'importe. Perdus, tous nos efforts; vains, tous nos sacrifices!

L'expédition Marchand arrivera si elle est ravitaillée; à moins d'un miracle, la mission de Bonchamps n'arrivera pas.

Notre chaland attend à Djibouti! dix chameaux auraient cependant suffi à son transport : M. le ministre de France a préféré employer quelques-uns des 400 chameaux de sa caravane à transporter *des ballots de carabines Gras pour son interprète Zaouga!* Nous a-t-il crus arrivés déjà réellement? L'excuse est singulière : Si nous étions arrivés, en effet, à Fachoda, nous quatre, escortés de nos soixante Abyssins, dépourvus de munitions et de vivres, on nous aurait donc laissés mourir de faim? on nous aurait donc laissés assassiner par les Derviches, à un mois et demi de marche de l'Abyssinie, sans songer même à nous ravitailler au moyen du chaland envoyé à notre intention?

Alors, à quoi bon tant d'efforts et de sacrifices?

A quoi peut servir l'envoi d'une mission française à Fachoda, si sa destinée infaillible est d'y périr de faim ou d'y être massacrée, avant d'avoir pu même annoncer son arrivée?

Trêve à ces réflexions et à mille autres!

Nous déjeunons ce matin au palais; M. Ilg, M. Mondon, M. Lagarde, sont attablés déjà; nous prenons place tout à côté, avec notre aimable ami M. Buffet, le peintre bien connu. Dans notre coin, le repas finissait tranquillement, et

la causerie était au grand calme, lorsque, tout à coup, une exclamation nous fait sursauter :

« C'est infâme! dit M. Mondon en se levant pour venir s'asseoir à notre table ; il faut nous réunir tous pour assommer Bonvalot ! »

Et notre excellent compatriote, auteur (qui l'eût cru ?) de ce projet homicide, continua, sur le même sujet, par des considérants que je me ferais scrupule de rappeler. Naturellement, nous restons interloqués. Mais M. Mondon n'est pas le seul convive surexcité de la tablée ministérielle. M. le Ministre lui-même sort de la réserve qui sied aux diplomates, pour un aveu :

« Vous étiez, nous dit-il, entachés du péché originel, et vous ne seriez jamais arrivés. Mais, aujourd'hui, je suis là ! » Le péché originel qui nous avait entravés pendant huit mois, qui nous ramenait en suppliants du fond de l'Abyssinie pour l'aumône d'un secours, c'était donc, pour notre mission, d'avoir eu comme premier chef Bonvalot ?

Bonvalot reparti et Clochette mort, le ministre de France daignait nous promettre son appui?

— Promesse oiseuse, monsieur le Ministre ; née du matin, elle ne saurait effacer les fautes d'hier, en réparer les conséquences, et faire remonter un bateau tout seul à travers les sables du désert !

Quant à réclamer ledit bateau à Djibouti et attendre pendant trois mois la caravane qui pourra nous le ramener, il est trop tard ! Dans trois mois, la moitié de la belle saison serait écoulée. Avant trois mois, nous aurions vu revenir de Bouré nos compagnons de route, les poches vides, sans un thaler et sans un homme. Qui, alors, s'il en était encore temps, nous fournirait les moyens de reconstituer la mission?

La seule résolution à peu près sensée est d'accepter aujourd'hui ce qu'on voudra bien nous donner, — on ne nous a, il est vrai, rien offert encore, — puis de repartir, dans la

direction de Fachoda, jusqu'au bout de nos forces... En espérant que la mission placée sous les ordres du Gouverneur de la Côte des Somalis sera secourue où la mission du Ministre des Colonies ne l'a pas été; en espérant que des ravitaillements lui seront envoyés, je ne sais quand, pour l'empêcher de mourir de faim; en espérant que le chaland indispensable fera le voyage de Djibouti au Baro, je ne sais comme, pour se trouver à son poste au moment voulu...

Cette fumée d'espoir ne nous monte guère à la tête.

6 octobre 1897. — M. le Ministre doit remettre aujourd'hui la croix de la Légion d'honneur à plusieurs Ras et Dedjaz, et, pour cette cérémonie, nous nous rendons au palais. Le Négous, d'ailleurs, désire encore nombre de renseignements : « Combien de chefs Chankellas compte-t-on dans la vallée du Baro? me demanda-t-il. Et dans la vallée du Sobat? Y a-t-il de l'or? Y a-t-il de l'ivoire? »

Sur une immense carte toute neuve, M. le ministre de France cherche en vain Fachoda, me disant :

« Cela vous étonne? Il n'y a pas dix députés en France qui connaissent à l'heure actuelle son existence! »

Je trace notre route probable.

— De Nasser, coupez droit devant vous, puisque vous n'avez pas de bateau, nous conseille l'Empereur, c'est plus court.

C'est le plus court certes, puisque, en effet, nous n'avons pas de bateau; mais nous n'aurons probablement pas de vivres non plus, et sans vivres, nous n'aurons pas d'hommes.

Cependant, l'Empereur donne immédiatement des ordres à notre intention, et il commande à Dedjaz Tessama d'écrire à ses choums de nous donner de la farine, du grain et autres vivres à discrétion... puis il nous accable de recommandations :

— Faites-moi souvent savoir où vous êtes, ce que vous faites, et surtout allez vite et revenez en bonne santé !

Nous prenons congé. Il manque cependant deux conditions essentielles à notre départ : le choum que nous avons réclamé comme compagnon jusqu'au Baro pour encourager nos hommes, et des ordres écrits de Sa Majesté. Nous n'avons encore que des ordres oraux.

— Ce n'est pas la peine, répond M. Lagarde, que je prie de nous aider à presser les choses ; je suis là ; par conséquent je tiendrai la main à ce que vous soyez aidés.

Mais nous sommes fort entêtés dans notre décision de ne pas partir avant d'avoir obtenu ce que nous étions venus chercher de si loin. L'expérience est trop récente ! Des paroles ne sauraient nous suffire.

Le 8 octobre, les lettres impériales n'étant pas arrivées, nous décidons d'aller au Guébi. Bien nous en prend ; le Négous faisait sa tournée quotidienne dans ses ateliers ; nous le rencontrons dans une cour, et M. Ilg est avec lui. Celui-ci nous aide volontiers à expliquer au souverain combien le temps presse et de quelle utilité nous seront des instructions écrites, par conséquent indiscutables. Sa Majesté les promet immédiatement, et même veut bien nous demander de lui remettre par écrit ce que nous désirons. « Comme cela, on n'oubliera rien. »

— Et les drapeaux aux couleurs éthiopiennes ?

— Ils sont prêts, nous dit M. Ilg ; venez avec moi, vous les emporterez tout de suite (1).

Bientôt donc nous pourrons espérer repartir ; demain peut-être !

(1) C'est à l'occasion de ma demande de drapeaux éthiopiens que l'Empereur fit coudre ensemble, pour la première fois, les trois flammes *indépendantes* rouge, jaune et verte, qui étaient jusqu'à ce jour l'emblème de l'Éthiopie. Le Négous ordonna en même temps de broder son monogramme, le *me* amhara, en soie blanche et rouge au centre, sur la bande jaune.



LE NÉGOUS PÊCHANT A LA DY

Photo



L'AKAKI, PRÈS D'ADDIS-ABEBA

orbe.

10 octobre. — Nos lettres sont là! Ordres formels aux autorités abyssines, ordres qui ne peuvent laisser place, cette fois, à aucune équivoque. Enfin, nous recevrons aide et secours complets jusqu'aux frontières abyssines, jusqu'au delà même; jusqu'au Baro on portera nos vivres et nos bagages. L'Empereur a tenu sa promesse.

Il ne peut, hélas! nous donner ce qui n'existe pas en Abyssinie : des hommes résistant au climat des basses terres et des embarcations. Au moins a-t-il fait tout ce qui était en son pouvoir.

Puissions-nous, en retour, servir utilement son pays!

ORDRES OBTENUS DE L'EMPEREUR

« *Le Lion de la tribu de Juda est vainqueur* »

Ménélik II, par la grâce de Dieu, Roi des rois d'Éthiopie, à M. de Bonchamps, salut!

Afin que vous alliez vite au Nil Blanc, j'ai écrit au Dedjaz Tessama pour vous aider de toutes les choses que vous avez besoin, je vous envoie la copie de la lettre que je lui ai écrite.

— Lettre adressée au Dedjaz-match Tessama :

Pour les Français qui vont faire le voyage au Nil Blanc, tu vas leur accorder les demandes qui sont écrites.

D'abord, il faut que tes Choums donnent de bons conseils, et encouragent les serviteurs qui suivent ces messieurs.

Il faut donner l'ordre à tes Choums qu'ils ne défendent pas, s'ils veulent prendre comme domestiques soit des Abyssins, soit des Gallas, soit des Chankellas.

Il faut donner aussi l'ordre qu'on ne défende pas la route où ils veulent la prendre.

Il faut donner l'ordre qu'on lui remette tous les objets et animaux de M. Clochette.

Il faut donner l'ordre qu'ils prennent les guides qu'ils choisiront.

Il faut qu'on ne défende pas de répondre s'ils veulent demander des renseignements sur les pays où ils veulent aller.

Il ne faut pas les empêcher de demander des renseignements aux gens de Bottego qui sont là-bas.

Il faut qu'on ne défende pas à Choho-Mohamed, agent d'Adji Kaoua, de les aider de tout ce qu'ils ont besoin.

Il faut qu'on dise à tous les Chankellas que ces Européens qui viennent, ne viennent pas pour faire du mal, mais au contraire pour faire du bien.

Afin que ces Messieurs partent vite, s'ils ont besoin d'acheter des mulets et des chevaux, il faut donner l'ordre qu'on ne les empêche pas.

Et vous devez donner l'ordre qu'on leur donne, comme provision, soit de la dergoche, soit de la farine, soit du piment, etc., autant qu'ils peuvent en charger.

Et aussi, il faut donner l'ordre qu'on ne les empêche pas, s'ils veulent acheter des moutons, des bœufs pour tuer pendant le voyage.

Tous les soldats et les domestiques que choisira M. de Bonchamps, il faut les faire partir par force, et s'ils ne veulent pas, vous les ferez retourner ici.

Si, entre les Européens, il y en a que M. de Bonchamps veut faire retourner, il faut les envoyer chez moi le plus tôt possible.

La principale chose qu'il faut faire, il faut aider à traverser le Baro à ces Messieurs.

Écrite le 20 octobre 1890, Addis-Abeba.

12 octobre 1897.

« *Le Lion de la tribu de Juda est vainqueur.* »

MÉNÉLIK II, par la grâce de Dieu, Roi des rois d'Éthiopie, à tous ceux qui verront cette lettre, salut!

J'ai donné le pouvoir à M. de Bonchamps, depuis le Baro, dans tout le pays qui s'étend jusqu'au Nil Blanc, de planter notre drapeau Éthiopien, et de soumettre les habitants.

Écrite le 20 octobre 1890 en notre ville d'ADDIS-ABEBA.

Ces deux lettres ont été ainsi traduites par le Geratz-match Joseph, chevalier de la Légion d'honneur, secrétaire général de l'Empire, qui a lui-même écrit l'original en amharique.

Sous la dictée du traducteur.

(Signé) : CH. MICHEL,
Second de la mission.

L. BARTHOLIN,
Ingénieur des mines.

Chez M. le ministre de France, maintenant; chez notre chef direct, pour mendier une dernière fois les éléments indispensables au succès de la mission placée sous ses ordres.

Découragé d'avance, j'hésitais à tenter ces démarches. Mais Bartholin insiste, m'exhorte, me pousse :

— Essayons; il le faut, nous le devons!

Et tous deux, nous entreprenons la tentative suprême.

— Le Ministre voudra-t-il nous donner quelques secours? Nous sommes sans un seul homme sûr pour nous accompagner, sans moyens de transport, sans argent. Au moins, qu'on nous envoie des ravitaillements! Qu'on envoie derrière nous le chaland resté à Djibouti!

— Non? Que M. le Ministre, alors, nous cède vingt Soudanais... Dix seulement! Il en a soixante-huit à Addis-Abeba dans son escorte! Ce noyau de soldats disciplinés suffirait au besoin, nous sauverait peut-être! Mais le Ministre nous offre..... *deux chameliers et deux chameaux.*

12 octobre 1897. — En chemin pour Goré, Bouré et pour le Nil!

Arriverons-nous? Dans ce cas, comment reviendrons-nous?

Nous ne devons compter *que sur la chance,* — alors qu'en exploration il faut être doublement armé contre elle — : *la chance* que notre escorte nous reste fidèle (ce n'est jamais arrivé à aucun Européen tentant de descendre dans les plaines et dans les régions inconnues avec des Abyssins); *la chance* de trouver des vivres (nous ne pourrons emporter, faute de moyens de transport, tout ce que le Dedjaz nous donnera); *la chance* de ne pas nous enlizer dans les marécages où hommes et bêtes périraient infailliblement; *la chance* de ne pas rencontrer des derviches (nous n'emporterons que 12,000 cartouches, et Marchand en a brûlé 15,000

dans la seule journée du 28 août). Que d'autres *chances* encore ! Parmi elles, la plus invraisemblable : être ravitaillés par notre bateau, c'est-à-dire voir une mission du gouvernement français soutenue, aidée par le fonctionnaire administrant le territoire dont elle dépend.

Étant donnés de tels moyens d'action, voici la tâche que *notre chef*, M. le Ministre plénipotentiaire de France auprès du Négous à Addis-Abeba et Gouverneur de la Côte française des Somalis, réclame de nous :

A monsieur de Bonchamps, chargé de mission.

CONFIDENTIELLE N° 1.

Addis-Abeba, 10 octobre 1897.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous informer que j'ai pris, le 30 octobre, le service de la légation de la République auprès de Sa Majesté.

Le ministre des Colonies me charge de vous accuser réception de votre lettre du 11 juin dernier, et de vous féliciter de la réussite de la première partie de votre tâche, ce que je fais avec grand plaisir.

Le ministre a décidé en même temps que je prendrais la haute direction de votre mission, et vous voudrez bien désormais m'adresser directement toutes les lettres et renseignements y relatifs. De mon côté, je vous ferai parvenir les instructions que le département aurait à adresser ultérieurement.

Votre entrée dans le cadre des administrateurs coloniaux, qui est décidée en principe, me permet de vous confier le commandement de la mission Clochette.

M. Faivre vous fera la remise de tout le service et devra se ranger sous vos ordres, ainsi que M. Véron, dès la réception de cette lettre. Vous voudrez bien me rendre compte, en détail, de cette formalité.

Tout en prenant le commandement, vous ne fondrez pas simplement cette mission spéciale avec celle dont vous avez déjà la direction. J'estime qu'il vaut mieux lui laisser son autonomie, en effectuant vous-même une sorte d'union personnelle, suffisante, à mon sens, pour assurer votre pleine autorité.

Je vous donne, en tout cas, plein pouvoir pour régler cette question pour le mieux.

J'appelle votre attention sur les dépenses relativement considé-

rables qui me sont signalées par MM. Faivre et Véron. Je ne puis, faute de détails, vous donner des ordres à ce sujet, mais je vous prie de vérifier avec soin ces dépenses, afin de ne laisser subsister que celles qui sont réellement indispensables au succès de nos efforts. Il importe, en effet, d'économiser le plus possible les thalaris qui doivent faire face aux besoins de la mission pendant le plus longtemps possible.

Je vous laisse, en outre, toute liberté pour renvoyer immédiatement à Addis-Abeba les agents divers dont la présence gênerait votre action soit pour une raison, soit pour une autre.

Vous leur remettrez un ordre de départ. . . . .
. . . .

L'Empereur a donné des ordres en conséquence, et il a été convenu que pour reconnaître ses bons offices, vous voudriez bien, sur votre route, distribuer aux chefs chankellas et autres, des pavillons de Sa Majesté jusqu'au Nil (rive droite).

L'Empereur conseille la route de la rive gauche du Sobat jusqu'au confluent (1), *où il y aurait lieu d'établir sur la rive droite du Nil une forteresse éthiopienne, qu'une partie de la mission Clochette pourrait provisoirement garder, tandis que vous édifierez une forteresse française sur la rive gauche, en assurant entre les deux les communications au moyen des barques que vous pourriez touver, petites ou grandes, et sur lesquelles flotterait notre pavillon.*

Tel est le plan général qui a paru à Sa Majesté le plus sage, par suite des mouvements derviches que la prise possible de Khartoum peut amener d'ici quelques mois.

Si, comme nous l'espérons tous, MM. Liotard et Marchand atteignent la rive gauche du Nil pendant cette bonne saison, vous ferez votre jonction avec eux; mais, d'accord avec eux, vous ne perdrez pas de vue que les principaux postes français et éthiopiens doivent être à l'abri des derviches du nord avec lesquels le contact pourrait être dangereux.

Il faudrait donc, dans tous les cas, avoir deux forteresses solides, dans les conditions que l'Empereur estime les meilleures; forteresses d'où, ensuite, pourrait se faire l'extension des influences franco-éthiopiennes.

Bien entendu, les îles sur le Nil seraient occupées avec notre seul pavillon. Je n'insiste pas, vous laissant le soin de tirer de la situation le meilleur parti possible avec votre grande expérience et tout votre

(1) Nous avons vu plus haut que l'Empereur, au contraire, nous conseillait de passer sur la rive droite du Baro avant sa jonction avec l'Adjoubba et de couper droit sur Fachoda « puisque nous n'avions pas de bateau ».

patriotisme, et celui de ceux qui vous accompagnent à quelque titre que ce soit.

Signé : LAGARDE.

Admettre la possibilité de notre arrivée au Nil sans bateau, sans hommes et sans argent, c'est bien de l'optimisme. Nous ordonner d'y construire deux forteresses, c'est fou!

« Nous irons le plus loin possible vers le Nil, nous arriverons au Nil, peut-être, si nos hommes ne désertent pas, mais nous y tomberons épuisés, sans ressources et incapables du moindre effort; voilà tout ce qu'il faut espérer, monsieur le Ministre! »

Telles sont nos dernières paroles.

L'Empereur Ménélik nous avait recommandé d'aller vite; nous le désirions nous-mêmes et nous étions équipés pour cela (1). J'avais recruté dans la capitale une trentaine

(1) MM. Stevenin et Trouillet, qui avaient été assez aimables pour nous loger confortablement dans leur maison pendant tout notre séjour, nous accompagnèrent quelques heures sur le chemin de l'ouest, ainsi que M. Savouré, et ils nous répétèrent, en ces dernières minutes, les conseils que leur longue expérience rendait pour nous très précieux. Il voulurent bien se charger aussi de faire venir de Harrar 10 à 15,000 francs de matériel que, de la côte, j'y avais fait parvenir au mois de mars.

En redescendant de sa première mission auprès de l'Empereur, en avril dernier, M. Lagarde avait dit à Ras Maconen que la mission Bonvalot allait incessamment rentrer en France et qu'il ne fallait pas laisser partir les caisses qui étaient destinées à cette mission. Il y avait 10,000 cartouches, plusieurs carabines, des revolvers pour cadeaux, des fusées pour signaux, des instruments d'observation, une *Connaissance du temps pour l'année* 1898, qui allait nous devenir nécessaire; 2,000 plaques photographiques que m'avaient gracieusement offertes MM. Lumière; des médicaments et vêtements à chacun de nous, et enfin mille choses qui nous manquèrent absolument et qui, finalement, furent perdues ou pillées en grande partie. L'Empereur me pria de lui offrir ce qui nous en restait. M. Ilg s'employa obligeamment, auprès de ces messieurs, pour essayer de nous faire parvenir encore quelques plaques photographiques et la *Connaissance des temps*, et c'est grâce à son précieux concours que nous avons pu rapporter des indications géographiques précises et des documents photographiques plus nombreux.

d'hommes choisis et engagés aux conditions que m'inspirait une expérience abyssine de dix mois. La saison sèche était venue depuis quinze jours, les sentiers étaient praticables; aussi, le 30 octobre, couchions-nous à Goré. Les étapes trop longues nous avaient tué 8 mulets.

Un courrier rapide, que j'avais envoyé à de Bonchamps et Potter à Bouré, leur avait enlevé déjà l'angoissante incertitude qui leur martelait la tête depuis plus de deux mois. Ils savaient maintenant que le chemin était libre, que l'Empereur nous soutenait, mais ils savaient aussi que tout secours matériel nous avait été refusé par le gouvernement. Nous devions tirer parti pour le mieux de la situation qui nous était faite, quelque difficile qu'elle fût, et profiter sans retard de la bonne volonté des chefs abyssins.



FOND DE FOYER NOUER OU ABIGAR

Dessin de Maurice Potter.

CHAPITRE XI

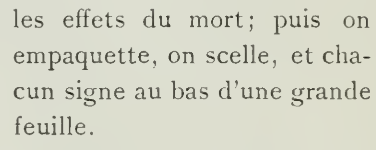
PRÉPARATIFS DE DÉPART

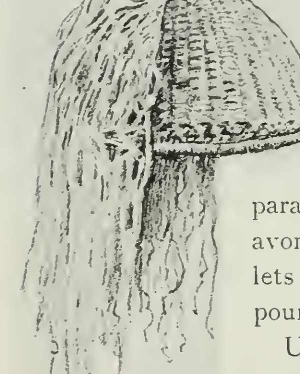
Le « tout-Goré » est agité par notre retour; beaucoup de mines s'allongent, les autres deviennent ironiques. On est inquiet sur les ordres que nous rapportons. Nous sommes le trouble-fête général.

A Bouré, on est à bout de patience. « Les hommes sont insupportables, m'écrit de Bonchamps, indisciplinés, racontant partout qu'ils ne nous suivront pas; les mulets et les chameaux meurent; les bruits les plus contradictoires courent sur vous. »

Et, avant que j'aie pu répondre, le 31 octobre, de Bonchamps nous avait rejoints à Goré.

Tandis que le Fit-ouorari, l'Azage Doubalé, le Juge, forcés

d'obéir aux ordres de l'Empereur, rassemblent les hommes et les mulets de la mission Clochette dispersés chez les Gallas, font préparer des vivres de réserve, farine de tief et de sorgho, nous faisons l'inventaire des affaires personnelles de Clochette. Lugubre corvée! Devant l'unique porte qui laisse tomber un jour sans reflet, nous trions, nous classons  les effets du mort; puis on empaquette, on scelle, et chacun signe au bas d'une grande feuille.



BONNET GALLA
POUR LA PLUIE
En herbes tressées

L'inventaire de la mission est plus long; durant deux jours nous déclouons des caisses, en enlevant tout ce qui ne paraît pas indispensable. Car si nous avons à présent quatre-vingt-dix mulets de plus, nous n'avons personne pour les charger.

Une lettre de Potter, datée du 1er novembre, nous annonce qu'une grande partie du personnel de Bouré a déserté; il ne reste au camp que vingt et un soldats, dont la moitié est composée de boys. Nous avions prévu cette désertion, comme nous prévoyons celle des hommes de la mission Clochette : elle est dans l'air et n'attend qu'un prétexte.

3 novembre. — Tout le monde est rassemblé pour le travail; mais lorsque j'explique à la première équipe sa tâche, un soldat s'avance et dit sans plus de forme : « Nous ne voulons pas travailler. » Les autres, enhardis, se groupent en demi-cercle et répètent avec ensemble : « Nous ne travaillerons pas. M. Clochette nous a engagés pour faire la chasse

à l'éléphant en Abyssinie, et vous voulez nous emmener dans la plaine, mourir de faim et de fièvre! »

L'air gouailleur des plus hardis, les yeux sournois des plus timides ne laissent guère espérer un arrangement à l'amiable. Faivre fait une tentative, mais le même refrain lui répond : « Le capitaine Clochette nous a engagés pour aller à la chasse à l'éléphant, etc. »

Ces grévistes de couleur ne sont décidément pas plus faciles que les autres!

De Bonchamps envoie chercher les choums, qui décident de tenir aux révoltés un grand *calame* sur la place du marché.

Nous nous asseyons en haut, sur de larges pierres, à côté du Fit-ouorari, de l'Azage et du Juge; les petits chefs nous entourent, les mutins sont rangés devant nous.

Tout le monde écoute, debout et découvert, la lettre du Négous.

Le Fit-ouorari veut ensuite prendre la parole; mais trois soldats l'interrompent et, en un bavardage accompagné de gestes extravagants, expliquent qu'ils ne peuvent nous suivre, « *car nous sommes fous!* » Nous voulons descendre en toute petite troupe en pays ennemi, dans une plaine où l'on meurt de soif, de faim et de fièvre! « L'Empereur, disent-ils comme dernier argument, ne peut pas demander à de pauvres gens comme nous d'aller se faire tuer pour des blancs. »

Après deux heures de discussion vaine, le Fit-ouorari fait saisir les meneurs pour les enchaîner et distribue le reste de la bande à différents chefs qui en seront responsables. Au sujet de cette distribution, ou pour je ne sais quelle autre cause, le Juge et l'Azage se querellent, s'invectivent et constituent immédiatement un tribunal que le Fit-ouorari préside. Un nouveau procès se déroule, qui passionne la galerie bien davantage que la révolte de nos hommes... Les parties

d'accord, un Geratz-match traite l'Azage d'ivrogne, — et combien il avait raison! Mais de là, nouvelles injures, nouvelle dispute, autre procès. Un homme est ensuite jugé pour une histoire de vol. Le soleil se couche. Personne n'a plus le temps de nous écouter. Las d'attendre, nous abandonnons enfin la place.

La vie, comme la journée, a ses heures mortes; toutes les combinaisons échafaudées s'écroulent, tous les espoirs semblent impossibles.

Quel talisman merveilleux fera des Abyssins des serviteurs fidèles, disciplinés et travailleurs?

Nous ne les jugeons plus maintenant au travers de la fumée de la bataille d'Adoua : les Abyssins sont de médiocres soldats; ils n'ont pas la bravoure et le dévouement des Sénégalais. Ils abandonnent leurs chefs eux-mêmes. Comment s'étonner qu'ils abandonnent des Européens? L'argent même ne saurait les entraîner.

Devant leur inertie et leur mauvais vouloir, nous nous trouvons complètement désarmés.

Écrire à M. Lagarde, écrire à l'Empereur sont nos premiers soins; mais sera-ce là un remède bien efficace? Nous sommes découragés de demander toujours sans rien obtenir jamais.

Notre dernière parole au ministre de France à Addis-Abeba avait été : « Nos hommes déserteront. » S'il avait cru, alors, devoir assurer le succès de la mission, il nous eût laissé emmener les vingt Soudanais que nous réclamions; c'était à peine le tiers de son escorte!

M. de Bonchamps, chargé de mission, à M. le ministre de France à Addis-Abeba.

MONSIEUR LE MINISTRE,

La situation empire dans de telles proportions que désormais il faut considérer la marche vers le Nil, non seulement comme extrêmement périlleuse, mais impossible, à moins que de nouveaux éléments plus disciplinés ne viennent remplacer les contingents qui ont fait défection.

Des troupes abyssines sous la direction de leurs chefs, mais mises entièrement à notre disposition et devant suivre mes instructions point à point, pourraient peut-être nous escorter au delà du Baro; cependant, ma conviction absolue est que la frayeur que leur inspirent l'inconnu et la traversée des terres chaudes les empêchera plus que certainement de franchir les 600 kilomètres qui nous séparent du Nil.

Seuls, des hommes déjà habitués à la discipline et au contact des Européens, des ascaris en un mot, me permettraient d'exécuter avec de grandes chances de réussite le programme tracé.

Le courrier porteur de cette lettre a reçu des autorités abyssines l'ordre de faire diligence; en conséquence, soit avec l'aide des quelques rares fidèles qui me restent, et dont le nombre décroît encore sensiblement, soit avec mes seuls compagnons, j'ai décidé d'attendre à Bouré vos instructions, mettant à profit ce séjour forcé pour pousser, s'il est possible, au delà du Baro des pointes d'exploration.

Les autorités abyssines, qui ont montré assez de zèle en cette circonstance, mais qui manquent de moyens d'action efficaces sur les hommes, ont été rendues responsables des pertes en matériel et animaux qui pourraient se produire; les révoltés ont, en effet, déjà volé plusieurs mulets et moutons de la mission.

Tout en reconnaissant que la situation est très tendue, je ne veux pas cependant la considérer comme désespérée, et j'espère qu'elle peut être rétablie par l'arrivée immédiate de nouveaux éléments.

J'ai tenu à faire attester par les membres de ma mission ma détermination en cette circonstance critique et urgente.

Signé : DE BONCHAMPS.
CH. MICHEL, L. BARTHOLIN, FAIVRE, VÉRON.

P.-S. — M. Potter n'a pu signer, étant resté à Bouré à la garde du camp.

Goré, le 5 novembre 1897.

M. de Bonchamps, chargé de mission, à Sa Majesté Ménélik II...

Sire,

J'ai l'honneur d'informer respectueusement Votre Majesté que MM. Michel et Bartholin, arrivés à Goré depuis quelques jours, m'ont remis vos royales lettres; je me permets de remercier très humblement Votre Majesté de l'accueil si bienveillant qu'elle a réservé à mes compagnons, que j'avais chargés de me représenter, et des prescriptions formelles qu'elle a bien voulu leur confier au sujet de notre prompt départ pour le Nil Blanc.

J'ai, malheureusement, le profond regret d'apprendre à Votre Majesté qu'après la lecture de Vos ordres par les autorités du pays, la presque totalité des hommes de l'ancienne mission Clochette et une vingtaine de mon contingent ont refusé absolument d'obéir. Malgré les exhortations pressantes et réitérées des choums et de moi-même, ces gens, méconnaissant Votre autorité impériale, se sont obstinés dans leur rébellion, répétant, à toutes les sommations qui leur étaient faites, qu'ils préféraient avoir la main coupée que de suivre les Français au delà du Baro.

En vain leur avons-nous expliqué qu'ils exécutaient la volonté de Votre Majesté en nous suivant, en vain avons-nous, d'accord avec les chefs abyssins, tenté tous les essais de conciliation : les rebelles ont persisté dans leur refus.

Je crois de mon devoir de dire respectueusement à Votre Majesté que ces hommes sont sans excuses; ils ont été entourés de soins par nous tous, et payés largement.

Cette rébellion me prive en majeure partie de mes moyens d'action ; je suis cependant formellement résolu à accomplir quand même la grande et belle tâche qui m'est échue.

Votre Majesté voudra bien accepter mes respectueux remerciements pour la haute confiance qu'Elle me témoigne en me réservant l'insigne honneur de planter jusqu'aux rives du Nil Blanc les couleurs éthiopiennes.

Sire, je prie Votre Majesté d'agréer, etc.

Fait à Goré, le 4 novembre 1897.

Signé : De Bonchamps.

Ces lettres, restées, bien entendu, sans effet, sont toute l'explication de l'échec de notre mission.

Goré, 7 novembre. — Notre départ pour Bouré est fixé au 9; rester plus longtemps, serait s'exposer à voir l'effectif que j'ai ramené avec tant de peine du Choa se laisser entraîner à son tour à la révolte.

Ces hommes, dont la fidélité n'est pas encore trop ébranlée, sont au nombre de *vingt-sept* pour charger *cent six animaux.* Nous ne pourrons donc pas emporter en une fois tout le matériel; deux voyages seront nécessaires, et cependant nous avons réduit à la dernière limite nos provisions; nous laissons à Goré 20,000 cartouches et des fusils.

Les déserteurs répètent partout que nous pouvons être heureux de leur franchise, qu'ils auraient pu faire semblant de partir avec nous pour toucher leurs trois mois de solde, et déserter ensuite en masse. Charmantes gens!

Depuis que notre départ est décidé, tous les choums du pays, les soldats, les femmes mêmes viennent mendier des cadeaux.

La princesse Tessama — à tout seigneur tout honneur — a commencé. Le matin, la princesse a envie d'une ombrelle de soie blanche; l'après-midi, elle désire des parfums; le soir, elle veut un manteau de velours noir brodé d'or!

Cependant, en répondant aux demandes incessantes qui nous poursuivent depuis cinq mois, nous avons presque complètement épuisé notre pacotille. De son côté, Clochette avait donné 200 carabines Gras, 10,000 cartouches, des armes de chasse. Et personne n'est rassasié. Le défilé des solliciteurs est ininterrompu devant notre maison : un choum apporte un mouton, un autre des pains, un troisième amène un bœuf..... Nous fuyons hors de chez nous, afin d'éviter ces présents qui nous deviendraient trop onéreux.

A notre retour, les mêmes gens et d'autres encore remplissent la cour, attendant patiemment avec leurs bœufs, leurs moutons, leurs galettes, leurs ouantcha (verres en corne) de beurre rance et leurs œufs couvés.

Il n'y a plus qu'à se laisser exploiter de bonne grâce, recevoir les cadeaux, entendre les boniments, remercier le généreux donateur, et lui remettre en cartouches, puis en étoffes, dix fois la valeur de ce qu'il a apporté.

Gens sans dignité, sans parole, qui n'ont jamais qu'un but : vous gruger par tous les moyens, le plus qu'ils peuvent !

Dans tous les pays gallas dernièrement conquis, et jusqu'au Choa, l'élément abyssin est surtout représenté, il est vrai, par les soldats des Ras, Dedjaz qui occupent ces territoires. Or les armées de ces chefs sont composées des pires aventuriers de la vieille Éthiopie, habitués à vivre en expéditions, à piller, à razzier. Ils ont les défauts de leur race singulièrement accentués.

Bouré, 15 novembre. — Ce déménagement de Goré, qui fut toute une affaire, n'est cependant pas une affaire finie. Des mulets avec leur charge y sont restés, faute de conducteurs.

De Bonchamps, arrivé avant nous à Bouré, croyait commencer les préparatifs du départ, mais il n'a toujours point d'hommes.

Le choum du pays, l'Azage Tcherinette, n'a pas désarmé à notre égard ; malgré les lettres formelles de l'Empereur, il interdit aux Gallas de nous vendre des vivres, refuse d'arrêter nos déserteurs. Lui envoie-t-on un messager : « Je ne connais pas les Français, dit-il, je ne puis les écouter. » Son mauvais caractère est légendaire. Nous ne ferons rien pour détruire la légende !

Petites misères, pourtant, que tout cela. — Ah ! si nous avions des hommes !

Les jours passent sans amener de solution.

Les ascaris de Clochette sont venus de Goré, il est vrai, demander à reprendre leur service, mais à la condition d'être payés d'abord de leurs trois mois de solde. La ficelle est un peu grosse; d'ailleurs, le Fit-ouorari Babou a achevé de



ENTRÉE DU BARO DANS LA PLAINE A SARRITI

nous enlever les quelques illusions qui nous restaient : « Pas un de tes hommes ne te suivra, dit-il; ils veulent « ton argent et t'abandonneront ensuite dans le désert, en « emportant tes fusils et tes cartouches. Les Amharas sont « de mauvaises gens. Il y a deux ans, j'en ai amené huit cents « du Choa; ils ont presque tous déserté, en me volant « chacun quelque chose. Au Caffa encore, d'où j'arrive, j'ai « été abandonné par mes hommes. Et tu voudrais qu'ils te

« suivent, toi qui es blanc, pour aller dans les terres basses « et chaudes! ils t'abandonneront. Je suis vieux, et c'est « la vérité que je te dis. »

Ce doit être, en effet, la vérité, car le chef des marchands Abbadista, qui ne nous a jamais trompés, nous tient les mêmes propos.

Nous avons donc décidé de ne solder personne jusqu'à la fin de notre voyage. A ces conditions, le contingent que j'ai amené du Choa et une quinzaine de nos vieux serviteurs acceptent seuls de nous suivre.

Les deux tiers sont musulmans. Ce fait vient confirmer une de nos observations : en Abyssinie, les musulmans sont meilleurs serviteurs, plus dévoués que les chrétiens.

Nous comptons maintenant *trente et un* soldats; de quoi tenter à la rigueur, en bateau, l'aventure. En caravane, c'est juste suffisant pour faire une promenade aux environs!

Choho Mohamed, ce vieux malin qui a voyagé partout en Europe, est venu nous voir. Il n'a pas reçu l'ordre de nous accompagner, et cependant l'Empereur nous avait promis de nous l'adjoindre. Que penser?

On nous vole constamment des moutons, même des mulets. La nuit dernière, deux Gallas sont partis, emportant des trousses de cartouches Gras. L'Azage Tcherinette n'a pas fait arrêter les coupables. Nous nous butons partout à sa malveillance. Et c'est le grand chef de Bouré!

De Bonchamps se décide enfin à envoyer un courrier à l'Azage Doubalé, le priant de venir d'urgence.

19 août. — Doubalé est arrivé avant-hier, toujours calme et souriant. Mais il a pris son rôle au sérieux et admoneste vigoureusement tout le monde, à commencer par son sous-ordre Tcherinette.

Il ne peut malheureusement pas nous fournir des ascaris. Nous sommes forcés de déménager : le farcin est dans

notre cavalerie ; nous perdons trop de mulets et de chevaux.

Comme nous nous disposons à changer de camp, arrive de nouveau le petit homme à tarbouche, le fameux Choho Mohamed, « père des Chankellas, » qui « connaît mon pays », comme il le répète toujours en m'abordant. Il porte une lettre fichée au bout d'un bâton fendu, habitude favorite des courriers — bonne habitude, qui préserve la lettre du beurre rance que tout brave Abyssin a sur la tête et par conséquent aussi aux doigts ! Un monogramme en or brille au soleil sur l'enveloppe : c'est une lettre de l'Empereur !

« Bonne d'jour, » dit Choho, et, avec son cérémonial habituel, il serre la main de chacun de nous, en embrassant chaque fois la sienne en signe de respect. Son large pantalon, moitié à l'arabe, moitié à l'abyssine, le rapetisse encore. Au lieu de la chama nationale, il a enfilé un gilet d'alpaga rapiécé avec de la soie jaune ; sa tête grise est coiffée d'un tarbouch devenu couleur framboise trop mûre. Pour compléter l'accoutrement, d'un côté la crosse d'ivoire jauni d'un antique pistolet émerge de sa ceinture, de l'autre, un sabre recourbé se balance.

Il a ainsi un faux air de négrier. Mais, pour le moment, Choho n'est pas négrier, Dieu merci ! Peut-être le fut-il..... il me l'a confié dans nos bavardages, en souriant au souvenir de ce temps, — le bon temps !

Maintenant, Choho est un brave homme qui adore l'hydromel un peu fort. C'est un grand personnage à qui le roi des rois d'Éthiopie écrit :

« *A Choho Mohamed salut !*

« Tu vas remettre toutes tes affaires entre les mains de
« l'Azage, qui les gardera jusqu'au retour de Dedjaz Tes-
« sama. Toi, tu accompagneras les Français qui vont au Nil
« Blanc. Tu connais les Chankellas et tu leur parleras, pour

« qu'ils reconnaissent notre drapeau Éthiopien. Tu feras « cela pour le service de l'Empereur. »

Nous comprenons à présent la mine piteuse de Choho : Quitter sa maison ! ses femmes !! ses jarres d'hydromel !!! ses petites habitudes... Recommencer à voyager lorsqu'on a des cheveux blancs !

— C'est moi qui t'ai joué ce vilain tour, en disant au Négous que tu étais le meilleur homme de l'Éthiopie, insinuai-je.

— Merci, merci ! je suis très content tout de même de voyager avec des Français !

Nous sommes plus contents que lui encore. Choho nous trouvera certainement des hommes pour charger nos mulets ; puis sa présence inspirera confiance à notre escorte. C'est ainsi que, avivée par l'espoir, l'imagination trotte, et l'on se croit déjà en route.

— Mais, comment se fait-il que cette lettre de l'Empereur, datée du même jour que les nôtres, ne soit arrivée qu'aujourd'hui ?

— C'est moi qui viens de la remettre, répond Doubalé ; j'ai voulu la porter moi-même, n'ayant pas confiance ; Choho aurait pu dire qu'il ne l'avait pas reçue !

— Tu as eu raison ! réplique simplement le bonhomme.

Comme les Abyssins se connaissent bien entre eux !

Notre lambin de Choho Mohamed a mis dix jours pour régler ses affaires, c'est-à-dire confier ses femmes à ses amis. Cependant, il nous a amené déjà dix-sept Gallas, et des jeunes gens, rassurés par sa présence, demandent maintenant à nous accompagner. J'en engage soixante ; ils n'ont jamais touché un fusil ni chargé un mulet, mais nous avons appris à ne pas être difficiles, et, avant tout, il faut partir.

Toute notre fortune — 11,000 thalers — reste en consigne à Bouré. Pourrons-nous avec cette somme solder notre troupe au retour ?

Nos bagages se composent de 4,500 kilogrammes; les cartouches ont été réduites à 12,000.

En cas d'attaque, nous n'aurons pas suffisamment de munitions. Si nous trouvons un désert de quelques jours à traverser, nous aurons faim.

A part cela, nous partons gaillardement « fonder deux forteresses sur les rives du Nil », après avoir traversé un pays inexploré.

Il n'y a qu'en France où l'on donne de pareils ordres!

Quels sont les plus fous? ceux qui commandent, ou ceux qui acceptent d'exécuter de semblables programmes en de telles conditions?

29 novembre. — Onze hommes ont déserté cette nuit avec armes et bagages et 3,000 cartouches. De quoi se faire rentier en Éthiopie, sa vie durant!

Heureusement, quinze negadis et Gallas demandent à être engagés; le trou est donc immédiatement bouché. Demain nous partons, et ce sera un beau jour.

Avant même que nous ayons vidé le camp, on se dispute nos dépouilles : les caisses vides, les bois de nos paillottes, les restes de notre jardin, et la théorie des quémandeurs recommence à nous assaillir comme à Goré!

Personne ne crut à ce départ, tant de fois retardé, jusqu'au moment où le dernier mulet et le dernier chameau se mirent en branle.

Le premier camp est précisément à Siba, où, il y a trois mois, on nous arrêtait. Au lieu de repartir, nous pourrions être de retour aujourd'hui, revenant du Nil et de Fachoda!

1er décembre. — La falaise du Baro a été un calvaire pour nos bêtes. Les Azages qui nous escortent ont, cependant, fait porter la plupart des bagages à dos d'homme; deux chameaux sont tombés au pied de la falaise et se sont tués; un

mulet a culbuté le long d'un talus, rebondi de roc en roc, et a roulé, les reins brisés, dans les cascades du Goumma; plus loin un cheval est resté fourbu au bas d'un raidillon. Encore avions-nous tracé des lacets le long de la pente abrupte, pour contourner les énormes rognons de granit luisant, qui percent le sol comme des hernies. Le sentier habituel des Chankellas est une véritable échelle. Le grand foin sec qui flambe sur la montagne, de l'autre côté du précipice, n'est pas brûlé ici, et il faut le couper pour passer.

Avant la descente, nous regardons encore la plaine blanche, tremblotante de chaleur. Nous ne la dominerons plus maintenant. Nous nous enfonçons dans ce dernier morceau ignoré des blancs.

Encore 400 kilomètres à franchir pour arriver à Nasser, visité par Junker en 1876. Encore 400 kilomètres et, de la mer Rouge à l'Atlantique, un long ruban ininterrompu sera connu !...

Au gué de Dannaba, nous remarquons que le Baro a baissé d'un mètre depuis notre visite du 16 août dernier. A la passerelle, où il est très resserré, il est plus bas de 2 m. 50.

Aussi, cette passerelle ne me dit-elle plus rien qui vaille : les lianes sèches, échevelées, flottent au vent comme des brins de paille. Cependant, mon ancien guide essaie la traversée ; je l'essaie après lui. Mais la branche plie, les lianes craquent. Jamais nos hommes ni nos bagages ne passeront.

Les uns prônent la construction d'un radeau, les autres proposent la reconstruction du pont. A demain les décisions !

2 décembre. — Nos animaux ont dû jeûner hier, toute l'herbe était incendiée ; ces vingt-quatre heures d'abstinence étant plus que suffisantes, nos premiers efforts sont pour leur faire traverser le fleuve, car sur la rive gauche quelques endroits ont échappé au feu. Un grand câble est tendu en travers du Baro ; vingt nageurs s'accrochent au câble pour guider les bêtes ; la plupart, bœufs, moutons et mulets,



LE GUÉ DU BARO — PASSAGE DES BAGAGES AVEC LE RADEAU

traversent sans encombre ; un seul mulet coule à pic. Mais nos onze chameaux sont, à ce jeu, grotesques et dangereux. Sans le câble, tous seraient entraînés dans les rapides, — leurs immenses pattes, prises par le courant, les font chavirer. Un d'eux va rejoindre le cadavre du mulet échoué sur les blocs de lave qui barrent le fleuve.

Pendant ce temps l'Azage Tcherinette a eu un trait de génie : ayant fait apporter une courbette (peau de bœuf tannée), du foin et des cordes, il faisait tranquillement saucissonner et emballer, comme un colis, deux Gallas avec leurs fusils et leurs cartouches, puis il se préparait à jeter à l'eau ce paquet informe que des soldats placés sur l'autre rive auraient tiré au moyen d'une corde. « Ils n'auront pas le temps d'étouffer, » disait la brute. Et comme nous ne prisions pas cette invention ingénieuse, Tcherinette se retira à l'écart, très vexé, et ne voulut plus nous aider.

Tandis que Potter et moi réparons le pont de notre mieux avec des lianes fraîches, de Bonchamps et les autres font un radeau. Je les vois, du perchoir où je suis juché depuis des heures, essayer leur embarcation. Bartholin et Véron y sont cramponnés, mais le radeau mis à l'eau fait un tour sur lui-même au bout du câble qui le retient, et nos amis regagnent la rive en nageant.

« Ah ! si nous avions un ballon ! dit Bartholin en se secouant. »

Ah ! si nous avions un bateau, plutôt... Mais ces ingénieurs n'ont jamais des idées simples !

Nous blaguons le radeau, on se moque de notre pont ; cependant l'un et l'autre sont utiles, et l'un et l'autre s'achèvent.

Grâce à eux, le 4 décembre, gens et bagages sont sur la rive gauche. Ce maudit Baro est enfin traversé.

SARRITI, 4 *décembre*. — L'Azage nous remet deux anciens soldats de Bottego que j'avais demandés au Négous : on les

a fait sortir de prison pour nous les amener. Ils font pitié ; en haillons, galeux et maigres. « Avoir tant souffert avec les autres blancs, disent-ils en pleurant, et être obligés de recommencer avec vous ! » Je les rassure, leur promets d'obtenir leur liberté au retour... Nous avons tant besoin d'hommes ! Cette nuit, un Abyssin a déserté ; hier, les jeunes gens gallas engagés à Bouré s'étaient sauvés, et les soldats de l'Azage nous les ont ramenés à l'aube, de force, attachés six par six et tout en larmes.

Tristes gens pour aller loin !

Comme nous avons autant de personnel à la corde que d'hommes de bonne volonté pour nous suivre, Doubalé fait avec nous la première étape.

La colline que nous traversons, 200 mètres d'altitude à peine, est le prolongement d'un contrefort du plateau de Salé ; elle oblige le Baro à maintenir sa direction vers le nord jusqu'à ce qu'il se bute, à deux kilomètres au delà du confluent du Birbir, à la montagne de Gambil. Le fleuve alors revient sur lui-même en formant un angle très aigu, puis tourne à l'ouest dans sa direction définitive, à Sarriti. C'est à ce point qu'il débouche dans la plaine, par une véritable porte dissimulée entre des rochers à pic. L'eau se déverse d'une seule nappe, sans fracas : elle tombe d'une hauteur de deux à trois mètres comme une larme énorme, et sa force s'éteint dans un lit très large. Depuis qu'elle passe, elle n'a su que polir les parois dures qui l'enserrent ; à peine, de-ci de-là, a-t-elle creusé de petits nombrils dans la belle lave noire.

Du bassin, l'eau grise repart, sage et molle ; elle fait une entrée calme dans la plaine, où elle se traînera 600 kilomètres jusqu'au Nil, puis 3,000 jusqu'à la Méditerranée.

Dans la saison des pluies, le Baro inonde l'endroit où nous sommes campés. Il bouleverse le sol, il use sa force à polir les énormes blocs de basalte, en leur roulant sur la tête des cailloux et des quartz anguleux. Mais ce débordement ne

dure pas; à 200 mètres en aval, la rivière s'endigue dans des berges de 2 mètres, hérissées d'immenses dalles couleur ardoise.

L'eau, sombre déjà, s'assombrit encore en reflétant les montagnes, dont les pentes raides sont noires d'herbes brûlées. Les sommets sont sauvages et dentelés comme le dos d'une vieille bête dont les vertèbres perceraient la peau. Les mimosas épineux et bossus, que domine de loin en loin un gros tamarin, envahissent la moindre vallée, mais ils s'arrêtent au pied des collines rugueuses.

La nature est belle ici!

Une seule chose nous inquiète cependant : ce fleuve.

Pourrons-nous le suivre jusqu'au bout?



LA CARAVANE EN ROUTE DANS LA PLAINE
LE LONG DU BARO

CHAPITRE XII

DU GUÉ DU BARO AUX ABIGARS OU NOUERS

Sous les dômes protecteurs de cailloux gigantesques, jetés comme du sable dans le lit immense du fleuve, la mission se repose.

Vingt petits feux font des reflets rouges sur les rocs polis et sur les feuilles ternes des tamariniers. Autant de petits groupes sont autour, qui attendent la nuit, en écoutant le mijotement des marmites posées sur trois pierres, au-dessus des flammes claires, et en causant à voix discrète.

Ils sont en tout 150; un tiers à peine a atteint l'âge d'homme; parmi les autres, les aînés n'ont pas vingt ans.

C'est pitoyable d'emmener ces enfants pour ne pas les

ramener tous, de les entraîner sans leur dire où, en leur cachant les dangers qui les menacent. Mais s'ils savaient, comme nous serions vite abandonnés! Cette heure n'arrivera que trop tôt, sans doute.

Nous n'avons pas quitté les dernières montagnes et cependant les physionomies ont changé, sont bouleversées d'inquiétudes vagues. Dans les divers campements, j'entends sur toutes les lèvres les mêmes chuchotements : « Où allons-nous? où nous mènent-ils? » On m'interpelle parfois, au passage, presque en suppliant : « Abbanaber (1)! où nous conduis-tu? Tu nous as promis de l'eau chaque jour, il ne faut pas qu'on nous fasse quitter la rivière! »

Ils ont déjà peur, les pauvres gens!

Je leur raconte ce que je peux pour les encourager; je leur décris les beaux pays vers lesquels nous allons, les belles chasses surtout, les hécatombes d'animaux que l'on fera, là-bas, dans les plaines. Mes compagnons viennent aussi porter la bonne parole; et nous inventons des mirages séducteurs, pour ces êtres naïfs que nous entraînons à notre suite, en troupeau méfiant. Alors, les inquiétudes se dissipent jusqu'à une occasion prochaine, et quelque enthousiasme fait briller des sourires. Les imaginations, parties en vols légers, masquent les regrets de la hutte natale, refuge des habitudes câlinantes, et chassent les réflexions trop sages. Le camp va dormir dans la joie de beaux espoirs; nos contes bleus l'ont guéri pour une nuit de la crainte énervante de l'inconnu.

(1) « Abbanaber », « *Père des panthères!* » Les Abyssins comme les noirs sont grands donneurs de surnoms. « Abbateyette », « *Père des cartouches*, » était celui de de Bonchamps; « *Père des étoiles*, » appelaient-ils Bartholin, et pour un peu, ses observations astronomiques l'auraient fait passer pour sorcier. Quant à notre brave Potter, nul ne prenait au sérieux ses occupations d'artiste et de collectionneur. « Pourquoi fais-tu comme M. Potter, me dit un soldat que je pressais d'attraper une cétoine voltigeant au-dessus de sa tête. Laisse-le donc seul à son travail de fou! »

D'ailleurs, ces premières étapes se font presque sans soucis ; rien de grave ne se passe, et rien de sérieux ne nous arrête. Après Sarriti, nous avons suivi, à flanc de coteau, les contreforts mourants du plateau de Salé : sur la rive gauche, en face, une ramification du Gambil s'arrête court devant le fleuve, en talus raide. Maintenant, de plus en plus, nous nous éloignons des montagnes, et une pente douce, pavée de cailloux blancs, nous coule à la plaine au niveau des eaux. La vallée, plus loin, est habillée d'un style lugubre par des arbres aux écorces charbonneuses, noircies par l'incendie annuel des herbes sèches. Leurs branches n'ont plus d'ombre ni de verdure. L'incendie est leur hiver! La caravane passe entre ces sinistrés. Çà et là, un arbre mort, abattu, fume toujours. Il se consume doucement, sans bruit, ainsi qu'un cigare géant. Et ses branches dessinent encore leurs formes brusques, heurtées, en cendres blanches, fragiles, sur la cendre noire des herbes ; tels des signes cabalistiques gigantesques marqués à la craie sur notre sentier. Les mulets s'en effrayent, reculent ; puis, le trait magique une première fois foulé, la file indienne suit toute, pareille à une immense farandole de bohémiens.

Dans le fleuve calme, dont quelques roches, honteuses de paraître, éraillent à peine la surface, on aperçoit de loin en loin des taches roses qui émergent. Ce sont des familles d'hippopotames, sommeillant pendant les heures chaudes dans l'eau fraîche, qui les soutient. Par ces + 38° à l'ombre, on ne saurait mieux passer son après-midi ! Leurs petites oreilles pointues s'agitent seules à la surface, se redressent, s'aplatissent, se secouent. Un peu au delà, un autre groupe de pachydermes s'ébroue plus bruyamment : ce sont des jeunes qui font des exercices d'équilibre, à quatre pattes sur le dos de leur mère. Ils jouent, glissent, regrimpent et travaillent de toutes leurs jambes courtaudes pour se maintenir et résister au courant. Leurs petits airs effarés, leurs mines



LES DERNIERS CONTREFORTS DU PLATEAU ABYSSIN VUS DU CONFLUENT DE LA BONGAYE AVEC LE BARO

guillerettes sont à mourir de rire. Cependant l'alarme est donnée; à notre vue, formidable bousculade, poufs étouffés dans l'eau profonde, et l'îlot de chair gris rose a disparu.

La zone neutre, déserte, qui sépare l'Abyssinie des pays Yambos touche à sa fin. De l'autre côté du fleuve, une paillotte, juchée sur quatre pieux fourchus, émerge d'un fouillis de sorghos aux immenses panaches. C'est l'éternelle culture africaine, dans un cadre très africain.

La chaîne des Affilos, reculée à 30 kilomètres, arrête nettement l'horizon vers le nord, par une ligne droite parallèle au fleuve. En avant, des rochers baroques, taillés à angles abrupts, trouent seuls le sol égal, de leurs flancs rouges et de leurs têtes calcinées; détachés de tout, sans liaison avec la montagne, sans sympathie avec la plaine, ils ont une physionomie d'égoïsme farouche.

Une rivière nous barre le chemin, entraînant 15 mètres d'eau limpide sur du sable bien propre. Ses petites berges sont la réduction de celles du Baro, et ses rives, pareilles à celles de la grande rivière, sont festonnées de champs de sorgho et plantées de mimosas.

Trois hommes sont là, grands, grêles, des bracelets d'ivoire à leurs bras très noirs, une lance fine à la main. Ils ont l'émoi du gibier qui flaire le chasseur, et fuiraient sans doute, n'étaient les pauvres champs échevelés, teigneux, que nous foulons : leur seul avoir! Mais vite, nos allures pacifiques les rassurent. C'est au point qu'ils approchent, regardent défiler la caravane, puis la suivent, leurs faces de pierrots à rebours toutes ravies d'étonnement. Au camp du confluent de la Bongaye, notre suite augmente. Les voisins, proches ou lointains, ont été avertis de nos bonnes mœurs et viennent voir, eux aussi, ces blancs aux habitudes énigmatiques et troublantes dont ils ont tant ouï parler! Ils nous portent quelques calebasses de farine. Très peu de chose, mais la plus belle fille du monde..... En échange,

nous offrons des douilles de cartouches tirées ; c'est un cadeau princier ! Déjà des colliers nouveaux modèles sont inventés, et le cuivre des douilles brille sur les poitrines comme sur du satin noir. Ces grands enfants de Yambos paraissent vraiment aussi de bons enfants !

De Bongaye, nous faisons des adieux satisfaits aux massifs éthiopiens, très beaux à l'horizon, et que nous ne reverrons plus qu'au retour. La grande falaise dresse son rideau raide sur l'éboulis des montagnes écrasées à ses pieds.

Que la plaine semble reposante après ces souvenirs d'interminables montées et descentes ! Tout nous y enchante, nous y réjouit. Ce sont des étapes douces qui nous amèneront perfidement aux étapes terribles !

Le roi de Gambella « Ouria-Marou » gouverne un pays peu étendu ; un sous-préfet y suffirait. Ne chicanons pas, toutefois, son titre ni sa puissance, car il est toujours agréable de compter parmi ses amis un roi, — fût-il de Gambella !

Si Ouria-Marou fut notre ami, il y fit cependant quelques difficultés au début, et nous laissa désirer longtemps, par peur plus que par règle de protocole, le plaisir de la première entrevue. Dans le village, bâti sur un îlot au milieu du fleuve, la résidence royale, dix messagers furent envoyés sans succès. Les conseillers du roi venaient, son frère, ses amis, la Cour ; mais le roi avait mal au pied, avait mal au genou, avait mal au ventre ! Où n'avait-il pas mal ? Pour guérir de si grands maux, les grands remèdes : la promesse de plusieurs rangs de perles et celle d'une bouteille vide ! Alors, le roi vint. Il est tout nu comme ses sujets, mais plus grand que la généralité d'entre eux, moins grêle, avec un peu de cette noblesse d'allures que prennent les hommes qui commandent à d'autres hommes.

Piqué comme un grand héron sur le seuil de nos tentes, il s'obstine à ne pas s'asseoir sur le tapis jeté par terre en



LE ROI DE GAMBELLA ET SES FEMMES DEVANT SA HUTTE

son honneur; les arabesques aux vives couleurs de l'étoffe de laine le terrorisent. Quand sa prudence excessive est apaisée, nous causons à bâtons rompus, aidés d'interprètes qui comprennent peu et traduisent mal :« Nous venons, en amis, te demander de traiter avec le grand Négous. Il te protégera. Et tu payeras tribut. » Tel est le thème. Ouria-Marou saisit de suite ce dernier paragraphe : le tribut à payer. Aussi bien ne s'en indigne-t-il pas. Est-ce qu'un être au monde échappe à cette loi? Ses sujets lui payent tribut; lui-même paye tribut au grand chef des Yambos, Niea, qui habite à dix grandes journées de marche, dans le Boko.

— Cependant les Abyssins, dit-il, m'ont déjà razzié deux fois! L'an dernier, ils ont tout pris, chèvres, femmes, enfants, mangé toute la farine, emporté tout l'ivoire!

— Tu n'as qu'un moyen d'échapper à ces pillages, c'est de traiter avec le Négous.

— Je réfléchirai, répond le pauvre roi. Et, en s'en allant, il nous laisse deux poulets maigres et un poisson séché; nos prières n'obtiennent rien de plus, nos menaces guère mieux que des promesses pour demain.

Le lendemain, en effet, le roitelet de Gambella revient, suivi de vingt hommes chargés de farine. Il se montre très fier de nos remerciements et très apprivoisé cette fois! C'est le moment de causer politique. Nous avons préparé, en double exemplaire, le traité ainsi conçu :

EMPIRE D'ÉTHIOPIE

Par-devant nous, soussignés, Christian de Bonchamps, chargé de mission en Éthiopie et sur le Haut-Nil par le gouvernement de la République française, et Choho Mohamed, agent du gouvernement éthiopien, munis tous les deux de pleins pouvoirs par Sa Majesté l'Empereur Ménélik II, roi des rois d'Éthiopie; en présence des témoins soussignés, le chef, roi de .... a déclaré placer tout son territoire et les pays qui en dépendent sous la protection de l'Empereur Ménélik II; il s'est engagé, en outre, à ne traiter désor-

mais avec aucune autre puissance étrangère à l'Éthiopie; en foi de quoi, et après lecture faite, les parties intéressées ont signé; le chef, ne sachant pas écrire, a tracé une croix. Le présent traité annule les précédents et a été établi en double expédition.

Le mil huit cent quatre-vingt-dix-sept.

Le Chargé de mission, DE BONCHAMPS. *L'Agent du gouvernement éthiopien,* CHOHO MOHAMED.

CH. MICHEL, LÉON BARTHOLIN, FAIVRE, POTTER.
L'Interprète, GABRI MIKAEL.

Le principal intéressé dans l'affaire ne comprend goutte à nos écritures ni à aucune autre. Parlons-lui donc une langue plus nette :

« Si tu signes, regarde les cadeaux que tu recevras : cette belle étoffe de soie (le drapeau éthiopien), ensuite plusieurs brasses d'étoffes rouges, blanches, bleues, ces perles magnifiques, des bracelets, une glace, des couteaux. »

L'étalage bigarré est trop tentant.

« Donne ! que faut-il faire? » dit Sa Majesté.

Et nous l'installons devant notre petite table; j'arme d'un porte-plume sa patte noiraude, je lui fais tracer une grosse croix toute tremblée... C'est fait ! Pour quelques perles de verre, pour dix mètres de cotonnade, le roi de Gambella a vendu son royaume à Ménélik.

Devant le pauvre souverain dépossédé je me sens presque honteux maintenant. C'est ainsi qu'ils se bâclent à peu près tous, cependant, dans le centre africain, ces fameux traités que les blancs font signer aux noirs.

Des croix tremblées, tracées sans comprendre ! Ce sont tous les droits des nations puissantes sur les domaines des roitelets d'Afrique.

Ouria-Marou écoute ensuite, d'une oreille, nos recommandations : ne jamais se défaire de ses drapeaux et de son traité. Mais les cadeaux paraissent l'intéresser bien autre-

ment. Il est heureux comme un enfant de ses nouveaux jouets, et nous offre immédiatement, dans sa reconnaissance, de visiter son village.

Ce village est entouré d'une palissade de tiges de sorghos, maintenues par des pieux sculptés. La cour est méticuleusement propre, recouverte d'un mélange de terre battue et de cendre, dure comme de l'asphalte ; pas une brindille ne traîne, pas une tache. Des palissades, enjolivées de mille menues cordelettes habilement tressées, séparent les huttes, formant autant de petites cours où des claies, posées sur quatre pieux, abritent les « cuisines » — comme foyer, un trou dans le sol ; comme attirail culinaire, deux jarres en terre, et un bâton à crochet en guise d'écumoire et de fourchette.

La hutte royale, aussi modeste que les autres, a la forme d'un cône allongé que l'on aurait renversé sur une petite butte. Par la porte, en tout semblable à celle d'une niche à chien, nous entrons à genoux ou à plat ventre ; — nous sommes trois, et la hutte est pleine ! Il y fait chaud, il y fait un peu noir ; mais lorsque nos yeux sont habitués, nous nous émerveillons. Quel délicieux arrangement ! Le sol battu, lisse, uni comme une glace, est égayé de jolis dessins circulaires, de festons légers et capricieux ; de minuscules rigoles en zigzag, délicatement tracées, convergent de chaque coin vers une dépression grande comme une assiette creuse, près de la porte : Ouria-Marou jetterait là ses enveloppes s'il recevait son courrier. A défaut d'enveloppes, le petit trou reçoit les balayures ; et il faut voir avec quelle vivacité une des royales épouses s'empare d'un minuscule plumeau en jonc séché, pour chasser la cendre de cigarette qu'un de mes compagnons a semée !

La hutte est, jusqu'à mi-hauteur, enduite de terre bien lisse sur laquelle se poursuivent les dessins élégants ; puis, de chaque côté, symétriquement, les hauts panneaux sont couverts de lignes plus compliquées et non moins gracieuses,

curieusement décoratives. Huit piliers de 30 centimètres de hauteur, aux têtes évasées, supportent des jarres rondes, regorgeant de farine. Car ces séduisantes maisonnettes ne sont que des magasins; les Yambos n'y vivent guère, n'y couchent jamais. Leurs nuits se passent à la belle étoile, autour des feux. Et lorsqu'un mari s'ennuie de veiller seul, de la hampe de sa lance il fait signe à sa compagne couchée au foyer des femmes, — ainsi le veut l'usage.

Cette vie en plein air rend moins surprenante la propreté merveilleuse des petits intérieurs. Mais non moins étonnantes sont les multiples décorations, faites de main si délicate et si alerte. Les médiocres cases cylindriques de terre glaise elles-mêmes, humbles greniers à sorgho ou à maïs, élevées sur quatre piquets, sont extérieurement ornées de dessins originaux, soignés et variés autant que ceux de la hutte royale.

Ces Yambos sont vraiment des artistes, artistes primitifs et inconscients, qui trahissent partout leurs penchants à l'élégance et leurs naïves aspirations de beauté. Leur apparence même, d'ailleurs, n'est pas commune; leur tournure, leurs gestes sont gracieux et leurs traits réguliers, leur profil net. Ce sont des proches parents, sans doute, de ces Chillouques (décrits par d'Arnaud et Junker) qui occupent la rive gauche du Nil.

Nous n'avons vu encore, comme spécimen du beau sexe de cette race, que de très vieilles commères, les doyennes du village, certainement. C'est que filles et femmes nous ont pris pour des Gallas ou des Abyssins; et lorsque Gallas ou Abyssins viennent en visite jusqu'ici, ils ont coutume, en prenant congé, d'emmener toutes les épouses de leurs voisins. C'est ainsi que maints villages yambos se sont trouvés, après telle ou telle expédition, réduits à la portion congrue : une femme pour dix hommes!

Dès que le malentendu fut dissipé et que courut le bruit

de notre savoir-vivre, mesdames et mesdemoiselles yambos commencèrent à paraître au coin des palissades — pour disparaître prestement aux premiers regards. Malgré ce jeu de cache-cache, nous pouvons les juger grandes et assez bien faites, un peu grêles pourtant, comme leurs époux, et habillées aussi commodément : un petit paillasson en alfa, sorte de brosse aux crins courts, large comme trois doigts, est attaché autour des reins. Quelquefois, la petite brosse est remplacée par une rangée de perles blanches ou bleues. C'est simple et pas ruineux pour les maris ; lorsqu'ils sont dix pour une, ce doit être pour rien !

En pays yambo, la décence n'est donc point sauvegardée par le costume, elle est comprise d'autre façon : les femmes ne doivent jamais se tenir debout dans le village ou devant un homme : elles doivent marcher à quatre pattes, sur les mains et les genoux. Quelques gamines et vieilles femmes nous ont étonnés, courant en cette posture avec beaucoup d'aisance, sinon de grâce. Mais le gros de ce bataillon de culs-de-jatte est resté invisible. En multipliant nos cadeaux et nos instances, nous obtenons qu'on fasse sortir de leurs cachettes la bande des jeunes et jolies Yambos. Elles traversent alors la cour devant nous, au trot, à quatre pattes, d'une étrange allure de bêtes ; elles sont complètement nues, la tête rasée de près. Cette vision invraisemblable, si rapide que nous croyons avoir rêvé, est notre dernier étonnement yambo. Car l'heure est venue de quitter notre hôte royal, en emportant le joli souvenir de son petit village (1).

Un peu au-dessous de la résidence d'Ouria-Marou est un second îlot (2) moins boisé, désert et relié à la rive par une

(1) Au retour, ces dames, moyennant quelques rangs de perles, se laissèrent photographier.

(2) Sur cet îlot fut ancré *le Faidherbe* (janvier 1899), lors du retour de Marchand par l'Abyssinie ; sous un abri en chaume, sa coque rapiécée achève de s'effondrer.

digue naturelle de rocs massifs. Ce sont, d'après les indigènes, les derniers récifs ; de là le passage est libre.

Si nous avions notre chaland, ce serait donc ici que nous



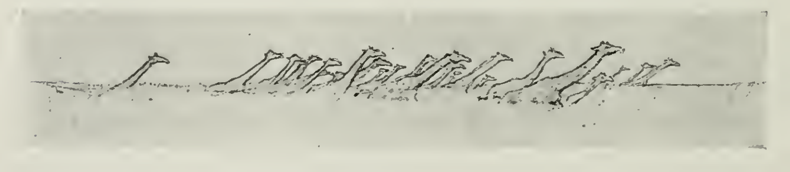
TROUPEAU DE GIRAFES BROUTANT DANS LA PLAINE

Dessin de Maurice Potter.

nous embarquerions, ce serait donc dans *six jours* que nous arriverions à Fachoda !

Si seulement nous avions trouvé des pirogues !

Le crépitement des carabines coupe net mes regrets rabâcheurs. Un phacochère monstrueux traverse le sentier, dégringole la berge, en traînant ses pattes de derrière ensanglantées ; dix Yambos sont déjà autour de lui, la lance



LA FUITE

haute, et se disputent à qui achèvera l'animal, à qui commencera le dépeçage.

La curée n'est pas finie qu'un troupeau de girafes se silhouette dans une clairière, — elles fuient..... Des antilopes, plus naïves, nous attendent. Nous tirons : les malheureuses sautent sur place, d'un air surpris, à chaque détonation, et flairent leurs sœurs mortes. Elles se laisseraient abattre jus-

qu'à la dernière si nous ne nous démasquions, écœurés d'un massacre sans mérite. Nos hommes se précipitent pour couper les gorges encore chaudes, car seules les blessées qui achèveront de mourir sous le couteau d'un copte seront mangées par les coptes, celles qui mourront sous le couteau d'un musulman seront mangées par les musulmans. Un animal qui n'est pas immolé par un coreligionnaire est impur. Nos Abyssins ne touchent point non plus à la chair du mulet et du zèbre, parce que ces animaux n'ont point de doigts; du sanglier, du lièvre, du lapin, par pure superstition encore. Ces scrupules disparaîtront devant la faim, et nous verrons sans doute bientôt musulmans et coptes partager le même repas. Attendons les journées de disette probables !

Cependant, les guides indigènes nous promettent des vivres sur notre route, jusqu'à Abigar. Puissent-ils dire vrai! La famine, si elle n'est pas encore là pour les hommes, a déjà commencé pour les animaux. Les rives du Baro n'ont pas une herbe; l'incendie n'a oublié que de rares touffes de graminées sur chacune desquelles nos mulets broutent vingt.

Les arbres, par contre, se font plus touffus, plus serrés ; nous marchons bientôt sous leur ombre, en plein bois ; et, au plus épais de ce bois, dans un coin paisible, comme perdu, nous découvrons un village pimpant, soigné, coquet et délicieux. N'était le site très différent, nous pourrions nous croire de retour à Gambella ! Car, ici comme à Gambella, Ouria-Marou nous attend, dans une cour toute pareille, près d'une hutte toute semblable à celle où il nous reçut déjà. Notre hôte d'hier a voulu être notre hôte d'aujourd'hui. Il nous a devancés, pour nous mieux faire accueil et nous offrir lui-même le rafraîchissement douteux d'un liquide aigrelet et épais comme un potage de semoule, — de la bière de mil fermenté !

Au delà de l'hospitalier village, le sentier se perd; les arbres, d'ailleurs, se sont espacés, ont battu en retraite

jusqu'aux rives du fleuve, sous la poussée des grandes herbes encore vertes, qui arrivent à l'assaut du fond des plaines. L'envahissement du foin géant a refoulé aussi notre colonne le long des berges, où la marche devient fastidieuse : plus de vue, l'horizon est muré, et pas un souffle d'air. Le sol, fendillé, cède par endroits, et nous précipite dans des cloaques. — Seraient-ce déjà les marais? Ces marais redoutables dont les fleuves africains s'entourent comme d'une ceinture de chasteté?... — Non, explique un Yambo, ce ne sont pas des marais, c'est un changement de pays. De Gambella nous passons sur le territoire de Finkeo ; il y aura là des cultures, et du sorgho autant que du foin, mais plus de forêts!

En attendant cet Éden, que rien ne fait prévoir, la caravane trébuche dans les innombrables traces des hippopotames, puis elle va passer une nuit détestable dans le lit desséché d'une rivière.

De gros ficus se dressent sur leurs racines déchaussées et enchevêtrées, comme de monstrueux crabes sur leurs pattes; d'autres arbres, complètement couchés, poussent des jets désordonnés et s'arc-boutent de toutes leurs branches pour résister aux prochaines violences de la saison pluvieuse. Au milieu de ces formes étranges, de cette végétation bousculée, le lit de la rivière s'étale, interminable avenue sablée d'un parc fabuleux. Ce parc est rempli de maraudeurs : une famille de lions y prend le frais non loin de nous; des hippopotames reniflent et grognent sans souci de notre sommeil; des crocodiles, en pourchassant des poissons le long de l'estuaire, font aussi leur petit vacarme : un bruit de vagues qui déferlent.

Nous sommes à peine endormis, qu'un lion rugit tout près, et sa petite famille lui répond de trois côtés à la fois; les bêtes de charge s'affolent, se secouent, réussissent à rompre leurs cordes et partent d'un galop furieux dans toutes les directions; les hommes, guère plus braves, crient et tirent

au hasard. Le tumulte devient tel, qu'il nous faut sacrifier notre repos, chèrement gagné, pour essayer de ramener l'ordre, et nous livrer en pâture aux innombrables moustiques qui, eux, n'ont pas eu peur. Les lions rugissent longuement d'un peu plus loin, et leurs voix fortes se répondent jusqu'à l'aube.

La première étape matinale nous donne la surprise de la disparition des grands arbres; l'horizon libéré devient alors immense. A l'ouest, la calotte blanche du ciel s'affaisse, s'enchâsse dans l'uniforme surface plane. Deux collines se profilent cependant au loin, isolées de toute autre montagne, et la rivière semble courir à elles; ce sont les monts Afalas, les derniers soulèvements du puissant massif éthiopien, « la frontière des Abigars! » attestent nos guides. Le mur des Affillos, parallèle au Baro depuis Sarriti, est resté en arrière vers le nord; ce n'est plus qu'une indécise traînée grise.

Au milieu de cette vaste plaine, le Baro prélasse des eaux dormeuses; il apparaît et souvent disparaît dans le cadre vert que lui font les champs de sorgho; mais son cours se devine toujours à travers la plaine; il est jalonné par les toits coniques des huttes et, de loin en loin, par des ficus.

On pourrait croire la contrée riche : illusion!

Les champs qui se succèdent si régulièrement, le long des berges, ont de 10 à 100 mètres de large. Ils sont soignés avec une minutie qui prouve leur rareté. Ici on arrose, on pioche, on travaille le sorgho comme une plante précieuse; il faut voir les Yambos vider chaque soir, au pied des petites plantes, leurs jarres aux dessins élégants, ou encore, de grand matin, observer le travail sans fatigue qu'ils font dans leurs cultures : assis devant chaque plant de sorgho successivement, leur pipe à côté d'eux, leur petite pioche à la main, ils grattent la terre en causant, avec une lenteur, une indolence risibles et admirables. Puis, aux heures chaudes,

ils vont s'étendre à l'ombre de l'unique arbre du village, ou près de leur hutte minuscule, ou encore ils vont s'ébrouer dans l'eau, le long des rives, en surveillant les nombreux crocodiles qui baîllent au soleil et leur rendent leur surveillance.

Les huttes, tout au bord de la berge, surplombent le fleuve; réunies par groupes de quatre ou cinq, elles sont entourées de la palissade élégante en cannes de sorgho que nous connaissons déjà, et bâties sur un monticule de 80 centimètres de hauteur, en terre rapportée. La crue annuelle du Baro rend cette précaution indispensable, car la plaine disparaît alors sous l'eau pendant deux mois!

— Serait-ce l'explication de cette « mer d'Haarlem » introuvable et cependant mentionnée sur toutes les cartes?

Les villages miniatures que nous croisons ont tous le même nombre de cases : une pour le chef de famille, une pour les femmes et les bébés, une pour les enfants, un foyer couvert, enfin un grenier. Une rangée de petits piquets sculptés servent à attacher quelques chèvres, cinq ou six chez les richards! Un chien fauve, maigre, levreté, promène son nez pointu et son regard sournois, en quête d'un morceau de viande qu'il ne trouve jamais; des poules, blanches comme du lait, s'enfuient en caquetant. Malgré des habitants si variés, les très petites cours sont toujours impeccablement propres, leur sol net autant qu'un parquet; parfois, au centre, se remarque une bosse, un dos d'âne soigneusement recouvert d'un paillasson de jonc : c'est la tombe de famille. — Les Yambos gardent leurs morts près d'eux; ils les étendent devant la hutte du chef de famille sous un mètre de terre, puis édifient au-dessus un petit tumulus, et tout le macadam de la cour est refait en terre glaise mélangée de cendre.

Autour des palissades sont de petits jardins, où des pois, du maïs, des citrouilles, quelques plantes de tabac vien-



VILLAGE D'ITANE — RIVE DROITE DU BARO

nent sagement dans des carrés tirés au cordeau; à côté, poussent cinq ou six arbrisseaux, cotonniers ou piments; un plant de courge-bouteille grimpe le long de la palissade pour la couvrir de ses larges feuilles. C'est tout, et c'est charmant, à force d'être en ordre et d'être soigné.

Je ne puis m'empêcher, chaque fois que nous pénétrons dans ces jardinets, dans ces cours, dans ces cases, dans tout ce domaine intime, calme et simple, de plaindre les habitants de notre venue. Je les vois vaquer si paisiblement, le jour, à leurs occupations puériles, dormir si insoucieusement, la nuit, sous leurs étoiles presque jamais voilées! Notre passage ne va-t-il pas troubler un peu ces habitudes infimes qui suffisent à leur bonheur?

Ce bonheur tranquille, nous ne sommes pas seuls à le troubler; des intrus plus brutaux viennent bouleverser les petites existences bien ordonnées de ces doux primitifs. Ce sont les Nouers ou Abigars, voisins pillards et audacieux, la plaie, la bête noire des populations riveraines du Baro.

Les razzias des Nouers sur les Yambos sont annuelles, et généralement supportées patiemment, comme un fléau dont on a depuis longtemps l'habitude résignée. Seulement de loin en loin, lorsque les actes de banditisme ont été trop répétés et trop cruels, les pacifiques Yambos se décident à la résistance, voire même à l'attaque. Leurs petits souverains, qui commandent chacun un territoire de quelques kilomètres, s'entendent pour réunir leurs forces sous les ordres de Niea, roi du Boko, chef suprême des tribus Yambos. Une guerre générale est alors déclarée à l'ennemi commun. Mais ces grandes décisions et ces grands combats sont très rares.

Généralement, les visites intéressées des Nouers ont lieu à l'époque des plus basses eaux, lorsque l'incendie a fait disparaître le foin impénétrable; on peut circuler facilement alors, puis la récolte de maïs est mûre. Le moment est parti-

culièrement favorable : cinq cents Nouers apparaissent soudain, casse-tête à la main et larges lances à la hampe garnie de plumes d'autruche. Ils surprennent un village, vident les greniers, volent les chèvres, emmènent les femmes, les enfants, et ils sont loin avant que les Yambos, disséminés par faibles groupements sur 200 kilomètres le long des rives, aient pu se rassembler en force.

Ceux-ci, d'ailleurs, pour être de mœurs plus tranquilles, ne sont pas toujours, entre eux, bons amis. Des rixes, de petits combats, peu meurtriers il est vrai, éclatent parfois quand la récolte a été bonne et la bière abondante. La tactique est peu variée : quand les habitants d'un village veulent attaquer un autre village, ils y mettent le feu ; et, à la faveur du désordre général, on emporte le contenu des greniers ; les sinistrés n'ont qu'un recours dans leur malheur : attendre une occasion propice pour tomber à leur tour sur le voisin.

Régime délicieux qui n'est pas particulier à la vallée du Baro.

Ces petits pillages réciproques ont pourtant quelquefois, ici, une excuse autre que l'ivrognerie : l'extrême misère qui suit la visite des sauterelles. Les Yambos ne peuvent parer à la disette par des cultures plus étendues, car la bande de terre cultivable court en mince cordon entre le fleuve et des marais qui ne sèchent pas. Quant aux provisions, toujours très peu abondantes, elles deviennent trop souvent la part des Nouers. Aussi, quelle haine vivace nourrissent les Yambos contre leurs détestables voisins, voleurs de grains et voleurs de femmes !

Cette haine leur a inspiré une idée génialement baroque : nous serons, nous, les vengeurs de leurs griefs, les redresseurs de torts. Nous allons nous heurter aux Nouers et les battre, tandis que les Yambos nous suivront pour profiter de nos victoires. L'idée a fait fortune. La chose a été entendue

et crue de tous, avant que notre avis ait même été demandé. Une centaine de maris dépossédés — certains, peu veinards, avaient eu trois épouses enlevées à leur barbe — nous escortent déjà, et, durant les longues étapes, ils s'encouragent mutuellement, brandissant leurs belles lances (dont quelques-unes particulièrement originales ont, en guise de fer, un péroné de girafe) et leurs casse-tête. Un artiste a sculpté



« JE VAIS CHERCHER MES FEMMES! »

son casse-tête en tête de Nouer, — oh! raffinement de fanfaronnade!

Ces braves gens étaient vraiment mieux dans leur rôle à enjoliver leurs demeures et à gratter leurs pieds de maïs que déguisés en guerriers farouches, marchant derrière nos talons. « Je vais chercher mes femmes! » crient-ils à qui mieux mieux aux amis et connaissances que nous rencontrons. Et ceux-ci se mettent à notre suite, pour chercher leurs femmes, sans doute aussi. Ils ont l'air niais et serin, tout comme chez nous les maris affligés d'épouses volages.

Le territoire de Finkéo devient désert, à mesure que nous passons; les cases n'ont plus un seul habitant. Un indigène malin, le *business man* de l'endroit, qui est venu nous vendre trois chèvres à un prix exorbitant, explique cette désertion.

— On n'a pas peur de vous... On a peur des Yambos qui vous accompagnent!

En effet, nos suivants, les maris malheureux, doivent être des voyageurs sans scrupules : n'ayant point emporté de vivres, ils en prennent de gré ou de force au passage. Peut-être serons-nous bientôt réduits à en faire autant. Nécessité fait loi!

Le seigneur de Finkéo, avec qui nous voudrions renouveler notre exploit du traité de Gambella, prend le parti de fuir comme ses sujets. Il envoie cependant des messagers; et ces messagers, devant le miroitement de nos cadeaux, finissent par trouver stupide le maître froussard qui fait fi de telles aubaines! Après conciliabules, un de ces fidèles serviteurs approche : « Si tu veux, dit-il simplement à de Bonchamps, je serai roi de Finkéo, les vieux du pays trouvent que l'autre est une femme. Nomme-moi à sa place! »

Après avoir signé des traités réguliers, sommes-nous donc destinés à faire des coups d'État? Comme l'occasion en devient très rare en France, de Bonchamps acquiesce :

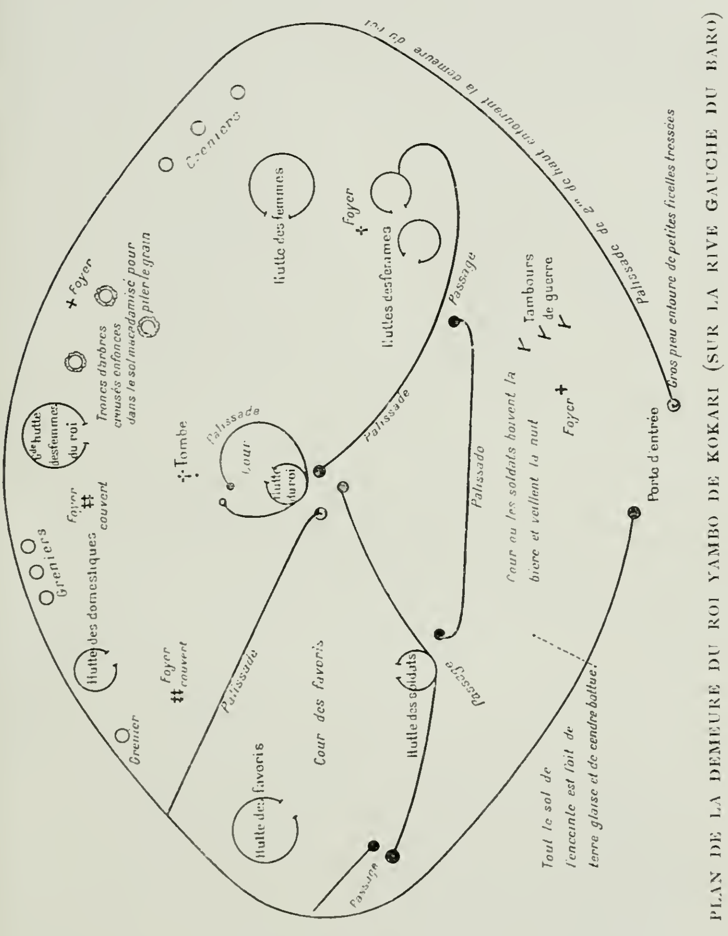
— A l'étape suivante, nous te ferons roi, et tu signeras le traité.

Notre noir prétendant emboîte le pas aussitôt, prêt à mettre sa griffe sur tous les traités du monde, insoucieux des vicissitudes et des dangers que procurent les grandeurs.

Au retour, il nous contera comment il eut à défendre sa couronne, si miraculeusement acquise, entre de nombreux compétiteurs, comment les mêmes vieillards qui l'avaient soutenu tentèrent de lui casser la tête... et comment enfin il en fut quitte pour quelques blessures, triompha de ses ennemis

et étendit même son pouvoir sur les territoires avoisinants. C'était décidément un nègre de caractère!

Quand le roi de Finkéo, notre roi, eut signé son traité,



PLAN DE LA DEMEURE DU ROI YAMBO DE KOKARI (SUR LA RIVE GAUCHE DU BARO)

Hutte du roi construite en chaume et en baguettes de bois flexibles : hauteur, $2^m,25$; diamètre, $2^m,15$. — Grandes huttes des femmes avec véranda : hauteur, $3^m,80$; diamètre intérieur, $3^m,15$, et véranda de $0^m,60$ de large.

ce fut au tour du roi de Pomoli : une bonne croix, que je n'arrivai pas à lui faire tracer droite, donna à S. M. Ménélik, roi des rois d'Éthiopie, un territoire un peu désert, mais grand comme un département.

Le ravissant village de Kokari s'abrite sous des ficus si vieux et si gros que ses cases apparaissent comme des termitières. Elles sont cependant plus vastes, plus hautes que précédemment, construites un peu différemment aussi; leur chaume, soutenu à 60 centimètres du sol par une rangée de pieux en couronne, forme des sortes de vérandas très basses; les intérieurs sont excessivement propres, disposés merveilleusement : c'est, du reste, la règle en pays yambo. Les poteries, les paniers à passer la farine, les menus ustensiles, me paraissent particulièrement jolis, et l'ornementation encore mieux trouvée que dans les villages du haut fleuve. Nous visitons tout à loisir... car il n'y a personne. Un calme profond, un calme pesant enveloppe ce centre de vie abandonné; la chaleur vigoureuse qui descend du ciel et monte de la terre nous défend de réagir par des gestes pressés de civilisés.

Rien à faire ici que regarder et s'en aller.

La nappe unie du fleuve fait aux rives un avant-plan de limpidité qui les embellit, — telles les glaces claires dans un appartement. Des îlots verts se reflètent grandes îles; les ficus clairsemés apparaissent géants; ils lâchent, un à un, leurs fruits trop mûrs dans les eaux; des silures sautent pour attraper les fruits, et un aigle noir à tête blanche pêche les silures... A intervalles réguliers, l'aigle pêcheur pousse un cri triste, qui commence aigu et meurt en hoquets étranglés; c'est l'unique bruit du pays endormi.

De l'autre côté du village, une immense eau calme s'allonge, ceinturée de prairies; un mulet imprudent s'y est avancé, il enfonce aussitôt, disparaît; on le retire : trop tard! la boue l'a déjà étouffé. Au milieu de ces marécages perfides émergent des branches mortes et les cimes d'une longue théorie d'arbres submergés; des aigrettes y disputent les meilleures places à une légion d'ibis noirs...

Dans la vie en plein air, les paysages prennent une place

HUTTES DU ROI DE KOKARI ET SA GARDE

importante ; la contemplation l'emporterait volontiers sur l'action ; mais les préoccupations matérielles sont trop graves à l'heure actuelle, pour nous abandonner à des plaisirs de touristes.

Le joli village de Kokari n'ajoute qu'une inquiétude de plus à nos inquiétudes, puisqu'il est désert. Si les indigènes continuent à faire le vide sur notre passage, qu'adviendra-t-il? Si, d'ailleurs, nous traversons des régions plus riches, comment profiterons-nous de l'aubaine? Les mulets seraient surchargés avec deux jours de vivres, et le nombre des animaux de notre convoi diminue rapidement.

Je propose à de Bonchamps de prendre une à une toutes les pirogues que nous rencontrerons. Elles seront très rares et très petites, parce que les arbres sont rares aussi ; mais celles que nous trouverons — si nous en trouvons — pourraient quand même nous servir à transporter quelques centaines de kilos de grains ? De Bonchamps s'y oppose : il craint d'indisposer les Yambos, à qui il faudrait enlever les pirogues de force. — Puissions-nous ne pas regretter ces scrupules !...

Cette marche en avant, sans vivres, au hasard, est un péril constant ; le premier obstacle sérieux nous arrêtera ; trois étapes dans un pays pauvre y suffiront. Il ne faut pas plus de trois jours pour mourir de faim !

A Iméro, un large écoulement de marais nous arrête pour un travail de pontonniers : avec du foin arraché au champ immense qui recouvre des milliers de kilomètres de plaine nous comblons le fossé vaseux et nous passons. En somme, petit accroc, mais avertissement pour plus loin.



LE BARO APRÈS LE GUÉ D'ILÉA

CHAPITRE XIII

DES ABIGARS OU NOUERS AU SOBAT

Le gué d'Iléa, que nous avons appelé gué Bottego (1), doit à sa position géographique d'avoir été le théâtre de quelques-uns des événements les plus curieux de l'histoire de ce coin d'Afrique. Il marque, en effet, l'angle septentrional du grand triangle mérécageux encadré par le Baro et l'Adjoubba.

Lorsqu'une expédition s'engage dans la plaine, entre les deux rivières Baro et Adjoubba, elle se voit refoulée d'un côté par les marais, de l'autre éloignée des montagnes par une brousse impénétrable ; elle débouche donc forcément au gué d'Iléa. C'est ce qui arriva à l'expédition Bottego, il y a quelques mois.

Auparavant, en 1890, une armée derviche, à son retour d'une excursion formidable jusqu'aux frontières sud-ouest de

(1) Le Capt Bottego, chef d'une mission italienne, était parti de Brava en 1895 ; après avoir passé lau nord du ac Rodolphe, il franchit le Baro au gué d'Iléa en 1897 et se fit massacrer par une troupe abyssine à Jellem, dans le Ouallaga, le 16 mars 1897.

l'Abyssinie, avait dû prendre le même chemin et traverser le Baro au gué d'Iléa. Un viel Arabe qui avait fait partie de cette armée et était resté malade à Iléa, incapable de suivre jusqu'au bout ses compagnons, m'expliqua leur itinéraire.

Les Derviches étaient partis du Nil Bleu, près de la frontière du Godjam ; ils avaient contourné le massif des Béni-Choukouls et étaient arrivés, en pillant et razziant tous les villages rencontrés, jusqu'à Deng, sur la rive droite du Sobat. Le pays était pauvre, les vivres rares : un indigène avisé, qui voulait sans doute débarrasser lui et les siens d'un voisinage dangereux, persuada aux soldats affamés que de l'autre côté de l'eau s'étendait une contrée merveilleuse.

Les Derviches traversèrent alors la rivière à grand'peine et marchèrent longtemps dans la direction indiquée, à travers des marais chaque jour plus impénétrables; au lieu des richesses espérées, ils ne trouvèrent que de misérables villages. Épuisés, décimés par la fièvre, ils tentèrent de se rapprocher des montagnes, et, comme sur la rive droite de l'Adjoubba s'apercevaient les contreforts du Caffa, ils se préparèrent à la franchir. O surprise! sur cette rive droite, en face, une immense armée avait établi son campement. C'était celle de Dedjaz Tessama. Le Dedjaz avait abouti là après une longue et pénible expédition sur les frontières du Caffa ; il avait appris la présence d'une nombreuse troupe dans son voisinage : « Ce sont, lui avait-on dit, des Arabes noirs qui ont beaucoup de fusils et tuent tout sur leur passage. » La saison était mauvaise, les Abyssins étaient épuisés par une dure campagne; aussi Tessama jugea-t-il prudent de rebrousser chemin, sans prendre contact avec ces ennemis inconnus.

Les « Arabes noirs » firent le même raisonnement : « Ce sont des gens couverts de boucliers en argent, en or, avec des fusils, des chevaux caparaçonnés d'argent, — avaient

raconté les indigènes en parlant des Abyssins, — ils viennent du fond des montagnes et ont tout ravagé où ils ont passé... » Et les Derviches de décamper !

Les marécages de la plaine étaient devenus des lacs ; ils essayèrent, encore une fois, de gagner les régions montagneuses pour remonter ensuite vers le nord, leur point de départ. Mais une brousse déserte, épaisse, inextricable, leur défendit l'accès des montagnes ; ils voulurent alors retourner à l'ouest ; les marécages les repoussèrent. Ainsi endigués entre la brousse et les marais, ils avancèrent péniblement, débouchèrent précisément au gué d'Iléa, le traversèrent et suivirent le Baro jusqu'au Sobat pour retrouver à Deng leur ancienne route.



TYPE YAMBO
COIFFURE FAITE AVEC LES CHEVEUX ENDUITS DE TERRE GLAISE
Dessin de Potter.

Cette expédition eut comme conséquence indirecte l'établissement des Nouers sur la rive droite du Baro. En effet, les tribus Yambos, qui habitaient auparavant ces régions, avaient été volées, massacrées ou chassées par la horde impitoyable des Derviches ; pas une hutte n'avait échappé au pillage, le pays était devenu désert. Les Nouers, qui, dans leurs incursions, n'avaient jamais dépassé encore le confluent de l'Adjoubba, profitèrent de la fuite des Yambos pour se précipiter vers les territoires abandonnés, les envahir et s'y installer définitivement.

Est-ce en mettant à profit une circonstance analogue que

les Nouers du Bahr-el-Gazal prirent anciennement possession du Sobat? Avançant à la suite d'une expédition de peuples étrangers, Éthiopiens ou Soudanais, ils auraient ainsi coupé en deux le territoire Chillouque. Les tribus Yambos seraient donc des familles Chillouques, isolées et séparées de leur souche par cette invasion?...

De tels renseignements, malgré leur minime importance, sont intéressants à rechercher, à déballer du fatras de racontars et de légendes dont les entourent les indigènes; à coordonner enfin, pour arriver à une compréhension générale de l'histoire de ces peuplades primitives.

Une certitude géographique, cependant, au sujet des pays que nous aurons à traverser bientôt, aurait pour nous un autre intérêt encore. Beaucoup de tâtonnements m'avaient amené à tracer, d'après les indications embrouillées de mon Derviche, une carte un peu inquiétante du cours du Baro : un Baro qui devenait de plus en plus désert sur la rive gauche et surtout de plus en plus marécageux. Nos guides n'étaient pas plus encourageants: « Après le Guilo, vous trouverez de l'herbe qui ne sèche jamais; de l'autre côté, les Abigars; au delà, très loin, les Tourouques. » Et alors les discours des guides devenaient si incohérents, si extraordinaires, qu'il fallait renoncer à en rien tirer d'exact. Toutes les probabilités, néanmoins, étaient pour que la rive gauche devînt déserte et marécageuse; les dires concordaient sur ce point. — La rive droite, au contraire, devait être habitée par les Nouers.

Notre caravane était sans provisions, sans ravitaillements; le simple bon sens nous conseillait donc de traverser le fleuve, pour suivre dorénavant la rive droite.

Le Négous nous l'avait défendu, il est vrai, mais seulement dans la partie du fleuve qui touche aux territoires abyssins; son interdiction ne s'étendait pas au delà puisque aussi bien

Sa Majesté m'avait dit (devant tous les notables assemblés à l'occasion de la remise de la Légion d'honneur à certains d'entre eux, à mon dernier passage à Addis-Adeba) « de couper autant que possible tout droit sur Fachoda, au lieu de suivre le Sobat et le Nil ».

Malheureusement, une lettre personnelle de M. Lagarde à M. de Bonchamps prescrivait formellement à notre mission de suivre la rive gauche, et M. de Bonchamps, malgré la gravité des circonstances, ne se décida pas à passer outre!

Nous continuons donc, sans changement d'itinéraire, à longer le fleuve, avec la perspective que tout ira de mal en pis. En attendant que le pays devienne désert, comme nous le prédisent les indigènes, nous nous procurons des vivres très difficilement.

Les rois d'Iléa, de Kokari, de Fatchari, signent des traités en échange de nos cadeaux ; ils ne nous donnent ni une once de farine ni un sac de sorgho! Les habitants sont d'ailleurs très pauvres; de plus, ils s'enfuient en emportant leurs maigres provisions. L'unique moyen d'attirer ces têtus qui nous affament est de leur offrir quelque gros gibier. Les girafes sont nombreuses dans la plaine ; les collines d'Affala, dernier souvenir de la chaîne des Comos et des Affilos, sont leur refuge favori, et nous voyons s'y diriger souvent leurs longues ombres rapides, mais elles ne semblent point d'humeur à nous servir de marchandise d'échange.

Les hippopotames sont d'un abord plus facile : il suffit de s'approcher de la berge et de choisir ses cibles. En quatre ou cinq coups, autant de victimes : un grognement formidable, et les pachydermes coulent en se débattant.

Faivre a blessé une bête énorme qui souffle par les naseaux des flots de sang et cherche à atteindre le bord; les Yambos acharnés autour d'elle, dans l'eau, lui barrent la route. Elle se retourne, charge furieusement de toute les forces qui lui restent, poursuit sans relâche deux de ses ennemis; nous



CHASSE A L'HIPPOPOTAME A IMÉRO

Dessin de Maurice Potter.

tirons de nouveau pour les délivrer. Alors l'hippopotame se cabre, agite un instant ses courtes pattes hors de l'eau, ouvre une gueule monstrueuse armée de véritables pieux d'ivoire, puis coule. L'eau rougie se referme ; les indigènes, revenus de leur frayeur, sautent dans le fleuve de tous les côtés. Enfin, la bête reparaît, le courant l'entraîne, l'échoue sur un banc de sable où cinquante paires de bras la poussent aussi. Affalée sur le dos, étalant son immense ventre blanc, elle achève d'agoniser; ses flancs sont hérissés de lances dont les hampes frémissent au dernier spasme des muscles qui se relâchent.

Avant le partage, il y a un silence. Les Yambos, pressés en double haie, tenant à bout de bras leurs lances piquées dans le cadavre, s'arrêtent une seconde. Leurs corps noirs ruisselants d'eau, tachés de sang, brillent au soleil rouge qui tombe au bout de la plaine comme dans un trou. Soudain, à un signal donné, les cris éclatent, les fers s'enfoncent, les bois de lances claquent en s'entre-choquant, toutes les mains scient, tailladent, tirent sur la peau épaisse pour déballer les chairs; elles sont détachées bientôt en grands lambeaux gluants et enfilés à des vourgines. Une odeur fade, pénétrante, de boucherie, mêlée de relents de vase, monte jusqu'à la rive. A l'écart, quelques hommes, hideusement éclaboussés, aiguisent les unes contre les autres les lances qui s'émoussent, puis, en hâte, retournent à leur ignoble besogne. Quand les entrailles, morceau de choix, sont à nu, on se les arrache! L'activité de la meute à la curée redouble. Les cris deviennent rauques, comme des aboiements. Un Yambo, qui a réussi à enlever une tripe immense, est obligé de s'enfuir pour soustraire son aubaine aux convoitises des camarades; on le pourchasse, il plonge dans le fleuve, on se bat dans l'eau tandis que l'énorme viscère flotte entre les adversaires... La rivière coule maintenant toute rosée, l'îlot de sable est teint en rouge, et d'une fange immonde

émerge le grand squelette dont les côtes ne retiennent plus, comme dans une grille, qu'un estomac éventré vomissant des paquets d'herbages.

Pendant cette scène d'orgie, sur la rive en face se promène, à pas lents, pour être majestueux, le roi qui tantôt signa notre traité. Il est enroulé dans nos étoffes bleues, blanches et rouges ; il porte sur sa tête, en paquet, son drapeau éthiopien ; — mais comme il eût été plus vraiment roi, debout sur le cadavre, dirigeant le dépeçage, piétinant ces chairs meurtries que ses sujets s'arrachent, se réservant un paquet de tripailles... — Sur notre passage déjà, nous faisons des déclassés.

Devant un très large écoulement marécageux que nous avons mis des heures à combler, le sentier s'arrête. C'est l'indice infaillible d'un changement de territoire. Celui des Nouers ne commence cependant qu'à la rivière Akoué ou Nirouadda (en Galla, Tati), qui vient des Comos et roule des sables aurifères (1), nous ont expliqué les Yambos de Finkéo, en s'arrêtant prudemment avec le sentier. Nous sommes chez des « Yambos mauvais » alliés aux Nouers et dont il faut se défier. Nos guides se défient au point qu'ils parlent de nous abandonner. « Vous allez, disent-ils, vers la mer, vers la boue, vers le désert ; vous ne traverserez pas le Guilo, vous ne passerez pas les marais ! »

Notre caravane n'a plus, en effet, l'entrain du départ ; une douzaine d'hommes ont la fièvre, nous n'avons presque pas de vivres de réserve, à chaque camp nous laissons un chameau ou un mulet mort.

J'insiste auprès de de Bonchamps, qui est en proie lui aussi à de forts accès de fièvre, pour le décider à nous

(1) Dans le pays de Dedjaz Djioti, on lave les sables de l'Akoué, mais ils sont très pauvres en or.

laisser remonter au gué d'Iléa et passer sur la rive droite. Il estime toujours ne pas pouvoir en prendre la responsabilité...

Depuis que le sentier n'existe plus, la marche à travers les herbes est un piétinement. Par bonheur, des pistes d'éléphants ont commencé à se montrer et deviennent bientôt innombrables; ce sont de véritables chemins, dans lesquels nous avançons d'une allure presque normale.

Les pachydermes ont laissé d'autres traces encore de leur passage; les rares ficus de la berge sont labourés à coups de défenses, leur écorce est déchiquetée, les basses branches cassées. Leurs vieux troncs maladifs servent de ruches à des essaims d'abeilles. Trois de nos Gallas imbéciles trouvent récréatif de les démolir. Immédiatement un nuage de mouches s'abat sur nous, les mulets affolés s'élancent dans le foin, les hommes courent à la rivière, leur pagne sur la tête... Finie notre étape! la journée se passe à la recherche des bagages, des mulets et des hommes. Les premiers sont fort maltraités ; les seconds à moitié aveuglés, fourbus, couchés, à bout de forces, dans les grandes herbes; les troisièmes copieusement piqués, boursouflés et furieux. Les 30 coups de courbache attribués par notre haute justice aux trois Gallas facétieux ne sont vraiment pas volés!

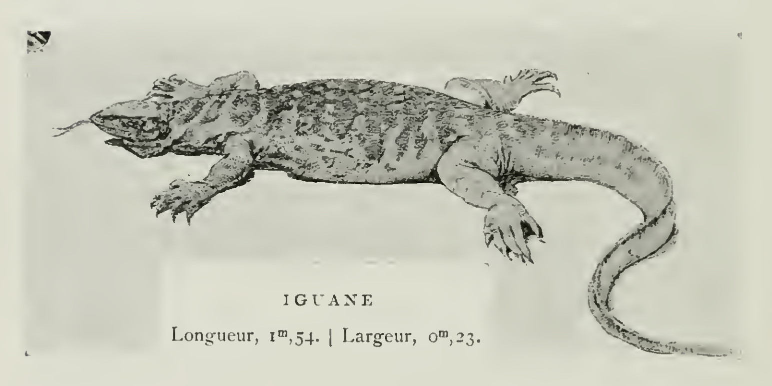
Du haut du ficus où nous grimpons, on ne distingue rien; la vue se perd dans la plaine immense, sans obstacle, sans accident, d'un vert jauni uniformément; il est impossible même d'y distinguer le cours du Baro. A l'horizon, pas une hutte, pas une trace humaine, pas un arbre!

Vers le soir, de lourdes masses, semblables à des termitières ambulantes, se rapprochent de l'eau. Nous pouvons bientôt reconnaître des éléphants, une soixantaine environ, de tous les âges, de toutes les tailles. De grosses mamans marchent placidement en balançant leur trompe, se frottent aux arbres, cassent une branche de-ci de-là ; derrière elles, des petits trottinent, leurs grandes oreilles écartées, l'air

bon enfant... Ils boivent à la rivière sans se presser, un long moment, s'amusent, puis retournent du même pas flâneur, s'éloignent, deviennent petits, minuscules, dans la vaste plaine, et s'y perdent.

Une troupe plus turbulente d'une centaine de buffles vient les remplacer à l'abreuvoir, sur la plage de sable défoncée. Nos hommes tirent hâtivement, sans viser; aussitôt une bousculade, une galopade désordonnée, un remous dans les grandes herbes : les buffles ont disparu.

Nous n'avons d'autre chasse, aujourd'hui, que celle des



IGUANE

Longueur, $1^m,54$. | Largeur, $0^m,23$.

iguanes qui sommeillent paresseusement sur les branches des ficus, en tirant de temps en temps leur longue langue fourchue; ils s'éveillent pour fuir vers le fleuve avec une vitesse folle. Ils ont souvent $1^m,50$ de long! C'est un gros gibier, mais une maigre chère.

Quand donc retrouverons-nous une région habitée?

Les écoulements des marais se touchent maintenant, les fondrières succèdent aux fondrières, les fossés aux fossés, pleins de vase liquide, qu'il faut combler avec de l'herbe coupée. Nous zigzaguons dans les sentes d'éléphants, refoulés vers le fleuve par les marais, empêchés de suivre complètement la berge parce que les éléphants ne l'ont pas suivie.

Tout à coup, à un coude du Baro, une exclamation nous échappe. — Des huttes! Elles semblent petites, mal bâties, n'importe! on presse le pas, on arrive, on entre, — personne! Pourtant, sur la berge, un petit champ de maïs a été cultivé récemment.

Allons plus loin: on aperçoit là-bas des cases encore... Mais ces cases ne sont plus sur notre rive, — le fleuve coule entre elles et nous. Elles paraissent abandonnées aussi, d'ailleurs; nul bruit, nul mouvement n'y trahit présence humaine. Ces villages ne semblent pas depuis longtemps sans habitants; ils ont fui à notre approche sans rien oublier, ni une jarre de farine, ni un grain de maïs. Ce sont sans doute des Nouers, puisque nous avons passé l'embouchure de l'Akoué, limite du territoire.

Le lendemain, après une forte marche, autre groupe de huttes! Cette fois nous n'avons pas été signalés, et les habitants épouvantés sortent, courent, se jettent à l'eau, comme des grenouilles surprises au bord d'une mare. Toute la population, hommes, femmes, enfants, est en deux minutes sur l'autre rive. Les guides tentent de crier au loin des amabilités et des choses rassurantes; ils se font agonir d'injures :

— C'est donc vous, les Yambos, qui avez amené les Tourouques (ils se souviennent du passage des Derviches et nous prennent pour eux). Vous êtes des femmes! vous avez peur des Nouers, vous êtes les amis des Tourouques.

Les offres de cadeaux mêmes sont reçues avec ces vociférations.

— Décidément, conclut Bartholin, ces gens-là ont mauvais caractère!

Et, puisqu'on ne peut s'arranger avec eux à l'amiable, nous nous servons chez eux en maîtres. Il y a de la farine et du sorgho pour deux jours!

Nous entrons dans les cases, toutes chaudes encore de vie

intime ; menus ustensiles épars, jarres pleines, calebasses gisant par terre, racontent la fuite affolée des propriétaires. Dans les coins, des poteries, des boucliers ovales en peau de buffle, abominablement lourds; piquées dans la toiture, des lignes dont les hameçons sont un simple crochet : jamais poisson civilisé n'y mordrait; entre sauvages, sans doute, on est moins difficile! A côté, une corde, un câble plutôt, en peau d'hippopotame, gros comme le poignet, pour pêcher... l'hippopotame.

Voici comment s'exécute cette pêche extraordinaire : un homme, le plus malin de la tribu, s'arme d'une lance à crochet pesant une dizaine de kilos. Il y attache l'énorme corde et, aidé de quelques amis, transporte le tout vers un arbre. Dieu sait si les arbres sont rares le long du Baro! Il est indispensable que celui-ci ait à ses pieds une coulée d'hippopotames, et qu'il ne soit pas infesté de nids d'abeilles. Si ces conditions sont remplies, le nègre malin grimpe aux premières branches, attache solidement la corde autour du tronc, hisse la lourde lance, et attend. Au coucher du soleil, cependant, les hippopotames quittent le bassin vaseux où, noyés jusqu'aux oreilles, ils ont passé leur après-midi ; ils se poursuivent avec des grognements que cent porcs n'égaleraient pas, avec des soufflements de chaudières qui se vident, — un tapage infernal. Puis, les énormes bêtes, songeant au souper, se dirigent en s'ébrouant vers la trouée que leur passage quotidien a taillée dans la berge à pic ; leurs deux ou trois tonnes de viande, emmanchées de jambes ridiculement courtes, ne montent pas facilement la pente à 45° de la berge. C'est le moment psychologique que choisit l'ennemi dans son arbre. La lance tombe sur le dos charnu du pauvre diable qui, à grand'peine, grimpait ; elle entre de 8 à 10 centimètres dans ses chairs, s'y accroche; le câble retient l'animal, qui se débat, inondé de son sang. Alors l'homme appelle à l'aide, souffle dans son *umbaïa* (trompe formée d'une petite défense

d'éléphant); on accourt, à coups de lance on achève le blessé... à moins que d'un élan désespéré, il ne se déchire lui-même et ne s'échappe avec son horrible plaie pour aller mourir plus loin.

Un chasseur expérimenté tue ainsi, en moyenne, deux hippopotames par an.



BOUCLIER ABIGAR OU NOUER — CHAISES DES YAMBOS

Les éléphants sont les hôtes les plus nombreux de ce pays de désolation, mais leur prise est un événement. On y emploie le même procédé primitif que pour l'hippopotame, seulement l'animal blessé emporte généralement la lance, arrache le câble, et ne laisse à ses chasseurs qu'une frayeur intense, avec le désir de ne pas recommencer.

Dans une des cases, nous trouvons encore une superbe peau de crocodile; destinée à quel usage? nous l'ignorons.

Elle n'est pas conservée à titre de curiosité, les crocodiles sont ici en plus grand nombre encore qu'à Finkéo ; le fleuve en est infesté. Tous les bancs de sable, les berges vaseuses, sont semés de leurs énormes corps flasques; ils bâillent au soleil pendant des heures, immobiles, leurs dents jaunâtres retroussant leurs lèvres ignobles. Leur envoie-t-on une balle, ils donnent dans le vide de grands coups de queue maladroits , se traînent , se hâtent péniblement vers l'eau avec leurs bras rachitiques, comme des ataxiques au bout de leur carrière. Ils sont nos cibles perpétuelles!

Bien que les indigènes nous racontent maintes disparitions tragiques dans le fleuve, — et nous en avons eu nous-mêmes, parmi nos hommes, un triste exemple, — les crocodiles du Baro ne paraissent pas aussi friands de chair humaine que les caïmans malgaches. C'est là une qualité toute relative, certes ; ils ne poussent pas le désintéressement aussi loin que leurs congénères de la lagune de Porto Novo, dont parle le commandant Toutée! — Affaire de latitude ou de tempérament, sans doute.

Les deux villages d'Idéni et de Nikouo, rencontrés à petite distance l'un de l'autre, nous donnent un peu d'espoir.

Peut-être la région où nous entrons est-elle peuplée?

Peut-être y trouverons-nous des vivres en abondance?

Cependant il n'existe point de sentier, c'est d'un mauvais augure. Les éléphants mêmes ont négligé par endroits de nous frayer le passage et, par cette écrasante chaleur, dans cette herbe de 4 mètres de haut, dure comme du bois, enchevêtrée comme des lianes, on avance très lentement. La caravane fait un maximum de 12 à 15 kilomètres, en marchant de 8 à 10 heures! A ces étapes, personne ne résistera longtemps.

Le soir, l'aspect du camp, établi au milieu du lit desséché de l'Alouarou, est alarmant. Dans chaque groupe, des hommes

en proie à une fièvre violente grelottent, à l'abri d'un lambeau d'étoffe tendue sur des bâtons; la quinine n'agit plus



HUTTES ABIGARS OU NOUERS, A DROITE FOYER COUVERT

Dessin de Maurice Potter.

sur eux, nous ne pouvons plus les nourrir suffisamment, il ne nous est pas possible de leur accorder de repos.

Et près de nous les eaux du Baro courent librement, à raison

de 3,500 mètres à l'heure, prêtes à emporter le plus mauvais des bateaux, sans fatigue, sans péril, sans perte de temps!

Pour chasser cette idée, qui toujours m'exaspère, je pars en reconnaissance dans le lit de la petite rivière Alouarou. Les flaques d'eau, que le soleil a oublié de mettre à sec le long des berges, deviennent l'abreuvoir de toutes les bêtes des environs, on y distingue des traces de lions, des pieds d'antilopes, à côté de larges défoncements d'éléphants. Les traces sont fraîches et l'eau d'une mare est encore troublée. La rivière de sable, large de 60 mètres, semble continuer indéfiniment son déroulement monotone, entre des murailles d'herbes géantes. Après un coude, un autre coude et même vue. Je me lasse, à la longue, de glisser sur le sable fin et je retourne. En face de moi, près d'un trou plein d'eau, une grande antilope se tient immobile, les yeux étonnés, si ignorante du danger que je souhaiterais l'avertir, la mettre sur ses gardes de quelque façon, pour ne pas faire besogne d'assassin. Mais il n'y a plus de viande au camp; je n'ai pas aujourd'hui le droit de grâce! Une balle couche la jolie bête, et mon boy l'achève en lui sciant le cou avec acharnement, de son mauvais sabre.

Près du campement, il y a, par hasard, un arbre. Gabri, l'interprète, se préparait à y monter, lorsqu'il recule, épouvanté : un serpent gris, rayé de noir, appuyé le long du tronc, dresse vers nous sa tête triangulaire. C'est un trigonocéphale. Nous le massacrons à coups de sabre et nous grimpons sur l'arbre, à la plus haute branche, pour mieux voir, — voir, dans la plaine désespérante, l'herbe qui verdoie et l'atmosphère qui tremblote jusqu'au ciel!

Au loin, une troupe d'animaux haut encornés passent, en files lilliputiennes; sur la rive droite, des éléphants se promènent, comme des moutons dans une prairie

La nature est immensément calme.

Nos efforts sont insignifiants, puérils, impuissants contre l'indifférence des choses!

Dans la boue qui pousse en foin gigantesque, dans le foin gigantesque qui pourrit et devient boue, notre pataugeage est burlesque et lugubre.

La caravane allonge démesurément sa file indienne, car à chaque étape il y a plus de retardaires, de malades, de récalcitrants; à chaque étape, la ration diminue. Des centaines de canaux coupent la berge; les grandes herbes, chiendent géant, destructeur de toute autre végétation, plongent parfois jusqu'à l'eau. Nous nous enfilons dans les écrasements qu'ont laissés les pachydermes, sans rien voir au delà, ni à droite, ni à gauche.

Il y a quelque danger à suivre ainsi leurs traces, pas à pas. Comme nous marchons un soir lourdement, luttant contre l'enlizement des marigots, j'entends un bruit sourd de piétinements; puis des cris discordants, stridents, qui se rapprochent, se font bientôt entendre au-dessus de nous, très près. Levant la tête, je vois apparaître au-dessus du rideau de verdure des trompes dressées en l'air, de larges oreilles gris noir comme la boue des sentiers, grandes comme des portes. Le sol s'enfonce, l'herbe se couche, foulée comme le gazon d'une pelouse. C'est une minute d'émotion : mais les éléphants passent sans nous voir.

Deux cents mètres plus loin, sur le flanc de la colonne, nouvelle rencontre! dix éléphants avancent rapidement, portant sur leur dos des bandes d'aigrettes légères; le claquement des carabines éclate, pour mettre en fuite les braves bêtes pendant qu'il en est temps encore; alors, de nouveau, retentissent des cris aigus et je vois, à travers les herbes, d'immenses quartiers de peau qui s'agitent, se plissent, se développent comme un lourd rideau de théâtre. Les énormes bêtes trottent quelque temps, puis reprennent leur

allure raisonnable, se retournant fréquemment pour regarder, d'un air vexé de bon bourgeois qu'un sergot aurait obligé à circuler. Le plus gros, un gaillard muni de défenses formidables, s'arrête longtemps ; il écarquille ses petits yeux intelligents, ouvre ses immenses oreilles et réfléchit évidemment à ce qui vient de lui arriver. Puis, se disant sans doute que « cela n'a pas beaucoup d'importance », dédaigneusement, il nous tourne le dos.

Aujourd'hui, avec Bartholin, je suis d'arrière-garde. Nous côtoyons les eaux engageantes du fleuve, défendues par un peuple immonde de sauriens ; les marais menaçants qui nous enserrent ne nous laissent qu'un mètre, à peine, de terrain presque solide pour poser les pieds.

A l'avant, des éléphants somnolent devant une mare sans nous apercevoir. Soudain leur bande s'agite ; une des plus grosses bêtes tombe sur le flanc. Le vent nous apporte à deux reprises un bruit sec comme un claquement de fouet ; — un second animal roule à terre. Les autres fuient en s'embourbant. De Bonchamps vient de faire bonne chasse ! Un énorme solitaire s'arrête dans sa fuite, à un kilomètre de nous environ. Tout le monde se lance à sa poursuite à travers les herbes. Nous avançons en levant les genoux à la hauteur du menton, en écrasant de tout notre poids le feutrage de végétation, mais l'air devient irrespirable, les tempes nous battent et pour comble d'insuccès nous enfonçons brusquement dans la boue jusqu'aux aisselles ; deux hommes, à côté de nous, disparaissent presque complètement et manquent se noyer. Le marais est infranchissable !

La chair des deux éléphants tués serait une ressource si on pouvait la faire cuire. Malheureusement il n'y a pas de bois, et les hommes ne sont pas encore assez affamés pour manger crue une viande si coriace qu'elle n'est comparable qu'au caoutchouc... Quel mauvais plaisant a fait la

réputation de la trompe d'éléphant et du pied d'hippopotame? L'hippopotame est un peu plus mangeable, il est vrai, si l'on a soin de choisir, non ses pieds, mais l'arrière-filet; sa chair n'est guère plus dure, alors, que celle d'une très vieille vache.

De Bonchamps tient absolument à emporter de sa chasse un souvenir, — deux des superbes défenses de ses victimes. Souvenir aussi incommode que pesant, idée fâcheuse dans l'état lamentable de la caravane! Cette surcharge d'ivoire va alourdir encore nos marches, jusqu'au jour où nous devrons l'abandonner avec les animaux qui la portent.

Après un coucher de soleil sans magnificence, nous jouissons maintenant des seules heures passables de la journée : heures de détente, qui soulagent du surmenage quotidien. Une flambée d'herbes sèches éclaire le camp triste; les hommes, allongés sur le banc de sable, ne remuent pas et ne parlent pas, — tous sont malades ou trop las. Notre chienne *Sobat* et son chiot, que depuis le départ nous transportons à tour de rôle, font des mines attendries devant la platée où quelques morceaux d'antilope jouent aux quatre coins sur des macaronis. Le moment du repas approche. Tout à coup le petit chien s'inquiète, abandonne sa contemplation culinaire, aboie, hurle et finalement se sauve en perdant la voix d'effroi! Une grande ombre agile passe... C'est une antilope... Elle veut fuir, traverse le camp, se bute aux mulets. Ceux-ci, stupidement, arrachent leurs piquets d'attache, bousculent les tentes qui s'abattent comme des dominos, nous renversent, piétinent le feu, renversent la marmite et ne s'arrêtent qu'au bout du banc de sable, à la rivière. Nous voilà à quatre pattes, sans coups ni blessures — et aussi sans dîner! Osman et Hassen relèvent la marmite, ramassent sur le sable un ou deux morceaux d'anti-

lope, poussent des « lâ-ilâhâ ill'Allâh » interminables. Mais leurs invocations nous semblent bien creuses!

Je voudrais éviter les redites, les jérémiades identiques et monotones qui se renouvellent pour chaque journée de marche à travers ce pays maudit.

La boue, les hautes herbes, le désert, les marais, la fièvre, la famine, — c'est l'antienne de tout voyageur qui a tenté la traversée de certaines régions du centre africain. Rien ne ressemble à un marais comme un autre marais et les nôtres n'ont de particulier que leur étendue.

Je demande donc au lecteur, dans son propre intérêt, la permission de sauter au récit de nos dernières étapes, tel que je le retrouve dans mon journal de route.

22 décembre. — Comme ressource dernière, il reste deux sacs de riz!

Nous avons résolu, au départ, de ne pas faire halte avant d'avoir aperçu un lieu habité, — depuis sept heures nous marchons! On fait, il est vrai, si peu de chemin en sept heures, dans cette vase liquide!

Un bras du Baro nous a refoulés à une certaine distance du fleuve et, sur notre gauche, de petits marais nous font zigzaguer sans relâche. L'eau est noire, lourde, huileuse, agitée de temps en temps par des poissons, des silures à chair jaune, flasque, inmangeable. Le soleil est accablant, continuellement lourd comme pour une menace d'orage. J'entends les hommes dire tout haut leur regret de nous avoir suivis.

Enfin, enfin! on aperçoit des toits de chaume, ébouriffés, délabrés, à moitié écroulés; nous voudrions si fortement croire ces cases habitées, que nous jugeons insignifiants ces indices d'abandon.

La tête de la colonne, qui vient d'entrer dans le village,

détruit cet espoir tenace, et, de bouche en bouche, se colporte la nouvelle : « Il n'y a personne ! »

Les derniers passants sont des éléphants ; ils ont laissé dans le sol des traces de $0^{m},80$ de profondeur et ont démoli quelques paillottes en manière de passe-temps. Les cases, cent cinquante environ, sont en très mauvais état,



HUTTES YAMBOS A FINKÉO

Dessins de Maurice Potter.

abandonnées depuis longtemps, deux ans peut-être. Les habitants ont dû être chassés par les inondations, car les traces laissées par les eaux sur les chaumes sont à hauteur d'homme. Du sommet de la hutte la plus haute, on voit, au delà, d'autres cases, nombreuses, un grand village ; ses toitures ont le même aspect de vétusté et de délabrement. Il sera vide encore, celui-là ! — région maudite !

La caravane est à bout de forces. Tant pis, il faut des vivres ! On repart, pour atteindre en deux heures le village

signalé ; il est, en effet, abandonné, abandonné de vieille date aussi; mais, cependant, à notre entrée, trois indigènes ont fui à toutes jambes, laissant leurs lances, leurs lignes, trois poissons secs et une calebasse sur laquelle sont tendues des cordes, — l'instrument de musique de tous les noirs. Nos hommes, qui se sont lancés à leur poursuite, reviennent sans eux, mais non pas bredouilles. Ils ont trouvé, en suivant les pistes, à quelque cent mètres, une pêcherie ; c'est le magasin des fuyards. Il y a là près de 100 kilos de poisson à moitié séché.

Cette trouvaille nous permettra peut-être d'atteindre une région habitée, les indigènes de la pêcherie ne pouvant être très loin de leur village. — Mais où chercher? Dans quelle direction?

Perchés sur les toits pourris des cases, nous explorons l'horizon avec nos jumelles et redescendons sans avoir rien vu qu'un troupeau d'éléphants à peine assez gros pour ne pas paraître ridicule, dans la plaine sans fin.

Un de nos hommes, un nègre, ancien esclave que les Abyssins avaient enlevé tout enfant sur quelque frontière, pendant une razzia, se retrouve ici un peu chez lui ; il fait des chasses étonnantes, et souvent inutiles, malheureusement. Ce matin il a tué deux éléphants ; on n'a même pas pu aborder leurs cadavres enlizés dans la boue. Ce soir, il est reparti dans la direction d'un groupe d'arbres, on l'a vu enfoncer, disparaître complètement et ressortir en barbotant à quelques pas plus loin, couvert d'une vase infecte. Il a tiraillé, je ne sais quoi, derrière les hautes herbes ; puis, à la nuit, il est revenu mort de fatigue : « J'ai tué un buffle, mais il y a trop d'eau, je ne peux pas aller le chercher ! » Gabri revient de son côté, annonçant le meurtre d'un éléphant, et même conclusion : « Impossible d'aller jusqu'à lui, il y a de l'eau profonde et de la boue, de la boue qui enfonce partout et de tous les côtés ! »

Bartholin fait le point. D'après ses calculs, nous devrions être à petite distance de l'Adjoubba, au milieu de ce que les cartes appellent « la mer d'Haarlem ». — Oui, une mer de boue et de marécages !

Ce soir, de Bonchamps a une fièvre intense ; Véron, qui traîne d'ailleurs depuis longtemps, est en proie à un accès violent ; Potter claque des dents. Une grande moitié de l'escorte est malade. En rentrant de faire ma distribution de quinine, je me bute à deux mulets allongés, les membres raidis, la morve coulant des naseaux ; ils sont à leur dernier souffle.

23 décembre. — Nous traversons un nouveau village, désert comme le précédent ; seul habitant des huttes vermoulues, un gros trigonocéphale roule au soleil ses anneaux luisants. Le marigot qui nous éloignait du Baro s'est arrêté et nous permet de longer les berges du fleuve, dans les sentiers des éléphants. Si les braves pachydermes n'avaient point passé par là, nous n'aurions certainement pas fait 10 mètres en avant !

La rive droite, la rive gauche, semblent toutes les deux pareilles ; les grandes ondes de végétation couvrent uniformément un sol mouvant. Il n'y a pas d'arbres.

— Retournons, retournons, répètent peureusement les trois guides Yambos, nous allons droit à la mer !

Nous ne retournons pas, nous nous arrêtons seulement pour attendre la queue de la colonne qui marche trop à la débandade.

Sur un grand banc de sable, en face d'une île bourbeuse, nous prions les crocodiles de nous céder la place. Ils glissent à l'eau, disparaissent une minute et vont se poster en demi-cercle, leurs museaux hideux face à la rive, prêts à happer le premier baigneur ou le premier maladroit.

Au-dessus de nos têtes, hors de portée, des bandes

de canards, d'aigrettes, de bécassines, d'ibis, des grues couronnées, passent à tire-d'aile, lancés comme pour un long voyage, remontant le fleuve. De graves pélicans le descendent au contraire, les uns derrière les autres, à distances égales, le cou dans les épaules, leur gros bec en coupe-vent, décrivant de longs festons réguliers dans un plan vertical. Ils viennent chacun à leur tour effleurer l'eau, remontent en lents battements d'ailes, redescendent, remontent encore, exactement au même niveau que ceux qui les ont précédés et indéfiniment recommencent, d'un vol silencieux de chauve-souris. Leurs festons animés se succèdent, se répètent régulièrement pendant plus d'une heure.

Après eux, il n'y a plus dans l'air que les moustiques et dans l'eau que les crocodiles.

Un éléphant d'un âge vénérable, énorme et majestueux, se dirige vers le camp; nous occupons son abreuvoir sans doute! Des Gallas tiraillent immédiatement sans avertir personne. Le vieux brave se secoue — il n'a pas une égratignure — et nous quitte à grandes enjambées, sans colère, remuant seulement ses énormes oreilles, comme pour chasser des mouches.

Avant la nuit, un à un, nos retardataires nous rejoignent, descendent lentement la berge, ainsi que des infirmes, et vont s'étendre; leurs yeux brillent de fièvre, ils ont des faces de misère..... Leurs camarades, qui sont déjà couchés en désordre sur le sable, ne les regardent même pas.

La pauvre machine qu'est notre caravane! Épuisée, disloquée, désorganisée, usée aux trois quarts!

24 décembre. — Un réveil pesant, sous le soleil emmitouflé de brouillards. La nuit a été si glaciale et humide, que tout ruisselle comme s'il avait plu; les hommes grelottent dans leurs guenilles mouillées et se prétendent trop malades pour partir. En réalité, 60 pour 100 seulement ont la fièvre,

mais tous restent couchés, ankylosés, et ne remuent que sous les coups de courbache.

Véron a des vomissements incessants, et il est tellement changé que nous en sommes sérieusement inquiets. Il part à l'avant-garde avec de Bonchamps, — c'est le poste le moins pénible, — tandis que nous restons à charger les bêtes, puisque les hommes ne sont plus bons à rien. L'un d'eux est si faible, qu'il ne peut se tenir sur le mulet où nous l'avons installé.

La caravane, à peine ébranlée, se débande. Trente-cinq Gallas traînent à l'arrière, si loin que nous craignons de les perdre. Ils marchent trois, dix minutes, s'assoient accablés, repartent péniblement et, quand ils peuvent approcher du fleuve, se gorgent de son eau trouble, douceâtre, pestilentielle. A coups de courbache encore, il faut les chasser.

Un mulet s'enlize sur le bord des marais. Son conducteur se couche à côté. Deux chameaux s'abattent, et personne ne les toucherait si nous n'allions les relever. A chaque pas la même besogne recommence. Il faut la cruauté que la nécessité impose, pour pouvoir frapper les misérables animaux couchés sans force, les flancs haletants, replacer les bâts et les charges sur les échines à vif, serrer les courroies sur leurs plaies suppurantes.

Potter m'aidait à reficeler la charge chavirée d'un chameau, lorsque nous apercevons devant nous des aigrettes juchées sur des masses brunes comme sur de petites collines : des éléphants ! — ils avancent très vite sur notre sentier ! Mauvaise affaire... Nous faisons coucher les chameaux, cacher les hommes, et nous partons les fusils chargés, pour effrayer les pachydermes avant qu'ils soient trop proches.

On ne les voit plus. Potter me grimpe sur les épaules pour regarder et étouffe un cri : « Ils sont trente, ils sont tout près, ils avancent, inutile d'essayer ! » Nous conti-

nuons cependant, à tout petits pas, oppressés, nerveux, le doigt sur la détente...

« Nous sommes f..... dit tout à coup Potter ! » Et je vois, au-dessus du grand foin, à 40 mètres, des trompes qui se balancent, des dos qui déambulent..... Ils viennent droit sur nous. Nos carabines partent ensemble ; on entend un bruit sourd, comme un bloc énorme qui s'effondre : deux éléphants sont tombés ! Ceux qui suivent crient d'une voix claironnante, suraiguë, fuient, reviennent, fous et furieux ; hors d'eux-mêmes, ils piétinent autour des morts, les flairent, les abandonnent, retournent près d'eux. Nous tirons de nouveau : de nouveau un éléphant s'accule, chancelle et s'écroule ; les autres s'en vont d'un train infernal, criant de rage..... — Serions-nous délivrés? — Sortons de nos cachettes pour courir examiner nos victimes... Mais Potter est obligé de s'arrêter, immobilisé par des frissons violents ; son accès de fièvre quotidien l'a repris.

Les trois grands corps des éléphants sont étendus dans des poses calmes sur leur lit de foin ; je mesure les défenses du premier : *1^{m},87 !*

Pour mieux me rendre compte de ses proportions, je me hisse sur l'énorme cadavre : une ascension ! Elle n'est pas finie que mon boy saute à terre en criant et se réfugie dans les hautes herbes ; je l'imite machinalement. Il n'était que temps ! Trois éléphants arrivent au grand trot, la trompe haute... Je ferme les yeux, j'entends un roulement sourd, puis comme un coup de vent... Ils ont passé sans nous voir ! Sur le sentier, leurs profondes foulées sont imprimées dans la glaise molle, comme des cachets géants sur de la cire.

Pour inspecter les alentours, je veux regrimper à mon observatoire, le gros cadavre, dont le ventre émerge des grands joncs. Je me hisse avec précaution... Nos ennemis sont encore là ! Un gros mâle, aux défenses recourbées, s'agite du côté du fleuve ; plus loin, un jeune tourne autour

de sa mère. L'arrière-garde de la caravane, dissimulée par les herbes, est tout près d'eux. Je veux avertir Potter, je lui crie de tirer. Il n'entend pas, mais les éléphants, eux, ont entendu! — Je suis brûlé! Le vieux mâle me regarde, il secoue ses oreilles, pousse un cri éclatant et s'élance. J'épaule, je tire une fois, deux fois. — Touché! Mais le second éléphant, la femelle, charge à son tour : une balle l'atteint sans l'arrêter. Et mon boy a fui en emportant mes cartouches... La bête est à 20 mètres, colossale, menaçante; sans savoir comment, je glisse sur la chair tremblotante qui me supporte, je me sens tomber. J'entends un bruit d'avalanche, la terre tremble, le foin se froisse et j'ai la vision d'un pied énorme passant comme un boulet à côté de ma tête. Quelques secondes plus tard, ayant repris ma respiration et quelque conscience des choses, je me retrouve allongé, les pieds en l'air, le long d'un ventre au cuir rugueux, la tête enfouie sous une jambe énorme..... Le cadavre de ma victime m'a probablement sauvé la vie!

Mon boy, qui est ressorti de je ne sais où, tourne autour de moi, avec une stupéfaction non déguisée de me trouver intact. Il m'annonce que le second adversaire, la femelle qui nous a causé une si jolie frousse, est blessée et achève de mourir dans un marais où elle a enfoncé jusqu'au poitrail.

Potter m'attendait, anxieux, et toujours rongé de fièvre. Nous nous reposons quelque temps et, quand son accès est calmé, nous repartons, essayant de mettre un ordre relatif parmi notre déplorable personnel.

Le nombre des malades a encore augmenté depuis ce matin : des hommes couchés, des bêtes tombées. Le sentier, jonché de corps, a l'air d'un champ de bataille!

En arrivant au camp, nous apercevons l'embouchure d'une rivière venant du sud.

— L'Adjoubba?

— Hélas! non, dit tristement de Bonchamps, il paraît que c'est le Guilo.

Le Guilo, encore plus marécageux, encore plus inabordable que le Baro! des berges d'argile grise, du foin à droite, du foin à gauche, pas un arbre et pas une hutte!

Pour voir plus loin, notre grand Faivre grimpe sur une fourmilière et je grimpe sur Faivre, étayé par de Bonchamps et Bartholin. La colonne d'acrobates amateurs s'écroule lamentablement. J'ai cependant eu le temps de m'assurer que la plaine s'étendait pareille à elle-même, de kilomètre en kilomètre, d'horizon en horizon, comme un grand tapis vert déchiré par le fleuve. Seulement, à l'ouest, en face de nous, un bouquet d'arbres.

— Puisqu'il y a des arbres, la région va peut-être changer, devenir habitée? Notre misère est si profonde que le moindre espoir passe immédiatement à l'état d'idée fixe.

Nous utilisons la journée jusqu'à ses dernières minutes. Près du confluent, il y a trop d'eau pour passer; en amont, il y a trop d'eau encore; n'importe! Pendant l'étape, un de nos guides a trouvé une vieille pirogue qui émergeait de la vase; nous l'envoyons chercher; en bouchant ses fentes avec de la terre glaise, en y adaptant nos dix bidons de campement, elle flottera bien par force et portera encore deux caisses à la fois.

— Cette nuit, Noël! dit Potter, toujours de bonne humeur.

Le repas de fête se compose d'une boite de conserves, gardée pour les grandes circonstances, et d'un peu de farine lactée.

Gens raffinés, nous ne nous contenterions pas si petitement. Quand la faim tenaille, devant une maigre platée, l'un de nous a coutume, en bon camarade, d'inviter tout le monde à dîner, toujours aux meilleurs restaurants de Paris, — chez Cubat ou chez Voisin, par exemple : des huîtres, un rosbif,



PASSAGE DU GUILO PAR LA CARAVANE

des petits pois à l'anglaise... comme dessert des fraises au champagne! Nous ne nous refusons rien, et les malades eux-mêmes, Potter et Véron, malgré leur fièvre, peuvent souper de tout l'appétit de leur imagination. C'est le seul avantage de nos menus!

Ce soir, la bougie qui préside notre festin à trente-six services donne une lueur rougeâtre, sans reflets, à travers la brume flottant en épaisse mousseline. Soufflons-la vite, économiquement, et couchons-nous. Les pieds des petits lits de fer s'enfoncent si rapidement que l'on se résigne à reposer par terre, presque dans l'eau. Une buée opaque dépose sans se lasser, sur le camp immobile, sa rosée glaciale.

Moitié rêvant déjà, je revois les tentes souillées, qui pendent piteusement comme des bannières de fête, un jour de pluie; je revois ces tas de guenilles effrangées, qui sont nos soldats; ce tas de chair malade, nos mulets, avec leurs physionomies tristes de bêtes malheureuses.

Un lion rugit, d'une voix patiente et rageuse, tantôt très loin, tantôt très près.

25 décembre. — Dans l'eau jusqu'à la ceinture, nous halons tout le jour des bagages, de l'une à l'autre rive. Véron ne peut pas aider, il va de mal en pis et ne se tient plus debout; Potter est dans un état aussi alarmant, la fièvre et la dysenterie le minent. Gabri, notre interprète si dévoué, a des accès de fièvre terribles; Osman, le cuisinier, délire.

La nuit froide a fait empirer l'état de tous les malades; les rares valides se plaignent de la faim et ne veulent pas travailler.

— Donne-nous à manger plutôt que ta quinine, me disent-ils!

Le peu d'énergie de nos hommes, leur démoralisation croissante nous inquiètent plus que les privations et les maladies. Nous sommes, certes, bien exténués nous-mêmes, affaiblis.

malades, mais capables de résister longtemps encore. Au-delà des immensités désertes, des hautes herbes infranchissables, des marécages meurtriers, notre but nous attire !

Eux, ne désirent rien, — que vivre et revoir le plus tôt possible leurs montagnes. Loin de réagir contre la maladie, ils l'acceptent comme une délivrance. Avant de se réunir pour venir chercher leur dose quotidienne de quinine, je les entendais, ce soir, se compter :

« Nous ne sommes plus que 60 aujourd'hui; peut-être ne partira-t-on pas demain ! »

Demain, en effet, pourrons-nous partir?

26 décembre. — Véron est mieux ! En revanche tous les Gallas, presque tous les Abyssins sont ou font les malades. Les guides yambos refusent de travailler :

— Nous n'avons rien mangé depuis 36 heures ; quand on ne mange pas, on ne travaille pas !

Et comme j'essaye de faire lever de force les hommes qui ne veulent pas se mettre en route :

— Tue-nous, disent-ils, nous aimons mieux mourir tout de suite que plus loin.

Osman est complètement fou; Faivre et moi le ficelons sur un mulet, et la bête l'emporte de force, se débattant, baveux, délirant, sa tête ballottant au hasard des cahots.

On pourrait facilement avancer, à travers la végétation composée de grands chardons cassants, si ce n'étaient les fondrières pleines d'eau grasse et morte qui coupent le sentier de vingt mètres en vingt mètres, telles des gerçures; elles sont trop larges pour être sautées, trop profondes, trop étroites pour que l'on y descende aisément. Nous devons creuser des rampes en biais dans leurs berges à pic et glaiseuses, y pousser les mulets, les hisser de force de l'autre côté; mais souvent le sol cède, alors ils enfoncent, roulent dans l'eau, et les caisses trempent. La vase de ces sortes de

canaux est tellement profonde que le foin jeté pour faire un gué solide s'engloutit, et il faut le renouveler après le passage de chaque bête. C'est un labeur désespérant.

Deux mulets tombent et retombent tant de fois, que las de les relever nous les déchargeons ; qu'ils suivent à vide s'ils le peuvent !

Les chardons font place à un fouillis de hautes graminées vertes, résistantes, élastiques ; on dirait de très fins bambous. Plus loin, à 10 mètres des berges, une végétation plus grossière ; enfin, au delà, le marécage est caché sous de grandes herbes croupissantes, inextricablement feutrées.

La ligne d'arbres vers laquelle nous marchons fuit toujours à l'horizon fumeux. — Nous n'arriverons jamais !

Le soleil rouge nous écrase de chaleur lourde ; pas à pas nous avançons, jusqu'à ce que personne ne puisse plus marcher : *20 kilomètres en 13 heures !*

On s'allonge sans force sur l'herbe, si dense qu'elle nous soulève au-dessus du sol, comme un sommier.

La ration est d'*un quart de riz pour cinq hommes.*

11 heures du soir. — Gabri, qui faisait le premier quart de garde, pousse le cri d'alarme. On se réveille en sursaut. — — Qui ? quoi ? — Les Ascaris ont déserté !

Transis par l'humidité glaciale, on va en trébuchant questionner les hommes qui ne bougent pas plus que des cadavres et répondent à peine ! Seize Gallas, tous les Yambos manquent à l'appel.

« Ils sont partis, nous dit un de leurs camarades que la fièvre a empêché de déserter, parce que, plus loin, nous sommes sûrs de mourir tous. » Mais ils mourront plus sûrement encore, seuls dans ces marais, sans vivres ! Ils sont presque à jeun depuis 36 heures, déjà malades ! Les malheureux auront leur châtiment...

Ah ! comme tout cela était prévu ! Conséquence de l'insuf-

fisance de moyens de transports : le manque de vivres et la désertion. Nous l'avions prédit exactement à M. le ministre Lagarde, lorsqu'il nous refusa ses 20 Soudanais et notre bateau !

Pourrons-nous entraîner plus loin ce qui nous reste d'hommes, ces hommes sans courage et sans forces, moralement morts déjà?

Les deux forteresses à fonder? — Dérision!

Mais atteindre le Nil seulement, rencontrer Marchand... Et alors nous trouverons bien la force de retourner en Abyssinie, d'aller porter la nouvelle de son arrivée, d'aller chercher des secours!...

Puis Marchand aura sans doute des bateaux, on ne les lui aura pas soustraits, volés?...

27 décembre. — Quel espoir ou quel accroissement de souffrance nous attend au prochain camp?

La brume, qui grisaille chaque matin, est montée opaler le ciel et nous a découverts aux rayons d'un soleil de plomb. Pour faire lever les hommes, il faut leur arracher de force la chama humide sous laquelle ils ont grelotté la nuit : — Allons! êtes-vous des femmes? Voulez-vous mourir de faim ici? Du courage! Mais ils n'ont pas de courage, les pauvres gens, et ils n'ont plus de forces.

Nous chargeons nous-mêmes les mulets, pendant que de Bonchamps prend les devants pour commencer à frayer un passage. Une caisse de cartouches manque, les déserteurs l'ont emportée et ont volé aussi les armes des plus malades de leurs camarades.

Je questionne quelques hommes : — Pourquoi n'avez-vous pas déserté aussi? Ils haussent les épaules : — Et où aller? Ceux qui sont partis n'ont rien à manger, encore moins que nous!... Ainsi, nous devons leur fidélité à leur

certitude de mourir de faim encore plus vite, s'ils nous avaient abandonnés.

Depuis deux heures, de Bonchamps est en avant; les mulets chargés et les hommes ont suivi : au camp, il ne reste plus rien. Nous croyions la caravane à une bonne distance déjà. Bast! à deux cents mètres tous les hommes, tous les mulets sont couchés à la file entre les murailles de hautes herbes : cris, menaces, rien ne bouge. « Il paraît qu'on ne peut plus avancer! » me dit un des moins malades, d'un ton joyeux.

Nous enjambons tous ces corps inertes, laissant à l'arrière Potter et Véron, qui sont trop faibles pour faire le moindre effort. Au bout de la colonne, de Bonchamps, juché sur une termitière, interroge l'horizon; il est trempé de sueur, écarlate, les yeux hagards :

— Ces rosses-là ne veulent plus rien faire, nous crie-t-il, et je n'en peux plus, je ne peux plus avancer!

Je me jette rageusement dans ces hautes herbes, nos ennemies, nos bourreaux, qui se sont serrées, qui poussent plus dru que jamais, pour mieux nous faire échec. Elles plient sans rompre sous mon poids, me recouvrent, m'empêtrent; à reculons, pour ne pas être aveuglé ni étouffé, je trace un petit sentier étroit comme un boyau, je me laisse tomber dix fois contre la muraille d'herbes, et à la dixième chute, j'ai fait à peu près dix mètres. L'air arrive à peine, une buée chaude, empestée, monte de la fange piétinée, une poussière de limon, qui s'envole des tiges brisées, me prend à la gorge et m'asphyxie. — A un autre! Faivre me rejoint, ajoute ses dix mètres aux miens, après une gesticulation de forcené; son grand corps se débat furieusement dans les mille liens constamment renouvelés, ses coups s'amortissent comme dans du coton; il tombe enfin, à bout de forces. Bartholin le remplace, de Bonchamps succède à

Bartholin, et ainsi, à tour de rôle, nous nous relayons sans une parole, dans la surexcitation de ce labeur fou !

L'eau noire du Baro passe, tranquille, devant nos efforts ; de minuscules tourbillons courent légèrement en creusant sa surface huileuse, disparaissent, renaissent... des brindilles sèches défilent, sans rencontrer d'obstacle.

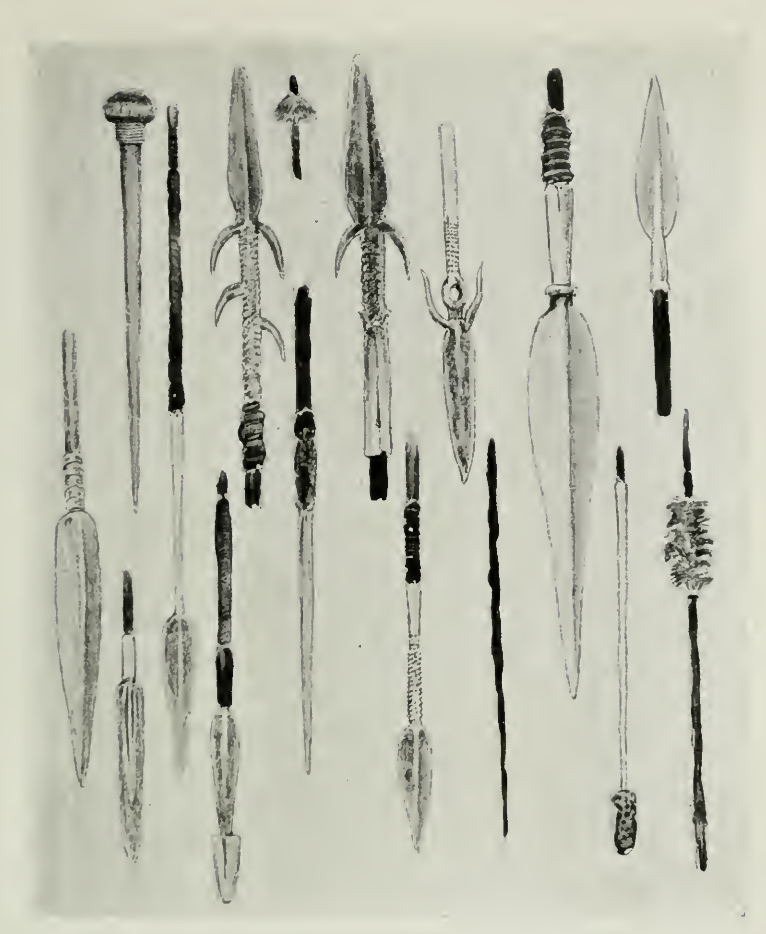
Nous, sur la rive, en une journée de forçats, nous faisons *six kilomètres !* Où irons-nous de ce train-là ?

Ce soir encore, *un quart de riz pour cinq hommes,* de quoi ne pas mourir de faim. Pour le faire cuire, on se divise la besogne, les moins fatigués d'entre nous vont chercher l'eau en s'enfonçant dans les vases de la berge, les autres ramassent les herbes les moins humides et surveillent minutieusement la petite flamme, pour ne pas laisser perdre de sa chaleur.

Pas un homme n'est debout, pas un boy. Il semble que le découragement plaise à ces gens-là, — c'est leur refuge !

L'œil atone, hébété, des malades, le regard méchant des plus valides, nous suivent, tandis que nous posons caisses sur caisses pour faire un observatoire et inspecter la plaine. De l'herbe encore, et partout de l'herbe ! mais les arbres se sont rapprochés ; deux masses brunes émergent non loin du camp. Termitières ou huttes ? Un espoir de pauvres !

28 décembre. — Nous reprenons notre métier d'hier : ouvrir la marche à travers une haie touffue, haute de quatre mètres, épaisse de cent cinquante kilomètres. Seulement, la fatigue vient plus vite qu'hier. Quand les herbes cessent un peu, par hasard, elles sont remplacées par un bourbier planté de joncs gros comme le poignet, recouverts d'un duvet blanc, au contact cuisant comme l'ortie ; on les coupe au matchette pour les coucher dans la vase et en faire un passage sur le sol mouvant ; nous sommes piqués cruellement ; la peau devient blanche, boursouflée, brûlante.



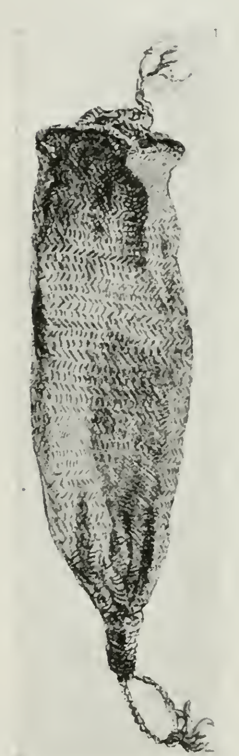
LANCE YAMBO.
CASSE-TÊTE YAMBO.
LANCE YAMBO.
—
— piquée dans un morceau de bois tendre pour protéger la pointe pendant la marche.
HARPON YAMBO POUR LA PÊCHE.
LANCE YAMBO dont le fer est remplacé par un péroné de girafe.
HARPON YAMBO POUR LA PÊCHE.
LANCE DE CHASSE YAMBO (la hampe a $3^m,50$ de long).
HARPON YAMBO POUR LA PÊCHE.
POINTE DE LANCE YAMBO en bois durci au feu.
GRANDE LANCE ABIGAR OU NOUER; longueur du fer, $0^m,65$; largeur, $0^m,09$.
LANCE YAMBO armée d'une pointe en fer.

LANCE NOUER. — HAMPE DE LANCE NOUER ornée de plumes d'autruches.

Dessins de Maurice Potter.

Après les joncs, les herbes de nouveau, et les marais menaçant de plus en plus de se rejoindre au fleuve et de nous barrer définitivement la route.

Loqueteux, maculés de boue grise, les mains en sang, suants, affreux, nous nous battons à tour de rôle contre l'invincible muraille verte et avançons mètre par mètre.



BONNET YAMBO
(en herbes tressées)
our passer la bière
Dessin de Maurice Potter

Des boas, blottis, enroulés, s'enfuient constamment sous nos pas et se faufilent, souples, entre les tiges. Ils fuient sans la moindre velléité d'attaque; on se fait néanmoins difficilement à leur rencontre.

Très brusquement, à un coude du fleuve, en face, apparaissent deux cases. Nous n'avons même pas le temps de nous forger des illusions : elles sont aux trois quarts détruites!

Poussons plus loin, jusqu'à cet îlot d'arbres qui doit être en terrain solide, qui marque peut-être le commencement d'une région meilleure. Cette idée nous renvoie au travail sous le soleil de midi. Une fondrière coupe la berge; on la comble.

Bartholin, qui fraye le chemin en tête, s'affaisse tout à coup, évanoui.

Une nouvelle crevasse, large de dix mètres, insondable, s'ouvre sur notre chemin. Le travail sera formidable pour la franchir; aujourd'hui, nous sommes à bout de muscles.

En *cinq heures,* nous avons avancé de *trois kilomètres!*

Parmi nos hommes, quatre-vingt-treize sont sérieusement

malades; dix à peu près solides, mais découragés, travaillent à regret.

Parmi nous, Faivre et moi sommes seuls complètement valides; la fièvre mine nos compagnons.

Les mulets sont condamnés à brève échéance, leur état est lamentable; quatre sont restés sur le sentier depuis ce matin, quelques étapes encore, et ils auront tous succombé.

Il reste, comme vivres, un sac de riz : de quoi ne pas mourir d'inanition avant quatre jours.

Et pas un gibier, pas même un oiseau! Les hippopotames, si nombreux en amont, ont disparu.

Une brume lourde, grasse, noire comme une fumée d'usine, indique des marécages persistants. Si nous devons trouver une région plus sèche, ce ne sera pas avant d'avoir franchi quarante ou cinquante kilomètres au moins; or, trente kilomètres seulement, à notre allure de tortue, représentent cinq grands jours de marche.

De Bonchamps décide donc de laisser au camp les bagages et les animaux exténués, sous la garde des malades, et de partir en avant pour une exploration de quatre jours.

Si, en quatre jours, nous n'atteignons pas une région habitée, la situation sera désespérée.

Je fais recouvrir en hâte le tas de ballots par nos toiles de tente; Faivre et Bartholin jettent bottes de foin sur bottes de foin dans la fondrière, pour faire une sorte de pont, et nous attendons impatiemment demain.

29-30 décembre. — La petite colonne de reconnaissance se compose de trente hommes, — il a fallu la courbache pour les décider à nous suivre. Pour empêcher le pillage des bagages par les malades qui restent au camp, nous avons donné ordre aux trois Arabes de tirer sur quiconque en approcherait. Vis-à-vis des Gallas et des Abyssins, nous savons qu'ils exécuteront la consigne avec empressement.

Nous nous sommes mis en route avec entrain, j'allais dire avec plaisir. Mais, hélas! la crevasse passée, la berge s'affaisse, et nous voilà replongés dans la vase, nous débattant dans cet océan nauséabond ainsi que des nageurs sur le point de se noyer. Les joncs blancs reparaissent, ils nous secouent leur duvet de feu dans le cou, nous accrochent leurs paillettes blanches entre les mains; ils sont les maîtres du marécage. Leurs grosses racines enchevêtrées sous l'eau nous accrochent comme des pièges. Les pauvres mulets que nous emmenons avec la vague espérance de les ramener chargés de farine ou de grains y restent pris, enfoncés jusqu'au ventre; on les couche sur le flanc, pour leur dégager les pattes.

Un peu de terre ferme enfin; c'est un îlot de vase sèche, long de dix mètres, qui nous paraît délicieux; — à son extrémité, passe le chenal qui déverse dans le fleuve les eaux d'une lagune. Au bord, une pêcherie a existé : huit perches, le séchoir à poissons, sont encore fichés en terre; sur le sol, des quartiers de peaux d'hippopotame en décomposition nous empestent; ce sont les restes d'un très vieux festin. — Au milieu du chenal, les indigènes, dont le passage remonte à une date déjà éloignée sans doute, ont bâti deux monticules, deux îlots en terre et en racines; ils devaient sauter de l'un à l'autre, peut-être, pour passer sur l'autre bord. Avec des mulets, nous n'en saurions faire autant. Comment s'y prendre? Les perches bout à bout n'atteignent pas le bord opposé, et si l'eau n'a qu'un mètre de profondeur, la vase est épaisse. On ne touche pas le fond. Nous y noyons tout ce qui nous tombe sous la main; les détritus de la pêcherie, les joncs coupés, des paquets de racines et, en guise de dalles, on traîne les horribles morceaux de peau d'hippopotame pourrie... Tous, dans l'eau jusqu'aux aisselles, alignés sur les bords du sentier que nous avons fait sous l'eau, nous poussons et maintenons les animaux pour qu'ils ne dévient pas du petit passage.

Sans un fil de sec, excités par l'excès même de la fatigue, nous fonçons de nouveau dans le foin.

Une montée de deux à trois mètres nous élève enfin au-dessus du niveau des eaux. Sur un terrain presque solide, voici les arbres! Ce sont des mimosas, les mimosas épineux, hargneux, rabougris, nos vieilles connaissances du désert. Ils nous piquent, nous déchirent, nous accrochent de leur mieux, si bien que nous arrivons en lambeaux sur leurs branches. On braque les jumelles — un lac! et à côté, un village, plusieurs, beaucoup de villages !

« Ils ont l'air abandonnés, dit une voix. »

Notre minute de joie est déjà tuée. Le doute revient, et avec lui l'incertitude de trouver des vivres, de pouvoir marcher, marcher jusqu'au Nil!

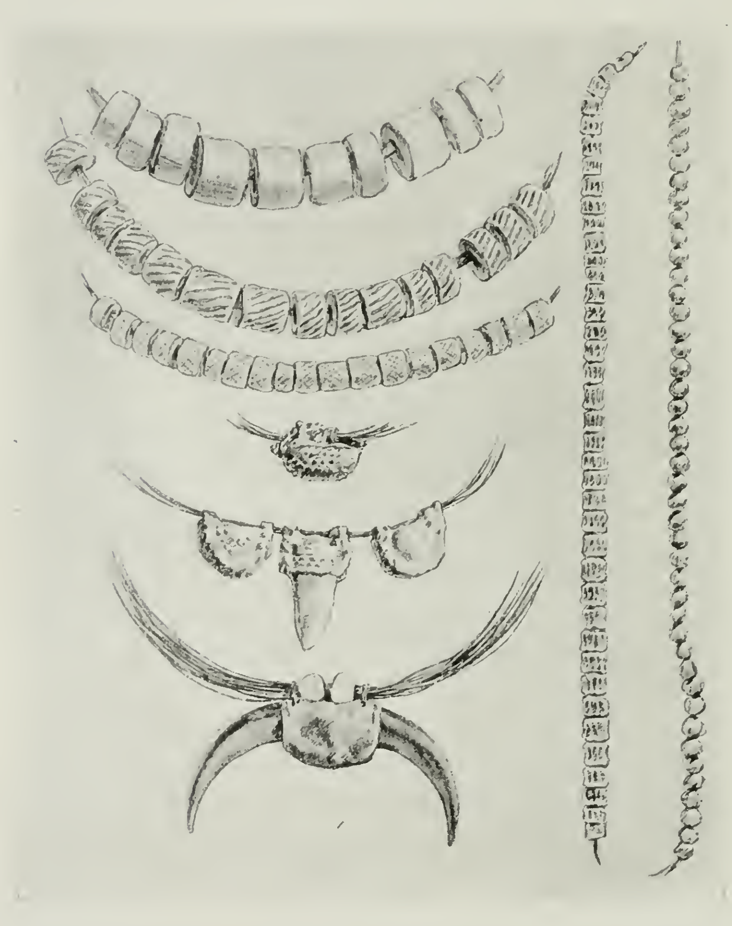
Ah! nous connaissons trop bien l'aspect de ces huttes terreuses, au chaume teigneux, hérissé, ensevelies sous les herbes. Il y en a 600 au bas mot, dans le même état d'abandon.

Quelle cause a chassé cette population? Peut-être découvrirons-nous au moins le sentier qui a servi à son exode!

Le petit lac auquel le Baro semble mêler ses eaux a quelque deux kilomètres de longueur, sur un de large ; il n'a d'autre limite que les joncs qui le cachent et qu'il baigne. Un fort vent du nord-ouest lui fait un clapotis écumeux. Quatre ou cinq pélicans pêchent silencieusement. Ils passent d'un vol lourd à la surface, se laissent tomber dans l'eau, le bec ouvert; on voit leur goitre qui se distend comme un filet, puis le bec se referme, la poche s'égoutte et les poissons glissent dans les gorges jamais rassasiées. Ces gros oiseaux ont l'air triste, le paysage est triste aussi, à force de silence et d'immobilité croupissante.

A l'horizon, de grandes lignes molles fondent dans une buée sale que le soleil n'efface pas; le ciel, blanc et bas, se pose, comme une cloche opaque, sur l'horizon gris.

Nous croyons naïvement pouvoir contourner l'étang. Mais l'eau s'est faufilée, dans tous ses environs. Elle nous re-



COLLIERS YAMBOS

Dessin de Maurice Potter.

pousse, nous repousse loin de notre but, vers l'ouest, dans une direction opposée au village. On cherche longtemps un endroit où le marais soit possible à franchir; en vain on sonde

la plaie effrayante, monstrueuse, toujours aussi profonde, aussi trouble, aussi traîtresse. — Plus loin, peut-être? Plus loin, c'est pareil encore. Des heures passent ainsi, la fatigue s'allie à la faim pour nous affaiblir. Pourtant, exactement en face de nous, quelques arbres ronds, buissonnants, rachitiques, épineux, sont posés sur la plaine, comme des oursins sur une plage. La terre doit être ferme à leurs pieds. Gabri, qui tente une dernière fois d'avancer, disparaît jusqu'au menton; bêtement, je veux le rejoindre, et même aventure. Notre grand diable de soldat, Voldétadique, l'ancien esclave, nous repêche après bien des efforts; il a trouvé un endroit, un peu plus loin, où on n'enfonce que jusqu'aux épaules. Ce n'est pas commode d'avancer dans ces conditions, moitié à la nage, moitié en s'accrochant aux tiges coupantes des joncs. On arrive cependant, après avoir bu de grands coups d'un liquide épouvantable. Les mulets sont mi-noyés.

Nos petits arbres hérissés sont des gommiers ; le long des branches, la gomme transparente pend en longues stalactites. On se jette dessus, on les suce, on les mâche, on les avale à gros morceaux pour tromper la faim, car tout le monde est à jeun depuis vingt-quatre heures!

Aux villages, maintenant! Les pieds se détachent avec peine du sol gluant, limoneux. De nouveau des joncs, de l'eau, de la vase pendant deux cents mètres; à mesure que l'on approche, les huttes paraissent plus lépreuses, culbutées, affaissées sur leurs jambes de bois pourri. A l'eau encore une fois, dernier bain vaseux d'une demi-heure. Voici le village! — Il semble qu'aucun être n'y soit venu depuis des années; la végétation y a poussé dru et fort, pour effacer plus vite toute trace d'effort humain. Le marais a tenu à reconquérir la place qu'on lui avait volée. Il baigne les huttes, il ronge le petit village. Nous sommes obligés

d'écarteler un toit pour faire un plancher où reposer. Les mulets, passés hippopotames malgré eux, restent enfouis jusqu'au poitrail dans la boue et l'herbe et mâchent les tiges d'herbes qui percent l'eau.

Maintenant, où nous diriger? vers quel point de l'horizon? Un homme grimpe sur une case et annonce qu' « une grande eau se voit encore, non loin ». Allons reconnaître cette « grande eau », en barbotant, en avançant avec autant de peine que jamais et avec moins de forces. Une large nappe d'eau s'étale, en effet, frisée par la brise moite, entre des rives d'herbes qui courent du nord au sud.

Serait-ce le Baro revenu sur lui-même après un coude à angle aigu? — Impossible.

Un bras du fleuve qui s'écarte jusqu'ici, peut-être? — Mais une petite île verte, que je surveille depuis un instant, paraît se déplacer lentement, se diriger au nord, contre le vent. Un second îlot vient, qui chemine exactement dans la même direction. Non encore convaincu, je jette une poignée de vase; l'eau plus trouble se dirige aussi vers le nord.

Il n'y a plus de doute, cette eau inconnue coule du sud au nord : c'est l'Adjoubba!

Nous restons suffoqués d'une joie intense, ridicule. Car cette découverte, cette Adjoubba enfin reconnue, ne nous enlève aucun souci, aucune misère.

Mais un de nos buts, notre but géographique, est atteint. Notre tâche d'exploration est remplie.....

L'Adjoubba coule à la rencontre du Baro, et, dans ce lac, dans ces marécages du confluent des deux rivières, naît le Sobat, l'une des principales sources du Nil Blanc.

Comment cette route vivante de l'Abyssinie à l'Égypte a-t-elle échappé si longtemps aux investigations européennes?

En amont de l'Adjoubba, de l'eau; derrière nous, de l'eau; au nord, un lac; puis, partout, sur la rive

en face comme au loin, le marais et les hautes herbes.

Quel déluge est venu noyer ce coin de terre?

Lorsque Junker s'avança, en 1876, jusqu'à Nasser, l'ancienne Zeriba égyptienne, la région était peuplée; or Nasser doit être devant nous, à 35 kilomètres environ... Où ont fui les hommes qui habitèrent ces paillottes grises, chavirées dans la plaine?



POISSON VIVANT DANS LES HERBES DES MARAIS

Dessin de Maurice Potter.

Nous restons fascinés devant l'immensité miroitante.

Cent mètres, seulement, nous séparent des hautes herbes, en face! — Mais où aborder? Comment traverser une rivière sans rives? Les perches réunies des vieilles huttes ne feraient pas même un radeau : elles sont grosses comme le doigt et vermoulues.

Près de nous, Voldétadique, enfoui de toutes ses longues jambes dans la boue, pêche avec autant de patience que les hérons dont il a toute la silhouette; il essaie, avec son inséparable trique, d'assommer de petits poissons lisses, à nageoires larges et molles comme des algues, qui remontent un filet d'eau en se faufilant entre les herbes.

Nous l'observons, surpris par son adresse, lorsque sa matraque, en retombant à l'eau, rebondit avec un bruit inattendu. On dirait qu'elle a touché du bois; un tronc d'arbre

enseveli dans le marais, sans doute? Nous fouillons, nous retirons à grand'peine un lourd objet... c'est une pirogue! Quel hasard, quelle chance! La pirogue est très petite, biscornue, trouée, pourrie sous sa chemise vaseuse. Elle ne flotte plus. N'importe! Nous la remettrons en état, tant bien que mal!

Avec courage, nous bouchons ses innombrables fentes et ses nombreux trous, nous l'enduisons de glaise : elle se refuse complètement à flotter. Alors, nous attachons à ses flancs deux bidons vides. Cette fois, succès relatif, la misérable embarcation flotte, mais chavire au premier choc ; mal équilibrée encore, la première vague entre par son bord ébréché. Une dernière petite réparation, et elle pourra supporter un homme, si cet homme ne bouge pas.

Avec des précautions de chat, je m'embarque pour un essai, Faivre et Bartholin me poussent doucement dans l'eau libre. Aussitôt de grosses lames m'envahissent. Vite au bord! Peut-être, au coucher du soleil, le clapotis sera-t-il atténué!

A la nuit donc, je recommence ma tentative de navigation et, cette fois, je prends le large; je réussis à traverser. Au plus léger mouvement l'eau entre. Allons! notre pirogue n'est pas destinée à nous mener bien loin! Demain cependant, je suis décidé à la mettre plus sérieusement à l'épreuve.

Tandis que la caravane, rebroussant chemin vers les arbres, se dirigera par terre vers le Baro et son confluent, j'essaierai de l'atteindre par eau en descendant l'Adjoubba. Je pourrai ainsi examiner de près ses rives, voir si, à quelque endroit, elles sont moins marécageuses, et reconnaître si le passage de la rivière est possible.

« Comme on fait son lit, on se couche! »

Nous faisons les nôtres du chaume écartelé d'une vieille hutte.

Un froid intense empêche les yeux de se fermer. Des vapeurs légères, puis plus opaques, s'élèvent de tous les coins, se rejoignent et se condensent en un brouillard effrangé. C'est le fantôme de notre misère qui se traîne sur l'eau endormie. Une humidité glaciale tombe sur notre groupe souffreteux. On grelotte de froid ou on tremble de fièvre. Les vêtements, mouillés à les tordre, se collent sur les membres ankylosés et les corps restent sans mouvement, comme insensibles ; l'épuisement les livre au froid, sans révolte.

Cependant le brouillard pâlit ; il cherche à fuir, court sans bruit de mare en mare, trop pesant encore pour s'envoler. Un gros soleil fumeux, un soleil lyonnais, grimpe vite dans le ciel pour regarder par-dessus lui ; — dans quelques heures il nous chauffera à + 41°. — Ce matin le thermomètre ne marque pas + 11°.

Dans le demi-jour hésitant, les bouts de perche à nu qui émergent des huttes ruinées rappellent la carcasse d'un vieux mobilier qui percerait son rembourrage...

Partir ! Avec des yeux qui nous reprochent tant de souffrances, les hommes se lèvent, raides comme des bêtes fourbues. Je presse le plus lambin : — Alors, dit-il, tu vas faire de nous ce que tu as fait des mulets ? — Je meurs de faim ! répond un autre. Tous partent cependant, à la file indienne, dans le marais.

Je rebouche plus soigneusement les trous de la pirogue, et m'y embarque à moitié nu, pour être à l'aise en cas de naufrage.

De Bonchamps voudrait m'empêcher de risquer cette dernière aventure. Cependant la situation est assez désespérée pour ne pas reculer devant une tentative désespérée. « Adieu ! va ! Au confluent du Baro le rendez-vous ! Et ne me croyez pas trop vite noyé si je suis en retard ! »

Le vent s'est levé, le clapotis d'hier a repris, la rivière

me semble immense, les rives lointaines... Ah! le singulier engin de navigation que j'ai là : un faux mouvement, un coup maladroit de cette pagaie improvisée, ce sera fini. Quel sera mon sort?

Il serait plus prudent de me maintenir au milieu du courant, loin des bords ; — mais le vent, qui devient violent, me pousse, pousse les petites vagues hésitantes qui se déversent dans ma pirogue. Regagnons la rive gauche : en la serrant de près, elle m'abritera du clapotis.

Par malheur, les îlots flottants qui sont rejetés dans la même direction m'accostent, m'enlacent sous l'eau de leurs longues racines, comme avec des tentacules de poulpe. Je vais tourner..... Ouf! l'étreinte s'est dénouée toute seule.

Une grande racine m'accroche encore, me tire violemment, m'échoue dans les herbes de la rive. Ce m'est une occasion de vider la barque presque pleine. En route de nouveau, à très petits coups prudents de ma pagaie primitive. Des butors, les yeux ronds, me regardent passer.

Dix minutes sans accroc. Mais les îles flottantes se rapprochent, m'empoignent, et la pirogue est pleine encore! J'ai beau la vider, l'eau entre aussi vite que je la chasse. Soudain, à gauche, une berge s'élève; tout de suite, elle est coupée à pic par une fondrière, un fort courant s'en échappe, m'entraîne vers le milieu du fleuve, me fait tourbillonner... cette fois, ça va être le plongeon... Je me cramponne... la barque enfonce, mais je reprends pied sur un banc de vase, et de là, sur la berge, par-dessus les joncs, j'aperçois au loin les eaux grisâtres d'un grand marais. — Rien à faire de ce côté, continuons! Un vent furieux secoue les eaux lourdes ; j'ai mille peines à lutter contre leur envahissement. L'esprit fatigué de cette perpétuelle crainte de noyade, je ne pense bientôt plus. J'évite les obstacles d'un geste machinal.

La rivière a fait coude sur coude, entre ses rives d'herbes



ADJIBBAS — INDIGÈNES HABITANT LE COURS SUPÉRIEUR DE L'ADJOUBBA

Aquarelle de Maurice Potter.

pareilles; il me semble qu'elle me porte depuis très longtemps. En réalité, il y a cinq heures que je navigue, que j'échoue et que je repars.

Le lac n'est pas encore en vue. L'Adjoubba s'étale cependant, comme si elle approchait de son embouchure; des têtes de crocodiles pointent, plus nombreuses, sur les bancs de vase; indice que le Baro est proche. Un tournant brusque me dévoile tout d'un coup mon but : le lac! L'Adjoubba le lèche pendant cinq cents mètres; plus loin, le Baro.....

Nos suppositions étaient justes : les deux rivières mêlent leurs eaux dans ces marécages. De là part le Sobat!

Maintenant, il s'agit de retrouver mes compagnons, d'aborder le plus près possible du confluent, sur une de ces rives imprécises. Le vent vient debout; des îlots flottants, accumulés en radeaux énormes, véritables plateaux de verdure, se meuvent en tournant lentement sur eux-mêmes, se disloquent, se reforment, me heurtent, m'enserrent. La petite pirogue fait des tête-à-cul continuels, qui aboutiront sûrement à un naufrage.

Les crocodiles sont innombrables, sur les bancs de vase, dans l'eau, autour de moi, partout; je n'en ai jamais vu autant, même dans le Baro. Ils me suivent... Si je chavire, quelle mort!

A trois cents mètres du confluent, toujours sur la rive gauche, j'atterris dans une boue infecte; — il me faut faire une passerelle en jonc pour ne pas enfoncer.

Une berge apparaît tout là-bas, au nord, barrant la rivière : c'est la rive droite du Baro qui débouche dans le Sobat. En face de moi, le lac, et un peu plus loin, une pointe d'herbes, qui doit séparer le Baro de ce lac, s'avance jusqu'à l'Adjoubba.

Où sont mes compagnons? pourront-ils seulement arriver jusqu'ici?

Je me rembarque, j'arrive au confluent. Les vagues me bousculent; la pirogue est si près d'enfoncer que je reviens

au bord, renonçant à tenter la traversée sur la rive droite. Et assis sur la berge vaseuse, j'attends. Si la caravane paraît sur la rive opposée, j'essaierai de traverser. — Je me noierai, au moins, sous les yeux de mes amis.

Les crocodiles sont vraiment trop nombreux ici. Pour me distraire d'une attente énervante, je tire, en prenant pour cible les plus gros sauriens. Pas d'échos..... Une heure passe. Personne! Je sors alors mon carnet, mouillé par des bains successifs, ma boussole, et relève le confluent de cette Adjoubba qui me devient plus odieuse de minute en minute, — car elle est l'obstacle, l'obstacle infranchissable à notre dernier effort. Où et comment une caravane pourrait-t-elle traverser sans bateau cette ceinture de marécages?

Tout à coup, je perçois une agitation chez mes surveillants les crocodiles; des bancs de vase en face, un à un ils glissent à l'eau. Presque aussitôt, des taches blanches zigzaguent entre les herbes, sur l'autre rive. Je tire. On répond. — Ce sont *eux!* Les voilà qui arrivent, vaseux, déguenillés, l'air si las! Ils me crient des mots qui se perdent au vent, je leur crie des choses qu'ils n'entendent pas :

— Je ne peux pas arriver jusqu'à vous sans chavirer, tirez sur les crocodiles !

Je m'époumonne en vain. Mieux vaut donner l'exemple, en canardant encore les immondes animaux qui me guettent, et qui ont si bien l'air de compter sur une proie. Pour le coup, les camarades ont compris : un feu de peloton crépite, les balles ricochent dans l'eau. Le passage est libre pour un instant. L'heure est venue de me décider... Ce n'est pas une partie de plaisir ; tout mon entrain de navigateur s'en est allé. — En avant! mon plan est d'avancer à force de pagaie, sans m'occuper de l'eau qui m'envahit, d'avancer vite, vite, faire le plus de chemin possible ; je n'enfoncerai peut-être qu'à proximité de l'autre bord.

J'avance vite en effet, très vite, mais les petites vagues



CONFLUENT DU BARO ET DE L'ADJOUBBA

30 DÉCEMBRE 1897

s'ameutent sur ma pauvre barque ,qui est pleine, qui penche; l'eau tiède et limoneuse s'abat régulièrement sur moi, me baigne à mi-corps. Les bidons me soutiennent encore, puis ils se débouchent, ils s'emplissent avec un glouglou régulier; quand ils seront pleins, j'irai au fond.....

On crie de la rive, je vois Bartholin le fusil à l'épaule, qui semble me viser. — Qu'est-ce? Un énorme crocodile, immobile à fleur d'eau, est juste sur mon passage. Au moment où le choc va se produire, où je me dresse pour sauter à l'eau, il vire légèrement; la pirogue, lancée, passe sans le toucher et il la suit!... Ressaisissant ma pagaie, je bêche l'eau avec fureur. Trop tard! La pirogue coule, d'un seul coup. Quelques brassées désespérées, une minute d'angoisse... J'ai pied! Mes amis sont déjà autour de moi, qui me tendent, en guise de perche, la crosse de leur carabine. Et je me trouve sur le banc de vase, ahuri, étonné d'être sauf, après cet agréable petit voyage.

— Je n'ai pas osé tirer cet imbécile de crocodile, m'explique placidement Bartholin, j'aurais pu vous toucher!

— Mais vous? qu'avez-vous trouvé?

— Rien! La boue est si profonde que les mulets n'ont pu la traverser. Nous avons cru nous-mêmes ne jamais en sortir... Y a-t-il un passage meilleur?

— Non. De l'eau et des marécages partout; — derrière cette berge, qui fait illusion, un écoulement de marais... Je n'ai pas vu, sur l'autre rive, un seul point abordable.

. . . .

Tenterons-nous encore, les uns ou les autres, la dangereuse traversée que je viens de faire?

Tenterons-nous, pendant un jour encore, de marcher à travers les marais!

— Mais la pirogue n'est même plus capable de flotter à

vide. Mais en un jour, à pied, dans les herbes, nous avancerions de dix kilomètres. Nous n'atteindrions pas seulement les cases abandonnées qui se silhouettent à l'horizon..... Et nous mourons de faim. Nous sommes à jeun. Plus de vivres. Aurons-nous seulement la force de rebrousser chemin, et de rejoindre le gros de la caravane?

— Retournons, commande de Bonchamps!

Ma pauvre vieille pirogue, en enfonçant, a fait un grand naufrage! avec elle, notre dernière espérance a disparu.

*
* *

Le camp est silencieux. Des corps à terre, allongés sous des guenilles grises, des carcasses d'animaux groupées dans un coin : — rien ne bouge.

Sont-ils tous morts? Un Arabe pourtant se lève, il nous explique..... Deux hommes sont à l'agonie, cinq y seront probablement demain. Tous les autres sont malades, trop malades pour marcher. Il ne reste que trois chameaux vivants et quelques mulets. Enfin les vivres dureront deux jours.

L'inventaire est achevé.

Je ne sais qui prononce le mot *retour*. C'est la seule solution et la seule résolution possible. Chacun le sait, mais chacun la repousse.

— Non, cela ne se peut pas. — Si près du but? Si près de Fachoda! nous y arriverons quand même... en dépit de tout... à jeun... On déraisonne!

Ah! si nous avions passé par la rive droite du Baro, quand je le proposai! Si de Bonchamps avait cru pouvoir transgresser les ordres reçus! Si nous avions suivi, en place des instructions de M. le ministre de France, le dernier conseil du Négous : « Coupez droit sur Fachoda! »

Nous aurions rencontré les mêmes marécages, certes, le long du Baro, mais pas de Guilo à franchir, pas d'Adjoubba, pas de confluent ! D'où avance de six jours qui auraient permis à la caravane d'atteindre Nasser, — pays habité. Enfin les villages ont toujours été plus nombreux sur la rive droite; la région déserte semble moins étendue.... Nous serions donc arrivés ! Hors d'état de nous maintenir et de nous défendre, — mais arrivés !

Regrets superflus !

Examinons plutôt, de sang-froid, s'il est temps aujourd'hui de recommencer ce que nous aurions pu accomplir il y a quinze jours :

Pour effectuer la traversée du fleuve, en admettant que l'état de la caravane le permette : *deux jours*.

Pour atteindre le point où nous trouverons peut-être des vivres : *sept jours au minimum*. Car, jusqu'à la ligne d'horizon, le désert est absolu.

Or nous avons des vivres pour *deux jours*. A la rigueur nous mangerions les mulets. Mais ces hommes, qui grelottent de fièvre, marcheraient-ils sept jours? — Impossible! Nous-mêmes, ne sommes plus capables d'un pareil effort.

L'heure des illusions est passée.

Décider de continuer, c'est décider d'aller tous mourir quelque vingt kilomètres plus loin, dans les hautes herbes, sans profit pour personne. Ne soyons pas fous ! Réfléchissons...

Marchand est averti de notre présence dans la région du Sobat. S'il était arrivé au Nil, comme on l'annonçait il y a six mois, il aurait envoyé à notre rencontre, il aurait envoyé son bateau à notre recherche, au moins jusqu'à l'Adjoubba.

Nous n'avons vu aucune trace de son passage. Il ne doit donc pas être arrivé encore.

Rien n'est perdu ! Nous aurons le temps de retourner sur

nos pas, puisque nos forces ne nous permettent plus d'avancer, de nous ravitailler et de revenir.

De Bonchamps pense d'abord à laisser les bagages au camp (caisses de cartouches et pacotilles) pour retourner à grandes étapes au premier village Yambo et nous approvisionner en le pillant. — Seulement pour piller il faudrait des hommes valides, — nous n'avons que des malades ou des moribonds.

Après une longue délibération, on s'arrête au plan suivant : remonter le fleuve jusqu'à Finkéo, point le plus peuplé de ses rives; installer là notre quartier général et, pendant que nous réunirons les vivres indispensables à notre ravitaillement, envoyer des courriers en Abyssinie demander des secours et une nouvelle escorte.

— Y a-t-il un autre moyen de reprendre la route du Nil? Nous nous le demandons de nouveau... — Non il n'y en a point. Retournons!

Si proche du but! à 150 kilomètres de Fachoda! Sans pouvoir envoyer en France ces quatre mots : Fachoda occupé, 1er janvier 1898!.... Mais, en cette minute de désespoir, nous espérons encore.

Nous n'aurions pas le courage de retourner, si ce n'était pour revenir.



LE BARO A LA FRONTIÈRE YAMBO

Dessin de Maurice Potter.

CHAPITRE XIV

DU SOBAT A GORÉ (RETOUR)

Le soleil s'est levé comme pour un jour ordinaire. Il regarde sans voir, de son œil rouge.

La terre fendillée semble rire de nous !

Le Baro coule doucement, — chemin en marche que nous n'avons pas pris.

Nous avons dû compter sur le hasard, et le hasard aveugle ne nous a pas aidés.

Nous sommes vaincus par les injustices du sort et par celles des hommes. Car nos efforts n'avaient pas mérité cette angoisse : retourner !

Nos hommes sont l'abrégé de toutes les misères : la fièvre, la gale, des plaies qui ne guérissent plus, des yeux creux qui pleurent, des quintes de toux qui se répondent. La pitié est grande, devant cette troupe en haillons, dont les genoux s'entre-choquent, qui se dresse à regret sous les coups. Des bras décharnés se lèvent pour implorer; les jointures craquent de l'engourdissement d'une nuit glaciale, les corps maigres chancellent au premier pas, déjà las.

En place des provisions absentes, on charge les malades

sur des mulets aussi malades. Au camp, des cadavres abandonnés marqueront seuls notre passage; leurs squelettes s'effriteront, et l'eau lavera la place pour la refaire semblable à la plaine uniforme.

Marchons! Déjà des mulets sont tombés, et nous regardent avec une détresse sans rancune, tandis que nous les frappons pour les obliger à se relever. Des malades sont affalés dans l'herbe, il faut les remettre debout par force pour qu'ils repartent, à tout petits pas, en geignant.

Un moribond, que j'avais pourtant attaché sur sa monture, est tombé; son mulet, à côté, reste immobile, la tête pendante, abruti de fatigue. Je remets en selle le malheureux, qui me supplie de le laisser mourir là ; il s'évanouit, ses lèvres sont blanches et son teint décomposé. Un mince filet de sang coule de sa jambe gauche en rigole tortueuse : c'est donc ce qui rougissait depuis un instant les herbes du sentier! Un jonc dur l'aura blessé au passage; je le bande, et Bartholin m'aide à le reficeler. Sa tête pend, lamentable, sur le cou de la bête, ses bras flottent, soulevés par l'herbe épaisse. Le lugubre colis !

Des malades encore, étendus sans force; c'est peine perdue de les redresser. « Ils suivront, disent-ils, tout à l'heure, quand ils pourront. »

Mon pauvre homme est encore par terre, la selle a tourné. C'est la dernière chute de son chemin de croix. J'ai beau le frictionner, le secouer, sa respiration ne s'entend plus, ses yeux larges ouverts se sont ternis. Un de moins à voir souffrir.

Laissons le mort pour aller aux mourants, tombés dans la boue, plus loin ; puis, pour retirer ces mulets qui ne peuvent pas sortir d'une fondrière. Incidents de chaque heure de chaque journée.

Le camp de la *Désertion* est dépassé. La marche serait relativement facile dans le sentier qui nous a coûté tant de

peine à ouvrir; les herbes ne se sont pas redressées. Mais une chaleur d'étuve se dégage dans l'étroit couloir et aide aux transpirations inexorables, qui sont, des forces, l'amoindrissement journalier.

Des hommes manquent encore; l'un est mort d'épuisement, l'autre, disent ses camarades, a dû se suicider; en partant, il leur avait parlé de son lugubre projet. Nous faisons quand même rechercher le manquant. On ne retrouve nulle part son cadavre. Il n'y a plus de doute... Chez les noirs, cependant, le suicide est infiniment rare, exceptionnel. Celui-ci a donc bien souffert!

Pour notre 1[er] janvier 1898, nous voudrions camper au Guilo, et nous brûlons les étapes. Sur le sentier, avant d'arriver, nous trouvons deux cadavres; nous reconnaissons deux de nos déserteurs. Gabri dit : « Dieu les a punis! » Et je songe à part moi : les malheureux! que nous avions emmenés de force...

On cherche, au soir, à se secouer, à se faire gais, selon la coutume des commencements d'années. L'illusion même de la gaieté ne vient pas.

Le lendemain, nous nous trouvons réduits à nos seules forces pour faire passer la rivière à toute la caravane; car il n'y a pas un homme capable de se tenir debout, — pas un! Faivre et moi chargeons les bagages sur un radeau, Bartholin, Potter et Véron les tirent sur l'autre rive. Des deux côtés on travaille, à l'eau jusqu'à la ceinture, tout le jour. Au soir, comme personne ne garde le camp, on s'aperçoit que nos trois derniers chameaux cnt disparu. La perte est minime, en somme; cependant, la diminution de plus en plus rapide de nos animaux de bât nous créera de grosses difficultés. Il y a peu de bagages à charger, c'est vrai, mais des hommes, d'heure en heure plus nombreux.

L'état des malades s'aggrave rapidement, leurs accès de fièvre sont terribles, leur faiblesse extrême. Quelques-uns

deviennent fous. Un Arabe rit constamment, d'un rire diabolique, interminable; puis il délire, il divague. On le lie sur un cheval, il se balance jusqu'à rompre ses liens. Il tombe. Nous le remettons sur la monture, ficelé solidement, il retombe encore. Mais on ne s'arrête pas, on ne s'arrête plus. On double les étapes. Tant pis pour les traînards!

Un homme s'abat, puis un autre, qui ne se relèveront pas. Plus loin deux cadavres barrent le sentier; encore des déserteurs. Leurs corps, à peine décomposés, sont d'une maigreur de squelette et tout nus; l'un est traversé de part en part d'un coup de lance. Quel drame s'est déroulé entre ces affamés?

Marchons, hâtons-nous. A cette allure, les plus malades sont sacrifiés. Le sentier se jalonne de leurs cadavres. Mais pas de vivres! De la rapidité de notre course dépend le salut...

On aperçoit les cases rougeâtres du premier village désert. De Bonchamps et Véron y sont déjà; ils envoient leurs balles à une bande d'éléphants qui marchent parallèlement à la caravane et menacent de la couper à un tournant. Les braves bêtes, jusque-là, ne s'inquiétaient guère de notre présence. De temps à autre seulement, elles regardaient de notre côté, balançant la tête comme se disant: « Il y a bien quelque chose là-bas, mais c'est si petit! » La fusillade de nos compagnons modifie leur indifférence; les immenses oreilles s'écartent, les trompes jettent quelques cris menaçants, toute la bande s'arrête; elle est à deux cents mètres à peine. Les mulets tremblent, les hommes fuiraient s'ils en avaient la force.

Cependant les pachydermes ne chargent pas.

Au moment où je me félicite de n'avoir pas maille à partir avec eux, une énorme masse émerge des herbes, presque au-dessus de moi. Je tire les trois coups de ma carabine, de bas en haut, comme visant sur un arbre... L'éléphant, atteint à la bouche, se cabre, crie furieusement et se jette en avant;

— il va m'écraser !!! Tout à coup, faisant une demi-volte, au lieu de passer sur moi, il se lance au trot dans le sentier. Une seconde décharge ne l'arrête pas, il souffle du sang, barrit formidablement, ses oreilles claquent comme des battants de porte...

La caravane va être écrasée ! — Gabri tire en courant derrière le blessé qui continue à fuir sans savoir où il va. J'aperçois Bartholin, caché dans le grand foin, qui tire



« UNE BALLE L'ACHÈVE »

Dessin de Maurice Potter.

à son tour... En vain ! — Où s'arrêtera la bête affolée ?

Pleins d'angoisse, nous nous précipitons...

A vingt mètres, sur le sentier, Faivre se relève, pâle comme un mort, couvert de boue ; un peu plus loin, Potter, l'air ahuri, sa veste sur la tête, sans fusil, sans casque... A l'avant, la fusillade reprend, les balles fauchent les herbes au-dessus de nos têtes. Nous arrivons au bon moment : le monstre, enfin à bout de force, chancelle et, lentement, s'écroule. A terre, des soubresauts violents l'agitent encore ; sa trompe ensanglantée bat l'herbe comme un fléau. Une balle l'achève.

Aux alentours, des fusils, des boucliers, des lances, des

caisses culbutées, des casseroles, des paquets abandonnés pêle-mêle... Les hommes, par bonheur, ont tous eu le temps de se garer; ceux mêmes qui ne pouvaient se tenir debout ont retrouvé leurs jambes pour cette minute. Un Soudanais, qui ce matin ne pouvait pas se tenir sur son mulet, vient à nous en courant; son long squelette gesticule épouvantablement, il me semble voir ressusciter un mort; il est fou! ses yeux sont hagards, il pousse des sons incompréhensibles, puis s'abat à nos pieds.

On se compte. Un chef de domestiques manque; on retrouve sa chama, son bouclier, son fusil, on le suit à la trace; on l'appelle longtemps dans toutes les directions; il répond enfin faiblement du fond des grandes herbes où son mulet l'avait jeté. Le pauvre diable était enseveli dans cet océan de végétation.

L'auteur de tant d'émotion et de désordre est un vieux mâle aux défenses splendides; elles mesurent 2 mètres! Peu nous importe à cette heure. Ah que le moindre grain de mil ferait donc mieux notre affaire!

Fanatisme et superstition. L'homme sortira-t-il jamais de là?

Nos Abyssins, affamés, mourants, qui s'égorgeraient les uns les autres pour un épi de maïs, refusent de toucher à l'éléphant. Quel obscur précepte religieux le leur défend et pour quelle cause? Les Gallas, plus sensés, mangent à leur faim, pour une fois. Le hasard d'une aubaine ne peut suffire malheureusement à remettre la caravane.

On dirait un troupeau de squelettes que nous poussons devant nous.

Le Soudanais Fareg meurt. Deux de ses camarades agonisent en même temps et nous abandonnons leurs corps en compagnie de plusieurs cadavres de déserteurs. Ces misérables sont tous revenus mourir sur le sentier. Peut-être

ont-ils voulu essayer de nous rejoindre? Mais les aurions-nous sauvés?

Deux jours de marche forcée nous amènent, dans un état lamentable, près d'un groupe de huit huttes qui avaient été abandonnées par leurs habitants, lors de notre premier passage. Cette fois, nous arrivons sur eux à l'improviste; ils ont le temps de fuir, non de déménager. Des calebasses de



VILLAGE DE PÊCHE DES ABIGARS OU NOUERS
Dessin de Maurice Potter.

maïs, de sorgho, posées sur le devant des cases, prêtes à être emportées, ont été laissées là. C'est de quoi manger, se reposer vingt-quatre heures.

Les indigènes fuyards rôdent cependant autour de leur village envahi, le corps saupoudré de terre rouge et de cendres; ils gambadent sur un banc de vase, ils gesticulent, on les entend rire et jacasser, ils nous narguent certainement; que se passe-t-il donc? Une heure plus tard, on nous apporte un de nos hommes horriblement mutilé à coups de lance, le front ouvert; une large plaie au côté laisse apercevoir le pou-

mon, la main droite est presque détachée, les testicules arrachés. Le malheureux s'était écarté à cent mètres à peine du village et du camp; les Nouers féroces l'ont surpris et se sont acharnés sur lui. Il ne reprend connaissance que pour mourir.

Ce meurtre abominable est sans doute la cause des rires qui nous intriguaient tant. Les assassins se réjouissaient de leur exploit! Rira bien qui rira le dernier! Nous faisons feu de toutes nos armes, sans remords, dans la direction des Nouers. Ils s'enfuient. Avons-nous fait des victimes? Je ne sais.

Le lendemain matin, avant de partir, nous brûlons leurs huttes. Ce n'est pas vengeance, mais calcul. En Afrique, un crime impuni est infailliblement recommencé. Nous n'avons pas le dernier mot cette fois. A peine la caravane s'est-elle éloignée un peu, que nos bandits reviennent déterrer le cadavre de leur victime. Ils s'acharnent sur son corps, le percent de nouveaux coups, s'emparent de l'étoffe qui l'enveloppait, et un pauvre cheval fourbu, qui n'a pas pu suivre, a la queue coupée au ras des fesses. (Chez les Yambos et les Nouers, rapporter d'un combat la queue d'un mulet appartenant à l'ennemi est un titre de gloire!)

L'horrible incident a servi de leçon. Pas un traînard maintenant. D'eux-mêmes les malades se sont groupés, ce que nous n'avions auparavant pu obtenir; les plus valides marchent à l'arrière, les plus faibles sont en avant. On cheminera ainsi moins vite, mais plus régulièrement.

Sur un grand banc de sable, au milieu du fleuve, nous avions déjà remarqué à l'aller un champ de maïs. Il a mûri pendant notre voyage; ses grains, bien que laiteux encore, sont mangeables. Nous en faisons régal. Et comme un bonheur ainsi qu'un malheur ne vont jamais seuls, voilà qu'une légion d'oiseaux de passage s'abat sur la rivière : canards, bécassines, grues couronnées, etc., etc. Tous aima-

bles volatiles qui se laissent approcher, tuer facilement et manger agréablement. C'est fête au camp!

Mais les joies sont sans lendemain. Après cette abondance, le jeûne est plus dur.

Les Nouers sont mal disposés à notre égard, vraiment! Ils ne fuient plus au diable comme devant; ils s'éloignent juste assez pour ne pas entrer en négociations et restent suffisamment proches pour tenir la caravane sur un perpétuel qui-vive. De la rive droite, ils la suivent en vociférant. Toutes les tentatives de conciliation échouent.

Choho-Mohamed a beau s'asseoir de longues heures sur la berge, étalant une pacotille archivoyante : étoffes rouges, blanches, perles, bracelets de cuivre brillants : ce miroir à alouettes ne fait pas approcher les alouettes! Mais le vieux pèlerin est patient :

« Dou-ce-manne, dou-ce-manne », répète-t-il avec philosophie en recommençant chaque soir. Il ne se lasse de crier aux gens d'en face de bonnes paroles. On lui répond, dans un jargon incompréhensible, des choses qui n'ont pas l'air aimables. Quelques Abigars cependant daignent parler en Galla :

— Pourquoi êtes-vous revenus de là-bas? demande une voix.

— Nous voulons vous donner des cadeaux et vous acheter des vivres.

— Ah! vous n'avez pas trouvé à manger... la grande eau vous a arrêtés.

— Nous sommes allés où nous avons voulu, fait Choho dignement!

Alors les bons nègres se tordent, de l'autre côté de l'eau.

— Vous étiez bien plus nombreux en allant, dit un des horribles bonshommes, en un galla écorché, et vous n'avez

plus vos grands chevaux bossus qui criaient comme des hippopotames (nos chameaux sans doute) !

— Tu ne vois pas tous nos hommes parce qu'ils sont couchés, rétorque Choho imperturbable, et les blancs ont laissé les grands chevaux à leurs frères qui vont venir derrière nous.

Mais « cela ne prend pas » ; nos aimables voisins se f.....! de nous de plus belle et rient, rient de toutes leurs dents.

— Nous voulons vous payer le maïs que nous avons pris,



SOURIS DE SABLE

Dessin de Maurice Potter.

venez ! nous voulons faire des cadeaux à votre roi, dites-lui de venir !

— Notre roi est trop loin !

Cependant, on aperçoit vaguement au fond de la plaine trois groupements de huttes. Si nous avions deviné leur existence à l'aller, nous aurions certainement tenté de franchir le Baro pour les atteindre. L'herbe haute nous avait caché cet espoir de salut.

Aujourd'hui, le grand foin est brûlé sur la rive droite, au ras du sol, et d'épaisses volutes de fumée tourbillonnent à l'horizon, vers le nord, indiquant que l'incendie continue à dépouiller la plaine. Mais nous n'osons plus nous écarter du sentier ; le passage du Baro serait une difficulté insurmontable, les hommes sont trop faibles, puis les villages

sont loin. En admettant que nous y entrions sans être attaqués, nous ne pourrions emporter de provisions. Les mulets capables de porter une charge sont tous employés au transport des malades. Des pirogues, des embarcations seules nous sauveraient. Et la route est longue encore avant d'en rencontrer!

De Bonchamps semble s'être chargé, ces dernières étapes, des intermèdes comiques. — Hier, tandis qu'il traversait une fondrière, un hippopotame, outré de voir un intrus patauger dans ses terres, s'est jeté sur lui. Notre ami en a été quitte pour une culbute dans un fossé vaseux, les boys, roulés avec leur maître, pour quelques contusions. Le mulet, moins heureux, a eu la cuisse traversée d'un coup de dent. Car les innocents écopent toujours!

A l'étape, de Bonchamps, qui n'a sans doute pas épuisé sa guigne, avise, pour camper, un arbre. Or les arbres étant fort rares, celui-ci avait été choisi déjà, comme domicile et comme abri... A peine donc de Bonchamps commence-t-il à s'installer, joyeux d'un si excellent coin où planter sa tente, que des abeilles sortent du tronc, en armée, en nuage!... Nous n'avons que le temps de prendre nos jambes à nos cous. La caravane au complet bat en retraite, honteusement, laissant sur le terrain, en otage, un mulet fourbu. — Il n'y a pas de petits ennemis!

Quand la fièvre omet de nous tuer un homme et que les Nouers n'y ont pas songé, surviennent, par manière de compensation, les accidents : je blesse d'une balle un héron Goliath, qui pêchait innocemment sur un îlot de sable; un Galla se précipite pour l'attraper; imprudemment, il s'éloigne trop du bord de l'eau et tombe dans le chenal. Il nage pour reprendre pied. Mais brusquement, nous le voyons couler à

pic. Nous courons... Entre deux eaux l'homme se débat. Un crocodile l'entraîne !

Ces morts tragiques, quotidiennes, démoralisent encore les survivants : « On nous a jeté un sort ; nous mourrons tous, disent les Abyssins ! »

Et pour se réconforter, ces misérables charment leurs longues marches et leurs longues nuits sans sommeil d'une conversation, toujours la même : ils comptent les camarades morts, les recomptent, additionnent les malades ou les mourants, puis cherchent à se souvenir combien de mulets, combien de chevaux, combien de chameaux ont péri... C'est un joli jeu de société.

Bino ! la frontière du pays Yambo. Bientôt la fin du désert. C'est là où nos guides, au premier voyage, nous ont abandonnés, nous prédisant une région infranchissable. Ils ne nous avaient guère trompés !

Nous nous félicitons d'avoir forcé les étapes, coûte que coûte : quarante-huit heures de retard, et personne peut-être ne serait sorti vivant des marécages. La fièvre fait trop de victimes.

Véron est très mal, complètement enflé ; Bartholin, Potter et de Bonchamps ont peine à se tenir debout, les hommes ne viennent même plus réclamer des soins, et je vais chaque soir, de groupe en groupe, distribuer le peu qui reste : des doses réduites de quinine. Cinq mulets sont morts au cours de la dernière marche. C'est le dernier mot de la misère.

Et nous avions formé le projet de repartir de Finkéo avec ce personnel ! Comme on se leurre !

Nous croyions aussi trouver quelques pirogues le long du Baro, les prendre au passage. Nous n'en avons pas encore vu une seule ! Les indigènes, s'ils en ont, les ont cachées avant notre venue, aussi soigneusement qu'ils se cachent



YAMBOS SE DISPUTANT UN HIPPOPOTAME

eux-mêmes. Ils n'ont abandonné dans la rivière que leurs engins de pêche, des nasses en vourgines tressées, semblables à celles de nos riverains du Rhône; deux piquets enfoncés près de la berge les retiennent en place malgré le courant. Des silures, des machoirons y sont prisonniers, et, sans scrupule, nos hommes les prennent : l'occasion fait le larron. Si nos pillages ne vont pas au delà de quelques poissons, c'est qu'il n'y a guère matière à pillage.

Le vide se fait merveilleusement vite au devant de nous, au retour ainsi qu'à l'aller. Les Blancs sont décidément la bête noire des Noirs!

Les rives sont désertes; les cases n'ont pas d'habitants. Dans les champs, qui deviennent nombreux, le maïs n'a pas mûri, le sorgho est en herbe. Presque partout, d'ailleurs, des voyageurs voraces se sont chargés d'une récolte prématurée : des criquets, par vols immenses se dirigent vers le Nord. Les régions où ils se sont posés n'ont plus de végétation. Nous traversons, durant deux jours, des champs de maïs dont les tiges sèches n'ont pas une feuille, on dirait une plantation de petits piquets. C'est le sort qui attend, ici, une récolte sur deux. Le jeûne est donc fréquent sur les bords du Baro! Nous sommes dans les habitudes locales...

A Iméro, on est en pays de connaissance; le roi est un des signataires de ces traités que nous rapportons précieusement au Négous. Ses sujets ne nous fuient pas, enfin! Nous marchons depuis des semaines, en égrenant chaque jour un peu de notre caravane, impuissants à lui donner le repos nécessaire, les vivres indispensables.

Maintenant nous pourrons reprendre haleine. Une nourriture abondante, deux jours de far-niente en pays ami. Nos malades guériront. Tout va aller mieux. Tout ira très bien... Un chef de domestiques arrive au milieu de ces riantes réflexions, comme un chien dans un parterre. Il manque

un homme! « Qui? encore? on ne peut donc jamais être tranquille!... » On est féroce pour défendre ses premières heures de détente et de quiétude. Cependant il faut bien se résigner à les sacrifier : Boussera, un Galla, un malade, s'est attardé ce matin pour boire, nous dit-on, et il n'a pas reparu. On va à sa recherche, très loin, jusqu'au camp précédent, — personne! Les gens d'Iméro promettent de rechercher encore, mais nous savons trop que ces disparitions sont toujours fatales. Boussera est mort d'un accès de fièvre, ou il a été tué.

En effet, le roi revient le lendemain, apportant la cartouchière du Galla, coupée en deux d'un coup de lance.

« Les gens du village d'Itane ont assassiné ton soldat », dit-il; et voyant que nous recherchions son cadavre : « Ils l'ont jeté dans le Baro; ce sont mes ennemis, mais comme l'homme a été tué sur mon territoire, je t'apporte le prix du sang. »

Il nous donne deux chèvres jaunes, efflanquées comme des lévriers. Le prix du sang n'est pas élevé! Nous préférerions retrouver le fusil de la victime. Qu'en feront-ils? ils n'ont pas de cartouches!

« Oh! reprend le roi, ils ne le rendront pas, c'est trop précieux! Lorsque le chef d'Itane mourra, on mettra le fusil dans sa tombe avec tout ce qu'on trouvera, laissé par les blancs, cela préservera le pays des ennemis. »

Si, au moins, cela pouvait guérir nos hommes de leur incorrigible indiscipline. De nombreux assassinats de traînards ont eu lieu. Chacun de ces terribles exemples sert deux jours!

A Iméro, nous avons la chance de nous remonter en interprètes : ce sont deux Gallas qui avaient fui leur pays à l'époque de la grande famine de Bouré, après l'invasion des Abyssins, il y a sept ans. Depuis, les Yambos les avaient retenus comme esclaves, ils n'avaient jamais réussi à s'échapper. En apprenant notre passage, ils ont profité du désarroi général pour s'enfuir et nous rejoindre.

« Nous étions chez les gens d'Itane, racontent-ils, et

nous avons pu partir pendant qu'ils se réunissaient l'autre jour pour vous attaquer. Ils disaient : Les chefs sont fatigués, ils ne veilleront pas ; leurs hommes sont malades, nous les attaquerons et les tuerons tous pendant qu'ils dormiront. Mais les vieux du village ont vu du feu longtemps pendant la nuit dans votre camp, alors ils n'ont pas voulu qu'on vous attaque. »

Il est très agréable de n'apprendre que le lendemain le danger couru la veille !

Ce camp où nous nous étions promis un si bon repos devint une infirmerie. Bartholin, qui avait bravement résisté jusque-là, souffre d'un commencement d'hématurite. Véron ne se lève plus. De Bonchamps est immobilisé par un violent accès de goutte. Potter ne peut plus bouger.

Depuis trois jours tout va en s'aggravant. Les mourants meurent. Les autres, qui disent n'avoir pas de force pour travailler, en trouvent suffisamment pour nous faire avoir une alerte.

C'est le matin; des cris partent d'un bout du camp, des hommes courent à perdre haleine... — Qu'est-ce? une attaque? On se groupe en armes. Mais ces hommes qui arrivent comme des fous sont nos Abyssins et nos Gallas ; ils portent un de leurs camarades qui paraît inanimé, en soutiennent deux ou trois qui marchent avec difficulté. Il y a du sang sur eux... Qu'est-il arrivé ? Tous sont suffoqués par la rapidité de leur course, tellement, qu'ils ne peuvent parler. « Trois hommes de tués, disent-ils enfin... nous sommes allés pour piller et les gens d'Itane nous ont surpris. »

Piller ! Ils n'avouent pas encore toute la vérité, nous la tirons facilement au clair. Les Abyssins, comme les Gallas, tiennent à honneur de tuer un homme. C'est le seul exploit qui leur donne le privilège envié de s'enduire la tête de beurre rance. Suprême honneur et suprême fierté !

Et ces brutes affreuses, plaignardes et gémissantes à la moindre privation, ont rêvé d'occuper ainsi leur premier jour de bien-être : aller tuer au plus proche village quelques malheureux nègres! Ils étaient partis au petit jour, après l'appel, emmenant de force le Galla interprète, notre nouvelle recrue, pour les guider. Les habitants d'Itane, inquiétés par notre passage, avaient caché leurs femmes et leurs enfants dans la brousse; il ne restait, pour garder le village, que quelques individus. Nos hommes approchent à pas de loups, les fusillent presque à bout portant : cinq Chankellas tombent, sont achevés immédiatement, et le pillage commence. Mais la population, avertie par un fuyard, arrive à la rescousse, sans bruit, se cache dans les herbes, coupe la retraite à nos bandits, et quand ceux-ci retournent triomphants, en emportant les trophées honteux de leurs crimes, ils sont criblés de coups de lance. Trois d'entre eux restent sur place, trois sont grièvement atteints et les autres, blessés plus légèrement, peuvent les ramener tout en fuyant.

Telle est l'aventure honteuse et exaspérante qui a causé notre alerte. Tandis que nous nous efforçons, par tous les moyens, de nous allier une population naturellement facile et douce, notre escorte la canarde comme un gibier, pour avoir le droit de se mettre du beurre rance sur la tête!...

Un boy nous avoue que lors de notre descente du fleuve déjà, un Abyssin avait tué un Yambo, par surprise, près d'Abigar. — Nous faisons une enquête, le fait se vérifie; le coupable n'est plus à punir : il est mort de la fièvre il y a quelques jours.

Comment s'étonner maintenant si des indigènes massacrent nos traînards? Ils n'usent que de justes représailles.

Quelle engeance que ces Gallas et ces Abyssins! — Tous couchés quand il faut marcher, tous malades quand il faut travailler, et dès qu'ils reprennent vie, courant aux pillages et aux assassinats!



GROUPE DE RONIERS SUR LA RIVE DROITE DU SOBAT

Dessin de Maurice Potter.

Vingt-cinq Sénégalais, Haoussas ou Soudanais, dix seulement, vaudraient mieux que cette horde sans courage et sans discipline, que la moindre privation tue et que le crime attire.

Trois Yambos de Gambella viennent en ambassade de la part de leur roi : « Notre roi fait avertir les blancs de venir vite, vite. Une armée d'Abyssins, déjà, a passé le Birbir, ils sont chez Dedjaz Djioti, et si les blancs ne reviennent pas, ils feront la guerre partout ! C'est l'ordre du Dedjaz ! »

Que vient faire dans ce conte Tessama et ses Abyssins? On s'explique. — Cinq de nos déserteurs ont réussi, paraît-il, à atteindre Bouré. Ils ont fait courir le bruit que nous étions morts de faim ou noyés dans les marais. Le Dedjaz, qui devait venir derrière nous occuper le Nil, s'est inquiété; avant d'engager son armée dans la plaine, il a donné l'ordre de nous chercher, et il a rendu responsable de notre sort le pauvre roi de Gambella... S'il nous arrive malheur, son territoire sera ravagé, « c'est l'ordre du Dedjaz. »

La nouvelle bouleverse nos plans.

Puisque le Dedjaz nous fait rechercher, il faut avant tout le rejoindre. Puisqu'il a toujours le projet de marcher sur le Nil, il faut nous entendre avec lui, le guider, éviter à son armée l'aventure d'un chemin impraticable. Avec les moyens dont dispose le Dedjaz, avec les connaissances du terrain que nous possédons à cette heure, l'armée abyssine pourrait arriver au Nil avant trois mois!

A Gambella donc, à grandes étapes! Sans regrets nous quittons Iméro. Le camp n'était plus tenable, des cadavres de mulets gisaient dans tous les coins et empestaient l'air.

Mais les grandes étapes ne sont plus notre fait. Nous avions oublié que nous sommes une caravane d'infirmes : de Bonchamps passe ses nuits à crier, en proie à des accès de

goutte qui ne le lâchent que pour faire place à la fièvre ; il est trop souffrant pour supporter de longues marches. Les hommes avancent d'une allure irrégulière ; ils s'égrènent, malgré nos injonctions, tout le long du chemin, sans force ou sans bonne volonté. Se sentant maintenant en pays sûr, ils ne cherchent que l'occasion favorable pour nous abandonner ; nous devons les surveiller comme si nous étions



YAMBOS VENUS AU CAMP POUR PORTER NOS BAGAGES.

des gardes-chiourmes, faire le guet pendant la nuit comme des geôliers ; ils craignent toujours que nous ne voulions redescendre le fleuve et annoncent qu'ils déserteront ce jour-là ! Ces soldats modèles, s'ils sont très capables de désertion, ne le sont pas du moindre travail. De sorte qu'il faut recruter les Yambos pour le transport de nos caisses, que les animaux ne peuvent plus porter, changer ce personnel de porteurs improvisés à chaque nouveau territoire, les payer avec des perles et de la cotonnade après maintes contestations. (Car la cotonnade ne leur est pas connue et ils

ne l'acceptent qu'à regret; qu'en pourraient-ils faire, d'ailleurs?) Ce sont autant de causes de retard, d'embarras, de stationnements inutiles, et on avance lentement malgré mille efforts pour avancer vite.

Kokari. — Toutes les cases sont brûlées! Les habitants se sont battus avec leurs voisins parce que, lors de notre passage, nous avons donné, au roi de là-bas, un rang de perles de plus qu'à celui d'ici! Quatre hommes tués au tableau et le village incendié. Sans se troubler, les Kokariens ont déjà apporté les matériaux nécessaires à la reconstruction de leur home : dix bottes d'herbe sèche et deux fagots de vourgines suffisent pour édifier le logement de chaque famille..... La vie n'est pas chère à Kokari!

Notre camp de ce soir est infesté par des milliers de chauves-souris. Sur les rares ficus, elles pendent en interminables grappes rouge brun, comme d'énormes poires; de temps en temps, une de ces poires se détache, de grandes ailes noires se déploient, et la bête maladroite et myope va se heurter partout. Sur un coup de fusil, les arbres se dépouillent d'un élan; un nuage sombre monte, tournoie, roule, et se repose de nouveau sans bruit sur les arbres. A terre, les blessées sautillent sur leurs moignons et crient aigrement; elles sont affreuses: un petit museau de chien, des yeux rouges, de longs bras décharnés à peau ridée. Nous tiraillons une heure pour débarrasser le camp de ce voisinage; des poils rougeâtres s'envolent à chaque décharge, flottent sur nous et prennent à la gorge.

Finkéo est tout proche maintenant, Finkéo d'où nous pensions repartir! Avec qui, grand Dieu! et avec quoi?

Le roi de Gambella est venu à notre rencontre. Il nous

salue, s'empresse et se multiplie autour de nous; devant les hommes grelottant de fièvre, hâves, exténués, il fait des mines comiquement navrées. Ses empressements ne partent pas tant d'une bonne nature que d'une lettre catégorique du Dedjaz. « Si tu ne retrouves pas les blancs, lui a fait dire Tessama, tout ton pays sera ravagé. » Il nous a retrouvés, il est donc sauvé, et sa joie est sans bornes après une frayeur illimitée.

Le Dedjaz lui a envoyé une lettre pour nous : « Je suis fâché, nous écrit-il, que vous n'ayez pas trouvé le chemin ; j'allais partir derrière vous pour le Nil. Je vous envoie au Baro des vivres avec des choums qui feront porter vos bagages. Venez vite, je vous attends à Goré. »

On nous attend, et on s'inquiète de nos destinées insignifiantes! L'étrange et rassurante chose, après la méfiance quotidienne et l'isolement. D'où nous venons, tout nous fut ennemi : la terre pourrie, les eaux triomphantes, l'atmosphère de fièvre, l'homme et les animaux qui attaquent ou qui fuient; et, se mêlant à la demi-ivresse du danger voisin, nous avions l'angoisse d'abandonner chaque jour des morts derrière nous, autour de nous, le remords des visages souffrants.

Misères qui touchent à leur fin! Cependant les pieds traînent aussi lourdement sur les dernières étapes, les yeux ne trahissent aucune gaieté. Car les rides des souffrances ne s'effacent pas vite : les hommes emportent leur fièvre dans un pays qui n'a pas de fièvre; nous emportons nos regrets, nos souvenirs d'efforts vaincus.

Dannaba égaie l'amertume de la retraite. Après le passage facile du gué, nous avons eu du plaisir à installer notre camp sur l'emplacement du vieux campement. Le paysage familier, les petites collines aux lignes connues semblent nous entourer de protection et de sympathie : « Ce sont les

châtaigneraies de l'Ardèche en hiver! » dit Bartholin en montrant les grands arbres nus sur les montagnes sèches.

Ce petit plaisir du « retour chez soi » est tempéré par un jeûne rigoureux; les Abyssins promis par le Dedjaz ne sont pas au rendez-vous encore, et nous n'avons rien à manger. Longue journée, donc, et longue nuit d'attente. Enfin, à l'aube, ils arrivent : Gallas portant sur la tête des piles de galettes enveloppées de feuilles de musa, longue théorie d'hommes chargés de cornes de bœuf pleines d'hydromel. De quoi mourir d'indigestion après avoir failli périr d'inanition!

Tandis qu'on continue à se gorger au camp et à échanger les tragiques histoires de la plaine contre les potins des plateaux, nous employons mieux cette halte prolongée à une visite au confluent du Birbir et du Baro; visite trop rapide, qui nous laisse un souvenir étonné. Ces gorges incompréhensiblement enchevêtrées sont belles.

Nous allons maintenant grimper les premiers étages des plateaux. Trois étapes raisonnables nous séparent de Bouré. Il semble que nous n'ayons plus qu'à nous laisser vivre, mais la maladie tenace suit la caravane : le froid après les lourdes chaleurs, l'abondance après la disette, aident la fièvre à achever ses victimes : — quatre enterrements hâtifs, encore, en cours de route

L'Azage Tchérinette en personne nous reçoit à Bouré, près d'une montagne de victuailles : 2,000 galettes, des jarres de téidj, de bière, de miel, deux bœufs attendent notre personnel; pour nous, six tas de galettes fines et blanches, six jarres de miel blanc, décorées joliment, six plats de sauce au piment et au poulet et six énormes moutons, gras à ne plus savoir marcher. « Ceci est de la part de mon maître le Dedjaz, dit Tchérinette avec son sourire humble et ses yeux sournois de mauvais domestique; pour moi, il faut que je vous demande pardon; mon mauvais caractère m'a poussé à vous faire des ennuis quand vous étiez sur mon pays, le

Dedjaz l'a su ; il me traitera comme un esclave, il me prendra tout ce que j'ai, me renverra comme un chien, si vous ne me pardonnez pas. » Et devant tous, il va chercher une pierre, la pose sur sa nuque, s'agenouille, se prosterne devant de Bonchamps, devant chacun de nous, nous baise les pieds...

Ah ! ces Abyssins ! Toujours arrogants ou humiliés !

« J'ai à vous parler, je vous attends, nous écrit de nouveau le Dedjaz, venez vite ! »

Un jour, — soixante kilomètres, — et nous apercevons la croupe pelée de la montagne de Goré.

Nous en étions partis 150 : nous ramenons 80 malades.

Nous avions 140 animaux de bât : il nous en reste 27.

— Quelles nouvelles nous attendent, et quel espoir de revanche ?



DEDJAZ TESSAMA-NADO EN HABIT DE GUERRE

Nommé Ras par l'Empereur (avril 1900).

CHAPITRE XV

GORÉ — ADDIS-ABEBA

(RETOUR)

Goré, notre point de départ.

Nous y revenons après avoir beaucoup souffert, — après avoir vu mourir un grand nombre des nôtres, — sans avoir atteint le but.

Auprès de la tombe de Clochette, nous songeons que nos efforts ont été récompensés de même monnaie que son dévouement. Partis d'ici sans secours, nous nous retrouvons ici sans secours.

Ni ravitaillements, ni bateau, ni argent, ne nous attendent. Les vingt-cinq mille francs et le chaland destinés à la mission sont restés à Djibouti.

Nous avions, naïvement, jusqu'à la dernière heure de la dernière étape du retour, conservé cet espoir : Goré!

Arrivés à Goré, rien! Pas même une lettre.

Le choum envoyé par le Dedjaz Tessama pour nous saluer répond à nos questions que l'Empereur a écrit au Dedjaz à notre sujet, mais qu'il n'a pas le plus petit bout de papier à notre adresse : « Il y a deux jours, ajoute-t-il, 35 mulets portant des carabines Gras sont arrivés d'Addis-Abeba, mais ils appartiennent à Zaouga, l'interprète de M. Lagarde, qui a envoyé ici ces fusils pour les vendre. »

Le premier interprète de la légation de France peut ainsi expédier ici 35 mulets chargés de carabines, — et le ministre de France, qui sait avec quels moyens dérisoires il nous a envoyés au Nil *fonder deux forteresses*, le Ministre, à qui nous avons adressé de si pressantes demandes de secours, n'a rien pu nous faire parvenir! En cinq mois il n'a trouvé ni le temps ni les moyens de nous faire envoyer un bateau!

Pourtant, trois cents chameaux sont entretenus aux frais du gouvernement à Djibouti. Il n'en aurait pas fallu quinze pour transporter notre chaland...

Les hommes qui nous restent sont tous malades; nous n'avons plus d'animaux de bât; nous n'avons plus d'argent.

Puisque nous n'avons plus rien, comment repartir?

Faut-il, d'un second raid jusqu'à la capitale, aller supplier



LE NÉGOUS EN VISITE A L'



ITALIENNE A ADDIS-ABEBA

encore, pour essayer d'obtenir comme une faveur ce qui nous est dû? Ah! si nous pouvions espérer être écoutés!

Mais le Dedjaz nous demande au Guébi; attendons ce qu'il va nous dire.

Dedjaz Tessama se lève quand nous entrons, nous serre affectueusement les mains, s'inquiète de nos santés; il est heureux de nous voir tous revenus; on sent son accueil sincère. Il a été très inquiet sur notre sort; les récits de nos déserteurs l'avaient beaucoup effrayé.

Enfin, voici le sujet sérieux :

— Jusqu'à aujourd'hui, dit le Dedjaz, je faisais la guerre pour tuer, ravager, piller et ramener dans mon pays du bétail et des esclaves; le Djanoï ne veut plus que nous agissions de la sorte; il entend que nous fassions la guerre pour pacifier le pays. Nous ferons donc selon sa volonté. Je vais partir à mon tour pour le Nil, ajoute-t-il, en passant par l'Adjoubba en dessous du Caffa, puisqu'il n'y a pas de vivres par le chemin que vous avez pris. Vous étiez parti la première fois seuls dans un pays inconnu; vous n'y êtes pas morts, grâce à Dieu, mais la boue et l'eau vous ont arrêtés. Il faut maintenant que vous repartiez avec moi... Je ne sais que faire obéir mon armée; vous connaissez les cartes, vous me dirigerez, et après vous pourrez dire : Tessama est allé jusque là! Consultez-vous donc pour savoir lesquels d'entre vous veulent me suivre. »

A ce petit discours, de Bonchamps répond qu'il accepte de partir, mais veut en référer auparavant à M. Lagarde.

« Je pars dans huit jours, insiste Tessama, j'ai besoin de connaître tout de suite vos décisions. »

Ce qui nous reste en provisions et en argent ne permettra de repartir qu'à deux d'entre nous. Si ce projet de départ aboutit, le compagnon de Bonchamps sera Potter.

Il est entendu que, de mon côté, je retournerai à la côte

pour chercher le bateau et l'argent qui doivent y être à notre adresse. Puis, je recruterai des Soudanais, reviendrai à marches forcées, et je m'embarquerai sur le Baro pour aller ravitailler mes compagnons arrivés au Nil avec l'armée abyssine. Si, à Addis-Abeba, on me crée des difficultés, j'irai jusqu'en France exposer au Ministre notre situation.

Ceci ne fait pas l'affaire de Dedjaz Tessama, qui veut absolument m'emmener. Nous lui expliquons pourquoi il faut s'assurer les moyens de communication et de ravitaillements rapides jusqu'au Nil. Avec un bateau sur le Baro et le Sobat, ce résultat sera atteint.

Dedjaz Tessama se rend à nos raisonnements :

« Le Djanoï, dit-il, désire beaucoup, d'ailleurs, que vous mettiez un bateau sur son fleuve ; il me l'a répété ; il disait que vous auriez dû en emporter un avec vous. Je te donnerai une lettre pour le Négous... Mais quel dommage que tu ne puisses m'accompagner ! »

A vrai dire, l'attrait d'une route neuve, d'un voyage en pays inconnu me laissait quelques regrets.

Mais que servirait d'être nombreux pour accompagner le Dedjaz ? L'occupation des rives du Nil par les troupes abyssines ne peut avoir d'effet définitif que par l'établissement d'un poste. Or, Goré, en passant par l'Adjoubba, est à *neuf cents kilomètres* du Nil ! Jamais des soldats abyssins ne consentiront à demeurer à pareille distance de leurs montagnes ; jamais ils ne séjourneront dans la plaine. Car, plus que les Européens, ils craignent sa chaleur humide et ses marécages.

Ils ne fonderont pas de poste et ils ne se ravitailleront pas.

Tessama et son armée n'occuperont donc pas, à eux seuls, les rives du Nil Blanc. Le Dedjaz le comprend si bien qu'il me fait demander chaque jour pour étudier encore les cartes et me dire de me hâter.

— La saison est avancée, me dit-il, je me demande si j'arriverai moi-même au Nil cette année. Un negadi te portera tes bagages à Addis-Abeba ; va vite et reviens vite surtout ! j'ai déjà envoyé cette nuit un courrier à l'Empereur.

Ainsi, un simple Dedjaz, perdu dans ses montagnes, comprend que le seul moyen d'entretenir sur le Nil une action efficace est d'y avoir un bateau. Il offre de le faire transporter, à travers tout son territoire, jusqu'au Baro.

Et nous, Français, les premiers intéressés, nous ne pouvons faire monter ce bateau de Djibouti au Choa !

Dans la cour de notre habitation, nous rassemblons les débris de ce qui fut notre trésor. Ceux qui prennent le chemin de la capitale donnent à ceux qui partent pour le Nil leurs objets les plus précieux : qui une veste, un pantalon, qui les moins vieux souliers de sa collection, ses cantines les moins fendues. Une douzaine de ballots se refont ainsi.

Chez le Dedjaz, en présence de tous les choums, je prépare ma route de retour. Je veux tout prévoir, pour ne risquer aucun retard.

On discute le nombre de porteurs ou de mulets que chaque région mettra à ma disposition ; les prix des vivres et leur quantité sont débattus ; un écrivain note à mesure, en abyssin, en face du nom de chaque choum, ce qu'il doit me fournir au passage.

Le Fit-ouorari Baltcha, qui prendra le commandement du pays pendant l'absence de Tessama, est une de mes vieilles connaissances : l'année passée, revenant de la capitale avec Bartholin, nous nous étions perdus sur ses terres ; il nous avait recueillis à moitié morts de faim et soignés comme un rère. Je suis certain que, sous son commandement, les contrats seront exécutés à la lettre.

Une fois ces graves questions réglées, Tessama nous re-

tient pour bavarder autour de berilets de son meilleur teidj. Les negadis et les petits choums se sont retirés.

Nous sommes dans l'appartement intime du Dedjaz, l'unique pièce et le seul étage de la grande hutte ronde. Ces maisons à étages sont rares en Éthiopie. Le rez-de chaussée est une pièce obscure, basse, barricadée par une lourde porte, où s'enfouissent toutes les richesses : défenses d'éléphants, thalers (toujours peu nombreux), civettes, or, étoffes de soie.... Le maître couche au-dessus, et les gardiens, les balamouals, s'aménagent des sortes de niches à chien sous l'avant-toit de la maison.

Pour grimper au « Saganette, » expression abyssine qui désigne le lieu de repos du Dedjaz, on se cramponne sur un plan incliné en bambou — exercice difficile avec des souliers!

Dans la chambre, des tapis sont jetés par terre. Le lit, un cadre de bois, emmanché sur quatre pieds, porte comme sommier des lanières de cuir tendues qui s'entre-croisent régulièrement; pour matelas, un tapis encore. Quelques chamas de coton, pendues à des perches, encadrent la couche : ce sont les rideaux.

Un petit serviteur, les épaules découvertes, a déposé sans bruit, devant nous, un grand plateau sur lequel flambent vivement des éclats de bois sec.

L'hospitalité du Dedjaz est simple et charmante; il me semble être chez moi. Oubliant tout d'un coup mes soucis de civilisé, j'ai l'illusion de vivre dans un monde très vieux et très simple, plein d'amitié, de sagesse et de tranquillité.

On cause guerre et chasse; des fusils sont apportés : le Dedjaz les tient du Négous, qui, lui-même, les a reçus d'Européens venus visiter sa capitale. Il y a là un vrai magasin d'armurier, depuis les holland-hollands, calibre quatre, damasquinés d'or, jusqu'au fusil à piston, de tous les calibres et tous les systèmes. La collection des fusils de guerre de petit

calibre des armées européennes est aussi complète : fusils autrichiens, suisses, allemands, anglais, américains... Notre carabine Lebel est très prisée « parce que, dit Tessama, on peut avoir facilement des cartouches. Le Djanoï en a soixante mille, que lui a données M. Lagarde avec deux cents carabines. »

J'ajoute que l'on trouve des cartouches de notre fusil de guerre chez les petits marchands abyssins, chez les commerçants arméniens ou grecs, qui se les font remettre en gage sur des achats par leur clients. Que diraient nos pauvres soldats, à qui l'on inflige quinze et trente jours de prison pour avoir perdu une douille à l'exercice?

Nous discutons sur la valeur et la commodité des armes : il y a deux ans seulement, les Abyssins ne recherchaient que le fusil à gros calibre; aujourd'hui, ils ne veulent plus que des carabines de 6 1/2 à 8 millimètres. Plus le canon est court, plus le magasin contient de cartouches, meilleure ils trouvent l'arme. Le Daudeteau de Saint-Chamond ou le fusil Lee des Américains les enchante : « C'est commode à cheval, on peut emporter beaucoup de cartouches ! — Ce fusil-ci est meilleur que celui-là, — j'ai traversé tel arbre avec le mien ; — j'ai tué d'un seul coup un éléphant... » La question est débattue avec animation. Celle des revolvers n'est pas moins sérieuse; le Mauser-mitrailleuse paraît emporter, en ce moment, tous les suffrages.

Ensuite, nous parlons des sabres ; une lame médiocre se fera pardonner, en Abyssinie, si elle est bien damasquinée et habillée d'un beau foureau de cuivre ajouré, ciselé sur fond pourpre. Des armes, la conversation saute aux chevaux, à leur harnachement...

Mais la nuit tombe, l'épais brouillard de chaque soir a submergé la croupe de Goré; je prends congé.

— Avertis tes amis que je vous attends tous ici, demain, pour assister à la soumission du roi du Motcha, me recommande Tessama.



GUERRIER ABYSSIN

Photographie de M. Delhorbe.

Le roi du Motcha gouverne une tribu de Gallas établie sur un plateau de 2,600 mètres d'altitude et dont la frontière est à quatre-vingt-dix kilomètres sud-ouest de Goré.

La nature du sol, coupé de fondrières impraticables, couvert d'une carapace de hautes brousses, y rend les expéditions difficiles; aussi les troupes de Tessama ont-elles échoué par deux fois dans leurs tentatives d'invasion.

Mais le Caffa vient de se soumettre, et le roi a été fait prisonnier. Dedjaz Tessama s'est empressé de faire annoncer cette nouvelle, à grand fracas, à son camarade d'insoumission du Motcha, lui promettant, s'il voulait se rendre à son tour et payer tribut, que le pays ne serait pas ravagé.

Le roi du Motcha a répondu qu'il acceptait ces conditions.

Cependant, du haut de son guébi, Tessama attend et ne voit rien venir. Il a envoyé son ultimatum : il commencera sa campagne par le Motcha, « avec une nombreuse armée, des canons : et les blancs qui viennent de conquérir tout seuls le pays Yambo l'accompagneront... » Devant cette dernière menace, le roi du Motcha cède enfin. — Demain il sera à Goré.

Le lendemain donc, de bonne heure, nous nous rendons au guébi... avec nos chaises, un soldat étant venu nous prier de nous en munir!

— Ça l'étonnera davantage, avait dit le Dedjaz.

Nous sommes passés à l'état d'épouvantail pour roi!

Dans la grande cour du guébi, on a fait quelques préparatifs pour le Dedjaz : une sorte de cabane, tendue de rouge, se dresse au-dessus d'une palissade, des tapis en retombent jusqu'à terre.

Tessama paraît radieux; il a mis son grand camail de velours noir enrichi d'or; sa tête, bien beurrée, est recouverte d'une mousseline blanche à la mode du Négous. Il cause et plaisante avec nous, en attendant le moment solennel.

Je remarque, encadrant la porte, une mitrailleuse Maxim et un canon Hotchkiss, les roues mises à l'envers.

Tous les chefs du pays sont alignés près de nous, en chemise de soie rayée, leur bouclier étincelant au bras. Leurs chamarrures nous éteignent : nous avons l'air des machinistes du théâtre venus s'asseoir sur la scène....

Le roi du Motcha s'avance; il baisse la tête, portant une pierre sur la nuque en signe de soumission. Il est tout tremblant. J'augmente sa frayeur en braquant sur lui mon objectif; alors, oubliant la gravité du moment, il porte vivement son caillou devant sa figure pour s'abriter, et le Dedjaz éclate de rire, sous sa chama ramenée jusqu'aux yeux en signe de mépris. Le pauvre roi, cependant, arrive sous l'estrade, s'agenouille, baise la terre et demeure immobile. Derrière lui, trois mille guerriers l'imitent. Ils sont sans armes. Le souverain lui-même ne fait porter derrière lui que deux immenses boucliers en peau de buffle, sur lesquels des plaques de cuivre rouge tracent des lignes éclatantes, singulièrement enchevêtrées. Du milieu des boucliers pendent d'énormes crinières de lions.

Ce peuple prosterné écoute alors les paroles de reproche du Dedjaz. Un héraut les traduit en criant à pleins poumons ; ses phrases détachées, scandées, tombent comme des ordres terribles. Et le roi répond trois fois un oui aussitôt répété par trois mille bouches.

Puis, vient l'énoncé du tribut annuel : tant de défenses d'éléphant, d'or, de civettes, de peaux de panthères, de miel, de bétail, de chevaux, de mulets... « Oui, » répond chaque fois le roi. « Oui, » répète aussitôt la foule.

— Tu me jures fidélité ? dit enfin Tessama, je te pardonne, pose ta pierre !

Le roi laisse choir son caillou, baise trois fois le sol, se relève. Ses sujets en silence font le même geste.

Et Tessama nous dit, ironique :

— Nous allons pouvoir bâtir une petite maison avec toutes ces pierres !

La cérémonie se termine par la remise au roi du Motcha de la chama abyssine. — Telle, au moyen âge, la remise de « l'anneau d'or de vassalité ».

22 février. — C'est jour de marché. Des files de negadis sont accroupis devant de grosses pierres qui servent de banques à leurs minuscules étalages ; les paysans Gallas ont aligné plus loin leurs outres de peau de chèvre pleines de blé, de maïs, pois, sorgho, lentilles, etc., etc., ou remplies de miel. Consciencieusement, nous marchandions tout et écoutions les marchandages entre indigènes, lorsqu'un boy arrive en criant et en courant :

— Viens vite, mon maître est très malade.

Je me hâte. Sous sa tente, étendu sur son lit de camp, de Bonchamps gémit et se tord. Il me reconnaît un instant, puis le délire le reprend plus violemment. La vue de ses boys le rend furieux ; il cherche ses armes. Quand je lui retire un fusil, il en saisit un autre. Je ne peux plus le maintenir. Bartholin, heureusement, arrive à l'aide, et nous pouvons appliquer quelques compresses sur la tête brûlante du malade, qui revient à lui... Mais cet accès bilieux, déjà si violent, fait craindre une hématurite. Il nous faut déménager pour donner à notre ami une installation plus confortable.

La grande maison où le capitaine Clochette est mort, il y a quelques mois, est rapidement débarrassée et nettoyée ; avec mille précautions, nous y transportons de Bonchamps. Les bruits du village n'y arrivent pas, et, la nuit, un brasier peut entretenir une température égale.

Potter, Véron et Faivre, arrivés à leur tour, sont stupéfaits de voir de Bonchamps en pareil état. Les uns vont avertir le Dedjaz-match, les autres remettre de l'ordre dans les bagages et les armes précipitamment sortis.

Le soir, la fièvre ne diminue pas, tous les symptômes d'une hématurite bilieuse apparaissent.

Quel mauvais sort nous poursuit donc! Au moment précis où nous allions repartir, nous partageant la tâche pour mieux tirer parti de nos premiers efforts, la maladie s'abat sur nous!

La grande pièce a pris cette physionomie attristante des chambres de malades. Des bouteilles étiquetées, des flacons ternis cachent sournoisement quelques doses de leurs drogues. Le hideux arsenal, maculé de larmes jaunes, grises, verdâtres, semble menacer le patient de ses bouchons demi-rongés.

Certes, je n'en userai que le moins possible! Après avoir feuilleté des formulaires, des guides, un énorme dictionnaire Bouchu, pour la découverte du traitement idéal, je m'arrête au plus simple, à savoir : des injections de quinine, du champagne (nous n'en avons que deux bouteilles), puis la teinture de noix vomique et le calomel.

Au bout de huit jours seulement, huit jours d'angoisses, le mal cède. — De Bonchamps est réduit à l'état de squelette, incapable d'un mouvement; mais les vomissements effrayants ont cessé. Si aucune rechute n'advient, la convalescence du malade sera rapide et lui permettra de regagner la côte.

Quant à entreprendre un nouveau voyage, il n'y faut plus songer.

Au cours de cette inquiétante maladie, Tessama, chaque jour, demandait des nouvelles; puis venaient des émissaires de tous les chefs, porteurs de cadeaux, et chacun, après avoir reçu nos remerciements, s'en retournait en prononçant la formule abyssine, traditionnelle en pareille circonstance : « Egzière imarou ! » (Que Dieu lui pardonne !)

Le Dedjaz-match, au bout d'une grande semaine, reprend son projet de départ :



FEMME GUIMIRA

« Je ne peux plus attendre, m'annonce-t-il, je ne peux pas te demander de venir, puisque ton chef est si malade. Cependant je ne veux pas emmener tout seul M. Potter. »

Faivre, le soir même, se décide à l'accompagner; je lui remets le peu de provisions et d'argent qui nous restent et, en quatre jours, il organise sa caravane. Potter ne peut l'aider, un accès bileux le force à garder le lit et ne lui permettra de se lever qu'au moment de partir. — Tristes et inquiétantes conditions pour entreprendre un tel voyage !

Ce même jour, 5 mars, Véron se décide à reprendre le chemin d'Addis-Abeba; l'anémie qui le ronge depuis des mois lui fait craindre, à son tour, une maladie grave.

Le Dedjaz-match, avant son départ, nous comble d'attentions. A chacune de mes visites j'emporte un petit cadeau : peaux de panthères noires, vêtements de différentes tribus gallas, objets en ivoire, en bois tourné, etc., toutes choses que je ne parvenais pas à me procurer à prix d'argent, et dont il dépouille simplement, à mon profit, quelque paysan.

Comme dernière gracieuseté, Tessama m'offre de gouverner toute la vallée d'un affluent du Godjeb, où la forêt est uniquement composée de caféiers.

— Tu t'installeras ici, me dit-il, et je te donnerai autant de gabares que tu en voudras !

Je ne sais comment répondre à tant de prévenances. Le cadeau auquel les Abyssins sont le plus sensibles est celui d'un objet dont on se sert habituellement : j'offre donc ma carabine Daudeteau. Dans cette même intention, j'ai déjà envoyé à la princesse Tessama une vieille paire d'escarpins de bal. Ils ont fait un tel effet, qu'en manière de remerciement on m'amène une vieille esclave.

« La princesse sait que tu recherches des choses de tous les peuples, pour les emporter dans ton pays ; elle a pensé qu'une

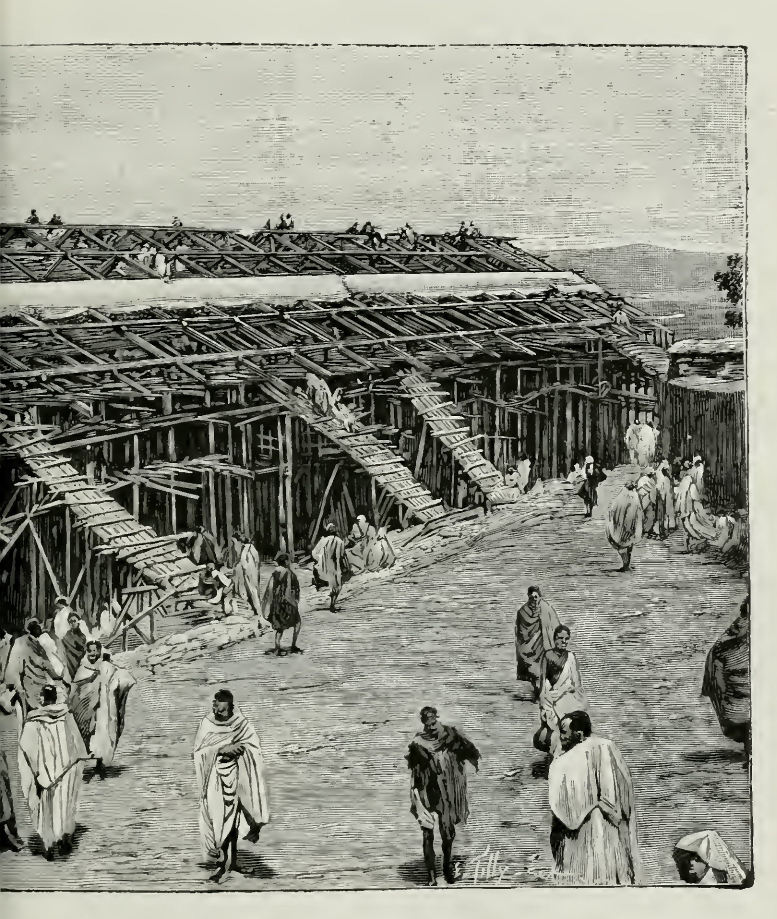
femme d'une race inconnue te ferait plaisir; tu n'en retrouverais pas une autre comme celle-là en Éthiopie ; elle est *Guimira*.



CONSTRUCTION DU GRAN

Ne pouvant vraiment accepter un présent aussi encombrant, je me contente de photographier ma guimira, tandis qu'elle sanglote de frayeur devant mon objectif. Le lobe de ses oreilles est percé d'un trou de 6 centimètres de diamè-

tre, et, sur sa poitrine, un tatouage merveilleux dessine de grandes courbes symétriques.



(PALAIS DE RÉCEPTION)

C'est décidément la série des cadeaux encombrants, car mon boy entre dans ma tente :

— Guetaïe! le Fit-ouorari Odadjou vient pour te donner un de tes frères!

— Tu te moques de moi !

— Non, un de tes frères qu'il a pris au Caffa, à la guerre, il y a trois mois ; il est blanc, et il a les yeux bleus et les cheveux blonds comme toi.

Très intrigué, je fais entrer le Fit-ouorari, qui pousse devant lui un jeune homme malingre et tout tremblant ; le malheureux a des bras et des jambes comme des bâtons, il ne lui reste plus que la peau sur les os ; il a en effet le teint à peine cuivré, les cheveux blonds et lisses, les yeux bleus...

— J'ai trouvé ce blanc dans un village, au Caffa, commence le Fit-ouorari ; il n'a pu se sauver, parce qu'il était malade, et je l'ai ramené avec les prisonniers. Il ne peut pas travailler, et, comme c'est ton frère, je te le donne.

Le Fit-ouorari ne se ruine pas ! Mon « frère » embrasse la terre, le pied de mon lit, arrache une poignée d'herbe qu'il me tend comme preuve de soumission, et faisant le signe de la croix, il entonne d'une voix geignarde, monotone à faire pleurer, une série de prières en langue caffa. Certains mots ressemblant au galla me font reconnaître l'*Ave Maria* et le *Pater*. De plus en plus étonné, je veux savoir quelle est sa famille. Le Fit-ouorari l'ignore, mais deux autres prisonniers caffas, anciens petits choums de district, me renseignent : le père de celui que tout le monde appelle déjà mon « frère » était un blanc arrivé au Caffa il y a très longtemps, « trente ou quarante récoltes de maïs peut-être ! » Chaque jour des gens de la contrée venaient chanter avec lui des prières à Dieu et à la Vierge... Jamais ce blanc ne reçut de nouvelles de son pays ; pour tout bien il avait des médailles, des chapelets, et l'un de mes interlocuteurs porte encore à son cou une médaille de Lourdes, à la gravure à demi effacée, avec un vieux chapelet, veuf de la moitié de ses grains.

« Le blanc donnait beaucoup de médailles comme celle-ci, il instruisait les enfants, guérissait certaines maladies ; nous

l'appelions notre père, et tout le monde l'aimait. Il avait appris à beaucoup d'hommes à chanter la messe, et maintenant encore, dans plusieurs villages de chez nous, il y a des églises comme en Abyssinie. »

Ce missionnaire, complètement perdu au centre de l'Afrique, coupé de toute communication avec l'Europe par les tribus gallas révoltées qui le séparaient du reste de l'Éthiopie, avait pris, paraît-il, philosophiquement son malheur.

S'écartant un peu des rites de la religion catholique, mais se rapprochant du peuple qu'il voulait évangéliser, il avait épousé une Caffa. Cette facilité d'adaptation aux mœurs du pays avait certainement contribué à le faire adopter des Gallas; et c'est ainsi qu'il avait pu non seulement faire un grand nombre de néophytes fervents, mais lutter avec succès contre l'envahissement de l'islamisme accepté par toutes les tribus d'alentour. Ses ouailles le nourrissaient, lui et sa famille.

Lorsqu'il mourut, il y a douze à quinze ans, ils recueillirent le pauvre diable ici présent, ainsi que deux autres enfants plus jeunes, qui sont encore actuellement cachés avec les paysans dans quelque brousse impénétrable.

Il serait curieux d'aller rechercher la trace de cet Européen qui avait su se maintenir dans un pays où les habitants se sont toujours montrés intraitables; malheureusement d'autres intérêts me rappellent. Jamais, peut-être, on ne connaîtra son nom.

La conquête abyssine va tout effacer de la vieille histoire de ces pays : les Caffas, comme les Gallas de l'Ilou-Babor, vont être menés en troupeaux aux églises coptes des conquérants, et en recevant le *mâtèbe* (cordon de soie bleue, signe du baptême de l'Église orthodoxe abyssine) ils perdront leurs anciennes croyances, sans adopter les nouvelles.

J'espérais tirer plus tard des renseignements intéressants de mon « frère ». Mais le pauvre être se fait à peine comprendre et ne cesse de répéter comme un moulin des prières et des litanies interminables. Il est, d'ailleurs, si faible et si malade, que je prends le parti de le laisser chez un Abyssin qui se charge de le soigner et de le nourrir pendant mon absence.

8 mars. — De Bonchamps se lève pour la première fois. Dans la journée arrivent une lettre de M. le ministre Lagarde et une lettre de l'Empereur : l'Empereur nous remercie de ce que nous avons déjà fait et nous autorise à suivre le Dedjaz.

Le Ministre regrette que nous n'ayons pu fonder un poste au Sobat... Suivent d'administratives félicitations.

Mais de bateaux, d'argent, d'hommes, de ravitaillement, de moyens enfin, — point.

9 mars. — Dedjaz Tessama part demain. Potter s'est mis en route tout seul, dès cet après-midi, pour ne pas avoir à faire, le premier jour, une trop longue étape. Nous avons enfourché nos mules pour accompagner un bout de sentier notre brave ami. Depuis plus d'un an, nous partageons avec lui les misères sans nombre de notre expédition guignarde. Il semblait que nous formions un tout, et la séparation apparaît comme impossible.

On se promet bien de s'écrire, on se donne je ne sais quel vague rendez-vous, dans cette immense plaine du Nil! Malgré tout, se reverra-t-on jamais?

A mesure que nous avançons vers le ruisseau où doit avoir lieu la séparation, nous devenons muets... Il faut maintenant laisser courir sa chance à notre ami, notre meilleur compagnon, tandis que, parallèlement, nous allons poursuivre le but commun par d'autres efforts.

Au retour, la maison semble vide.

Véron nous a quittés déjà, Potter est parti aujourd'hui, Faivre partira demain. Ces séparations successives donnent envie de fuir aussi. Mais de Bonchamps ne se rétablit pas !

10 mars. — Le soleil sort ses premiers rayons du massif du Toulou-Oualalle. Les tambours de guerre retentissent.

Dedjaz Tessama entre en campagne.

Au pas précipité de nos beaux mulets *sagarres,* dernier cadeau du Dedjaz, nous allons à sa rencontre.

La colonne serrée de guerriers en armes se déverse et s'étale sur le flanc du monticule.

Tout d'abord viennent les fusiliers ; puis trois cymbaliers, montés sur des mules, frappent, d'un rythme inattendu, leurs cymbales aux résonances courtes. Derrière ces gens, les chevaux de guerre du Dedjaz, tenus en main, sont garnis d'une sellerie plaquée d'argent. Les larges colliers de cuir aux mille plaquettes brillantes, pendues à des chaînettes d'argent, tintent, secoués par les gambades des bêtes excitées ; des housses écarlates couvrent chaque animal afin de le protéger du *mauvais œil.*

Selon une vieille coutume, Tessama se rend à l'église de Goré avant d'entrer en campagne. Dans le lieu saint, les prêtres chantent déjà ; ils se tournent vers nous, psalmodient une dernière prière, et le Dedjaz ressort pour reprendre la route de son camp, établi depuis avant-hier, à trente kilomètres, sur le chemin du Motcha. Il ne remonte pas sur sa mule.

« A pied, nous serons mieux pour causer. »

Me tenant, non par la main, mais par un doigt, à la mode arabe, il me fait ses dernières recommandations pour mon voyage, pour mon retour, ce que je dois dire au Négous, ce que je dois lui rapporter. Il plaisante Faivre sur son air triste ; il nous fait jurer de revenir rapidement avec un bateau.

Et nous nous embrassons mutuellement l'épaule devant la troupe curieuse qui regarde.

Nous nous séparons à regret; j'aurais accompagné volontiers cet homme rude et franc, le digne représentant d'une des plus vieilles familles éthiopiennes (la famille des Tes-



PRÊTRES ABYSSINS DE GORÉ

Croquis de Maurice Potter.

sama-Nado); son fatalisme, qui lui fait envisager les choses les plus hasardeuses comme naturelles, sa fierté, sa noblesse d'allure, sa hardiesse, l'absence même de certains scrupules rachetée par de folles audaces ou de grandes bontés, sont dans leur cadre ici.

De même, ici, la guerre est encore belle. Ces hommes sont peut-être excusables de la faire où nous ne le sommes plus...

Faivre, que nous avons à peine aperçu dans la mêlée, nous

fait ses adieux. Bon voyage! La chaîne est rompue. Nos deux compagnons sont en route. Pour quelle aventure?

Ma tâche sera maintenant de les rejoindre.

Le sentier est tellement encombré par la foule des soldats, que nous avons peine à revenir sur nos pas. Tout le long, des gens de connaissance nous arrêtent. Les hommes nous saluent et nous énumèrent les profits de la campagne. « Que Dieu vous protège et vous conduise! » Et on recommence dix pas plus loin.

Chaque soldat a avec lui une, deux, trois bêtes de charge et plusieurs femmes; jusqu'à huit et dix, s'il est riche. Les mulets et les chevaux portent les provisions : de la farine de tief, de sorgho, des galettes séchées au soleil et reduites en poudre (dergoches) et des boulettes de pâte, grosses comme une châtaigne, assaisonnées de piment, cuites dans du beurre, qui constituent la suprême réserve; une petite tente de cotonnade pour cinq à six personnes complète la charge.

Les femmes portent chacune derrière le dos une jarre en terre de six à huit litres (une *gombo*) pleine d'hydromel; dans les trois petites anses de la jarre passe une corde de coton qui s'applique, ainsi qu'un poitrail, au-dessus des seins de la porteuse; la panse de la gombo est enveloppée d'une chama qui se noue à la ceinture; ainsi harnachée, une femme peut soutenir chaque jour une étape de trente kilomètres. La smala d'un guerrier se complète d'un ou deux gamins de douze à quinze ans qui portent le fusil du maître, son bouclier, les piquets de sa tente, et tiennent le cheval de guerre en main. Le soldat, lui, chemine sans rien porter que sa lance et le mince bâton fourchu sur lequel il appuiera son fusil pour tirer au moment de l'attaque.

On conçoit la cohue d'une telle armée et l'encombrement qui se produit à chaque passage difficile, ou simplement lorsque le sentier est trop étroit.

Un certain ordre règne cependant. Chacun a sa place, où il revient.

Le camp s'établit toujours de la même façon : la tente du Dedjaz sert de point de repère, et la porte s'ouvre dans la direction de la route qu'on prendra le lendemain. Les milliers de petites tentes qui se dressent autour de celle du chef ne sont point placées au hasard, elles laissent des chemins déterminés pour faciliter la circulation. Autour du camp, on construit une haie pour éviter les surprises de nuit.

Les Abyssins sont tellement rompus à cette vie nomade, qu'ils exécutent tous ces travaux avec une rapidité surprenante. Pour éviter les disputes et les discussions, le chef de l'armée préside en personne aux corvées de l'établissement du campement.

L'armée de Tessama comprend cette fois dix mille hommes, dont quatre mille combattants armés de fusils Gras et pourvus de vingt et une cartouches chacun.

C'est une force considérable pour les contrées où elle se dirige. Cependant, si la victoire est certaine, les ravitaillements seront difficiles à assurer dans les plaines presque désertes qui s'étendent jusqu'au Nil. Chaque homme emporte sa subsistance pour un mois seulement ; si la campagne dure plus d'un mois, il faudra que cette armée si nombreuse vive sur le pays. Nécessité inquiétante et de nature à compromettre la réussite de l'expédition !

Nous verrons plus tard comment, cédant aux instances de Faivre et de Potter, le Dedjaz tourna la difficulté et parvint quand même à atteindre le Nil le 22 juin 1898.

Aujourd'hui, notre demeure, comme le village de Goré, est vide et morne ; les huttes, dont les portes sont restées ouvertes, paraissent plus délabrées.

Nous n'avons qu'une idée fixe : partir !

Malgré son extrême faiblesse, de Bonchamps en est hanté. « Le changement me remettra plus vite, dit-il pour se donner du courage; essayons! » Le 11 mars, nous faisons notre première étape dans la direction d'Addis-Abeba.

Nous avançons bien lentement, restant souvent deux jours en place, pour éviter à notre malade de trop grandes fatigues. Nous relevons encore l'itinéraire avec grand soin, nous collectionnons des échantillons de roche, des insectes, des oiseaux... les journées passent, malgré la monotonie d'un chemin rebattu.

En entrant sur le territoire du Dedjaz Oubier, le bruit nous arrive qu'un *kapte hakim* (médecin) est dans le pays, tout près de nous. « C'est un Français, ajoute un paysan; il fait un remède secret qui empêche nos bœufs de mourir de la peste. »

Un compatriote qui se promène à trois cent cinquante kilomètres d'Addis-Abeba! Nous faisons toutes les suppositions. Deux jours plus tard, nous rencontrons en chemin un nombre considérable de troupeaux, bœufs, vaches avec leurs veaux, qui vont ou reviennent d'un groupe de cases, au pied d'une montagne. Un gardien interpellé répond qu'il revient du camp du Dedjaz Oubier, lequel accompagne le *kapte hakim*, et qu'il retourne parce que ses bêtes sont guéries.

Nous enfilons tous les deux, Bartholin et moi, nos habits les moins percés, pour nous diriger du côté des huttes; de Bonchamps est trop malade pour nous suivre.

A mi-chemin, dans un ravin, le *kapte hakim*, notre compatriote, nous aborde en déclinant ses noms et qualités.

— Le professeur Wurtz, de la Faculté de Paris! et son préparateur, M. Gilbert Fensky.

Quelle singulière et excellente rencontre! A la fin de notre visite, je ne sais quelle sympathie s'est déjà glissée entre nous. Il faut se quitter, cependant, pour se donner

rendez-vous à la capitale, car notre nouvel ami continue sa tournée en passant par la chaîne du Metcha.

Le docteur Wurtz expérimente ici un traitement contre l'épizootie. De tous les côtés, déjà, les paysans amènent leurs bêtes pour les faire vacciner, et cet empressement est la meilleure preuve de l'efficacité du traitement.

Peu de temps après, de Bonchamps rechute : il ne supporte plus le mulet, tombe dix fois pendant la route; son état empire à tel point que je me décide à envoyer un courrier à Addis-Abeba pour demander au ministre de France des médicaments et des vivres. Sur le plateau dépeuplé où nous sommes, nous ne trouvons d'autre nourriture que du sorgho.

En attendant ces secours, qui ne viennent guère, nous avançons petit à petit.

Enfin le 4 avril, à soixante kilomètres de la ville, nous rencontrons Véron; il nous apporte de la part de M. Lagarde une lettre, quelques bouteilles de champagne et trois petits pains rassis.

Dans sa lettre, M. le Ministre nous demande de camper où nous sommes... pour qu'on ne nous sache pas revenus.

Nous proposer encore, dans l'état où nous nous trouvons, de camper dans la brousse! Pour tout remède, envoyer six bouteilles de champagne et du pain rassis! — C'est beaucoup demander et peu donner.

De Bonchamps, toujours incapable d'avancer, me prie de partir immédiatement en doublant les étapes, afin d'arriver le lendemain à la légation; lui-même, accompagné de Bartholin, arrivera quand il pourra.

Addis-Abeba. — La population européenne et française a considérablement augmenté depuis notre passage à Addis-Abeba. Un agriculteur, M. Mocquet, sollicite de ras Maconen une concession pour faire un essai d'élevage. Le comte

de Laguibourgère, le capitaine de Keroman, sont venus chasser pendant la saison sèche.

M. Chefneux est ici également, et j'ai le plaisir, la surprise de rencontrer encore un de mes bons amis, M. Delhorbe.

M. le ministre de France est installé dans une nouvelle résidence. Brièvement, je lui rends compte de notre voyage et lui expose notre dénuement.

Notre chaland est toujours à Djibouti!

Le Ministre veut bien me dire, d'ailleurs, qu'il ne croit pas à la réussite de l'expédition de Tessama; il met tout son espoir dans le ras Voldégorgis, qui se dirige vers le lac Rodolphe, accompagné d'un lieutenant russe, M. Boulatovitch! (Le lac Rodolphe n'est cependant pas sur le chemin du Nil!)

Le surlendemain, de Bonchamps arrive et repart bientôt pour Djibouti.

La mission est dissoute.

Puisque, cependant, les Anglais continuent à avancer, puisqu'on est sans nouvelles de la mission Marchand, il est peut-être encore temps de repartir pour le Nil?

Après avoir épuisé toutes les tentatives auprès de M. le ministre Lagarde, je voudrais retourner immédiatement en France, exposer notre situation exacte. Mais M. Ilg me retient.

— Attendez quelques jours de plus, me dit-il, attendez, et nous trouverons peut-être les moyens de vous faire repartir.

Ras Maconen était rentré de son expédition contre les Béni-Chonkouls depuis le 8 mai. Un des chefs musulmans qu'il ramenait m'avait donné des renseignements très précis, d'où résultait la possibilité de prendre à sa source la rivière Diaouache, appelée Yale par les indigènes de la plaine, entre la chaîne des Comos et le massif des Beni-

Chonkouls, et de la descendre jusqu'à son embouchure, à quelques milles en aval de Fachoda.

Un beau jour, M. Ilg m'annonce que l'Empereur est disposé à me donner une troupe abyssine armée pour aller au Nil.

— Exposez ceci à M. Lagarde, et voyez s'il veut vous aider de son côté.

Je vais donc avertir M. Lagarde et lui présenter le devis de ce qui m'est strictement nécessaire : je marcherai à l'abyssine, en vivant sur les pays traversés ; mais encore me faudra-t-il entretenir mes hommes.

M. le Ministre m'approuve. Et sur les douze mille thalers qui me sont *indispensables*, il m'en offre *mille*.

Il ajoute qu'il ne veut pas accepter un reçu de cette somme. — Est-ce pour me désavouer en cas d'insuccès ?.... J'obtiens encore 60 carabines Gras, 6,000 cartouches et *une* carabine Lebel. Les autres, me dit-on, sont nécessaires, ainsi que les cartouches, pour le voyage du Ministre d'Addis-Abeba à la côte.

Évidemment, M. le Ministre ne veut pas me refuser son concours, mais il ne veut pas davantage me donner les moyens d'arriver.

Le 23 mai, il repart accompagné de trois choums abyssins qui vont prendre les eaux de Vichy et suivi d'un boy de confiance, qui porte dans un grand mouchoir 104 brevets en blanc de l'Étoile d'Éthiopie.

C'est de la bonne monnaie pour rentrer en France !

1er juin. — Certaines difficultés survenues entre l'Empereur et le Dedjaz Djioti, dans la province duquel je devais passer, ajournent mon départ pour une époque indéterminée.

La saison des pluies s'annonce et, par conséquent, les plaines seront inondées avant que nous ayons pu les traverser.



ሞዓ፡ አንበሳ፡ ዘእምነገደ፡ ይሁዳ፡ ዳግማዊ፡ ምኒልክ፡ ሥዩ
መ፡ እግዚአብሔር፡ ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ዘኢትዮጵያ፡፡
ይድረስ፡ ከሙሴ፡ ግሾል፡ ከዚህ፡ ቀደም፡ በሄድህበት፡
መንገድ፡ ደስ፡ ስለ፡ አሰኘኸኝ፡ እግዚአብሔር፡ ይመ
ስግንህ፡፡ አሁንም፡ ስትመለስ፡ …

« Le Lion de la tribu de Juda est vainqueur »

MÉNÉLIK II, PAR LA GRÂCE DE DIEU, ROI DES ROIS D'ÉTHIOPIE

Que cela parvienne à Monsieur Michel !

Que Dieu vous récompense pour le voyage que vous avez fait et dont j'ai été très content.

Maintenant, quand vous reviendrez, Moi, je vous ferai repartir par la route que nous conviendrons la meilleure.

Guembote 27e jour (30 mai), dans notre ville d'Addis-Abeba, 1890 (1898).

M. Ilg convient avec moi que le plus sage est de rentrer en France, pour revenir dans trois mois avec une expédition bien montée et un bateau.

L'Empereur approuve cette décision et veut bien me donner une lettre où il exprime son désir de voir aboutir mes démarches et m'assure de faciliter, à mon retour, le transport de mon matériel (1).

« Surtout rapportez un bateau, un bateau à vapeur qui marche vite ! »



OASIS DE OUAROUF

Telles furent, le 4 juin, les dernières paroles de l'Empereur en me congédiant.

Dans l'hospitalière maison de M. Trouillet, nous disons à nos compatriotes réunis, non pas adieu, mais au revoir!

Et à Djibouti, le 3 juillet, avant de nous embarquer pour la France, nous nous donnons la satisfaction d'aller voir le fameux chaland envoyé par le ministère et attendu en vain si longtemps. Dans la cour de la maison de l'ancienne Compagnie franco-africaine, actuellement au gouvernement,

(1) Voir ci-contre le texte en fac-similé et la traduction.

nous nous arrêtons devant des colis enchevêtrés, dont l'em ballage usé laisse sortir des angles de tôle passée au minium, une caisse éventrée crache des boulons couverts de rouille.

— C'est notre bateau!

Depuis *dix-huit mois,* il fait pendant aux pièces éparses d'une machine à glace, son aînée, puisqu'elle attend là, sans être montée, depuis *deux ans et demi*..... Un autre coin de la cour est occupé, *depuis sept ans,* par les pompes et les tuyaux destinés à la route d'Harrar, pour permettre aux caravanes de se ravitailler en eau.

Nous aurions mauvaise grâce de nous plaindre!

M. l'administrateur Manigaux, qui fait les intérims du gouverneur, a encore dans sa caisse les *vingt-cinq mille francs* adressés par le ministère à la mission de Bonchamps.

Ah! si argent et chaland s'étaient trouvés à Goré quand nous revenions du Sobat! Nous serions tous au Nil.

Est-il encore temps d'utiliser ces moyens échoués au débarqué?

Arrivé à Paris le 18 juillet, je m'en informe au ministère.

A la direction de l'Afrique, on me prie de déposer un projet de mission; les hautes personnalités du parti colonial me promettent leur concours.

Mais je m'aperçois sans peine qu'on n'a plus confiance, en France, dans l'action engagée sur le Haut-Nil.

On n'a point de nouvelles précises de Marchand, et l'accès de Fachoda par l'Abyssinie n'a jamais été envisagé sérieusement, parce que le gouvernement a été laissé dans l'ignorance de la véritable situation de ce côté.

Cependant je dépose mon projet de mission.

— M. le ministre Lagarde, m'objecte-t-on alors, dit que l'Empereur Ménélik ne veut plus entendre parler de mission, et ne laissera passer aucune troupe sur son territoire. Je remets au ministère la lettre que Sa Majesté a bien

voulu me donner pour réclamer mon retour. La réponse est suffisante.

La dépense totale prévue pour une nouvelle expédition est de quatre cent cinquante mille francs.

En utilisant les moyens déjà existants, le gouvernement peut réaliser sur cette somme une grosse économie. On pourrait, par exemple, mobiliser pendant deux mois une partie des chameaux entretenus à grands frais à Djibouti pour le service de la légation.

Je propose encore de demander au gouverneur de Djibouti une partie des économies faites sur les allocations annuelles de la métropole à la colonie. Ces allocations sont, en partie, attribuées pour étendre notre influence en Éthiopie. Elles retourneraient donc à leur véritable destination.

A Addis-Abeba, *trois cent trente mille francs* d'économies, réalisés en thalers, ont été transportés.

Mais personne ne veut croire à ces économies : « Le budget de la Côte des Somalis ne boucle jamais; le Conseil d'État n'a jamais pu vérifier ses comptes, il est vrai, mais c'est une colonie qui, à part la vente de ses timbres-poste, n'a pas de revenus. » Je prouve, cependant, que les douanes ont produit dans le *seul mois de juin* trente-sept mille quatre cent vingt-huit francs.

L'argent nécessaire à la mission peut donc et doit être trouvé.

Les plans d'une canonnière et d'un chaland démontable sont déjà dressés; le constructeur s'engage à livrer ces bateaux en deux mois. Les vivres, munitions et matériel partiront d'avance. A Djibouti, trois cents chameaux seront achetés immédiatement; le prix déjà en a été débattu. A Addis-Abeba, des negadis me tiennent prêts, dans les mêmes conditions, deux cent cinquante mulets.

Je n'attends plus que la décision du ministère.

Le prince Henri d'Orléans, qui avait formé de son côté

le projet d'atteindre le Nil, vient alors me proposer de nous partager la tâche. Il a demandé au Négous de revenir avec le matériel nécessaire. L'Empereur, craignant des malentendus, lui a répondu qu'il n'autoriserait pas deux missions, et de s'entendre avec moi pour combiner nos efforts. Le prince a laissé à Harrar cent Sénégalais armés et équipés et consent encore à prendre deux chalands à sa charge. Les frais de la mission seront donc diminués, et tous les éléments de réussite dans nos mains.

Les choses en sont à ce point lorsque, le 3 septembre, éclate la nouvelle de la prise de Khartoum.

Quelques jours après, on annonce la présence de Marchand à Fachoda...

Toute mission est devenue inutile.

*
* *

A notre époque de vie active, l'incident de Fachoda disparaît déjà à l'horizon.

Cependant, avant de le laisser tomber dans l'oubli, nous devrions y puiser quelques leçons de prévoyance.

Nos fautes apparaissent plus clairement, quand on sait avec quelle facilité pouvait aboutir un plan politique — discutable sans doute — mais dont l'échec a mis la France à deux doigts d'une guerre.

Comparons simplement, avec les dates en regard, les positions respectives des trois acteurs de ce drame politique africain : *armée anglo-égyptienne de lord Kitchener*, *mission Marchand*, *mission de Bonchamps,* pendant les années 1897-1898 jusqu'à la prise d'Omdurman.

17 mai 1897. — La mission de Bonchamps quitte Addis-Abeba et se dirige vers le Baro ; *mille kilomètres* la séparent de Fachoda.

La mission Marchand est concentrée à *Rafaï* (haut Oubanghi).

. Lord Kitchener est cantonné à Dongola.

Il reprendra sa marche en avant le 28 mai seulement. *Mille deux cents kilomètres* le séparent d'Omdurman. *Trois* cataractes lui restent à franchir. Les forces derviches, intactes, sont devant lui.

10 août. — La mission de Bonchamps atteint à Bouré la limite des plateaux abyssins et reconnaît le Baro. Elle est à *six cents kilomètres* de Fachoda.

La mission Marchand entre dans le *bassin du Nil,* atteint *le Soueh* (tributaire du Bahr-el-Gazal) à Kodjalé.

Depuis trois jours, lord Kitchener s'est emparé d'*Abou-hamed.*

29 décembre 1897. — La mission de Bonchamps arrive au Sobat, à *cent cinquante kilomètres,* en ligne droite, de Fachoda. Elle est obligée de retourner en arrière, faute de ravitaillement et de bateaux.

La mission Marchand est, depuis un mois, installée à *Fort-Desaix,* sur le Soueh (bassin du Nil) ; la saison sèche l'empêche seule de descendre jusqu'au Nil. La reconnaissance du capitaine Baratier descend le Soueh, franchit le Grand Marais et touche le lac Nô, confluent du Bahr-el-Gazal et du Nil Blanc. *Les missions françaises sont à quatre jours de navigation l'une de l'autre.*

Lord Kitchener a établi son quartier général à *Berber.* Il réorganise son armée, mais la baisse des eaux entravera longtemps sa marche. Une cataracte lui reste à franchir. Toutes les forces derviches sont concentrées à Omdurman.

22 juin 1898. — Faivre et Potter arrivent avec l'armée du Dedjaz Tessama *au confluent du Sobat et du Nil Blanc.* Ils plantent le drapeau français sur la rive gauche du Nil et le pavillon abyssin sur la rive droite. Mais ils ne peuvent y séjourner faute de vivres et d'embarcations.

Marchand s'embarque pour descendre le Bahr-el-Ghazal. Il occupe *Fachoda* le 10 juillet *(dix-huit jours après le passage de Faivre et de Potter)* ; le *Faidherbe*, envoyé dans le Sobat, ne peut les rejoindre.

Lord Kitchener attend toujours la hausse des eaux pour marcher sur Omdurman.

CONCLUSION

Au mois de décembre 1897, la mission de Bonchamps, munie de bateaux et soutenue au lieu d'être entravée, aurait atteint le Nil et Fachoda.

A cette même date la mission Marchand était à Fort-Desaix, à quinze jours de navigation de Fachoda. Elle aurait atteint le Soueh avant la baisse des eaux, si elle n'avait pas dû se battre contre les indigènes entre Loango et Brazzaville — que nous occupons depuis dix années — et si elle avait reçu à temps ses chalands.

Nous pouvions donc occuper le Haut-Nil *six mois* avant que lord Kitchener eût repris sa marche en avant, *neuf mois* avant la prise d'Omdurman, c'est-à-dire à une époque où l'issue de la campagne du Soudan était impossible à prévoir, au moment précis où les Anglais avaient à faire un suprême effort, dont l'étendue leur était encore inconnue.

La position de l'Angleterre vis-à-vis de l'Égypte était alors tout autre qu'après la défaite du Mahdi.

Depuis la victoire d'Omdurman, son occupation est reconnue par les Égyptiens eux-mêmes, parce qu'ils ne peuvent plus rien attendre que d'elle.

Nous nous sommes retirés, le but matériel atteint et les dépenses faites (2,200,000 francs mission Marchand, — 55,000 francs mission de Bonchamps, — 61 millions pour la mise en état de défense *provisoire* de nos côtes et de nos colonies).

L'incident de Fachoda a eu pour la France une autre conséquence que l'occupation définitive de la vallée du Nil par l'Angleterre, c'est l'amoindrissement de l'influence française en Éthiopie.

Après avoir poussé l'empereur Ménélik à s'établir sur le Nil, après l'avoir associé à notre fortune en lui promettant de lui faire vis-à-vis sur la rive gauche du fleuve, nous avons dû nous retirer devant l'Angleterre victorieuse et le laisser seul en face de sa redoutable voisine.

Nous avons permis à l'Angleterre de réunir le Soudan à l'Afrique orientale anglaise, en entourant tous les plateaux abyssins.

Les troupes anglaises, victorieuses sur le Nil, se sont rapprochées des montagnes, déchirant les traités éthiopiens que nous avions passés avec les indigènes le long du Sobat; elles ont enlevé nos drapeaux, se sont établies à Nasser et ont remonté le Baro, l'Adjoubba, avec leurs canonnières, au mépris des droits incontestables que le Négous avait acquis sur toute la plaine jusqu'au Nil Blanc.

Les possessions anglaises sont maintenant ininterrompues de Souakim, en passant par Kassala, jusqu'à la Somalie italienne, à Lough sur la Guiba, et de Zeila elles s'avancent jusqu'au Harrar.

L'Éthiopie est devenue un nouveau Transvaal, une enclave du domaine africain de l'Angleterre.

Depuis de longues années, nous étions en Abyssinie le peuple le plus respecté; notre commerce excluait toute concurrence; on nous croyait la première puissance de l'Europe.

Si nous sommes aujourd'hui encore bien vus des Abyssins à cause de notre position à Djibouti, leur seule porte libre à l'heure présente, nous n'en sommes pas craints et notre influence est devenue secondaire.

Tant que durera le règne de l'empereur Ménélik, l'Angle-

terre ne se risquera dans aucune aventure; elle continuera ses tentatives de corruption sur les rois et les grands chefs de la frontière, attendant patiemment le jour où « la chama qui ne s'use pas », selon la pittoresque expression abyssine, recouvrira le Grand Négous.

Si ras Maconen, que semble désigner l'Empereur pour son successeur, peut rapidement, alors, faire sentir à tous les ras et les rois de l'Empire que l'autorité de Ménélik lui a survécu, les Anglais devront redoubler de patience, car *l'Abyssinie unie est imprenable*.

Mais il faut compter avec la transformation économique profonde qui sera la conséquence de l'achèvement du chemin de fer de Harrar : l'Abyssinie va ouvrir toutes grandes ses portes à la civilisation, tandis que l'Abyssin n'est pas prêt à se l'assimiler.

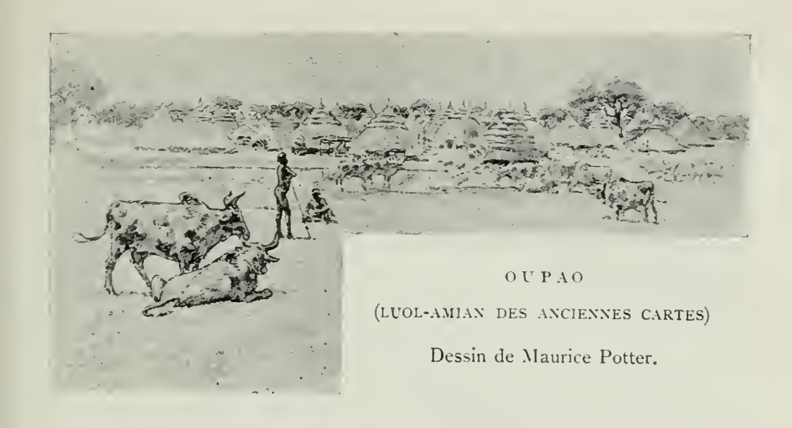
Peuple chrétien de la première heure, il est resté en retard de dix-sept siècles sur nous. Il suivra difficilement le progrès, ses préjugés l'enchaîneront. Il verra son vassal, le Galla, lui échapper, en s'adaptant plus vite aux exigences d'une vie commerciale active. Et alors, dépouillé de toute prépondérance dans son propre pays, manquant d'argent, débordé, il acceptera un protectorat, comme dernier soutien à sa puissance chancelante.

L'Angleterre escompte ce dénouement.

Pour atteindre la première marche des plateaux des Éthiopiens, elle a remonté le Nil que ces mêmes Éthiopiens avaient descendu jadis, pour donner des rois à l'Égypte.

Ce n'est pas sans émotion que l'on songe à ces fleuves abyssins, à ce Baro qui décharne sans se lasser la masse des riches plateaux, leur vole leur terre, emporte leurs arbres, les brise et met dans les vastes marais tous ces débris à pourrir, pour que la crue emporte un meilleur limon au Nil! Les eaux, lourdes de tant d'humus fécondant, rouleront doucement jusqu'à Assouan, où un fonctionnaire anglais,

deux fois le jour, consultera le nilomètre taillé dans le granit par le ciseau égyptien, visité par les savants de Napoléon, et calculera, d'après le nombre de mètres cubes d'humus passé, les impôts à infliger à cette Égypte, qui, il y a trente siècles, était terre éthiopienne — qui était nôtre il y a cent ans.



OUPAO
(LUOL-AMIAN DES ANCIENNES CARTES)
Dessin de Maurice Potter.

Voyage de Messieurs Maurice Potter et Faivre

DE GORÉ AU NIL BLANC

Nous avons vu quelles circonstances avaient décidé le départ de nos compagnons Maurice Potter et Faivre avec le Dedjaz-match Tessama-Nado.

Les renseignements nombreux rapportés par M. Faivre, les documents et dessins que notre malheureux ami Potter avait réunis, m'ont permis de dresser une carte exacte de leur voyage au Nil Blanc.

Les régions qu'ils ont traversées, à la suite de l'armée abyssine, étaient aussi inconnues avant leur passage que la vallée du Baro avant celui de notre mission.

Nous venions de reconnaître un côté du gigantesque triangle tracé dans la plaine du Nil Blanc par le Baro et l'Adjoubba. L'armée de Dedjaz Tessama a parcouru les deux autres côtés de ce triangle, et nous pouvons maintenant y déterminer assez exactement la position des cours d'eau, ainsi que l'avancement des contreforts du plateau éthiopien.

Ce voyage de MM. Faivre et Potter, accompagnant l'expé

dition abyssine, peut se diviser en deux parties distinctes, si l'on considère la direction de leur marche et la nature des régions traversées :

1° De Goré à la rivière Adjoubba (direction nord-sud).

2° De l'Adjoubba à son confluent avec le Baro (direction sud-est-nord-ouest).

De *Goré à l'Adjoubba*, l'armée ne quitta pas les montagnes, suivant la crête de la falaise et franchissant péniblement les étroites vallées des rivières qui courent à la plaine. Cette partie du voyage est particulièrement intéressante, parce qu'elle nous montre la répartition des races gallas et négroïdes sur les contreforts du massif éthiopien.

La seconde partie — de l'*Adjoubba au Nil Blanc* — est la plus pénible et aussi la plus monotone. C'est la traversée de la grande plaine du Nil, tantôt desséchée, tantôt marécageuse.

Dedjaz Tessama quitta Goré le 10 mars 1898.

Toute la population valide du pays le suivit, Abyssins ou Gallas, hommes, femmes et enfants, au nombre de dix mille.

C'était, au camp de chaque soir, une véritable cité qui se reformait dans un ordre invariable : la grande tente du chef au centre, les petites tentes des choums, puis des soldats, étagées alentour, séparées de rues, de ruelles et de places; au-delà, le rempart de branches de mimosas épineux, qui se reconstruit quotidiennement pour protéger l'armée contre les attaques nocturnes. Chaque soldat y travaille quelques minutes, et en une heure la haie est debout. C'est, à peu de choses près, la zériba des Soudanais.

Le district de *Didou* — de Goré à la rivière Baro, les petits territoires d'*Alga* — du Baro à la rivière Gandjy, de *Salé* — du Gandjy à la rivière Gouratcha, frontière du *Motcha*, avaient été occupés par Dedjaz Tessama à la

même époque que le Bouré. Les choums de ces pays avaient donc tout préparé pour faciliter son passage : les sentiers avaient été élargis, des huttes construites aux campements



ORNEMENT MODELÉ DANS LA TERRE GLAISE DES CASES MOOGUES

Dessin de Maurice Potter.

prévus. La marche aurait été facile, sans les nombreux ravins qui coupent le sol et la pluie journalière qui faisait glissantes les pentes argileuses. Les immenses colonnes armées s'égrenaient aux descentes abruptes, ou bien, aux

mauvais passages, créaient des encombrements indescriptibles, — mulets tombés sous leurs charges, troupeaux de femmes et d'enfants, soldats rassemblés sans ordre ; — puis tout finissait par se relever, se désenchevêtrer et s'écouler par les étroits sentiers endigués de brousse basse et de caféiers.

Après avoir traversé le Salé, l'armée abyssine franchit, le 20 mars 1898, les « portes du Motcha ». Portes grossières, de troncs d'arbres reliés de fortes haies, qui s'enfoncent à droite et à gauche dans la brousse infranchissable. Elles obligent les négadis à passer devant le poste de douane, plus efficacement qu'elles ne protègent le territoire contre les invasions ennemies.

Le Motcha est la citadelle avancée du massif éthiopien, à l'ouest.

Il domine de 600 mètres les collines environnantes, de 18 à 1,900 celles des Massongos. Ce plateau, couvert de forêts inextricables, coupé de fondrières, a été longtemps, grâce aux accidents de son sol, à l'abri des incursions abyssines. Peut-être serait-il encore indépendant, si les habitants ne s'étaient laissés intimider par la conquête du Caffa et la soumission de ce territoire voisin.

De la ligne de faîte du plateau du Motcha, nos compatriotes aperçurent l'immense plaine rousse, miroitante, où ils avaient failli périr avec nous déjà, et où ils allaient de nouveau s'enfoncer. Tout de suite commença la descente des plateaux à la rivière Godjèbe, frontière du Motcha et du *Massongo*.

La végétation change à mesure que se modifie la nature du sol ; de hauts bambous frêles fusent du fond des ravins, et des palmiers phœnix lèvent au ciel leurs têtes échevelées.

Les Gallas du Motcha respectent ces caprices de la nature. Ils restent confinés sur le plateau et ne défrichent aucune de ces *terres basses* (en abyssin *Quoallas*), dont la culture

donnerait cependant des résultats encourageants ; le coton y prospérerait sûrement et le *Musa incet* pousse en forêts dans les vallées.

Jusqu'au Gadji, Dedjaz Tessama avait fait une sorte de marche triomphale, escorté de prévenances et comblé de « dergos » par une population récemment et humblement soumise. L'armée n'entra véritablement en campagne qu'après avoir quitté les hauteurs du Motcha, pour escalader les collines successives qui s'avancent en dents de scie dans la plaine, les collines des Massongos.

Là enfin, elle fut en pays non soumis, en pays ennemi, sur lequel elle eut à combattre et à piller.

En même temps que l'altitude s'abaisse, la race Oromo ou Galla disparaît pour faire place à la race négroïde.

Les Massongos sont, en effet, une peuplade négroïde, de famille Yambo sans doute, mais que l'habitat d'une contrée moins marécageuse que la vallée du Baro a différenciée assez profondément. Leur vie, plus facile que celle des Yambos, sur un territoire meilleur où poussent l'orge, le maïs, et où le bétail peut prospérer, a changé un peu leur conformation et leurs mœurs. Les Massongos sont de formes moins grêles que les Yambos, leurs membres sont plus musclés, leur peau de teinte plus claire. Ils ne tirent de leur pays aucune marchandise d'échange, se contentant de servir d'intermédiaires entre les Yambos et le Motcha ou les négadis de Bouré, pour le commerce des défenses d'éléphants.

Le *Guimira*, comme le Massongo, est habité par une population de race nègre, mais dont les habitudes se rapprochent de celles des Gallas, plus qu'elles ne rappellent celles des tribus nilotiques. Les Guimiras ont le teint noir cuivré ; ils construisent des huttes grandes et hautes, se livrent à l'élevage, cultivent soigneusement des espaces considérables, et du fruit de ces travaux, vivent dans l'abondance. A côté

du sorgho et du maïs, que les autres peuplades noires sèment uniquement, ils récoltent le tief, et leur bétail est aussi beau, de race plus forte même, que celui qui vit sur les plateaux gallas.

L'altitude du Guimira est assez élevée, 1,608 mètres. Il est limité à l'ouest par un plateau solitaire, curieusement isolé dans la plaine, le « Goura-farda » (oreilles de cheval), que j'ai appelé depuis « mont Maurice-Potter ». Cette montagne a près de 1,900 mètres d'altitude et 100 kilomètres de long; elle est orientée nord-sud, en opposition avec les contreforts du Motcha et du Caffa, qui se dirigent de l'est à l'ouest pour aller mourir dans la plaine. De nombreuses cultures dessinent d'immenses grecques vert sombre et jaune d'or sur son versant oriental.

Le Guimira est irrigué d'innombrables cours d'eau, aux vallées tapissées de caféiers. Parmi eux le Loffé (60 mètres de large et 80 centimètres de profondeur) descend en torrent des montagnes du Caffa et va rejoindre l'Adjoubba, après avoir contourné le mont Potter.

Une brousse déserte succède, à l'ouest, aux caféiers et aux cultures ; c'est l'inévitable terrain vague qui accompagne les frontières de chacun des petits États de ces régions. Ces zones neutres sont le champ de combat où se vident les querelles entre familles, entre peuplades ; puis surtout elles sont le terrain de prédilection des pillards, qui y guettent les caravanes de marchands.

La traversée du Massongo et du Guimira fut pénible pour les interminables colonnes que le Dedjaz entraînait à sa suite. D'innombrables crevasses y coupent de proche en proche les sentiers malaisés. Plus loin, on devait descendre et remonter les flancs des vallées, que les rivières torrentielles ont creusées abruptes.

Les averses impitoyables tombaient sur la foule fatiguée pour la désorganiser encore. Des groupes de plusieurs

milliers de personnes arrivaient à la fois aux endroits où deux hommes passaient à peine de front. Alors il fallait attendre! Les femmes, écrasées de lourdes jarres d'hydromel, se réunissaient en troupeau résigné. Elles avaient fait déjà 10, 12 heures de marche. Au camp du soir, elles iront encore chercher le bois mort des foyers, elles monteront du fond d'une vallée des vases pleins d'eau, elles laveront les pieds du maître : leur droit au repos ne vient qu'après ces soins domestiques.

Les femmes abyssines acceptent ce rôle de porteuses et de servantes, non pas avec résignation, mais avec bonheur. Ces expéditions, synonymes pour elles de privations et de durs labeurs, elles les aiment et les suivent avec joie. Pendant les marches, sur les sentiers glissants, aux montées abruptes, on entend leur rire insouciant, leurs exclamations et leurs plaisanteries se mêler aux imprécations des soldats mécontents.

Ce bel enthousiasme, cependant, se taira à mesure que s'ajouteront les étapes longues aux étapes longues, en descendant à la plaine.

Une forte rivière, tributaire du Loffé, coulant dans une large gerçure du sol, sépare le Guimira du *Souro*.

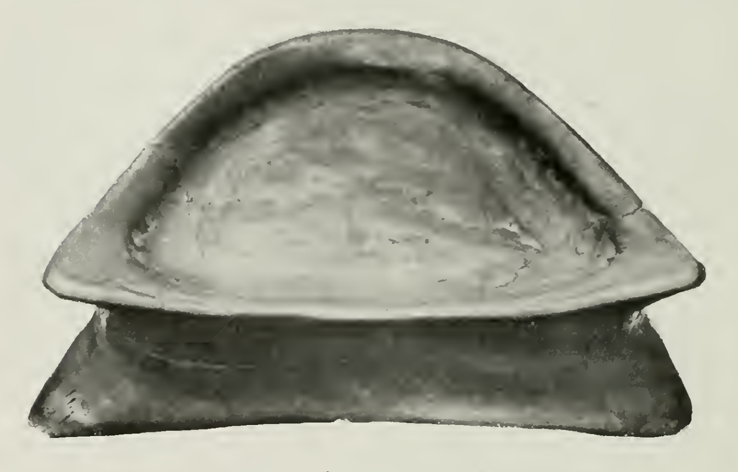
A l'ouest, le mont Potter masque la plaine comme un écran ; à l'est, la chaîne du Caffa barre l'horizon d'une ligne monotone. Le plateau du Motcha disparaît dans l'atmosphère bleutée ; nos voyageurs s'en éloignent de plus en plus ; ils se hâtent vers le sud, impatients d'atteindre la rivière Adjoubba, qui est la frontière méridionale du territoire Souro.

Ils campent cependant quelques jours, pour attendre une colonne légère chargée de ramener à Goré le bétail déjà razzié. Cette petite troupe les rejoint, en effet, et avec elle, un hôte inattendu : le colonel Artamanoff, attaché à l'ambassade russe, autorisé par le Négous à accompagner l'expé-

dition du Dedjaz! Par miracle le colonel avait rencontré à Goré la colonne légère et avait ainsi réussi à rejoindre l'armée à temps.

Voici donc l'état-major européen du Dedjaz renforcé d'une nouvelle recrue.

Aux efforts de nos compatriotes Potter et Faivre vont s'ajouter ceux du colonel Artamanoff, pour mieux guider ses troupes abyssines et les conduire sûrement au but.



ORNEMENT DE LÈVRE DE FEMME SOUROS

Deux tiers de la grandeur naturelle.
Longueur, 126 mill.; largeur, 79 mill.; épaisseur, 35 mill.

La plaine Souro est relativement facile à traverser. Une brousse chétive la recouvre mal et cherche à dissimuler quelques crevasses profondes. Les champs sont rares, les cultures pauvres. Des huttes clairsemées amusent le regard du bariolage de leurs parois; de larges bandes horizontales, noires, blanches, rouges les habillent toutes également.

Les Souros ont plus de dissemblances que de ressemblances avec leurs voisins. Ils sont de race nègre, mais ne peuvent cependant être rattachés aux familles Nouers, Din-

kas ou Chillouques. Leurs lèvres sont extrêmement lippues, leur nez très épaté, leurs oreilles grandes; leurs formes sont trapues. Ils se font des tatouages énormes, en saillies de l'épaisseur du doigt.

Les femmes comprennent l'élégance d'une plus originale façon. Elles se fendent la lèvre inférieure d'une commissure à



VILLAGE DES BORDS DE L'ADJOUBBA

Dessin de Maurice Potter.

l'autre et élargissent, distendent cette blessure jusqu'à y introduire un morceau de bois triangulaire de 12 centimètres de long sur 8 centimètres de large. Cet ornement s'appuie intérieurement contre les dents et les gencives de manière à être maintenu horizontal. Une femme ainsi parée ne peut ni manger, ni boire, ni parler. Elle n'a plus une bouche, elle a un museau...

Les Abyssins qui, à notre passage, nous avaient parlé d'une région habitée par « des hommes à tête de chien »,

avaient sans doute aperçu, de loin, des femmes Souros affublées des instruments de torture qui sont leurs toilettes de cérémonie.

Les Guimiras prétendent les Souros anthropophages. Il est difficile d'affirmer ou d'infirmer leurs dires; cependant quelques observations semblent les rendre vraisemblables. Toutes les peuplades environnantes ont, en effet, une frayeur inexplicable des Souros et ne se hasardent qu'en tremblant sur leur territoire. Enfin des soldats abyssins trouvèrent, à maintes reprises, dans les huttes ou près des villages, des ossements et des membres humains.

Une autre tribu voisine, plus nombreuse et plus puissante que celle des Souros, a de nombreux points communs avec les Yambos. Ce sont les *Adjibbas,* qui occupent la rive droite de la rivière Adjoubba pendant 280 kilomètres, et qui ont la peau assez claire, mais les lèvres lippues, le nez épaté, le corps musclé, sans être toutefois de formes aussi trapues que les Souros. Les femmes s'habillent uniquement d'une lamelle triangulaire en os, de 3 centimètres de longueur, qui leur traverse la lèvre inférieure.

L'armée abyssine entra fin avril sur le territoire des Adjibbas.

Le 30, Maurice Potter et Faivre atteignaient cette Adjoubba dont nous avions trouvé le confluent quatre mois auparavant, le 28 décembre 1897 !

A l'infini s'étendait devant eux la plaine du Nil. Quelques ondulations, visibles à peine, rappellent encore que la chaîne du Caffa vient mourir ici. Entre le mont Maurice-Potter et les derniers contreforts de cette chaîne — sur les flancs desquels s'étagent les tribus Camérou, Bénisso, Mérou, Chao, Arou — le sol est caillouteux, parsemé de fragments de silex.

Aucune trace de labeur humain ne s'y devine. C'est le désert.

Comment y nourrir une armée de dix mille hommes? sans grains, sans bétail, parfois sans eau.

Le Dedjaz hésita. Il franchit l'Adjoubba, qui roule ses eaux troubles entre deux berges d'alluvion distantes de



ADJIBBAS

Dessin de Maurice Potter.

40 mètres (1 mètre de profondeur). Il campa quelques jours sur la rive gauche, plein d'indécision... Mais l'attrait des montagnes était trop puissant pour ce montagnard, et la crainte des plaines trop vive.

Tessama reprit le 2 mai la direction du sud, au lieu de

s'engager à l'ouest dans la plaine. Nos amis tentèrent en vain de l'entraîner le long de l'Adjoubba. Il ne voulait pas perdre de vue les derniers contreforts du Caffa! A 10 kilomètres de la rivière, on croisa le sentier par lequel Bottégo arriva du lac Rodolphe ; quelques soldats, qui avaient fait partie de l'expédition italienne, le reconnurent. Puis à trois jours de marche, sur les bords d'un ruisseau où le camp allait s'établir, les Abyssins eurent la surprise de rencontrer des compatriotes, en expédition comme eux : les soldats de Ras Voldégorgis. Ras Voldégorgis venait du Caffa et se dirigeait vers le lac Rodolphe. Les deux armées voisinèrent, pour se conter de part et d'autre les exploits déjà accomplis : bœufs razziés, victoires et aubaines

Le lendemain elles se séparèrent, l'une pour marcher au sud-est vers l'Omo, l'autre pour continuer sa route au sud.

Cependant le pays était si pauvre, sur le passage des Abyssins, qu'ils vivaient uniquement et chichement sur leurs réserves. Mal nourris, ils avaient encore besoin de repos. Le Dedjaz avisa au loin une colline aux pentes verdoyantes qui devait être, sans doute, un lieu de cultures prospères. En effet, sur le petit plateau que cette colline supporte, des champs de maïs, de sorgho et de tief se serraient autour d'un gros village. Les habitants de *Badjella*, — des Adjibbas — avaient presque tous fui, abandonnant aux envahisseurs récoltes et provisions. Choses qu'ils ne retrouveront plus. Un vol de sauterelles n'aurait pas ravagé leurs biens comme ces dix mille affamés venus d'Abyssinie! Et si des massacres ne suivirent pas ces bombances, c'est que le Dedjaz avait reçu du Négous l'ordre d'éviter l'effusion du sang, comme celui de ne point faire d'esclaves.

Les soldats trouvaient cet ordre sévère. Il fallut employer des moyens de répression rigoureux pour qu'ils s'y soumissent. L'un d'eux avait émasculé un indigène. Le Dedjaz lui fit attacher à la bouche les trophées qu'il rappor-

tait, et le coupable fut ainsi promené, les mains liées, à travers le camp, puis il reçut, devant ses camarades réunis, 50 coups de courbache.

Au départ de Badjella, chaque chef, chaque soldat, chaque boy de soldat même, poussait devant lui son petit troupeau : qui une, deux vaches, qui une chèvre ou des moutons. Les chevaux et les mulets pliaient sous leurs charges de grains.

L'armée eut vite recours à ces provisions. Dès qu'elle fut descendue du plateau mis au pillage, elle eut sous ses pas, en place de cultures, une brousse déserte, mal commode à trouer; ensuite des marais où les éléphants seuls passaient quelquefois.

Plus loin il n'y avait plus d'eau, seulement de temps en temps, au fond des crevasses, un liquide verdâtre, croupissant, que l'on n'osait boire.

Les Abyssins étaient tenaillés par la soif lorsqu'ils arrivèrent devant le village de Toullou. Les habitants voulurent défendre la mare à moitié desséchée où ils s'abreuvaient. Un combat s'ensuivit, court et sanglant, quinze soldats furent tués.

Au delà de Toullou la disette d'eau recommença. La plaine s'étale, nue et noire. Elle n'est pas feutrée de hautes herbes et de roseaux au duvet blanc et piquant comme près du Baro ; elle est chauve et craquelée comme de la boue séchée trop vite. Pas un arbre ne l'orne, et pas un caillou ne perce sa surface terne.

On campa deux fois sans bois ni eau. Les hommes commençaient à se plaindre, à supplier que l'on se rapprochât des montagnes qui fuyaient à l'est.

Avant de se rendre à leur désir, Dedjaz Tessama voulut tenter la chance une seconde fois. A l'horizon s'allongeait une mince lignée sombre. Ce devait être des arbres, et près de ces arbres on trouverait de l'eau, peut-être des vivres comme à Badjella ! Mais non... La lignée sombre

de l'horizon se composait de mimosas, poussés chétifs près du lit d'un ruisseau à sec ; pas un point humide ne tachait le sable. L'herbe était morte aux alentours, jaune et glissante.

Pousser plus loin dans ces conditions eût été condamner l'armée entière à périr ; bêtes et gens n'avaient pas bu depuis 48 heures !

Les femmes et les enfants auraient même été incapables de retourner sur leurs pas pendant deux jours, sans eau.



PETIT BANC NOUER DU VILLAGE DE PEOUAL

Dessin de Maurice Potter.

Tandis qu'ils reprenaient lentement le chemin de Toullou, des cavaliers partirent à la recherche d'une crevasse que le soleil aurait oublié de tarir. A la nuit seulement, ils trouvèrent une mare, endormie à l'abri de parois de deux mètres de haut. Grâce à cette découverte, le retour put s'effectuer sans trop de souffrances.

Cependant, Dedjaz Tessama ne pouvait plus songer à reprendre le chemin terrible qui avait failli lui coûter si cher. Une seule route lui restait possible, — celle que je lui avais indiquée à Goré, — celle que les Derviches de Mattamma avaient prise huit ans auparavant : suivre la rive gauche de l'Adjoubba.

Faivre et Potter insistèrent pour convaincre le Dedjaz, et pour lui faire prendre une décision indispensable à la réussite de l'expédition, c'était de ne pas entraîner dans le désert le gros de l'armée, d'y envoyer une colonne volante, uniquement composée de guerriers. Le Dedjaz en comprenait la nécessité, mais sentait aussi qu'il ne pourrait laisser derrière lui, sans lui, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants. Il fallait que le chef restât avec son armée pour maintenir l'ordre et veiller à la sécurité du camp. Il ne pouvait s'y résigner. Il ne pouvait se résoudre à abandonner son projet, si longtemps caressé, d'atteindre le Nil, de marcher à la tête des soldats d'élite qui allaient découvrir un pays ! Tessama eut besoin de tout son courage pour ce sacrifice.

Le 18 mai, après des adieux bruyants, au milieu des pleurs des femmes, la colonne volante s'ébranlait. Elle était sous les ordres du Fit-ouorari Aïlé que MM. Faivre, Potter et le colonel Artamanoff accompagnaient. Tandis que le Dedjaz allait chercher à établir ses quartiers d'hivernage sur un territoire moins pauvre, elle prenait résolument la direction nord-ouest, la direction du Nil.

Ces huit cents hommes, allégés de leur suite encombrante, soutenaient de très longues étapes. Les averses, prélude de la saison des pluies, tombaient quotidiennement sans les ralentir, et elles ne laissaient aucune trace sur la terre assoiffée. Des touffes de bois parsèment la plaine défoncée par les pas des éléphants et coupée de pistes de girafes.

Près d'un rocher de 200 mètres, décharné et solitaire, s'étend un vaste étang. L'Adjoubba s'y perd et en ressort divisée en deux courants. Les indigènes ne les appellent plus Adjoubba, mais *Yébelo*.

Quelque trente kilomètres plus loin, au pied d'une colline dont le sommet est découpé en dents de scie, le Yébelo forme un second marais. En continuant à l'ouest sa course

sinueuse, il déborde ensuite incessamment ; une seule de ses rives — tantôt la droite, tantôt la gauche, selon qu'il se coude à droite ou à gauche — est maintenue par une berge solide ; l'autre rive se perd dans la plaine que les eaux recouvrent.

Parallèlement au Yébelo, court une rivière de 15 mètres de large, endiguée par des berges de 3 mètres. — C'est l'Adjouarou.

Nos voyageurs, pour s'éloigner des marécages du Yébelo, franchirent l'Adjouarou et se mirent à suivre sa rive gauche. Là, le pays change d'aspect. Des régions vêtues de longues graminées alternent avec d'autres où poussent quelques mimosas. Des lignes d'arbres, suivant chacune un ruisseau ou un fossé, font des sillons verts.

Après avoir marché longtemps sans rencontrer âme qui vive, la caravane déboucha subitement près d'une agglomération de 400 cases. Les habitants étaient des Yambos, de vieilles connaissances pour Faivre et Potter!

Ceux-ci n'ont que de légères différences de mœurs avec leurs congénères les riverains du Baro. (Ainsi au Baro les femmes s'embellissent d'un trou rond au milieu de la lèvre inférieure, ici les hommes ont le monopole de cette coquetterie.)

La rivière Adjouarou est frontière des territoires Adjibbas et Yambos. Le grand village bâti sur sa rive droite s'appelle Obotte. Du toit de ses cases, on devine, très au loin, les deux pitons si reconnaissables du Goura-farda (mont Maurice-Potter).

Au delà d'Obotte il n'y a plus, comme végétation, que les arbres qui accompagnent l'Adjoubba à droite; à gauche, ceux qui suivent l'Adjouarou. Entre ces deux lignes, qui trahissent les marécages voisins des rives, on peut avancer sur terrain ferme et se ravitailler presque abondamment aux villages d'Akoala, de Niououm, de Tédo, de Pokélo.

Mais à ces villages succèdent de nouveaux marais, et aux marais nouveaux succède un désert sans eau.

Souffrant tour à tour de la faim, de la soif, d'une terre trop sèche ou d'un sol trop détrempé, la caravane arriva le 30 mai au confluent de l'Adjoubba, qui a repris son nom, et de l'Adjouarou, qui a reçu en amont la rivière occidentale *Dikouogne*. Ce confluent est l'extrême limite des pays Yambos; il marque le commencement du territoire d'*Oupao* ou *Erdiope* (Luol-Amian sur les cartes) habité par des Nouers.

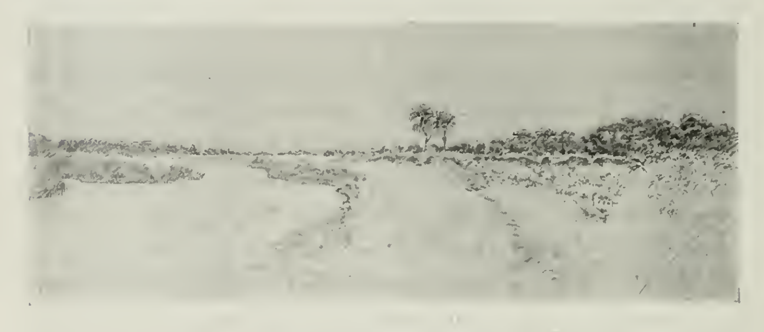
La population d'Oupao avait fui devant les envahisseurs, abandonnant les cases pleines, et aux environs, les immenses troupeaux de bœufs, de chèvres, de moutons, qui n'avaient pu être rassemblés. Ce fut alors pendant deux jours une boucherie et une orgie. Les Abyssins oubliaient leurs souffrances et leurs terreurs en se gorgeant de « brondo » (viande crue); ils massacraient tout le bétail, sans compter, et gaspillaient ce dont ils avaient été privés si longtemps. Toutes les cordes des tentes étaient chargées, à se rompre, de lanières de chair fraîche, que le soleil allait sécher.

L'étape suivante fut une promenade à travers des champs de sorgho et de maïs. Potter et Faivre croyaient rêver! Ils furent plus stupéfaits encore, en apercevant devant eux, le lendemain 4 juin, le petit lac — le lac Ménélik II — où nous avions failli mourir de faim en décembre dernier! — Quoi! à 40 kilomètres en amont de l'Adjoubba, à 40 kilomètres de ce désert de marécages où nous avions manqué périr, s'élevaient les riches cases du village d'Oupao! le grenier du pays! Quelques arpents de plaine inondée nous en avaient séparé!

Au confluent du Baro et de l'Adjoubba, au point même où j'avais atterri avec ma pirogue de rencontre le 30 décembre 1897, le Fit-ouarari voulut planter un pavillon éthiopien.

Sur la rive gauche de l'Adjoubba les eaux ne débordaient

plus comme lors de notre passage, mais la marche était difficile. Des marigots, souvent fort larges, mettent en communication les marais et le fleuve; il fallait les franchir sur des ponts en joncs ou en bottes d'herbe, puisqu'il n'y a pas d'arbres et point de pirogues non plus. Les Nouers emploient, pour circuler sur les marécages qui les envahissent si souvent, des radeaux faits de tiges de sorgho sèches; ils relèvent l'extrémité en forme de proue de bateau, et ces engins primitifs portent au besoin trois hommes. Lorsque les tiges de sorgho commencent à s'imbiber, on



LE SOBAT — RUINES DE NASSER
Dessin de Maurice Potter.

ramène le radeau sur la rive pour le laisser sécher, — puis on repart.

Au delà du confluent de l'Adjoubba, les villages se succèdent, sinon aussi riches qu'Oupao, du moins suffisants pour permettre les ravitaillements. Le seul centre important est *Deng,* qui échelonne ses 1,500 huttes sur la rive droite du fleuve.

Plus loin se reconnaît l'emplacement de l'ancienne Zériba de *Nasser;* un fossé et un mur écroulé y dessinent encore le rectangle qu'ont occupé les bâtiments de l'administration égytienne.

La petite troupe aurait franchi ces étapes doucement, à



RIVE DU SOBAT — VILLAGE DINKA OU MOOGUE DE TCHOLE-NOUOQUE

Dessin de Maurice Potter.

loisir, sans grandes fatigues, puisqu'elle trouvait des vivres, mais elle était talonnée par l'approche de la mauvaise saison. En effet les pluies tombaient abondantes, les marigots se remplissaient, le sol devenait spongieux.

Le 10 juin, un commencement de crue gonfla le fleuve. Ce fut une heure de panique au camp! Les soldats épouvantés entouraient Faivre et Potter, qu'ils savaient être déjà venus pendant les hautes eaux, et leur demandaient comment repartir, comment retourner. Nos amis les persuadèrent que l'inondation n'était pas si proche et qu'il n'y avait point encore de danger. Néanmoins le Fit-ouorari résolut d'accélérer la marche. D'une allure exagérée donc, on traversa la région monotone — cases vides après cases habitées; maigres petits champs de sorgho ou de tabac; à perte de vue la plaine aux grandes herbes, aux joncs coupants; et au bout de l'horizon, des groupes de palmiers grêles. Ainsi ce pays, que nous avions cru complètement abandonné et inhabitable, l'est seulement pendant les crues qui l'inondent. Il n'est désert que sur les rives détrempées du Baro et de l'Adjoubba. Dans la région du Sobat, à quelques kilomètres dans l'intérieur, s'élèvent des villages relativement nombreux et presque riches. Les Nouers y possèdent de grands troupeaux qu'ils chassent plus loin dans la plaine, lorsque le fleuve envahit leurs pâturages.

Les *Dinkas* ou *Moogues*, dont le territoire commence à Djuole-Duole, ont également des bœufs et des moutons, quoique en moins grand nombre que leurs voisins. Leurs villages sont nombreux et prospères. Le seul district de Tchole-Nouoque comprend près de 3,000 cases!

Après le pays des Dinkas, les arbres s'arrêtent. L'horizon est uniformément terni par les buées qui montent de l'immensité herbeuse, on n'y distingue pas la terre ferme des marécages.

Nous sommes en territoire *Chillouque*. Ces Chillouques paraissent être la souche de la tribu Yambo : ils ont sensiblement les mêmes caractères physiques, les mêmes habitudes et des aptitudes analogues.

Il serait intéressant de rechercher à la suite de quelles circonstances les *Nouers* du Bahr-el-Gazal ont pu s'établir dans le Sobat et sur le Baro, tandis que les *Chillouques* restaient en possession du Nil Blanc. Comment les *Dinkas,* originaires de la rive droite du Nil en aval du Sobat, ont-ils franchi ce fleuve pour s'installer sur sa rive gauche? comment la famille *Yambo* a été séparée des Chillouques et isolée au milieu des Nouers ? est-ce une incursion étrangère qui a ainsi modifié et interverti les habitants des peuplades de ces régions? est-ce à la même époque que les *Souros*, quittant les territoires Bongos, sont venus s'établir sur les contreforts du grand plateau ? Ces questions resteront sans doute longtemps sans réponse.

Le lit du Fallousse, creusé en fossé profond de 2m,50 et large de 12, fut le dernier obstacle que rencontra le petit corps d'exploration. On dut couper des monceaux de joncs pour faire une sorte de pont, un pont qui s'effondrait à mesure qu'on l'élevait! Mais les hommes travaillaient avec courage : « Le Nil est tout près ! » leur répétaient les guides. Ce n'était pas cependant la proximité du grand fleuve qui les hâtait, c'était le désir de fuir ce pays, où les eaux menaçaient de les bloquer.

Le 22 juin, à 8 heures du matin, on s'arrêta. — Le Nil Blanc était là !

L'émotion fut grande. Les soldats regardaient, pensifs, ces eaux inconnues...

Les premières minutes de saisissement passées, Potter et Faivre fouillèrent du regard les rives et le fleuve calme. —

Le drapeau français devait flotter par là, sur les bateaux de la mission Marchand ?... Ils ne virent rien sur les rives, ni



RIVE DU SOBAT — VILLAGE DINKA OU MOOGUE DE NIKANE

Dessin de Maurice Potter

sur le fleuve. — Seraient-ils donc les premiers au rendez-vous ? Dans ce cas, il fallait attendre.

Le colonel Artamanoff se joignit à nos compatriotes pour obtenir du Fit-ouorari Aïlé de camper quelques jours sur place. Le chef eut des raisons péremptoires pour motiver son refus : « Nous n'avons pas de vivres, dit-il. Mes hommes « sont tous malades, et je n'en ai que trop laissé en chemin « déjà. D'ailleurs le fleuve monte; si nous ne partons pas « tout de suite, nous mourrons dans les marécages..... Que « voudriez-vous attendre? ajouta-t-il; vous croyez vos « frères ici avec leurs bateaux, et il n'y a personne. Retour- « nons ! »

Ainsi le but, atteint une seconde fois, l'était une seconde fois en vain. La première exploration, arrivée à une journée du Nil, avait dû retourner. Celle-ci, arrivée au Nil même, devait retourner encore!

Faute de vivres et de ravitaillements — c'est-à-dire faute de bateaux — tous les sacrifices avaient été rendus inutiles.

Faivre et Potter voulurent au moins laisser au Nil Blanc leur drapeau. Il y a longtemps déjà, ils avaient cousu ensemble des morceaux de cotonnade bleue, blanche et rouge en prévision de leur arrivée à ce fleuve qu'ils allaient quitter, l'ayant à peine entrevu. La pointe d'un îlot, en face du confluent, semblait l'emplacement indiqué du pavillon.

Mais comment traverser les cent cinquante mètres d'eau infestée de crocodiles qui le séparent de la rive? Faivre ne sait pas nager. Potter, usé par la fièvre, pouvait à peine se tenir debout.

Il n'y a pas de pirogues sur le Nil, non plus que sur le Sobat... (« *Prenez des barques petites ou grandes* pour « assurer les communications entre les deux forteresses « abyssines et françaises, » disait la lettre confidentielle du Ministre plénipotentiaire!!!...)

Un Yambo, qui suivait le corps d'armée, accepta pour

quelques cadeaux de tenter une dangereuse aventure : on arracha le chaume d'une vieille case, on le lia en une botte énorme qui flotta tant bien que mal, et le pavillon fut attaché dessus. L'homme se mit à la nage en poussant devant lui le paquet informe, qui émergeait à peine. Le courant est heureusement très faible; le nageur avançait. Tous les yeux étaient fixés ardemment sur ce morceau d'étoffe, qui semblait aller tout seul prendre possession d'une terre...

Soudain le colonel Artamanoff s'écria : « Il ne sera pas dit qu'un nègre aura été seul planter le drapeau français ! »

Et il se jeta à l'eau.

Ses deux Cosaques, bravement, se mirent à la nage pour soutenir leur maître. Tous trois rejoignirent, après bien des efforts, le faible radeau, s'y accrochèrent, le suivirent. Et arrivé sur l'îlot, le colonel, de ses propres mains, planta le drapeau à l'endroit le plus en vue.

Pendant ce temps, les Abyssins avaient élevé deux petits monticules en terre, sur lesquels flottaient déjà les couleurs éthiopiennes.

Dix-sept jours plus tard, le 9 juillet 1898, la mission Marchand salua ces drapeaux au passage...

Cependant la mauvaise saison approchait. Les averses se régularisaient; les eaux montaient. Le Sobat commençait à charier les îlots de verdure que lui envoie l'Adjoubba pendant ses crues. Le Fit-ouorari avait raison. — Il fallait partir immédiatement.

Aux regrets de cette retraite, allaient s'ajouter toutes les souffrances et tous les malheurs.

Jusqu'au 1er juillet, la route du retour fut semblable à celle de l'aller. Mais à Peoual, un grand marigot s'était rempli qui la coupait. On dut quitter les bords du Sobat pour se diriger droit au sud-est. Après des marches épuisantes, qui

tuaient chacune quelques hommes, on déboucha enfin près du village d'Obotte. A l'horizon se dessinaient les deux pointes de rocher du mont Maurice-Potter!

Le petit corps d'armée l'avait échappé belle! Quelques jours de retard, et l'inondation l'aurait surpris au milieu des marécages. Il n'avait plus, maintenant, que six à sept étapes



VACHE EN TERRE GLAISE

MODELÉE PAR LES NOUERS DU VILLAGE DE PEOUAL

Dessin de Maurice Potter.

pour sortir de ces régions désolées. Le terrain devenait meilleur, les herbes moins hautes, la plaine se relevait, s'ondulait de petites collines, sur lesquelles la marche était aisée.

Les hommes étaient si malades qu'ils ne s'apercevaient guère de ces améliorations du sentier. Plusieurs moururent encore ; les autres cheminaient abrutis par la fièvre.

Ils ne reprirent courage qu'en gravissant les pentes fraîches de Badjella. Dans la vallée, où serpentait la caravane pour atteindre le plateau, des caféiers, lourds de fruits laissent traîner leurs branches à l'abri de grands arbres; puis les champs de sorgho et de maïs succèdent à la forêt et les pâturages sont pointillés des robes brunes des bœufs.

Dedjaz Tessama n'était plus à Badjella; il avait transporté son camp plus à l'est, dans le *Kamérou*. Des indigènes indiquèrent le chemin qu'il avait suivi. A trois journées de marche, en effet, sur la crête du plateau de Kamérou apparut la floraison blanche de ses tentes.

Le 5 août, la colonne d'exploration rejoignait l'armée abyssine.

On lui fit un accueil enthousiaste. Tessama lui-même vint au-devant des voyageurs, embrassa le Fit-ouorari et ses compagnons européens avec effusion. Il était sans nouvelles depuis trois mois, et se préparait, dans son inquiétude, à envoyer un second corps d'armée dans la plaine, à leur recherche.

Il apprit avec émotion que ses soldats avaient planté le drapeau éthiopien sur les rives du Nil Blanc.

Mais les sacrifices de cette campagne étaient inattendus. La colonne revenait de son expédition décimée, réduite à la moitié de son effectif.

Les troupes, qui l'avaient attendue dans l'inaction, n'étaient pas moins éprouvées; la petite vérole avait fait dans leurs rangs de nombreuses victimes, et malgré les précautions prises de disperser l'armée en petits groupes, de la faire changer de campement, l'épidémie n'était pas enrayée. Cependant les conditions hygiéniques avaient été excellentes. Le Kamérou est à l'altitude du Bouré, les productions du sol sont les mêmes : outre le café, on y cultive l'orge, le tief et le dagoussa. Le bétail est abondant. La population, très douce, avait supporté sans se

plaindre l'obligation de fournir des vivres à l'armée abyssine.

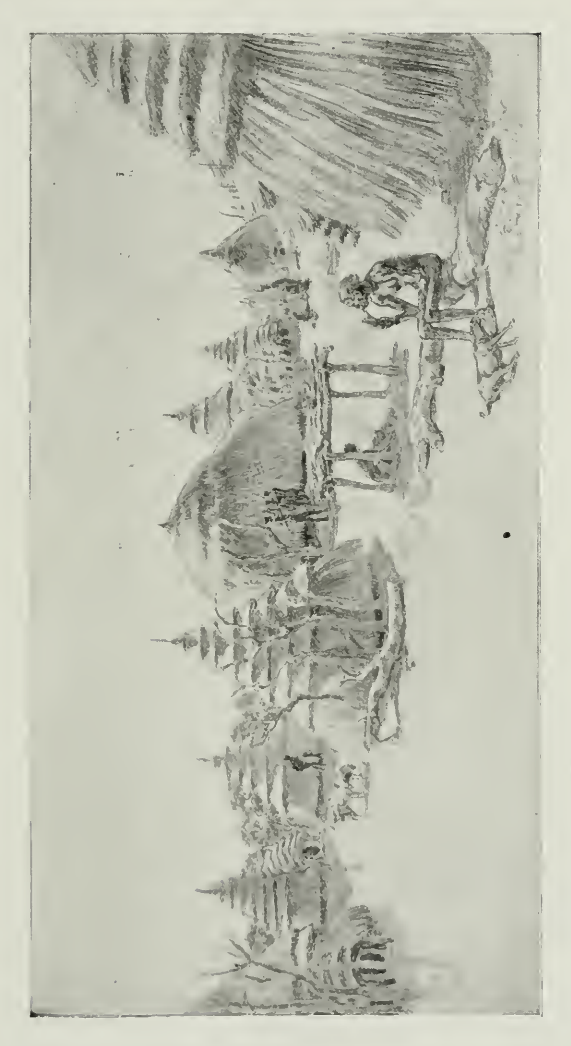
Les habitants du Kamérou ne sont pas des Adjibbas. Ils ont la peau cuivrée comme les Gallas, mais les lèvres lippues et le nez épaté. Les hommes se font des tatouages énormes sur le tronc, les bras, le front, et se distendent le lobe de l'oreille avec un disque de bois, à ce point qu'il pend parfois jusque sur l'épaule! Tandis que le sexe fort s'abandonne à cette débauche d'ornementation, les femmes, dédaigneuses de ces frivolités, n'ont ni tatouages, ni vêtements.

Les femmes de la tribu Adjibba, établie au pied du plateau, sont plus coquettes, elles se fendent la lèvre inférieure jusqu'aux gencives.

Du Kamérou, on apercevait à une vingtaine de kilomètres, sur l'autre rive de l'Adjoubba, les tentes de Ras Voldégorgis, de retour du lac Rodolphe. Tessama attendait son départ avec impatience, pour emmener les plus valides de ses hommes en expédition de ravitaillement. Car le Caffa faisant partie du fief du Ras, il était décent de n'entreprendre cette petite maraude que lorsqu'il aurait levé le camp. Dès qu'il fut hors de vue, en effet, le Dedjaz partit à la tête d'une troupe à cheval, et fit un raid dans le sud jusqu'auprès du fleuve Omo. Il en ramena des troupeaux de bœufs.

Mais ces provisions ne suffirent pas longtemps. Malgré les pluies journalières qui rendaient pénible le déplacement du camp encombré de malades, il fallut partir à la recherche d'un autre « pays à manger » (expression abyssine). Ce fut une croupe de montagnes admirablement cultivée et sur laquelle, encore, les Adjibbas élevaient un nom breux bétail. L'armée s'y établit, pour le malheur des habitants, du 30 août au 2 octobre. Alors seulement, la mauvaise saison touchant à sa fin, elle reprit la direction de Goré, en

faisant des haltes fréquentes pour donner du repos à ses malades.



VILLAGE CHILLOUQUE DE KOR FALLOUSSE, AU CONFLUENT DU SOBAT ET DU NIL BLANC
Dessin de Maurice Potter

Le 2 novembre, elle entra chez les Souros; le 14 avril, elle était chez les Guimiras.

La marche monotone continuait, sur le sentier déjà parcouru, entre deux hautes murailles d'herbes. Le Dedjaz était en avant avec Faivre.

Maurice Potter et le colonel Artamanoff, qui s'étaient attardés, suivaient au milieu des soldats. Potter se laissait emmener par sa monture, fumant comme toujours et rêvant. Tout à coup il écarta les bras et se renversa. Ses boys se précipitèrent pour le relever, — une longue lance lui traversait le flanc! Il râlait...

Personne n'avait rien vu, rien entendu. Un indigène avait jeté sa lance, derrière l'écran des hautes herbes, et le crime était consommé!

Le colonel Artamanoff essaya de tamponner l'horrible plaie. Mais le foie, les intestins étaient perforés. Dix minutes plus tard, sans reprendre connaissance, notre ami rendait le dernier soupir.

La terrible nouvelle se répandit le long de la colonne comme une traînée de poudre. Faivre accourut en larmes près de son compagnon de misères. Le Dedjaz, atterré, resta longtemps immobile devant le corps. Puis, la première stupeur passée, sa fureur éclata : « Qu'on pille le pays, cria-t-il, qu'on massacre tous les hommes! »

Ainsi fut fait. La vengeance fut terrible!

Pendant deux jours, tout un pays expia l'assassinat.

Le mort à qui l'on fit ces funérailles repose dans une tombe très profonde, ombragée d'un arbre touffu, à cent mètres du Loffé. Les deux Cosaques du colonel Artamanoff aidèrent Faivre à le transporter là; il fut enseveli sous les yeux du Dedjaz, qui sanglotait, la tête couverte d'un voile noir.

Puis, quand la terre eut tout recouvert, les Abyssins firent passer et repasser leurs mulets, pour mieux cacher le lieu de la sépulture.

Un mois après l'armée abyssine entra à Goré.

L'expédition du Nil était achevée, glorieusement et tristement.



Les survivants de ces aventures, qui seront vite oubliées, voudraient clore le livre de leurs souvenirs sur le nom de Maurice Potter.

Une voix autorisée, celle de M. Léonce Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg, vient de louer publiquement l'œuvre artistique de ses deux années d'exploration. « Les dessins de Maurice Potter, dit-il, sont de vrais petits « chefs-d'œuvre. Il n'y faut point voir seulement de purs « documents ethnographiques, bien qu'à ce point de vue leur « sincérité et leur exactitude en fassent des pièces d'une « extrême importance. Ce sont aussi des morceaux rares par « la sûreté et la délicatesse de leur vision, la tenue et la « délicatesse de leur écriture nerveuse, serrée, vive et « résolue... »

Après avoir admiré une dernière fois l'artiste, dont quelques-unes des œuvres sont reproduites dans ce volume, nous devons dire quel compagnon, quel collaborateur, quel ami fut ce peintre genevois qui se conduisit en bon Français.

Au cours des missions Bonvalot, de Bonchamps, de l'expédition abyssine enfin, Maurice Potter se dépensa à toutes les tâches, — à celles des autres comme aux siennes.

Il joignit à ses travaux de peintre les besognes pénibles du naturaliste, puis il nous vint en aide pour la conduite de la caravane, donnant un coup de main à chacun, et nous apportant encore, pendant les trop longues marches, le réconfort de son intarissable gaieté.

Nos souffrances et nos déceptions guérirent souvent au contact de sa bonne humeur vaillante. Il a jalonné notre route de bons souvenirs.

Nous avons perdu en lui un ami dévoué et charmant.

LES ABYSSINS

On a déjà beaucoup écrit sur les Abyssins. Leur victoire, aussi éclatante qu'imprévue, sur les Italiens a attiré l'attention du public. Aussi n'avons-nous pas la prétention de refaire les travaux antérieurs et de rééditer des détails depuis longtemps connus.

Nos recherches ne porteront donc point sur les habitants du Godjam, du Tigré et du Gondar, mais sur les provinces méridionales, sur cette région beaucoup plus vaste et jusqu'ici presque ignorée comprise entre le sommet du coude du Nil Bleu au nord, l'Ogaden et le lac Rodolphe au sud, la vallée de l'Omo ou Guibier à l'est et la plaine du Nil Blanc à l'ouest.

Ces recherches présentaient un double intérêt parce qu'elles nous permettaient d'étudier des peuplades presque inconnues comme les Yambos, d'autres peu ou mal connues comme les Gallas, et surtout de voir à l'œuvre le vainqueur. Ce n'était plus l'Abyssin implanté depuis longtemps dans le pays, devenu pasteur et agriculteur, mais le conquérant, l'envahisseur, que nous avions à analyser. C'est sous ce jour spécial que nous l'avons jugé. Quelles sont ses mœurs, ses coutumes ? Quelles sont ses idées sur le mariage, sur la propriété ? Quelle attitude les vainqueurs ont-ils eue à l'égard des vaincus ? Quelle est leur organisation politique ? Quelles mesures ont suivi la conquête ? Quels droits se sont arrogés les Abyssins ? — Ce sont là des ques-

tions d'autant plus captivantes, que l'évolution des civilisations et des religions dans ces pays a été plus complexe.

La partie septentrionale de l'Abyssinie s'était défendue contre l'Islam, lors de l'invasion de Mohamed Gragne (de 1527 au 10 février 1543). Le pays galla, au contraire, et les régions avoisinantes, aujourd'hui conquises par les Abyssins, avaient été presque entièrement soumis à l'islamisme. Cette superposition de religion et de civilisation d'essences si différentes chez des peuples jeunes et d'un développement médiocre a produit des effets curieux, une résultante vraiment intéressante à dégager. Y avons-nous réussi? Je n'ose l'affirmer. Sans doute, notre mission a été longuement en contact avec ces races diverses; sans doute, nous avons recueilli tous les renseignements possibles; mais on ne saurait se faire une idée des difficultés auxquelles se heurte le voyageur cherchant à pénétrer la vie intime des peuples qu'il étudie. De là quelques lacunes inévitables et fatales. D'autres viendront après nous qui les combleront. Car le temps est proche où ces provinces méridionales, *colonies,* en quelque sorte, du peuple éthiopien, seront les plus largement ouvertes à l'influence et à l'initiative européennes. Leur avenir est brillant, car c'est dans ces pays neufs et riches que l'Européen trouvera le plus de ressources et de liberté pour l'exercice de son activité. D'un relief moins brusquement mouvementé que celui des hauts plateaux abyssins, elles sont plus fécondes et plus faciles d'accès. Le Sobat et son affluent le Baro leur offrent un débouché naturel sur le Nil, tandis que le chemin de fer de Harrar, actuellement très avancé, leur permet une issue sur la côte.

I

ORGANISATION POLITIQUE. — NATURE ET ORIGINE DU POUVOIR. — LES ASSEMBLÉES POLITIQUES. — ADMINISTRATION ET ORGANISATION MILITAIRE ET FINANCIÈRE.

L'Éthiopie est une nation. On peut dire que le sentiment national, chez les Éthiopiens, de quelque province qu'ils soient, a toujours résisté aux vicissitudes sans nombre de ce vieil état et aux déchéances passagères du pouvoir central.

Sans évoquer l'exemple de la dernière guerre italo-abyssine, où nous avons vu des chefs de province oublier leurs querelles intimes pour se ranger d'eux-mêmes sous l'autorité de Ménélik et combattre l'ennemi commun, l'histoire du pays nous montre les provinces, en guerre les unes contre les autres, se réunissant chaque fois qu'un péril sérieux est apparu. Ainsi avortèrent les nombreuses tentatives des Égyptiens et des Derviches. Aujourd'hui, l'unité s'est établie sous l'autorité de Ménélik victorieux.

Dans les anciennes provinces dont nous ne nous occuperons pas davantage, le Godjam, le Gondar, le Choa, le Tigré, berceaux de la race, l'Éthiopien, propriétaire du sol, est sédentaire; il n'a pris les armes que pour soutenir des luttes de partis de province à province, tandis que, dans les territoires méridionaux, les sujets de Ménélik sont installés depuis peu et y sont, en quelque sorte, semi-nomades. Mais c'est là un trait de mœurs accidentel qui tend à s'effacer. Le peuple abyssin est avant tout un peuple agriculteur : la première ambition d'un Abyssin est de devenir propriétaire. Au reste, on peut constater déjà une lente mais sûre évolution dans ces provinces méridionales, et l'Éthiopien s'attachera au sol d'autant plus sûrement et facilement que les habitants, les

Oromos, plus communément appelés Gallas, auxquels il se mélange, sont essentiellement cultivateurs et sédentaires.

Pour former ces provinces méridionales, l'empereur Ménélik a fait, pendant ces quinze dernières années, des expéditions continuelles contre les cent petites tribus gallas, complètement indépendantes les unes des autres, qui se partageaient cette partie du soulèvement montagneux éthiopien. Ces tribus gallas ont disparu à l'heure présente : seul leur nom persiste comme désignation de localité, et les divisions territoriales actuelles sont déterminées, non par l'histoire et l'origine de chaque tribu ou petit royaume, mais de par la seule volonté de l'Empereur, qui en confie, en général, le commandement à ceux de ces chefs qui s'en sont emparés. Seul, le roi de Djimma a conservé une certaine indépendance ; il est placé, par rapport au Négous, sous une sorte de protectorat, parce qu'il ne lui a pas résisté les armes à la main et a préféré consentir, sans livrer aucun combat, à payer une redevance annuelle. Partout ailleurs, dans les pays conquis, le Négous a établi son administration. Sans doute, il a conservé parfois les anciens chefs locaux, comme nous l'avons fait dans notre colonie d'Indo-Chine, mais ils ont perdu tout pouvoir personnel. Ces roitelets sont devenus de simples chefs de district.

L'origine du pouvoir est considérée comme de droit divin par les Éthiopiens. Il se transmet de mâle en mâle, la femme en est rigoureusement écartée : la loi salique est en pleine vigueur.

Depuis l'avènement de Ménélik, le pouvoir impérial se fait chaque jour plus absolu et, par une conséquence réflexe, les pouvoirs des rois et chefs des anciennes provinces et des Ras a été considérablement amoindri. Ces rois ou ras, approuvés ou nommés par l'Empereur, n'ont plus le droit de vie et de mort sur leurs administrés, sauf en temps de

guerre. Ils ont cependant encore une certaine autorité. Dans chaque province le Ras est chef de la justice, il nomme ses juges, jouit du droit de la « courbache » et de la contrainte par corps, mais ses décisions ne sont pas sans appel, les intéressés peuvent toujours recourir au Négous et faire ainsi infirmer ses sentences.

Si absolue que soit l'autorité du Négous, il réunit toujours ses chefs quand il s'agit de prendre une décision grave et préside l'assemblée. Celle-ci délibère, chacun donne son avis, en commençant par le chef le moins élevé en grade. L'Empereur prend ensuite telle décision qu'il lui plaît. Ces sortes de palabre n'ont donc qu'un rôle purement consultatif; il en est de même des assemblées de famille. Un chef de famille réunit quelquefois des anciens, d'autres chefs, pour des arrangements d'intérêts, des mariages ou des divorces; mais ce n'est également qu'à titre consultatif, il se détermine ensuite comme il l'entend. En somme, le régime patriarcal, qui, chez les Arabes par exemple, groupe autour d'un même auteur commun une série de familles, est totalement ignoré en Éthiopie.

L'ère guerrière que vient de traverser l'Abyssinie explique l'importance de son armée. Les récents succès de ses soldats donnent à l'étude de son organisation militaire un intérêt tout spécial.

En principe, en temps de paix, l'armée est composée de volontaires (1). En temps de guerre, au contraire, on ne connaît que le système de la « levée en masse ». Tous les hommes valides sans distinction d'âge sont enrôlés. Un homme reconnu apte à faire campagne s'esquive-t-il sous un faux prétexte, tous ses biens sont confisqués par le chef du

(1) L'Empereur Ménélik, depuis la guerre italo-abyssine, entretient à sa solde une armée permanente de 8 à 10,000 hommes.

territoire où il se trouve ; ceci est le principe, mais en fait la loi est très rarement appliquée.

Une fois enrôlé, le soldat abyssin reçoit un fusil et un sabre. Parfois il fournit lui-même ses armes, leur entretien est à sa charge. Les chefs, en temps de paix, nourrissent leurs hommes et leurs familles. Ils leur fournissent chaque mois le grain, le sel, le piment et tous les six mois une chama, un pantalon et une chemise; tous les ans, un burnous en poil de chèvre et trois à quatre thalers. De plus, pour entretenir l'esprit de confraternité et de solidarité militaire, le choum offre, tous les dimanches et aux différentes fêtes de l'année, un « Guébeur », sorte de grand repas où l'on mange de la viande en abondance.

En temps de guerre, les soldats vivent sur le pays qu'ils occupent. Si la région qu'ils traversent est soumise au Négous, ils sont nourris par les indigènes, à qui l'Empereur fait, en compensation, remise des impôts. En pays conquis on se contente de piller sans le moindre remords. Les chefs eux-mêmes ont leur part dans les prises. Ils laissent le grain et la farine à celui qui a découvert les cachettes où on les dissimulait, mais ils gardent pour eux tantôt le tiers, tantôt la moitié du bétail capturé. En marche, au cours d'une expédition, l'armée abyssine présente un aspect pittoresque. Chaque soldat étant obligé de se nourrir, on voit derrière la colonne de longues théories de domestiques gallas ou même abyssins, femmes ou jeunes garçons, portant les provisions et poussant devant eux des troupeaux. C'est la ruine de toutes les provinces qu'ils traversent. Les razzias succèdent aux razzias, grains, farine, bestiaux, bijoux, femmes, enfants, rien n'échappe à l'avidité des soldats. Ceux-ci cependant ne sont pas indisciplinés. Loin de là ! Nous avons vu tout à l'heure que la désertion entraînait de droit la confiscation des biens. Les Ras, en temps de guerre, ont en outre droit de vie et de mort sur leurs hommes, et chaque

soldat est responsable de ses munitions. On lui distribue vingt ou trente cartouches, et il est redevable de toutes celles dont il n'a pu prouver l'emploi judicieux. Ceux d'ailleurs qui se sont distingués au cours d'une expédition reçoivent en récompense tantôt un sabre, un revolver, un cheval, un mulet, tantôt un bouclier à lames d'argent ou quelques thalers. Après huit à dix ans de service chez un même choum, le soldat peut obtenir, comme récompense suprême, une terre, et les familles de paysans gallas qui y sont établis deviennent ses *gabares* (1). C'est le bureau de tabac de nos sous-officiers retraités!

Cette concession de terre par l'Empereur à ses chefs et à ses soldats rappelle quelque peu notre système féodal. Le régime actuellement en vigueur s'en rapproche par plus d'un point. Tels les seigneurs à l'époque féodale, les choums conduisent à la guerre les hommes de la région qu'ils gouvernent, leurs vassaux. Ils les nourrissent en temps de paix, les laissent vivre, en temps de guerre, aux dépens de l'ennemi et leur font concéder par l'Empereur des terres, et les Gallas qui les cultivent deviennent leurs gabares. Mais ce qui donne à l'organisation militaire abyssine une physionomie spéciale et aussi une force très grande, c'est que tout soldat, quel qu'il soit, peut arriver au sommet de la hiérarchie militaire et devenir Elfalaka (chef de dix mille hommes), Dedjaz ou Ras ; les anciens esclaves ne peuvent s'élever au-dessus du grade d'Azage (intendant). Il n'y a donc pas d'aristocratie militaire, pas de noblesse héréditaire. Seuls, les membres de la famille royale, les princes du sang ont, cependant, comme prérogative, un avancement plus rapide.

(1) Le *gabare*, famille de cultivateurs gallas, ne peut, en principe, abandonner sa terre, il doit, après la conquête, continuer à la cultiver pour le compte du soldat abyssin auquel elle a été concédée, et en plus, il fournira au chef de la province des redevances. Cette sorte de servage auquel est astreint le paysan galla est considéré par l'Abyssin comme l'impôt de jouissance de la terre.

S'il n'y a pas de noblesse, il y a pourtant certaines castes en Éthiopie. Les ouvriers, quels qu'ils soient, sont en général méprisés par les soldats-laboureurs. L'empereur Ménélik essaye de réagir contre ces tendances; chacun a pu le voir prendre ostensiblement un outil des mains d'un travailleur, menuisier, armurier, etc., et le manier quelques instants, fort habilement du reste, pour mettre un terme aux moqueries de ses soldats vis-à-vis des artisans. Les professions de forgeron, de bijoutier et de potier sont principalement mal vues du reste de la population. Elles sont héréditaires, et ceux qui les exercent constituent des castes à part. Ce ne sont là que des situations de fait, les ouvriers sont soumis aux mêmes lois que les autres indigènes et ne bénéficient d'aucun privilège. Les asmaris, chanteurs populaires, sont encore moins considérés que les artisans, et leur condition rappelle fort celle des griots du Sénégal.

L'esclavage, qui avait été florissant jusqu'en 1884, a été aboli officiellement par le Négous. A l'origine, l'esclavage en Éthiopie, pratiqué par les chrétiens, consistait en prisonniers de guerre qui devaient sept années de servage et ne pouvaient être trafiqués ; mais, peu à peu, la coutume avait dégénéré, et on se livrait à un commerce effréné de chair humaine (1). Aujourd'hui, les anciens esclaves sont considérés comme gens de maison. Ainsi que les serviteurs abyssins, ils peuvent quitter leurs maîtres quand ils le veulent, excepté si ces derniers les ont prévenus qu'ils partaient en expédition. En temps de paix, le domestique, en quittant son maître, doit abandonner les effets que celui-ci lui a donnés, s'il ne les a pas acquis par une possession de six mois ou d'un an.

(1) Il est juste de dire que les marchands d'esclaves étaient presque tous des Abyssins musulmans.

L'organisation financière de l'Éthiopie est encore très primitive. La seule monnaie connue, jusqu'à l'année 1898, était le *thaler* de Marie-Thérèse. Mais l'empereur Ménélik, après la signature du traité de paix avec l'Italie, a fait frapper un thaler à son effigie, ainsi que de la monnaie divisionnaire.

Jusqu'à présent, sont sortis de la Monnaie de Paris :

En argent : poids 28 gr.,	titre 835/1000es ;	thalers	850.000
—	—	1/2 —	350.000
—	—	1/4 —	500.000
—	—	1/20e —	5.000.000
En cuivre :		1/100e —	500.000

La gravure de ces pièces avait été confiée à M. Lagrange. La frappe va être continuée avec un nouveau thaler, exécuté



NOUVEAU THALER A L'EFFIGIE DE L'EMPEREUR MÉNÉLIK II

Gravé par Chaplain

par Chaplain. Des échantillons de cette nouvelle monnaie vont être présentés incessamment au Négous.

Le thaler à l'effigie de Ménélik a été assez vite accepté par les Abyssins et les Gallas des environs de la capitale, mais la monnaie divisionnaire a été absolument refusée par les Gallas, malgré un édit sévère de l'Empereur, publié à Addis-Abeba. Les Gallas ont préféré s'abstenir de se rendre au marché plutôt que de céder. Cependant, il est probable que les indigènes se familiariseront très vite avec la mon-

naie divisionnaire, et, la première défiance passée, ils la rechercheront sans doute avidement.

Actuellement, *l'amoulet*, barre de sel rectangulaire pesant en général 640 grammes, longue de 26 centimètres, épaisse de 4 à 5 centimètres, est la seule division du thaler. Suivant le cours, on a de 4 à 6 amoulets au thaler : monnaie aussi incommode et lourde que difficile à conserver sans qu'elle se détériore. En effet, un amoulet cassé perd 1/5 de sa valeur environ ; de plus, l'eau les avarie, le frottement les use et, principal inconvénient, un mulet ne peut transporter que 90 à 100 amoulets, — soit 15 à 20 thalers à 2 fr. 50, soit 40 à 50 francs. L'emballage, également, est long et compliqué ; dans un sac en peau de bœuf tanné, on dispose les amoulets bien à plat, séparés par du menu foin, et on ficelle soigneusement avec des cordes du pays, de quatorze coudées de longueur chacune.

Dans les contrées gallas de la frontière ouest : Ouallaga, Ilou-Babor, Motcha, Caffa, le sel devenant plus rare, le *baguet* remplace l'amoulet. C'est une barre de sel de même forme que l'amoulet, mais beaucoup plus petite et valant le 1/3 de l'amoulet ; on a en effet 12 baguets pour un thaler.

Les cartouches de fusil Gras et les douilles vides de ces cartouches peuvent être considérées aussi comme monnaie divisionnaire du thaler. La cartouche Gras est très recherchée par tous les choums, Rois, Ras, Dedjaz, etc., car le Négous limite leurs achats de munitions. C'est donc une sorte de monnaie qui passe partout ; mais le cours en est très variable, de 7 à 12 au thaler. Quant à la douille vide, elle est également très recherchée pour fabriquer les ornements de cuivre servant à embellir les boucliers, les harnachements et à fabriquer les bracelets. Elle a un cours moins variable, 28 à 32 au thaler, et est très commode dans les pays Gallas pour les petits achats.

On voit combien la monnaie divisionnaire est peu pratique

en Éthiopie. Le thaler de Marie-Thérèse n'est pas non plus sans inconvénient. Un mulet n'en porte que 2,000, et il faut un emballage spécial pour empêcher les pièces de s'user en se frottant les unes contre les autres ; on s'exposerait à ne pouvoir écouler un thaler dans les pays Gallas, si les petits grains de l'agrafe représentée sur l'épaule de Marie-Thérèse étaient tant soit peu effacés !

De telles minuties dénotent un grand manque d'habitude du maniement de l'argent. C'est qu'en effet il y a très peu d'argent en Éthiopie. L'échange des produits du sol entre indigènes, le troc des denrées, de l'ivoire, de la civette contre les cotonnades et les objets manufacturés venus de la côte, sont les principaux moyens de commerce.

Les ressources de l'Empire sont constituées par les impôts et par le revenu des douanes. L'Empereur dispose sans contrôle des revenus de l'État.

Les impôts, dans toute l'Abyssinie, consistent :

1° En une dîme prélevée sur les produits de la terre ;

2° En redevances ;

3° En corvées.

Dans les vieilles provinces abyssines, Godjam, Choa, etc., la dîme est équitablement levée et les redevances et corvées occasionnent peu d'abus. Dans les « colonies éthiopiennes », qui seules nous occupent en ce moment, la dixième partie des récoltes est réclamée avec justice, mais le paysan galla est dépouillé, accablé par les redevances, les corvées, auxquelles viennent s'ajouter les cadeaux qu'il est obligé d'offrir aux petits chefs et aux fonctionnaires chargés de faire rentrer les redevances et de distribuer les corvées.

1° *La dîme.* — Chaque région, dont l'importance correspond à une commune de chez nous, est surveillée, administrée par un Tchika-choum (choum de la terre) nommé par les Ras, Dedjaz, etc., chefs du pays. Ce Tchika-choum

exerce sa surveillance aussi bien sur les Gabares que sur les soldats abyssins détenteurs de la terre et des Gabares. Lorsque la récolte est mûre, le Tchika-choum inspecte les champs et estime déjà approximativement leur rendement, puis il fixe le jour de la moisson ou de la récolte. Il sera lui-même présent au jour dit et lèvera immédiatement la dîme.

2° *Les redevances.* — Les redevances sont laissées à l'estimation du chef du pays, mais le Gabare peut aller en justice et plaider contre son maître, s'il se trouve par trop obéré par ses exigences.

Le chef du pays est renseigné sur l'avoir de chaque Gabare par les Tchika-choums, et, d'après leurs indications, il fixe l'importance des redevances. Il est facile de prévoir à quels abus les malheureux sont exposés par ce système : si un Gabare n'a pu faire au choum un cadeau suffisamment important en farine, moutons, miel, le choum le dénonce comme cachant de gros revenus.

Les redevances sont apportées au chef chaque année, à l'occasion des fêtes de Pâques, de la Maskale, de la Noël. Leur nature change suivant les produits de la région. Sur les plateaux élevés et sur les sommets des massifs montagneux, le paysan fournit du beurre, des moutons, des chevaux, des mulets, des chamas de coton, des burnous en poil de chèvre ; dans les parties d'altitude moyenne et de forêts, du miel, du beurre, de la civette, des bœufs, etc. ; dans les contrées voisines des plaines du Nil à l'ouest, du lac Rodolphe et de l'Ogaden au sud et au sud-est, des défenses d'éléphant, des peaux de lion, de léopard, de la civette, du beurre, du coton brut.

Outre ces redevances en nature, le paysan doit encore au Ras une somme annuelle de 2, 5, 10, 20 thalers, selon l'importance de ses cultures et de ses troupeaux.

3° *La corvée.* — En principe, l'individu ne doit pas de corvée, mais la terre qu'il cultive est taxée d'un certain

nombre de jours de corvée dus au chef de la province. Comme pour les redevances, le chef de la province décide, selon sa seule volonté, le nombre de journées que chaque champ lui doit. Le cultivateur peut en appeler aux juges, s'il trouve son champ trop lourdement taxé. Malgré cette garantie, le Gabare est souvent excédé par ces corvées et la culture des terres en souffre dans de larges proportions. Dans maints endroits, la moitié des champs reste inculte pendant une saison, parce que le Gabare a été réquisitionné pour transporter à la capitale les marchandises du choum, — voyage de deux mois et demi et plus, — ou bien il a été obligé de suivre en expédition le soldat qui détient son champ, pour porter sur son dos une outre de farine. Voilà, peut-être, le côté de cette organisation le plus préjudiciable à la prospérité du pays.

En dehors de la dîme, des redevances, de la corvée, le paysan Galla est tenu d'apporter du bois de chauffage, de la farine pour la consommation particulière de son patron, le soldat abyssin, et cela chaque mois.

Par cet exposé des obligations du Gabare, on voit dans quelle misère il vit, et la réalité surpasse, dans les provinces gouvernées par certains chefs, ce que l'esprit peut concevoir. Aussi la population Galla perd-elle rapidement les qualités de travail et d'économie qui lui avaient permis de menacer la puissance abyssine au XVII[e] siècle et jusqu'à l'apparition, chez les Éthiopiens, des armes à feu perfectionnées. Cet état d'infériorité, dans lequel est maintenu le Galla, est heureusement trop récent pour que les qualités de la race aient disparu sans remède. Le développement économique rapide que provoquera l'ouverture du chemin de fer de Djibouti à Harrar va orienter le vainqueur vers une exploitation plus rationnelle du sol.

Les douanes. — Toutes les marchandises sont taxées

d'un droit unique de 10 pour cent *ad valorem* et *ad libitum*, à leur entrée en Abyssinie comme à leur sortie; de plus, il est exigé pour les marchandises sortant de Harrar pour aller au Choa ou inversement un droit de 5 pour cent *ad valorem*. Ces droits sont perçus, soit dans les provinces frontières, par les soins des chefs de ces provinces, soit à Addis-Abeba même, pour les caravanes venant directement de Djibouti par le désert Danakil.

La douane peut être acquittée en nature ou en espèces suivant les besoins de l'Empereur: a-t-il une provision suffisante de vin, d'étoffe, etc., on est tenu de payer en thalers. Le produit des douanes doit être intégralement versé au Négous.

Il n'en est pas de même des impôts, dîmes, redevances examinées plus haut. L'Empereur, en confiant une province à un de ses grands feudataires, se réserve un tribut payable généralement deux fois par an, toujours au moment des grandes fêtes religieuses. Ce tribut varie d'une année à l'autre, sauf en ce qui concerne l'or, l'ivoire et la civette. L'Empereur se contente, pour alimenter les Guébeurs qu'il est obligé de donner à toute occasion, de commander à ses chefs ce dont il a besoin en bêtes de boucherie, beurre, miel, café, piment, etc., etc., puis il demande à chacun, suivant les productions du pays qu'il gouverne, des djanos (chama de coton blanc barrée de rouge), des étoffes de coton, des burnous pour vêtir ses soldats; des chevaux, des mulets, des peaux de lion, de léopard, pour récompenser ses guerriers.

Les Rois, Ras, Dedjaz rivalisent toujours de zèle pour apporter un tribut plus considérable que celui qui est exigé. Certains même offrent la totalité de leurs revenus au Négous, lui laissant le soin de leur rendre ce qu'il jugera nécessaire pour leur train de maison et pour l'entretien de leurs troupes. Cette façon d'agir a pour but de prouver à l'Empereur leur fidélité et leur confiance, comme de s'attirer

les faveurs impériales, qui se traduisent par une allocation plus considérable de fusils et de cartouches. Les chefs pourront ainsi satisfaire leur seule ambition : augmenter l'effectif de leur armée.

Les grands choums, gouverneurs de provinces, ont encore une source de revenus dans les taxes qu'ils perçoivent sur les charges de mulets, sur les mulets, sur les chevaux, sur les bestiaux qui entrent ou sortent de leur katama (ville). Cette taxe est minime et n'excède jamais la moitié ou le quart d'un amoulet.

Les droits de vente, perçus par les negad-ras sur les marchés, leur fournissent encore quelque argent. Les chevaux, les mulets, le bétail paient le droit le plus élevé: d'un amoulet à un thaler par tête (1).

En résumé, depuis la conquête des pays gallas par les troupes du Négous, l'administration abyssine a remplacé partout l'ancienne organisation. Une monnaie a été créée. Les tribus ont disparu ou, tout au moins, n'ont plus aucune importance au point de vue politique. Les anciens rois sont devenus de simples chefs de district à la merci du Négous. L'armée, par son organisation, rappelle les anciennes armées féodales. Elle est cependant bien disciplinée, son armement est assez perfectionné (quatre cent mille fusils à tir rapide et un approvisionnement de cartouches considérable). Elle est composée d'hommes rudes, endurcis aux fatigues, et d'un noyau de soldats de carrière.

Enfin, si certaines castes subsistent encore en Abyssinie, il n'y a pas à proprement parler différentes classes de population. L'esclavage a disparu, il n'y a pas de noblesse héréditaire, les titres et les distinctions sont distribués à ceux qui ont su, par leur habileté ou leur mérite, attirer l'attention du Négous.

(1) Par exception, ce droit est de 2 thalers par tête pour la ville de Harrar.

II

LA FAMILLE. — LE MARIAGE : SES EFFETS CIVILS. — DISSOLUTION DU MARIAGE. — LE DIVORCE. — L'ADULTÈRE. — LE CONCUBINAT. — PATERNITÉ ET FILIATION. — PARENTÉ. — LES ENFANTS NATURELS. — L'ADOPTION. — LE CULTE DES ANCÊTRES.

Pénétrons maintenant dans la vie intime des Abyssins, et voyons quelles sont les coutumes qui règlent l'organisation de la famille.

En principe, les habitants des provinces de l'Abyssinie sont monogames. L'Abyssin n'a qu'une femme légitime, conformément aux lois ecclésiastiques ; mais, en fait, tous ceux qui le peuvent ont un certain nombre de concubines, dont nous examinerons plus loin la situation.

Les Abyssins admettent deux sortes de mariage : le mariage civil et le mariage religieux. Ils sont totalement indépendants l'un de l'autre. Le mariage religieux, célébré à l'église et qui consiste en une communion solennelle des époux, est très rare, parce qu'il rend le divorce impossible entre les deux époux, qui sont tenus à la plus rigoureuse fidélité. Mais en revanche ils sont en général beaucoup plus considérés et plus estimés. Le mariage civil est simple. Il est célébré en présence du Tchika-choum (choum de la terre) devant quatre témoins, le plus souvent amis des deux parties contractantes; il n'oblige pas les époux à une fidélité rigoureuse. De plus, il facilite le divorce.

L'usage réprouve absolument le mariage entre consanguins jusqu'au septième et même huitième degré.

En général, les Abyssins se marient très jeunes; les femmes sont presque toutes circoncises, les hommes le sont

tous. Les fiançailles sont d'un usage assez courant ; elles ont lieu sur l'initiative des parents, entre de tous jeunes enfants que l'on marie dès qu'ils ont atteint l'âge nubile. Chez les Abyssins, le mariage a lieu très souvent après les premiers rapports.

A côté du mariage religieux et du mariage civil, il nous faut signaler le mariage musulman, pour les Abyssins qui ont conservé encore cette religion. Il est célébré devant le Kadi, leur chef religieux, et diffère sur plusieurs points, par ses effets civils et sociaux, du mariage chrétien. Dans tous les cas, on ne considère pas, en Éthiopie, cette cérémonie du mariage, à laquelle nous attachons tant d'importance, comme une chose grave et solennelle. Souvent les parents n'y prennent aucune part. Ils n'ont point de consentement à donner, pas d'oppositions à faire valoir. S'ils y consentent, le mariage se fait chez eux ; ils offrent alors un grand repas qui, s'ils sont riches, dure plusieurs jours. On y mange beaucoup et on y boit encore plus.

Le mariage civil et le mariage religieux entraînent pour les parties la communauté absolue des biens. Argent, habits, denrées, bétail, propriété, tout tombe dans la communauté, ainsi que la petite dot que donnent, s'ils le peuvent, les parents à leurs enfants. Au cours du mariage, le mari gère le plus souvent la fortune, mais l'assentiment des deux époux est nécessaire pour toute aliénation de meubles ou d'immeubles. En principe, la femme peut s'opposer à toute opération jugée hasardeuse. Cette communauté des biens est dissoute par le divorce ou par la mort de l'un des conjoints.

Le divorce est très fréquent. Il suffit du consentement des deux époux. Tout s'arrange à l'amiable, on rappelle les quatre témoins qui avaient assisté au mariage, ou tout au moins ceux qui subsistent encore, et l'on procède au partage de la communauté « jusqu'à un grain de millet », pour employer le langage imagé des Abyssins. Ce partage porte

non seulement sur les acquêts postérieurs au mariage, mais sur tous les biens apportés par les deux époux. Le divorce peut être réclamé également par l'un des époux pour cause d'adultère de son conjoint. Et il faut l'avouer, les Abyssins ont pour la fidélité conjugale un superbe dédain. Maris et femmes s'affranchissent de ce devoir gênant sans le moindre scrupule. Les Abyssines, principalement, ont des mœurs particulièrement légères. Tromper leur mari, surtout divorcer, est pour elles un véritable sport et, détail curieux, un moyen de s'enrichir : à chaque divorce, en effet, le partage des biens « jusqu'à un grain de mil » accroîtra leur avoir si elles ont séduit un homme plus riche qu'elles-mêmes, ou un habile commerçant dont la fortune ait augmenté pendant la communauté. Elles se marient donc, divorcent, se remarient, à la poursuite d'une position sociale de plus en plus relevée ! Les femmes ont d'ailleurs une grande indulgence pour leurs nobles époux. Tout Abyssin qui se respecte entretient un certain nombre de concubines ; ces dernières sont désignées sous le nom de *cuisinières*. Elles n'ont pourtant aucun droit reconnu ; la femme légitime leur commande. On attache peu d'importance à cette situation assez bizarre, et qui n'est pas sans présenter certains inconvénients. Les femmes légitimes des chefs se plaignent parfois à l'Empereur lui-même d'être délaissées ; mais, en somme, c'est un usage reçu et qui n'est pas près de disparaître.

La communauté engendrée par le mariage peut se dissoudre également par la mort d'un des conjoints. La liquidation de la société conjugale s'opère d'après des principes différents, suivant qu'il y a ou qu'il n'y a pas d'enfants. S'il n'y a pas d'enfants, la moitié des biens revient à la famille du mort, l'autre moitié reste au survivant. S'il y a des enfants, ces derniers héritent de tout, et le survivant vit avec eux. S'il n'y a pas d'héritiers, l'Empereur hérite.

Lorsque le mariage a été dissous par le divorce, les enfants

appartiennent tous au père; s'il y en a en bas âge, la mère les garde, les élève, et quand ils sont grands, le père les reprend et indemnise son ex-épouse. La femme enceinte a les mêmes droits à la naissance de son enfant.

La vie en commun d'un homme et d'une femme, sans qu'il existe entre eux de liens civils ou religieux, est excessivement fréquente. Dans ce cas, la femme ne possède aucun droit sur la fortune commune, mais l'homme est astreint aux mêmes charges que dans une union légitime. Les enfants issus de telles unions ne sont pas des bâtards ; ils ont les mêmes droits que les enfants nés d'un mariage régulier.

Lorsqu'un homme marié a un enfant d'une de ses concubines, il reconnaît cet enfant et paye tous les frais de son éducation. S'il refuse de s'acquitter de cette dette, la femme concubine peut porter plainte devant les juges et réclamer un subside. Ainsi donc, on admet le principe de la recherche de la paternité. La femme qui réclame une telle indemnité n'a qu'à dénommer tout simplement celui qui l'a rendue enceinte, et cette indemnité est établie d'après un tarif légal. Elle peut même être obtenue par la femme enceinte, si de ce fait elle ne peut travailler.

Les Abyssins aiment beaucoup les enfants ; aussi l'adoption est-elle très fréquente ; elle n'a lieu, en général, que lorsqu'un homme n'a pas d'enfants. Il n'est point besoin, pour adopter un enfant, d'avoir recours à un grand nombre de formalités. Il suffit d'une simple entente avec les parents de l'adopté. Celui-ci, en reconnaissance, suce devant témoins les seins de son père adoptif.

De cette rapide étude sur les conditions du mariage en Abyssinie, il est facile de voir que la société qu'il engendre est assez peu stable. Ces inconvénients sont quelque peu compensés cependant par les droits que possède le père sur ses enfants. Ce dernier, en effet, jouit à peu près des mêmes droits que tout chef de famille en France; il est très res-

pecté. Il commande à tout le personnel de la famille et a le droit de correction. A sa mort, il est remplacé par sa femme; à défaut de cette dernière, par son fils aîné, et à défaut de ce dernier, par l'oncle paternel. Cependant il n'y a en Abyssinie ni majorité ni minorité. Les enfants peuvent s'en aller quand ils le veulent de chez leurs parents.

Si les parents ont envers leurs enfants des devoirs nettement déterminés, il n'en est point ainsi des enfants. Ceux-ci ne sont pas tenus de fournir à leurs parents les aliments lorsqu'ils sont tombés dans la misère, soit par leur vieillesse, soit à la suite d'infirmités quelconques; ce n'est pour eux qu'un devoir moral, aucune loi ne les y contraint. Il n'y a également aucune solidarité familiale en matière de crime, de délit ou de contrat entre les membres d'une même famille, qui ne sont, en aucune façon, responsables les uns des autres.

Les Abyssins ont un grand respect pour leurs ancêtres. Leur culte consiste à bâtir une maisonnette sur leur tombeau. Un prêtre, nourri et payé par eux, est chargé de la garde de ce monument rudimentaire.

Telle est dans ses grandes lignes l'organisation familiale en Abyssinie : résultat de la superposition des races et des religions. Nous voyons, en effet, subsister des traces profondes des anciennes coutumes orientales et musulmanes, par exemple le concubinat. Le christianisme interdisant la polygamie, les Abyssins ont voulu concilier ses prescriptions avec leurs anciennes coutumes; ils n'ont plus qu'une femme légitime, mais à côté de cette femme légitime ils entretiennent des « cuisinières ». Le mariage religieux leur interdit le divorce; ils s'en passent et se contentent du mariage civil.

Le christianisme a, comme partout, exercé sur la condition de la femme une influence salutaire. Loin d'être considérée ainsi que dans tous les pays musulmans, chez les Gallas par exemple, comme la chose et la propriété de son mari, la

femme abyssine jouit d'une grande indépendance ; elle est, au point de vue légal, dans une situation égale à celle de son mari : mêmes droits sociaux, mêmes droits pécuniaires.

La famille, grâce aux pratiques que nous avons exposées, ne jouit pas d'une stabilité suffisante; la fréquence des divorces, leur facilité, les calculs qu'ils favorisent, tout contribue à relâcher les liens qui unissent si étroitement, en France, les membres d'une même famille et constituent la force d'une nation. Les enfants sont en général très négligés. Sans doute les Abyssins les aiment, mais ballottés de-ci et de-là, passant des mains de la mère à celles du père, libres de quitter le foyer paternel dès leur plus tendre jeunesse, ils manquent de cet appui moral si ferme et si sûr que leur donne la loi française.

Cet état de choses a fait naître, naturellement, une grande dissolution de mœurs ; les femmes sont légères, les rapports entre les sexes sont faciles et fréquents en dehors du mariage. Cela n'est pas sans inconvénient non plus au point de vue physique, car actuellement la syphilis fait en Abyssinie de terribles ravages.

III

LE RÉGIME DES BIENS. — NATURE DU DROIT DE PROPRIÉTÉ. — L'EMPEREUR ET LE DOMAINE ÉMINENT. BIENS MEUBLES ET IMMEUBLES. — COMMENT ON PEUT DEVENIR PROPRIÉTAIRE. — USUFRUIT. — SUCCESSION ET TESTAMENT. — TRANSMISSION DES BIENS ENTRE VIFS. — OBLIGATIONS CONTRACTUELLES. — SAISIE ET EXÉCUTION FORCÉE.

Le régime de la propriété présente en Abyssinie une physionomie particulière. On ne trouve pas en effet, soit dans

l'Abyssinie du nord, soit dans les provinces méridionales, la propriété individuelle fondée sur un droit imprescriptible comme en Europe.

Dans les anciennes provinces abyssines, la propriété foncière existe. Mais les nombreux petits propriétaires peuvent être condamnés à des confiscations pénales et le sont souvent arbitrairement.

Dans les pays gallas, toute la terre conquise appartient à l'Empereur. Celui-ci concède, vend à ses sujets des terrains; mais il peut toujours, sans jugement et pour une raison, soit d'intérêt général, soit d'intérêt particulier, reprendre toutes les terres qu'il a cédées.

Le Négous a, en somme, le domaine éminent sur tous les territoires de conquête. Jamais un indigène ne peut devenir propriétaire par le seul fait de la possession ou de la prescription, quand bien même il aurait cultivé une terre, lui ou sa famille, pendant cinquante, cent ou deux cents ans. Une terre ne peut être achetée que de l'Empereur.

En ce qui concerne la propriété immobilière, l'Empereur peut reprendre ce qu'il a donné ou vendu ; mais il ne peut disposer des biens meubles de ses sujets, de leur argent, de leurs instruments de travail, de leurs bestiaux. Celui qui lui a acheté une propriété peut la vendre à un tiers ou la louer ; mais l'acquéreur ou le bailleur peut se voir enlever par l'Empereur son acquisition.

On ne trouve pas en Abyssinie de propriétés collectives, il n'y a pas de biens communaux. La commune, le village, n'existent pas au sens propre du mot; il n'y a que des circonscriptions administratives, surveillées, pour la rentrée des impôts, par le Tchika-choum.

L'Empereur peut, quand il veut, récompenser des personnes pour les services qu'elles lui ont rendus, en leur concédant la jouissance d'une certaine étendue de terre avec les paysans qui la cultivent. Celui à qui la faveur royale

a valu cette sorte d'usufruit doit acquitter chaque année une certaine redevance au fisc. L'Empereur est donc le seul véritable propriétaire des provinces conquises ; les simples particuliers n'ont point, comme nos propriétaires en Europe, le *jus fruendi* et le *jus abutendi*. Leurs droits sont essentiellement précaires. C'est là un régime de transition. Il est évident que la période des conquêtes est close. Des nécessités sociales nouvelles vont faire évoluer le régime actuel, et le rendre plus favorable à la propriété particulière.

Les successions, en Éthiopie, sont soumises à peu près aux mêmes lois qu'en France : les biens sont partagés également entre tous les héritiers et, sauf les femmes Gallas, les femmes jouissent des mêmes droits que les hommes. Les héritiers sont, en principe, obligés de payer les dettes du défunt. Ces dettes sont indiquées, soit par des reconnaissances écrites, soit par l'aveu du défunt avant sa mort. L'Abyssin, d'ailleurs, peut régler comme il l'entend sa succession. Par son testament, qui est recueilli seulement par des témoins, il peut, à son gré, déshériter complètement un ou tous ses enfants.

Les transmissions de biens entre vifs sont l'objet de contrats verbaux ou écrits. Les premiers sont les plus fréquents ; quels qu'ils soient d'ailleurs, ils sont toujours passés devant témoins et ne deviennent définitifs que lorsque les deux parties contractantes ont juré par le nom ou par la mort de Ménélik — *Ménélik y moute* — ou par le nom du chef de la province. Il n'y a point de symbole d'une vente ou d'une commission de bien, le vendeur d'une terre ne remet pas, par exemple, une gerbe ou une motte du terrain concédé.

Le prix d'une vente peut n'être pas acquitté au moment même du contrat, le paiement peut être fixé à une époque plus ou moins éloignée. L'acheteur et le vendeur doivent fournir chacun un ou deux répondants qui, en cas de contes-

tations ou de non-exécution du contrat, sont responsables, mais ont un droit de recours contre la personne qu'ils ont cautionnée. Les mutations de meubles ou d'immeubles n'échappent pas plus qu'en France aux exigences du fisc; tous les marchés, en effet, sont soumis à des droits qui s'acquittent entre les mains des Negadras; ces Negadras sont en même temps les chefs des douanes dans les villes des grands feudataires.

Le prêt est en usage en Abyssinie; il est constaté par écrit ou devant témoins. Les intérêts sont énormes; l'Abyssin, en effet, comme presque tous les Orientaux, ne prête qu'à la petite semaine.

Le contrat de louage n'existe pas. Si l'on prête un cheval, une paire de bœufs, on n'exige aucun prix; c'est un service que l'on rend, sans demander de rémunération. L'obligé peut faire un cadeau à celui qui lui a prêté les objets dont il avait besoin. Les Abyssins offrent, du reste, des cadeaux à propos de tout.

La liberté des transactions est absolue. Les étrangers, Arabes ou Européens, peuvent vendre, acheter, prêter ou emprunter sans être soumis à aucune condition spéciale.

La sanction de tout contrat est dans le droit que possèdent les parties d'exercer des poursuites contre celui qui ne tient pas ses engagements. Mais ces poursuites ne peuvent être exercées qu'après jugement. Quand le bien-fondé de la plainte du créancier a été reconnu par le juge, le chef du territoire est chargé de procéder à l'exécution forcée du débiteur. Le créancier n'a pas le droit d'opérer par lui-même. Tous les biens du débiteur sont saisis et vendus; si le prix de vente ne suffit pas, ou si l'actif est nul, le débiteur peut être mis aux fers ou pris comme domestique par son créancier, qui le garde à son service jusqu'à complet paiement des sommes dues. Bien plus, si le débiteur avait fourni une caution, cette caution peut être enchaînée jusqu'à ce qu'elle

ait acquitté le montant de la somme dont elle s'était portée garante pour le débiteur. En revanche, il n'existe, au point de vue des dettes, aucune solidarité entre les membres d'une même famille, si aucun d'eux ne s'est porté garant du paiement de la dette contractée.

IV

LA JUSTICE ET LA RÉPRESSION DES DÉLITS ET DES TORTS. — ORGANISATION JUDICIAIRE EN MATIÈRE CIVILE ET PÉNALE. — LE « VORGELD », LA COMPOSITION.

Les Abyssins se font une conception très nette de la justice; ils la considèrent comme une partie essentielle de l'organisme social et ne règlent point entre eux leurs différends. Aussi ont-ils une véritable organisation judiciaire.

Le Négous et tous les juges s'inspirent, pour rendre leurs sentences, du Fata-negeuste. Le Fata-negeuste est le code éthiopien; ses origines sont très difficiles à déterminer. « Il est très vieux, vieux comme le monde, disent les Abyssins, nos pères l'ont copié chez les Romains et à Jérusalem, et toutes les mauvaises actions qu'un homme peut commettre y sont inscrites, en même temps que la peine à infliger à celui qui s'en est rendu coupable. » Voilà l'idée que le peuple se fait du Fata-negeuste, dont bien des articles, en effet, rappellent le droit romain.

A la tête de cette organisation judiciaire, l'Empereur, et son tribunal particulier, présidé par l'Affa-Négous (bouche de l'Empereur), représente la justice suprême. Il prononce en dernier ressort. Au-dessous de lui, dans chaque province ou territoire, les grands choums sont considérés comme chefs de la justice. Chaque choum choisit et nomme ses juges.

Ceux-ci résident toujours près de lui. Leur compétence s'étend à la fois au civil et au criminel.

Quand un conflit éclate entre deux parties, celles-ci se présentent d'elles-mêmes devant le juge. Il n'y a pas à proprement parler de citation à comparaître. Toutefois, si l'une des parties refuse de se rendre devant le juge, celui-ci la fait appeler et a recours, au besoin, à la force pour la faire amener devant son tribunal. Une fois les parties en présence, le juge procède à leur interrogatoire. Les débats sont publics. Ceux qui le désirent peuvent se faire assister d'un avocat.

Si l'accusé, en matière criminelle, ou le défendeur, au civil, refuse de reconnaître son crime ou le bien-fondé de la plainte formulée contre lui, on lui fait prêter serment. A cette fin, il est conduit à l'église, et là jure sur les reliques qu'il ne dit que la vérité et rien que la vérité. Ce serment solennel, empreint d'un réel caractère religieux, est accompagné de certains gestes symboliques que le prévenu doit exécuter avec son fusil ou son sabre.

Les deux parties peuvent aussi produire des témoins à l'appui de leurs dires. Elles jouissent, à cet égard, de la plus grande liberté et peuvent citer en témoignage, sans que leur adversaire puisse les récuser, leurs proches et même leurs enfants ou leurs parents en ligne directe. Le serment et le témoignage, tels sont donc les deux modes de preuves le plus fréquemment, pour ne pas dire uniquement, employées. Le combat, l'épreuve du poison, le fer rouge, la torture, que l'on trouve souvent en usage chez les peuples d'Orient, dont la civilisation est encore peu avancée, ne sont jamais employés en Abyssinie (1).

Mais le procès n'est pas clos après l'audition des témoins.

(1) Le *lèbacha,* jeune garçon mis en état de somnambulisme par des pratiques ridicules et par l'absorption d'un certain breuvage, servait, jusqu'à présent, à la recherche des voleurs. Cette coutume favorisait de tels abus, que le Négous vient de l'interdire.

Les simples curieux qui ont assisté au débat peuvent intervenir, et en général ils donnent leur avis. Le juge prononce ensuite son jugement, qui devient immédiatement exécutoire. Si la partie condamnée ne peut s'exécuter sur-le-champ, elle doit fournir des répondants ou donner des gages.

Il faut reconnaître que les sentences ne sont pas, en général, prononcées arbitrairement ; les juges se conforment aux coutumes établies d'autant plus rigoureusement que leurs sentences peuvent faire l'objet d'une instance en revision devant l'empereur lui-même. Lui seul, en effet, ou son grand juge l'Affa-Négous, peut casser, reviser ou réformer une sentence judiciaire.

Les délits et les crimes pouvant donner lieu à poursuites sont à peu près les mêmes que ceux qui, en France, tombent sous le coup de la justice. Les plus fréquents sont l'injure, le vol, la diffamation. Dans certaines circonstances, si le coupable est surpris en flagrant délit, l'offensé peut se faire justice soi-même : ainsi en cas d'adultère ou de vol. De même en cas de légitime défense, on ne considère pas comme un délit les blessures ou la mort causée par des coups portés par un individu qui, injustement attaqué, n'a cherché qu'à se défendre.

Dans les querelles et les rixes, s'il y a eu effusion de sang, le coupable doit à sa victime une indemnité. Il existe à ce sujet un tarif légal qui varie suivant les cas. Si la blessure a été simplement accidentelle, ou si elle est la conséquence d'un travail commandé, la somme due par l'auteur responsable est plus ou moins élevée, suivant la gravité de l'infirmité dont il est la cause. Si l'individu a reçu une blessure le rendant à l'avenir incapable de tout travail, le coupable doit le nourrir.

En matière criminelle, nous retrouvons en vigueur en Abyssinie le vieux système du Vorgeld, ou de la composition, qui était en usage chez nos ancêtres, les Francs. C'est le ra-

chat du droit de vengeance que possèdent la victime ou ses parents contre le criminel qui les a lésés. Si ce dernier ne peut acquitter le prix du sang, il va, les poignets chargés de chaînes, quêter dans les campagnes jusqu'à ce qu'il ait réuni la somme nécessaire pour se libérer.

Mais si la famille peut exiger le prix du sang, elle n'a pas le droit d'exercer sa vengeance sur la personne même du coupable. Seul, le Négous peut condamner à mort un de ses sujets, seuls les choums peuvent ordonner le fouet ou l'enchaînement. Pour certains crimes, le coupable est condamné à avoir le poignet ou la main coupée. Ces supplices deviennent de plus en plus rares. L'exécuteur des hautes œuvres de la justice abyssine est toujours le chef de musique du choum, le negarit (1).

La loi du talion a laissé encore quelques traces. Ainsi, les condamnés à mort doivent mourir de la même façon qu'ils ont tué leur victime. L'ont-ils pendue, égorgée, ils sont pendus, égorgés. Œil pour œil, dent pour dent, tel est le principe.

En résumé, si l'organisation de la justice en Abyssinie laisse encore à désirer, elle présente néanmoins certaines garanties, aussi bien pour l'accusation que pour la défense. Le droit de redresser les torts, de régler les conflits, de punir les délits et les crimes n'est pas laissé aux particuliers.

Cet état de choses dénote un degré de civilisation assez avancé. Il prouve que les Abyssins ont une conception très nette d'un des principes fondamentaux de toute société, à savoir que toute injustice, que tout crime est une attaque contre l'ordre social, et qu'il appartient à ceux qui sont chargés de le maintenir de la réprimer.

(1) Les rois, ras, dedjaz possèdent un nombre de timbaliers (negarits) proportionnel à leur titre; le négous en a vingt-quatre. Le nombre des joueurs de longues trompettes, semblables à celles des mail-coachs, et de fifres en bambou, qui précèdent les armées des choums, n'est pas limité.

V

QUELQUES MOTS SUR LES DIVERTISSEMENTS CHEZ LES ABYSSINS ET CHEZ LES GALLAS. — LA MUSIQUE ET LA DANSE. — LES ASMARIS. — LES JEUX. — LA FANTASIA. — LA CROSSE, LA PAUME, ETC.

Les Abyssins aiment la musique, la danse et les jeux.

Ils écoutent volontiers leurs « Asmaris », sorte de troubadours, qui chantent des mélopées monotones en s'accompagnant d'un tambourin ou d'une mandoline composée d'une calebasse et de trois cordes. Ces Asmaris sont de toutes les fêtes et cérémonies — mariages ou enterrements. Ils chantent les actions des hommes célèbres, les hauts faits des personnages présents ou les mérites du défunt.

Les danses n'existent que chez les Gallas et sont peu variées. Elles se rythment au son du tambourin ; elles sont très cadencées et généralement symboliques : sept ou huit jeunes gens se placent en ligne, en face d'autant de jeunes filles. Ils se livrent à une sorte de pantomime qui symbolise leur passion. Peu à peu leur ardeur augmente, leurs gestes se précipitent, hommes et femmes se rapprochent, se contorsionnent de toutes les façons, mais toujours élégamment et avec une incomparable légèreté. Les femmes par leurs gestes feignent de céder et de s'offrir ; les hommes simulent tout à la fois les gestes et l'acte d'amour... Le public se passionne pour ce spectacle.

Les jeux abyssins sont très variés ; l'un des plus en honneur est le jeu de la crosse. Les partenaires sont divisés en deux camps placés à une certaine distance l'un de l'autre. Au milieu de l'intervalle qui sépare les deux camps, on dépose une paume dans un petit trou creusé à cet effet ; deux adver-

saires tapent dessus, la font sauter, et les deux camps cherchent à l'amener au but en la frappant à coups de crosse.

Un autre jeu, également en faveur, est celui de la paume. Un homme se place à califourchon sur les épaules d'un autre et jette à terre une balle que les autres partenaires doivent saisir et lui relancer ; s'il rate son coup, il descend, et celui qui le portait monte sur ses épaules.

Dans le jeu de la lance les joueurs sont, comme dans le jeu précédent, divisés en deux camps. Ils lancent leurs armes sur un but déterminé ; celui qui, après une série, a le plus de points monte sur les épaules des autres, et le jeu continue ainsi jusqu'à ce que tous les joueurs soient classés. Alors celui qui a le moins de points doit porter successivement sur ses épaules tous les autres joueurs, qui s'efforcent, du haut de cette monture improvisée, d'atteindre encore une fois le but avec leur lance.

D'autres jeux, moins bruyants, sont également très goûtés des indigènes. Entre autres les échecs et la *guébéta* (table). Ce dernier est des plus compliqués, et nous n'avons jamais pu en comprendre parfaitement toutes les règles. Les joueurs prennent une planchette dans laquelle ils ont creusé, sur des lignes parallèles, dix-huit petits trous ; dans chacun de ces petits trous, ils jettent trois grains de maïs ; aux deux extrémités de la planchette, sont creusés deux grands trous. Il s'agit, par une série de combinaisons, de faire passer les grains dans les deux grands trous. Il faut croire ce jeu très difficile, car il y a beaucoup de parties nulles. Les Somalis ont un jeu analogue, quoique plus rudimentaire.

APPENDICE *A*

COLLECTIONS ENTOMOLOGIQUES

RECUEILLIES AU COURS DE LA MISSION DE BONCHAMPS

ET REMISES AU MUSÉUM PAR M. CH. MICHEL

Les collections entomologiques recueillies dans la région éthiopienne par le regretté Maurice Potter et par M. Charles Michel, aidés également des autres membres de la mission, ont été offertes au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Elles sont d'une richesse extrême, parfaitement conservées et ne comprennent pas moins de trois mille individus. Depuis MM. Raffray et Maindron, jamais notre grand établissement scientifique n'a reçu d'Abyssinie un lot d'insectes aussi important.

Les deux explorateurs avaient parfaitement compris les nécessités propres aux chasses entomologiques. Avant son départ, Potter s'était rendu au Muséum, y avait recueilli des conseils et, dans la suite, en fit profiter son compagnon de route. Au lieu de se borner, comme on le fait trop souvent, à la recherche pure et simple des espèces grandes et brillantes, nos voyageurs ont fait main basse sur la masse des petites formes qui pullulent partout sur le sol : ils ont battu les buissons, fauché au filet à la surface des herbes, secoué les amas de brindilles et de feuilles mortes, fouillé sous les écorces et dans les vieux troncs. C'est ainsi qu'ils sont arrivés à recueillir des milliers de menus êtres qui sont presque tous rares ou nouveaux pour la science. Ils ont su de la sorte éviter l'encombrement, si fâcheux pour les explorateurs, et satisfaire, au delà de toute espérance, les hommes de laboratoire. Combien de collections très volumineuses renferment moins de trésors que celles-là !

Ce n'est pas en un clin d'œil qu'on étudie des matériaux de cette importance, et il y a trop peu de temps que ceux-ci se trouvent au Muséum pour que l'inventaire en soit achevé. Pourtant, il résulte d'un premier examen que la faune entomologique éthiopienne est en rapport étroit avec le sol accidenté qui la porte; dans les plaines et dans les vallées, elle présente des caractères mixtes et se rattache, par plus d'un point, aux faunes du Sénégal et du Soudan; par contre, sur les hauts plateaux, elle devient tout à fait spéciale et paraît propre à la région; c'est alors une faune alpine. Comme on le verra dans les courtes notices qui vont suivre, ce double caractère s'affirme avec la même netteté dans tous les groupes d'insectes.

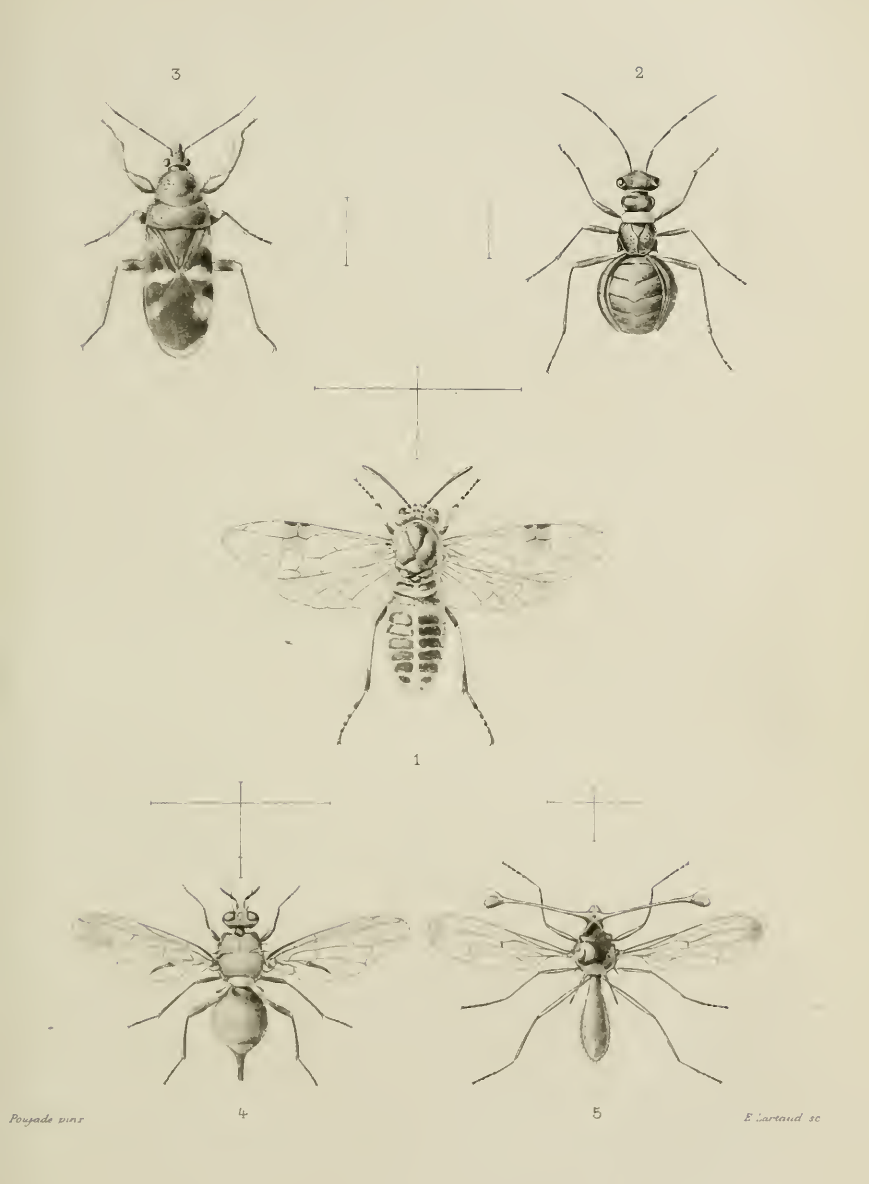
Les Orthoptères, les Hémiptères, les Coléoptères et les Hyménoptères constituent, pour la plus grande part, les collections entomologiques recueillies par Potter et par M. Ch. Michel; chacun de ces ordres sera l'objet d'un exposé très bref. Les Diptères et les Papillons sont beaucoup moins nombreux; ils ne méritent pas, pour le moment, d'observations spéciales, mais leurs formes les plus curieuses sont représentées dans les planches III et IV qui accompagnent cet ouvrage.

ORTHOPTÈRES ET PSEUDO-NÉVROPTÈRES (1)

Dans les collections données au Muséum par M. Ch. Michel l'ordre des Orthoptères est représenté par les types les plus variés; aussi lorsque ces richesses seront étudiées, il sera permis d'avoir une idée assez exacte des Orthoptères qui vivent dans les régions parcourues par MM. Potter et Ch. Michel.

Les Orthoptères proprement dits sont herbivores ou carnassiers. Les uns, et c'est le plus grand nombre, se plaisent au milieu des herbes, des feuillages, de la végétation la plus luxuriante. C'est là aussi que les carnassiers peuvent, avec le plus de succès, se mettre en embûche pour surprendre un gibier sans méfiance. Les autres aiment au contraire les plateaux et les plaines arides, les déserts, pour ainsi dire. Accrochés aux arbustes rabougris, raides et épineux qui sont à peu près la seule végétation de ces pays, ils opèrent promptement leurs métamorphoses, s'accouplent et font leur ponte dans un temps beaucoup plus court; car le soleil devient tellement ardent qu'il ne reste

(1) Par M. R. du Buysson, préparateur au laboratoire d'entomologie du Muséum.



1 Hylotoma Micheli *R. du Buysson* ♀ 2 Myrmoplasta Potteri *J. Martin*

3 Prostemma perpulchra *Stål*, var 4 Leptoxys sp 5 Diopsis sp

Imp J. Taneur

plus aucune humidité dans le sol surchauffé ; alors les plantes se dessèchent et nos insectes ne trouvent plus rien pour se nourrir.

M. Ch. Michel a récolté trois espèces de Forficules que je n'ai pas pu identifier.

Les Blattes sont plus nombreuses. Il se trouve un mâle qui est surtout remarquable par la grande dimension de ses ailes, qui sont d'un noir profond. Il appartient à une espèce assez répandue dans toute l'Afrique équatoriale. C'est donc un nouvel exemple de la similitude des faunes des régions les plus chaudes du continent africain.

Les Mantes sont fort belles. L'une surtout, représentée dans la planche II, la *Pseudocreobotra ocellata* Serv., est d'un coloris des plus délicats. Le corps est vert tendre, marbré de vert vif, et sur le milieu des ailes se trouve un ocelle d'un rose très doux entouré de noir avec le centre vert maculé de noir. L'ensemble de l'insecte est charmant. Malheureusement ces couleurs disparaissent en séchant.

Les Phasmides habitent également l'Abyssinie et la vallée du Nil. La *Clonaria Obockensis* Br. semble particulière aux rivages de la mer Rouge. Ils sont bien étranges, ces Orthoptères au corps cylindrique, ressemblant plutôt à un rameau ! Ils se tiennent habituellement sur les arbrisseaux. Leurs grandes pattes immobiles et droites les maintiennent dans une position tellement semblable à celle d'une branche qu'ils échappent à la vue du meilleur chasseur.

Quant aux Acridiens — les Criquets — ils sont innombrables. Une des plus jolies espèces est le *Zonocerus variegatus* Linné, figuré dans la planche II. Ses ailes, du plus beau vert, font contraste avec le jaune vif du prothorax et les taches rouges des pattes. Une grande espèce, abondante sans doute, ressemble beaucoup au Criquet pèlerin, si redouté de nos colons d'Algérie.

Les Locustides sont assez nombreuses. Le Conocéphaline figuré dans la planche II, le *Pseudorhynchus hastatus* Bol., est la plus grande espèce rapportée par M. Ch. Michel. Son front, terminé en une forte pointe aiguë, semble une arme redoutable, mais je crois la jolie sauterelle bien inoffensive à ce point de vue.

Enfin les Grillons ne sont point absents parmi tout ce petit monde grouillant et chantant :

« L'humble grillon, dans la poussière,
Chante au soleil. »

Le soleil d'Afrique, en effet, ne leur fait point défaut, et les plateaux abyssins doivent retentir de leur monotone et mélancolique cri-cri. Une des espèces est énorme. Elle rappelle le *Brachytripes achatynus* Stoll., qui, dans l'Inde, dévaste les plantations de café et de thé.

Pour quiconque a voyagé dans l'Afrique chaude, les Termites sont de vieilles connaissances. Ils sont partout où l'on repose, partout où l'on veut abriter des provisions et le moindre harnachement. On dirait qu'ils naissent spontanément. Leur voracité n'a pas d'égale ; ils détruisent tout ce qui appartient à l'homme. On les compte par milliers. Leur demeure est un monticule de terre dure, conique, énorme, sur lequel deux ou trois personnes peuvent se tenir. C'est là qu'est enfermée la reine pondeuse, sac informe, blanchâtre, rempli presque en entier par les ovaires devenus très volumineux. Une garde innombrable, armée de mandibules puissantes, la surveille avec une fidélité à toute épreuve. En quelques minutes ils bouchent et maçonnent une ouverture faite dans la citadelle. Le peu que l'on sait sur les mœurs de ces insectes est fort curieux et rappelle beaucoup la vie sociale des Fourmis. C'est la nuit qu'ils opèrent leur brigandage. Ils travaillent toujours à l'obscurité. Ils se font des souterrains d'approche: un long tube construit de toutes pièces avec des débris mâchés et mêlés à de la terre. Les termitières varient de forme suivant les espèces : le dôme peut être orné de nombreux clochetons pointus, ou bien c'est une colonne surmontée de plusieurs chapeaux coniques imbriqués les uns dans les autres, etc.

En terminant je dois dire que les Termites sont un véritable fléau pour l'Afrique équatoriale et constituent pour le planteur une des plus graves difficultés à surmonter. Espérons qu'un jour la science trouvera le moyen de les détruire. Ce ne sera pas un des moindres bienfaits que la civilisation européenne apportera aux populations nigritiques.

HÉMIPTÈRES (1)

Les entomologistes qui étudieront les jolis matériaux récoltés par nos hardis explorateurs y trouveront certainement bon nombre

(1) Par M. J. Martin, préparateur au laboratoire d'entomologie du Muséum.

d'espèces intéressantes. Quant à nous, il serait peut-être téméraire de tirer quelques conclusions de l'examen rapide que nous avons fait de ces chasses. Néanmoins, au point de vue de la distribution géographique, les Hémiptères de MM. Ch. Michel et Potter présentent un grand intérêt.

Il y a là plusieurs espèces de *Coptosoma*, petits Hémiptères scutellaires, au corps hémisphérique, ressemblant à certaines graines mûres. Puis le *Sphœrocoris ocellatus*, si commun dans toute l'Afrique, mais plus densément répandu au Sénégal, au Soudan. A côté de ces espèces se voit le *Callidea Bohemani*. Il est intéressant de trouver ici ce magnifique scutellaire aux couleurs brillantes et métalliques. Il ne semble pas encore avoir été signalé en Abyssinie. Cette espèce a pourtant une aire de dispersion très grande, quoique peu connue. Les collections du Muséum d'histoire naturelle de Paris renferment en effet des individus provenant du Gabon, du Congo, du Tanganyika, du Natal. Ce genre remarquable, qui serait à reviser complètement, compte une dizaine d'espèces exclusivement africaines. Elles sont certainement plus nombreuses, et nous en connaissons qui ne se rapportent à aucun des types décrits. Une espèce des plus communes, souvent observée en Abyssinie, est celle que plusieurs voyageurs, les Maindron, les Jousseaume, les Coutière, nous ont fait connaître d'Obock, de Djibouti, du Harrar. C'est l'espèce fréquente dans tout le bassin de la mer Rouge. *Callidea Bohemani* caractérise au contraire les régions élevées orientées vers le bassin du Nil. Ce n'est pas la seule observation que l'on puisse tirer de l'examen des récoltes faites par MM. Ch. Michel et Potter. Les autres espèces de Pentatomides recueillies démontrent aussi que nous sommes en présence d'une faune soudanaise — et du Haut Congo — n'ayant presque aucun rapport avec celle du versant de la mer Rouge. Il en est de même pour les Lygæides. Nous avons décrit ailleurs une espèce curieuse de Pyrrhocoride : *Myrmoplasta Potteri* (Pl. III, fig. 2). Il en est ainsi du *Phyllontochila* figuré dans cet ouvrage (Pl. II, fig. 4). C'est une espèce que nous n'avons pu rapporter en toute sûreté à l'une de celles déjà connues, mais que nous n'osons décrire comme nouvelle. Elle se rapproche des espèces déjà connues du Congo. Les Réduviides appartiennent surtout aux groupes des Piratines, des Réduviines proprement dites et des Stenopodines. La famille des Nabides, dont les représentants sont toujours si rares,

renferme une variété de *Prostemma perpulchra* qui diffère du type par son corselet entièrement rouge brique et par quelques autres caractères (Pl. III, fig. 3). Les insectes vivant au bord des eaux sont peu abondants. Il y a cependant l'espèce caractéristique des rivages africains : le *Mononyx grandicollis*. Une autre, non moins répandue au sein des eaux du continent, est un nageur rapide : le *Sphærodema nepoides*. Comme toutes les autres espèces de la famille à laquelle il appartient, celle des Bélostomides, elle porte ses œufs sur son dos, la ponte couvrant tous les élytres est collée par une matière agglutinante. Pendant tout le développement de l'œuf, le Sphærodème, quoique bon voilier, ne peut plus, ainsi embarrassé, quitter les eaux au milieu desquelles se sont passées les premières phases de la ponte.

L'histoire du développement de ces Hémiptères est inconnue. Il serait facile, grâce à ces mœurs, uniques chez les hémiptères, d'étudier, sur des matériaux bien conservés, les différents stades de leur évolution. On tirerait certainement de cet examen des renseignements intéressants sur l'origine des Bélostomides.

Les Hémiptères homoptères, peu nombreux, sont de petite taille, mais d'autant plus remarquables. Parmi eux se trouve une espèce de Cercopide appartenant au genre *Locris*. Avec ses ailes bariolées, lui donnant une physionomie spéciale, elle semble différer sur nombre de points des espèces connues d'Afrique. Elle pourrait bien être nouvelle et caractériser les régions parcourues dans cette partie de l'Abyssinie.

COLÉOPTÈRES (1)

La physionomie particulière de la faune coléoptérologique de l'Abyssinie et des contrées voisines résulte surtout du mélange d'une assez large proportion d'espèces qui lui appartiennent en propre avec d'autres dont l'aire de dispersion géographique s'étend sur la plus grande partie de l'Afrique orientale, ou gagne même souvent vers l'ouest le Soudan occidental et le Sénégal. Ces espèces, dont l'aire de dispersion est si vaste, mélangées à des formes spéciales

(1) Par M. Lesne, assistant au laboratoire d'entomologie du Muséum.

telles que l'*Anthia Lefebvrei,* divers *Polyhirma* et *Tefflus*, etc., s'observent principalement dans la région des vallées et des plateaux inférieurs, où croît le baobab, et dont l'altitude moyenne ne dépasse pas 1,400 à 1,500 mètres. Comme l'a montré M. A. Raffray, c'est sur les hauts plateaux, vers une altitude de 2,000 à 2,500 mètres, où la température oscille généralement entre 10° et 25° à l'ombre, que se rencontrent en grand nombre les types spéciaux. Les massifs les plus élevés sont habités par une véritable faune subalpine. C'est là que l'on trouve le remarquable *Calosoma Raffrayi* et un certain nombre d'autres Carabides appartenant à des genres très répandus dans la région paléarctique. Les représentants des genres africains ou spéciaux y sont rares.

Quelques mots relatifs aux espèces figurées sur la planche de Coléoptères jointe à ce volume (Pl. I) viendront à l'appui des remarques qui précèdent.

La Cicindèle représentée sur cette planche (*Cicindela viridis* Raffr., fig. 1) paraît être spéciale à l'Abyssinie. Sa coloration vert-pré rappelle celle de notre *Cicindela campestris*. Ses élytres sont entourés d'une bande ambrée située en dedans de leurs bords, et ils présentent sur le disque des taches allongées de même couleur. Aux environs d'Adoua, où l'espèce fut découverte par M. A. Raffray, elle abondait dans les prairies des bords de la rivière Assam; on la voyait voler par milliers avec une grande rapidité.

Les deux espèces qui se rapprochent le plus de la *Cicindela viridis* en ont la forme élancée et la bande ambrée des élytres. L'une, *C. gigantea* Raffr., paraît être aussi exclusivement abyssine; elle compte parmi les plus grandes Cicindèles. L'autre habite l'Afrique occidentale, Sénégal et Guinée; c'est la *Cicindela cincta* Ol.

Le Coprophage figuré (*Cyptochirus* (nom. nov.) *ambiguus* Kirby) (fig. 2) (1) appartient au groupe des Onthophagides. On l'a rangé à tort parmi les *Oniticellus*, dont il ne présente pas les caractères fondamentaux des antennes et de l'écusson.

Cette espèce est répandue dans toute l'Afrique orientale depuis l'Abyssinie jusqu'au cap de Bonne-Espérance; on la retrouve au

(1) Le nom inédit de *Cyptochirus* est celui qui figure dans la collection de G. van Lansberge, aujourd'hui en la possession de M. René Oberthur.

Sénégal. Sa sculpture et sa vestiture toutes particulières lui donnent un aspect terreux, et elle partage cet aspect avec deux formes voisines appartenant à la faune indo-chinoise (*Oniticellus falsus* Sharp. et *O. exsul* Sharp.) qu'il conviendra aussi de distraire des vrais *Oniticellus*. Le *Cyptochirus ambiguus* mâle se reconnaît à ses tibias antérieurs très allongés, dentés au côté interne et recourbés en dedans au sommet. Chez la femelle les mêmes tibias sont beaucoup plus courts et sont élargis à l'extrémité.

Le *Diastocera trifasciata* de la tribu des Longicornes *Lamiinæ* (fig. 3) se rencontre à la fois au Sénégal, au Congo et en Abyssinie. Dans cette dernière contrée, l'aspect de l'insecte est un peu modifié par suite de la réduction et de la fragmentation des fascies noires des élytres.

Autant qu'on peut l'affirmer d'après les connaissances actuelles, le *Sagra Galinieri* Lacord. (fig. 4) est confiné dans la région abyssine, car le mâle décrit par Lacordaire sous le même nom appartient certainement à une espèce différente (1). Les rides grossières qui plissent la base des élytres chez le *Sagra Galinieri* sont un caractère qu'on observe seulement dans un petit nombre d'espèces africaines.

Le genre *Corynodes* appartient comme les *Sagra* à la famille des Chrysomélides. Il est répandu dans les parties chaudes de l'ancien monde et est représenté en Afrique par une trentaine d'espèces environ, dont trois au moins se rencontrent en Abyssinie sans paraître se retrouver ailleurs. Ce sont en même temps des espèces dont les caractères sont assez remarquables. Par une exception rare dans le genre *Corynodes*, l'une d'elles, *C. Raffrayi* Lef., a le corps entièrement roux. Les deux autres sont métalliques comme la presque totalité de leurs congénères; mais elles présentent cette particularité encore inobservée chez les *Corynodes* d'avoir les flancs du prothorax marqués d'une suture très nette au moins à ses extrémités. Ce sont les *C. abyssinica* Jac. et *Micheli* Lesn. Ce dernier est très variable de coloration. Il passe de la teinte verte au bronzé

(1) Ce mâle fait partie des collections de M. René Oberthür.

presque noir sur les élytres et resplendit parfois des reflets cuivreux les plus fulgurants. Il a été découvert par MM. Ch. Michel et M. Potter dans le pays des Gallas (1).

HYMÉNOPTÈRES (2)

Les Hyménoptères sont excessivement variables dans leurs formes et leur coloration. Les uns sont vêtus de velours et de satin aux tons chatoyants ; les autres, les *Chrysis* par exemple, ont les téguments teintés des couleurs les plus éclatantes de l'or, de l'azur et de l'émeraude. J'en connais un grand nombre qui ne le cèdent en rien aux plus riches par l'élégance de leur vestiture plus sombre et par l'harmonie des contours de leur corps. L'Afrique, tout particulièrement, nourrit des espèces étranges, complètement différentes de ce que nous avons l'habitude de voir en Europe, et je crois que la faune abyssinienne n'est point déshéritée sous ce rapport, à en juger par ce qu'on en connaît. En dehors des formes plastiques, les Hyménoptères sont pleins d'attraits pour leur manière de vivre et de se reproduire. Que de secrets nous sont encore inconnus concernant leurs mœurs! La biologie de ces bestioles est la partie la plus captivante de l'Histoire naturelle.

Parmi les espèces rapportées par M. Ch. Michel je puis en citer quelques-unes.

L'Eumène teinturier (*Eumenes tinctor* Christ), si joli avec ses ailes bleu d'acier. Il construit un nid très solide en maçonnerie. La mère détrempe de la terre avec sa salive et en fait une boulette qu'elle emporte avec ses mandibules. Ce mortier est gâché et disposé petit à petit de manière à former une urne très renflée, fixée au rebord de la toiture d'une case, ou sous l'encorbellement d'un rocher, souvent même sur la charpente et à l'intérieur des maisons. Le support fait le fond de l'urne; les parois internes sont lissées avec le plus grand soin, et l'ouverture est en goulot court surmonté d'un col évasé. La cellule faite, l'Eumène se met en chasse pour l'approvisionner, car ses enfants sont éminemment carnassiers. Il s'attaque

(1) Voy. *Bulletin du Muséum d'histoire naturelle,* 1900, n° 1, p. 18-20, fig.
(2) Par M. R. du Buysson, préparateur au laboratoire d'entomologie du Muséum.

donc à des chenilles arpenteuses, abondantes dans la localité. Il a soin de les anesthésier en les piquant de son aiguillon dans les ganglions principaux de la chaîne nerveuse. Il opère en praticien habile, car la chenille reste engourdie et se laisse emporter facilement, puis glisser en rond dans la cellule de terre. Quand cette dernière est garnie de six à huit chenilles, la guêpe dépose un œuf et clôt la cellule, en ayant soin de défaire le col évasé qui indiquerait l'entrée du nid aux insectes parasites. Un cimentage bien uni dissimule la nichée. La guêpe accole une deuxième, puis une troisième cellule à côté de la première, et ainsi de suite jusqu'à la fin de sa ponte. Cet ensemble de cellules forme une masse de mortier qui semble avoir été jetée là par un gamin ou la maladresse d'un maçon. Lorsque le nid est exposé au soleil ou à une trop grande chaleur, l'insecte a soin de mettre en dessus des cellules plusieurs couches de ciment séparées les unes des autres par des vides. De la sorte, les larves sont protégées contre les rayons brûlants du soleil, qui les auraient bientôt desséchées avant même d'avoir atteint leur complet développement.

Dès que la jeune larve sort de l'œuf, elle trouve le couvert mis. Elle n'a qu'à manger, sans souci du lendemain, puisque sa mère a mis la quantité de provisions nécessaire à son développement. Ces chenilles anesthésiées restent fraîches suffisamment longtemps pour que la larve de l'Hyménoptère puisse les consommer une par une jusqu'à la dernière. Ce phénomène est une des choses les plus curieuses de l'Entomologie, et il a étonné bon nombre de naturalistes éminents.

Les Bélonogasters à ailes rousses (*Belonogaster rufipennis* Saussure) et juncé (*B. junceus* Gerst.) sont deux guêpes sociales fort industrieuses. Leur nid rappelle un peu celui de la Poliste de France; mais au lieu d'être plan par derrière, du côté de son point d'attache, le gâteau forme une surface concave, parce que les cellules sont divergentes et très allongées. Le carton dont il est fait est souple et d'une extrême minceur. Le pied central est long; aussi le nid est-il fort gracieux quand, pendu à une branche ou à une feuille de palmier, il se balance au gré du vent, tout couvert des ouvrières occupées à donner la becquée aux jeunes larves. Celles-ci sont nourries de matière azotée, malaxée avec du miel ou autre sucre que la nourrice dégorge au fur et à mesure des besoins. Les



Poujade pinx E Lartaud sc

1 Bittacus sp 2 Papilio Echerioides *Trimen* ♂

3 Pieris Raffrayi *Ch Oberthur* 4 Macaria rectistriaria *H S.*

Imp J Taneur

Bélonogasters ont l'abdomen très allongé, le premier segment étant comme un fil, et le reste globuleux ; les pattes sont très longues et les ailes très amples. L'insecte est gracieux dans tout son ensemble.

L'*Eumenes tinctor*, de même que les deux Bélonogasters dont je viens de parler, sont répandus dans toute l'Afrique chaude. On les a trouvés au Sénégal, dans la Sierra Leone, le Soudan, le Congo, le Mozambique, le Transvaal et à Madagascar.

L'abeille rayée (*Apis fasciata* Latr.) est, dit-on, celle que l'on cultivait à l'époque des Pharaons! Elle est couverte de poils gris et l'abdomen porte à la base de chaque segment une bande blanche et soyeuse. Elle habite les arbres creux, quand elle est à l'état sauvage. Son miel est aussi bon que celui de l'abeille de France (*Apis mellifica* L.).

M. Ch. Michel a rapporté une autre petite abeille, une Trigone, qui habite, elle aussi, les arbres creux et fait du miel exquis. Les Trigones sont peu nombreuses en espèces sur le continent africain. On les connaît surtout d'Amérique et on en a décrit plus de cent espèces. Les rayons qu'elles fabriquent sont simples, c'est-à-dire que seul le côté inférieur porte des cellules; mais, chose bizarre, ces rayons servent uniquement à l'élevage des larves. Le miel est déposé dans de grosses outres de cire situées autour des rayons. Quand les Trigones ont besoin de miel, elles éventrent une des outres. Ces petites abeilles sont dépourvues d'aiguillon, et pour se défendre, quand on s'empare de leur miel, elles mordent avec fureur en dégorgeant en même temps un liquide corrosif qui fait souffrir l'agresseur.

Parmi les autres Hyménoptères d'Abyssinie, se trouvent des Sphégides, des Mutillides, des Ichneumonides, des Fourmis et enfin une Tenthrède fort belle (*Hylotoma Micheli* R. du Buysson) dont le nom dira aux entomologistes futurs que c'est à M. Ch. Michel que l'on doit sa découverte.

E.-L. Bouvier,

Professeur au Muséum d'histoire naturelle.

CATALOGUE

DES OISEAUX RECUEILLIS AU COURS DE LA MISSION DE BONCHAMPS

ET REMIS AU MUSÉUM PAR M. CH. MICHEL (1)

NOMS	CONTRÉES
Agapornis tarenta (Stanl.)........	Léka, monts du Rogué, 2,000 à 2,800 mètres (2).
Neophron peccnopterus (L.)......	—
Haliaetus vocifer (Daud.).........	—
Nisaetus bellicosus (Daud.).......	—
Spizaetus occipitalis (Daud.)......	—
— — —	Vallée de la Didessa, 1,450 mètres, altitude moyenne.
Buteo augur (Rüpp.).............	Bouré, Ilou-Babor, 1,900 mètres, altitude moyenne.
— — —	Léka.
— — —	Bouré.
— — —	Vallée de l'Omo, bassin du lac Rodolphe, alt. 1,890 mètres.
Cerchneis tinnuncula (L.).........	Iméro, rives du Baro, plaine du Nil-Blanc (2 spécimens).
Polyboroïdes typicus (Smith.) (Faucon guêpier)..................	Bouré.
Melierax polyzonus (Rüpp.).......	Rives du Baro (2 spécimens).

(1) Tous ces oiseaux ont été dépouillés par Maurice Potter.

(2) Les noms des contrées où ces oiseaux ont été tués ne seront accompagnés qu'une fois d'indications complémentaires.

NOMS	CONTRÉES
Milvus ægyptius (Giré.)	Bouré (2 spécimens).
— — —	Tchora, vallée de la Didessa.
— — —	Très commun.
Bubo cinerascens (Guér)	(2 spécimens).
Melanobucco æquatorialis (Shelley).	Bouré.
— —	Rives du Baro, alt. 480 mètres.
— abyssinicus (Lath.) . .	Iméro.
Centropus monachus (Rüpp.)	—
Turacus leucotis (Rüpp.)	Bouré (2 spécimens).
Colius leucotis (Rüpp.)	—
Bycanistes cristatus (Rüpp.)	— (4 spécimens).
Lophoceros melanoleucus (Licht.) . . .	—
— nasutus (L.)	Anna, 2,292 mètres, vallée de la Didessa.
— — —	Vallée de la Didessa (2 spécimens).
Ceryle rudis (L.)	Rives du Baro (3 spécimens).
Halcyon semicærulea (Forsk.)	— (4 spécimens).
Merops persicus (Pall)	—
— albicollis (V.) œil rouge . . .	Bouré.
— cyanostictus (Cab.)	Rives du Baro (2 spécimens).
— Bullocki (V.)	Iméro, rives du Baro (2 spécimens).
Coracias abyssinicus (Bodd.)	(2 spécimens).
Eurystomus afer (Lath.)	Bouré (2 spécimens).
Nectarinia tacazze (Ston.) œil brun.	—
Pycnonotus arsinoë (Hemp. et Etr.).	—
Crateropus leucopygius (Rüpp.) . . .	— (3 spécimens).
Cossypha (Bessornis) semirufa œil brun (Rüpp.)	—
Turdus abyssinicus (Gm.)	—
Cisticola robusta (Rüpp.)	—
Psalidoprome pristoptera (Rüpp.) œil noir	—
Terpsiphone cristata (Gm.)	—
— — —	—
Platystira albifrons (Stonpr.) ♀ œil brun	—
Bradyornis chocolatina (Rüpp.)	—
Buchanga atra im. assimilis (Bechst.)	Iméro.

NOMS	CONTRÉES
Lanius humeralis (Stanl.) œil brun jaunâtre	Bouré (3 spécimens).
Dryoscopus æthiopicus (Gm.)	—
Telephonus (Bocagia) Potteri (1) (Oust.) nouvelle espèce? œil rouge.	—
Laniarius erythrogaster (Cretschm.)	Rives du Baro.
Serinus striolatus (Rüpp.)	Bouré.
Passer Swainsoni (Rüpp.)	—
Urotrachya phœnicea var. Traversii (Salvad.) œil brun jaune	—
Pyromelana Friedrichseni (Fisch. et Rich.)? œil brun jaune	—
Penthetria laticauda (Licht.) œil brun, g. n. 6	— (2 spécimens).
Vidua principalis (L.) g. n° 17, œil brun ou brun jaunâtre sombre	Bouré et Goré.
Heteryphantes Guerini (Lap.)	Bouré.
Buphaga erythrorhyncha (Stanl.) œil rouge	— (2 spécimens).
Lamprocolius chalybœus (Ehr.) œil jaune orange	— —
Lamprotornis purpuropterus (Rüpp.)	(2 spécimens).
Corvultur crassirostris (Rüpp.)	Bouré.
Heterocorax capensis (Licht.)	— (2 spécimens).
Anastomus lamelligerus (Tem.)	Iméro.
Mycteria senegalensis (Shaw.)	—
Balearica parmina (L.)	Rives du Baro.
Ibis hagedash (Lath.)	Bouré (3 spécimens).
Himantopus candidus (Bonn.)	Rives du Baro.
Hoplopterus spinosus (L.)	— (2 spécimens).
Pluvianus ægyptius (L.)	— —
Pelecanus rufescens (Gm.)	—

(1) M. E. Oustalet, professeur au Muséum d'histoire naturelle, a donné le nom de notre regretté ami à cette espèce jusqu'alors inconnue.

Mai 1900.

E. OUSTALET,
Professeur au Muséum d'histoire naturelle.

VOCABULAIRE YAMBO

A

Antilope.	Tangk.
Apporte.	Kalé *ou* kali.
Arachide.	Toho.
Arbre.	Djato.
Autruche.	Conno.

B

Bague.	Gélo.
Beaucoup.	Sibigi.
Bière de sorgho.	Kõõ.
Blanc.	Tarré.
Bleu.	Tchol.
Bœuf.	Dian.
Boire.	Amada.
Bois.	Ranno.
Bonnet à passer la bière.	Adinga.
Bouche.	Dog.
Boue.	Ouboulou.
Bracelet d'ivoire.	Letch.
Bras.	Tchéret.
Buffle.	Djobi.

C

Ceinture en herbes sèches (*vêtement de femme*).	Engaoua.
Ceinture en perles (*vêtement de femme*).	Aling.
Chemin.	Odjo.
Cheveu.	Djir.
Chèvre.	Diel.
Collier.	Gjiéni.
Corps.	Deret.
Cou.	Tchak.
Crocodile.	Nian.
Cultures.	Apida.

D

Demain.	Doo ou dooïa.
Dent.	Lak.

E

Eau.	Fii *ou* nam.
Écoute.	Kouaïet.

Éléphant. Letché.
Étoffe de coton. Abi.
Étoile. Toié.

F

Farine. Moõ.
Feu. Maïo.

G

Galette séchée et réduite en poudre. Rido.
Girafe. Rii.
Grand. Pale.

H

Herbe. Loum.
Hier. Aouaré.
Hippopotame. Laïé.

J

Jambe. Tetet.
Jarre en terre. Dag.
Jaune. Marre.
Jour. Ouangtchia.

L

Lait. Tiat.
Lance. Tong.
Lance armée d'un péroné de girafe. Tire.
Langue. Lep.
Lanière en cuir. Mata.
Lèvre. Dect.
Loin. Kourabar.
Lune. Douoaï.

M

Main. Tchénet.
Maïs. Abaï.
Maison, hutte. Itsiel.
Manger. Nintchiamo.
Marais. Agoula.
Matin. Rouo.
Moi. Anïé.
Mois (d'une lune). Abiticlo.

N

Nasse. Doolo.
Noir. Tchol.
Nuit. Aouare.

O

Œuf. Tong.
Oreille. Itch.
Os. Tchoû.

P

Pagaie. Oupaal.
Papier à passer la farine. Loulou.
Peau de chèvre tannée (*vêtement d'homme* Doufa.
Pêcherie. Abila.

Perles d'échange.	Tia.
Petit.	Tiin.
Pied.	Apeigne.
Pirogue.	Djaé.
Plaine.	Peïgne.
Pluie.	Cot.
Pois.	Ongori.
Poisson.	Rio.
Poitrine.	Côra.
Poulet.	Géno.
Pourquoi.	Dano *ou* ango.
Près.	Ischan.

R

Rivière.	Nam.
Roi, chef de territoire.	Kouaro.
Rouge.	Kouaré.

S

Sable.	Akouo.
Saison des pluies.	Schir.
Sec.	Tale.
Sein.	Touno.
Soir.	Aboïa.
Soleil.	Tchian.
Sorgho.	Béel.

T

Tête.	Niémi.
Toi.	Niéni *ou* kaïé.

V

Va.	Tii.
Vent.	Djamo.
Ventre.	Etché.
Vert.	Ouia *ou* vouiri.
Viande.	Éringo.
Viens.	Oûi.
Village, pays.	Païopan.

Y

Yeux.	Njeng.

Numération

1.	Échélo.
2.	Ario.
3.	Adago.
4.	Agnouélo.
5.	Abiou.
6.	Abichélo.
7.	Abiréo.
8.	Abbara.
9.	Abingouéno.
10.	Apfâar.
11.	Apfaar coutchélo.
12.	— courio.
13.	— coudago.
14.	— cougnouélo.
15.	— coubiou.
16.	— coubichélo.
17.	— coubiréo.
18.	— coubara.
19.	— coubingouéno.

Les indigènes n'ont pu me donner la suite des nombres : « Arrivé à dix-neuf, on recommence par échélo-un, » répondaient-ils invariablement.

Le manque d'interprètes a limité mes recherches ; cependant j'ai pu fixer encore les quelques phrases suivantes :

Comment s'appelle cette rivière?	Naming, niéniengo?
Y a-t-il une rivière qui entre au Baro?	Naman djoka Oupéin?
Pourquoi te couches-tu au soleil?	Dano ouantchani louti bengo?
Apporte de la farine, je te payerai avec des perles.	Moõ kali dingiéa tii.
Apporte du bois pour faire du feu, je te le payerai.	Ranno kali kitamaïo dingiéa.
Nous venons faire amitié avec ton chef.	Anao konaro noouaté.
Apporte beaucoup à manger, je te tuerai des hippopotames.	Sibigi nintchamo kalé laïé djin.
Y a-t-il un chemin pour aller au village?	Païopan tché nouto aporodjo?
Y a-t-il de l'eau en chemin?	Odjoni nam noutchio (ou nouto)?
L'eau est dans un puits.	Nam djina oubar.
Es-tu allé dans ce pays?	Kouné païopan niaï?
Est-ce que le pays est habité?	Païopan nouto dano?
Ce que tu as fait est mal.	Dinéti iaba metté.
Il t'arrivera malheur.	Ino ouinni.
Il y a un gué.	Nam nouto odjo.
Où y a-t-il des éléphants?	Kramber letché ageï?
Couche-toi.	Kaïé louti.
Lève-toi.	Kaïé omàala.
Vers le soleil levant.	Tchian omãala.
Vers le soleil couchant.	Tchian afoda.
De ce côté.	Looï.
De l'autre côté.	Looga.
Le beau temps.	Oro.
Il y a.	Nouto.
Comment s'appelle?	Niéniengo.

APPENDICE *B*

CONDITIONS D'ENGAGEMENT

DES SERVITEURS ABYSSINS OU GALLAS

DOMESTIQUES		EN STATIONNEMENT à Addis-Abeba	EN STATIONNEMENT dans les pays Gallas ou sur les plateaux
		Par mois	*Par mois*
Abyssins.	Hommes	3 à 4 thalers.	5 thalers.
	Femmes	1 1/2 à 2 thalers.	2 thalers.
Gallas. Hommes		Ne se louent pas au mois (1).	3 thalers.

En plus de son gage, un domestique a droit à un demi-thaler par mois pour sa nourriture; pour son habillement, à un pantalon et une chemise en cotonnade (aboudjedide) tous les six mois.

* * *

DOMESTIQUES ABYSSINS ACCOMPAGNANT UNE CARAVANE

(EN ABYSSINIE SEULEMENT ET SUR LES PLATEAUX)

Par mois.	Chargeurs de mulets	6 thalers.
	Boys et gardeurs de mulets (renias)	3 —

(1) Les Gallas que l'on trouve à engager à Addis-Abeba sont presque exclusivement des Gouragués. Ils travaillent la terre, bâtissent les maisons et se louent à raison de six à huit hommes pour un thaler et par jour.

La nourriture est à la charge du patron; elle consiste en trois à cinq galettes (indjera) par jour et du beurre, du piment (berberi) et du sel pour faire la sauce; de la viande une à deux fois par semaine : un mouton pour huit à dix hommes.

L'habillement, fourni également par le patron, se compose d'un burnous en poil de chèvre (fabrication du pays) tous les ans, un pantalon et une chemise en cotonnade (aboudjedide) tous les six mois.

* * *

Pour un voyage d'Addis-Abeba à Djibouti, par le désert Danakil ou par le Tchertcher et Harrar.

Tarif { 12 thalers par homme.
15 thalers pour le chef des domestiques.

Nourriture à la charge du patron.

Pour un voyage d'Addis-Abeba à Harrar

Tarif.................... 6 thalers par homme.

Pour un voyage d'Addis-Abeba à Harrar (aller et retour)

Tarif.................... 12 thalers par homme.

Nourriture à la charge du patron.

Pour un courrier rapide d'Addis-Abeba à Harrar (aller et retour)
(Treize à quatorze jours)

Tarif.................... 25 thalers par homme.

La nourriture n'est pas à la charge du patron.

Pour un voyage d'Harrar à Djibouti

Tarif : 6 thalers par homme.

Nourriture à la charge du patron.

TRANSPORT DES MARCHANDISES EN CARAVANE

DE DJIBOUTI A HARRAR

A ADDIS-ABEBA ET DANS LES PROVINCES GALLAS

Les indications sur le transport des marchandises en caravane entre Djibouti et Harrar n'auront bientôt plus qu'un intérêt rétrospectif, grâce à l'ouverture du chemin de fer entre ces deux points.

De Djibouti à Gueldessa. — Poids de la charge : 240 à 250 kilos, répartis également en deux ou quatre colis. Comme la nature et surtout la forme des colis modifient les conditions d'engagement, il est bon de savoir que les chameliers préfèrent les caisses ne dépassant pas 50 à 60 kilos, car ils répartissent presque toujours la charge de 250 kilos entre deux bêtes. Ces caisses ou ces ballots doivent avoir, autant que possible, $0^m,45$ de large sur $0^m,50$ de haut et $1^m,10$ de long.

Prix du transport, par charge (chameaux somalis). 28 roupies (1).

Dans les périodes de sécheresse, ce prix augmente.

Frais d'*abane* (chef de la caravane), par charge. . 2 roupies.

Durée du voyage : vingt-deux à vingt-cinq jours.

Lorsque l'on veut se faire suivre de ses bagages ou faire transporter des marchandises rapidement, on doit prendre des chameaux « en courrier », c'est-à-dire que la charge est réduite de moitié : 120 kilos. Mais les prix de location et les frais d'abane restent les mêmes que pour la charge entière : 28 roupies par demi-charge et 2 roupies à l'abane. La durée du voyage n'est plus alors que de douze à quatorze jours.

Les chameliers danakils, dont les bêtes sont moins fortes, ne prennent que trois quarts de charge ; il est, en outre, dangereux d'employer des Danakils pour parcourir la route Djibouti-Gueldessa, qui passe en territoire issa-somali. On s'expose ainsi à une attaque de la part des Issas-Somalis.

(1) La roupie vaut actuellement 1 fr. 70 à Djibouti.

De Gueldessa à Harrar. — Les chameaux somalis, habitués à la nourriture du désert et à la chaleur, s'arrêtent à Gueldessa, au pied des contreforts du Harrar. Ils sont remplacés, à Gueldessa, par des chameaux de la tribu des Gallas-Nollé, accoutumés à la marche en montagne et à la nourriture qu'ils y trouvent.

Prix par charge de 240 à 250 kilos....	4 thalers.
Frais d'abane, par charge............	4 piastres.

Durée moyenne du voyage : deux jours.

Il faut acquitter, à l'entrée de la ville d'Harrar, un droit de 4 piastres par chameau, 2 piastres par mulet, cheval ou âne.

Pour le chemin inverse, d'Harrar à Gueldessa, c'est-à-dire à la descente, le prix du transport par charge est inférieur au précédent. Il varie suivant l'abondance des chameaux dans la ville d'Harrar.

De Harrar à Baldji par le désert Danakil.

De Harrar à Herrer-Gotha. — Chameaux de la tribu des Aouïas.

Poids de la charge, répartie en deux ou quatre colis : 220 kilogrammes.

Prix, par charge........ .	5 thalers 6 piastres.
Frais d'abane, par charge..	4 piastres.

Durée moyenne du voyage : six jours.

De Herrer-Gotha à Baldji. — Chameaux danakils.

Le changement de chameliers et de chameaux nécessite un stationnement à Herrer-Gotha, qui varie, suivant la bonne ou mauvaise volonté du chef du pays Timbao, de cinq à vingt jours et plus.

Poids de la charge, répartie en deux ou quatre colis : 220 kilogrammes.

Prix, par charge...........	12 à 13 thalers.
Frais d'abane, par charge.....	1 thaler.

Durée moyenne du voyage : vingt-cinq jours.

Les marchandises à destination d'Addis-Abeba ont avantage à ne pas passer par Harrar et à se rendre directement de Djibouti à Herrer-Gotha, par l'oasis Ouarouf et Lalibella (frontière des terri-

toires issa-somali et danakil). Le changement de chameaux se fait soit à Lalibella (une heure et demie de marche dans l'est d'Herrer-Gotha), soit à Herrer-Gotha. Les conditions de charge sont les mêmes qu'entre Djibouti et Gueldessa, mais le prix est inférieur : 23 à 26 roupies par charge de 240 kilogrammes. Par cette route directe, qui quitte le chemin des caravanes Djibouti-Gueldessa à Mordalé, on économise, en outre, les frais de transport entre Harrar et Herrer-Gotha, ou entre Gueldessa et ce dernier point.

Les prix de transport entre Gueldessa et Herrer-Gotha, par chameaux aouïas, sont les mêmes que ceux exigés entre Harrar et Herrer-Gotha.

De Baldji à Addis-Abeba. — Le transport est fait par des Abyssins, avec des mulets, des chevaux ou des ânes, à raison de 6 thalers par charge de chameau, en saison sèche, et de 8 thalers en saison des pluies.

Durée moyenne du voyage : saison sèche, quatre jours; saison des pluies, six jours.

De Harrar à Addis-Abeba, par le Tchertcher. — Des negadis (marchands) abyssins, possédant soit vingt, soit cinquante, soit cent mulets de charge, et ayant à leur solde le personnel nécessaire pour les conduire, acceptent le transport des marchandises de Harrar à la capitale, par les montagnes du Tchertcher.

Poids de la charge, répartie également en deux colis : 70 à 80 kilogrammes.

Prix, par charge........... 12 à 15 thalers.

Durée moyenne du voyage : vingt à vingt-cinq jours.

Il est prudent de faire escorter les caravanes dans la traversée du désert par cinq ou six domestiques abyssins armés, soit pour hâter la marche de l'abane, soit pour prévenir les pillages ou simplement l'abandon des marchandises par les chameliers. La solde et la nourriture des hommes d'escorte augmentent d'autant les prix de transport.

D'Addis-Abeba aux provinces de l'empire : Godjam, Ilou-Babor, etc. — Principalement à l'époque des arrivages de café des provinces gallas (mai, juin, octobre, novembre), on peut trouver, dans la capi-

tale, 200 à 300 mulets de bât à louer. Les propriétaires de ces mulets, les negadis, se chargent, à forfait, du transport des marchandises. Le prix est à débattre et varie suivant la distance, évaluée en jours de marche, suivant la saison et l'abondance des mulets sur la place.

POIDS ET MESURES

POIDS

Le thaler, soit le thaler de Marie-Thérèse, soit le nouveau thaler à l'effigie de l'empereur Ménélik, dont le poids est de 28 grammes, peut être considéré comme l'unité de poids abyssine.

Les différents poids usités sont :

L'okiette	pour l'or	le poids de	1	thaler	0^k028
	pour la civette	—	1	—	0^k028
	pour l'ivoire	—	480	—	13^k440
Le netter		—	30	—	0^k840
La frassela		—	600	—	16^k800

L'amoulet, monnaie divisionnaire abyssine, barre de sel rectangulaire de $0^m,26$ de long sur $0^m,04$ 1/2 à $0^m,05$ d'épaisseur, pesant en moyenne $0^k,640$, est pris pour unité de poids, dans les pays gallas, pour les petits achats de coton brut, de piment rouge et d'autres épices.

Les marchands se servent d'une balance romaine rudimentaire, composée d'un fléau en bois, taillé en forme de massue, dont le point de suspension est du côté le plus mince. Le plateau est un morceau de courge bouteille suspendu au fléau par trois petites cordes. Le fléau est taillé de telle sorte qu'un amoulet placé dans le plateau lui fait équilibre. Il n'existe point de poids pouvant se déplacer le long du fléau ; aussi, il est impossible de faire, avec cet instrument, des pesées inférieures ou supérieures au poids d'un amoulet.

MESURES DE CAPACITÉ

Pour les liquides. — Il n'existe pas de mesure de capacité pour les liquides. On exprime généralement une quantité de liquide par

le nombre de jarres (gombos) nécessaire pour contenir ce liquide. Mais la gombo est très variable de capacité et ne peut servir de base.

Capacité moyenne des gombos . . . 5 à 8 litres.

Pour les grains, le beurre, le miel. — Il n'existe pas d'unité de mesure de capacité.

Les différentes mesures usitées sont :

Le coubaïa, petite tasse en corne, très variable de capacité; taille moyenne : un verre à boire. S'emploie pour le beurre.

Le ouantcha, grand gobelet en corne de $0^m,15$ de haut $= 0^l,500$ à $0^l,700$.

La seletcha, outre en peau de chèvre contenant de 10 à 12 kilos de miel ; s'emploie aussi pour les grains.

La coudna $= 4^l,500$ à 5 litres.

La daoula = 20 coudnas = 90 à 100 litres.

La caravane, usitée seulement à Harrar = 2 coudnas = 9 à 10 litres.

MESURES DE LONGUEUR

Il n'existe pas d'unité de mesure de longueur, et les mesures usitées sont très variables puisqu'elles dépendent de la dimension du doigt, de la main ou de l'avant-bras de celui qui mesure.

Elles sont au nombre de quatre :

Le tat = un travers de doigt, environ 2 centimètres.
Le gat = un travers de main, de 8 à 10 centimètres.
Le sengir = un empan, de 20 à 23 centimètres.
La kand = une coudée, de 46 à 52 centimètres.

Les distances se mesurent également très approximativement par heure de marche (saat mangad), et même, le plus souvent, par journée de marche (kan mangad) d'un homme à pied, soit 35 kilomètres en saison sèche, ou à cheval, soit 60 à 80 kilomètres, toujours en saison sèche.

Les journées de marche en caravane peuvent fournir une indication, en sachant que la journée représente 15 à 22 kilomètres en moyenne.

Un « jet de pierre », un « jet de lance », sont encore des indications de distance en usage chez les Gallas et les Abyssins.

COMMERCE

La première tentative commerciale de la France en Éthiopie date de 1840. Elle est due à l'initiative d'une Compagnie, dite « Compagnie Nanto-Bordelaise », qui équipa un vaisseau, *l'Ankobar,* commandé par MM. Combes et Broquand, pour fonder un comptoir sur la côte abyssine de la mer Rouge (1). Combes et Broquand achetèrent, pour 1,800 thalers, le petit village d'Ayt et ses environs. Ayt, point de départ de l'ancienne route de caravane d'Antalo (Tigré) à travers le territoire des Taltals, était mal choisi pour l'établissement d'un comptoir, car les Taltals étaient soulevés contre les Abyssins et ces derniers avaient abandonné la route d'Ankober.

Après quelques mois de séjour, voyant que leur essai d'Ayt ne donnait point de résultats, Combes et Broquand conduisirent leur bateau à Massaoua, dans l'espoir d'écouler sa cargaison.

Ils ne furent pas plus heureux qu'à Ayt. Des marchands abyssins vinrent en foule examiner le chargement de *l'Ankobar,* mais ils ne trouvèrent que quelques rares articles à leur convenance. La cargaison avait été mal composée ; la plupart des marchandises déplaisaient aux indigènes.

C'est ainsi que l'entreprise de la Compagnie Nanto-Bordelaise échoua.

Depuis cette époque, depuis soixante ans, les progrès du commerce français ont été bien lents en Abyssinie. Trois ou quatre commerçants y ont vécu à grand'peine, malgré un labeur persévérant. La mer était trop loin d'eux, en effet, puis les populations abyssines avaient peu de besoins.

Aujourd'hui, l'ouverture de la voie ferrée de Djibouti à Harrar a diminué les distances, et les Abyssins, au contact de la civilisation, deviennent des clients plus sérieux. Ils ne recherchent pas seulement nos armes et nos munitions, ils commencent à se familiariser avec quelques-uns de nos produits industriels.

Voici quel a été approximativement l'apport de la France dans les importations de l'année, comprise entre le 1er avril 1897 et le

(1) Ferret et Galinier, *Voyage en Abyssinie,* t. II, p. 437.

31 mars 1898 (1), la valeur totale des importations ayant été de *12,482,000 francs.*

IMPORTATION FRANÇAISE.

	Francs.
Liqueurs	44.000
Vins	15.000
Satin noir et soies	12.000
Armes et munitions	2.000.000
Carafons et verres	25.000
Coutellerie	10.000
Chapeaux (feutre)	40.000
Parfumerie et divers	50.000
TOTAL	2.196.000

Les autres pays ont donc importé, dans ce même laps de temps, pour 10,286,000 francs de marchandises. Les cotonnades et filés cotons entrent pour plus de 7,000,000 de francs dans ce chiffre et proviennent d'Amérique, d'Allemagne ou de Manchester et de Bombay.

Les sucres viennent de Maurice et de Trieste; les perles et les verroteries, de Trieste.

L'Angleterre, l'Allemagne et la Belgique se partagent encore l'importation des draps noirs et des soies pour burnous, des armes, de la coutellerie, des ustensiles en fer émaillé, des peaux maroquinées, des plaques en tôle.

Pendant cette même année 1897-1898, les exportations (2) se sont élevées à *6,935,000 francs :*

	Francs.
Café	3.500.000
Or	1.400.000
Ivoire	1.000.000
Peaux vertes	615.000
Civette	315.000
Cire	75.000
TOTAL	6.905.000

Parmi les six articles précédents, l'or, la civette et la cire seulement sont exportées en France, ainsi qu'une faible quantité de café.

(1 et 2) Voir la *Notice sur la Côte française des Somalis,* par M. S. VIGNÉRAS rédacteur au ministère des colonies. — 1900.

DÉSIGNATION	UNITÉ	HARRAR TOUS LES JOURS important le vendredi — QUANTITÉ apportée sur le marché	PRIX (1)
Change du thaler	1 thaler		11 p.
Mulets (2) — de selle	1	10	50 t.
Mulets (2) — de charge	1	18	30 t.
Chevaux (2) — de selle	1	6	50 t.
Chevaux (2) — de charge	1	4	25 t.
Anes	1	12	10 à 16 t.
Bœufs	1	15	15 à 30 t.
Vaches ayant eu la peste	1	8	35 t.
Moutons	1	60	1 t. 6 p. à 3 t.
Chèvres	1	20	1 à 3 t.
Peaux vertes — bœuf	1	peu	2 p. la livre angl.
Peaux vertes — chèvre	1	beaucoup	6 p.
Peaux vertes — mouton	1	beaucoup	3 p.
Peaux tannées — bœuf	1	peu	3 à 5 t.
Peaux tannées — chèvre, outre	1	peu	6 p.
Peaux de léopard — ordinaire	1	»	»
Peaux de léopard — noir	1	»	»
Or	okiette	peu	36 t. 6 p.
Ivoire	frassela	abondant	144 à 155 t.
Civette	okiette	peu	2 à 4 t.
Cire	frassela	peu	12 t.
Miel blanc	seletcha	20	6 t.
Beurre	1 kil.	peu	14 p.
Graisse, mouton ou suif	2 kilos	»	»
Café — harrari, se trafique à domicile	frassela	10.000 kil. par an.	7 t.
Café — abyssin, se trafique à domicile	frassela	40.000 kil. par an.	3 1/2 t.
Cotonnade américaine et de Bombay (aboudjedide)	la pièce de 30 yards	350.000 pièces par an.	3 t. 8 p. à 4 t. 6 p.
Djano chamase, rayée de rouge	1	peu	5 à 10 t.
Chama, fabrication galla	1	abondant	2 t. 3 p.
Chama, fabrication anglaise	1	peu	2 t.
Coton brut	poids, 1 amoulet	rare	1 a.
Perles d'échange — opale en verre	10 rangs	»	»
Perles d'échange — jaune grosse en verre	2 rangs	peu	7 p.
Perles d'échange — bleu — —	2 rangs	peu	7 p.
Perles d'échange — blanches porcelaines	30 rangs	»	»
Perles d'échange — rayées de couleurs (porcelaines)	20 rangs	»	»
Cartouche Gras — fabrication française	au thaler	abondant	13
Cartouche Gras — fabrication belge	au thaler	abondant	15
Burnous poil de chèvre, du pays	1	peu	2 t. 2 p.
Blé	10 coudnas	peu, caravane	3 p.
Sorgho	20 coudnas	abondant, la caravane	2 p. à 10 p. suivant récolte
Maïs	20 coudnas	peu	»
Tief — blanc	10 coudnas	peu	»
Tief — rouge	17 coudnas	peu	»
Dagoussa	15 coudnas	peu	»
Cordes, grosseur petit doigt, 14 coudées	27 cordes	peu	1 t. 4 p.
Métchania, lanière cuir, 18 coudées	3	peu	1 t. 6 p.

(1) Les prix sont indiqués en thaler = 2 fr. 50; piastre égyptienne = 0 fr. 25; amoulet = 4 à 6 au thaler; baguet = 3 pour 1 amoulet. Thaler, piastre, amoulet, baguet, seront désignés par la première lettre de ces mots.

(2) L'empereur, qui a souvent besoin d'acheter des mulets et des chevaux, ne pouvait plus s'en procurer à des

MARCHÉS

ADDIS-ABEBA TOUS LES JOURS important le samedi		GORÉ MARDI ET VENDREDI		BOURÉ LUNDI, JEUDI ET SAMEDI	
QUANTITÉ apportée sur le marché	PRIX (1)	QUANTITÉ apportée sur le marché	PRIX (1)	QUANTITÉ apportée sur le marché	PRIX (1)
	4 à 6 a.		4 a. ou 12 b.		4 a., 11 à 12 b.
20	75 t.	5	50 t.	3	60 t.
100	40 t.	4	28 à 40 t.	3	35 t.
12	35 t.	5	23 t.	10	20 t.
10	14 t.	2	10 t.	4	5 à 10 t.
25	10 à 15 t.	rare	9 t.	2	8 t.
»	»	rare	18 t.	rare	17 t.
30	50 t.	8	26 t.	10	26 t.
80	2 à 5 t.	25	2 à 3 t.	35	1 t. 2 a. à 3 t.
60	1 à 3 t.	15	1 à 2 t. 2 a.	25	1 à 2 t.
peu	2 1/2 à 3 t.	rare	1 1/2 t.	rare	1 t.
»	»	»	»	»	»
beaucoup	3 pour 1 a.	peu	2 pour 1 a.	peu	1 b.
abondant	3 à 5 t.	abondant	2 1/2 à 4 t.	abondant	3 t.
peu	2 à 3 a.	peu	3 b.	peu	3 b.
rare	5 à 8 t.	peu	3 t.	peu	3 t.
très rare	10 à 30 t.	peu	8 t.	peu	7 t.
peu	35 à 37 t.	peu	34 t.	peu	33 t.
abondant	125 t.	abondant	118 t.	abondant	90 à 110 t.
abondant	2 3/4 à 3 t.	très abondant	2 t.	très abondant	2 t.
abondant	8 à 9 1/4 t.	très abondant	6 à 6 1/2 t.	très abondant	6 t.
100	4 à 5 t.	très abondant	1 1/2 t.	très abondant	1 1/2 t.
beaucoup	2 a.	peu	3 a.	peu	3 à 2 b.
peu	1 a.	rare	1 a.	»	»
»	»	»	»	»	»
.000.000 kil. par an	2 1/4 t.	très abondant	1 t.	très abondant	1 t.
abondant	5 t.	manque parfois	6 à 7 t.	manque souvent	7 t.
abondant	5 à 6 t.	peu	6 t.	peu	6 t.
abondant	2 à 3 t.	beaucoup	2 t.	beaucoup	1 t. 3 a.
»	»	peu	2 t.	»	»
»	»	»	»	abondant	1 a.
s au marché	»	»	»	abondant	1 t.
»	»	»	»	abondant	1 t.
»	»	»	»	abondant	1 t.
»	»	peu	1 t.	abondant	1 t.
»	»	peu	1 t.	abondant	1 t.
abondant	12	peu	11	peu	11
abondant	14	peu	13	peu	12
abondant	2 t.	rare	2 t. 1 a.	»	»
peu	1 t.	rare	1 1 2 t.	»	»
peu	1 t.	abondant	2 a.	très abondant	2 a.
peu	»	peu	»	très abondant	1 a. 1 b.
beaucoup	1 t.	peu	»	»	»
beaucoup	1 t.	beaucoup	1 t.	beaucoup	1 t.
beaucoup	1 t.	beaucoup	3 a.	»	»
beaucoup	1 t.	peu	1 1 2 t.	peu	1 1/4 t.
beaucoup	1 t.	peu	1 t. 1 a.	peu	1 1/2 t.

ix raisonnables. Il fit un édit interdisant de vendre au-dessus de 30 thalers les mulets de charge et 50 thalers s mulets et les chevaux de selle. Cet édit permet à l'empereur des achats à ce taux; mais les Européens sont néralement obligés de subir les exigences des indigènes.

La plus grande partie du café et les peaux vertes sont expédiés en Amérique et en Angleterre. L'ivoire s'écoule à Anvers.

Cet aperçu du commerce des provinces méridionales abyssines, commerce dont l'ensemble s'est élevé pendant l'exercice 1897-1898 à plus de 20,000,000 de francs, nous prouve que la France ne tient pas actuellement, sur le marché abyssin, la place que devrait lui assurer sa situation à Djibouti.

On peut prévoir, pour un avenir prochain, un accroissement considérable du commerce en Abyssinie — importation et exportation.

En effet, l'industrie locale ne s'accroît pas parallèlement aux besoins nouveaux des habitants. Les chamas de coton, très grossièrement tissées par les Gallas représentent à peine la centième partie des cotonnades trafiquées, les primitifs socs de charrue, forgés dans le pays, ne peuvent pas compter comme productions industrielles, non plus que les menus objets en fer, en bois tourné ou en os, de fabrication indigène. Les Abyssins seront donc obligés de demander à l'étranger tous les articles manufacturés dont ils nous empruntent l'usage.

D'autre part, les nouveaux besoins créés par la civilisation européenne pousseront les Abyssins et les Gallas à la recherche de ressources nouvelles ; ils s'ingénieront à mieux tirer parti des produits de leur sol, dont le chemin de fer leur facilitera l'écoulement.

Le commerce français profitera-t-il de cet accroissement de labeur et par conséquent de richesses?

Pas dans une aussi large mesure que nous serions en droit de l'espérer.

A Harrar, les Grecs et les Arméniens, qui servent d'intermédiaires aux maisons d'Aden, sont, en ce moment, maîtres de la place pour le commerce de gros, tandis que les détaillants hindous absorbent le petit commerce. Mais c'est peut-être dans cette ville, ou mieux à Addis-Harrar (Nouvelle Harrar), ville que la Compagnie des chemins de fer éthiopiens se propose de fonder au-dessous du col de Djallo, près du lac Aramaya, que les exportateurs en gros des maisons françaises se trouveront en meilleure posture pour lutter contre les maisons anglaises ou hindoues, américaines, allemandes, belges, arméniennes ou grecques.

A Addis-Abeba, à la fin de 1899, il n'existait toujours que trois maisons importantes, celles de trois négociants français, M. Savouré,

M. Trouillet et M. Stévenin, dont la somme des chiffres d'affaires n'arrive pas annuellement au million. Il y avait encore une maison arménienne, celle de M. Decran, succursale d'une maison du Caire; une maison grecque, puis celle d'un marchand hindou Adjikouas, qui traite directement de grosses affaires avec le Négous.

Dans le mois de décembre 1899, une multitude de commerçants hindous s'abattit sur la capitale; ils avaient été appelés et encouragés par l'ambassadeur anglais, le lieutenant Harington. Non seulement ils ont encombré le marché par une affluence considérable de marchandises : cotonnades, indiennes, mousselines, soies bon marché, épices, parfums, bimbeloteries variées, mais ils ont offert leurs articles aux indigènes à des prix dérisoires, soit que des besoins d'argent les aient obligés à liquider immédiatement et à perte une partie de leur stock, soit que les Hindous ne comptent point leur temps, vivent chichement, et obtiennent des indigènes des prix de transport moins élevés que les Européens. En outre, les Abyssins et les Gallas préféreront toujours une échope hindoue, voire même arménienne ou grecque, à un magasin tenu par un Européen, car ils discuteront plus commodément les prix avec un marchand qui est leur semblable comme esprit et comme habitudes.

Le commerce français est particulièrement atteint par cette invasion de détaillants hindous. En effet, ces détaillants s'approvisionnent à Bombay, à Aden surtout, et ils s'approvisionneront dans la suite à Addis-Harrar, où les maisons d'Aden, de Manchester, de Bombay, se disposent à ouvrir des succursales. C'est donc le commerce anglais qui, en fin de compte, profitera de cet état de chose.

Si nos nationaux trouvaient à Addis-Abeba un soutien aussi puissant que l'ambassadeur anglais sait l'être pour ses protégés, ils pourraient plus facilement soutenir la concurrence. Tandis que le lieutenant Harington, après des démarches tenaces et des réclamations sévères auprès de l'empereur, a obtenu que les marchandises des sujets et protégés anglais ne soient pas retenues plus de 24 heures en douane, les Français subissent toujours les anciennes lenteurs et attendent pendant quatre et cinq jours que le chef de la douane veuille bien leur laisser enlever leurs colis. Il est clair que les maisons françaises subissent un préjudice énorme de ce fait.

Malgré ces causes d'infériorité, il est des articles dont nos négociants garderont le monopole; mais les Hindous leur causeront en-

core de grandes difficultés par leurs achats d'or à un taux égal e quelquefois supérieur au prix de vente en Europe. L'or, peu abondant dans le pays, laissait déjà un bénéfice insignifiant, mais il constituait un moyen pratique, nécessaire même, de retour de fonds. Il ne restera maintenant pour cet emploi que la civette, qui ne saurait permettre de gros envois, étant difficile à se procurer. La question du retour des fonds, dans un pays où la seule monnaie est le thaler et où l'importation est de moitié supérieure à l'exportation, parce que les moyens de transport trop onéreux rendent impossible l'exportation des richesses agricoles, est une sérieuse entrave pour le commerce.

Les négociants français ont également été assez touchés par une considérable diminution de la vente des fusils de guerre qui était leur principal et plus fructueux article. Cette diminution ne tient pas, comme on pourrait le croire, à un arrêt dans l'armement de l'empire. L'empereur Ménélik, au contraire, s'efforce sans cesse d'accroître et de perfectionner son matériel de guerre, mais depuis la création des légations étrangères à Addis-Abeba, le ministre de Russie et surtout notre ambassadeur ont offert à Ménélik, au nom de leur gouvernement, des quantités considérables de fusils et de munitions et même de l'artillerie. La France, en particulier, ne s'est pas contentée d'envoyer en cadeaux, en 1897, plus de 100,000 carabines et fusils Gras avec plusieurs millions de cartouches, mais cette année même, 1900, plusieurs caravanes, chargées de fusils Lebel et de caisses de cartouches Lebel, sont parties de Djibouti pour Ankober. Ces largesses ont nécessairement ralenti pour un temps les achats d'armes de l'Éthiopie.

En résumé, le commerce européen sur les plateaux abyssins entre dans une phase de transformation. Pour profiter de la situation nouvelle que va créer l'ouverture du chemin de fer de Harrar, nos compatriotes devront s'inquiéter d'établir des comptoirs dans les principaux centres des provinces Gallas pour se créer de nouveaux débouchés et se rapprocher des points de consommation. Car depuis la prise de Khartoum et l'ouverture de l'ancienne route commerciale du Soudan, le trafic de ces provinces tend à se diriger, par le Godjam, vers Guédaref.

Le tableau ci-dessus donne un aperçu de l'importance des principaux marchés rencontrés sur notre route et du prix des différents articles et des denrées qui y sont trafiquées.

Outre les principaux marchés étudiés dans ce tableau, il y a dans chaque localité, dans chaque centre de culture, un petit marché hebdomadaire qui se tient généralement sous un grand ficus ou sous un groupe d'arbres, non loin du guébi du choum de la contrée. Ces marchés ne sont approvisionnés que de denrées récoltées dans la région : grains, coton brut, café, miel, beurre, peaux vertes; comme articles de fabrication indigène : peaux tannées, chamas de coton grossièrement tissées, fers de lance, aiguilles, amulettes en cuivre, plaques à cuire les galettes et jarres en terre cuite; comme articles d'exportation : encens, perles d'échange en verre et en porcelaine, filés coton gros bleu, rouge, jaune, vert et quelques menus objets de coutellerie. Les paysans gallas n'y mènent que rarement du gros bétail, des mulets ou des chevaux, ils se contentent d'y conduire 20 à 30 moutons et 10 à 15 chèvres. La valeur totale des marchandises amenées sur chacun de ces marchés varie de 500 à 1,500 thalers.

Parmi ces marchés locaux, il en est qui sont spécialisés par certaines productions du pays et qui, de ce fait, ont une importance plus grande. Ce sont, en allant d'Addis-Abeba à Bouré et en embrassant toute la région à droite et à gauche de la route suivie :

Territoire de Toulou-Demtou. — Ambo, marché le samedi : chevaux et moutons.

Territoire de Léka. — Bilo, marché le mardi : café, civette.

Territoire de Limou, vallée de la Didessa. — Coma, marché le jeudi : bétail, or, coton.

Territoire de l'Ilou-Babor, versant de la Didessa. — Anna, marché le vendredi : coton, miel.

C'est dans ces centres que les negadis abyssins conduisent leurs caravanes pour échanger leur chargement de cotonnades, de sel (amoulets) et autres articles contre les produits du pays.

Un marché tout spécial a été fondé par Ato Paolos, choum de Baldji, sur la route de Harrar au Choa, au sortir du désert Danakil, sur la rive droite de la rivière Cassam, à Tadetcha-malka. Il est uniquement destiné à favoriser les échanges entre les Danakils et les Abyssins et Gallas du plateau de Mindjar. Les Danakils y conduisent des chameaux de charge, des moutons qu'ils troquent contre des

vaches, du sorgho, du maïs, du beurre, des cotonnades et des fers de lance.

Le marché de Gueldessa, au pied des contreforts du Harrar, joue le même rôle pour les Somalis-Issas et les Harraris habitants du plateau.

Les droits de vente, perçus par les negadras sur tous les marchés abyssins, varient avec chaque province. Seuls, les bêtes à cornes, les mulets, les chevaux, les ânes payent un droit de vente; les moutons, les chèvres, les produits de la terre, grains, coton, etc., de même que le miel, la cire, le beurre, les peaux vertes ou tannées, sont exempts de toutes taxes. Les cotonnades, les étoffes débitées sur les marchés, ainsi que les différents articles d'importation, ne payent rien non plus, mais le negadras vérifie si chaque pièce d'étoffe, si chaque article est bien marqué du cachet de la douane impériale. Toute fraude est punie de confiscation de la marchandise.

A Addis-Abeba, Goré, Bouré, les chevaux, mulets, bœufs, vaches payent un droit de 2 thalers, les ânes 1 thaler.

A Harrar, les chevaux et mulets payent également 2 thalers, les ânes 1 thaler, mais les bœufs et les vaches sont taxés à 3 thalers. Par exception, sur le marché de cette ville, les moutons payent 6 piastres et les chèvres 4 piastres.

Le droit de vente est généralement acquitté par l'acquéreur.

MINES D'OR

Jusqu'à ces derniers temps, les recherches minéralogiques étaient défendues aux Européens dans les pays soumis à l'autorité abyssine, et les régions où existaient des lavages d'alluvions ou de sables aurifères étaient rigoureusement interdites à tous les blancs, sans distinction de nationalité. Mais, depuis que l'Éthiopie est entrée dans une ère de vie active, le Négous, sous l'influence de ses conseillers d'État MM. Chefneux et Ilg, et pour faire face à des dépenses toujours croissantes, a envoyé un ingénieur français, M. Comboul, prospecter dans les régions où les Gallas lavent de l'or.

Notre compatriote, après un an de recherches dans l'Ouallaga et sur les frontières des Beni-Chonkouls, a découvert un gisement de quartz aurifère à deux jours de marche du confluent du Dabous et de la Didessa. Cette mine, aujourd'hui en exploitation, permet les meilleures espérances. Dans la même région, mais sur le versant ouest des Beni-Chonkouls, une Compagnie anglaise sollicite du gouvernement abyssin une concession, également pour l'exploitation de quartz aurifères. Ce dernier gisement, aussi riche que le premier, peut-être, semble dans une situation très défavorable à l'exploitation; il n'y a pas de cours d'eau à proximité.

Sur différents points de l'Abyssinie, des lavages d'or existent encore; il est donc certain que la découverte de notre compatriote sera suivie de beaucoup d'autres.

GISEMENTS HOUILLERS

M. Comboul a également reconnu, avant de rentrer en France, deux gisements considérables de lignite; le premier est à Débralibanous, près de Sallalé; il s'étend sous l'église et les tombeaux des anciens rois d'Éthiopie; le second est à Tégoulette, près de Débrébérane, c'est-à-dire entre Débralibanous et Ankober. Débralibanous comme Tégoulette sont à soixante-quinze kilomètres au nord d'Addis-Abeba. Un troisième point houiller a été signalé dans le Ber-Meder, près du lac Tana.

Cette découverte a une importance capitale pour l'avenir de l'Éthiopie. Ce vaste pays, en effet, se trouvait presque complètement dépourvu de combustible. Il n'existe pas de forêts; des brousses de six à huit mètres de hauteur recouvrent seules certaines chaînes de montagnes, et les arbres de haute futaie y sont excessivement rares. D'innombrables chutes d'eau et de grandes rivières comme l'Aouache, le Nil Bleu et ses affluents, l'Omo ou Guibier, le Baro, l'Adjoubba et leurs affluents pourraient, sur leur cours, fournir des milliers et des millions de chevaux de force à l'industrie future et à l'électro-chimie, mais les minerais de fer et de certains autres métaux, que renferme en abondance ce massif montagneux, seraient restés inexploitables. Aussi, la joie de l'empereur Ménélik fut-elle

immense lorsque M. Comboul lui envoya plusieurs charges de mulets de la « pierre noire » qu'il faisait rechercher par ses sujets depuis tant d'années.

L'analyse a montré que ce lignite était d'excellente qualité ; de plus, ces mines peuvent être exploitées à ciel ouvert ; cette condition était essentielle, puisqu'il est impossible de se procurer sur place des bois pour le boisage.

Il serait à souhaiter maintenant que l'empereur cédât ces gisements à une Compagnie européenne, qui seule saurait tirer parti rapidement de ces richesses.

Ces deux découvertes permettent de prédire à l'Éthiopie, déjà si favorisée par le climat, un avenir industriel aussi brillant que son avenir agricole.

CULTURES

Les légumes poussent indifféremment à toutes époques de l'année et viennent facilement.

La récolte du miel a lieu en mai et en novembre.

Le riz n'est pas cultivé en Abyssinie ; cependant le riz rouge de montagne viendrait certainement très bien, surtout dans les provinces gallas des deuxième et troisième zones, que nous avons décrites dans le cours de ce volume. Des fonds de vallées innombrables, arrosés par des ruisseaux jamais taris, pourraient être aménagés avec très peu de travail pour cette culture. Il serait à souhaiter que le gouvernement abyssin se préoccupât de l'introduire dans l'empire. La chose serait d'autant plus facile que les Abyssins connaissent le riz et le recherchent même pour leur consommation.

L'olivier, que l'on rencontre à l'état sauvage sur une quantité de montagnes, formant de véritables petits bois, serait d'une grande ressource pour la population si les paysans apprenaient à le greffer et à le cultiver.

Le plateau abyssin est complètement à l'abri des invasions de sauterelles qui ravagent périodiquement les rives du Baro et de l'Adjoubba.

Les herbes des vastes prairies des plateaux éthiopiens sont brûlées

chaque année en avril, tandis que dans les plaines du Baro, de l'Adjoubba et du Sobat l'incendie des hautes herbes commence fin janvier.

ÉPOQUE DES SEMAILLES ET DES RÉCOLTES

SUR LE PLATEAU ABYSSIN ET DANS LA PLAINE DU NIL BLANC

(Rives du Baro et de l'Adjoubba)

CULTURES	PLATEAU ABYSSIN		PLAINE DU NIL BLANC	
	Semailles	Récolte	Semailles	Récolte
Blé	juin	octobre	»	»
Orge	juin	octobre	»	»
Maïs	mai	septembre	novembre	février
Sorgho	mai	novembre	novembre, février	mars et fin juillet
Dagoussa	fin avril	octobre et novembre	»	»
Tief	octobre	avril	»	»
Lentilles	juin	octobre	»	»
Haricots	mai	septembre	»	»
Pois chiches	septembre, avril	novembre, août	»	»
Pois	»	»	novembre	fin janvier
Fèves	septembre	janvier	»	»
Lin	septembre	janvier	»	»
Dinitchs (coleus tuberosus)	mai	octobre	»	»
Pommes de terre	juin	novembre	»	»
Courges	octobre	janvier	octobre	février
Tabac	avril	septembre	octobre et février	janvier et juillet
Coton (courte soie)	»	novembre	»	décembre
Café	»	novembre	»	»
Ricin	»	avril	»	»
Kotcho (musa incet)	»	avril	»	»
Godaret (caladium)	»	août	»	»

Le rendement moyen du blé est de 15 fois la semence.

SAISONS

Plateaux abyssins :

Saison sèche. — La saison sèche commence entre le 20 et le 30 septembre et se termine le 1er juin. Cependant une période de pluie de

vingt jours, qui a lieu généralement fin février, coupe la saison sèche.

Il ne pleut jamais en octobre, novembre et décembre, sauf sur les sommets dont l'altitude dépasse 2,900 mètres et sur les montagnes élevées de plus de 2,500 mètres des régions boisées du Caffa, du Motcha, de l'Ilou-Babor, où des averses s'abattent à toutes les époques de l'année.

Pendant les mois de mars, d'avril et la première quinzaine de mai trois ou quatre averses tombent chaque mois et permettent aux récoltes, semées en avril et mai, de continuer leur développement. Lorsque ces averses ne se produisent pas, l'année est mauvaise pour le cultivateur. Mais la période de pluie essentielle à l'agriculture, et qui peut amener la famine lorsqu'elle vient à manquer, est celle de la fin de février. Quand elle fait défaut, la terre, durcie par les trois mois précédents de beau temps ininterrompu, est impossible à labourer et les semailles ne peuvent être faites. Les ruisseaux tarissent et la situation du paysan s'aggrave encore parce que l'herbe des prairies, complètement désséchée par les vents ou brûlée par l'incendie, ne repousse pas et laisse les troupeaux sans nourriture.

C'est dans les mois d'octobre, novembre et décembre qu'on remarque les plus basses températures; à partir de 2,800 mètres d'altitude, le thermomètre s'abaisse parfois à — 4° et — 6° centigrades pendant la nuit.

La seconde quinzaine de mai est marquée par de courts orages qui éclatent le soir, avant ou après le coucher du soleil. Ils sont accompagnés de violents coups de tonnerre et souvent de grêle.

Saison des pluies. — La saison des pluies commence au mois de juin pour finir brusquement entre le 20 et le 30 septembre.

Dans les premiers jours de juin, les orages du mois de mai deviennent quotidiens, en même temps qu'ils diminuent de violence. Des pluies régulières s'établissent et tombent pendant trois ou quatre heures chaque après-midi. Vers le 15 juin, ces averses se produisent la nuit et augmentent de durée. Au mois de juillet, il pleut surtout la nuit et le matin, et pendant les mois d'août et de septembre des pluies continuelles, qui se produisent aussi bien la nuit que le jour, détrempent la terre.

Désert Danakil :

La saison des pluies se manifeste plutôt par de forts orages que par des pluies régulières. Elle a lieu aux mois d'août et septembre. Toute l'année, des orages de quelques minutes, plus ou moins espacés, s'abattent sur certains points du désert. Les oueds à sec reçoivent d'un seul coup des masses d'eau qui roulent en torrents impétueux entre leurs berges décharnées. Il est donc prudent de ne jamais camper dans les lits desséchés de ces oueds.

Plaine du Nil Blanc : rives du Baro, de l'Adjoubba et du Sobat :

La saison sèche dure du mois d'octobre au 15 juin. Il n'y a presque jamais d'orage pendant toute cette période, la sécheresse est complète.

La saison des pluies prélude par des orages quotidiens fin juin et juillet. En août et septembre, les pluies sont très abondantes.

Les températures extrêmes observées pendant le voyage sont :

Le 13 octobre 1897, mont Managacha, 2,900 mètres d'altitude, 28 kilomètres d'Addis-Abeba, minimum — 5° 7′ ;

Le 27 juin 1898, Bayadé, 370 mètres d'altitude, 43 kilomètres de Djibouti, maximum + 49° 2′.

MOYENNES DES TEMPÉRATURES

EXPRIMÉES EN DEGRÉS CENTIGRADES (PAR RÉGIONS ET PAR ALTITUDES)

DATES	LIEUX	ALTITUDE	TEMPÉRATURE Minima	TEMPÉRATURE Maxima
1897				
Du 28 février au 9 mars.	De Djibouti à Gueldessa..	0 à 1,000m	20°1	33°
Du 10 au 15 mars.	Gueldessa..............	1,086	13,3	35,7
Du 17 au 25 mars.	Ville de Harrar.........	1,872	17,7	28,5
Du 5 au 15 avril.	De Herrer-Gotha à la rivière Cassam (confluent de l'Aouache)..........	990 à 809	16,2	37,8
Du 24 avril au 16 mai.	Addis-Abeba............	2,760	12,6	25,9
Du 17 mai au 1er juin.	De la rivière Petit-Akaki à Doroni (vallée de l'Omo ou Guibier)...........	2,000 à 2,500	10,7	26,6
Du 9 au 11 juin.	Mont Léka.............	2,822	8	24,1
Du 14 au 27 juin.	D'Anna au pied de la montagne de Goré.........	1,900 à 2,100	11,4	24,7
Du 1er au 18 juillet.	Goré, camp.............	2,194	10,7	24 2
Du 11 au 16 août.	Bouré, camp............	1,971	12,3	24,3
Du 19 au 30 août.	—	—	12,1	27,8
Du 1er au 3 décembre.	Gué du Baro............	698	20,7	33,6
Du 9 au 14 décembre.	De Finkéo à Itouni.......	470	19	36,6
Du 24 au 31 décembre.	De la rivière Guilo à la rivière Adjoubba (région des grands marais).....	450	14,2	36,8
1898				
Du 1er au 9 janvier.	De l'Adjoubba à Nikouo (région des grands marais).................	450	13,8	36,1
Du 10 au 15 janvier.	De Nikouo à Iméro (région de marais presque desséchés)............	465	18,7	38
Du 16 au 23 janvier.	Iméro..................	470	20,2	34,7
Du 26 janvier au 1er février.	De Finkéo à la rivière Bongaye.............	589	21,2	36,7
3 et 4 février.	Gué du Baro............	698	23,2	38

TEMPÉRATURE DE L'EAU DU BARO ET DU BIRBIR

26 janvier 1898.	Finkéo (75 kilomètres des montagnes).......	26°
1er février.	Confluent de la Bongaie....................	23,5
2 —	Sarriti....................................	22,7
3 —	Gué du Baro................................	22,1
4 —	Le Birbir, à son confluent avec le Baro......	21°

LISTE DES ÉTAPES

ET

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

LISTE DES ÉTAPES — OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

DATES	ÉTAPES	KILOMÈTRES	THERMOMÈTRE à l'ombre		BAROMÈTRE		OBSERVATIONS
			Minima	Maxima	Départ du camp	Arrivée au camp	
1897							
Février							
28	Djibouti à Goumaré	18	23°	29°	761	743	Beau, calme; pas d'eau.
Mars							
1	Bayadé	25	18	33,5	742	728	Beau; eau magnésienne dans le lit de l'oued, à 0m,30 de profondeur.
2	Dousso-Kourmouna	25	17	32	728	714	Beau, lourd; eau bonne, abondante.
3	Las Mahana	28	20	32,5	714	711	Nuageux, gouttes de pluie matinée, vent; eau abondante.
4	Mordalé (1)	16	21,5	29,5	710	702	Vent faible, cirius, rosée; eau saumâtre.
5	Dagago	38	18,5	31,3	702	693	Beau, vent fort, forte rosée; eau bonne.
6	Dalaïmélé	39	19,7	33,4	693	681	Vent violent jusqu'à 8 heures du soir; point d'eau.
7	Ouardji	37	20,1	35,7	681	681	Beau, calme, forte rosée; eau bonne.
8	Artou	20	21,5	37,2	680	682	Beau, vent très faible; sources thermales.
9	Gueldessa	15	22,5	36,7	682	671	Nuageux, lourd. (Djibouti-Gueldessa 261 kil.) Sources abondantes.
10	Séjour	»	11	37,4	»	671	Beau, calme.
11	—	»	10	37,8	»	671	Beau, calme.
12	—	»	11,5	34,2	»	672	Beau, calme.
13	—	»	13,5	35	»	670	Beau, calme.
14	—	»	16	33,2	»	675	Nuageux. Altitude 1,086 mètres.
15	—	[illegible]	18	[illegible]	»	67[illegible]	Nuageux, pluie de [illegible] h. 1/2 à 5 h. 3/4.
16	Cambodjia	48	18	[illegible]5	[illegible]	614	Beau.
17	Harrar	[illegible]	18	[illegible]7	614	618	Beau, cirus. (Gueldessa-Harrar 52 kil.)
18	Séjour	[illegible]	17	30,8	»	619	Beau. Long. E. 39° 42′ 59″. Lat. N. 9° 24′ 1″.
19	—	»	18,2	29,7	»	619	Couvert, pluie de 3 heures du soir à 5 h. 15.
20	—	»	17	27,5	»	618	Nuageux, deux averses l'après-midi.
21	—	»	18,2	30	»	618	Nuageux, pluie la nuit.
22	—	»	18,5	26,7	»	617	Nuageux, temps lourd, forte pluie de 2 heures soir à 5 heures.
23	—	»	18,2	26,3	»	616	Pluie abondante la nuit.
24	—	»	17,1	27	»	616	Nuageux, averses toute la journée.
25	—	»	17,3	27,1	»	617	Deux averses l'après-midi. — Alt. 2,872 mètres.
»	—	»	»	»	»	»	»
30	Porte nord de Harrar	»	14,3	27,5	618	616	Pluie, orage tonnerre à 4 h. 30 soir. Vent fort S.-E.
31	Lac Aramaya	17	15,3	26,5	616,5	601	Nuageux, vent S.-E. faible. — Alt. 2,067 mètres.
Avril							
1	Djallo	14	14,7	31	601	628	Beau, cirus, vent E. — Alt. 1,718 mètres; ruisseau eau courante.
2	Rivière Ouloule	21	12	32	628	657	Nuageux, lourd; rivière eau courante.
3	Rivière Ourst	16	19	33,2	658	668	Beau, calme; rivière eau courante.
4	Rivière Herrer	32	18	33,5	666,5	681	Beau, calme; rivière eau courante.
5	Rivière Herrer-Gotha (2)	8	21	38	681	682	Beau, tourbillons de vent brûlant. — Alt. 990 mètres. Rivière eau courante.
6	Séjour	»	14,5	37,2	»	684	Beau, temps lourd.
7	Mont Combi	31	13,3	37,6	682,5	684	Beau, vent E. faible; eau dans une mare après les pluies seulement.
8	Oued Moullou	35	12,5	39,7	684	692	Beau, vent E. faible — Alt. 845 mètres. Eau dans le lit de l'Oued, 1m20 de profondeur.
9 / 10	Bilen (étape de nuit)	66	»	38	692	694	Beau, coups de vent brûlants; source chaude, + 41°, très abondante.
11	Séjour	»	14,6	39,1	»	693,1	Beau, coups de vent brûlants.
12	—	»	13	37,8	»	695	Beau, coups de vent brûlants.
13	(Rive droite Aouache) Ouarar	26	21	37,9	694	695,6	Beau, vent d'est, fort au coucher du soleil.
Distance de Djibouti (*à reporter*)		579	Distance de Djibouti à Harrar : 313 kilomètres.				

(1-2) Voir page 545 la route directe entre Herrer-Gotha et Mordalé, par Lalibella et l'oasis Ouarouf.

DATES	ÉTAPES	KILOMÈTRES	THERMOMÈTRE à l'ombre — Minima	Maxima	BAROMÈTRE — Départ du camp	Arrivée au camp	OBSERVATIONS
Avril	*Report*.....	579					
14	Rivière Cassam	18	20°	37°2	695	695	Vent E., temps orageux. Alt. 809 mètres.
15	— (amont)	28	17	36,3	695	692	Cinq heures soir, cumulus, vent E, orage dans l'ouest.
16	Tchioba	29	9	33,2	691,8	653	Beau, vent E. Alt. 1,370 mètres.
17	Bourka	38	8	32	652	624	Beau, vent E. violent de 8 heures du matin à 6 heures du soir.
18	Séjour	»	8,2	33	»	625	Beau, vent E. fort. Alt. 1,759 mètres.
19	Baldji	3	8	32	625	601	Beau, vent E. fort. Alt. 2,102 mètres.
20	Tcheffédonza	25	4,7	31,2	601	580	Nuageux, vent E.
21	Rivière Akaki	30	3	34	580	570	Beau, cirus le soir, vent E., rosée.
22	Séjour	»	3,1	32	»	569	Beau, vent E., rosée.
23	Addis-Abeba	14	12,7	25	569	554	Beau, vent E. Alt. 2,760 mètres
24	Séjour	»	»	»	»	»	Moyenne des températures du 24 avril au 16 mai : minimum, 12,6 ; maximum, 25,9 ; fréquents orages le soir.
Mai							
16	—	»	»	»	»	»	
17	Rivière Petit-Akaki	6	12,8	24,1	554	556	Orage à 5 heures du soir, pluie jusqu'à minuit.
18	Endode	10	15,6	24	556	580	Pluie de 5 h. 30 du soir à 3 heures du matin.
19	Rivière Aouache, — Malka-Guerba	25	11	»	581	589	Pluie de 5 h. 30 à 11 heures du soir.
20	Séjour	»	9,5	26	»	583	Vent E., cumulus. Alt. 2,302 mètres.
21	Tchankora	25	10	26,2	585	581	Vent S.-E, pluie de 7 h. 30 du soir à 2 heures du matin.
22	Liven	11	9	28	582	590	Nuageux, vent E. Alt. 2,242 mètres.
23	Vallée du Tadji	23	9	25	590	561	Beau, vent N.-E.
24	Miagéra	26	9,2	26,7	564	561	Beau, vent N.-E. Alt. 2,671 mètres.
25	Arro	15	11	24,3	562	587	Très nuageux à midi, pluie sur les hauteurs.
26	Hamaya	12	9	28,2	584	581	Beau, cirus.
27	Séjour	»	12	31	»	581	Nuageux, vent S.
28	Rivière Bourra	15	8,7	30,2	583	584	Nuageux, pluie de 5 heures à 8 h 30 du soir.
29	Nonno-Migra	27	10,2	26,3	585	585	Pluie sur les hauteurs et au camp toute la soirée.
30	Séjour	»	12	26	»	585	Pluie la nuit et à partir de 5 heures du soir.
31	Rivière Békamoti	26	9,5	27	583	597	Beau, vent N.-N.-E. Lat. 8° 32′ 06″. Alt 2,122 mètres.
Juin							
1	Doroni	18	13	27,3	597	592	Pluie orageuse de 10 heures du matin à 11 h. 30 du soir.
2	Fleuve Omo ou Guibier	23	11	26,2	594	612	Pluie pendant vingt-quatre heures. Alt. 1,897 mètres.
3	Séjour	»	11,5	27,5	»	612	Pluie de 3 heures du soir à 2 heures du matin Lat. 8° 47′ 01″.
4	Rivière Ouadissa	23	12	29	614	607	Averses fréquentes jour et nuit.
5	Marché de Bilo	20	11,5	28,1	607,5	608	Pluie le matin et toute la nuit.
6	Gouama	19	13,5	27	609	611	Nuageux ; à 8 h. 30 du soir ouragan ; pluie toute la nuit.
7	Rivière Ouama, confluent du Bidirou	20	11,5	29,7	611	621	Pluie à partir de 6 heures du soir.
8	Grangour	23	11	23	620	594	Averses à 1 heure du soir, pluie toute la nuit, vent O.
9	Mont Léka	30	8,5	»	594	548	Pluie à partir de 10 heures du soir.
10	Séjour	»	7,5	25,2	»	548	Beau, vent N.-E. faible.
11	—	»	8,1	23	»	550	Pluie le soir. Alt. 2,822 mètres.
12	Rivière Didessa	12	15	27	549	645	Beau, vent N. Alt. 1,447 mètres.
13	Orgessa	11	11	27	639	591	Pluie depuis 4 heures du soir et toute la nuit.
14	Marché Anna (1)	9	13	24	592	585	Pluie à partir de 6 heures du soir.
15	Séjour	»	11,2	26	»	586	Brouillard jusqu'à midi, pluie la nuit. Alt. 2,292 mètres.
16	Rivière Dabana	12	11,5	24,2	583	599	Pluie de 11 heures du matin à 7 heures du soir, vent N.-O. Alt. 2,089 mètres.
	Distance de Djibouti (*à reporter*)	1,205	Distance d'Harrar à Addis-Abeba par Herrer-Gotha : 451 kilomètres.				

(1) Voir page 546 la route d'Anna à Addis-Abeba, par Coma et le mont Toké.

DATES	ÉTAPES	KILOMÈTRES	THERMOMÈTRE à l'ombre		BAROMÈTRE		OBSERVATIONS
			Minima	Maxima	Départ du camp	Arrivée au camp	
Juin	*Report*	1,205					
17	Dabesso	17	13°	26°	598	586	Pluie dans la soirée et la nuit.
18	Ouombet	15	12	24	586	586	Pluie la nuit.
19	Allélou	13	9,5	21	586	590	Beau, nuageux le soir. Alt. 2,210 mètres. Rivière Gabba, au pont, alt. 1,738 mètres; au gué, 1,698 mètres,
20	Yambo	9	10	27,3	591	605	Beau, averse la nuit. Alt. 2,003 mètres. Maison du choum Mansour, haut falaise, alt. 2,338 mètres.
21	Séjour	»	10	27,2	»	606	Nuageux.
22	Marché Yayo	27	12	24,1	605	611	Pluie régulière pendant trente heures. Alt. 1,909 mètres.
23	Séjour	»	12	24,3	»	611	Pluie de 7 heures à 9 heures du soir. Alt. 1,909 mètres.
24	Ouroumou	6	14	»	611	617,5	Nuageux. Rivière Saki, alt. 1,627 mètres.
25	Marché Ouroumou	5	12	25,2	620	597	Pluie la nuit. Alt. 2,117 mètres.
26	Séjour	»	11	24,2	»	596	Pluie de 5 heures à 8 heures du matin.
27	Bétcho	18	11,5	»	598	601	Pluie de 4 à 5 heures du soir. Rivière Seur, alt. 1,881 mètres. Rivière Kaber, alt. 2,024 mètres.
28	Pied plateau Goré	15	10	»	601	602	Pluie de 4 heures à 6 heures du soir. Alt. 2,052 mètres.
29	Séjour	»	12	28	»	601	Petites averses la nuit, vent O. le soir.
30	—	»	12	26,8	»	601	Pluie à 5 heures du soir, averses la nuit, vent O. le soir.
Juillet							
1	Goré camp	4	12	26,4	603	592	Pluie de 1 heure à 3 heures du soir. Goré Guébi du Dedjaz. Alt. 2,338 mètres.
2	Séjour	»	11	21	»	594	Averses l'après-midi, beau à 5 heures du soir.

3	—	»	12,3	25,5	»	592	Pluie de 3 heures à 5 heures du soir, brouillard jusqu'à 10 heures du matin, vent O. le soir.
4	—	»	11	25	»	593	Averses l'après-midi, brouillard jusqu'à 8 heures du matin, vent O. le soir.
5	—	»	10,5	28	»	591	Pluie à 3 heures du soir.
6	—	»	11	26	»	592	Brouillard le matin, averse à 3 heures du soir, vent O. le soir.
7	—	»	9,8	22	»	591	Averses la nuit, vent O. le soir.
8	—	»	9,4	24,2	»	591,5	Pluie toute la journée, brouillard le matin, vent O. le soir.
9	—	»	10,2	23,5	»	600	Pluie de 11 h. 30 du soir à 1 h. 15 du matin, vent O. le soir.
10	—	»	9,7	22,3	»	594	Pluie de 1 heure à 3 heures du soir.
11	—	»	11	26	»	593	Averse à 7 heures du soir, brouillard le matin, vent O. le soir.
12	—	»	9,5	26,2	»	591	Petite averse à 8 heures du soir, vent O. le soir.
13	—	»	10,7	24,1	»	591,5	Nuageux, alt. 2,194 mètres, vent O. le soir.
14	—	»	12	22,1	»	592	Pluie et brouillard toute la journée et la nuit, vent O. le soir.
15	—	»	11,5	23.5	»	591	Pluie toute la journée.
16	—	»	9,8	24	»	591,5	Averses dans le jour.
17	—	»	11,4	23,2	»	590	Pluie toute la journée, brouillard la nuit.
18	—	»	11,1	23,4	»	591	Pluie l'après-midi. Long. E., 33° 7′ 12″. Lat. N. 8° 5′ 40″.
»	»	»	»	»	»	»	»
Août							
5	Rivière Gouméro	11	12,5	»	592	612	Pluie toute la matinée. Alt. 1,890 mètres.
6	Soto-Amoma	14	12	26,5	612	601	Pluie de 10 heures du matin à 5 h. 30 du soir. Alt. 2,068 mètres.
7	Séjour	»	11	26,2	»	601	Brouillard le matin, pluie de 1 heure à 4 heures du soir, rosée.
8	Abouyou	13	13	25	603	615	Très forte rosée, beau. Alt. 1,857 mètres.
9	Sato-Serba	10	11.5	24,5	615	605	Averses le soir.
10	Bouré-Camp	8	13	25	603	607	Averse le soir. Alt. 1,971 mètres.
			Distance d'Addis-Abeba à Goré, par Liven et Léka : 570 kilomètres.				
Distance de Djibouti (*à reporter*)		1,390	Distance de Goré à Bouré-Siba (frontière) : 71 kilomètres.				

DATES	ÉTAPES	KILOMÈTRES	THERMOMÈTRE à l'ombre		BAROMÈTRE		OBSERVATIONS
			Minima	Maxima	Départ du camp	Arrivée au camp	
Août	*Report*........	1,390					
11	Séjour....................	»	13°	24°5	»	608	Petite averse le soir.
12	—	»	11	24,2	»	607	Petite averse le soir.
13	—	»	»	»	»	»	»
14	Bouré-Siba (poste frontière).	15	13	»	607	604	Forte pluie l'après-midi. Alt. 2,015 mètres.
15	Dannaba (hutte galla)........	29	14,2	»	605	668	Pluie toute la journée. Alt. 1,146 mètres.
16	Rivière Baro. Gué........... (*Limite de la race galla et de la race nègre yambo.*)	7	18	33,7	668	702	Beau, averse la nuit. Alt. 698 mètres. Confluent du Baro et du Birbir, 6 kilomètres en aval du gué. Alt. 656 mètres.
»	»	»	»	»	»	»	»
Décembre							
1	Rivière Baro. Gué........	»	22	33	»	701	Beau.
2	Séjour....................	»	22,3	34	»	703	Beau.
3	—	»	18	33,9	»	703	Beau; le beau temps persiste, sans interruption, jusqu'au retour. Dernière colline, alt. 757 mètres.
4	Sarriti....................	7	20	35	710	710	Beau. Entrée du Baro dans la plaine. Alt. 591 mètres. Lit encombré de rochers.
5	Rivière Bougaïe, au confluent.	15	22	37,1	711	712	Premières cultures, sorgho; rives boisées; mimosas, tamariniers.
6	Pocodi	10	22	35	710	707	Premier village; pas de bétail; rives très boisées; antilopes, girafes, nombreux hippopotames.
7	Séjour....................	»	23,5	36,7	»	710	»
8	Rivière Ouangtine, au confluent	17	21	34,7	709	710	Pas de cultures, boisé.
9	Finkéo	12	18	35	711	711,5	Fin de la brousse, grandes herbes, premier marais, cases à la file le long de la berge du Baro, *navigable en ce point;* peu de cultures, sorgho, maïs, tabac, pois
10	Finkéo (village du roi).	14	21	38	712	712	(see 9)

11	Kokari . .	14	19	34	712	711	Quelques cases, groupes de ficus, plaine marécageuse.
12	Iméro .	16	19	37,5	711	713	Groupe d'arbres, villages dans la ligne d'arbres; peu de cultures, quelques petites chèvres; sur la rive droite, au pied des collines Afala, un lac.
13	Bino ou Pohol	20	19	37,5	711	711	Quinze cases isolées, plaine, hautes herbes, marais, pas de bois.
14	Itouni	11	18	37,8	711,5	713	Vingt cases isolées; mêmes observations.
15	Camp du Premier-Éléphant . .	12	18	37	712	713	Plaine déserte, quelques ficus le long de la rive.
16	Séjour	»	19,5	34	»	711,8	Marigots et marais. Éléphants.
17	Rivière Akoué (rive droite) . . .	16	18	33	710	711	Frontière des Yambos et des Abigars ou Nouers à la rivière Akoué. Mêmes observations. Pendant l'étape sur la rive droite, à deux kilomètres dans l'intérieur, trois villages nouers, quatre cents cases.
18	Nikouo, *Abigars ou Nouers* . . .	7	20	34	711	713,5	Douze cases. Rive droite, quelques cases, plaine déserte continue, pas boisée, marais ininterrompus.
19	Rivière Alouarou	13	18	31	712	713,3	Plaine déserte, non boisée, marais, Alouarou est à sec.
20	Camp de la Grande-Ile	11	17	34	712	712,5	Plaine déserte, non boisée, marais, grandes herbes arrivées à maturité commencent à sécher.
21	Camp de la Panique	13	15	32	713	713	Mêmes observations.
22	Camp des Villages abandonnés.	22	17	34	712	712,5	Lignes d'arbres à 1 et 2 kilomètres des rives, séparées du fleuve par les marais; au milieu, ligne d'arbres, rive gauche, marigot plein d'eau.
23	Camp de l'Ile des Éléphants . . .	13	»	»	713	713	
24	Rivière Guilo, au confluent . . .	20	17	35	714	713,5	Arbres isolés, plaine déserte, marais, hautes herbes. Alt. 460 mètres.
	Distance de Djibouti (*à reporter*)	1,704	Distance de Bouré-Siba (frontière) au gué du Baro : 36 kilomètres.				

DATES	ÉTAPES	KILOMÈTRES	THERMOMÈTRE à l'ombre		BAROMÈTRE		OBSERVATIONS
			Minima	Maxima	Départ du camp	Arrivée au camp	
Décembre	*Report.*	1,704					
25	Séjour.	»	17	38,2	»	714	»
26	Camp de la Désertion.	20	16	34,7	715	714,5	Brumes le soir, fort vent N.-E. du lever du soleil à 5 heures du soir, brouillard jusqu'à 7 heures du matin, très forte rosée, plaine déserte, hautes herbes, pas d'arbres, marais.
27	Camp du Grand-Marais.	6	»	»	716	717	Mêmes observations.
28	Camp de la Décision.	4	12	37,2	717	718	Mêmes observations.
29	Villages abandonnés, rive droite de l'Adjoubba.	Étape hors de la route	11	38	718	718	Treize kilomètres à travers les marais. Mêmes observations.
30	Confluent du Baro et de l'Adjoubba	10	11,8	38,1	718	718	Alt. 450 mètres. Mêmes observations.
»	»	»	»	»	»	»	»
1898 — *Juin*							*Expédition de Dedjaz Tessama, d'après les notes de M.* ***Faivre.***
5	Du confluent à Nianiam, *Abigars ou Nouers*.	4	»	»	»	717	Deux roniers, plaine déserte, hautes herbes ; averse le soir.
6	Deng.	20	»	»	»	718	Camp sur emplacement de villages détruits ; en face, sur la rive droite, village de Deng, quinze cents cases ; troupeaux de bœufs.
7	Tolouale.	8	»	»	»	719	Emplacement de l'ancienne Zeriba de Nasser ; au milieu de l'étape, marais sur la gauche.
8	Niargouaye . . .	26	»	»	»	718	Pendant l'étape, traversée du grand marigot qui aboutit à Oupao ; sur ses rives, au camp, village [illegible]

9	Séjour	»	»	—	»	717	[illegible] troupeaux bœufs, moutons.
10	Peouale	23	»	»	»	717	*La crue du Sobat commence.* Groupes de cases tout le long de la rive (deux mille). Cultures ininterrompues de sorgho, maïs, tabac; troupeau de bœufs, chèvres, moutons; ligne d'arbres à 1 kilomètre du Sobat; petits marigots profonds.
11	Niandin	9	»	»	»	718	
12	Contre marche	»	»	»	»	718	
13	Sjoour	»	»	»	»	719	
14	Gouéniar	22	»	»	»	718	Plaine parsemée d'arbres, cases disséminées.
15	Djuol-Duol	21	»	»	»	718	La plaine, couverte de hautes herbes, devient déserte; grand marais; frontière des *Abigars ou Nouers* et des *Dinkas ou Mogues*, à 7 kilomètres de Djuol-Duol.
16	Coumiène, *Dinkas ou Mogues*	23	»	»	»	718	Plaine déserte, pas d'arbres, cases rive droite.
17	Tcholet-Nouoque	25	»	»	»	718	Au camp, trois mille cases; bétail, cultures, pas de bois.
18	Ourienne	24	»	»	»	718	Plaine déserte, non boisée; au camp, cinq cents cases.
19	Nikane, *Chillouques*	24	»	»	»	718	Huit groupes de cases; désert rive droite; *frontière dinka et chillouque* au milieu de l'étape; vingt roniers rive droite. Au camp, se voient, rive droite, à 2 kilomètres du fleuve, quatre gros villages de Djio.
20	Rivière Fallousse	24	»	»	»	719	Quelques villages, surtout rive droite. Rive gauche, bouquet de gros arbres, plantation de coton.
21	Séjour	»	»	»	»	719	Rivière Fallousse, 12 mètres de largeur, 2^{m},50 de profondeur, *pas de courant.*
22	Confluent du Sobat et du Nil Blanc	10	»	»	»	719	Un village au bord du Sobat, dix minutes avant le confluent.
	Total	2,007					Distance du gué du Baro (pied de la falaise) au confluent du Baro et de l'Adjoubba : 303 kilomètres.

Distance du confluent du Baro et de l'Adjoubba au confluent du Sobat et du Nil Blanc : 263 kilomètres.
Distance du pied du plateau éthiopien au Nil Blanc, en suivant le Baro et le Sobat : 569 kilomètres.

DE GORÉ AU SOBAT (CONFLUENT DU BARO ET DE L'ADJOUBBA)

PAR LA CHAINE DU CAFFA ET LE COURS DE L'ADJOUBBA (D'APRÈS LES NOTES RAPPORTÉES PAR M. FAIVRE)

DATES	ÉTAPES	KILOMÈTRES	BAROMÈTRE Départ du camp	BAROMÈTRE Arrivée camp	OBSERVATIONS
1898 — *Mars*					
	Goré	»	»	583	Altitude de 2,338 mètres. Vallée du Baro. Race galla.
10	Gavré-Dima	24	583	608	Descentes et montées continuelles, six ruisseaux, caféiers, cultures.
11	Séjour	»	»	»	Territoire de Didou.
12	Alga	25	608	593	Cultures, traversée rivière Baro 80 mètres de largeur, 0m,60 de profondeur, courant rapide, alt. 1,634 mètres, territoire Alga rive gauche, caféiers, forêts. Rivière Gouratcha, 10 mètres de largeur, 0m,60 de profondeur, affluent de la rive gauche du Baro.
13	Nono	13	594	603	Chemin accidenté, cinq ruisseaux, cultures.
14	Séjour	»	»	»	»
15	Salé	14	599	596	Riv. Gandjy, frontière Alga et Salé, 28 mètres de largeur, 0m,45 de profondeur, alt. 1,502, peu de cultures, bois de caféiers.
16	Séjour	»	»	»	»
17	Salé	2	594	596	Contrée bien cultivée, population peu dense.
18	Séjour	»	»	»	»
19	Ambo de Belle Tête, rivière Gouratcha, royaume de Motcha	7	596	632	Trois ruisseaux, forêt, deuxième rivière Gouratcha, *frontière du royaume de Motcha*, 7 mètres de largeur, 0m,50 de profondeur. — Altitude 1,633 mètres.

21	[illegible]	14	597	[illegible]	Motcha.
22	Djigi......................	16	569	583,5	Sentier sur crête de montagne boisée, maison du roi du Motcha. — Altitude 2,661 mètres. De ce point on voit la plaine du Nil Blanc.
23	Séjour......................	»	»	»	Le sentier passe sur le versant ouest de la chaîne du Motcha.
24	Garatchi....................	13	582,5	614	Deux rivières, neuf ruisseaux, vallée du Loffé ou Boco ou Guilo, chemin difficile, peu peuplé.
25	Madira......................	17	616	599	Torrent Gamadirou, huit ruisseaux, mauvais chemin, fondrières, forêt inhabitée, musa incet à l'état sauvage dans les ravins.
26	Séjour......................	»	»	»	»
27	Territoire Massongo, rivière Gadji....................	12	599	647	Quatre ruisseaux, ravins profonds, forêt déserte, musas, bambous, palmiers, sentier difficile. Rivière Gadji, 10 mètres de largeur, 0m,30 de profondeur. *Frontière du Motcha et du Massongo*. Race nègre.
28	Territoire Massongo.........	3	648	646	Deux ravins, cultures.
29	Territoire Guimira..........	17	646	639	Rivière petit Godjeb, 10 mètres de largeur et 0m,25 de profondeur, fort courant. Tributaire du Loffé ou Guilo, brousse, rares clairières cultivées, ravins à sec. *Camp à la frontière du Massongo et du Guimira.* — Alt. moyenne du plateau 1,608 mètres.
30	Séjour sur le plateau........	»	»	635	»
31	—	»	»	»	»
Avril					
1	—	»	»	»	»
2	—	»	»	»	»
3	—	»	»	»	»
4	Territoire Guimira..........	23	640	677	Au milieu de l'étape, rivière Loffé (1), 65 mètres de largeur, 0m,30 de profondeur, fond de cailloux, alt. 916 mètres. A l'ouest dans la plaine, *mont Maurice-Potter* (Goura-Farda). Cultures, quelques huttes, brousse.
	Distance de Goré (*à reporter*)....	215			

(1) A un kilomètre en aval du gué, pont naturel sur le Loffé, l'arche unique a 50 mètres d'ouverture, 30 mètres de flèche; le tablier a 15 mètres d'épaisseur, 12 mètres de largeur, de grands arbres y croissent.

DATES	ÉTAPES	KILOMÈTRES	BAROMÈTRE Départ du camp	BAROMÈTRE Arrivée au camp	OBSERVATIONS
Avril	*Report*	215			
5	Territoire Guimira	8	678	676,5	Sept ruisseaux, ravins, village de 50 cases, cultures. A l'ouest le mont Maurice-Potter s'élève en gradins, versant est, cultures et cases.
6	Séjour	»	»	»	»
7	Territoire Guimira	12	677	683	Terrain un peu sablonneux coupé de neuf crevasses où coulent des ruisseaux, cases dans les clairières, brousse peu dense.
8	Territoire Souro	10	684	682	Après trois kilomètres, rivière de 20 mètres de largeur, 0m,80 de profondeur, affluent du Loffé, *frontière du Guimira et du Souro*, brousse, clairières cultivées.
9	Coma (Souro)	9	680	667	Ravins à sec, huttes peintes en noir, rouge, blanc.
10	Séjour	»	»	»	Rivière au camp.
11	Séjour	»	»	»	»
12	Territoire Souro	17	667	639	Sept ruisseaux ou rivières, cultures, fondrières.
du 13 au 28	Séjour	»	»	»	Villages et cultures autour du camp. Alt. 1,567 mètres.
		»	»	»	Le mont Maurice-Potter toujours à l'ouest dans la plaine.
29	Territoire Souro	24	640	679,5	Fin des cultures, douze fondrières et ravins, où coulent des ruisseaux, brousse peu épaisse.
30	Rivière Adjoubba. Territoire Adjibba	18	682	699	Deux grands ravins avec ruisseau. Dépassé au milieu de l'étape l'extrémité sud du mont Maurice-Potter. — Dans l'est, montagnes Camérou, Bénisso, Mérou, Chao, Arou. A l'ouest, la plaine est parsemée de rares pitons. Rivière Adjoubba, 40 mètres de largeur, un mètre de profondeur, berges de 4 mètres de hauteur, courant calme. Altitude 655 mètres. *Frontière du Sou[illegible] et d[illegible] Adjibba*
Mai					
1	Séjour	»	»	»	

2	Territ[illegible] Adjibba.	16	[illegible]	688	Sept ruisseaux [illegible]upé itinéraire Bottégo. désert peu boisé.
3	Territ[illegible]	14	690	686	Grande plaine ondulée, déserte, él[illegible]ph[illegible]t[illegible] trois ruisseaux.
4	Territoire Adjibba...........	15	686	683	Rivière de 15 mètres de largeur, à rives marécageuses en partant. La plaine continue. Premier village de 40 cases; au camp, cinq ruisseaux.
5	Territoire Adjibba. Montagne Badjella.................	18	684	650	Plaine déserte jusqu'à la montagne, plateau de Badjella. Altitude 1,305 mètres. 1,000 cases, 6,000 âmes, très cultivé, orge, sorgho, maïs, dagoussa, tief; troupeaux de bœufs, moutons, chèvres, quelques caféiers.
6	Badjella, territoire Adjibba...	15	650	669	Plus haute altitude 1,524 mètres, au milieu étape, fin des cultures, brousses, fondrières au pied de la montagne; petit marais.
7	Corton, territoire Adjibba....	8	667	667	Crevasses avec eau croupissante, deux petits marais, plaine déserte, éléphants, cultures au camp.
8	Séjour.....................	»	»	»	»
9	Toullou, territoire Adjibba...	30	668	705,5	Fin des cultures au départ, grande plaine déserte coupée de crevasses à sec, les montagnes disparaissent à l'est, au camp, village de 300 cases, eau au fond d'une crevasse.
10	Territoire Adjibba...........	15	707	709	Immense plaine déserte, sans arbres, herbe rare et courte, terre noire, pas de cailloux, crevasses à sec, ni eau ni bois.
11	Territoire Adjibba...........	8	708	710	Rivière à sec, même régime continue. Alt. 513 mètres.
12	Retour à Toullou...........	»	»	»	»
13	Territoire Adjibba	11	709	710,5	Terrain sablonneux, même plaine, eau au fond d'une crevasse.
14	Territoire Adjibba	17	710	703	Même plaine, terre rougeâtre, arbres clairsemés, herbes courtes, eau dans une crevasse. Pluie tout le jour.
15	Territoire Adjibba	22	703,5	696	Grand marais, eau de pluie dans les crevasses ; au camp, rivière de 8 mètres de largeur, fond de cailloux, fort courant, affluent de l'Adjoubba. Quinze cases, femmes Adjibbas nues, ont la lèvre supérieure fendue, y passent un triangle en os de trois centimètres. *Point de départ de la colonne légère pour le Nil Blanc.*
	Distance de Goré (*à reporter*)....	502	Distance de Goré à la rivière Adjoubba : 313 kilomètres.		

DATES	ÉTAPES	KILOMÈTRES	BAROMÈTRE Départ du camp	BAROMÈTRE Arrivée au camp	OBSERVATIONS
Mai	*Report*........	502			»
16	Séjour....................	»	»	»	»
17	—	»	»	»	Grande plaine, quelques buttes et cultures.
18	Territoire Adjibba..........	15	697	698	15 cases, plaine déserte, girafes, éléphants, *gros rocher isolé de 200 mètres de haut,* deux ravins, une rivière de six mètres de largeur; au camp, immense étang traversé par l'Adjoubba ou Yébèlo, qui doit se partager en deux bras à la sortie de l'étang.
19	Rivière Adjoubba ou Yébélo.. Rivière Adjibba............	29	699	708	
20	Rivière Adjoubba ou Yébélo. Territoire Adjibba.........	22	707	709	Suit à distance le Yébélo dont les rives sont marécageuses, fondrières, trous avec eau de pluie, plaine déserte parsemée de bois
21	Rivière Adjoubba ou Yébélo..	26	708	710	Au départ, grand marais à un coude du Yébélo, *sur la rive droite collines à neuf dents*, traversée du Yébélo à l'Adjouarou, plaine précédente. Altitude 515 mètres. Éléphants, girafes.
22	Rivière Adjouarou....	24	708	711	Rivière Adjouarou de 15 mètres de largeur, 0m,60 de profondeur, fort courant, traversée sur la rive gauche, ligne d'arbres, ficus, gommiers de chaque côté des rivières Adjouarou et Yébélo à trois et cinq kilomètres des rives Terrain marécageux, petites collines, plaine déserte, grandes herbes brûlées.
23	Obotte, village. — Territoire Yambo..........	24	712	711	Suit Adjouarou, nombreux fossés à sec, lignes d'arbres des rivières, plaine couverte de grandes herbes avec de rares gommiers 10 kilomètres avant Obotte vue sur le mont Maurice-Potter, terrain marécageux traversé de l'Adjouarou [illegible] *frontière* [illegible] *Adjibba, rive gauche, et Yambo rive droite* — Obotte [illegible]
24	Akobo, village	[illegible]	[illegible]13	713	Traversée de la grande plaine non boisée jusqu'à l'Adjoubba appelée Yébélo, en amont marécageux, lignes d'arbres des rivières, village Akoala 150 cases, sorghos, maïs, pois; village Akobo 200 cases, les hommes ont un trou rond à la lèvre inférieure. Rivière Adjoubba de 40 mètres de largeur, berges de 3m,50, courant rapide.
25	Pokélo, village	25	712	713	Village sur la rive droite de l'Adjoubba, sur la rive gauche village de Niououm de 40 cases, rives Adjoubba impraticables jusqu'à la ligne d'arbres, au delà plaine, grandes herbes, eau dans des mares, village Tédo de 50 cases, village Pokélo de 150 cases.
26	Mila	25	713	714	Même région, quelques villages dans les lignes d'arbres des rivières, grands marais, éléphants.
27	Ykane	16	714	715	Mêmes observations qu'à l'étape précédente, grands fossés.
28	Diloque.	15	716	717	Mêmes observations que plus haut, girafes, éléphants, fossés pleins d'eau; au camp, groupe de 20 gommiers.
29	Allilé	22	717	714	Mêmes observations que plus haut, marécages, fossés.
30	Adjuol	23	714	713	Mêmes observations que plus haut, girafes, éléphants, les lignes d'arbres des rivières ont de 20 mètres à 100 mètres de large, très marécageux. Traversée sur la rive gauche de la Dikouogne de 40 mètres de largeur, 0m,50 de profondeur, berges de 4 mètres de haut. *Frontière Yambo, rive droite Adjoubba et Adjouarou, et des Abigars ou Nouers, rive gauche Dikouogne et Adjoubba.*
31	Confluent de l'Adjoubba ou Yébélo et de la Dikouogne ou Adjouarou...............	4	»	714	
Juin 1	Oupao, village (ancien Luol-Amian). — Territoire Nouer ou Abigar............ ..	27	715	717	A huit kilomètres du camp grand marigot de 50 mètres de largeur, 1m,50 de profondeur, va au Sobat. Dans la plaine nombreux villages, 1,000 cases ensemble, plusieurs lignes d'arbres, grand troupeaux de vaches, bœufs, chèvres, moutons ; cultures de sorghos.
	Distance de Goré (*à reporter*)..	822			

DATES	ÉTAPES	KILOMÈTRES	BAROMÈTRE Départ du camp	BAROMÈTRE Arrivée au camp	OBSERVATIONS
Juin	*Report*	822			
2	Séjour	»	»	»	»
3	Mcor	25	717	717	Huit villages de 40 à 250 cases; à 15 kilomètres d'Oupao, rive droite de l'Adjoubba, confluent du Pibor ou Loffé ou Guilo. Les lignes d'arbres sont à un kilomètre des rives de l'Adjoubba. Le roi de la région s'appelle Youyé. Altitude 450 mètres.
4	Foull	17	717	718	Rives de l'Adjoubba impraticables, nombreux fossés; au milieu étape marigot de 60 mètres de largeur, plaine déserte, grandes herbes, cinq cases de pêcheurs abandonnées.
5	Nianiam, en face confluent du Baro et de l'Adjoubba......	6	718	718	Grand marais, communique avec l'Adjoubba par plusieurs grands fossés.
	Distance de Goré........	870	Distance des montagnes de Badjella, derniers contreforts du plateau éthiopien : 479 kilomètres.		

PARTIE DE LA ROUTE DE RETOUR (DIFFÉRENTE DE CELLE DE L'ALLER)

ENTRE LE VILLAGE DE PEOUAL (RIVE GAUCHE DU SOBAT) ET LES MONTAGNES DE BADJELLA

DATES	ÉTAPES	KILOMÈTRES	BAROMÈTRE à l'arrivée au camp	OBSERVATIONS
1898 — *Juillet*				
1	Fériale, territoire nouer......	»	718	Bord du grand marigot qui se détache de l'Adjoubba en dessous d'Oupao, très habité, quatre villages, ensemble 1,500 cases, troupeaux de bœufs, chèvres, moutons ; grandes cultures. Au village trous d'un mètre de profondeur servant de citernes. Pluie tous les jours.
2	Douoledol, village...........	33	»	
3	Farasse.....................	26	718	Grande plaine déserte, marécageuse, lignes d'arbres le long des marigots.
4	Oupao......................	20	717	Même terrain, très peuplé en arrivant à Oupao.
5	Camp dans la plaine.........	28	717	Les débordements de l'Adjoubba obligent à s'éloigner de la rive.
6	Rive Dikouogne.............	19	716	La traversée de la Dikouogne est impossible, la terre est couverte d'eau, plaine déserte sans arbres.
7	Bourmote..................	13	717	Plaine déserte, la Dikouogne se réunit aux marais. Confluent de l'Adjouarou (un bras).
8	Abome....................	18	715	*Frontière des Nouers ou Abigars et des Adjibbas*, désert ; la plaine est un vaste marais, pas d'arbres, sauf la ligne d'arbres de la rivière.
9	Bokouoque.................	21	715	Le terrain se relève, beaucoup de girafes.
10	Séjour.....................	»	»	Traversée sur la rive droite de la Dikouogne.
11	Niandique.................	21	713	Désert, bois de gommiers, girafes, éléphants.
12	Tomtchiole	20	713	Terrain plus sec, cultures et cases en arrivant au camp, moutons et chèvres, il n'y a plus de bœufs depuis Oupao.
13	Niarote....................	24	713	Les indigènes appellent, à partir de ce point, la Dikouogne Adjibba, cultures et cases tout le long, le sorgho est presque mûr.
14	Camp rive droite Dikouogne..	12	711	Fin des cultures, plaine déserte boisée par endroits, les indigènes disent qu'à partir de là la Dikouogne se dessèche en été.
15	Koum-Koum	30	709	Quitté la Dikouogne ; coupé vers l'est à travers la plaine, de
Distance de Peoual à Badjella (*à reporter*)...		285		

DATES	ÉTAPES	KILOMÈTRES	BAROMÈTRE à l'arrivée au camp	OBSERVATIONS
Juillet	*Report*....	285		loin en loin un mimosa épineux, marigot Koum-Koum de 20 mètres de largeur ; *les Koum-Koums sont indépendants des Adjibbas.*
16	Koum-Koum...............	28	710	Grande plaine déserte boisée par endroits, traces anciennes d'habitations, eau rare, beaucoup de gibier, éléphants, girafes, buffles, antilopes.
17	Koum-Koum...............	27	709	Même région, plusieurs marigots, camp au bord du grand marigot de Koum-Koum, pas de courant.
18	Séjour.....................	»	»	»
19	Obotte, village. Territoire Adjibba....................	20	710	Même région, gommiers, camp rive gauche Adjouarou en face du village d'Obotte, même camp qu'à l'aller, cultures, moutons, chèvres; vue du mont Maurice-Potter.
20	Séjour.....................	»	»	»
21	Rivière Adjouarou..........	26	710	Plaine déserte très boisée, camp au pied d'une petite colline, éléphants.
22	Rivière Adjouarou..........	21	709	Même région, girafes.
23	Rivière Adjouarou..........	18	709	Traversé une rivière de 6 mètres de largeur, 2m,50 de profondeur, affluent Adjouarou, plaine déserte, ondulée, petites collines boisées de mimosas avec de petits marais entre elles.
24	Rivière Adjouarou..........	16	709	Même région.
25	Séjour.....................	»	»	Passé sur la rive droite.
26	Territoire Adjibba..........	20	708	Repris le chemin de l'aller.
27	Territoire Adjibba...........	13	706	d° d°
28	Ancien camp du 6 mai, au pied de Badjella...............	19	670	Pied des montagnes de Badjella ou Biétinou; on retrouve des bœufs et des vaches.
	Distance de Peoual à Badjella (1)..	493		Distance de Peoual-Fériale (rive gauche du Sobat) : 255 kilomètres.

(1) Au milieu des montagnes de Badjella est le plateau de Kamérou, plateau très cultivé ; immenses troupeaux de bœufs, moutons, chèvres; caféiers, katte (arbrisseau dont on mange les tiges pour se soutenir et s'exciter pendant les marches). Population de teint plus clair que les Adjibbas, tatouages énormes en demi-cercle sur les bras, raies sur le front, tatouages sur la poitrine, les épaules, le ventre. Les femmes ne sont pas tatouées; les hommes ont le lobe de l'oreille percé d'un grand trou et très distendu. Altitude du plateau : 1,831 mètres.

DE DJIBOUTI A ADDIS-ABEBA

ROUTE DIRECTE ENTRE HERRER-GOTHA (DÉSERT DANAKIL) ET MORDALÉ (DÉSERT SOMALI), PAR LALIBELLA ET L'OASIS OUAROUF

DATES	ÉTAPES	KILOMÈTRES	BAROMÈTRE	OBSERVATIONS
1898 — *Juin*				
»	Herrer-Gotha	»	683	L'embranchement du sentier est à un kilomètre du camp d'Herrer-Gotha sur la route de Tollo.
17	Rivière Herrer	9	687	Même rivière que celle du 4 avril 1897.
18	Lalibella (Oued)	7	693	Oued à sec, eau à un mètre de profondeur dans le lit, *frontière Danakil et Somali.*
19	Metto	25	696	Petite oasis, eau dans un puits de 6 mètres de profondeur.
20	Araoua	30	702	Plaine sans eau.
21	Oasis Ouarouf	26	705	Petit marais, mimosas, pâturages, centre de campements somalis.
22	Adda-Galla	24	703	Oued à sec, eau dans le lit à $1^m,10$ de profondeur.
23	Serman	34	698	Quinze kilomètres après le camp, passage du col d'Arba. Altitude 875 mètres. En ce point commence le plateau, sans eau, de Serman.
24	Mordalé (ancien camp du 4 mars 1897)	42	703	Quatorze kilomètres après le camp, passé à Lassarat. Oued à sec, eau dans le lit à $2^m,50$ de profondeur. Altitude 739 mètres. A Mordalé, reprise de la route de Djibouti à Gueldessa et Harrar.
	TOTAL	197		
Distance d'Addis-Abeba à Herrer-Gotha.		343		Distance de Djibouti à Addis-Abeba, *en passant par Harrar :* 764 kilomètres.
Distance de Mordalé à Djibouti		112		
Distance de Djibouti à Addis-Abeba, par Lalibella et Herrer-Gotha		652		La distance de Djibouti à Addis-Abeba, *par Lalibella et Herrer-Gotha,* est *plus courte* de 112 kilomètres.

D'ADDIS-ABEBA A GORÉ

ROUTE DIRECTE ENTRE ANNA ET ADDIS-ABEBA, PAR COMA ET LE MONT TOKÉ

parcourue trois fois en septembre-octobre 1897 et en mars-avril 1898

DATES	ÉTAPES	KILOMÈTRES	BAROMÈTRE Départ du camp	BAROMÈTRE Arrivée au camp	OBSERVATIONS
1898 — *Mars*					
»	Anna	»	»	»	Altitude 2,292 mètres.
19	Tchara, marché	21	585	615	Beau.
20	Rivière Didessa, gué	25	616	633	Orage à trois heures soir. Altitude 1,628 mètres.
21	Rivière Tchébi	12	634	623	Nuageux, vent N.-E. fort.
22	Rivière Oursa	15	624	613	Beau.
23	Rivière Gandji	13	613	620	Altitude 1,799 mètres.
24	Sommet du mont Rogué	17	617	570	Vent N.-E. violent. Altitude 2,521 mètres.
25	Sayo, douane, sur le Guibier ou Omo	22	569	610	Nuageux, vent N.-E. faible. Altitude 1,929 mètres. Fleuve Omo ou Guibier, trois kilomètres en aval du gué, 1,877 mètres.
26	Gardjière	17	609	605	Averse la nuit. *Croisé l'ancienne route suivie en juin* 1897. Altitude 2,003 mètres.
27	Camp du Dedjaz Oubier	17	608	589	Beau, calme, forte rosée. Altitude 2,241 mètres.
28	Morio, à mi-côte du mont Toké	9	590	565	Nuit froide, beau.
29	Mont Toké, sommet	7	566	515,5	Beau, vent N.-N.-E. très violent. Altitude 3,332 mètres.
30	Dernier contrefort du Toké, petit plateau	16	516	546	Beau, rosée. Altitude 2,890 mètres.
31	Toulou Demtou	11	547	566	Rivière Gouder, altitude 2,351 mètres; au camp, altitude 2,546 mètres.

Avril					
1	Rivière Méti	11	566	557	Beau, vent N.-E. fort.
2	Rivière Aouache	23	557	565	Beau, forte rosée. Altitude 2,615 mètres.
3	Djam-Djam	13	566	574	Beau, rosée.
4	Managacha	28	575	1	Très forte rosée. Altitude 2,900 mètres.
5	Addis-Abeba	28	561	545	Beau.
	Total	305			
	Distance de Goré à Anna	141			
	Distance de Goré à Addis-Abeba	446			

Par le mont Toké et le village de Coma, dans le territoire de Limou, la distance entre Addis-Abeba et Goré est *plus courte* de 124 kilomètres que par Liven et le mont Léka.

NOTES

SUR LES PRINCIPALES RIVIÈRES OBSERVÉES

RIVIÈRE GUIBIER OU OMO

(au pont de Lianes)

			TOTALE	CHENAL
18 septembre. Plus hautes eaux.	Croissance depuis le 1er juin. Décroissance à partir du 25 septembre.	Largeur	32^{m}	20^{m}
		Profondeur en dehors du chenal	$1^{m},80$	$3^{m},20$
		Vitesse du courant à la seconde	»	1^{m}
		Température de l'eau	»	$+ 16^{o},2$
Basses eaux du 1er janvier au 1er juin.	A l'étiage, en mars, au gué.	Largeur	25^{m}	12^{m}
		Profondeur en dehors du chenal	$0^{m},20$	$0^{m},40$
		Vitesse du courant à la seconde	»	$1^{m},10$

RIVIÈRE DIDESSA

(à 50 kilomètres en aval du gué, en face du mont Léka)

			TOTALE	CHENAL
12 juin 1897. Eaux moyennes.	Croissance depuis le 25 mai. Décroissance à partir du 10 octobre.	Largeur	110^{m}	40^{m}
		Profondeur en dehors du chenal	1^{m}	$3^{m},35$
		Vitesse du courant à la seconde	»	$1^{m},30$
		Température de l'eau	»	$+ 18^{o},8$

RIVIÈRE DIDESSA

(au gué)

13 septembre. Hautes eaux.	Largeur totale		115^{m}	
	Profondeur	à 5 mètres de la rive gauche	»	$2^{m},80$

			TOTALE	CHENAL
13 septembre. Hautes eaux.	Profondeur.	à 25 mètres de la rive gauche...........	»	3m,55
		au milieu de la rive gauche...........	»	4m,20
		à 20 mètres de la rive droite............	»	4m
		à 10 mètres de la rive droite............	»	3m,05
	Vitesse du courant à la seconde....		»	1m,80
	Température de l'eau.............		»	+ 17°,9

Au même endroit, au gué, il n'y avait que 0m,45 d'eau dans la Didessa, sur une largeur de 45 mètres, au commencement d'avril 1898.

RIVIÈRE BARO

(avant son confluent avec le Birbir)

			TOTALE	CHENAL
Croissance depuis le 1er juin. Décroissance à partir du 25 septembre.	Aux plus hautes eaux. Juillet-août.	Largeur............	11m	8m
		Profondeur..........	»	6m,50
		Vitesse du courant à la seconde..........	»	4m,50
		Température de l'eau.	»	+ 21°,7
Basses eaux du 1er janvier au 1er juin.	A l'étiage, en mars.	Largeur............	8m	6m
		Profondeur..........	»	3m
		Vitesse du courant à la seconde..........	»	1m,25
		Température de l'eau.	»	+ 22°,1

RIVIÈRE BIRBIR

(avant son confluent avec le Baro)

Croissance depuis le 1er juin. Décroissance à partir du 25 septembre.	Aux plus hautes eaux. Juillet-août.	Largeur............	19m	12
		Profondeur..........	»	6m,60
		Vitesse du courant à la seconde..........	»	4m,50
		Température de l'eau.	»	+ 19°,6
Basses eaux du 1er janvier au 1er juin.	A l'étiage, en mars.	Largeur............	16m	4m,50
		Profondeur..........	»	3m,50
		Vitesse du courant à la seconde..........	»	4m
		Température de l'eau.	»	+ 21°,2

RIVIÈRE ADJOUBBA

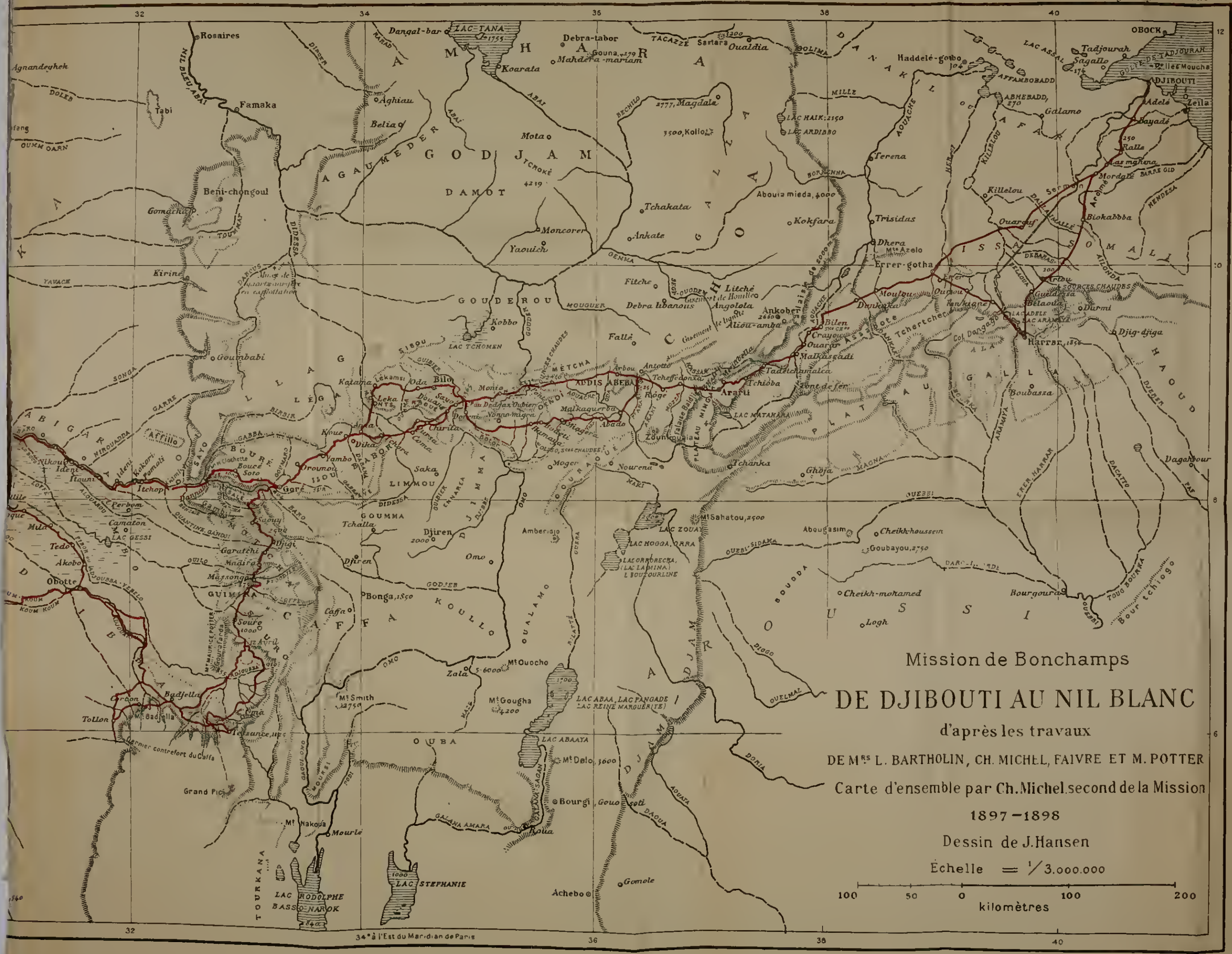
(à son confluent avec le Baro)

28 décembre 1897 Eaux moyennes.	Largeur................................	100m
	Profondeur............................	2m,50
	Vitesse du courant à la seconde.........	0m,70
	Température de l'eau...................	+ 27°,3

Eaux limoneuses, très chargées de matières organiques.

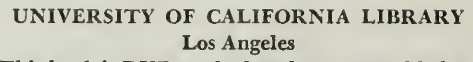
TABLE DES MATIÈRES

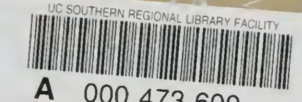
PARIS. IMPRIMERIE PLON-NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE 8. — 1079.


SERVICE GÉOGRAPHIQUE DES COLONIES
Camille Guy – Chef du Service
Mission de Bonchamps
DE DJIBOUTI AU NIL BLANC
d'après les travaux
DE MRS L. BARTHOLIN, CH. MICHEL, FAIVRE ET M. POTTER
Carte d'ensemble par Ch. Michel second de la Mission
1897–1898
Dessin de J. Hansen
Échelle = 1/3.000.000
100 50 0 100 200
kilomètres
32
34
36
38
40
34° à l'Est du Méridien de Paris
OBOCK
DJIBOUTI
Zeila
Tadjourah
Sagallo
Harrar
Addis Abeba
Ankober
Litché
Rosaires
Famaka
Beni-chongoul
Goumbabi
Kaffa
Bonga
LAC RODOLPHE
LAC STEPHANIE
LAC TANA
LAC ABAAYA
LAC ZOUAY
GODJAM
GOUDEROU
GOUMMA
LIMMOU
OUBA
KOULLO
Magdala
Mota
Moncorer
Achebo
Gomole
Grand Pic
Imp. A. Gentil, Paris

En vente à la même Librairie

PARIS. — TYP. DE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1079




UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 473 609 6


PLEASE DO NOT REMOVE
THIS BOOK CARD
University Research Library
CALL NUMBER
SER
VOL
PT
COP
AUTHOR


THE·LIBRARY·OF·THE·UNIVERSITY·OF·CALIFORNIA·LOS·ANGELES

